AN 4996 DE KALI-YUG (27 Mars 1894) CINQUIÈME ANNEE (NUMÉRO 1)

LE LOTUS BLEU

UN MOT SUR L'HOMME

SA NATURE, SES POUVOIRS (1).

Mon but est de vous exposer ce qu'enseigne sur l'homme la philosophie ésotérique, c'est-à-dire quelle est la nature de l'homme et quels sont ses pouvoirs, quelles possibilités l'attendent dans l'avenir et quel est son état présent.

En commençant permettez-moi de vous dire que je vous soumettrai ce qui m'a été enseigné ; mais comme, par expérience personnelle, je l'ai vérifié en grande partie, c'est aujourd'hui pour moi une connaissance acquise et pas seulement apprise. Cependant je vous le soumets simplement à titre d'hypothèse rationnelle ; je ne prétends nullement vous dicter des opinions ; je laisse à chacun de vous la responsabilité de formuler sa propre pensée, d'accepter ou de rejeter ce que je vous expose suivant les décisions de votre jugement, de votre raison, de votre conscience. Tout ce que je peux faire et tout ce que j'ai le droit de faire, c'est de vous exposer la vérité comme je la conçois.

Il y a une différence fondamentale entre la conception qu'on a de l'homme en Orient et celle qu'on s'en fait en Occident.

D'après la philosophie ésotérique, l'homme est essentiellement une âme ; tous les instruments au service de cette âme, tous les corps qui l'enveloppent, toutes les formes particulières qu'elle revêt, tout cela n'est que de la matière qui change dans le temps et dans l'espace.

On lit dans la *Brihad Aranyaka Upanishad* : « Comme un orfèvre prenant une pièce d'or lui donne une autre forme... ainsi reje-

(1) Conférence faite à bord du paquebot *Kaisar-i-Hind*, dans la Mer Rouge, le 30 octobre 1893.



tant le corps... l'âme construit une forme. » De sorte que l'homme est l'âme, l'âme qui vit pour récolter de l'expérience, pour subjuguer la nature extérieure, pour s'unir avec l'Esprit divin dont elle émane. Les corps dont l'âme se vêt sont différents aux étapes successives de l'évolution, et de siècle en siècle l'âme les façonne pour les rendre de plus en plus ressemblants à elle-même.

Dans l'Occident on considère l'homme comme formé de son corps et de son intelligence.

Pour nous l'âme est au-dessus du corps et de l'intelligence qui tous deux sont ses instruments, ses outils, tandis que les Occidentaux ne voyant dans l'homme que son corps et son intelligence ne s'intéressent qu'aux choses qui affectent leur corps, qui le concernent, et, considérant leur intelligence comme la partie essentielle en eux, n'ont même pas l'idée d'être capables de jamais arriver à maîtriser leurs propres pensées, à gouverner leur domaine intellectuel aussi bien que leur domaine corporel.

Pour bien vous faire comprendre la différence de ces deux opinions, nous allons esquisser les différents « principes » ou « états de conscience » qui constituent l'homme complet, c'est-à-dire l'homme physique, l'homme psychique et l'homme spirituel.

Ce sont là les trois grandes divisions reconnues et, soit dit en passant, aussi bien par le christianisme que par les autres religions, car Saint Paul parle de l'homme comme étant corps, âme et esprit. Dans le christianisme populaire on a cessé de faire la distinction entre l'âme et l'esprit ; mais non dans le christianisme philosophique. Les grands penseurs chretiens marchent toujours sur les traces du grand apôtre et regardent l'homme comme composé de trois natures.

Le corps de l'homme, que nous appelons son vêtement physique, est une chose changeante et illusoire ; il change continuellement dinstant en instant et d'année en année ; les ouvrages de physiologie moderne vous apprendront que dans l'espace de sept ans toutes les molécules de notre corps sont renouvelées, que pas un fragment du corps que vous possédiez il y a sept ans ne se trouve dans votre corps d'aujourd'hui. Et ce n'est pas tout.

D'après les dernières recherches de la physiologie on a reconnu qu'une grande partie au moins de notre corps est faite de petites choses vivantes, de microbes comme on les appelle. Aujourd'hui les savants qui recherchent la cause d'une maladie se mettent en chasse pour capturer l'espece particulière de microbes qui produit cette maladie ; une de leurs occupations favorites quand ils ne sont pas revenus bredouille de leur chasse, c'est d'elever et de perfectionner les microbes de façon à les rendre moins dangereux pour le corps dans lequel ils établiront leurs colonies.

De ce côté la science occidentale s'avance à la découverte d'une grande vérité qui est celle-ci : notre corps tout entier n'est composé que de microbes et même d'êtres encore plus petits ; il est entière-



ment constitué par de petites choses vivantes, par de petites vies dont chacune possède une existence propre, indépendante ; du grand réservoir de la nature ces petites vies arrivent en nous, y font un certain séjour pendant lequel nous les marquons de l'empreinte de notre caractère physique, mental, moral et émotionnel, puis elles sortent de nous avec cette empreinte et vont contribuer à former quelque autre corps, minéral, végétal, animal, humain, suivant le cas, de telle sorte que, physiquement, nous sommes les créateurs du monde dans lequel nous vivons ; même physiquement le monde qui nous entoure est fait de ce que nous lui fournissons ; il est changé ou modifié suivant le caractère de ce que nous déversons en lui.

Dans notre corps les petites vies coulent ; nous les nourrissons ; nous les empoisonnons ou les fortifions, nous les purifions ou les salissons, suivant les cas. Par notre nourriture et par notre boisson, par nos pensées et par nos actes, nous modifions ces petites particules vivantes qui passent en nous, qui font partie de nous, et ensuite nous les jetons dans l'ambiance pour qu'elles prennent part à la constitution d'autres êtres, pour qu'elles forment le corps d'autres personnes ou d'autres objets faisant partie de la nature physique qui nous entoure et que nous modifions suivant la façon dont nous vivons nous-mêmes.

Là se trouve la base physique de la fraternité humaine, de la fraternité de tout ce qui est vivant. Et au monde il n'y a rien qui ne soit vivant. Il suit de là que ces rapports continus rendent chacun de nous responsable de son pouvoir créateur, des modifications et des transmutations que nous faisons subir au milieu. Chacun de nous, par son influence personnelle, change la vie des autres, physiquement, mentalement et moralement.

On dit parfois de l'homme qui mène une mauvaise vie comme l'ivrogne : il ne fait tort qu'à lui-même.

On se trompe.

Il est l'ennemi non seulement de lui-même, mais de tout ce qui l'entoure, de toute vie qui entre en rapport avec la sienne. La terrible malédiction qui pèse sur l'ivrogne, c'est que toutes les petites vies qui passent en lui en sortent empoisonnées par l'alcool pour entrer dans le corps des autres hommes, des femmes, des enfants, où elles apportent le poison dont il les a saturées, de sorte qu'il devient un foyer de malédiction, une source de miasmes pour tous ceux qui sont autour de lui. C'est ainsi qu'en nous enseignant ce qu'est le corps physique, la philosophie ésotérique nous apprend à veiller sur notre conduite physique. Elle nous fait comprendre la responsabilité que nous encourons par nos actions ordinaires, par nos pensées, par notre vie de chaque jour et nous fait voir de quelle importance est pour le vrai théosophe la domination sur son corps et sur son intelligence.

Passons maintenant du corps physique au *corps astral*. En réalité



c'est le corps astral que nous devions considérer le premier, car c'est le moule dans lequel entrent et duquel sortent toutes les petites vies physiques ; ce corps est la partie stable de l'homme; il conserve à notre corps sa forme qui n'est modifiée que lentement et graduellement ; c'est sur lui que l'intelligence agit ; c'est lui qui détermine l'arrangement des molécules physiques, à tel point que si sa forme est changée, les molécules physiques prennent docilement la nouvelle forme qui leur est imposée.

Ce corps astral fait de matière astrale enveloppe chaque molécule physique et de plus forme une espèce d'atmosphère autour de chacun de nous, s'étendant à quelques pieds de notre peau dans tous les sens, de sorte qu'un clairvoyant voit notre corps physique enveloppé de ce qu'on appelle une *aura*, c'est-à-dire une couche de matière subtile que, dans certaines conditions, peuvent apercevoir tous les sensitifs, tandis qu'elle est toujours visible pour les clairvoyants ; son aspect change suivant l'état de santé, la manière d'être physique, mentale et morale de chacun.

Cette *aura* ou atmosphère entourant le corps, qui est une expansion de matière astrale, est en rapports très étroits avec l'intellect ; elle est facilement affectée par l'intellect de celui à qui elle appartient et aussi par l'intellect des autres. *La matière astrale est le lieu d'activité des forces magnétiques ;* ces atmosphères magnétiques qui nous entourent nous mettent en contact les uns avec les autres, de sorte que nous nous influençons inconsciemment, comme on dit parfois.

En rencontrant une personne pour la première fois, n'avez-vous jamais senti une attraction ou une répulsion qui n'était en rien déterminée par vos idées, votre opinion, votre jugement ? Une personne vous plaît sans que vous puissiez dire pourquoi ; une autre vous déplaît sans que vous puissiez en donner la raison. La philosophie ésotérique nous fait connaître la cause de ces étranges sympathies ou antipathies ; c'est que chaque être humain possède un état vibratoire particulier, *la vibration de sa matière astrale* qui est toujours en mouvement d'expansion et de contraction alternatives. L'une des caractéristiques de la matière astrale est sa facilité à entrer en vibration ; de même que la lumière n'est pas autre chose que les ondes éthérées se mouvant rapidement sous l'impulsion d'un corps igné, c'est-à-dire d'un centre vibratoire que nous appelons lumineux, par suite de l'effet que ses vibrations produisent sur notre œil, la matière astrale qui entre dans notre constitution est sillonnée d'ondulations d'une longueur et d'une fréquence déterminées, qui passent en nous et hors de nous, qui font partie de nous et qui sont caractéristiques de notre personnalité, qui sont modifiées par nos états de conscience.

De même qu'en frappant deux cordes d'un piano vous obtenez une harmonie ou une discordance, suivant la longueur et la vitesse des ondes sonores générées par les deux cordes, ainsi il peut y avoir



harmonie ou discordance entre les vibrations des *auras* de deux personnes ; si les deux vibrations sont harmoniques, il y a attraction, sympathie entre les deux ; s'il y a discordance, il y a antipathie, répulsion, sans qu'on sache pourquoi.

C'est le *corps astral* qui est le *médium* de *tous les phénoménes magnétiques*. L'atmosphère astrale joue son rôle dans tous les effets que nous produisons les uns sur les autres. Tout ce qui concerne les émotions et les passions apparaît en nous, au moyen des vibrations astrales.

Vous êtes-vous jamais demandé ce qu'est l'éloquence ? Elle ne dépend pas des mots prononcés ; elle ne dépend pas non plus de la pensée qui est sous les mots. Quand vous êtes de sang froid vous pourriez lire les passages les plus éloquents des grands orateurs sans éprouver aucune passion, aucune émotion, sans ressentir le moindre enthousiasme. Si vous entendiez prononcer ces passages il n'en serait plus de même. Pourquoi donc ? C'est parce que la pensée de l'orateur agissant sur sa propre atmosphère astrale la met dans un état de vibration intense, vibrations d'amour ou de haine, de passion ou de pitié, vibrations d'enthousiasme, et alors ces vibrations se propageant de lui aux atmosphères astrales de ses auditeurs les mettent dans la même vibration que la sienne et de proche en proche font éprouver les sentiments et les passions dont l'orateur est animé, de sorte que tous finissent par se trouver dans le même état de conscience, tous sentent de même, tous n'ont qu'une seule volonté.

Toutes ces choses-là viennent de la seconde partie de la nature de l'homme, de cette atmosphère astrale qui le pénètre et l'entoure et au moyen de laquelle l'intelligence agit sur la matière physique ; c'est de là que viennent encore nombre de maladies nerveuses, ces crises d'hystérie qui parfois parcourent tout un hôpital, ces paniques qui font fuir une foule ou une armée. Ce sont toujours des vibrations astrales intenses qui, partant d'un centre, se communiquent de proche en proche et enfin déterminent les phénomènes physiques, convulsions ou course effarée.

La science moderne fait des recherches dans le domaine du corps astral et nombre de penseurs pénétrants commencent à croire qu'il est nécessaire d'admettre cette portion de la nature humaine pour expliquer ces phénomènes obscurs dont la pensée contemporaine s'occupe beaucoup.

C'est à cette partie de la nature humaine que se rapportent tous les phénomènes de *trance*, tous les phénomènes inférieurs du mesmérisme, et nombre de phénomènes de l'hypnotisme.

Bien que l'intellect soit actif dans les phénomènes mesmériques et hypnotiques, il agit sur le corps astral de la personne soumise à son influence et en produisant des effets sur ce corps astral, il en fait apparaître dans le corps physique.

Des psychologues occidentaux comme Sidgwick, Sully, Bain et

beaucoup d'autres, ont trouvé qu'il est impossible de comprendre le fonctionnement de la conscience si on l'étudie uniquement dans l'état de veille, c'est-à-dire qu'en étudiant la conscience dans cet état ils rencontrent des phénomènes qui sont inexplicables et ils ont commencé à étudier la conscience de sommeil, — expression peu exacte, mais il paraît que, pour le moment, la langue anglaise n'en fournit pas de meilleure, — afin de mieux comprendre les phénomènes intellectuels de l'état de veille. Cette conscience de sommeil comprend tous les états de *trance*.

Un avantage de l'état de *trance*, c'est qu'on peut le produire à volonté, et tout savant vous dira que, lorsqu'il veut constater des faits, il faut qu'il soit maître de ses expériences et qu'il puisse en écarter les faits dont il n'a pas besoin, afin de n'avoir que les conditions nécessaires à son expérimentation ; dès qu'il peut produire les conditions requises les faits lui apparaissent alors plus nettement et il est exposé à moins de chances d'erreur.

Par la production artificielle de l'état de *trance* la conscience humaine peut être étudiée d'une façon tout autre que dans l'etat normal ; la *trance* est produite tantôt par des drogues, tantôt par des passes mesmériques, c'est-à-dire par l'action de l'intelligence et de la volonté, d'autres fois par l'hypnotisme, c'est-à-dire par une action mécanique comme un miroir tournant ou la lumière électrique ou par beaucoup d'autres moyens ayant tous pour résultat de fatiguer le sens externe au point de paralyser le nerf le long duquel la paralysie remonte jusqu'au cerveau qu'elle met dans un état comateux.

C'est ainsi qu'on peut faire apparaître dans l'homme des états de conscience anormaux offrant des phénomènes différents de ceux de l'état ordinaire.

Dans l'hypnotisme on obtient ces résultats mécaniquement. Braid qui, le premier, institua les expériences hypnotiques produisait ces résultats au moyen de ce qu'il appelait le *strabisme convergent*, ce qui veut dire, exprimé en langage ordinaire, en faisant « loucher » ses sujets ; — les intellects scientifiques ont coutume de se servir de grands mots peu compréhensibles afin d'en imposer aux ignorants et aux étourdis. Braid faisait donc loucher ses sujets en leur donnant à regarder un objet placé un peu au-dessus des yeux qui, tournés ainsi en dedans, fatiguaient considérablement les nerfs et les muscles, ce qui ne tardait pas à plonger le sujet dans un état de sommeil ou de *trance* durant lequel Braid déterminait l'apparition de ce qu'on appelle les phénomenes hypnotiques.

Les anciens phénomènes du mesmerisme étaient produits par une projection de la force magnétique de l'opérateur au moyen d'une grande tension de sa volonte. On agissait ainsi directement sur le corps astral par les énergies mentales, ce qui est une opération naturelle, tandis que l'hypnotisme n'agissant sur le corps astral qu'en troublant ses rapports avec le corps physique a des consequences



plus nuisibles par ce que les paralysies qu'il détermine dans l'organisme physique tendent à s'y renouveler spontanément.

Charcot choisissait toujours pour sujets des hystériques, c'est-à-dire des personnes dont le système nerveux était déjà détraqué, qui avaient des tendances à l'épilepsie ou à d'autres formes de maladies mentales ; ces personnes étaient plus faciles à influencer. Il cherchait bien moins à les guérir qu'à tirer d'elles des connaissances scientifiques ; il obtenait ainsi des phénomènes psychiques intéressants au prix du détraquement complet du système nerveux de ses malheureux sujets. C'était là une vivisection humaine plus cruelle et plus immorale que celle qu'on exerce sur les animaux inférieurs. Vous pouvez prendre connaissance des résultats ainsi obtenus dans des ouvrages qui ont été publiés à ce sujet.

Je citerai seulement quelques exemples pour montrer de quelle façon l'intellect peut agir sur le corps au moyen de l'astral pour produire des résultats qui nous conduiront à l'examen des opérations de l'intellect formant d'abord des images et finalement des objets physiques qu'il peut modeler à volonté.

Prenez une expérience d'hypnotisme ou de mesmérisme. Je préférerais une expérience de mesmérisme. Personnellement je ne fais aucune de ces expériences parce que je suis convaincue qu'elles ont toujours des résultats dangereux ; j'en ai fait au début de mes recherches, alors que j'étais ignorante du mal que je pouvais causer.

Une personne est mise en état de *trance* ; dans cet état on lui dit par exemple qu'à telle heure de la journée apparaîtront sur sa main les symptômes d'une brûlure, que la peau rougira, qu'elle sentira la douleur et qu'une lésion apparaîtra tout comme si on lui avait appliqué sur la main un fer chaud, que tous les phénomènes d'une brûlure se feront voir. On la réveille ; elle paraît n'avoir aucun souvenir de ce qu'on lui a dit. Arrive l'heure indiquée, la peau commence à rougir et une douleur est sentie. La patiente ne comprend rien à ce qui se passe, mais elle souffre. Les symptômes augmentent d'intensité ; la peau prend la même apparence que si elle avait été mise en contact avec un fer rouge et finalement une brûlure apparaît produite non par une action extérieure, mais par une action de l'intellect, de l'intellect de l'opérateur agissant par le corps astral de la patiente dans lequel il détermine l'image d'une brûlure que le corps astral reproduit sur le corps physique qui, comme je l'ai déjà expliqué, est moulé sur le corps astral dans lequel il est contenu. Quand vous serez à Paris, si vous allez à la Salpêtrière, vous pourrez voir de nombreuses photographies de brûlures de ce genre et vous pourrez causer avec les docteurs qui ont produit ces lésions sans aucune action extérieure.

Cela donne l'explication de certains miracles. Quand vous serez par exemple devant un cas de stigmatisation, c'est-à-dire de la reproduction sans cause physique sur les mains et sur les pieds des



blessures de Jésus crucifié, vous n'aurez pas affaire à un charlatan faisant commerce d'un miracle catholique, ainsi que beaucoup de protestants le pensent ; vous n'aurez pas non plus sous les yeux un cas de tromperie inconsciente de soi-même ni de tromperie délibérée des autres ; vous aurez simplement devant vous un phénomène hypnotique apparaissant chez des sujets très nerveux comme les religieuses et les moines cloîtrés, dont l'imagination est constamment fixée sur une seule idée et qui souvent restent des heures durant dans d'incommodes positions, les yeux levés sur un crucifix, exactement dans la situation où Braid mettait ses sujets pour obtenir sa *trance* hypnotique.

C'est ainsi que se produit réellement la stigmatisation dans laquelle, suivant le caractère de leur foi, les uns voient un miracle, tandis que les autres n'y voient qu'une imposture.

Ni miracle, ni imposture. Un miracle est un fait naturel produit par une loi inconnue de ceux qui en sont témoins et qui, ne pouvant comprendre sa raison d'être, ont tout de suite recours au surnaturel, oubliant que puisque le Divin est la source de tout, il ne peut rien y avoir que de naturel dans le monde, que rien ne peut y apparaître en dehors de la nature divine et de la volonte divine.

Ces phénomènes sont intéressants en ce qu'ils démontrent que des résultats physiques peuvent être produits sans cause physique ; la science d'il y a cinquante ans eût déclaré pareille chose impossible, elle aurait dénoncé tout fait de ce genre comme une imposture, à l'imitation des savants orthodoxes du siècle dernier qui qualifièrent Mesmer de charlatan et d'imposteur.

Notre siècle a rendu justice à Mesmer. Ce fait permet à certains d'entre nous d'entendre avec une profonde indifférence les savants de nos jours crier imposture à des phénomènes que nous savons tout aussi réels et tout aussi naturels que ceux qui furent qualifiés de frauduleux par les savants du XVIIIe siècle, et qui donnent à des savants du XIXe l'occasion de se pavaner triomphalement avec la prétention de les avoir découverts.

Ces phénomènes ne sont pourtant pas les plus intéressants ; ils sont fort loin d'avoir la portée de l'action mentale d'intelligence à intelligence, de l'action par laquelle une image produite dans l'intellect de l'opérateur est introduite dans la conscience du sujet qui la considère comme étant la perception d'un objet extérieur, alors que cet objet n'existe pas.

Mais avant de vous citer quelques-unes de ces expériences permettez-moi de vous donner quelques explications fournies par la philosophie que j'essaie de vous exposer.

J'ai parlé de l'âme comme étant l'homme.

Cette âme, quand elle agit à travers la matière astrale sur le cerveau, est appelée l'intelligence ; c'est la manifestation inférieure, la manifestation cérébrale de l'âme ; c'est l'âme incorporée, active



dans le corps, mais non l'âme dans sa pureté, dans sa sphère d'existence propre ; pour l'âme pure l'intelligence est simplement un outil comme le corps ; l'intelligence, jugement, raison, mémoire, est un résultat, un composé de l'âme et du corps, et non l'âme elle-même, comme on le croit en Europe.

Dans sa sphère propre l'âme agit sur une matière beaucoup plus subtile que la matière astrale ; là chaque pensée est une chose, une forme, un être constitué par cette matière subtile. Mais pour qu'une idée se manifeste à d'autres âmes qui sont dans un corps, il faut qu'elle commence par s'envelopper de matière astrale, qu'elle prenne un vêtement sous lequel on peut la percevoir dans l'état de *trance* ou de clairvoyance ; ainsi habillée elle est projetable au plan physique. Tout à l'heure nous reviendrons là-dessus, ces projections d'images astrales au plan physique ayant constitué certains des phénomènes qui ont causé tant de trouble et d'embarras dans l'esprit de beaucoup de gens en Orient et en Occident, par rapport à la Société Théosophique.

Après cette brève explication, arrivons à l'action de l'âme au moyen de l'intelligence sur la matière astrale et aux preuves de cette action qu'on peut trouver dans les phénomènes du mesmérisme et de l'hypnotisme.

Supposons que vous avez mis votre sujet en *trance* mesmérique ; vous prenez une feuille de papier blanc et une carte que vous posez dessus et vous dites à votre sujet : Je vais tracer une ligne autour de la carte et vous pouvez la voir ; alors avec un petit morceau de bois sans appuyer vous suivez les bords de la carte comme vous feriez pour tracer sa silhouette au crayon.

Vous mettez le papier et la carte de côté et vous réveillez votre sujet. Il aura toute l'apparence d'être dans son état normal comme vous ou moi. Donnez-lui alors une demi douzaine de feuilles de papier blanc parmi lesquelles se trouvera celle sur laquelle vous avez imaginairement dessiné la carte et demandez-lui si quelqu'une de ces feuilles contient un dessin. Il les examinera l'une après l'autre et, arrivé à celle qui a servi, dira : sur celle-ci je vois un rectangle. Afin d'être bien sûr qu'il le voit dites-lui de plier le papier sur les lignes et il le pliera le long de ces lignes imaginaires que vous ne pouvez voir. Prenez alors la carte et vous trouverez que ses dimensions coïncident exactement avec celles du papier plié, preuve qu'il voit réellement sur le papier l'image de la carte, laquelle image persiste pour lui parce que ses facultés ont été mises en état de clairvoyance.

Prenons un autre cas un peu plus compliqué. Il faut ici que l'opérateur soit apte à concentrer d'une façon considérable sa volonté. Sur une feuille de papier blanc projetez une image mentale, celle d'une montre par exemple. Si vous regardez une montre, une image très nette s'en trace dans votre conscience. Etes-vous capable de projeter une telle image sur le papier blanc de façon à l'y



voir tout comme s'il y avait réellement une montre ? Cela s'appelle *visualiser* une chose. Certaines gens possèdent ce pouvoir à un haut degré. Tout artiste le possède jusqu'à un certain point. Tout le monde peut l'obtenir à condition de s'exercer à concentrer sa volonté, vous pouvez alors produire en votre intelligence une image si vive que si vous fermez les yeux vous voyez nettement la montre. Il faut cela pour réussir dans l'expérience en question.

Supposez que j'aie ici mon sujet. Je projette sur le papier une image mentale de la montre, c'est-à-dire qu'en regardant le papier je vois sur lui l'image de la montre qui est dans mon intellect. Je n'ai pas besoin de dire un mot, pas besoin de faire un signe, ni de toucher le sujet ; il n'y aura aucun contact entre lui et moi ; je ne dirai pas un mot et ne l'influencerai que par mon intellect.

Il est alors réveillé ; une autre personne lui donnera les feuilles de papier de telle façon qu'il n'y ait pas même entre nous la communication qu'établirait mon toucher du papier et le sien. En regardant les feuilles de papier il arrivera à celle sur laquelle ma pensée a projeté l'image de la montre et dira : voici une montre.

Demandez-lui de la décrire et il la décrira. Emportez la feuille à une distance qui l'empêche de voir nettement et il dira : Je ne puis plus la voir distinctement. Donnez-lui une lorgnette de théâtre et il reverra nettement l'image. Donnez-lui enfin un crayon et dites-lui de tracer les lignes de l'image qu'il voit et il dessinera sur cette feuille qui vous parait blanche la montre que j'y ai mentalement projetée.

Que s'est-il passé ?

L'intellect a modelé la matière astrale en forme de montre, et cette matière est visible pour une personne en état de clairvoyance. Son corps astral, vibrant à l'unisson de la matière astrale constituant la montre transmet l'image de celle-ci au sens interne qui la transmet à son tour à l'œil physique, lequel perçoit ainsi ce qui n'existe pas pour les autres. Mais pour qu'une chose soit vue, il faut bein qu'elle existe, sans quoi il n'y aurait pas moyen de la voir.

Sur ce sujet le professeur Lodge est en train de faire d'interessantes recherches. Il a acquis la conviction qu'une idée peut passer d'un cerveau à l'autre sans être communiquée par la parole ni par l'écriture. Par toutes ces expériences on peut arriver à la conviction que la pensée, l'idéation donne naissance à des formes. Mais l'examen approfondi de cette question nous conduirait trop loin. J'ai dit que pour de telles expériences la concentration de la volonté est indispensable, mais elle n'est pas necessaire quand il s'agit de n'affecter que jusqu'à un certain degré l'intellect des autres ; une grande condensation de pensée est nécessaire pour produire une image astrale qui soit visible aux autres, mais une pensée comparativement légère suffit pour faire apparaitre une image dans un autre intellect. On arrive ainsi à la transference de la pensée, pouvoir de l'homme familier aux étudiants de la Théosophie et dont la science fait actuellement l'objet de ses recherches.

Avant d'en venir à ce sujet, examinons la dernière étape de la production des images dont j'ai signalé la relation avec quelques-uns des phénomènes produits par Madame Blavatsky, qui fut le plus grand faiseur de prodiges de notre temps, phénomènes qui ont excité tant de curiosité, d'étonnement et un si grand nombre d'accusations d'imposture.

La production d'objets physiques est une chose assez simple pour celui dont l'intelligence et la volonté sont suffisamment exercées. La condition indispensable est que l'âme soit assez développée pour se servir de l'intellect comme d'un outil, ce qui, je le crains, est considéré comme impossible en Occident. Voici alors ce qui arrive : L'âme pense fortement dans sa sphère propre où elle produit une image mentale, une chose de substance intellectuelle. Cette chose mentale descend dans l'intellect ordinaire, lequel agit au moyen de la matière astrale ; cette matière astrale est moulée dans l'image mentale de telle façon que, comme dans le cas de la montre, elle serait visible pour un clairvoyant. Il est possible d'aller plus loin. Vous savez que dans l'atmosphère se trouvent de très fines particules de matière, entre autres des poussières de charbon, de l'acide carbonique utilisé par les plantes pour construire leurs tissus ; ces particules de matière solide sont précipitées par un courant magnétique dans la forme astrale produite par l'action de l'intellect. Et c'est ainsi qu'un objet physique est produit.

La forme la plus commune de ces productions physiques est l'*écriture précipitée*. Tout ce qu'il faut pour écrire ainsi c'est être capable de penser fortement chaque lettre à produire ; il faut d'abord établir une image intellectuelle de la lettre, ensuite en former une image astrale de telle sorte que votre lettre, A, par exemple, existe en matière astrale maintenue par une ferme volition. Alors par un courant magnétique aussi aisément manipulable que les courants galvaniques dont se servent les électriciens pour argenter différents objets, vous précipitez des particules de matière solide dans ce moule astral, particules suspendues dans la solution atmosphérique, et votre lettre A apparaît sur le papier. C'est ainsi que se forme l'écriture précipitée ; il n'y a là rien de miraculeux ; c'est un procédé aussi simple que celui par lequel on envoie un télégramme reproduisant si l'on veut l'écriture de l'envoyeur. La seule différence entre le procédé de l'*Adepte* et celui de l'électricien ordinaire, c'est que l'électricien a besoin d'un appareil physique, une batterie et un fil, pour produire ses résultats, tandis que l'adepte se sert de la matière cérébrale comme batterie et comme fil, car le cerveau humain, ainsi qu'un *Adepte* nous l'a dit, est un merveilleux générateur d'énergie, un transmutateur de forces mentales en forces physiques et de forces physiques en forces mentales ; c'est en lui que se produit la grande alchimie de la nature et il peut être gouverné par une volonté purifiée et concentrée.

Maintenant si vous me demandez : Puis-je en faire autant ? Je



vous répondrai : Non, parce que vous n'avez pas acquis les facultés nécessaires.

M'excuserez-vous si je vous dis quelque chose de fort impoli, à savoir, que très peu d'entre vous sont capables de *penser réellement*.

Vous divaguez ; vous ne pensez pas. Vous énoncez simplement les pensées des autres qui, venant du monde mental et du monde astral, passent à la dérive dans votre intellect.

Les intelligences de la plupart d'entre nous sont simplement des hôtelleries dans lesquelles logent un moment les pensées de passage qui viennent du milieu mental dans lequel nous nous trouvons ; elles entrent, demeurent un moment, puis s'en vont pour faire place à d'autres. On peut à peine dire que nous pensons réellement. Il y a des intellects qui ne sont pas même des hôtels, mais simplement des terrains vagues devant lesquels se trouve placé cet écriteau : Ici on peut deposer des décombres. On y déverse en effet des hottées de nouvelles triviales et ridicules, des faits divers de journaux, des commerages de portières, des cancans de laveuses de lessive, des niaiseries, des absurdités. Et des hommes et des femmes, passant toute leur journée à fourrager dans ces détritus et ces ordures, s'étonneront de ne pas être aptes à diriger du premier coup les forces mentales et à se servir à leur gre de leur volonté que l'âme ne réussit à rendre ductile et obéissante qu'après des années d'exercice soutenu.

Si vous croyez que mon opinion est un jugement téméraire, essayez seulement de penser pendant une minute à une seule idee et avant que la moitié de cette minute soit écoulée, votre intellect sera loin, occupé à considérer autre chose. Essayez, quand j'aurai fini de parler, de garder présente à l'esprit l'idée d'une montre pendant une minute et, avant qu'un quart de la minute soit écoulé, vous vous suprendrez à penser : Qu'est-ce qu'elle a dit là-dessus ? Quelle attitude avait-elle en disant ça ? Que faisait mon voisin à ce moment-là ? *Vous penserez à tout, excepté à la seule chose à laquelle vous avez l'intention de penser.* Alors peut-être serez-vous convaincus, comme je l'ai été moi-même par une pareille expérience, combien peu de pouvoir nous possédons sur notre propre intellection, combien nous sommes à la merci des pensées étrangères au lieu d'être capables de les employer à volonté.

Passons à un autre exemple. Vous avez un sujet de grande preoccupation auquel cependant vous ne pouvez rien faire pour le moment et pourtant vous ne dormirez pas de la nuit, vous ne pourrez vous empêcher d'y penser. Pourquoi ? Parce que cette préoccupation, ce souci, vous domine au lieu d'être dominé par vous. Si vous pouviez vivre la vie de l'âme, si vous connaissiez les pouvoirs de l'âme, vous ne penseriez jamais à quelque chose sans vouloir y penser dans une intention déterminee. Si vous aviez en instance un procès d'importance considérable, par exemple, sur le résultat

duquel vous ne pourriez rien, vous n'y penseriez pas jusqu'au moment où il serait jugé ; votre intellect s'occuperait d'autres pensées utiles et ne vous infligerait pas ces inquiétudes, ces tourments inutiles qui vieillissent et tuent plus vite que toute autre chose. Permettez-moi de vous dire en passant que la connaissance de ce pouvoir est l'un des dons les plus précieux que nous ayons reçus du Savoir Oriental. Si, parmi les Hindous, le nombre de ceux qui peuvent exercer ce pouvoir n'est pas très grand, il y en a beaucoup qui connaissent son existence, qui en comprennent la possibilité, qui savent que l'âme peut réellement vivre de cette façon supérieure et qu'il est possible de s'élever au-dessus du corps et de l'esprit dans la région de la vraie vie qui est celle de toutes les Causes.

Notre pensée, même divagante, donne *naissance à des formes*, et c'est là un point d'importance pratique pour nous. En pensant nous créons des formes qui, suivant la nature de notre pensée, sont bonnes ou mauvaises, bonnes si la pensée fait du bien, mauvaises si elle fait du mal.

C'est le motif qui se trouve derrière la pensée qui gouverne la nature de la forme à laquelle nous donnons naissance ; cette forme, en sortant de nous, entre dans le monde astral où elle est une chose vivante influençant d'autres personnes, où elle fait partie du stock de pensées commun à tous les hommes.

A ce propos un des grands Maîtres orientaux a dit :

« Chaque pensée de l'homme, aussitôt évoluée, passe dans le monde extérieur où elle devient une entité active en s'associant, en se fondant avec un *Elémental*, c'est-à-dire avec une des forces semi-intelligentes des royaumes invisibles de la Nature. Elle survit comme intelligence active, créature engendrée par l'intellect, durant un temps plus ou moins long suivant l'intensité de l'action cérébrale qui l'a générée ; une bonne pensée dure à titre de pouvoir bienfaisant, une mauvaise pensée est un démon malfaisant. Ainsi l'homme laisse pour sillage de sa course dans l'espace un monde à lui propre, peuplé des créatures de ses fantaisies, de ses désirs, de ses impulsions et de ses passions ; la population de ce sillage agit, en proportion de son intensité dynamique, sur tout sensitif, sur toute organisation nerveuse qui entre en contact avec elle. Le bouddhiste appelle cela son *shandba*, l'Hindou le nomme *karma* (1) ».

Voilà ce que nous faisons tout du long de la journée, et durant tous les jours de notre vie ; nous jetons autour de nous des courants de pensée, nous peuplons l'atmosphère mentale de nos idées bonnes, mauvaises, indifférentes, pensées d'amour ou de haine, de douceur ou d'amertume, pensées dont les unes sont une bénédiction et les autres une malédiction pour l'humanité.

C'est là qu'est le *pouvoir créateur* dont nous sommes *responsa-*

(1) A. P. Sinnet. Le monde occulte.



bles. J'ai parlé de notre pouvoir de création physique ; il n'est rien à côté de notre pouvoir de création morale, car suivant les pensées bonnes ou mauvaises auxquelles nous donnons naissance, nous influençons notre propre vie et celle des autres, nous bâtissons notre présent et notre avenir, nous construisons le monde d'aujourd'hui et celui de demain.

Qu'est-ce qu'un criminel ?

Nous croyons que nous pouvons nous séparer du criminel, que nous valons bien mieux que lui, que nous ne sommes pas responsables de ses actes, que nous sommes innocents de ses crimes.

En êtes-vous bien sûrs ?

Un criminel est un être dont les organismes sont très réceptifs ; c'est un être passif, négatif ; c'est de plus un sol labouré, préparé par ses pensées antérieures, de telle façon qu'il est capable de faire germer aussitôt toute pensée mauvaise et cruelle, graine de mal, qui vient à y tomber ; mais ce sol ne porterait pas de mauvaises plantes si aucune mauvaise graine n'y tombait. Combien de mauvaises semences n'envoyons-nous pas, nous, dans le sol préparé pour leur germination ? Une pensée de colère, quoique dominée au bout d'un moment, n'en passe pas moins dans le monde mental où elle devient une force malfaisante, un germe de mal. Cette graine, si elle arrive dans l'atmosphère mentale du criminel, tombera sur le sol bien préparé pour sa germination et là, se développant grâce aux éléments assimilables qui y sont préparés, peut devenir un accès de fureur conduisant à un meurtre : le meurtrier seul est condamné par la loi humaine ; mais devant la loi plus juste et plus compréhensive de l'univers, celui qui a semé [illegible] de colère a sa part de responsabilité dans le crime. Quiconque contribue à souiller son frère est responsable du péché de son frère.

Il en est de même pour le bien. Chaque noble [illegible] passe dans le monde mental : c'est un bon germe qui, s'il tombe sur un sol plein d'aliments qui lui conviennent, peut devenir une belle conviction qui se manifestera dans une action héroïque. Nos saints et nos penseurs, nos héros et nos martyrs nous appartiennent ; nous faisons partie d'eux ; nous avons contribué à [illegible] parce qu'il y a de bon et de noble en nous ; nos bonnes pensées sont un secours qui les aide pour l'accomplissement de [illegible]

Ce sont là quelques-uns des enseignements de la philosophie ésotérique à l'égard de la nature de l'homme et de ses pouvoirs. Chacun de nous prend part à la construction [illegible] ; chacun de nous contribue à la formation de l'avenir. Ce qui nous entoure aujourd'hui n'est pas autre chose que le résultat de nos pensées du passé ; le milieu dans lequel nous serons demain sera le produit de nos pensées d'aujourd'hui. La Loi règne partout, aussi bien dans le monde mental et dans le monde moral que dans le monde physique ; l'*homme est le créateur de sa destinée* ; il est le constructeur, le modeleur, le maître du monde dans lequel il vit.

Voilà le message que j'ai essayé de vous transmettre ; voilà le fragment de vérité ésotérique que j'ai essayé de vous exposer. C'est ainsi que, développée au contact de la philosophie, la moralité s'incarne dans la vie. C'est ainsi que la vie devient belle, devient forte, devient digne, noble et sereine. Comme âmes vivantes nous tenons l'avenir dans nos mains ; nous avons le pouvoir de le modeler et par conséquent la responsabilité de la forme que nous lui donnerons, car là où se trouve le Pouvoir se rencontre aussi le Devoir ; à mesure que la connaissance du pouvoir augmente, plus considérables deviennent le pouvoir et la responsabilité.

ANNIE BESANT.

LA DOCTRINE SECRÈTE

EXTRAITS

La Doctrine Secrète consiste dans la sagesse accumulée des âges ; sa cosmogonie seule, même sous la forme exotérique dont elle a été revêtue dans les Purânas, est le plus complexe et le plus prodigieux système qu'ait jamais élaboré l'esprit humain ; cependant le mystérieux pouvoir du symbolisme occulte est tel que les faits concernant l'évolution du monde qui furent constatés et mis en ordre par des générations de Voyants sont à l'heure actuelle tous contenus en quelques pages de signes géométriques et glyphiques. Le regard de ces Voyants pénétra jusqu'au cœur de la matière et trouva l'âme des choses là où les yeux de l'ordinaire profane, quelque grande que fût sa science, n'auraient perçu que forme extérieure.

La Science moderne ne croyant pas à l'âme des choses rejettera tout le système de la cosmogonie occulte.

Ce système n'est pas le produit de l'imagination d'un ou de plusieurs individus isolés, mais c'est le résultat des expériences auxquelles des milliers de générations de Voyants ont soumis les traditions orales transmises d'un âge à l'autre dans le monde primitif et qui contenaient les enseignements donnés par les Etres supérieurs, les Rishis, qui veillèrent sur l'enfance de l'humanité.

Pendant de longs siècles, les Sages de la cinquième race, c'est-à-dire du groupe échappé au dernier cataclysme dont sont résultés les continents actuels, ont passé leur vie à apprendre et non à enseigner. Leur unique occupation fut de vérifier dans chaque département de la Nature les traditions antiques au moyen de



l'expérience personnelle que leur permettait le perfectionnement de leur organisation physique, mentale, psychique et spirituelle. Toutes les expériences furent contrôlées les unes par les autres jusqu'au point de pouvoir en obtenir un indéniable témoignage.

La loi fondamentale du système de cosmogonie occulte, le point central duquel il est sorti tout entier, autour duquel tout gravite, qui sert de pivot à toute sa philosophie, est l'existence de l'*Unique Substance* homogène, cause de tout ce qui est.

» Quelques-uns dont les lampes brillaient davantage, furent conduits
De cause en cause au bout des secrets de la Nature
Et trouvèrent qu'un seul principe est nécessaire. »

On appelle Cela Substance-Principe, parce que Cela devient substance sur le plan de l'univers manifesté, le plan de l'illusion, tandis que Cela reste principe dans l'Espace sans commencement et sans fin, abstrait, visible et invisible. C'est la Réalité partout présente, impersonnelle parce qu'elle contient tout et forme tout. Son impersonnalité est la conception fondamentale du système. Cette réalité est latente dans chaque atome de l'univers et forme l'univers lui-même.

L'univers est la manifestation périodique de cette Essence absolue. C'est pécher contre le véritable esprit philosophique que de l'appeler essence, car quoi qu'on puisse faire dériver ce mot du verbe *esse*, être, Cela ne peut être identifié avec aucun être concevable pour l'intelligence humaine. Le meilleur moyen de LE désigner est de dire que ce n'est ni l'esprit ni la matière, mais les deux à la fois. Parabrahm et Mulaprakriti ne font qu'un en réalité ; ils sont deux pourtant, même dans la conception du Logos unique, leur première manifestation, auquel, comme le dit le savant auteur des notes sur la Bhagavat Gita, Cela apparaît de son point de vue objectif comme Mulaprakriti et non comme Parabrahm ; comme voile seulement de l'unique réalité cachée derrière, laquelle est inconditionnée et absolue.

L'univers avec tout ce qu'il contient est appelé Maya, parce qu'en lui tout est temporaire, depuis la vie du ver luisant jusqu'à celle du soleil. Comparé à l'immuabilité éternelle de l'Unique, l'univers, avec ses formes toujours changeantes, apparaît nécessairement à l'esprit du philosophe comme un simple feu-follet. Cependant l'univers paraît reel aux êtres conscients qu'il contient et qui sont aussi irréels que lui-même.

Tout ce qui existe dans l'univers est conscient : il n'est rien qui ne possède une conscience propre adaptée à son plan de perception. Bien que nous hommes, ne puissions percevoir de signes manifestant par exemple que les pierres sont conscientes, nous n'avons aucun droit de dire qu'en elles il n'existe pas de conscience. Nulle part on ne trouverait quelque chose de semblable à ce que nous désignons par les termes de matière morte ou matière aveugle, pas plus qu'on ne pourrait trouver une loi aveugle ou

inconsciente. De pareilles conceptions sont bannies de la philosophie occulte qui ne s'arrête jamais à la surface, aux apparences, et pour qui les essences nouménales sont plus réelles que leurs manifestations objectives, d'accord en cela avec les Nominalistes du moyen-âge pour qui les universaux seuls étaient réels, tandis que les êtres particuliers n'avaient pas d'existence ailleurs que dans leur nom et dans la fantaisie humaine.

L'univers est animé et guidé du dedans au dehors. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ; ce qui est sur la terre est comme ce qui est dans le ciel, et l'homme, microcosme, copie en miniature du macrocosme, est le témoin vivant de cette loi universelle et de son mode d'action, il est la chose dans laquelle on peut les étudier. Chacun de ses mouvements, de ses gestes, de ses actes extérieurs, qu'il soit volontaire ou involontaire, organique ou mental, est produit et précédé par un sentiment intérieur ou émotion, par une volition ou volonté, par une pensée ou intelligence. Aucun mouvement ou changement extérieur, quand il se produit normalement, n'a lieu dans le corps de l'homme sans être déterminé par une impulsion interne passant par l'une des trois fonctions indiquées, sentiment, volonté, intelligence, et il en est de même dans l'univers manifesté. Le Cosmos tout entier est guidé, gouverné, animé par des hiérarchies d'êtres sentants, ayant chacun une mission à remplir et qui, quel que soit le nom que nous leur donnions, Dhyan Chohans ou Anges, sont des messagers en ce sens qu'ils sont des agents des lois karmique et cosmique. Ils sont infiniment différenciés quant au degré de leur conscience et de leur intelligence, et dire qu'ils sont tous de purs esprits sans aucun de ces alliages terrestres dont le temps fait sa proie est de la fantaisie pure. Chacun de ces êtres a été ou se prépare à devenir un homme dans un cycle (manvantara) passé ou dans un cycle futur, si ce n'est dans le cycle présent.

Ces êtres sont des hommes perfectionnés ou des hommes commençants et ne diffèrent moralement des êtres humains terrestres dans leurs sphères supérieures, c'est-à-dire moins matérielles, que parce qu'ils y sont privés du sentiment de personnalité et dépourvus de la nature émotionnelle de l'homme, deux caractéristiques de la vie terrestre.

Les perfectionnés sont libres de ces deux sentiments parce qu'ils n'ont plus de corps de chair, ce poids engourdissant pour l'âme ; leur élément spirituel étant plus dégagé que le nôtre, ils sont moins que nous influencés par Maya dont l'homme terrestre ne peut s'affranchir au même degré qu'eux qu'à la condition de séparer entièrement ses deux personnalités, la spirituelle et la physique, ainsi que font les Adeptes.

Les monades qui débutent dans l'humanité n'ayant pas encore eu de corps terrestre ne peuvent pas avoir le sentiment de leur égoïté ou personnalité. La personnalité étant une limitation et une

2



relation ou, comme la définit Coleridge, « l'individualité existant en elle-même, mais avec une nature pour base », ce terme ne peut être appliqué aux personnalités non humaines.

Un fait proclamé par des générations de Voyants, c'est que les êtres non-humains, supérieurs ou inférieurs, n'ont ni individualite ni personnalité comme entités distinctes ; ils n'ont pas d'individualité dans le sens qu'un homme donne à ce mot, lorsqu'il dit : « je suis moi-même et pas un autre » ; en d'autres termes, ils n'ont pas conscience d'une séparation pareille à celle que sentent les hommes et les choses sur la terre.

L'individualité appartient à la hiérarchie et non aux unités qu'elle contient, et cette individualité varie avec le degré du plan auquel appartient la hiérarchie ; plus celle-ci est proche de la région de l'homogénéité où réside l'unité divine, plus pure et moins accentuée est son individualité.

Ce sont des êtres finis sous tous les rapports, sauf en ce qui concerne leurs principes supérieurs, les immortelles étincelles qui réfléchissent la flamme divine universelle et qui ne sont individualisées et séparées que dans les sphères de l'Illusion, dont la différenciation est d'ailleurs aussi illusoire que tout le reste.

Ces êtres sont des vivants, parce qu'ils sont les courants de la vie absolue projetés sur l'écran cosmique de l'illusion ; en eux la vie ne peut pas s'éteindre avant que le feu de l'ignorance soit éteint en ceux qui sentent ces vies.

Ayant reçu l'être de l'influence vivifiante du rayon incréé, réflexion du grand soleil central qui luit sur les rivages du fleuve de la vie, c'est leur principe intérieur qui est une goutte des eaux de l'immortalité, tandis que leur vêtement n'est pas moins périssable que le corps humain. Young avait donc raison de dire que

Les anges sont des hommes d'une espèce supérieure

et rien de plus. Ils ne sont ni des ministres ni des esprits protecteurs ; ils ne sont pas non plus des messagers du Très-Haut et encore moins les instruments de la colère d'un Dieu pareil à celui qui a été créé par l'imagination humaine. Il est aussi déraisonnable d'implorer leur protection que de penser qu'on peut s'assurer leur sympathie par des sacrifices quelconques, car ils ne sont pas moins que l'homme lui-même les esclaves et les créatures de l'immuable Loi karmique et cosmique.

La raison en est évidente. Leur essence ne contenant aucun élément de personnalité, ils ne peuvent avoir aucune qualité personnelle de la nature de celles que les hommes attribuent dans leurs religions exotériques à leur Dieu à forme humaine, Dieu jaloux et exclusif qui se réjouit et se fâche, qui reçoit avec plaisir des sacrifices et qui se trouve doué d'une vanité plus despotique que celle de l'homme le plus sot de la terre.

L'homme, par sa nature, étant un composé des essences de



toutes les Hiérarchies célestes, peut, en un certain sens, parvenir à être supérieur à chacune d'elles isolément ou à l'une de leurs combinaisons.

Il est dit que l'homme ne peut ni s'attirer la faveur des Devas ni leur commander ; mais en paralysant sa personnalité inférieure et en parvenant par là à la pleine connaissance de l'identité (non-séparation) de son Soi supérieur avec le Soi unique et absolu, l'homme peut, même durant sa vie terrestre, devenir comme « l'un de nous ». C'est donc en mangeant du fruit de la science qui dissipe l'ignorance que l'homme devient comme l'un des Elohim ou Dhyanis, et, une fois parvenu à leur plan, l'esprit de solidarité et de parfaite harmonie qui règne dans chaque hiérarchie s'étend sur lui et le protège partout.

Leur matérialisme est la principale difficulté qui empêche les hommes de science de croire aux esprits divins et aux esprits naturels ; l'ignorance générale dans laquelle sont tous les hommes, à part quelques occultistes et quelques Kabalistes, de la véritable nature de la matière est l'obstacle qui éloigne les spirites de la même croyance, tout en leur laissant une foi aveugle aux « Esprits désincarnés ».

Si l'on accepte la théorie de l'unité de la Nature en son ultime essence, on doit croire à l'existence autour de nous d'êtres conscients autres que les esprits des morts ; si l'on ne croit pas à cette unité, on rejette cette croyance. La compréhension claire de la Cosmogonie occulte repose sur celle de l'évolution primordiale de l'Esprit-Matière et de son essence réelle ; c'est là le seul fil qui puisse nous guider sûrement dans des études postérieures.

En réalité, comme il vient d'être dit, chaque « Esprit » est ou un homme désincarné ou un homme futur. Du plus haut archange (Dhyan Chohan) au dernier des constructeurs conscients (classe inférieure des entités spirituelles), tous les êtres sont des *hommes* ayant vécu, il y a des éons de temps, en d'autres manvantaras, sur notre planète ou sur d'autres ; et d'un autre côté les élémentaux demi-intelligents ou non intelligents deviendront des hommes dans l'avenir. Le seul fait qu'un Esprit est doué d'intelligence est une preuve pour l'occultiste que cet être a été un homme et a dû acquérir son savoir et son intelligence en passant par le cycle humain.

Dans l'univers il n'y a qu'une seule omniscience, qu'une seule intelligence absolue ; c'est elle qui vibre dans chaque atôme, dans chaque point infinitésimal du Cosmos qui est sans limites, qu'on appelle Espace, quand on le considère indépendamment de ce qui est contenu en lui.

La première différenciation de sa réflection dans le monde manifesté est purement spirituelle et les êtres auxquels cette unique intelligence donne naissance sont doués d'une conscience qui n'a aucun rapport avec ce que nous pouvons concevoir comme tel. Ils



ne peuvent avoir une conscience ou intelligence humaine qu'après l'avoir acquise personnellement et individuellement ; cela peut être un mystère, mais c'est un fait et un fait très apparent dans la philosophie ésotérique.

Tout l'ordre de la nature manifeste une marche progressive vers une vie supérieure. Un dessein dirige l'action des forces qui nous paraissent aveugles ; l'évolution avec ses adaptations infinies en est une preuve. Les lois immuables qui font disparaître les espèces faibles devant les fortes et qui assurent la « survivance des meilleurs » travaillent pour atteindre le grand but final, bien qu'elles nous semblent cruelles dans leur action.

Le seul fait que l'adaptation se produit, que les mieux constitués survivent dans la lutte pour l'existence, démontre que ce qui est appelé nature inconsciente est en réalité un agrégat de forces manipulées par des êtres demi-intelligents (élémentaux) sous la direction des Esprits planétaires (Dhyan Chohans), dont la totalité forme le verbe manifesté du Logos non manifesté et constitue en même temps l'intellect de l'univers et sa loi immuable.

H. P. Blavatsky.

SORCIÈRES ET MÉDIUMS

En établissant la parenté qui existe entre un certain nombre de phénomènes et en les débarrassant de circonstances fortuites qui, tout d'abord, apparaissaient comme essentielles, on parvient à se les expliquer, tandis qu'on ne les comprenait pas en les considérant isolément. Au moyen-âge, par exemple, on n'a jamais pu arriver à une conception nette de ce qu'était la sorcellerie parce qu'on tentait de l'expliquer au moyen de la religion qui régnait alors en souveraine dans le domaine des idées.

Les hommes du moyen-âge voyaient dans la sorcellerie l'exercice consciemment illicite de facultés mystiques. Aujourd'hui nous pouvons arriver à beaucoup mieux comprendre la sorcellerie par la comparaison de ses phénomènes avec ceux de la médiumnité, parce que nous considérons ces derniers en dehors de tout rapport avec les idées religieuses d'abord et ensuite parce que nous savons qu'elle n'est pas un exercice conscient des facultés mystiques.

Pas plus la magie blanche des saints que la magie noire des sorciers ne pouvait être autrefois estimée à sa juste valeur, par la rai-



son qu'on les interprétait toutes deux à l'aide des dogmes religieux. De nos jours l'opinion des matérialietes à ce sujet est fausse pour une raison analogue, les matérialistes n'ayant aucune connaissance du domaine mystique.

Si nous connaissions toutes les forces qui se trouvent dans l'homme, celui-ci ne serait plus pour nous une énigme comme il en est encore une. Mais néanmoins il est maintenant à peu près impossible à celui qui a lu un nombre suffisant de comptes rendus des procès de sorcellerie et qui de plus a été témoin de plusieurs séances de spiritisme, de contester que ce sont des forces inconnues qui, autrefois, se manifestaient dans la sorcellerie et qui, aujourd'hui, agissent par les médiums. Pour ma part, je n'ai encore rencontré personne ayant des données sur ces deux points spéciaux qui ait dénié la réalité des phénomènes ; d'un autre côté, je n'ai pas encore trouvé de sceptique instruit qui n'ait fini par convenir qu'il n'avait aucune expérience de ces choses et qu'il n'en avait pas fait la moindre étude, et que son opinion était uniquement basée sur ce qu'on appelle la saine raison, faculté que beaucoup de gens s'attribuent le plus gratuitement du monde.

Dès l'instant que nous ne cherchons plus dans le diable et les démons la cause de la sorcellerie, nous sommes bien forcés d'admettre que la nature humaine est elle-même le foyer des facultés mystiques, et, de plus, que ce foyer est le point de départ commun à ce qu'on nomme la magie noire et la magie blanche.

Au moyen-âge la magie était partagée en deux domaines appartenant l'un à Dieu, l'autre au Diable, chacun de ces deux êtres étant considéré comme la source de facultés mystiques différentes. Par une comparaison attentive de leurs phénomènes, on aurait cependant pu se convaincre que la magie noire et la magie blanche ont la même source, la nature humaine, et que, ce qui les sépare l'une de l'autre, c'est tout simplement la direction donnée aux facultés mystiques, l'usage qu'on en fait. Je n'ai l'intention ni de rabaisser les saints, ni de relever les sorciers, ni de les mettre les uns et les autres au même niveau, car on peut toujours faire entre eux au moins la même distinction qu'entre celui qui a découvert la dynamite et le fanatique nihiliste qui l'emploie. Mais, quand on voit la lecture de la pensée, la clairvoyance, l'action à distance, l'apparition du double et d'autres phénomènes se produire dans les différentes branches de la mystique, on est forcé, quelque différents que puissent être les résultats particuliers de ces phénomènes, de se ranger à l'avis d'Agrippa de Nettesheim qui écrivait à Aurelius d'Aquapendente : » Il ne faut pas chercher en dehors de nous le principe de ces grandes (magiques) opérations ».

Nos habitat, non Tartara, sed nec sidera cœli.
Spiritus in nobis, qui viget, illa facit.

Hartmann dit que « les saints et les plus pieux d'entre les fils de l'Eglise ont produit les mêmes phénomènes que les sorciers, les



évocateurs d'esprits et les spirites qui opéraient avec l'aide du Diable (1) », et, au sein de l'Eglise la même opinion fut plusieurs fois exprimée. Ainsi Bonaventure dit qu'on peut être saint sans facultés mystiques et qu'on peut avoir reçu la grâce de ces facultés sans être un saint pour cela ; s'il en était autrement, ajoute-t-il d'un ton railleur, il faudrait tenir Balaam pour un saint et même son ânesse qui vit l'ange (2).

Ici je me contenterai de comparer les sorciers avec les médiums, mais cela me force à m'occuper des somnambules qui furent les précurseurs des mediums et à toucher en passant quelques mots des possédés dans lesquels la science contemporaine, si elle voulait se donner la peine de s'occuper de ces sortes de choses, reconnaitrait tantôt des somnambules et tantôt des médiums.

Les uns comme les autres possédaient les mêmes facultés mystiques, facultés qui se trouvent dans la nature humaine à l'état conscient ou à l'etat inconscient, et dont l'exercice est volontaire ou involontaire. Il y a ainsi des mystiques passifs et des mystiques actifs ; mais les facultés mystiques, qui commencent à peine à être l'objet de recherches scientifiques, sont en général fort loin de l'état où elles pourraient être employées volontairement, et il n'y a guère que les Adeptes de l'Inde qui soient parvenus à les développer systématiquement jusqu'à cet état. Si nous classons les individus manifestant des facultés mystiques d'après la conscience qu'ils en ont et d'après le rôle de leur volonte dans l'emploi qu'ils en font, nous dirons que la conscience et la volonté ne jouent aucun rôle chez les possédés, qu'elles jouent un rôle actif chez les sorciers, tandis que les somnambules et les médiums se trouvent entre les deux classes précédentes.

L'erreur du moyen-âge consistait à croire que l'entière passivité n'existait que chez les possédés. On tenait les facultés des somnambules pour conscientes et volontairement exercées, et comme, faute de connaître la véritable nature de leur etat, on les confondait avec les sorciers, il est probable que cette méprise causa la mort d'un grand nombre de personnes innocentes. On tenait pour évident qu'ils faisaient un mauvais usage de leurs facultés mystiques, car on était convaincu, — ce qui était encore une grande erreur du moyen-âge, — que les facultés mystiques ne pouvaient-être acquises en dehors de l'Eglise que par l'apostasie et un pacte avec le diable. Par cette interprétation des phénomènes mystiques au moyen des opinions religieuses, on se rendait incapable de se placer au vrai point de vue, d'où ces phénomènes devaient être considérés. Si les facultés mystiques se montraient chez des gens pieux, c'était de la magie blanche qu'on exerçait parce qu'on était en état de grâce ; si elles se faisaient voir chez des impies, c'était de la magie noire qui ne pouvait être qu'un don du diable, et les

(1) Hartmann. *Des Spiritismus*, 22.
(2) Bonaventura. *De profectu religios*. II, c. 76.

sorciers eux-mêmes étaient en partie de cet avis. Pour expliquer l'exacte ressemblance de ces facultés dans les deux cas, on avait recours à la parole de Tertullien, que le Diable est le singe de Dieu dont il imite les œuvres.

Toutes les conceptions du moyen-âge étaient tellement imprégnées de religiosité que personne alors n'était capable de comprendre que la Mystique en elle-même n'a rien à voir avec la foi ou l'impiété. Dans son interprétation on donnait donc une importance majeure à une circonstance sans valeur. Les physiologistes modernes sont tombés dans une erreur exactement pareille; ils mettent seulement les circonstances physiologiques à la place des circonstances religieuses, parce que les individus chez lesquels se manifestent les facultés mystiques sont généralement d'une constitution physique maladive! Voici comment manœuvre la logique de ces savants: Chez les aliénés on constate souvent les phénomènes qu'on nous décrit chez les possédés, donc les possédés n'étaient que des aliénés; quand on rêve, on a des visions, donc quiconque a des visions est un rêveur; les hystériques voient souvent, dans leurs hallucinations, des êtres divins ou démoniaques, donc toutes les apparitions mystiques sont le produit de l'hystérie; les cataleptiques perdent le mouvement et la sensibilité comme les extatiques, dont ceux-ci n'étaient que des cataleptiques, etc.

Comme on voit, les physiologistes modernes se détournent encore plus de la vérité que les Théologiens, car si l'Eglise, par suite de la fausse interprétation qu'elle donnait aux faits mystiques, a pu en arriver à faire brûler comme sorcière la Pucelle d'Orleans, par la raison qu'elle avait des visions et des révélations, tandis qu'elle déclarait sainte exactement pour le même motif l'espagnole Thérèse, du moins elle n'a jamais nié ces faits.

C'est seulement lorsque le magnétisme et le somnambulisme furent redécouverts qu'on put se rendre compte que les sorciers étaient purement passifs à l'égard d'une grande partie des phénomènes qui se produisaient par eux. Mesmer a lui-même reconnu que sa découverte jetait de la clarté sur des faits encore incompris de l'antiquité et du moyen-âge, sur les oracles, les sybilles, les prophètes, les enchanteurs, les magiciens, les théurges et les démoniurges, puisque, dans tous ces faits, il ne s'agissait pas d'autre chose que de phénomènes somnambuliques (1). Ennemoser va encore plus loin : « La patiente mesmérisée ressemble souvent complètement à une sorcière; ou bien elle en est une, ou bien les sorcières n'étaient que des magnétisées (2) ».

Chez les mystiques de tous les temps, on a observé le changement de poids du corps dans l'état extatique, phénomène entièrement en contradiction avec la loi de la pesanteur telle que nous la comprenons aujourd'hui. Mais comme la physique moderne est en

(1) Mesmer. 2e *mémoire.*
(2) Ennemoser. *Mesmerische Praxis*, 6.



voie de reconnaître que la gravitation n'est qu'un cas spécial d'attraction électro-magnétique, on entrevoit la possibilité d'expliquer ce phénomène mystique. Il semble hors de doute que dans certaines circonstances dépendantes du somnambulisme, la pesanteur naturelle de l'organisme humain est vaincue par une force contraire. Ce cas se produisait évidemment dans l'épreuve de l'eau à laquelle on soumettait les sorcières, et, ici encore, la superstition ne s'est trompée que sur l'explication du fait, mais non sur le fait lui-même. Si la diminution du poids spécifique est plus ou moins constamment liée avec le somnambulisme, on peut bien s'attendre à ce qu'elle ne se manifeste pas seulement à l'égard de l'eau ; et en effet, des exemples de cette conclusion logique nous sont fournis par le moyen-âge lui-même. Un des faits historiques des plus compréhensibles pour les sceptiques de nos jours, est bien la balance des sorcières à Oudewater. Cette ville avait obtenu de l'empereur Charles-Quint le privilège d'employer sa balance publique pour peser les sorcières, c'est-à-dire pour mettre à l'épreuve soit les personnes qui voulaient se laver du soupçon de sorcellerie, soit celles à l'égard desquelles on voulait vérifier ce soupçon. Le bourgmestre et le juge des sorcières examinaient eux-mêmes ces personnes pour en estimer le poids d'après les données moyennes. Quand ces personnes étaient trouvées plus pesantes qu'on ne les avait estimées devoir l'être, on les mettait en liberté ; quand au contraire elles étaient plus légères, on faisait leur procès. La balance de cette ville avait acquis une telle réputation que beaucoup de gens venaient de l'étranger pour se soumettre à sa décision (1). Charles-Quint mourut en 1558, mais des rapports de l'année 1693 prouvent qu'à cette époque l'épreuve continuait encore à se faire. Balthazar Becker, prédicateur d'Amsterdam et auteur du *Monde enchanté*, écrivant à une époque où les procès de sorcellerie avaient considérablement diminué dans les Pays-Bas, en France, en Angleterre et dans quelques pays germaniques, parle encore de la balance des sorcières et dit que, de son temps, plusieurs personnes y furent pesées (2). D'après Soldan, la dernière épreuve avec cette balance fut faite en 1754 sur deux accusés (3).

J'ai donné ici cet exemple de la balance des sorcières parce qu'il conduit à un problème beaucoup plus général qui se pose non seulement pour la mystique chrétienne et la démonomanie, mais encore pour l'extase des néoplatoniciens, des brahmanes et des fakirs de l'Inde ; et aussi pour les hypnotisés et les somnambules. Si nos physiologistes ne pensaient pas qu'il est au-dessous de leur dignité de s'occuper de pareilles choses, ils trouveraient dans les ouvrages qui en parlent une riche collection de matériaux et pourraient même étudier le phénomène du changement de poids au moyen de

(1) Horst. *Zauberbibliothek*, IV, 340.
(2) Becker. *Di bezauberte Welt*. I, 120, 122.
(3) Soldan *Geschichte der Hexenprozesse*, I. 397.

l'hypnotisme. Le médecin Charpignon parle d'une lévitation horizontale d'hypnotisée par l'application des mains sur le plexus solaire et d'une lévitation verticale par l'apposition des mains sur la tête (1). Lafontaine plaça une somnambule sur une bascule et constata qu'elle perdait du poids, lorsqu'il la magnétisait (2). Zollner raconte que Slade le souleva avec la chaise sur laquelle il se trouvait en posant les mains sur le dossier, à la hauteur d'un pied, et que la chaise suivait les mouvements de la main (3). Nous avons vu dans les représentations d'Hansen des exemples de l'attraction exercée par le magnétiseur sur les somnambules, et le professeur Kieser parle de la lévitation d'une somnambule par la pointe du pouce du magnétiseur (4). Comme il est démontré que l'électricité circule dans les nerfs de l'homme et comme la pesanteur n'est peut-être que l'effet spécial d'un état de l'électricité, il pourrait fort bien se faire qu'elle fût modifiée quand de l'électricité étrangère est accumulée dans l'organisme au moyen de l'action magnétique. Par suite de l'intime parenté du somnambulisme naturel avec le somnambulisme artificiel on peut fort bien s'attendre à ce que la lévitation se soit produite chez les mystiques de tous les temps, de façon à autoriser le professeur Crookes à écrire sur « des cas de lévitation qui éclairaient certaines merveilles historiques (5) ». Eunapius raconte que le philosophe alexandrin Jamblique s'élevait au-dessus de terre pendant ses méditations, et il devient évident que c'était là un cas de somnambulisme inconscient ou au moins suivi de perte de la mémoire, quand nous lisons que Jamblique se moquait de la crédulité de ses disciples, lorsqu'ils lui racontaient le fait de sa lévitation (6). Philostrate raconte la même chose des brahmanes indiens dans sa biographie d'Apollonius. Le médecin Billot avait une somnambule qui, lorsqu'elle se promenait dans la chambre avec des béquilles, s'écriait souvent : « Je vais m'élever en l'air ; on me soulève et j'ai peur qu'on me fasse passer par la fenêtre » (7). Mais ce qui ne dépassait pas la sphère du sentiment musculaire, se réalisait complètement avec Home. « Nous savons tous, écrit Wallace, qu'au moins cinquante personnes, d'un caractère à l'abri de tout soupcon, pourraient être trouvées, qui témoigneraient qu'elles ont vu M. Home suspendu en l'air (8). » Un des témoins, lord Lindsay, dit avoir vu Home circuler en l'air autour d'une chambre, puis sortir dans une position horizontale par une fenêtre et rentrer par une autre à 85 pieds au-dessus du sol (9).

(1) Charpignon. *Physiologie du magnétisme animal*, 74, 75.
(2) Lafontaine. *L'art de magnétiser*, 95, 280.
(3) Zollner. *Wissenschafftliche Abhandlungen*, III, 281.
(4) Kieser. *Archiv. für den tierischen magnétismus*, II, 2, 78.
(5) *Spiritual magazine*, 2 février 1875.
(6) Zeller. *Philosophie des Griechen* III, 6, 280.
(7) Billot. *Recherches psycologiques* I, 77.
(8) Wallace. *Wissenschaftliche Ansicht des Ubernaturlichen*. 90
(9) Perty. *Die mystychen Ersheinungen* II, 46.

Mais lorsque Home fut interrogé là-dessus par la société dialectique, il répondit, tout comme Jamblique : « Je ne me souviens pas d'être sorti par une fenêtre et rentré par une autre, car j'étais alors sans conscience, mais beaucoup de personnes furent témoins du fait (1) ». La mystique chrétienne fourmille d'histoires de ce genre ; il n'y a qu'à rappeler François d'Assise, Filippo Neri, sainte Thérèse, Ignace de Loyola, Joseph de Copertino, Savonarole, etc. On raconte de la voyante de Prevorst, comme de la Pucelle d'Orléans, qu'on l'avait vue, jouant avec des amies, voler plutôt que courir, ce qui était une manifestation rudimentaire de lévitation extatique. Le médecin Cless raconte de sa somnambule : « Elle se mettait à monter en l'air graduellement avec une légèreté de corps incompréhensible et ensuite se promenait avec des mouvements d'oiseau dans toutes les directions (2) ». Du Potet vit un démoniaque se promener sur une planchette autour d'une chambre, sans vaciller un seul instant ; la planche ne tenait au mur que par quelques faibles pointes et aurait dû être brisée si le poids de l'individu n'avait pas été diminué (3). Dans un accès d'aliénation, une somnambule de Kerner sauta deux étages sans se faire de mal (4). En 1827 chez les enfants possédés de Morzine et du Chablais, on remarqua qu'ils couraient dans les bois, qu'ils grimpaient sur les arbres avec une extraordinaire agilité et se balançaient sur les plus hautes branches, (5) tout comme les possédés, en Quercy, en 1491, desquels on raconte qu'ils grimpaient sur les arbres comme des chats et se suspendaient aux branches (6).

Toutes ces circonstances concourent à donner une grande probabilité à l'opinion que les somnambules naturels dont l'état ressemble tant à celui des hypnotisés, sont rendus capables de grimper aux endroits les plus élevés, non seulement par l'inconscience qui les met à l'abri du vertige, mais encore par une diminution du poids de leur corps. Le sentiment que nous avons si souvent dans les rêves de planer et voler n'est peut-être que l'effet de la sensation que fait éprouver aux muscles la force centrifuge qui, sous certaines conditions, se manifeste dans l'organisme, sensation à laquelle la conscience du rêve donne une interprétation dramatique. En 1845, une somnambule de 17 ans, à Charmer (Meurthe), sauta sur le pavé d'une hauteur de 40 pieds sans se faire de mal (7).

On n'a pas encore constaté expérimentalement cette diminution de poids chez les somnambules naturels ; mais on peut supposer à priori que si le lit où repose un de ces somnambules, peut être même celui où se trouve un homme profondément endormi, était posé sur

(1) *Bericht des dialektischen Gesellschafft* II, 151.
(2) *Archiv. fur den tierischen Magnetismus*, IV, 83.
(3) Perty. *Die mystichen Erscheimurgen* I, 271.
(4) Id. I, 291.
(5) Id. I, 380.
(6) Id. II, 363.
(7) Kerner. *Magicon*. IV. 227.

une bascule, on pourrait constater une diminution de poids qui serait proportionnelle à la profondeur du sommeil. Je n'ai pas trouvé de documents permettant d'établir la réalité de cette présomption ; la seule chose en approchant que j'ai rencontrée, c'est ce passage d'une lettre que Tritheim, le célèbre prince abbé de Spanheim, écrivait à l'empereur Maximilien : « Nous voyons que ces hommes qui, par un fervent amour de Dieu, sont ravis hors de la chair, en esprit, sont élevés au-dessus de la terre vers le ciel, ce qui ne se fait pas seulement par la force de leur âme, mais encore par la puissance divine grâce à laquelle ils déposent pour ainsi dire dans ces cas la lourdeur de leur corps ». Et, plus loin, Tritheim raconte qu'une fois dans sa jeunesse il dormit dans le même lit avec trois écoliers parmi lesquels se trouvait un somnambule. « Item il monta jusqu'à trois fois sur le lit, posa en passant les pieds sur nous, mais ne nous fit aucun mal ; c'était tout comme si un petit singe nous avait sautillé sur le corps... Il grimpa rapidement jusqu'au faîte de la maison et se tint fixé sur le toit comme un moineau. Je dis ce que j'ai vu et non ce que j'ai entendu rapporter dans un conte de bonne femme (1) ».

Devant ces faits il nous est permis d'accorder quelque créance au dire d'une somnambule dont parle le professeur Baehr, laquelle affirmait qu'elle n'enfonçait pas dans l'eau lorsque, durant son état magnétique, elle se baignait dans l'Elbe et ajoutait : « Le magnétisme peut augmenter ou diminuer le poids du corps ; durant mes crises nerveuses je suis plus lourde. Si on pouvait peser un somnambule naturel pendant qu'il se promène, on trouverait qu'il n'a aucun poids (2) ».

(*A suivre*) CARL DU PREL

(1) *Antwort des Herrn Jokann Abts zu Spanheim auf acht Fragstuck Ingolstadt* 1555, c. 3.
(2) Perty. *Die mystichen Erscheinungen*, I, 271.

LA COMMUNION

Nous oublions trop souvent que la Vie universelle n'est pas constituée par la somme des milliards d'organismes que nous appelons des êtres ou des choses. C'est *Elle*, au contraire qui est l'Océan dans lequel baignent les agrégats matériels que nous croyons vivants par eux-mêmes, alors qu'ils ne sont que des centres condensateurs à un degé variable de la Vie Une et Immuable.

Du degré de cette condensation dépend l'intensité de la mani-



festation vitale et sa variété ; la nature de la condensation dépend du degré d'évolution qu'a atteint le véhicule physique ; et d'analyse en analyse nous en arrivons à voir que l'Etre-té (ou Aséité) se manifeste par trois aspects majeurs qu'on retrouve partout : Vie (force), Substance (forme), Conscience (intelligence). Ces trois aspects sont inséparables sur le plan Manifesté ; vraie Trinité dont les termes sont étroitement corrélatifs ; deux de ces termes sont opposés et se génèrent réciproquement (Substance et Force) ; l'autre plane immuable au-dessus des deux, assiste impassible à leur évolution, comme la Tête ailée qui domine et génère le Caducée de Mercure.

Les êtres sont en continuelle évolution, ils reçoivent du Soleil de la Conscience Spirituelle qui les illumine, les degrés divers d'Intelligence et de Conscience que permet l'enveloppe plus ou moins nuageuse qui les entoure ; ces rayons les pénètrent à la fois de tous côtés, du dedans et du dehors, car il n'y a pas d'Espace sur les plans spirituels ; la forme qui les contient leur donne l'illusion du Moi, tandis qu'ils ne sont qu'une partie du Grand Tout. Ils croient la Vie qui les anime, l'Intelligence qui les éclaire, la Conscience qui les fait *etre*, leur propriété personnelle et distincte, alors qu'elles ne sont qu'un prêt illusoire de Maya.

La grande hérésie de la séparativité engendre l'egoïsme, la lutte des Sois qui se dévorent croyant dévorer des ennemis, se détruisent pensant détruire des etrangers arrachent des morceaux de leur propre chair s'imaginant dépouiller des adversaires.

Terrible illusion, affreuse tourmente dans les eaux cosmiques ; les vagues et les gouttes croient vivre indépendamment des autres vagues et des autres gouttes ; et les humains se volent, se pillent, s'assassinent dans l'illusion qu'ils agissent sur des êtres qui sont autres qu'eux-mêmes. Les sectaires de l'intelligence créent des dogmes, ignorant que la foi *aveugle* n'est possible qu'avec l'ignorance, tandis que la foi *éclairée* sait que la Vérité seule peut s'imposer, en illuminant, *quand elle le peut*, les êtres qu'elle évolue, qu'elle surveille et qui sont Elle-Même. Et cette Lutte — nécessaire à la Soi-Conscience — dure furieuse jusqu'au jour où un rayon d'Intelligence dit à l'homme : Regarde autour de toi et en toi ; tout ce qui est en toi est hors de toi et rien de ce qui est en dehors de toi ne manque en toi ; tu es fait de la même boue et de la même lumière ; tu es la chair avec toutes ses bassesses et tu es l'esprit avec ses radieuses envolées ; ton voisin est tout cela aussi, il est ton frère, il est toi-même ; il est comme toi un cristal déposé au fond des eaux-mères du vaste Kosmos ; l'intelligence qui est en toi est en lui ; elle n'est ni tienne ni sienne ; vous êtes deux rayons du même Soleil Spirituel ; ses instincts, bons et mauvais, tu les possédes : tu as en toi des germes de colère, de vol, d'assassinat, de luxure et d'orgueil ; ces germes sont aussi en lui, et ils sont aussi à l'état potentiel dans chacun des atomes de l'Univers.

Cette Unité, cette Identité essentielle des parties cosmiques — humaines ou sub-humaines, organiques ou inorganiques — est une Vérité qui s'impose, même à l'intelligence cérébrale, à la Raison vulgaire, à la Logique la plus simple. Nos cellules osseuses, musculaires, nerveuses, nos globules sanguins sont identiques à ceux de nos semblables ; nos passions, nos instincts, nos sentiments, nos désirs sont frères ; ils ne diffèrent qu'en intensité — résultat de l'action de l'Etre volontaire Manasique. Cette identité va plus loin, elle s'étend aux règnes inférieurs et supérieurs. Tout ce que nous possédons est en germe plus ou moins évolué dans les règnes inférieurs, et nous developperons à notre tour, lentement et douloureusement, des énergies transcendantes qui feront passer l'humanité à des stages incroyables pour notre intelligence limitée actuelle.

Et de même que la fleur de l'intelligence humaine s'épanouit au-dessus des passions animales et que celles-ci s'étalent au-dessus des actions à peu près automatiques des êtres qui dirigent en nous les phénomènes de la vie végétative ; ainsi au-dessus de l'intelligence humaine ordinaire se déploie, invisible pour nos yeux spirituels encore embryonnaires, le génie transcendant, omniscient d'un Aîné dans l'Evolution, d'un Etre divinisé par des siècles de douleur et d'efforts, d'un Conseiller infaillible dont la voix ne manque jamais [si nous ne l'étouffons pas par une volonté positivement et longtemps dirigée vers le côté centrifuge de l'évolution] de se faire entendre dans les moments de besoin. C'est vers cette Etoile que doivent pivoter toutes nos aspirations, que doit monter notre Conscience actuelle ; c'est en elle que notre être doit se fondre, se perdre. Nous devons *devenir* cet Etre, qui est l'Ange Gardien des Catholiques, le Père (Pitar) des Hindous, le Ferouer des Zoroastriens, le Christ des Gnostiques, le Manas supérieur des occultistes orientaux. L'animal doit devenir un homme en transformant son instinct en intelligence ; l'homme doit devenir un Dieu en transformant son intelligence en Illumination spirituelle. Il sera dès lors en Communion constante avec le Christ qui est en lui ; et la Communion chrétienne, ésotériquement parlant, n'a pas d'autre signification que cette Union transcendante de l'homme avec son Dieu intérieur ; ce Dieu *personnel* que les saints ont pu sentir, voir et entendre ; que quelques âmes pures, transformées par l'énergique et sincère désir de trouver la Vérité ont entrevu dans leurs moments les plus élevés de contemplation ; vers lequel s'élancent courageusement ceux qui ont résolu de Savoir ou de mourir ; dans lequel se perdent ceux qui ont *pratiquement* et pleinement résolu le problème de l'Etre.

Cet Etre ne descend pas d'un Ciel matérialise comme le fait croire la lettre morte du symbole chrétien ; il est partout, en haut en bas, en dedans en dehors, car il *Est*. Mais il rayonne plus spécialement du centre de nous-même quoique nous n'en ayon



pas conscience, et son évocation n'est possible qu'à ceux qui ont remonté le courant et vaincu l'illusion de la séparativité. Aussi longtemps que nous restons liés à la terre par les leurres des passions, des désirs, des émotions et des sentiments inférieurs, il est inutile de frapper à la *Porte secrète* : elle ne peut s'ouvrir barrée qu'elle est par les digues de la personnalité. Pour sortir de son corps il ne faut plus en être l'esclave ; pour sentir qu'on est le Tout, il faut avoir réalisé qu'on ne peut être distinct de son frère ; pour avoir la certitude d'être l'Unité, il faut avoir résolu l'équation des « paires d'opposés » ; pour avoir la Foi qui transporte les montagnes, il faut avoir été baptisé dans les Eaux de l'Immortalité.

La Communion est donc l'union de la Personnalité avec l'Individualité, de l'homme avec son Dieu personnel, du Fils avec le Père, du Manas inférieur avec le Manas supérieur. Le « Père qui est secret » (Manas supérieur) nous donne un rayon de lui-même — son Fils. Immergé dans la partie animale de nous même, sur la *Croix* des quatre principes inférieurs, il éclaire l'homme-animal, lui donne l'Intelligence et laisse passer, quand il le peut, les inspirations transcendantes de l'Ego ; il éveille le germe manasique et aide son développement ; il est l'un des *aspects* du Christ incarnateur ; il est nous-même, quoique *consubstantiel* au Père : c'est par lui que nous pouvons monter sur les couches supérieures de l'Etre et *communier* avec la Divinité.

Cette ascension vers le Père a été symbolisée par un sentier. Large, facile, riant, brillant d'abord, il se rétrécit ensuite, devient triste, monotone, solitaire, puis escarpé, pénible, dangereux, parsemé de fondrièress ; il n'est plus marqué vers la fin et le pélérin fatigué, harrassé, trouve un désert sans poteaux indicateurs ; s'il n'a pas alors la Volonté de diamant et la Boussole du cœur, il peut défaillir et succomber. Mais le « Veilleur Solitaire » surveille les abords du Grand Vide et les âmes qui arrivent sur la *Frontière* trouvent le secours qu'elles méritent.

Il faut pour atteindre à ces hauteurs une grande pureté, — physique, morale, et mentale —, et un développement complet des Upadhis de spiritualité. L'Esprit souffle où il veut, a-t-on dit ; on pourrait ajouter qu'il souffle aussi et surtout *où il peut* ; tant qu'un organisme transcendantal n'a pas été créé, auquel il puisse se lier, dans lequel il puisse agir, et à travers lequel il puisse atteindre les couches inférieures de notre conscience, il est inutile d'attendre ses ordres ou d'écouter le murmure de sa voix. Toujours il veut nous parler, nous influencer, nous éveiller à la Vie spirituelle — la seule réelle et durable ; c'est son rôle et il ne peut l'oublier un instant, mais il nous faut l'entendre et le comprendre. Un degré un peu élèvé de psychisme *supérieur* lui permet de parler, de guider. Plus d'un sensitif pur, plus d'un médium à tendances spirituelles, ont pu entendre sa voix dans les moments de douleur extrême ou lors-

qu'un secours divin devenait nécessaire, mais ont-ils jamais réalisé la nature réelle de ce divin Messager ? Pour cela, il faut être Lui-Même ; être devenu la Voie, la Vérité et la Vie ; avoir créé par conséquent le Véhicule et les sens spirituels qui donnent la vraie et sûre Illumination. Plus besoin n'est alors d'aller au Thibet ou ailleurs pour savoir ce qu'est un Maître, ni pour s'assurer de l'existence de la Grande Fraternité ; on peut identifier, sans erreur, la nature de l'apparition mayavique d'un Mahatma, ou la provenance d'une de ses lettres, sans avoir recours à des preuves d'ordre intellectuel — lesquelles d'ailleurs ne prouvent rien, ainsi que l'ont trop bien assuré les chercheurs de phénomènes.

Sans l'Illumination nous ne pouvons rien savoir ; ce mot doit être réhabilité, car l'ignorance profonde du côté spirituel de la Vie en a fait chez les hommes le synonyme de « folie ». Non ! les Illuminés n'étaient pas des fous ; ils cherchaient tous cette Lumière divine, qui est en germe dans tout homme, qui l'éclaire d'autant plus qu'il la cultive davantage et qu'il chasse mieux les brouillards de l'astral inférieur. Ce n'est pas dans les livres qu'on trouve le Christ et qu'on *communie* avec lui ; il faut le chercher en soi, et être sûr que si on ne l'y trouve point ce n'est pas ailleurs qu'on le rencontrera. Lisons moins et méditons un peu plus ; frappons et il nous sera répondu ; il ne faut que du temps et de la Volonté ; les méthodes viendront à ceux qui partiront du bon pied et qui conserveront tout le temps la pureté d'intention et l'impersonnalité ; il n'y a pas de méthode invariable ; c'est à chacun de remplir son cadre avec les détails indiqués par les particularités individuelles ; ici comme partout on doit tenir compte des outils qu'on a en main. Les uns agiront surtout par la *Force*, par la Volonté, qui bien dirigée aplanit tous les obstacles, créé les voies et les moyens. D'autres arriveront par un excès *d'Amour*, qui lie tous les plans, toutes les substances, tous les êtres. Pour certains la *Sagesse* sereine juste et calme sera l'étoile directrice au milieu du conflit des « paires d'opposés. » Tous pourtant auront à posséder des deux qualités accessoires un *minimum* sans lequel l'équilibre serait rompu et rendrait toute réalisation impossible. *Karma* est l'âme de la matière comme *Buddhi* est celle de la substance divine ; *Manas* est au milieu comme volonté et individualisateur ; c'est à lui de transmuter le minerai Kamique en l'or spirituel. La Volonté est toute puissante quand elle est pure de tout élément personnel ; que ceux qui en doutent en fassent l'expérience. Quand la transmutation est achevée l'homme inférieur, le quaternaire manifesté, a disparu ; il n'en reste que l'élément formel hautement spiritualisé. Pendant le processus épurateur d'étranges expériences, subjectives souvent, objectives quelquefois — surtout vers la fin — viennent témoigner journellement de la réalité de la Vie intérieure, et de l'Homme interne. L'intelligence *Spirituelle* — appelée d'ordinaire intuition — progresse lentement et transforme peu à peu en certi-



tude bien des aperçus que l'intelligence cérébrale n'avait pu faire sortir de la Relativité ; c'est alors que les événements, les passions, la vertu, le vice, prennent un aspect d'autant plus révélateur que le disciple en est plus dégagé ; jamais il n'avait compris autrement que comme une nécessité logique la grande théorie de l'Illusion universelle sur les plans manifestes, mais en montant le Sentier il aperçoit sa réalité. C'est alors qu'il voit la cause des faiblesses et des crimes des hommes, qu'il sait pourquoi l'on ne doit ni juger, ni punir ; il aperçoit l'inutilité du prosélytisme en matière religieuse ou autre, la nécessité d'une large et sympathique tolérance, la réalité de la Fraternité Universelle, l'Unité fondamentale de l'Univers, de tous les êtres et de toutes les choses.

L'Intuition n'est pas seule à se développer, l'Homme Spirituel, dont elle est l'un des attributs, progresse dans l'enveloppe grossière terrestre, et en même temps que cette dernière s'affine le premier prend contact avec l'organisme cérébral. Les sens spirituels évoluent, les plans qui leurs correspondent deviennent vivants ; le monde physique perd ses couleurs et la saillie de ses formes ; la conscience se trouve lentement transportée sur des couches jadis ignorées. La notion du *Moi* change parallélement avec l'évolution psycho-spirituelles et la réalisation du *Soi* s'opère lentement. Ce Soi apparait d'abord, à l'un ou à plusieurs des sens spirituels, comme une Présence étrangère ; peu a peu, l'Union se fait et dans les moments les plus élevés de la Contemplation — disent ceux qui ont atteint le But — on réalise l'Unité du Moi et du Soi, comme aussi celle de tous les Sois qui s'abîment tous dans le Soi Universel : Maha-Buddhi.

Tel est le sens vrai de la Communion ; but de l'entrainement des disciples de toutes les écoles mystiques : tenue longtemps secrète dans divers vêtements symboliques par suite du faible développement intellectuel de la race ; matérialisée par l'enseignement des ignorants Pères de l'Eglise et transmise jusqu'à nos jours sous une forme grossière. Elle est le but que doit atteindre l'Humanité et son importance est si capitale que le mot *Yoga* union) est le nom de l'entrainement qui mène a son acquisition. Que ceux qui doutent de sa possibilité suivent le Sentier qui y conduit et s'ils n'atteignent point à ses hauteurs, ils pourront voir se dérouler des panoramas suffisants pour témoigner de la nature du Grand Pic. Mais les passions nous sont si chères, elles sont si *nous-mêmes* qu'en les arrachant il nous semble que nous perdons la vie ; ce n'est qu'après l'effort — l'effort désespéré — et le sacrifice complet de notre personnalité que nous nous apercevons que la passion que nous croyions une partie de nous-même n'était que l'un des leurres de la grande Illusion, et que son arrachement a été la délivrance. L'homme n'est encore qu'un agrégat de turbulents et tumultueux éléments ; c'est à cet orchestre bruyant qu'il prête l'oreille tandis qu'il reste

sourd à la Voix subtile du Silence. Avant d'entendre les sons mystiques il faut avoir apaisé le bruit des flots houleux de la personnalité ; et cette mer tourmentée ne se calme que par le *Mantram* de la Volonté.

La Volonté n'est pas en nous encore, il n'y a que le Désir.

Tuons le Désir pour que la Volonté pousse sur ses cendres.

Dr Pascal

ORGANISMES DITS « SURNATURELS »

Expliqués par les Réincarnations.

Comme si un bienveillant pouvoir veillait à offrir, à nos lecteurs, une confirmation matérielle des lois logiques qui découlent de la croyance aux réincarnations, il m'a été donné, ces jours-ci, d'entendre une des personnalités les plus suprenantes de notre époque : un artiste musicien.

Dans une salle obscure, des plus simples et des plus exiguës, devant quelques chercheurs de vérité, — ni sceptiques, ni croyants, — un homme qui ne connaît pas méthodiquement la musique, qui ne l'a jamais apprise, dans cette vie — du moins, — nous a fait passer par les sensations les plus étranges, les plus inouïes en cette Terre.

Je ne parlerai point, ici, d'un morceau « rythme arabe », — inédit, nous a-t-il dit. — Ce sont de ces auditions que ma science musicale m'interdit de juger. La cadence, la facture possédaient indubitablement le cachet mauresque ; mais, comment contrôler qu'un tel thème n'ait jamais été écrit ? qu'il n'ait pas été improvisé aussi, séance tenante ?

Non, ce qui m'a frappé, ce qui a frappé également sept personnes, — nous nous sommes fait part de nos impressions, — c'est ce que cet artiste a nommé : « Le passage de la mer Rouge ; » puis, un morceau, à quatre voix, avec accompagnement presque orchestral.

Sur un pauvre piano, d'un facteur oublié, pour rendre les effets obtenus par *ce* pianiste, effets d'une harmonie imitative dépassant l'instrumentation de nos plus grands concerts, il faut avoir maîtrisé toutes les difficultés du mécanisme, tous les arcanes de la composition, toutes les ressources du son, dans ses plus puissantes vibrations et dans ses nuances les plus délicates.

Figurez-vous un réel ébranlement du sol, sous le galop d'un régiment de dragons ; des cris de détresse, — parfaitement dis-



tincts, — s'élevant au milieu de ce tumulte, comme si une foule trop lente à frayer un passage à cette lourde cavalerie, se voyait piétinée, broyée, écrasée ;... le bruit des vagues se brisant contre ces humains que la mer engloutit ;... et, après cette lutte titanesque, se calmant progressivement, pour en arriver au doux clapotement d'une marée tranquille sur nos plages méditerranéennes.

Toutes les touches du piano vibrant dans un sympathique ensemble, non plus sous le doigté de deux mains, mais sous celui de quatre, de six mains; de manière à rendre impossible, — par nos moyens actuels d'analyse musicale, — l'écriture de ces phrases gigantesques, aussi satisfaisantes, pour l'oreille, dans leur forte que dans leur ultime pianissimo.

Quant au quatuor, son explication amplifiera les arguments rationnels qui découlent de ces « Etats artistiques ou scientifiques, » non acquis, par un individu dans la même vie...

Notre dilettante ayant pris quelques minutes de repos, se trouvant dans la plénitude de ses facultés excitées par son auditoire sympathique, se surpassa encore.

Il débuta par un prélude majestueux. Puis, avec une splendide voix de basse, entonna un chant plus religieux que profane.... Tout à coup, passant de la voix masculine la plus riche, au plus magnifique des sopranos, il nous fit tressaillir... O merveille !... à la voix de soprano succéda un émouvant contralto qui mêla ses accents, durant une mesure, à ceux du soprano ; tandis que, quelques minutes, plus tard, lui répondait une troisième voix : le mezzo soprano.... Toutes personnalités vocales très distinctes comme timbre, comme registre, comme qualités de son.

Voilà les faits... Ils seront niés par ceux qui, en dépit de leurs yeux, ne veulent point voir, en dépit de leurs oreilles ne veulent point entendre.

Ils resteront l'étonnement des personnes qui, les acceptant, ne pourront, — à cause de leurs croyances religieuses ou scientifiques, — les expliquer rationnellement.

Et, pourtant, je ne me lasserai jamais de le répeter, ils ne sont que l'application d'une loi naturelle sur un Être plus avancé dans ses incarnations, plus fini dans de certains plans, que les Êtres que nous rencontrons ordinairement.

La rareté actuelle de ces types perfectionnés crée leur étrangeté, leur originalité, leur merveilleux.

L'idée des réincarnations, d'une justice complète, entraîne toujours la conséquence suivante : Dans chaque enveloppe matérielle, nous retrouvons tout ce que nous avons constitué au préalable : état moral, état intellectuel, état artistique, état scientifique ; tout enfin.

Ce n'est point par inspiration que l'artiste dont je vous parle, nous éblouit... Il fait revivre, — comme il revit lui-même, — un talent qu'il acquit et développa, peut-être ?... avec beaucoup de peine et d'assiduité, dans ses vies précédentes.

Son talent doit même avoir atteint, — à force de luttes et de travaux, — la perfection dans le plan du son, du rythme, des tonalités. De sorte que la construction de son organisme musical étant achevée, ses manifestations en sont devenues instinctives, comme celles de notre organisme minéral, végétal, animal, une fois terminé, le sont déjà devenues. Et, sans que cela présente un phénomène plus incompréhensible, il en sera de même, lors de l'achèvement de notre organisme intellectuel. La pensée, l'idée arriveront, un jour, sans effort ainsi que les ondes musicales que M. X.., nous avoue développer inconsciemment, si inconsciemment que ses auditeurs sont souvent obligés de lui expliquer ce qu'il a produit, ce qu'il a fait entendre.

Lui, et tous ceux qui nous offrent des plans artistiques, intellectuels, achevés ou presque achevés, ne sont-ils pas la preuve incarnée du mode de transformisme que la Nature met en œuvre, pour nous faire travailler dans des sphères de plus en plus parfaites par leur complexité.

Il est impossible de posséder des idées, des talents, des arts, des langages non acquis. Ce que nous appelons intuition est la réapparition objective de ce que nous avons su et vu.

Nous pouvons arriver à la conception de ces phénomènes, par ce qui se produit dans notre mémoire, laquelle emmagasine des souvenirs qu'il ne lui est pas toujours donné de faire revivre au commandement de la volonté. Tandis que, par association de lieux, d'atmosphère, de personnes, ces souvenirs surgissent sans même les avoir désirés.

Leur arrivée, dans notre plan physique, tient donc à une loi d'attraction, d'entourage, d'air ambiant.

Ce qui expliquerait logiquement pourquoi des talents, comme celui de M. X.., ne peuvent produire leurs dons extraordinaires que, parmi un public dont les conditions sympathiques, harmoniques, soient assez puissantes, « dans leurs éléments constitutifs », pour faire revivre des facultés antérieures, non acquises dans l'enveloppe matérielle du moment présent.

En cela, plus rien de surprenant !...

Du reste, c'est inouï ce que nos sens, — chacun dans leur domaine, — conservent d'empreintes reçues.

L'année dernière, dans une de mes promenades au Bois de Boulogne, mon goût artistique m'avait porté à admirer longuement une robe d'un coloris et d'un dessin châtoyant et nouveau. Une quinzaine plus tard, je lisais un ouvrage de Walace, mon livre appuyé sur ma table. Soudain, je sentis un terrible picotement dans l'œil droit.

Voulant néanmoins ne pas perdre une minute, je continuai, de l'œil gauche, ma lecture captivante, tandis que je me frottais l'autre œil, avec vigueur.

Sous la pression de mes doigts, vous ne devineriez jamais ce qui



surgit? Ce fut, à ne plus en croire mes yeux, — le dessin et le coloris qui m'avaient charmé quelques jours auparavant; et cela avec une netteté parfaite. La vision dura quelques secondes.

Nous sommes donc, durant notre vie terrestre, un réceptacle complet, *condensé* de toutes les impressions, visions, auditions, olfactions, etc., que nous avons eues avec les choses hétérogènes avec lesquelles nous sommes entrés en contact.

A de certains moments et dans de certaines conditions, nous pouvons les faire revivre.

Dans d'autres, nous ne le pouvons pas.

Etendons, à nos existences antérieures, ces pouvoirs accumulés d'assimilisation; soumettons les à des causes capables de manifester nos réminiscences, ou aptes à les laisser dans l'état expectif; et, nous aurons une entente rationnelle de l'organisme de ceux qui dessinent, sans avoir pris de leçons; qui jouent du piano, sans maîtres; qui ont toutes les délicatesses du cœur ou de l'esprit, dans le milieu le plus vil, le plus abject, le plus grossier.

Enfin, si notre musicien, — pris ici comme type, — a pu nous donner l'illusion ou la réalité d'un quatuor: une voix masculine et trois voix féminines, c'est que, — sans compter toutes les autres, — il a passé par ces quatre manifestations antérieures qu'il lui a été permis de faire revivre.

Le sexe, — est tout à fait secondaire, dans l'œuvre gigantesque du transformisme.

L'Être désincarné, voulant s'élever sans cesse, cherche sans cesse aussi l'enveloppe matérielle qui servira le plus à son progrès; et il peut, tantôt la trouver dans l'élément masculin, tantôt dans l'élément féminin. Je dirai plus, l'individualité ne pourra arriver à sa perfection entière, qu'en réunissant *tout le bien* propre à la nature de chacun des sexes; en unifiant ces dons qui se sont amplifiés dans l'état différentiel; mais qui, un jour, devront s'équilibrer dans l'organisme perfectionné: le cœur, l'énergie, l'intelligence se pondérant dans une juste mesure, remplaçant l'égoïsme, la faiblesse ou la brutalité, l'ignorance ou la grossièreté. Que de merveilles dans la nature!... L. D'ERVIEUX.

LES CYCLES

(*Suite*).

Nous pouvons maintenant tenter de répondre à la difficile question (47) récemment posée dans la *Tribune théosophique* à propos

de l'évolution particulière à chaque Race et à chaque Ronde. Commençons par rappeler trois grands principes de la D.S. :

I. Il existe une parfaite correspondance entre l'évolution des diverses Races de notre jour planétaire et celle des jours antérieurs.

II. L'évolution de l'Esprit vers la Matière, et celle de la Matière vers l'Esprit, procèdent en même temps, mais à l'inverse l'une de l'autre, pendant les Rondes antérieures, pour se rencontrer et s'équilibrer dans la nôtre.

III. Trois évolutions différentes concourent à la formation de l'être humain actuel, « concentration d'étranges extrêmes, mélange merveilleux de natures diverses » ; ce sont : 1° l'Evolution spirituelle ou monadique ; 2° l'évolution intellectuelle ou de l'âme ; 3° l'évolution physico-astrale ou du corps.

On entend par Monade, en théosophie, la partie immortelle, transcendante, spirituelle d'un être. C'est le « Père » ou le « Christ » qui est en nous, mais dont le royaume n'est pas de ce monde, car pendant l'évolution aussi bien qu'avant et après, ce pur rayon de la splendeur divine règne, immuable et bienheureux, sur son propre plan céleste. C'est vers *lui* que s'élèvent toutes les aspirations de l'humanité, quelque forme qu'elles empruntent aux états de conscience du moment : c'est vers *lui* que nous nous réfugions entre deux incarnations et en *lui* que nous nous absorbons entre deux cycles d'existence planétaire. Ce Jiva est un rayon de l'Esprit universel, et comme tel, il contient en potentialité les sept couleurs du prisme, soit qu'il rayonne sur la pierre ou donne sa lumière au soleil, soit qu'il anime l'ange ou la bête. Néanmoins la Monade d'un homme n'est pas identique avec celle d'un animal, ni celle-ci avec celle d'un végétal ; ce qui les distingue et les sépare, ce sont des éternités d'évolution, des abîmes de Nirvâna. Certaines Monades sont simplement *Atma*, l'Esprit universel, immuable, présent, commun et identique dans tous les êtres, dans tous les univers. D'autres sont des *Atma-Buddhi*, des Doubles-dragons ; telles étaient les nôtres sur la chaîne précédente et telles sont celles des animaux et êtres organisés actuels. D'autres encore, et la Monade humaine est du nombre, sont des triades, des *Atma-Buddhi-Manas*. La septuple perfection est le propre de *la Monade*, et non des Monades autour desquelles évoluent les principes des êtres divers. Avant d'évoluer comme hommes sur nôtre chaîne planétaire, nous avons évolué, monadiquement, comme êtres inférieurs, sur une chaîne qui a précédé la nôtre. Les êtres habitant une chaîne quelconque n'arrivent à la perfection que dans la septième Ronde de cette chaîne. Pendant l'immense Pralaya qui sépare deux semaines de Brahmâ, l'Esprit en Nirvâna s'assimile complètement l'efflorescence de l'évolution dernière, puis reparaît sur une scène nouvelle, enrichi d'un principe. Pendant toute la durée d'une chaîne planétaire, l'évolution monadique n'avance que d'un degré. Notre chaîne pla-



nétaire actuelle est la scène d'évolution du Manas. Et cette évolution qui dans notre Ronde, a commencé dès la seconde Race, a dû, par analogie, commencer dès la seconde Ronde, pour culminer dans la quatrième. Nos Monades, dans la première Ronde (de même que dans notre première Race) étaient donc des Doubles-dragons. Mais les premières hiérarchies de Manasa-Putra descendirent pour informer les âmes humaines dans la seconde Ronde, et dès lors « le procédé d'évolution changea complètement ». Toutefois l'évolution manasique de la seconde Ronde et de la seconde Race est très rudimentaire, c'est plutôt un rayonnement » qu'une incarnation. C'est seulement dans la troisième Ronde et la troisième Race que la nouvelle qualité s'incorpore définitivement dans l'être humain, tandis que dans la quatrième Ronde « l'intellect acquiert un développement énorme ». Il faut remarquer que pendant toute la durée de notre chaîne planétaire, le Manas, dont c'est le cycle de développement, est simplement hypostasié : c'est-à-dire que, tandis que la qualité Buddhique s'affirme d'elle-même et procède de notre nature intime, de notre Monade, la qualité Manasique, pour évoluer, a besoin de l'aide, du sacrifice, de l'opération des entités que la D.S., appelle les *Manasa-putra*, les anges solaires, les Fils du Mahat, les « vivificateurs de la plante humaine ». Cette nouvelle évolution a lieu dans l'âme humaine par le développement successif des qualités mentales : et c'est seulement quand cette évolution intellectuelle sera complète, que le Manas supérieur sera définitivement évolué dans notre Esprit. A l'aurore de la prochaine chaîne planétaire, nos Monades redescendront comme triples, et au cours de la nouvelle évolution s'accomplira la quadrature du cercle.

L'évolution animique est un peu moins lente que l'évolution monadique. Elle procède d'un degré par Ronde. L'âme humaine est un produit mixte de l'Esprit et de la Matière. A chaque incarnation, l'Esprit émet un crayon, appelé par les Hindous *l'Antahkarana*, et qui, dans la composition actuelle de l'être humain, peut sans inconvenient être identifié avec le *Manas* inférieur. C'est ce rayon qui produit dans l'âme humaine le sentiment d'identité, *d'Ahankaram*, c'est lui qui, à chaque incarnation, rentre dans sa propre source, enrichi de l'efflorescence devachanique des expériences dernieres. Ce rayon actuellement triple, car il est le reflet de l'Esprit, était double au debut de la chaîne planétaire, et contenait seulement les potentialites de ce qui dans l'âme humaine devient le *Prana* et le *Kama*. Depuis le commencement de l'evolution intellectuelle, ce rayon contient la triple potentialite de *Prana*, de *Kama* et du *Manas* inferieur : il peut perdre cette dernière potentialité, fruit de plusieurs Rondes d'évolution, qui lui sera definitivement acquise à la fin de la nôtre.

Ainsi l'Ame est le parfait reflet de l'Esprit, la monade inférieure, le triangle renversé, sombre mirage de la trinité spirituelle. La qualité monadique d'*Atma*, reflechie dans l'âme du monde, y pro-

duit le principe animique *Prana* ; c'est le souffle vital dans l'homme mais aussi le principe vivifiant impersonnel et universel comme son prototype ; présent dans les existences les plus rudimentaires, les plus confuses et les plus chaotiques, car sans *Prana* il n'y a ni forme ni existence possibles, *Buddhi* se réflète dans le *Kama*, qui produit l'évolution instinctive de tous les êtres organisés et plus spécialement les mouvements émotionnels de toutes les natures animales. Le *Manas* supérieur a pour image le *manas* inférieur, source de diverses manifestations intelligentes qu'ici-bas nous n'observons guère que chez l'homme, sauf un vague reflet (l'ombre d'une ombre) chez certains animaux supérieurs ou domestiques. Ces trois principes se fondent l'un dans l'autre par des gradations insensibles. Aux premiers débuts de la vie, l'âme humaine était purement Prana-kamique. « L'homme était un être éthéré, non-intelligent, mais super-spirituel, et... dans la seconde Ronde, il est encore moins intelligent que spirituel. » Sous l'action des Manasa-Putras d'abord, puis de son propre développement, son *Antahkarana* se colore de plus en plus profondément de la qualité manasique. Avec chaque Ronde, l'âme humaine évolue un nouvel aspect mental, jusqu'au jour où, après la septième Ronde, parvenu à la perfection et ayant évolué à son tour ses sept couleurs, le rayon retournera au soleil : l'âme humaine sera alors composée de sept Dehis ou Shariris (1) qui se fondront dans l'unité pour enrichir la Monade d'une nouvelle couleur. C'est là la réunion finale dont parlent toutes les religions.

Il est impossible d'éveiller des idées sans employer des mots quelconques, et nous avons dû faire usage d'expressions philosophiquement inexactes. Ainsi la Monade n'est pas composée, mais une, comme son nom l'indique, et contient le vrai mystère de la sainte Trinité. La Monade n'évolue pas en réalité ; elle est immuable par rapport à notre âme ; et quand nous disons qu'elle s'enrichit, et quand nous en parlons comme triple ou septuple, c'est par une illusion d'optique analogue à celle des voyageurs dans un train. Ce sont les principes inférieurs qui peuvent être réellement distingués, et nous ne pouvons connaître d'autres qualités de l'Esprit que celles qui sont réflétées dans notre âme, dans notre conscience. C'est notre âme qui évolue en réalité, pour s'unir au jugement dernier, avec son Père dans les cieux ; mais d'ici là la résurrection de la chair s'accomplira bien des fois. L'évolution scientifique est l'histoire du corps ; les cycles occultes sont l'histoire de l'âme ; la Monade n'a pas d'histoire pour la conscience humaine.

(1) *Dehis*, *Shariris*, principes, âmes, féminin de *Dehas*, *Shariras*, *Koshas*, *Upadhis*, enveloppes corps, fourreaux, substances. Ces facultés animiques sont les *Shaktis* ou forces, les unes purement dynamiques, d'autres semi-conscientes, d'autres tout à fait mentales, et dont l'âme complètement évoluée possèdera la septuple couronne.



Il faut remarquer la parfaite correspondance de ce qui est en haut avec ce qui est en bas. L'Esprit universel, *Paramatma*, émane un rayon, l'*Atma*, qui devient le centre d'une Monade. La Monade, au cours de chaque grand cycle, émane un rayon que nous avons appelé *l'Anthakarana* (mais qui est proprement le *Jiva* ou *Jivâtma*, souvent confondu avec la Monade même) et qui devient le centre d'une âme ; et de ce rayon se détache l'étincelle (*Prânâtma* ou Bhutâtma) qui anime nos corps pendant une existence. L'Esprit universel est donc une synthèse de Monades : la Monade, un foyer d'âmes, et l'âme une productrice de corps. Pendant notre sommeil, l'âme s'assimile les expériences de la veille, et le *Prâna* se purifie pour le lendemain ; pendant le Dévachan, le *Jiva* s'assimile l'efflorescence de l'âme ancienne dont la nouvelle sera le résultat ; en Nirvâna, la Monade s'enrichit des fleurs d'âme de tout un cycle et se prépare à émettre un nouveau rayon. En *Paranirvâna*, *l'Atma* se fond en *Paramatma*, la Monade même s'absorbe dans l'Esprit universel.

Les deux triangles entrelacés sont contenus dans le cercle, comme l'œuf dans sa coquille. Le serpent aux peaux changeantes est le symbole des enveloppes humaines, qui évoluent primairement dans chaque Ronde et ré-évoluent secondairement dans chaque Race radicale : c'est-à-dire que l'évolution corporelle à son tour est beaucoup plus rapide que l'évolution animique. Pour simplifier l'histoire de cette évolution, commençons par la considérer dans notre jour planétaire. Notre Ronde, au point de vue de la forme, est la période d'évolution du corps physique : cette évolution occupe la quatrième Race toute entière et une grande partie de la troisième et de la cinquième : le corps physique est le produit spécial du cycle. Les corps éthérés des races préparatoires sont une évolution atavique, une révolution secondaire des *Upadhis* des Rondes antérieures. Tous ces cycles procèdent du subtil à l'épais d'abord, puis en sens inverse, et l'évolution de la planète elle-même progresse parallèlement bien que plus lentement. L'enveloppe qui évolua au début de la troisième Race était le *Linga sharira* inférieur, c'est-à-dire ce double corps physique qui se matérialise assez facilement, dont les manifestations deviennent de plus en plus fréquentes dans notre cinquième race, et qui après la mort se décompose à peu près en même temps que le corps physique, dont il ne s'éloigne jamais beaucoup. L'extériorisation du double, généralement inconsciente, n'est donc qu'un phénomène d'atavisme, et d'un atavisme relativement récent puisqu'il ne remonte guère qu'à 18 millions d'années. *L'Upadhi* de la seconde race, beaucoup plus ancien, ne se manifeste que dans des cas beaucoup plus rares ; son extériorisation, qui peut se produire à des distances considérables, est beaucoup plus difficile et plus dangereuse. C'est ce corps astral qu'on pourrait appeler le *Kama-sharira* et qui avec les débris du précédent et du suivant forme après la mort le *Kama-rupa*, la coque dissoute avec plus ou

moins de lenteur en *Kama-loka*. Enfin *l'Upadhi* de la première race, immortel pendant toute la durée du *Manvantara*, ne peut être extériorisé que par un Adepte : il constitue alors le *Mayovi-rupa* ; c'est ce corps immortel qui subsiste en *Devachan* sous le nom de *Taijasi* : Voilà pourquoi la première Race a été appelée l'Indestructible et la Toujours-vivante.

(*A suivre*). AMARAVELLA

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

TRIBUNE THÉOSOPHIQUE. — QUESTION : « *La Doctrine secrète nous enseigne que l'*ÉVOLUTION COMMENCE AU MOMENT OU LA MONADE PÉNÈTRE DANS LA MATIÈRE, *or la matière étant, comme toute chose existante, une manifestation de la monade, que veut dire cette entrée de la monade en elle-même ?* »

***

ANNIE BESANT

On lit dans le PETIT VAR : *Annie Besant* tel est le nom d'une petite femme, douce, timide, modeste comme une violette, et qui, lorsqu'on a pu percer ses dehors insignifiants, se revèle tout à coup comme une force rigide comme l'acier ; un prodige d'intellect ; un géant d'éloquence ; plus tendre, plus compassionée, plus charitable peut-être qu'un François de Paule ; ceux qui la connaissent savent seuls à quel degré d'élévation morale, de pureté de cœur et de dévouement pour l'humanité, une âme humaine peut s'élever. Tour à tour chrétienne fervente, sceptique désespérée, socialiste convaincue, elle semble avoir définitivement jeté son ancre dans le port de la théosophie, et depuis sept à huit années, elle travaille jour et nuit, avec sa tête et avec son cœur, par la plume et surtout par la parole, à la propagation des doctrines qui ont su captiver son esprit avide de logique et de vérité, et qui ont pu combler l'abîme sur les bords duquel elle venait sans cesse se butter comme devant une insondable inconnue, comme à un mystère toujours décevant : *Le Mystère de l'Être*.

Elle vient de publier à Londres, chez Fisher Unwin, une autobiographie qui ne manquera pas d'acheteurs, car sa personnalité est largement connue en Angleterre, et les péripéties de son existence offrent de curieux détails et de poignantes situations.

Annie Wood naquit en 1847 d'un père très instruit et d'une mère Irlandaise. Elle n'avait que cinq ans lorsque son père mourut et, pour vivre et subvenir à l'éducation de sa fille, sa mère se fit institutrice. Annie fut confiée à l'une de ces âmes sincères et bonnes qui laissent sur les cerveaux malléables des enfants de précieuses et durables empreintes : Miss Marryat, évangéliste rigide, qui, entr'autres choses, lui apprit que la charité n'avait de valeur que lorsqu'elle gênait et privait réellement la personne qui la pratiquait.



De la direction de Miss Marryat elle passa sous celle de Vaughan, directeur de l'école de Harrow ; c'est là qu'elle trouva la bibliothèque des Pères de l'Église qu'elle lut avidement. Elle priait comme un ange et jeûnait comme un anachorète, mais l'heure du Doute sonna.

Elle voulut, pendant une semaine de la Passion, lire les récits des divers Évangélistes pour mieux vivre et sentir les souffrances du Christ. Soudainement frappée des variantes et des contradictions qui fourmillent dans une histoire qui, par son importance même, aurait dû échapper à de pareilles divergences, elle s'arrêta troublée.

Cette découverte jeta de la glace sur la chaleur de son enthousiasme, mais comme toute âme neuve devant le premier choc du scepticisme, elle fit contre mauvaise fortune bon cœur. Elle pria, demanda conseil, se croyant coupable parce qu'elle doutait malgré elle et malgré son vif désir de croire, repoussant de toutes ses forces cet assaut à sa foi, voulant croire malgré tout et même *quia absurdum*. Elle avait alors 19 ans.

Deux ans après, elle épousait le Révérent Frank Besant, moins par attrait du mariage que comme refuge contre le doute et comme don de son individualité à Dieu représenté par l'un de ses ministres. Cette union fut donc le résultat paradoxal du mysticisme qui la conduisait à son insu.

Elle fit l'expérience de tout ce qu'il peut y avoir de mesquin, de grossièrement matériel même dans un ministre du Seigneur ; ce fut douloureux pour son âme fraîche et naïve ; mais elle était tombée sous la roue fatale, elle devait subir et se laisser broyer.

Peu de temps avant son mariage Roberts, de Manchester, l'avait initiée à la politique. Elle assista au jugement et à l'exécution des Irlandais qui avaient tué Brett, et la pitié qu'elle ressentit pour cette race opprimée la fit devenir radicale.

Elle était mère depuis 7 mois, et son enfant atteinte de coqueluche grave, lui parut plusieurs fois avoir cessé de vivre. C'est alors que l'ennemi se présenta sous une autre forme et lui posa une nouvelle question : Pourquoi Dieu est-il si cruel pour l'avoir donné une fille et l'arracher avant son épanouissement, au milieu d'aussi atroces souffrances ?

A cela elle ne pouvait rien répondre, et les interprètes de sa religion se contentaient de lui dire que toutes ces peines imméritées auraient leur récompense dans l'au delà. Mais Annie n'était plus une enfant, elle avait mûri rapidement sous les rayons brûlants de la douleur et sous la rosée amère mais féconde des larmes.

Non ! disait-elle, Dieu ne peut être capricieux et ce serait le plus cruel caprice que de s'amuser à jeter ainsi sur la terre des âmes qui n'ont pas demandé à naître, et de les en faire sortir avec un raffinement de torture ! Non ! c'est un blasphème inventé par des prêtres ignorants ! Il y a une raison à cela comme à tout ; il n'y a pas d'effets sans cause ; un gland fait toujours un chêne ; la naissance et la mort, le bonheur et le malheur, les joies et les souffrances ont leur semence. C'est à cette graine occulte qu'il faut remonter, et tous les plats raisonnements de Frank Besant ne lui en montraient pas le chemin.

Un clergyman lui prête Robertson et Maurice. Elle les lit, soumet à l'épreuve de la raison la doctrine du *Démon*, la trouve déraisonnable et révoltante d'injustice.



Elle examine ensuite chacun des dogmes chrétiens et les soumet au même criterium ; quatre fixent plus particulièrement son attention : l'Éternité de l'Enfer vis-à-vis de la Justice divine ; La souffrance universelle en face de la Bonté infinie de Dieu ; L'Expiation des péchés des hommes par le Christ innocent en opposition avec la Justice ; Les immoralités de la Bible en contradiction avec la *Révélation*.

Ni la lecture des interprètes des écritures et des dogmes chrétiens, ni les conférences de leurs orateurs ne purent la convaincre.

Un dogme restait debout pourtant ; elle redoutait de le trouver aussi absurde que les autres et d'être obligée de le rejeter : celui de la Divinité du Christ ; mais la poussée intérieure devint irrésistible et il fallut marcher. Elle passa toute une nuit sur la question et quand l'aurore se leva le doux Jésus était dépouillé de son auréole de Fils de Dieu.

Elle ne voulait pourtant en croire ni sa raison, ni son intuition, et désira l'avis d'un homme qui avait longuement étudié la question, le Dr Pusey, chef de l'Église catholique anglaise. Elle lui écrivit ; sa réponse n'étant pas satisfaisante, elle prit le train pour Oxford. Pusey la reçut comme une pénitente et non comme une âme assoiffée de vérité et de lumière : Vous blasphémez, lui dit-il ; vous avez trop lu déja, inutile de lire encore. Priez. Vous n'avez pas le droit de vous assurer de la vérité des dogmes ; croyez ce que l'Église dit, ou l'Enfer vous attend ; de plus, je vous défends de parler de votre incrédulité ; ne perdez pas d'autres âmes encore.

Elle comprit qu'il n'y avait pas de lumière à attendre de ce côté ; elle resta déiste ; mais, ne croyant plus à la divinité de Jésus, elle refusa de communier, sachant bien que cet acte la mènerait loin, — à la misère. Le Rev. Besant lui donna le choix : la communion ou l'expulsion. Elle préféra l'expulsion. Grâce à l'intervention de son frère, elle obtint de garder sa fille, fit légaliser la séparation et reçut une faible pension alimentaire.

Elle vécut avec sa mère, et pour gagner son pain écrivit des brochures et se fit à l'occasion garde-malade. Un an après, au lit de mort de sa mère, elle rencontra le doyen Stanley, chef de l'Eglise anglicane. Elle reçut de lui des paroles précieuses et dignes d'un vrai chrétien : La conduite est plus importante que la théorie, lui dit-il ; sont chrétiens tous ceux qui pratiquent la loi morale et reconnaissent, avant tout, le devoir envers Dieu et envers les hommes ; Jésus est, dans un certain sens, le Fils de Dieu, mais c'est folie que de vouloir interpréter humainement les mystères de l'existence divine ; dans tous les cas, la recherche sincère de la vérité ne peut déplaire au Dieu de vérité.

Sa mère mourut, et les temps devinrent plus durs encore ; plus d'une fois l'aliment matériel lui manqua et elle apprit, par expérience, ce qu'était la misère et combien les miséreux étaient dignes de compassion, ce fut son premier pas vers le socialisme.

Elle étudia Conway, Mill, Comte, Hamilton ; s'enrôla dans les sécularistes et combattit valeureusement pour la liberté de la pensée et pour la morale indépendante de tout *credo*. C'est là qu'elle fit la connaissance du fameux Bradlaugh, qui la fit entrer, avec de petits appointements, à la rédaction du *National Reformer*, où elle prit le nom d'*Ajak*, et sa carrière politique commença.



Toujours tourmentée par le souci des souffrances humaines elle écrit un opuscule sur le néo-malthusianisme, car elle trouve les théories de Malthus immorales dans leur application ; elle veut le mariage de bonne heure, pour éviter la prostitution et fait appel à une saine morale pour éviter l'excès des naissances qui amène l'excès de la misère.

Ses convictions socialistes progressent ; elle fait partie de la *Ligue de la Loi et de la Liberté* destinée à soutenir les prolétaires contre l'oppression du capital, édite avec Stead le journal le *Link*, intervient dans plusieurs grèves, s'occupe assidûment du malheureux *East End* et est nommée plus tard *Inspecteur des Écoles* dans l'un des grands districts de ce quartier.

C'est vers cette époque qu'elle connaît les étranges phénomènes du spiritisme et qu'elle les étudie pour tâcher d'y découvrir la lumière qu'elle cherche toujours. Enfin, elle trouve son chemin de Damas dans les Doctrines théosophiques, pendant sa collaboration à la *Pall Mall Gazette* ; elle reçoit, pour l'analyser, un ouvrage étrange, plein de révélations étonnantes sur l'origine, la constitution et la destinée de l'univers, de l'homme et des êtres, la *Secrète Doctrine*, de la fameuse H.-P. Blavatsky.

Elle sent que la voie est devant elle et qu'elle la conduira rapidement à la vérité ; elle étudie, elle pense, elle médite ; son levain mystique endormi, s'enflamme enfin à l'étincelle de l'évidence ; elle répudie le matérialisme dans un superbe et dernier discours dans le *Hall de la Science*, donne sa démission de l'inspection des écoles, et se livre tout entière à l'étude théosophique et à la propagation de la lumière qu'elle y a trouvée. Ses auditoires sont toujours compactes ; elle donne en moyenne de 200 à 250 conférences par année, sans compter des travaux de plume considérables.

Elle fait une tournée aux États-Unis en 1892-1893, ébranle 4,000 auditeurs à son dernier discours à Chicago en septembre dernier et parcourt l'Inde en ce moment dans le même but et avec les mêmes succès.

Annie Besant est le type achevé du devoir, de la recherche ardente de la vérité et du sacrifice absolu et sans condition à cette vérité. C'est un caractère d'une grandiose élévation et ce n'est pas dans une esquisse qu'on peut en montrer la valeur et la beauté.

JEAN LECLAIREUR.

LE PARLEMENT DES RELIGIONS

Écho de l'Exposition Universelle de Chicago.

Le peu de retentissement que la *Foire du Monde* ou Exposition Universelle de Chicago a eu en France n'a pas permis à l'ancien Continent d'apprécier à leur valeur tous les efforts des intelligences américaines.

Le Congrès auxiliaire a montré tout ce que ce peuple avait d

largeur dans les vues et de libéralité dans les idées. A côté de la représentation des corps scientifiques et philosophiques, sous tous leurs aspects, il s'est passé un fait extraordinaire, qui donne la mesure de l'indépendance intellectuelle de cette race si jeune et si étrange des Etats-Unis, produit hybride du croisement de toutes les races du vieux monde ; enfant encore, mais enfant prodige, qui deviendra la race future prévue par Bulwer Lytton, et qui atteindra sa maturité lorsque la race européenne — vieille déjà — finira dans la décrépitude.

Les directeurs de la *Foire du Monde* ont convoqué à de grandes assises, toutes ces tentatives plus ou moins heureuses d'expression de la vérité qu'on appelle les religions.

Toutes ont été priées d'envoyer à Chicago leurs représentants les plus autorisés pour y exposer leurs opinions et leurs croyances.

Il y avait des représentants de toutes les Eglises, de toutes les sectes, et, bien que le catholicisme européen n'ait pas jugé prudent ou utile de se présenter, les archevèques catholiques d'Amérique ont décidé la participation de leur Eglise au « Parlement ».

Il s'y trouvait encore des rabbins juifs d'Europe et d'Amérique, des Parsis de Bombay, un représentant officiel du gouvernement chinois chargé de représenter le confucianisme, un grand nombre de rapports de brahmines orthodoxes, le professeur Chakravarti, brahmine d'Allahabad ; un prêtre bouddhiste de l'Eglise du Sud, Dharmapala ; l'hindouisme progressif a été soutenu par l'éloquent Mozoomdar ; le Coran, par deux érudits musulmans de l'Inde ; la Société théosophique, par une dizaine de bons orateurs ; le shintoïsme, par un de ses grands prêtres, et les innombrables sectes protestantes avaient délégué chacune plusieurs représentants.

Le « Parlement des Religions » a duré du 11 au 27 septembre 1893. Le programme dressé par le Comité du « Congrès Auxiliaire de l'Exposition » était extrêmement sage, libéral, philosophique.

Un certain nombre de jours ou de fractions de jours avaient été assignés aux différents *credos*, selon leur importance respective ; et des salles, en rapport avec le nombre supposé de leurs adhérents leur avaient été réservées.

Si l'on en croit les journaux de l'autre côté de l'Océan, un élément nouveau, un peu inattendu, aurait été comme le soleil du « Parlement des Religions », en brisant avec la lettre morte désespérément absurde de tous les dogmes, et en éclairant, en particulier, celle des Livres Sacrés chrétiens et Hindous d'une lumière tout à fait révélatrice.

Cet élément, jeune encore, a prétendu non sans raisons sérieuses, continuer la tradition religieuse ésotérique transmise publiquement ou occultement « selon la libéralité ou le despotisme politico-religieux des époques » depuis les Rishis indous jusqu'à nos jours en passant par les sanctuaires de l'antique Egypte, les Mages Chaldéens, les Initiés de la vieille Grèce, le Néoplatonisme, les Gnostiques et les Rose Croix des derniers siècles.

Les périodiques de Chicago affirment que, sans l'éclat de ces doctrines logiques et vigoureuses, présentées par d'excellents orateurs, le « Parlement des Religions » eût été d'une platitude consommée. » Deux de ces missionnaires d'un nouveau genre ont eu, paraît-il, un succès formidable : un Indou, le professeur Chakravarti et une anglaise, déjà largement connue par son intégrité, son dévouement absolu à la cause



de l'humanité, comme aussi par son extraordinaire éloquence : la fameuse Mrs. Annie Besant.

Tous les deux représentaient les doctrines *théosophiques*. Parmi les sujets traités, quelques uns ont plus particulièrement soulevé l'intérêt et les applaudissements :

L'unité de l'univers ;

La fraternité universelle comme loi de la nature ;

La Théosophie comme base de toutes les religions et de toutes les écritures ; preuves historiques de cette assertion ;

Les correspondances du Cosmos et de l'homme ;

La réincarnation comme loi de la nature ;

L'après-mort au point de vue théosophique ;

L'altruisme comme loi de la nature ;

La Théosophie dans ses rapports avec la morale, la science, l'évolution et les problèmes sociaux actuels ;

La loi cyclique, etc., etc.

Le succès de la Théosophie a été tel que, après avoir été obligé de lui donner des salles de plus en plus spacieuses pour contenir un public qui se passionnait, on lui a livré enfin la salle Washington, la plus grande du Congrès, pour des séances extraordinaires.

Nous tenions à signaler au public ce fait étonnant, quoique désormais historique, pour donner la mesure de la tolérance religieuse aux États-Unis, à la fin du XIXe siècle, et aussi pour attirer l'attention des spéculateurs en matière de religion sur les doctrines qui ont fait une impression si profonde sur le public spécial du « Parlement des religions » que la presse d'outre-mer les considère comme ayant constitué à elles seules le parlement tout entier, tant leur importance a éclipsé celle des dogmes des églises diverses.

Pierre Duvart.

Petites nouvelles

Inde. — Le *Théosophist* de janvier nous apprend que Madame Annie Besant, accompagnée de Madame la comtesse Wachtmeister et du colonel Olcott, fait sa tournée dans l'Inde, avec un succès croissant. Partout il y a foule pour entendre sa parole. Entre beaucoup d'autres le journal *Madura Mail* fait l'éloge de son éloquence enthousiasmante qu'il déclare égale à celle de Lord Palmerston et à celle de M. Gladstone dans ses meilleurs jours. La simplicité et la facilité de son élocution, la clarté de sa pensée et sa logique convaincante sont là-bas un objet d'admiration, ainsi que sa prodigieuse mémoire qui lui permet de prononcer toute une conférence sans avoir besoin de consulter une seule note.

Madame Annie Besant que les Théosophes hindous ont surnommée amicalement « Annabaï » se propose de partir pour l'Europe le 24 mars.

États-Unis. — La 8e convention annuelle de la section américaine aura lieu le 22 avril 1894, à San Francisco de Californie.



Aux Etats-Unis on fait toujours beaucoup de conférences avec succès ; le mouvement théosophique s'y accroît constamment.

Suède. — Le mouvement théosophique s'étend toujours. M. Tunes Algren y fait beaucoup de conférences. Comme les voyages y sont coûteux et que la Suède est un pays pauvre, M. Algren prie les théosophes de lui venir en aide par un moyen très simple, en lui envoyant de *vieux timbres poste* qu'il revendra pour les collectionneurs, ce qui lui fournira des moyens pour travailler davantage en faveur de la Théosophie.

REVUE DES LIVRES

Nuit tombante — Nuit close — deux volumes de la série intitulée *La vague de vie* par L. de Larmandie.

Ce ne sont point des livres pour la foule, car bien qu'ils contiennent des pages d'où se dégage une intense émotion, celle-ci est presque toujours d'ordre trop subtil pour être comprise de la grande masse. Mais un vif intérêt se dégage, pour le psychologue, de ces courts chapitres dont chacun découvre un coin d'âme.

Une chose curieuse pour l'observateur attentif, c'est de constater qu'en dépit des formes différentes d'expression, des opinions censément contradictoires qu'ils professent, tous les *intellectuels* tendent vers le même but et, par des routes différentes, convergent vers le même idéal.

Les livres de M. de Larmandie témoignent d'une étude réfléchie de la vie. L'auteur a vu surtout le règne presqu'universel de la matière écrasant l'esprit : l'artiste, le savant forcés de quémander l'appui, la protection du parvenu millionnaire ayant passé sa vie à trafiquer du guano ou des lards d'Amérique. Sa conscience de catholique ne trouve même plus un asile dans les basiliques envahies par l'esprit mercantile de cette église qui a perdu le sens de ses rites et de ses symboles, et dont les prêtres, tels que ceux dépeints dans « *Routine sacrée* » hurlent leurs antiennes comme des commandements militaires. Alors, navré, écœuré, comme malgré tout, la foi au bien n'est point morte en lui, il va à la révolte, à la suppression de l'autorité soumettant l'être délicat à la brute, un philosophe à un caporal.

« *Voilà l'ennemi* — *Illudenti* — *La grève des poignards* — *Tout à lui* (un petit bijou de réalisme), dans Nuit tombante et surtout l'*Agonisant* — l'*Impériale*, dans Nuit close, montrent le résultat des investigations de l'auteur à travers la société. Quant à « *Moisson future* » (Nuit close) la fatalité sociale guettant le misérable et la vision de l'échafaud se dressant derrière le mioche de la mendiante causent une impression d'autant plus vive que la note n'est point forcée..... c'est la réalité banale, une tranche de la vie quotidiennement coudoyée.

Mitra

Nous lisons dans la *France* (de Bordeaux).

Dans une des révolutions qui ont bouleversé la République Argentine, le général Lopez a fait massacrer Miguel Mussagaray, son rival, qu'il a forcé à se li-



vrer en martyrisant sa petite-fille de six ans. La veuve de Miguel a fait serment de venger son mari, et elle suit à la trace le général, qui, maintenant habite Paris, sous le nom du banquier Rivadareos.

Comment elle lui enlève une de ses filles, comment elle le ruine et le force à se tuer, comment enfin elle pardonne et permet à son fils d'aimer la fille du meurtrier, c'est ce qu'a raconté en un roman poignant, « le Serment d'une Mère, » notre confrère, A. Matthey (Charpentier, éditeur)

La trame de ce roman est par elle-même d'un intérêt puissant, mais ce qui ajoute encore à l'effet produit, c'est que l'auteur n'oublie pas qu'il est un des plus convaincus champions de la *Théosophie* et qu'il entr'ouvre devant ses lecteurs la porte de l'inconnu.

Le personnage de Juanita, la fille de Miguel, extatique et *communiquant avec l'au-de là — dans l'astral* — est une conception ingénieuse qui donna au « Serment d'une mère » une saveur originale.

AVIS IMPORTANT. — Une 3e édition revue de « La doctrine secrète » le grand ouvrage de H. P. Blavatsky, vient d être publiée sous la direction d'Annie Besant et G. R. S. Mead. Elle comprend 2 volumes, avec index, au prix de 45 sh. net. Pour les souscripteurs, le prix n'est que de 35 sh., *franco*. Les 2 volumes de cet important ouvrage sont, dès à présent, à la disposition des souscripteurs. Comme il se trouve que le nouvel index très complet, actuellement en préparation, demandera au moins trois mois pour être terminé, les souscriptions seront reçues jusquà nouvel avis. L'index sera publié séparément pour la commodité des étudiants. Il est compris dans le prix fait au public et aux souscripteurs. Cet index contiendra une clé qui le rendra utilisable pour les anciennes éditions et qui pourra aussi s'acheter séparement à raison de 5 sh. net affanhissement, en sus. (Theosophical publishing Sty, 7 Duke Street, Adelphi. London W. C.)

Livres reçus :

Le Bouddhisme eclectique par Léon Rosny. 1 vol.

L'*Upanishad du grand Aranyaka*, traduite pour la première fois du Sanscrit en français, par A. Ferdinand Hérold. — 1 vol.

VIE DE St-FRANÇOIS D'ASSISE, par Paul Sabatier, 1 vol. in 8° de 540 p.

UN PEU PLUS TARD, par Potonié Pierre, 1 vol. in-18.

Première Veille, NUIT TOMBANTE, par Léonce de Larmandie, 1 vol.in-18.

LE BANQUIER DES PAUVRES, par Nicolas Bignan, 1 vol. in-18.

*
* *

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numero la suite des **Réminiscences,** *de* H. P. BLAVATSKY *et de la* **Doctrine Secrète**.

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand, (Cher). — Imp. DESTENAY BUSSIÈRE Frères.



AN 4996 DE KALI-YUG (27 Avril 1894) CINQUIÈME ANNEE (Numéro 2)

LE LOTUS BLEU

CAMILLE LEMAITRE

VIE ET MORT D'UNE THÉOSOPHE

Le devoir et la reconnaissance m'obligent à compléter ce qui a été dit dans le Lotus Bleu sur la Théosophe dont le nom est en tête de cet article.

Je mets mon récit sous l'*Invocation* de mon plus haut Self. Puisse-t-il avoir son utilité.

Longtemps avec Camille Lemaitre, nous avons cherché notre voie. Ensemble nous l'avons enfin trouvée dans l'éblouissante lumière de la Théosophie ; Elle, planant toujours au-dessus de moi.

C'était une sœur bien-aimée de H. P. B., avec qui elle avait quelque peu vécu.

De temps à autre le Maître, se dédoublant, venait voir son élève, surtout et manifestement lorsque H. P. B. laissa sa dépouille à la terre.

Oh ! Comme à son tour Camille Lemaitre l'aimait, ce maître qui ne lui ménageait ni ses conseils particuliers, ni ses encouragements. Aussi, toujours et sans compter, l'élève a-t-elle dépensé sa vie pour les autres, a-t-elle tout sacrifié pour notre Cause, tuant tout sentiment de séparativité pour s'imprégner toute entière de celui de solidarité, Elle se sentait bien *un* dans l'*Un*, suivant l'admirable conception du Panthéisme antique.

A la plus grande rectitude de jugement, elle joignait une ferme volonté, et le moindre de ses actes était conforme à sa pensée.

D'une extrême sensibilité, sa plus grande souffrance était celle des malheureux, et sa pitié s'étendait à tous les êtres.

Altruiste, elle était nécessairement socialiste autant que Théo-

sophe. Comme H. P. B., nous ne comprenions pas que l'un puisse aller sans l'autre.

Hindoue, elle l'était encore dans toute sa personne. Aussi, à Adyar, l'appelait-on « Notre Madame. »

Avec une précision presque mathématique elle voyait l'avenir dans ses rêves.

Elle voyait aussi, en plein jour, la lumière qui accompagne le son et pouvait à l'instant même dessiner sur le papier la forme des atomes lumineux.

Sa mort fut le digne et sublime couronnement de sa vie.

Mais avant de la dire, avant de la montrer dans sa gloire, je veux raconter un acte caractéristique de la fin de son existence, acte qui peint bien sa nature théosophique.

C'était par une humide et froide après-midi d'octobre 1891. Dans une rue de Saint-Florentin un rassemblement de femmes s'était fait autour d'une autre femme en haillons, échouée sur une marche de pierre, à la porte d'un couvent de religieuses.

Adossée à cette porte la malheureuse semblait défaillir.

Camille Lemaitre attirée, dirigea ses pas de ce côté et entendit ces mots : « Laissez-moi mourir, pour ce qui m'attend, je ne veux plus vivre. »

Ainsi la pauvre répondait aux interrogations de quelques personnes.

Camille Lemaitre, s'approchant davantage, vit une créature de vingt-et-un ans, admirable de formes et qui, en effet, semblait résignée à mourir.

Elle n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures. Tout le monde repoussait la fille de ferme, visiblement enceinte.

Une religieuse entrebâilla la porte, regarda un instant et disparut.

Et personne ne portait secours à l'abandonnée, chacune disant : Pensez donc, elle a « fauté. »

Fallait-il la laisser mourir ? Alors Camille Lemaitre, doucement et tout à fait, s'avance vers elle, lui parle bas, la ranime, lui insufflant l'espoir, la fait se lever et la conduit chez nous, tout près.

Pieds nus dans des savates percées, des guenilles aux jambes, des loques sur le corps, elle était navrante.

Sa consolatrice la vêtit d'une manière décente, et comme elle n'avait aucun aliment chaud à lui offrir, immédiatement, traversant la ville avec elle, elle la conduisit à l'hôpital, où elle se restaura aussitôt.

Aucun lit n'étant disponible, elle l'emmena dans une auberge voisine, lui fit donner une chambre convenable, la recommanda à l'hôtelier en lui assurant le paiement de sa dépense.

Le sommeil de la nuit toute entière rendit les forces à cette nature vigoureuse ; le déjeuner la remit complètement, et pour la remettre entièrement, Camille Lemaitre chercha de nouveau à réhabiliter sa protégée à ses propres yeux.

« Ce que vous avez commis, mon enfant, lui dit-elle, n'est pas un crime. Ceux qui vous ont si cruellement repoussée sont moralement plus à plaindre que vous.

« Le monde appelle cela une faute, il est vrai ; eh bien, soit. Cette faute, selon le monde, vous pouvez la réparer. N'abandonnez jamais votre enfant, s'il naît vivant.

« Vous êtes jeune, forte et bien portante, travaillez pour élever convenablement ce petit être et en faire quelqu'un d'utile à la société.

« Quand vous aurez essayé cela, vous pourrez marcher le front haut à côté de n'importe quelle femme autour de vous. »

Et la pauvre enfant, toute émue, regardait sa bienfaitrice d'un jour avec une sorte d'admiration.

Entre temps quelques femmes au cœur compatissant s'étaient cotisées pour payer la dépense à l'auberge.

Le reste fut remis à la jeune fille qui avait manifesté l'intention de se rendre chez une sœur mariée à quelques dizaines de kilomètres de là.

A l'effet de ménager ses ressources, Camille Lemaitre prit pour elle un billet d'indigence pour le chemin de fer, la conduisit à la gare et avant de l'embarquer : « Donnez-moi de vos nouvelles, ou bien oubliez-moi, si vous voulez, ma sœur, lui dit-elle en l'embrassant, mais n'oubliez jamais mes recommandations. Adieu.»

Quatre mois à peine s'étaient écoulés, Camille Lemaitre avait accompli ses quarante-cinq ans, quand, à la suite de souffrances qui ne lui donnaient que bien peu de trêve depuis longtemps, l'influenza la prit et l'emporta le 28 janvier 1892.

A dix heures du matin elle quittait son corps de chair pour s'élancer, consciente, dans un rayon de Soleil.

Mais n'anticipons pas.

Trois nuits de grand affaiblissement physique continu avaient déjà succédé aux jours, sans entamer en rien la liberté complète de l'esprit.

Le quatrième jour, au soir, se sentant si faible, elle me demanda, moi qui ne la quittais plus d'un instant, quel était donc le mal qui la frappait, quelle était sa gravité.

Je ne lui cachai rien, nous ne savions pas mentir.

— Ton mal, lui répondis-je, c'est l'influenza dans toute sa violence, et ton état est des plus graves.

Alors comprenant, elle sut qu'elle allait mourir, et aussitôt résignée, elle se prépara spécialement à cet acte, elle qui s'y était préparée déjà depuis plusieurs années.

Nos études communes nous avaient familiarisés avec la mort, ma femme surtout, qui méditait plus que moi sur ce sujet et bien d'autres en rapport avec nos enseignements théosophiques qu'elle avait poussés fort avant.

Je savais le détachement progressif du *double* d'avec le corps

physique ; je savais aussi qu'en certaines circonstances ce double pouvait être vu opérant sa séparation.

De plus, je savais encore que les êtres élevés, séparés de leur enveloppe physique, pouvaient manifester leur présence de différentes manières, entr'autres : en donnant la sensation d'un parfum particulier, ou bien en actionnant directement l'encéphale ou les racines des nerfs optiques, ce qui les fait parfaitement distinguer, ces êtres, sans le secours des yeux qui ne sont que des organes de transmission des objets au cerveau, et peuvent même, parfois, être des causes de troubles ou d'erreurs, par suite de conformation défectueuse.

Ceci dit, revenons à notre mourante. A partir du 27 janvier au soir, sachant qu'elle allait mourir, ai-je dit, elle détacha lentement son corps astral.

Tout d'abord je suivais sans rien voir les phases de cette opération qui, à deux fois différentes, s'accusa par de l'angoisse et une souffrance profonde, comme par arrachement, venant probablement des organes malades.

La souffrance apaisée, nous parlions tranquillement de l'autre vie.

Dans un calme parfait, elle me racontait tout ce qu'elle voyait, et moi, avec le même calme, j'écoutais, lui transmettant parfois mes réflexions qu'elle rectifiait aussitôt, au besoin.

Puis succédait un silence.

Dans un de ces silences, debout au chevet du lit, sans besoin de sommeil et du plus compiet sang froid, instinctivement et comme averti, ne pensant à rien, surtout, de ce qui allait arriver, je fermai un instant les yeux.

Alors je vis la chambre inondée de lumière.

J'ouvris les yeux ; plus rien ; je les refermai et cette lumière fut de nouveau manifesté, et au-dessus de la tête de ma femme, par côté, à droite, se dessina une forme humaine, le buste lumineux, la tête étincelante de rayons et touchant le plafond, quand la partie inférieure du corps ne se dessinait pas encore, la figure entière se balançant légèrement.

Tout d'abord je ne distinguai pas bien les traits, car l'image avait à percer comme une couche gazeuse assez épaisse et de couleur bleue.

Au bout de quelques instants cette couche gazeuse fut dissipée et je reconnus les traits de Camille Lemaitre.

A cet instant précis un doute me vint que j'étais-peut être dupe de mes sens, que ce que je constatais n'était qu'un jeu de lumière de la lampe allumée et dont le réflecteur était tourné de mon côté.

Je pris la lampe que je retournai et portai contre le mur, sur un meuble et j'attendis, les yeux ouverts — Rien ; aucune lumière, aucune forme ; une demi-obscurité seulement et tout dans l'ordre accoutumé.



Je me contrôlai avec soin et je constatai que j'étais toujours calme, tranquille, sans fièvre, conséquemment, sans agitation, sans *crainte*, mais seulement observateur froid et silencieux.

Et je fermai les yeux.

Aussitôt ce que j'avais constaté auparavant : forme lumineuse et tête rayonnante, m'apparut nettement cette fois et tout de suite.

Je restai un instant fixant bien la tête, et je reconnus encore et parfaitement les traits de Camille Lemaitre.

J'ouvris les yeux, — plus rien. — Pendant ce temps, ma femme continuait toujours son travail de séparation interrompu de temps à autre par quelques phrases, quelques bouts de conversation.

Enfin voulant avoir le cœur et l'esprits bien nets au sujet du phénomène, une troisième fois, je renouvelai l'expérience, dans les mêmes conditions ,même résultat bien accentué.

J'étais donc en présence d'un *fait*, puisque le phénomène se reproduisait, toujours le même, dans des conditions identiques.

Plus de doute.

Je m'en tins là, écrivant les dernières volontés de ma femme, sous sa dictée.

Bientôt le jour parut. Sur son désir je la descendis sur un matelas pour la placer près de la fenêtre ouverte, en face de grands sapins, qu'elle affectionnait. Le temps était couvert, mais vers dix heures du matin une éclaircie se fit. — Ah ! que je suis bien ! fit-elle, renversant sa tête sur le traversin ; et le soleil se dégageant, l'être si grand, si bon, si généreux, si noble et si pur qui était Camille Lemaitre, conservant jusqu'à la dernière seconde un calme parfait, une lucidité extraordinaire et toute sa conscience, cet être nous laisant sa dépouille inerte, s'élança dans un rayon de l'astre radieux.

Oh ! l'imposant et religieux spectacle de cette inoubliable nuit !

Oh ! les admirables moments que ceux qui ont précédé la mort !

Théosophie que tu es vraie.
Que tu es grande et belle !!!

Le 31 janvier suivant, le corps de Camille Lemaitre était inciméré.

Moi, j'avais dû prendre le lit, et chose étrange, alors que j'étais comme dans un demi-sommeil, venant cependant de prendre l'heure à ma montre, je vis tous les détails de l'incinération, à Paris, à cent soixante quinze kilomètres, et les personnes présentes. Quand tout fut terminé, je regardai l'heure à nouveau. L'opération avait duré quarante-cinq minutes. Vérification faite ensuite, l'observation était exacte en tous ses détails.

Deux jours après, à cinq heures du matin, alors que j'étais toujours dans mon lit, tranquille, reposé par un bon sommeil, sans



fièvre et éveillé, regardant le plafond, ne pensant à rien, deux rayons lumineux vinrent tout à coup et séparément m'impressioner la vue à un très court intervalle, en commençant par le côté gauche.

La lumière trop vive me fit fermer les yeux et aussitôt, par le cerveau même, je vis parfaitement, quoique dans un incalculable lointain, l'image de ma femme resplendissante de gloire dans un jaillissement de rayons lumineux étincelants, surtout autour de la tête.

Cette fois à peine si une légère couche gazeuse bleue, — mon aura, — s'était opposée à la pénétration des rayons.

— C'est bien toi, Camille, fis-je, m'adressant à l'apparition ?

Alors dans un souffle d'une ineffable douceur, imprégné d'un parfum d'une suavité indicible, imprimant à mon cerveau une sorte de volupté spirituelle inexprimable, je sentis : — Oui.

— Merci, oh ! merci, fis-je encore de toute mon âme, et tout doucement l'image disparut, me laissant une immense consolation et une très grande force de résistance physique.

Huit jours après, toujours dans mon lit et toujours à cinq heures du matin, encore bien reposé, calme et sans fièvre, ne dormant pas, les yeux grands ouverts, mais qui, cette fois, ne se *refermèrent plus*, et ne pensant à rien, je vis très rapproché de moi, vers le plafond, le buste de ma femme, la tête et les épaules seulement ; mais alors la tête avec ses traits caractéristiques, aux yeux bleus, réfletait une lumière diaphane, atténuée, que je supportais facilement.

— C'est bien toi, Camille ?

Toute la figure admirablement belle et souriante me répondit : — Oui.

Et dans un élan de tout mon être, mes yeux dans ses yeux, je m'absorbai en elle, perdant tout sentiment de la terre où je revins, hélas ! un instant après.

Mais avant, je lui avais dit : — Bien, l'expérience est complète par le nombre Trois.

Je reste absolument convaincu de la vérité de nos enseignements.

Cela suffit.

Depuis, tout en étant souvent avec elle par la pensée, je ne revis plus ma femme, ni en réalité, ni en rêves.

Elle est au repos du Devachan pour se préparer à des luttes nouvelles qu'elle désirait ardemment et dont elle a même précisé le lieu.

Il lui reste six incarnations à accomplir pour entrer dans la Hiérarchie des Grands-Êtres qui président au Gouvernement ou à la Protection de notre Globe, car sa constante aspiration était de devenir un Boudha de compassion.

Elle fut tout Amour, que son nom soit béni.

La reverrai-je ? Oui, dans la Vérité. C'est là qu'on se retrouve.



Aussi ne devons-nous pas, pour *notre seule satisfaction*, nous laisser aller au desir exclusif de retrouver personnellement, pour revivre avec eux, les êtres aimés que nous avons perdus.

Cela nous semble humain, peut-être, mais cela est égoïste, et l'égoïsme, c'est l'erreur. — Il faut toujours, dans ce cas, qu'une séparation s'en suive.

La Doctrine est autrement plus large et vise autrement haut : la réunion définitive des êtres par leur union au Tout, leur absorption dans le Tout. — Etre un dans l'un.

Il faut savoir se dépouiller du moi.

Sans doute, dans cette grande fermentation de la matière, qu'on appelle Evolution, les molécules humaines s'attirent ou se repoussent, suivant leur affinité ou leur répulsion, pour se séparer de nouveau et se réunir encore, puis former des faisceaux ou collectivités solidaires, mais la Vérité n'est ici que partielle, ou relative.

Quand la fermentation est complète, quand la masse entière est devenue homogène dans toutes ses parties, les molécules, fusionnées, étant d'égale valeur, il n'y a pas de raison pour que l'une en attire une autre, ou soit attirée, de préférence.

Elles vivent toutes les unes par les autres, les unes dans les autres.

L'Egoïsme est à tout jamais vaincu. C'est l'Unité absolue dans la collectivité, dans la solidarité la plus étroite.

C'est la pure Lumière, c'est le pur Amour.

C'est l'Intégrale Vérité dans laquelle tous les êtres se retrouvent et demeurent infailliblement.

J. Lemaitre.

LES SENS ET LES ORGANES D'ACTION

Il y a dans l'homme une intelligence ayant des sens pour entrer en relations avec le milieu physique. Actuellement, l'homme est pourvu de cinq sens, l'ouïe, le toucher, la vue, le goût, l'odorat. Par ces cinq avenues pourvues de cinq portes à deux battants, l'ambiance place ses phénomènes devant notre perception. Si nous avons cinq sens pour percevoir l'ambiance, c'est une preuve que celle-ci a au moins cinq manières d'être ; si elle n'en avait qu'une, un sens nous suffirait pour entrer en rapport avec elle.

Par notre corps tout entier nous sommes plongés dans chaque manière d'être de l'ambiance ; mais cette manière d'être n'est saisie que par un organisme spécial ; ainsi les ondes sonores frappent tout notre corps, mais nos oreilles seules saisissent les sons,



nous les font percevoir ; notre corps est aussi plongé tout entier dans la lumière, mais seuls nos yeux la distinguent ; notre langue est spécialement affectée par les saveurs et notre nez par les odeurs. Nous avons un sens qui perçoit plusieurs manières d'être de l'ambiance, c'est le toucher ; il perçoit le froid, le chaud, la dureté des corps ou leur mollesse, leur solidité ou leur liquidité ; ce fait peut nous induire à penser que l'homme n'est pas encore totalement développé et qu'il arrivera un temps où nous aurons un organe spécial pour percevoir la température des corps et un autre pour percevoir leur densité ; celui-ci est déjà rudimentairement conçu par les psychologues de nos jours, sous le nom de sens musculaire.

Certains psychologues, s'appuyant sur la complexité du sens du toucher, se sont demandé s'il n'était pas la synthèse de tous les autres, si les sens particuliers n'étaient pas simplement une différenciation, une ségréggation, comme dit Herbert Spencer, du sens du toucher. Ils étaient sur la bonne voie. Le sens du toucher, constitué sur terre par la peau, tant externe qu'interne, est, sur tous les plans, le premier mode de manifestation des êtres. Un être n'existe qu'à la condition d'occuper une certaine portion de l'espace, c'est-à-dire d'avoir un volume, toucher et volume sont identiques, sont deux aspects de la même manière d'être ; un troisième aspect de cette manière d'être est le mouvement ; être mouvant c'est changer d'espace. Par la considération du mouvement, les savants contemporains sont arrivés à la notion de la condition première de l'être manifesté, de l'origine de l'existence des choses, d'où l'opinion actuellement courante que tout est mouvement, que l'essence de toutes choses est le mouvement. On pourrait tout aussi bien dire que l'essence de toutes choses est le volume ou encore le toucher. Qu'on puisse entrer en contact avec une chose sans qu'elle ait ni solidité, ni liquidité, ni forme, tous les explorateurs de l'occulte le savent ; on est touché physiquement par des choses qui n'ont aucun des trois autres attributs de la matière.

Les phénomènes du monde extérieur, entrant en nous par les sens, servent à former des idées dans notre organisme mental ; nos idées des phénomènes extérieurs ne sont pas identiques à ces phénomènes ; l'idée d'un homme n'est pas un homme physique, l'idée d'un palais n'est pas un palais physique ; néanmoins les idées sont quelque chose ; elles sont formées d'une substance, qui, pour distincte qu'elle soit de la matière, n'en existe pas moins, puisqu'elle sert à former quelque chose.

Si cette substance mentale n'est pas identique de composition avec la substance physique, elle a au moins une correspondance de composition avec elle, puisque les phénomènes physiques déterminent des états particuliers de la substance mentale.

Il faut même remarquer que ce qui est appelé modes de la substance physique, à savoir, le son, le volume, la forme, la saveur, l'odeur, n'appartient pas en réalité à cette substance. Le son n'est

pas un phénomène physique mais un fait mental qui n'existe pas pour le sourd ; physiquement, nous ignorons ce qu'il est ; de lui nous ne connaissons que son correspondant mental qui est le son ; nous sommes dans une complète ignorance de ce qu'est physiquement la lumière qui n'existe pas pour l'aveugle ; nous savons seulement que la chose qu'elle est physiquement a pour correspondant mental ce que nous nommons la lumière ; en sorte que les objets des sens, ce que nous percevons dans l'ambiance physique, le son, le volume, la forme, la saveur, l'odeur, sont des faits mentaux et non des faits physiques. Sans contredit, ces faits ont pour condition quelque chose de physique, quelque chose qui entre comme facteur dans leur apparition ; mais cela ne suffit pas à les constituer et au résultat ils sont des faits mentaux.

Quel que puisse être l'objet de notre perception dans l'ambiance physique, il ne nous fournit jamais autre chose que des sensations sonores, tactiles, de forme, de saveur, d'odeur ; ces sensations étant des faits mentaux, il en résulte que nous connaissons directement du monde, non son aspect physique, mais uniquement son aspect mental; que les sensations sont des phénomènes intellectuels et que l'ambiance physique n'est pour nous pas autre chose qu'un ensemble de conditions déterminant l'apparition des phénomènes intellectuels, en sorte que la réalité du monde est pour nous non en lui-même, mais dans la substance mentale qui seule a pour nous les propriétés que nous trouvons, ou croyons trouver, dans le monde physique.

D'après les Hindous, nos sens ne sont pas uniquement constitués par leurs appareils physiques, mais sont des appareils de matière subtile, de ce que les kabalistes appellent lumière astrale, lesquels déterminent la formation des appareils physiques pour se mettre par eux en rapport médiat avec l'ambiance physique. Pour les Hindous l'intelligence est constituée par l'union de la conscience, reflet de l'Etre véritable, *Atma*, avec les appareils de matière subtile, de lumière astrale ; d'après eux, l'univers que nous percevons est formé de deux plans d'existence, deux milieux, l'un grossier, le physique, l'autre subtil, le mental ou astral.

Les Tattwas (réalités) sont les modes de la substance astrale ; chaque tattwa est l'état de cette substance qui donne naissance à une catégorie de phénomènes. L'akasa se manifeste comme son, le vayu comme mouvement ou volume, (pour qu'il y ait mouvement il faut que quelque chose se meuve), le taijas ou agni comme chaleur, lumière, forme, l'apas comme saveur, le prithvi comme odeur.

Le monde physique, d'après les Hindous, est formé par la combinaison de ces cinq tattwas, dans la proportion de quatre huitièmes de l'un avec un huitième de chacun des quatre autres; ainsi l'akasa physique, sonorité de la matière, est formé de molécules contenant 4 atomes d'akasa unis chacun à un atome des 4 autres



tattwas ; 4 atomes de vayu unis chacun à un atome des 4 autres tattwas, forment la molécule de vayu physique et de même pour les autres. Cette combinaison détermine les propriétés que nous reconnaissons à la matière physique et c'est par suite de l'identité fondamentale de ses éléments avec ceux de la matière astrale, constituant nos vrais sens, que nous sommes en rapport de perception avec la matière physique.

La perception du monde physique ne suffit pas à constituer tous nos phénomènes mentaux ; les idées se combinent entre elles dans notre intelligence, y forment des composés dont les perceptions du monde physique ne peuvent pas déterminer l'apparition ; ces composés, conceptions, notions, peuvent rester dans le domaine mental ou être projetés dans le monde physique. Notre intelligence ne reçoit pas seulement les phénomènes mentaux, elle les rejette aussi. Outre nos organes des sens qui sont les oreilles, la peau, les yeux, la langue, le nez, organes réceptifs, nous avons des organes d'action, c'est-à-dire d'éjection correspondants qui sont l'appareil vocal, les mains, les pieds, l'anus, l'appareil génital.

Agir c'est jeter dans l'ambiance physique quelque chose du contenu de notre conscience, c'est faire passer au plan matériel quelques-uns des phénomènes existant dans notre intelligence, sur le plan mental.

Les phénomènes de notre substance mentale sont des idées. Par la voix nous jetons dans l'ambiance physique la sonorité de nos idées ; par les mains, leur volume ou leur mouvance ; par les pieds, leur forme ; par l'anus, leur saveur ; par l'appareil génital, leur odeur.

C'est là que se trouve la clef de toutes les pratiques de *hatha-yoga.*

Il y en a qui riront à cette étrange énonciation ; le rire est simplement une déperdition de substance mentale sortant d'un appareil intellectuel incapable de l'utiliser, de lui donner des formes ; aussi le rire est-il le propre des jeunes gens, pauvres en idées et n'ayant pas encore acquis l'aptitude à en fabriquer.

Les cinq manières d'être de nos idées sortent spécialement par les cinq orifices que leur présentent nos organes actifs.

A beaucoup de lecteurs il paraîtra étrange que les pieds soient la contre-partie de l'œil et qu'ils servent à rejeter dans l'ambiance la forme de nos idées, comme l'œil sert à recevoir ces formes de l'ambiance, et cependant ce fait a été constaté depuis longtemps par des observateurs et des psychologues qui n'en ont pas trouvé l'explication. Ces observateurs avaient remarqué que la marche activait leur idéation, que lorsqu'ils marchaient ils pensaient plus facilement, c'est-à-dire que les idées se succédaient mieux dans leur conscience. Il n'est personne qui ne soit à même de faire la même remarque et beaucoup de lecteurs l'ont déjà faite sans en chercher l'explication attribuée, par quelques physiologistes, à la circulation

sanguine rendue plus active par la marche ; cette circulation entre pour quelque chose dans le phénomène et aussi l'accélération des mouvements respiratoires; ce sont là des coefficients insuffisants à donner le produit ; le dernier facteur est que la marche, activité spéciale des pieds, favorise la sortie des idées formelles qui sont dans notre conscience et par suite en laisse le champ libre pour l'apparition de nouvelles idées.

Dans l'état de conscience ordinaire nous avons besoin d'avoir toujours quelque idée présente ; quand les idées manquent, nous nous ennuyons, nous trouvons la vie insupportable ; par expérience instinctive, nous avons découvert le remède à l'ennui, c'est d'aller se promener, de se donner du mouvement ; la promenade favorise la circulation des idées dans la conscience comme celle du sang dans le corps.

Cette explication montre que les connaissances qu'on appelle occultes peuvent avoir aussi de l'utilité pratique et qu'elles sont aptes à fournir des matériaux pour construire la science de l'hygiène, à laquelle de savants médecins tendent de nos jours à réduire la médecine, avec assez de raison, puisque, par l'hygiène, on éviterait les maladies, ce qui dispenserait de les guérir. Seulement la science de nos académies doit attendre encore quelque temps avant d'être en état de construire une hygiène efficace, si elle ne demande pas à l'occultisme quelques-unes de ses connaissances.

Nos idées sont des choses de substance mentale ou astrale, des choses aussi réelles dans leur domaine que les objets du monde physique ; elles ont une ambiance avec laquelle la plupart des hommes ne sont pas consciemment en rapport ou avec laquelle ils sont en contact d'une façon aussi rudimentaire que les mollusques avec le milieu physique. Mais, à l'état latent, nous possédons la faculté de mettre nos sens subtils en rapport direct avec l'ambiance mentale ou astrale, au lieu de ne les y mettre que par l'intermédiaire de nos sens physiques. La mise en rapport direct de nos sens subtils avec le monde de nos idées a déjà lieu chez quelques personnes, notamment pour l'œil, ce qui fait les voyants. Ceux-ci peuvent percevoir plus ou moins distinctement leurs idées et celles des autres ; les médiums voyants du spiritisme sont de ces gens-là ; ils perçoivent, ou leurs propres idées, ou celles des assistants à la séance, ce qui a donné lieu à la grande illusion spirite que les esprits des morts sont constamment parmi nous, s'y promenant et s'occupant des affaires qui nous intéressent ; les médiums perçoivent aussi des idées qui par aventure se trouvent à leur portée sans qu'elles viennent d'eux ni des assistants à la séance, ce qui pour eux est une confirmation de la réalité de leurs visions. Ces visions sont bien réelles, en effet, quoique les médecins prétendent que ce sont des hallucinations, sans toutefois comprendre l'absurdité du sens qu'ils donnent à ce mot ; mais les visions des médiums sont généralement la perception d'objets du plan mental, d'idées, de

sentiments humains ou animaux, toutes choses qui sont des réalités, mais ne légitiment pas les conclusions qu'on en tire.

Pour les médecins, être halluciné c'est voir ce qui n'existe pas, d'où ils concluent que les voyants sont des fous ou des gens en route pour la folie. Si d'aventure les hallucinés raisonnent aussi bien que les médecins, ceux-ci se tirent d'affaire en disant que les malheureux sont atteints de folie raisonnante.

L'hallucination — qu'importe le mot ? — n'est pas en elle-même la folie ; il est vrai qu'elle y conduit souvent ceux qui n'en soupçonnent pas la nature, et elle les y conduit en leur faisant chercher une explication logique, rationnelle, ce qui veut dire physique, des phénomènes qui leur apparaissent

Et comme la plupart des hommes ne sont pas aptes à faire comme Montaigne, à poser tranquillement leur tête sur l'oreiller du doute, les voyants qui ne connaissent pas la nature de ce qu'ils voient, se hâtent de saisir au passage la première explication qui arrive à leur portée, et, hâtivement, établissent d'absurdes conclusions desquelles, par la suite, ils ne veulent plus démordre.

Le spiritisme, par l'apparente rationnalité de son explication des phénomènes hallucinatoires, a eu pour résultat d'empêcher des voyants naturels de devenir des fous, parce que, sans lui, ils auraient cherché à expliquer leurs visions au moyen des données du milieu physique, ce qui est le grand chemin conduisant à la folie. On dit aussi que, par compensation, il y a des spirites qui sont devenus fous, justement par suite de cette explication.

Ainsi les gens en qui les sens astraux autres que la vision, c'est-à-dire le toucher, l'odorat, le goût, l'ouïe, sont dégaînés, c'est-à-dire sortis de leur fourreau physique, et par conséquent en contact direct avec l'ambiance astrale, en cherchant à expliquer leurs perceptions au moyen des données physiques, deviennent les malades atteints du délire de la persécution qui se prétendent poursuivis par de mystérieux ennemis, par exemple des électriciens qui les foudroient à distance, si le tact est le sens astral en jeu ; par des empoisonneurs qui versent des drogues dans leurs aliments si c'est le goût, qui les entourent d'odeurs infectes, si c'est l'odorat ; par des malfaiteurs qui les accablent d'injures, de médisances, de calomnies, d'accusations de toute sorte, si c'est l'ouïe. Ces malheureux persécutés ne font souvent que percevoir les qualités de leurs propres idées, parfois aussi les qualités des idées des gens qui les entourent ou de ceux avec qui ils sont en un rapport psychique quelconque, car nos idées peuvent avoir de la suavité ou de la puanteur, de la douceur ou de l'amertume, de la beauté ou de la laideur, êtres sympathiques ou hostiles à notre existence ou à celle de nos semblables. Ce ne sont certainement pas des idées sympathiques à leur existence qui font agir les suicidés, d'où qu'elles viennent.

Il existe — et c'est ce qu'ignore la science officielle comme beaucoup de maîtres d'école ignorent le calcul intégral — des choses

et des êtres fabriqués de substance mentale ; tous les êtres pensants, les animaux comme les hommes, sont constamment occupés à en fabriquer.

Dans une séance de spiritisme, vous pensez à un grand homme, César, Socrate, Newton, Alexandre, dont une certaine image existe dans votre cerveau ; le médium voyant perçoit votre idée du grand homme et les gens qui ont la conclusion facile sont aussitôt convaincus que le grand homme a quitté les Champs-Elysées pour venir se manifester dans la séance.

La perception du médium a bien eu lieu ; seulement au lieu de porter sur l'esprit du grand homme, elle a porté simplement sur l'idée qu'on en avait dans le cercle en séance.

Un spirite distingué nous citait un jour les faits suivants comme preuve de la réalité des apparitions. On opérait avec un paysan illettré, voyant très développé. Sans le lui dire, on évoqua Madame Roland, dont le paysan n'avait d'ailleurs jamais entendu parler ; aussitôt il annonça qu'il voyait une dame avec robe blanche et ceinture, en décrivit la physionomie qui répondait parfaitement à celle des portraits de la célèbre républicaine ; on évoqua alors Vergniaud. et aussitôt le médium donna la description de l'orateur girondin vêtu selon la mode de 1792. Pour les gens dont la conclusion est faite d'avance, c'étaient là des faits probants, tandis qu'on peut les expliquer en admettant simplement que le paysan percevait les idées de l'évocateur, homme fort instruit, qui était lui-même médium écrivant.

Voilà à quoi se réduisent la plupart des phénomènes du spiritisme ; c'est déjà suffisant pour démontrer qu'il existe une substance mentale que notre idéation façonne aisément sans que nous en ayons communément connaissance. Cette substance mentale ne sert pas seulement de matière plastique à nos idées, comme l'argile à celles des sculpteurs ; elle sert aussi à confectionner des organismes vivants à des êtres d'une autre espèce que l'humanité.

Mais la Nature a mis des barrières pour empêcher les communications entre ces êtres et les hommes ; il n'est pas prudent de les franchir ; il faut savoir les ouvrir et les fermer, et ce ne sont pas les pratiques spirites qui peuvent donner ce savoir.

GUYMIOT



SORCIÈRES ET MÉDIUMS

(*Fin*).

II

Newton, qui découvrit la loi de la gravitation, avouait qu'il ignorait la nature de la pesanteur. Il serait donc illogique d'opposer cette force énigmatique à la possibilité de variation dans le poids des corps. On aurait encore moins de raison à faire cette objection si la gravitation se trouvait n'être qu'un cas spécial d'attraction électro-magnétique, car le magnétisme animal dont un grand nombre de phénomènes montre l'étroite parenté avec le magnétisme minéral, joue un rôle dans toutes les manifestations d'ordre mystique. Comme le magnétisme minéral, suivant la direction qu'on lui donne, en agissant par attraction ou par répulsion, peut augmenter ou diminuer la pesanteur des corps, cela rend plausible l'idée qu'il en est de même dans les phénomènes mystiques. Crookes a démontré que le magnétisme animal est une force qu'on peut transférer.

En compagnie de ses collègues de la Société Royale, Wallace, Huggins, de Margan, Varley, il prouva que le poids des objets inorganiques variait sous l'influence du médium Home, et cela au moyen d'un appareil imaginé par lui-même et dont le médium ne pouvait comprendre le mécanisme. A l'aide de cet appareil, il constata des variations de poids de 25 à 100 livres. Par la simple imposition des mains, Home produisait un changement de poids dépassant de 140 livres celui que Crookes pouvait produire en employant toute sa force. Il nomme *force psychique* cette force particulière qui peut agir sans contact immédiat, qui est liée d'une façon inconnue à l'organisme humain, qui existe chez tous les hommes, bien que ses manifestations ne soient énergiques que dans les médiums, chez qui elle est d'ailleurs soumise à un flux et reflux dont on ne se rend pas compte, et même va jusqu'à disparaître totalement. Le professeur Butlerow a aussi fait des expériences semblables, dans lesquelles la tension normale du dynamomètre fut dépassée de 100 à 150 livres, alors que les mains de Home étaient en contact avec l'appareil, de telle façon que le moindre effort de sa part aurait diminué et non augmenté la tension. Le professeur Hare fit aussi la même expérience avec un appareil que le médium ne touchait pas directement, mais seulement au moyen d'une couche d'eau interposée, et l'aiguille indiqua une tension de 18 livres par pouce carré. Enfin Crookes construisit un appareil qui ne pouvait être actionné que par une force très puissante et que Home devait s'abstenir de toucher ; néanmoins l'aiguille indiqua

une tension considérable, même lorsque les mains de Home étaient à une distance de 3 pouces de l'appareil. En d'autres occasions, on constata que l'appareil était actionné à une distance de 2 à 3 pieds. La manifestation de cette force psychique, trouvée aussi par Crookes chez des personnes de sa connaissance, était toujours liée à une absorption correspondante de force vitale (1).

La pesanteur n'est donc pas une propriété fixe des corps et il existe dans l'homme une autre force qui peut, suivant les circonstances, s'ajouter ou s'opposer à la pesanteur, et de plus, qui peut être transférée aux corps inorganiques. Il ne nous en faut pas davantage pour nous rendre capables de comprendre certains phénomènes d'ordre mystique, qui, d'ailleurs, n'en resteraient pas moins des faits réels, si on ne les comprenait pas du tout.

Mais comme la force psychique est sujette à de grandes fluctuations, et même quelquefois fait entièrement défaut, on peut d'avance s'attendre à ce que les expériences qu'on tente avec elle échouent fréquemment ; il y a donc une contradiction logique dans l'exercice de la profession de médium, car c'est vouloir faire agir à heure dite une force dont on ne peut diposer à son gré. C'est là un écueil sur lequel doivent souvent échouer les médiums de profession, obligés qu'ils sont fréquemment de remédier par artifice au manque de la force psychique qu'ils voudraient mettre en jeu, chaque fois du moins que le défaut de prévision chez l'expérimentateur leur permet d'agir ainsi ; pour cette raison on peut s'attendre à ce qu'ils soient souvent convaincus de fraude.

La Bible raconte que Simon le Mage, d'après le témoignage de Justin, honoré encore comme un être divin, 130 ans après J. C., s'éleva dans les airs devant l'apôtre Pierre. Pour montrer que les mages de ce temps-là étaient des gens semblables aux médiums d'à présent et qu'il y a encore entre eux d'autres anologies, nous allons citer, d'après le témoignage de Clément, disciple de Pierre, les phénomènes produits par Simon. On croirait presque lire le programme complet d'un médium de nos jours :

« Si on me lie, je puis me délier moi-même..... Je puis faire pousser spontanément des arbres et des buissons ; si on me jette dans le feu, je ne brûlerai pas ; je puis changer mon visage de telle façon qu'on ne me reconnaisse plus ; je puis voler dans l'air comme un oiseau (2). »

Afin de rendre le parallèle plus clair, remarquons que l'aptitude des médiums à se délier est de celles qui sont exercées journellement. Certainement on ne peut contester qu'il serait facile à un médium de s'exercer à se débarrasser de certaines ligatures ; mais, non moins certainement, il est illogique de prétendre que le médium peut se rendre apte à se débarrasser de ligatures de toute

(1) Crookes. *Der spiritualismus und die Wissenschaft.*
(2) Widmann. *Faust.* 96.



sorte, variant à chaque séance. Pour ce qui concerne la croissance subite des arbres et des arbustes, il suffit de remarquer qu'aussi bien les fakirs hindous que certains médiums, comme miss Espérance, produisent ce phénomène. Le savant français Jacolliot a raconté de nos jours ce qu'il a vu faire aux fakirs ; mais je trouve les mêmes phénomènes déjà rapportés dans le *Nouveau voyage aux Indes orientales* de Christophe Langhaus en 1706. Quant à ce qui concerne miss Espérance, *The Herald of Progress* du 3 septembre 1880 donne la gravure d'un *ixura crocata* poussé sous son influence ; le numéro de ce journal m'a été envoyé par un témoin oculaire du phénomène, le professeur Sellin. Pour ce qui est de l'immunité dont jouissent les médiums à l'égard du feu, il existe encore à Londres des centaines de témoins qui ont vu Home tenir dans ses mains des charbons enflammés et conférer cette immunité à d'autres personnes, voir même à des objets inanimés. Une fois, il mit sa tête dans le feu d'une cheminée, de telle sorte que les langues de la flamme sortaient entre les mèches de ses cheveux. Les savants diront que c'étaient là des exercices de prestidigitation, mais un des meilleurs prestidigitateurs, Bosco, repousse énergiquement cette idée.

Le changement de visage dont parle le mage Simon apparaît aussi chez les médiums, sous le nom de transfiguration ; nous avons déjà vu que les phénomènes de lévitation se produisent aussi dans le spiritisme.

De même que cet ancien mage, Jamblique, dans le livre qui lui est attribué sur les *Mystères des Egyptiens*, n'est compréhensible que pour celui qui est au courant du spiritisme. On comprend qu'il parle des mouvements convulsifs des médiums, lorsqu'il dit que le corps de l'homme « saisi par l'esprit divin », tantôt reste immobile et tantôt se remue violemment. Les paroles suivantes rappellent l'épreuve du feu et l'épreuve de l'eau auxquelles on soumettait les sorcières : « Ils marchent sur des charbons ardents et traversent les rivières à la nage d'une manière merveilleuse. » Il mentionne aussi la lévitation extatique qui se produit fréquemment chez les médiums. Dans une séance à laquelle j'étais présent, un des assistants, quoique très grand, avait dû encore se hausser sur la pointe des pieds et étendre le bras de toute sa longeur pour continuer à tenir la main du médium Eglinton ; cette personne estimait à huit pieds la hauteur dont le médium s'était élevé au-dessus du sol. Le savant théologien Harless a omis, en rapportant ce passage de Jamblique, un détail qui lui paraissait probablement trop hardi, mais qui se trouve aussi bien dans l'édition latine que dans l'édition grecque, celui-ci : que le corps augmente en longueur et en volume. Ce fait a été souvent observé chez Home. Le savant juriste Jenken dit : « L'allongement se produit ordinairement à partir des hanches et atteint un empan ; dans une certaine occasion, j'ai mesuré une extension extraordinaire du corps, qui allait jusqu'à

8 pouces. » Le raccourcissement du corps est également surprenant; j'ai vu moi-même la taille de Home réduite à cinq pieds ; j'ai même, comme cela est rapporté dans *Human Nature* de Mars 1869, mesuré l'extension et le rétrécissement de la main, du bras et du pied. Heureusement que cette extension et cette contraction ont eu lieu devant cinquante témoins et se trouvent établies de façon qu'on ne puisse les mettre en doute (1). A propos du même phénomène, lord Lindsay rapporte : « Dans une autre occasion, j'ai vu M. Home, pendant une trance, s'allonger de onze pouces. Je le mesurai debout contre le mur où je marquai la taille qu'il atteignait ; mais je ne me contentai pas de cela, je le fis placer au milieu de la chambre et posai une chandelle allumée devant lui, de façon qu'il projetât sur la muraille une ombre dont je traçai les contours. Lorsqu'il fut réveillé, je mesurai sa taille naturelle et l'ombre qu'elle projetait ; les résultats furent concluants. Je puis certifier qu'il ne se souleva point au-dessus du sol et qu'il ne se dressa point sur ses orteils, parce que j'observai soigneusement ses pieds et parce qu'un des assistants posa son pied en travers sur ceux de Home, mit une main sur son épaule et l'autre à sa taille..... Il se tenait droit au milieu de la chambre et avant que l'allongement commençât, je mis mon pied sur les siens. Je puis donc jurer que ses talons ne quittèrent pas le sol. Lorsque Home se tenait contre le mur dans son état d'allongement, lord Adare mit son pied sur ceux de Home, pendant que je marquai sa hauteur sur la muraille. Je le vis encore une autre fois s'allonger, alors qu'il était étendu horizontalement sur le sol. Lord Adare était présent. Home paraissait grandir aux deux extrémités, et son corps, en s'allongeant, nous repoussa, lord Adare et moi. »

Les gens éclairés diront évidemment que Home était un adroit imposteur. Mais je leur demanderai alors : Qui donc trompait chez les philosophes alexandrins qui, eux, ne se servaient pas de médiums pour expérimenter, mais étaient eux-mêmes des médiums. Et si l'homme éclairé répond que toute l'école alexandrine n'était pas autre chose qu'une bande d'imposteurs, je m'inclinerai non devant la raison contenue dans cette explication, mais devant les conséquences qu'elle implique.

On a rapporté le même phénomène des enchanteurs caraïbes, bien longtemps avant qu'on eût entendu parler de spiritisme. « On les voit souvent en extase, et alors un esprit étranger paraît s'emparer d'eux ; il parle du fond de leur poitrine (il s'agit de médiums parlants), agit par leurs organes et souvent les élève en l'air ou bien les fait paraître plus grands qu'ils ne sont de leur taille naturelle (2). » Il en était de même au moyen-âge. L'abbé Wilhelm von St-Agatha visita une possédée de laquelle il dit : « La femme

(1) Bericht der Dialektischen Gesellschaft, II, 18.

(2) Lafitau. *Mœurs de sauvages amériquains*, 370, 382. Görres. *Christliche mystik* III, 529.



commença à enfler sous leurs yeux et à monter dans l'air à la façon d'une tour (1) » Bodin dit de même que « le diable les allongeait jusqu'au toit (2). »

A celui qui trouverait insuffisant ce parallèle de l'ancienne et de la nouvelle mystique, on peut donner le conseil de consulter le *Rituale Exorcistarum*. Les signes qu'on y donne de la possession se rencontrent, point par point, dans les documents que nous possédons sur les somnambules et les médiums. Le rituel indique : 1° La connaissance des choses futures. 2° La vue à distance. 3° La lecture de la pensée. 4° La compréhension des langues étrangères. 5° L'usage des langues étrangères. 6° L'exaltation intellectuelle. 7° La manifestation de forces physiques en contradiction avec le sexe et l'âge. 8° La suspension en l'air durant un temps considérable.

On voit que le spiritisme (3) fait la lumière sur des phénomènes observés de tout temps et expliqués différemment à chaque époque. Jamblique, en vertu de ses idées philosophiques, nommait « saisis par Dieu » ceux que, du point de vue catholique, on déclarait au moyen-âge « possédés du démon » et qu'aujourd'hui, d'après les idées matérialistes, on traite de jongleurs et de prestidigitateurs. En raison de notre ignorance, nous préférons admettre aujourd'hui que nos ancêtres ont, durant des siècles, cru à des choses qui n'existent pas et nous qualifions de superstitieux des écrivains dignes de la plus haute estime. Zeller, dont la *Philosophie des Grecs* est si magnifiquement composée, tant qu'il s'occupe des parties rationnelles de cette philosophie, d'Aristote par exemple, n'y comprend plus rien, dès qu'il se met à parler des Néo-Platoniciens. S'il avait eu connaissance des faits révélés par le spiritisme, il n'aurait jamais dit que les philosophes alexandrins firent périr l'esprit scientifique dans la superstition, la fantasmagorie et le fanatisme, et que Jamblique, spécialement, dans ses *Mystères des Egyptiens*, après avoir donné une théologie spéculative fondée sur les plus hauts principes de la métaphysique, prend assez rapidement la voie de la superstition la plus enténébrée (4).

C'est toujours le dernier refuge du rationalisme d'attribuer aux hommes de grand renom un mélange de génie et de folie, lorsqu'ils témoignent en faveur de phénomènes incroyables. Quand Zœllner prit parti pour le spiritisme, on fit courir le bruit qu'il était devenu fou. Lorsque Fechner et Weber vinrent prendre place à ses côtés, on déclara que l'âge avait affaibli leurs facultés. Quand l'opinion publique anglaise commença à regarder l'exten-

(1) Görres. IV, 287.

(2) Bodinus. *Dæmonomamia*, II, dans sa relation sur une fille possédée à Lewenberg en Silésie.

(3) Ce n'est pas le Spiritisme, mais la Théosophie seule, qui fait la *vraie* lumière sur ces phénomènes, en leur restituant leur caractère *réel* et en en faisant connaître la cause. N. D. L. D.

(4) Zeller. Philosophie des Griechen III, 2, 715, 716.

sion du spiritisme comme une calamité, elle désigna Crookes comme l'homme le plus capable de mettre fin à cette superstition en la soumettant à l'examen scientifique; celui-ci prit en effet la chose en main et pendant quatre ans expérimenta dans son laboratoire avec une adolescente comme médium. Mais lorsque Crookes se déclara convaincu de la réalité des faits spirites, on soutint que son opinion était sans valeur. Il en arriva de même à Wallace et dernièrement encore dans la *Deutsche Rumdschau*, le professeur Preyer disait de lui qu'il avait perdu son autorité scientifique en s'occupant de spiritisme. Mais comme Zœllner, Wallace et Crookes, pendant leurs expériences sur le spiritisme et depuis lors, ont écrit des livres de premier ordre, ce dont Preyer lui-même convient, celui-ci ferait sagement d'abandonner son hypothèse, douteuse même pour un physiologiste, qu'il puisse y avoir une si étrange alternance de génie ou de folie dans la même tête. On pourrait aussi bien soutenir que, tout en restant les mêmes, des yeux tantôt sont doués d'une vue perçante, tantôt sont complètement aveugles.

En constatant que les phénomènes du somnambulisme, de la sorcellerie, de la possession démoniaque et de la médiumnité ont été observés de la même manière à toutes les époques, nous nous trouvons en présence d'une alternative impitoyable : ou bien il nous faut croire que, durant deux ou trois mille ans, l'humanité a été plongée dans les ténèbres de la superstition et que nous sommes sur le point d'y plonger à nouveau, ou bien nous devons admettre que durant la courte période de clarté intellectuelle formée par les cent ou deux cents ans qui ont précédé notre époque, les hommes se sont trompés sur la mystique. La seconde hypothèse est d'une simplicité incomparablement plus grande que la première, et, suivant le principe que la nature emploie la moindre force pour la production d'un effet déterminé, je me vois forcé de l'accepter.

Il est inutile de pousser plus loin le parallèle établi. Chacun est d'ailleurs apte à le faire en consultant les ouvrages qui traitent de ces questions, et, dans mes travaux ultérieurs, j'aurai plus d'une fois l'occasion d'y revenir. J'ajouterai seulement quelques considérations.

Nous trouvons la lecture de pensée, — que M. Preyer le sache ! — sans contact, chez les saints, les possédés, les sorcières, les somnambules et les médiums ; l'aptitude à délier les liens les plus solidement fixés, à parler des langues étrangères, à attirer des objets inanimés, chez les somnanbules et les médiums ; l'action d'avaler des épingles chez les possédés aussi bien que chez les jeunes filles extatiques du Tyrol; des coups frappés, des écrits tracés par des mains invisibles, l'action à distance, des pierres jetées par quelqu'un qu'il est impossible de découvrir, chez les sorcières aussi bien que chez les médiums. On peut encore aujourd'hui appliquer aux somnanbules les paroles de Saint Paul : « A l'un est donnée par



l'Esprit la parole de sagesse, et à l'autre, par le même Esprit, la parole de connaissance ; à un autre la foi par ce même Esprit, à un autre les dons de guérison ; à un autre les opérations des miracles ; à un autre la prophétie ; à un autre le don de discerner les esprits ; à un autre la diversité des langues ; à un autre le don d'interpréter les langues (1). »

Il n'est pas possible d'expliquer une correspondance de faits qui s'est produite dans tous les temps et chez tous les peuples par une imposture universelle. La fraude et la prestidigitation progressent avec le temps, tandis qu'ici nous constatons un conservatisme remarquable à l'égard de ces phénomènes qui partout et constamment se reproduisent les mêmes. Il ne nous reste plus qu'à nous demander comment il a pu se faire qu'une croyance basée sur des faits ait si généralement disparu de la conscience humaine, à notre époque de lumières, que celui qui veut la soutenir aujourd'hui, quels que puissent être d'autre part ses mérites scientifiques, ne puisse échapper à l'accusation de folie. L'explication la plus simple serait que justement, à notre époque de lumières, les faits sur lesquels cette croyance est basée ne se produisent plus. Il semble que c'est en effet ce qui a lieu. Durant le moyen-âge, méconnaissant la véritable nature des sorcières, on les extirpa par le fer et le feu. Soldan évalue à neuf millions et demi le nombre des personnes qui furent brûlées et exécutées durant les onze derniers siècles (2).

Comme les aptitudes médiumistiques sont assez rares, cette extirpation à outrance a joué un rôle de sélection qui a réduit l'humanité à n'être composée que de gens d'une constitution normale et a par conséquent renforcé la tendance rationaliste de l'esprit humain. Il s'ensuivit forcément une décroissance de la sorcellerie, décroissance que notre âge de lumières attribua naïvement à la puissance de son intelligence devenue capable de réduire à néant une illusion purement subjective. Mais voici que le développement de la sorcellerie, après avoir été arrêté pendant cent ou cent cinquante ans par le progrès des lumières, redevient aujourd'hui possible, et les gens éclairés expliquent cette possibilité de développement comme un retour à une antique superstition.

Je crois cependant que la science (3) trouvera l'explication des phénomènes mystiques, avec cette restriction toutefois que cette explication ne sera pas trouvée par la science de nos jours mais par une science plus riche, sachant qu'il existe dans l'homme des forces encore inconnues et qu'il y a des rapports encore insoupçonnés entre l'homme et la nature. Je crois aussi que la science sera forcée de reconnaître l'existence d'un monde intelligible. Chaque science

(1) Saint Paul. *Corinthiens* x, 8. 10.

(2) Soldan. *Geschichte der Hexenprozesse*, I, 453.

(3) La science des savants modernes car, pour les occultistes et les Théosophes, il y a beau jour qu'ils connaissent les lois de ces phénomènes aussi vieux que le monde. N. D. L. D.

suppose que le domaine de la nature qu'elle explore est régi par des lois ; je suis persuadé que l'humanité, au lieu d'aller s'égarer dans le domaine du merveilleux, cherchera à expliquer les merveilles des temps passés qu'elle nie aujourd'hui, et que grâce aux phénomènes présentés par les sorcières et les médiums, la science finira par reconnaître l'existence et découvrir les lois du monde intelligible.

CARL DU PREL

Traduit du Sphinx.

UN MOT SUR L'ASTROLOGIE

L'Astrologie est la Science antique qui traite, en général, des rapports entre les diverses parties de l'Univers, et, en particulier, de l'influence des Astres sur tout ce qui attient à notre planète.

Les Astres influent donc sur ce qui se passe ici-bas ? L'action de la Lune est déjà reconnue. Pour admettre, sinon établir, qu'il en est de même par ailleurs, il suffit de dire que l'Univers peut être considéré comme un vaste Océan dont toutes les molécules réagissent de toutes façons les unes sur les autres. C'est encore un grand corps dont les soleils, les planètes et ce qu'elles portent, ne sont que les particules de divers ordres. Qu'une seule cellule du corps humain, *microcosme*, soit altérée d'une façon quelconque, l'organisme tout entier, on le sait, s'en ressent plus ou moins. Eh bien, il en est de même du *macrocosme*.

*
* *

La théorie complète de la science astrologique est malheureusement perdue : il ne reste qu'une partie des Règles qui la composent, de sorte que, pour le moment, l'Astrologie semble n'être plus qu'une *science empirique*. Mais la vérification des formules permet de tenir pour exacts, et, par suite, virtuellement existants, les théorèmes d'où elles ont dérivé. Et ces seuls éléments sont peut-être les preuves ou les indices les plus frappants qu'une civilisation incomparablement plus avancée que la notre actuelle ait existé dans des temps préhistoriques. Sous réserve de ce qui nous reste à connaître de l'Astrologie, on peut dire aussi que cette science est l'une des plus importantes qui soit, puisqu'elle a trait à l'homme même et à sa destinée.

*
* *

On demandera maintenant s'il est vraiment possible que la desti-



née d'un homme puisse être prévue, et, ensuite, si le fait qu'une destinée attienne à des conditions de temps et de lieu ne constitue pas la fatalité la plus étroite et la moins conciliable avec l'idée communément admise de la liberté humaine ? Le problème est en effet insoluble avec les seules données des philosophies de l'Occident, et c'est bien, en y ajoutant l'action des siècles qui dégrade ou dissipe tout, ce qui explique le mieux le discrédit, que dis-je, la négation presqu'absolue dans lesquels sont actuellement tenues les Règles mêmes, imparfaitement conservées d'ailleurs, de la Méthode Astrologique.

Il n'en va pas tout à fait ainsi lorsqu'on éclaire la question au moyen des lueurs projetées par la *Théosophie orientale*, ce vestige immanent aussi, et enfin restauré, des temps archaïques. Pour n'esquisser ici qu'une parcelle de ce qui s'en applique à la question présente : l'Homme est un pélerin à travers les âges qui a pour guide sa volonté, pour seule imposition absolue la Loi de Justice, et dont les étapes sont les Renaissances successives : *la nature d'une existence quelconque dépendant de la précédente, et celle-là régissant la suivante.*

Dès lors donc qu'avant de naître à la lumière du jour, les traits principaux de l'existence à venir sont assignés, il ne reste plus à considérer que le mode par lequel la *personnalité* naissante pourra être soumise aux influences déterminant les conditions à venir. Et c'est ici qu'interviennent les actions planétaires réciproques auxquelles nous avons fait allusion en commençant. De même, en effet, que nous voyons la répartition des races aborigènes, et, par suite, de certaines des conditions de l'existence sur notre planète, varier avec la position géographique, de même nous pouvons admettre que la situation relative par rapport à d'autres astres que le soleil seul, influe sur d'autres conditions aussi, et c'est ce que corrobore l'expérience.

Autrement dit, la monade humaine, dont le sort à venir est assigné par sa précédente existence, est projetée, à nouveau, à la vie terrestre, de par la grande Loi d'Ajustement, dans les conditions de temps et de lieu, et de noms aussi, qui assurent, au moyen des influences nécessaires, la réalisation de cette destinée assignée. Et inversement, alors, la considération des conditions précitées permet, en se servant des résultats de l'expérience, de discerner les influences en jeu, et de remonter par suite à la connaissance de la destinée recherchée. Telle est, en somme, la philosophie de l'Astrologie.

*
* *

Dans les Règles Astrologiques actuelles, on ne fait intervenir que le *Soleil*, les planètes *Mercure*, *Vénus*, *Mars*, *Jupiter*, *Saturne*, *Uranus*, *Neptune*, et *notre satellite*. Il y a pourtant d'autres éléments en jeu, non des moindres, notamment les *planètes invisibles de la chaîne* à *laquelle appartient la terre*. (Doctrine Secrète). L'ignorance



dans laquelle on a été replongé à cet égard a fait enlever des Règles ce qui attenait à ces éléments, et l'on a ainsi perdu, peut-être, les termes les plus précis des formules. On peut remarquer aussi que le Soleil et la Lune entrent en même ligne de compte, alors que, sur le plan physique, il y a une grande disparité entr'eux. C'est qu'au point de vue ésotérique, d'après la *Doctrine Secrète* divulguée par *H. P. Blavatsthy, le Soleil n'est que le frère aîné de la terre, dont la Lune est la mère.*

. . . .

*
* *

Ces quelques principes posés, nous dirons que le calcul astrologique s'applique à quatre objets différents, d'où autant de titres distincts.

L'*astrologie Généthliaque* est celle qui s'applique à l'étude des destinées personnelles. L'*Astrologie politique* a trait aux destinées des nations généralement personnifiées par leurs chefs.

L'*Astrologie horaire* ou *horoscopique* vise les événements devant survenir à époques déterminées.

Et l'*astrologie météorologique* s'occupe de la prévision des phénomènes de l'espèce, y compris les mouvements seismiques.

*
* *

Dans l'Inde qui, malgré l'obscuration de l'ère présente, est restée plus imprégnée que l'Occident des données de la science antique, l'Astrologie est plus en faveur que chez nous, et l'on possède notamment des tables très singulières, à nombreux arguments, dont la situation du lieu de naissance et la date, avec lesquelles on a obtenu des résultats stupéfiants. Ce sont les *Nadhi Granhams*. L'élément *personnel* est en outre déterminé par le nom et les prénoms qui entrent en ligne par la valeur des *nombres* qui les réprésentent.

Les méthodes par le calcul direct emploient les mêmes éléments, mais l'usage en est difficile, lorsqu'il n'est pas aidé par une aptitude spéciale.

Nous n'en dirons pas davantage pour le moment, renvoyant aux onvrages spéciaux sur la matière, en ne cachant pas toutefois qu'ils sont assez rares en Français, celui d'Ely Star n'étant qu'un abrégé, qui gagnerait du reste à être plus méthodiquement exposé, tandis que les auteurs anglais ayant écrit sur l'Astrologie sont nombreux et estimés. Sans remonter à Lilly, nous nous bornerons à citer Banghan, Pearce, Raphaël et Zadkiel.

Ce dernier a récemment trouvé que le vaisseau cuirassé anglais « Victoria » par la date, 9 *avril* 1887, et le lieu de son lancement, Elswich, avait fatalement assumé sur lui les plus désastreuses influences. « *Mars* et le *Soleil* étaient alors *en conjonction*, et le *Bélier* dans la *huitième maison.* » La huitième maison marque la ruine, et le bélier régit la tête. Or c'est à l'Avant, c'est-à-dire à la tête, que le *Victoria*



a été frappé par le *Camperdown*. Le bâtiment était ainsi à la merci de la moindre absence mentale : la volonté humaine étant l'un des principaux facteurs passibles de contrebalancer la fatalité. Et l'on sait que l'amiral Tryon, le jour de la catastrophe, était souffrant, n'était pas en possession de tous ses moyens... Il est du reste probable qu'en calculant l'horoscope de l'infortuné officier général, si l'on en possédait tous les éléments, l'on discernerait aisément les influences qui devaient l'assiéger et qui l'ont réduit.

*
* *

Aussi bien, le jour où les nations appelleront des *Sages* pour les gouverner, il ne sera mis, dans les principales charges de l'Etat, et notamment à la tête des armées ou des flottes, que des hommes dont les horoscopes, soigneusement calculés, auront donné des présomptions favorables autrement établies que celles admises de nos jours...

Mais l'heure d'un tel changement n'est pas encore sonnée. Il faut auparavant, peuples d'Europe surtout, que nous épuisions le *karma* depuis longtemps suspendu sur nos têtes, et dont la fin du premier cycle mineur de *Kali Yuga, l'an* 1897, ne doit être que l'*entrée* en réalisation.

Gare aux années à venir !

D. A. C.

RÉMINISCENCES

DE H. P. BLAVATSKY ET DE LA « DOCTRINE SECRÈTE »

(*Suite*)

CHAPITRE IV

Il me suffira de décrire l'histoire d'une seule journée pour donner une idée de la vie de H. P. B. et de la mienne à cette époque.

Dès 6 heures du matin j'étais réveillée par une servante qui apportait une tasse de café à Madame Blavatsky ; cette dernière se levait ensuite, s'habillait, et dès 7 heures elle était à écrire à son bureau, dans le salon.

Elle m'annonça que c'était son invariable habitude, et que le petit déjeûner serait servi à 8 heures.

Elle se rasseyait à sa table aussitôt après ce déjeûner et attaquait dès lors avec ardeur le travail de la journée. On servait le dîner à 1 heure et j'agitais une petite sonnette pour en avertir H. P. B.

Elle venait quelquefois immédiatement, comme il lui arrivait aussi de rester enfermée des heures durant dans sa chambre, jusqu'à ce qu'enfin notre servante Suisse vînt à moi, les larmes aux yeux, me demandant ce qu'on devait faire du dîner de Madame, car il était en train de se glacer ou de se désécher, de se brûler ou de se gâter complétement. H. P. B. arrivait enfin, exténuée par le jeûne et par ces longues heures d'un travail fatigant, et on était obligé de lui préparer un nouveau dîner ou de faire venir quelques aliments de l'Hôtel. A sept heures du soir, elle quittait son travail, prenait un peu de thé et nous passions ensuite une agréable soirée.

Confortablement assise dans son large fauteuil, H. P. B. avait l'habitude de disposer des cartes pour un jeu de Patience, ce qui, prétendait-elle, reposait son esprit. On aurait dit que le travail mécanique de l'arrangement des cartes lui permettait de délivrer son esprit de la concentration exigée par le labeur de la journée. Elle n'aimait pas à parler Théosophie le soir. La tension mentale était si rigide pendant le jour qu'il lui fallait, avant tout, du repos ; je me procurais donc autant de journaux et de revues que possible et je lui faisais la lecture des articles et des passages que je supposais devoir le plus l'intéresser et l'amuser. Elle se couchait à 9 heures, et s'entourait de ses journaux Russes qu'elle lisait jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Nos jours s'écoulaient ainsi dans cette même uniformité ; le seul petit changement digne d'être noté c'est qu'il lui arrivait parfois de laisser ouverte la porte qui séparait sa chambre de travail de la salle à manger où je me tenais, et que, dans ces cas, nous causions ensemble de temps à autre ; j'écrivais des lettres pour elle ou nous discutions le contenu de celles que nous avions reçues.

Nous avions peu de visiteurs. Une fois la semaine nous avions la visite du docteur, qui venait prendre des nouvelles de la santé de H. P. B, ; il restait à bavarder pendant plus d'une heure. Quelquefois, mais rarement, notre propriétaire, un Juif matériel, nous racontait une bonne histoire de la vie, telle qu'il la voyait à travers ses lunettes, et nous éclations plus d'une fois d'un franc rire qui coupait agréablement la monotonie de notre ouvrage.

Je commençai à cette époque à en savoir plus long sur la « *Doctrine Secrète;* » j'appris qu'elle formerait un livre beaucoup plus volumineux qu'*Isis Dévoilée;* qu'elle comprendrait quatre volumes une fois achevée, et qu'elle livrerait au monde tout ce qu'il était permis, au stage actuel de son évolution, de révéler sur la doctrine ésotérique. « Evidemment, me dit-elle, cet ouvrage, sera fragmentaire et de larges chaînons seront forcément omis, mais il fera penser les hommes, et, dès qu'ils seront prêts, on en révélera davantage. »

« Mais, ajouta-t-elle après une pause, cela n'arrivera pas avant le siècle prochain, lorsqu'on commencera à comprendre et à discuter intelligemment le livre ».



Je fus bientôt chargée de recopier proprement le manuscrit de H. P. B., et je commençai à entrevoir ce qui faisait le sujet de cette « *Doctrine Secrète*. »

Je n'ai pas parlé jusqu'ici de la présence, à Wurzburg, d'un gentleman Hindou qui fut, pendant un certain temps, une personnalité importante dans notre petite société.

Un indien, noir de saleté, les vêtements en loques et de mine piteuse, se présenta un jour, à Adyar, chez Madame Blavatsky. Il se jeta à ses pieds et, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, il la supplia de le sauver.

D'après les renseignements qu'il donna il aurait fui dans la jungle, sous l'influence d'un accès d'exaltation religieuse, disposé à renoncer au monde, à devenir un « habitant de la forêt, » à se consacrer à la contemplation religieuse et à la pratique de la Yoga. Là il s'etait rendu chez un yogi décidé à l'accepter comme chéla ou disciple, et avait étudié pendant un certain temps le difficultueux et dangereux système « de Hatha Yag, » lequel s'appuie presque exclusivement sur des procédés physiologiques pour le développement des pouvoirs psychiques.

Epouvanté enfin à la vue de ses expériences et de l'entraînement formidable auquel il avait à se soumettre, il s'échappa et quitta son Guru. Comment fut-il conduit vers H. P. B. ? c'est ce qu'on ignore ; ce qu'il y a de certain c'est qu'il vint à elle, qu'elle le réconforta, calma son esprit, l'habilla, le nourrit, et ensuite commença à lui enseigner, sur sa demande, le vrai sentier du développement spirituel, la philosophie Raja Yoga. Il lui voua, en retour, une dévotion de toute sa vie, et, lorsqu'elle partit de l'Inde pour l'Europe, il obtint d'être emmené avec elle.

C'était un petit homme, de tempérament nerveux, avec des yeux brillants et perlés. Pendant les premiers jours de mon séjour à Wurzburg il était continuellement à me parler, me traduisant des histoires de ses livres Tamils, me racontant toutes sortes d'aventures étonnantes qui lui étaient arrivées durant son séjour dans la forêt avec son maître de Hatha Yag. Mais il ne séjourna pas longtemps à Wurzburg. Madame Gébhard lui envoya un jour une invitation cordiale pour aller la visiter à Elberfeld, et un beau matin, après une scène de départ pleine d'effusion, dans laquelle il déclarait à H. P. B. qu'elle avait été pour lui plus qu'une mère, qu'il avait passé chez elle les jours les plus heureux de sa vie, il partit, — et, j'ai le regret de le dire, — pour ne plus retourner. Bientôt les flatteries lui tournèrent la tête et le cœur, et le pauvre petit homme mentit à ses serments les plus sacrés.

Je désire passer rapidement sur de pareils incidents et ajouter, quoique ce soit triste à dire, que si ce ne fut pas le seul fait d'ingratitude et de désertion, ce fut celui qui affecta peut-être le plus douloureusement H. P. B. Je le mentionne ici comme exemple de ces peines mentales qui, ajoutées aux maladies et à



la faiblesse physique, lui rendirent la tâche si lente et si pénible.

La paisible et studieuse existence que j'ai essayé de décrire se continua quelque temps, et l'œuvre avançait bon train, lorsqu'un beau matin nous fûmes surprises par un coup de foudre. H. P. B. reçut par le premier courrier, sans un mot d'avertissement, un exemplaire du fameux « *Rapport de la Société des recherches psychologiques.* » Ce coup, se présentant ainsi, fut aussi cruel qu'inattendu. Jamais je n'oublierai cette journée, ni le regard d'affreux désespoir qu'elle jeta sur moi, au moment où entrant dans son salon, je la trouvai avec l'opuscule ouvert entre ses mains. « Voilà le Karma de la Société Théosophique, cria-t-elle, et il tombe sur moi. Je suis le bouc émissaire. Je suis destinée à supporter tous les péchés de la Société et maintenant que je suis baptisée le plus grand imposteur du siècle et une espionne Russe par-dessus le marché, qui donc voudra bien m'écouter ou lire la *Doctrine Secrète*? Comment pourrai-je accomplir le travail que le Maître m'a confié ? Oh ! phénomènes maudits ! que je n'ai produit que pour plaire à des amis et pour instruire ceux qui m'entouraient. Quel terrible Karma ! Comment pourrai-je vivre ainsi ? Et si je meurs, l'œuvre du Maître est perdue avec la Société ! »

Elle ne voulait rien entendre et, dans son exaltation, elle ajouta en se tournant vers moi : « Pourquoi ne partez-vous pas aussi ? Pourquoi ne me laissez-vous point ? Vous êtes Comtesse, vous ne pouvez rester ici avec une femme perdue, exposée au mépris du monde entier, que partout on montrera du doigt comme un fourbe et un imposteur. Partez avant d'être souillée par mon opprobre ! »

« H. P. B... lui dis-je, au moment où nos yeux se rencontrant je la regardai fixement, vous savez que le Maître vit, qu'il est vôtre gourou et qu'il a fondé la Société Théosophique. Comment cette dernière pourrait-elle donc périr ? Et puisque je sais tout cela, comme vous, puisque la Vérité est maintenant pour moi au-dessus de toute possibilité de doute, comment pourriez-vous croire un instant que je serais capable de vous abandonner et de trahir la Cause que nous avons toutes les deux juré de servir ? Tous les membres de la Société Théosophique fussent-ils parjures à la Cause que je resterais avec vous et nous attendrions ensemble dans le labeur l'aurore de meilleurs jours. »

Des lettres arrivèrent pleines d'injures et de récriminations, des Membres démissionnaient, l'apathie et la crainte tenaient ceux qui restaient. Ce fut un temps rude, l'existence même de la Société Théosophique parut menacée, et H. P. B. la sentait s'émietter sous ses pieds.

Sa nature sensitive était trop profondément blessée, son indignation et son ressentiment à la vue d'une injustice flagrante trop fortement soulevés, pour qu'elle pût céder immédiatement à des conseils de patience et de modération. Pour elle, il fallait partir sur le champ pour Londres et pulvériser ses ennemis dans les flammes



d'un juste courroux. Je la calmai enfin, mais pour peu de temps. Chaque courrier ne faisait qu'accroître sa colère et son désespoir, et pendant longtemps il nous fut impossible de faire un travail sérieux. Elle comprit enfin qu'en Europe, pas plus que dans l'Inde, elle ne pourrait trouver dans la loi un espoir ou un remède. Cela ressort d'un passage de la « Protestation » qu'elle ajouta à la réponse de M. Sinnet, au « Rapport » intitulé : « Les phénomènes du Monde Occulte et la Société des Recherches psychiques » Je cite le passage : » M. Hodgson sait, dit-elle, et le Comité ne l'ignore pas, qu'il n'a rien à craindre d'un procès en diffamation. d'abord par ce que je n'ai pas l'argent nécessaire à une procédure aussi coûteuse (car j'ai toujours donné tout ce que j'ai possédé à la cause que je sers), et ensuite parce que ma justification demanderait l'investigation de certains mystères psychiques qui ne sont pas de la compétence d'un tribunal; il est aussi des questions auquelles j'ai solennellement juré ne jamais répondre, et qu'un examen juridique de ces calomnies amènerait inévitablement en première ligne, et mon silence et mon refus de répondre à certaines demandes seraient considérés comme une offense à la cour. Voilà l'explication des attaques éhontées qu'on dirige contre une femme sans défense, et celle de l'inaction à laquelle je suis si cruellement condamnée. »

Pour compléter le récit personnel que j'ai à faire de ces temps douloureux, je dois donner encore l'impression personnelle de M. Sinnet, telle qu'il l'a exposée dans les « *Incidents de la Vie de Madame Blavatsky.* » « Pendant toute une quinzaine, dit-il, les émotions tumultueuses éprouvées par Madame Blavatsky l'empêchèrent absolument de travailler à son ouvrage. Son tempérament volcanique en fait un très mauvais défenseur de sa propre cause, quelle qu'elle soit. Parmi les lettres, les mémoires et les protestations qui épuisèrent ses forces, pendant cette cruelle quinzaine, peu, s'il en fut même, auraient été capables de montrer la vérité à un public froid et non sympathique, il est donc inutile de les ressusciter ici. Je la poussai à modifier suffisamment le ton d'une de ses protestations pour lui donner une forme présentable et pouvoir l'insérer dans une brochure que je fis imprimer vers la fin de Janvier; quant aux autres peu de personnes, si ce n'est ses amis les plus intimes, seraient capables d'apprécier correctement tout ce qu'elles contenaient de feu et de fureur. En effet, lorsqu'elle est excitée, son langage pourrait laisser croire à un étranger qu'elle est altérée de vengeance, que la passion la met hors d'elle, et qu'elle serait prête à se venger de ses ennemis avec sauvagerie, si elle les tenait entre ses mains. Il n'y a que ceux qui la connaissent à fond, comme la demi-douzaine d'amis intimes qu'elle possède, qui ont la certitude que, malgré toute cette effervescence sentimentale, sa rage crèverait comme une bulle de savon, si ces ennemis se trouvaient subitement en son pouvoir. »

(*à suivre*) C. WACHTMEISTER.



LES CYCLES

(*Suite*).

L'évolution corporelle des diverses Rondes est une image agrandie et inverse de l'évolution des Races. Ainsi *l'Upadhi* de notre première race eut pour prototype, et pour prédécesseur direct, l'enveloppe aqueuse, le corps évolué par les êtres intelligents de la troisième Ronde. Tous ces *Koshas* sont le legs indirect des ancêtres lunaires : la lune est aussi le symbole de l'eau, en même temps que celui du *Manas*. Dans la seconde Ronde évolua *l'Upadhi* aérien, et dans la première l'enveloppe de feu, héritage direct des Barishad-Pitris. Les formes de la première Ronde furent produites entièrement par l'impulsion de la vague astrale lunaire : mais dans chaque Ronde subséquente, cette impulsion n'a plus qu'à agir sur les reliques ou chayas des Rondes antérieures. On peut dire en outre, que dans les Rondes comme dans les Races, l'homme fut successivement asexuel, hermaphrodite et ovipare ; que ses procédés de croissance, de nutrition et de reproduction ressemblèrent successivement à ceux des minéraux et organismes très rudimentaires, puis des végétaux et animaux inférieurs chez qui nous retrouvons encore des fonctions physiologiques analogues. Mais en empruntant ces exemples aux règnes ou aux éléments, il faut se garder de les prendre à la lettre. Ainsi l'eau de la Ronde précédente était moins matérielle que nos gaz les plus subtils. De même il ne faudrait pas, d'une interprétation hâtive des enseignements, conclure que l'homme ait été un minéral dans la première Ronde, un végétal dans la seconde, etc... Les enseignements publiés par M. Sinnett dépeignent l'homme du 3me cycle comme un être éthéré, gigantesque, et quelque peu simiesque, si toutefois ce dernier terme peut se réconcilier avec le fait que les mammifères sont un produit de notre Ronde. Ils ajoutent que celui du premier cycle développa, « comme l'animal et le végétal, des corps monstrueux appropriés à la rudesse du milieu ambiant ». Une autre lettre de la même série nous apprend encore que les formes, pendant l'obscuration, « ne sont pas détruites, mais restent en *statu quo*, cristallisées pour ainsi dire. A chaque Ronde, il y a de moins en moins d'animaux, ces derniers évoluant eux-mêmes dans des formes supérieures. Durant la première Ronde c'est eux qui étaient les rois de la création. Dans la septième, les hommes seront devenus des dieux, et les animaux des êtres intelligents. Tirez de là vos conclusions. »

La conclusion de ces enseignements, et aussi celle de la D.S., c'est que ni dans notre jour planétaire, ni pendant la grande semaine dont ce jour est l'abrégé, l'homme n'a été ni un minéral ni un végétal, ni un animal inférieur. Les distinctions et les formes



actuelles des règnes sont particulières à notre Ronde, et l'on peut même dire à notre Race, puisque la flore et la faune atlanto-lémurienne n'existent plus qu'à l'état fossile. Au début de notre Ronde, et à plus forte raison de la première, l'humanité était peu différente de l'animalité supérieure. Celle-ci se perfectionne dans chaque Ronde par une sorte d'exosmose humaine, de même que l'humanité progresse avec l'aide d'entités supérieures : car de tout temps l'évolution procède à la fois d'en haut et d'en bas. Aux débuts de la vie, les divers règnes, au nombre de sept, étaient autres qu'ils ne sont actuellement. Au point de vue monadique par exemple, l'animal, le végétal et peut-être même certains minéraux ne forment qu'un seul règne, dont la Monade, à peine individualisée, est représentée par *Atma-Buddhi* ; et il y a des règnes encore inférieurs. Bien que, monadiquement, l'homme de la première Ronde fût encore dans cette même phase, ce qui explique que formellement il ressemblait aux animaux qui commençaient leur évolution, cependant il était immensément en avance de ces derniers, en ce qu'il avait accompli son évolution animale sur une autre chaîne. Il était ce que seront les animaux de notre dernière Ronde. Il possédait de riches potentialités qui ne tardèient pas à s'affirmer et lui firent distancer rapidement ses premiers compagnons d'apparence.

Quelque étranges que puissent paraître ces renseignements à la lueur des théories scientifiques modernes, ils sont formellement établis dans la D.S., et nous pouvons ajouter que, pour celui qui est capable d'élargir ses conceptions sous la pression même de leur étrangeté, ils ouvrent des horizons aussi infinis qu'infiniment logiques, et laissent entrevoir une courbe d'évolution bien plus immense encore que toutes celles dont nous avons parlé, et que celle décrite dans le Bouddhisme ésotérique. Il suffit de comprendre que l'évolution n'est pas limitée à une chaîne planétaire, mais se prolonge, avant et après, en une chaîne de chaînes ; que sur chaque chaîne, comme sur chaque planète, cette évolution ne recommence pas au commencement (car où est le commencement de l'évolution) mais seulement au point où elle s'était arrêtée sur une autre chaîne : de même que l'enfant, une fois né, ne fait que continuer l'évolution résumée pour lui dans la vie fœtale ; et que pendant cette colossale évolution, l'être traverse une série de formes, et les astres même une série d'états, dont ce que nous voyons n'est que le résultat et ne peut nous donner qu'une très vague idée. Pour comprendre la D.S., il faut abstraire de la science l'idée d'évolution, abstraire du Bouddhisme ésotérique l'idée du progrès en vagues spiraliformes, puis élargir progressivement et indéfiniment les conceptions ainsi abstraites. Cette Doctrine n'aurait pas été publiée si la théorie de l'évolution ne s'était fait jour dans le cerveau humain, et elle resterait incompréhensible pour quiconque ne se serait pas bien pénétré du plan magnifique et hardi esquissé dans le Boud-

dhisme ésotérique. Les révélations occultes, elles aussi, sont soumises à la loi cyclique.

Il est à remarquer que la D. S. ne nous dit pas grand chose de l'histoire des Rondes précédentes, et ne nous dit rien du tout des globes de notre chaîne autres que la terre. Dans les passages où est critiqué le Bouddhisme ésotérique, elle mentionne bien les termes employés dans la théorie de l'auteur, les globes, A. B. G. ou Z : mais pas un mot sur la nature de ces globes ou de leurs habitants. H. P. B. s'attache seulement à montrer que ces globes ne sont pas ce que M. Sinnett les croit être, sans nous dire un mot de ce qu'ils sont. Il doit y avoir de bonnes raisons pour ce silence. Un véritable occultiste cherche moins à détruire les conceptions déjà formées, même inexactes, qu'à les élargir en s'en servant. La conception des sept globes, et même le diagramme qui accompagne d'ordinaire l'exposé de cette théorie, sont des jalons nécessaires à l'établissement de la conception vraie, quelle qu'elle soit. Les lettres reproduites dans la D. S. nous apprennent que les autres globes sont composés d'états de substance dont nous ne pouvons nous faire aucune idée ; car toutes nos idées s'appuient sur des représentations sensibles ; or les globes subjectifs ne sont pas formés de matière sensible, mais appartiennent à trois plans différents de l'univers invisible ; « ils sont en *coadunité* mais non en *consubstantialité* avec notre terre ». Ce qui passe du globe C au globe D, à l'aurore de notre journée, ce ce ne sont pas des formes, des substances, si subtiles qu'on les puisse imaginer, mais des Monades ou *Jivas*. Les formes se transmettent, il est vrai, mais non pas de globe à globe ; c'est seulement d'une chaîne planétaire à une autre, d'un globe mort à un globe naissant : pendant les obscurations, les formes restent cristallisées sur les planètes auxquelles elles appartiennent en toute propriété. Il ne descend donc aucune substance des globes A, B, C, au globe D.

Il est même douteux que ces globles supérieurs possèdent d'autre substance que celle qui leur est fournie par le globe D. S'il faut en croire l'interprétation donnée par certains M. S. T. d'enseignements reçus tout récemment, et aussi dignes de foi que les primitifs, dont, à notre avis, ils sont la suite parfaitement logique, ces globes A, B. C, et E, F, G, ne sont pas des globes du tout, mais seulement les principes supérieurs de notre planète, des plans de conscience dont le plan physique est l'*Upadhi* commun. Ce que nous avons dit de la constitution et de l'histoire de l'homme nous permet de nous ranger sans réserves à cette théorie, car elle établit une correspondance frappante entre la planète et son habitant. Nous entendons par Principes (supérieurs ou inférieurs, ou mieux antérieurs et postérieurs) ou par *Dehis*, les six rayons du double triangle ; et par Upadhi, le cercle, le serpent, avec ses sept peaux ou *Dehas*. L'énumération primitive des sept principes de l'homme, avec le corps à la base, est conforme à l'occultisme brahmanique, et est aussi la plus facile à comprendre, la première à enseigner. Mais

au point de vue historique ou évolutif, on peut énumérer ce septénaire de la manière suivante : (1)

1	A. Prana	—	—	—	—					G. Atma.	7
2 ↓	—	B. Kama	—	—	—			F. Buddhi	—	↑	6
3 ↓	—	—	C. Manas infr	—	E. Manas supr	—	—			↑	5
4	—	—	—	D. Upadhi	—	—	—				4

et l'on a du même coup une représentation parfaite de la chaîne planétaire et de l'homme. Dans le microcosme, D signifie, outre le corps physique, le corps astral et les enveloppes évoluées ou à évoluer. Dans le macrocosme D représente la vraie terre, aux sept aspects, dont l'état physique est le quatrième. « Ris de qui prétend avoir vu la vraie terre, la vraie lune, le vrai soleil ou le vrai homme », dit un axiôme occulte.

La prétendue chaîne planétaire se réduit donc à un seul globe, car A, B, etc... ne sont pas plus des globes que *Atma, Prana* ou *Buddhi* ne sont des corps. Ce sont les *Lokas* énumérés dans la fameuse invocation brahmanique : « *Om! Bhur, Bhuvar, Svar, Mahar, Janar, Tapar, Satya* ! » mais énumérés dans un autre ordre par les initiés. Ce sont les sphères d'effets dépendant de notre monde de causes, et résumées en théosophie sous le nom de *Kama-loka* et *Dévachan*. L'évolution du monde des causes comprend sept phases de condensation, une pour chaque élément, entrecoupées d'obscurations ou Pralayas mineurs. L'évolution subjective des sphères d'effets ne précède ni ne suit, dans le temps et l'espace tels que nous les connaissons, celle de l'*Upadhi* : elle est l'évolution que chaque individu accomplit dans l'intervalle de deux existences : elle est donc synchronique avec l'évolution de la planète, sauf un *Sandhya* préparatoire et un autre final pour les premières et les dernières Monades qui descendent dans l'objectivité ou en remontent. Ceci nous explique à la fois la faible durée des *Sandhys* brahmanique, et l'affirmation d'un Maître, que l'obscuration ne dure qu'un dixième du jour, pour la planète, tandis que l'individu, en moyenne (2), passe cent fois plus de temps à l'état subjectif qu'à l'état objectif.

Ceci nous explique une autre affirmation très importante de la

(1) La vraie représentation du septénaire serait celle du triangle A, B, C, à l'intérieur de l'enveloppe ou coquille D ; l'autre triangle, représentant les principes encore latents dans l'homme, serait représenté en dehors, au dessus de l'œuf.

(2) Nous disons en moyenne, parce que les repos subjectifs, qui peuvent atteindre jusqu'à un Sandhya au début et à la fin du cycle, sont considérablement écourtés pendant les périodes d'intense matérialité subjective : la moyenne de la vie actuelle étant estimée à une trentaine d'années, celle de la vie subjective ne serait guère que 50 fois plus considérable et la plupart du temps elle est plus courte encore. C'est là la principale cause de la pléthore actuelle de population. Quelles moissons peuvent emporter pour le Dévachan les millions de *parias* dont la vie terre à terre n'est qu'un surmenage incessant, ou les *favorisés* qui ne sachant que faire du temps, cherchent à le tuer dans la gratification sensuelle ?

D. S. (I. 655). C'est que « un jour de Brahmâ vaut 4,320 millions d'années ; c'est aussi la durée d'une nuit de Brahmâ, ou du Pralaya, après lequel *un nouveau soleil* se lève triomphant sur un nouveau Manvantara, pour la chaîne septénaire qu'il illumine ». En même temps que la chaîne se résout à un globe, notre hypothétique semaine de Brahma, dont il n'est pas question dans les livres hindous, se résume en un jour, et la durée des sept Rondes est en réalité celle que d'après l'autre système il faudrait attribuer à une seule. Nous verrons que cette nouvelle interprétation permet seule de comprendre les données cosmogoniques de la D. S. Nous pouvons ajouter dès maintenant qu'elle établit une nouvelle correspondance entre l'évolution céleste et celle de l'homme. De même que l'évolution monadique est sept fois plus lente que le progrès animique, ainsi la planète évolue ses sept *Upadhis* pendant que le soleil évolue un seul des siens ; après quoi son existence, comme planète, se termine dans le Pralaya majeur. Quant aux satellites actuels, ce sont les cadavres des planètes du précédent jour de Brahmâ.

Lorsqu'un astre arrive à la période planétaire de sa propre évolution, la marée de l'infini lui transmet l'héritage de quelque planète morte, qui de la sorte se réincarne pour ainsi dire. L'océan astral féconda donc la terre vierge avec un flot de germes, pleins des potentialités d'une éternité disparue. Ces germes étaient les *Chayas* ou forces astrales d'êtres qui avaient parachevé, sur une autre chaîne, une évolution dont le règne animal actuel ne peut nous donner qu'une idée très vague, très fallacieuse, très imparfaite. Ces formes étaient analogues à celles qu'auront les animaux, dont il est parlé ci-dessus, dans notre septième Ronde, moins parfaites, cependant. Ceux qui nous transmirent ces *Chayas* sont appelés dans la D. S. *Barishad-pitris* ou ancêtres lunaires. Ils forment (I. 174) la première des trois catégories de Monades qui peuplent la nouvelle chaîne, pour s'en assimiliter la nature, pour y introduire la nouvelle forme humaine dans la première Ronde et dans la première Race de chacune des trois Rondes subséquentes. Cependant (I. 181) le rôle de ces *Chayas* est limité à l'évolution physique, et n'a rien à faire avec l'évolution intellectuelle ni monadique. Nous sommes eux, allégoriquement, nous sommes eux comme nous sommes les *Manasa-putra*, car nous sommes leur essence, le produit de leur sacrifice. Mais nos Monades à nous appartiennent à une autre catégorie, et si nous apprenions quelque jour que la chaîne lunaire n'a jamais existé pour nous, nous ne devrions pas nous étonner d'une apparente contradiction avec les enseignements antérieurs, mais seulement chercher à élargir notre compréhension de la théorie du *Yajna* ou sacrifice. « Le dernier mot du mystère n'est dévulgué qu'aux adeptes... Il est clair qu'il y a des Monades qui, ayant fini leur cycle de vie sur la chaîne lunaire, inférieure à la chaîne terrestre, se sont incarnées sur celle-ci ; mais il y a d'autres détails qui touchent de trop près au terrain défendu ; » (I. 179).

« A ces Esprits appartiennent temporairement nos **Soi-astrals** ; » (II. 110) et ailleurs la D. S. parle de Monades astrales. Nos monades astrales ont évolué sur la lune, mais d'où viennent nos Monades spirituelles, notre être véritable ?

Quelle qu'ait pu être la scène de notre évolution avant notre arrivée sur la chaîne où nous sommes devenus des hommes, la lune est une ancienne planète sur laquelle évoluèrent les *Barishad-pitris*. La lune fait donc partie de « notre système de mondes » au point de vue de l'évolution des formes : on n'est pas obligé de conclure de là que nous ayions évolué sur la lune, pas plus que de l'enseignement que « Mars et Mercure » appartiennent à notre système de mondes, on ne doit inférer que nous ayions évolué sur Mars avant de descendre sur la Terre, ni que nous devions évoluer sur Mercure après l'avoir quittée. La Terre se rattache à plusieurs systèmes de mondes, suivant que l'on se place au point de vue de l'évolution physique, intellectuelle ou monadique, et aucun de ces systèmes de mondes n'est notre système solaire visible, bien que plusieurs de leurs globes en fassent partie. Les *Barishad-pitris* sont appelés ancêtres lunaires, parce qu'ils ont évolué sur la lune, et les *Agnishuvatta-pitris* sont appelés ancêtres solaires, ce qui semble indiquer qu'ils ont évolué sur un soleil quelconque ; mais il ne s'ensuit pas que ce soleil soit le nôtre, ni que nous-mêmes ayions évolué sur notre soleil. A notre humble avis, la solution de la discussion actuellement pendante entre la D. S. (ou plutôt ses interprètes) et le Bouddhisme ésotérique (ou mieux son écrivain), est écrite en toutes lettres dans la *Voix du Silence* : « Regarde *Migmar* (Mars), dont l'œil, sous ses voiles cramoisis, parcourt la terre ensommeillée. Contemple l'aura flamboyante de la main de *Lhagpa* (Mercure) étendue avec amour sur la tête de ses ascètes, pour les protéger. Tous deux sont maintenant les serviteurs de *Nyima* (le soleil) laissés en son absence comme veilleurs silencieux de la nuit. Pourtant tous deux dans les Kalpas passés furent de brillants *Nyimas*, et peuvent dans les jours futurs redevenir deux soleils. Tels sont les hauts et les bas de la loi de Karma dans la nature ! » En marge d'une copie des enseignements originaux, illustrée d'un dessein représentant « le nombre réel des mondes de causes », et dans lequel se trouvent Mars, la Terre, la Lune, Mercure et quatre autres globes, en regard de Mercure se trouve cette remarque écrite par H. P. B. longtemps avant l'apparition de la D. S. : « Nous serons des personnes *bien* supérieures, *dans le temps où nous en serons là* » (1). Rien de tout cela ne semble indiquer que nous devions évoluer sur Mercure au cours de la Ronde actuelle. Si l'on médite la parole de Moïse d'après laquelle *il faut de la terre et de l'eau* (alchimiquement, Mars et la Lune) *pour créer une âme vivante*, et si l'on se souvient que Mercure (Mithra ou Hermès, le Verbe créateur, fils du Ciel et de la

(1) « Ne shall be very superior persons by the teme ne get here ».



lumière), est appelé un *soleil occulte* (1), et a pour symbole une main; tandis que *Makara* (Capricorne), symbole des *Manasa-putras*, veut dire en sanscrit les deux mains, on n'aura pas de peine à se convaincre que Mars et Mercure se rattachent à notre *système de mondes* dans l'évolution intellectuelle, comme la lune s'y rattache dans l'évolution astrale, et d'autres astres, encore plus sacrés, dans l'évolution monadique. *Quand nous en serons là*, Mercure ne sera plus une planète, et nous ne serons plus des hommes, mais des *Manasa putra*, des anges solaires. Et quand des êtres appartenant à notre *système d'âmes* régnèrent sur Mars, celui-ci n'était pas encore déchu de sa sombre splendeur. Rien de tout cela ne se passe pendant la durée de notre chaîne planétaire, et pourtant Mars et Mercure ont avec la terre « une relation dont aucun Maître n'osera parler » tant qu'auront cours les notions scientifiques actuelles sur la genèse et la destruction des astres, car autant eût valu expliquer la translation terrestre aux disciples de Ptolémée.

(*A suivre*). AMARAVELLA

Indépendamment du petit glossaire offert gratuitement à nos abonnés avec le n° du 27 mars, nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs la traduction du GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE GÉNÉRAL ET DÉVELOPPÉ *composé par Madame Blavatsky elle-même, et qui représente une somme considérable d'érudition et comme un résumé complet des doctrines théosophiques et de toutes celles qui s'y rattachent.*

N. D. L. D.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

A. — La première des lettres de tous les alphabets du monde, sauf quelques rares exceptions, par exemple, les alphabets Mongolien, Japonais, Thibetain, Ethiopien, etc.... Cette lettre possède une puissance mystique et une « vertu magique » très-grandes pour ceux qui l'ont adoptée et qui ont fait sa valeur numérale égale à *un*. C'est l'*Aleph* hébreu, symbolisé par le Bœuf ou le Taureau; l'*Alpha* des Grecs, un et premier; l'*Az* des Slaves qui signifie « Je » (au sens de « Je suis celui qui suis »). En Astrologie même, Taurus (Bœuf, Taureau ou *Aleph*) est le premier des signes du Zodiaque et sa couleur est blanche et jaune. L'*Aleph* sacré devient plus saint encore avec les Kabalistes chrétiens, quand on leur apprend que cette lettre

(1) II. 28.



est le type de la Trinité dans l'Unité, car elle est formée de deux *Yods*, l'un droit, l'autre renversé, reliés entre eux par un trait oblique ou nexus — א. Kenneth R. H. Mackenzie affirme que « la Croix de St-André est en relation occulte avec lui ». Le nom divin, le premier qui correspond à *Aleph* dans la série, est AêHêlêH ou *Ahih*, si l'on supprime la voyelle, ce qui est une racine Sanscrite.

Aanroo, (Egyptien). La deuxième des divisions de l'Arnenti.

Le champ céleste d'Aanroos est entouré d'un mur de fer. La terre est couverte de blé ; le « Défunt » est représenté comme un moissonneur pour le « Maître de l'Eternité ; » quelques tiges ont trois, d'autres cinq, et les plus hautes sept coudées de haut.

Ceux qui moissonnent les tiges de cinq et sept coudées entrent dans le sejour de bonheur (appelé en Théosophie le Davachan ;) ceux des esprits désincarnés dont la moisson n'a que trois coudées descendent dans les regions inférieures (*Kama loka*). Le blé était, pour les Egyptiens, le symbole de la *Loi de Rétribution* ou *Karma*. Les coudées se rapportaient aux sept, cinq et trois « principes » de l'homme.

Aaron (Hébreu). Le frère aîné de Moïse et le *premier Initié* du Législateur Hébreu. Ce nom veut dire l'*Illuminé* ou l'*Eclairé*. Aaron est donc en tête de la ligne, ou Hierarchie, des *Nabim*, initiés ou Voyants.

Abatur (Gnostique). Dans le système Nazaréen « l'Ancien des Jours, » *Antiquus Altus*, le Pere du Démiurge de l'Univers, est appelé la *Troisième Vie* ou « Abatur ». Il correspond au *Troisième* « Logos » de la *Doctrine Secrète*.

Abhimânim (sanscrit). Le nom d'Agni (feu) « fils aîné de Brahmâ, » en d'autres mots, le premier élément, ou Force, produit dans l'univers au commencement de son évolution (le feu du désir créateur). Abhimânim eut de sa femme Swâhâ trois fils (les feux) Pâvaka, Pavamâna et Suchi, et ces derniers eurent « quarante-cinq fils, qui, avec le fils aîné de Brahmâ et ses trois descendants, constituent les *quarante-neuf feux* » de l'Occultisme.

Abracadabra (gnostique). Ce mot symbolique apparut pour la première fois dans un traité de medecine en vers de Samonicus, qui florissait sous le règne de l'Empereur Septime Sévère. Godfrey Higgins donne ses racines : *Abra* ou *Abar* : « Dieu » en langue celtique ; et *cad* : « saint ; » on s'en servait comme charme, et on le gravait comme amulette sur les *Camees*. [W. W. Wescott].

Godfrey Higgins était bien près de la verité, car le mot « Abracadabra » est une corruption postérieure du terme gnostique « Abrasax, » et ce dernier n'etait que l'altération antérieure d'un ancien mot sacré, Copte ou Egyptien : une formule magique qui signifiait, dans un symbolisme, « Ne me fais pas de mal » et qui, dans le langage hiéroglyphique, s'adressait à la divinité en lui donnant le nom de « Père. » Il était d'ordinaire gravé sur un charme ou une amulette et porté sous les vêtements, sous la forme d'un *Tat*.

Abraxas ou Abrasax, (gnostique). Mots mystiques dont on trouve la trace jusqu'à Basilides d'Alexandrie, le Pythagoricien, l'an 90 après J.-Ch. Pour lui Abraxas est un titre de la Divinité, le suprême parmi les Sept, et possède 365 vertus. Dans la numération grecque a = 1, b = 2, r = 100, a = 1, x = 60, a = 1, s = 200 et le total fait 365, nombre des jours de l'année solaire, un cycle de l'action divine. C. W. King, auteur de « *Les Gnostiques,* » trouve ce mot semblable au *Shemhamphorasch* Hébreu, un saint mot, l'extension du nom de Dieu. La Pierre Abraxas porte ordinairement sur elle un corps d'homme surmonté d'une tête de coq, un bras armé d'un bouclier, et l'autre d'un fouet (W. W. Westcott].

Abraxas est le pendant de l'Abhimânim et du Brahmâ Hindous combinés. C'est à cause de ce mélange de qualités mystiques que la grande autorité Maçonique, Oliver, allia l'Abraxas avec le nom d'Abraham. Cette opinion n'est pas soutenable ; les vertus et les attributs d'Abraxas, qui sont au nombre de 365, auraient dû lui montrer que cette divinité était liée au soleil et à la division solaire de l'année, — bien plus, qu'Abraxas est l'antitype du soleil, ce dernier étant le type.

Acacia (Grec). Innocence; dans la Franc-maçonnerie cet arbre est le symbole de l'initiation, de l'immortalité et de la pureté ; il fournissait, chez les Hébreux, le bois sacré appelé Shittim. [W. W. Westcott.]

Achamôth (gnostique). Le nom de la deuxième Sophia, l'inférieure. Les gnostiques considéraient, ésotériquement, la première Sophia (l'aînée) comme le Saint-Esprit (Saint-Esprit femelle) ou la *Sakti* de l'Inconnu : l'Esprit *Divin* ; quant à Sophia Achamôth ils la regardaient comme la personnification de l'aspect féminin de la Force créatrice mâle dans la nature ; c'est aussi la Lumière Astrale.

Adam Kadmon (Hébreu). Homme archétype ; Humanité. « L'homme Céleste » qui n'a pas péché ; les Kabalistes disent qu'il se rapporte aux Dix Séphiroths sur le plan de la perception humaine (W. W. Wescott.)

Dans la *Kabale*, Adam Kadmon est le Logos manifesté ; il correspond à notre *Troisième* Logos ; le Logos non Manifesté est le premier Homme *idéal* paradigmatique, il symbolise l'Univers *in abscondito*, ou dans sa « privation, » au sens qu'Aristote donne à ce mot. Le Premier Logos est la « Lumière du Monde ; » le second et le Troisième sont ses ombres graduellement croissantes.

(*Terre*) *Adamique*. (Alchimie). Appelée la vraie « huile d'or » ou « élément primordial » dans l'Achimie. Elle ne se trouve qu'un degré au-dessous du pur élément homogène.

Adhi-bhautika duhkha. (sanscrit). La seconde des trois espèces de souffrance ; *littéralement* « le Mal qui vient des choses ou des êtres extérieurs ».

Adhi-daivika duhkha. (sanscrit). La troisième des trois espèces de



souffrance. « Le Mal qui vient des *causes divines*, ou d'une juste punition Karmique ».

Adhyatmika duhkha. (sanscrit). La première des trois espèces de souffrance; *littéralement* « le Mal qui vient du Soi, » le mal amené et généré par le *Soi*, ou l'homme lui-même.

Adi (sanscrit). Le Premier, le primordial.

Aditi (sanscrit). Nom védique de la *Mulaprakriti* des Vedantins; l'aspect abstrait de Parabrahman, quoique à la fois inconnaissable et non manifesté. Dans les *Vedas* Aditi est la « Déesse-Mere », et son symbole terrestre est l'espace infini et sans bornes.

Adonai. (Hebreu). Le même qu'Adonis, traduit ordinairement par « Seigneur. » Au point de vue astronomique le Soleil. Lorsqu'un Hébreu, pendant ses lectures, arrivait au nom IHVH, qu'on nomme Jehovah, il s'arrêtait et lui substituait le mot « d'Adonai » (Adni); mais lorsqu'il était écrit avec les points d'Alhim, il l'appelait « Elohim. » (W. W. Wescott).

Adwaita (sanskrit). Secte védantine. Ecole non-dualiste (A-dwaita) de philosophie védantine fondée par Sankarâchârya, le plus grand des sages brahmines. Les deux autres écoles sont : la Dwaita (dualiste) et la Visishtadwaita ; toutes les trois se réclament du Védantisme.

Adytum (grec). Le Saint des Saints des temples du paganisme. Nom des limites secrètes et sacrées de la chambre intérieure dans laquelle nul profane ne pouvait entrer; il correspond au sanctuaire des autels des églises chrétiennes.

Œon ou Œons (grec). Périodes de temps; émanations qui procèdent de la divine essence, êtres célestes; génies et anges chez les gnostiques.

Ether (grec). Pour les anciens l'éther est la divine substance luminifère qui remplit l'univers, le « vêtement » de la Divinité suprême, Zeus ou Jupiter. Pour les modernes, c'est l'éther de la physique et de la chimie et on peut en trouver la définition dans un dictionnaire quelconque. En ésotérisme l'Ether est le troisième principe du Septénaire Kosmique; la terre est le plus inférieur, vient ensuite la lumière astrale, puis l'Ether et enfin l'*Akasa* (*Akusah* phonétiquement) qui est le plus élevé.

Æthrobatie (grec). *Littéralement*, marcher en l'air ou être soulevé en l'air sans le secours d'un agent visible; « lévitation ».

L'æthrobatie peut être consciente ou inconsciente; dans le premier cas c'est de la magie, dans le deuxième une maladie ou un pouvoir qui demande quelques mots d'explication. On sait que la terre est un corps magnétique; et il est de fait que, comme l'ont reconnu certains savants et comme Paracelse l'a affirmé, il y a 300 ans, elle n'est qu'un gigantesque aimant. Elle est chargée d'une forme spéciale d'électricité, — appelons-là positive, — qu'elle génère sans cesse et spontanément dans son centre intérieur de mouvement. Les corps humains, et avec eux toutes les autres formes matérielles, sont

chargés de la forme opposée de cette électricité, la négative, ce qui veut dire que tous les corps, organiques, abandonnés à eux-mêmes se chargent constamment et automatiquement d'une forme d'électricité opposée à celle de la terre. Qu'est d'ailleurs le poids? Simplement l'attraction de la terre. Le Professeur Stewart le dit: « sans l'attraction de la terre, nous n'aurions pas de poids ; et si l'on « avait une terre deux fois lourde comme la nôtre l'attraction qui « s'exerce sur nous serait double. » Comment vaincre cette attraction? Les lois électriques enseignent qu'elle existe entre la planète et les organismes qui vivent sur elle et qu'elle tient ces derniers attachés à la surface du globe? Pourtant la loi de la gravitation a été annulée dans les cas nombreux de lévitation d'objets et des personnes. Comment expliquer ce fait? L'état de notre organisme physique dépend largement de l'action de notre volonté, disent les philosophes théurges ; bien réglée elle peut produire des « miracles » et, parmi ces derniers, le changement de l'état négatif en l'état positif; dès lors l'homme et l'aimant terrestre deviennent répulsifs l'un pour l'autre et la « gravité » cesse d'exister. Il est aussi naturel pour lui, à ce moment, de s'élancer dans les airs, pendant le temps que dure la force de répulsion, qu'il était facile auparavant de rester adhérent au sol. Le degré de sa lévitation variera avec l'intensité de la charge d'électricité positive qu'il pourra condenser dans son corps. Dès qu'il a acquis un pareil contrôle sur ses forces physiques, il lui est aussi facile de changer son poids que de respirer.

Agathodémon (grec). L'esprit bienfaisant et bon, par opposition avec le mauvais esprit ou Kakodémon. Le « Serpent d'airain » de la Bible représente le premier, tandis que les serpents volants du feu sont un aspect du Kakodémon. Les Ophites appelaient Agathodémon le Logos et la Divine Sagesse, qui, dans les Mystères Bacchanaliens était représentée par un serpent debout sur un poteau.

Agathon (grec). La Divinité suprême de Platon, *Littéralement*, « le Bien », notre ALAYA ou « Ame Universelle ».

(*A suivre*) H. P. B.

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

VARIÉTÉS OCCULTES

Dans le *Banner of Light* du 16 mars 1878, madame Blavatsky a publié le récit suivant:

« Pendant que j'étais à Cawnpore, en route pour Bénarés, la cité

sainte, une dame qui était ma compagne de voyage fut volée de tout ce que contenait une petite malle, joyaux, vêtements et même un calepin où était écrit son journal de voyage soigneusement tenu depuis plus de trois mois; tout cela disparut d'une façon mystérieuse, sans que la serrure de la malle fut endommagée. On ne s'aperçut du vol que plusieurs heures, peut-être même vingt-quatre heures après qu'il fut accompli, au moment où nous partions, à la pointe du jour pour aller explorer quelques ruines du voisinage ayant acquis une celébrité récente par des représailles qu'y avait exercées Nana Sahib contre les Anglais.

» La première pensée de ma compagne de voyage fut de s'adresser à la police locale, la mienne fut d'avoir recours à un *gosain*, c'est-à-dire à un saint homme, à qui les natifs attribuent la connaissance de toutes choses, ou au moins à un *jadugar*, devin. Mais l'opinion civilisée prévalut et une semaine entière fut passée en visites inutiles à la *chabutara*, bureau de police, et en entrevues avec le *kotwal*, commissaire. En désespoir de cause on en revint à ma proposition et on s'aboucha avec un gosain.

» Nous demeurions dans un bungalow, à l'extrémité d'un des faubourgs, sur la rive droite du Gange, sur lequel donnait la vérandah : le fleuve était là très étroit.

» L'expérience fut faite sur la vérandah même, en présence du propriétaire de la maison, un métis portugais du sud, et de sa famille ; il y avait encore pour assistants mon amie, moi-même et deux Français nouvellement débarqués,qui riaient à gorge déployée de notre superstition.

» Il était trois heures de l'après-midi ; la chaleur était suffocante, mais malgré cela le gosain, un vrai squelette de couleur de café, commanda que le mouvement du punkah grand éventail qu'on fait mouvoir avec une corde pour rafraîchir l'air fût arrêté. Il ne donna aucune raison pour ce fait, mais c'était parce que l'agitation de l'air dérange les expériences délicates de magnetisme. Nous avions tous entendu parler du *pot roulant* employé dans l'Inde pour la découverte des vols ; c'est un pot de fer, fabriqué avec l'assistance d'un sorcier, qui se met à rouler de lui-même, sans aucune impulsion extérieure, jusqu'à l'endroit où sont cachés les objets volés. Le gosain ne se servait pas de ce moyen. D'abord il demanda quelque objet ayant été depuis peu de temps en contact avec ce qui avait été derobé ; on lui donna une paire de gants. Il les pressa entre ses mains maigres, en les roulant pendant un certain temps, puis les laissa tomber sur le sol et se mit à tourner lentement sur lui même, les bras étendus, les doigts ecartés, comme s'il cherchait dans l'air la direction où se trouvaient les objets volés. Soudain il s'arrêta en tressaillant, puis s'affaissa doucement sur le sol, où il resta sans mouvement, les jambes croisées et les mains toujours étendues dans la même direction, comme s'il eût eté en trance cataleptique.

» Il resta ainsi pendant une heure qui fut pour nous une heure de

torture, par suite de la chaleur suffocante. Soudain le propriétaire s'élança de son siège pour courir à la balustrade et là se mit à regarder fixement sur la rivière ; nous regardâmes aussi. Là-bas, *au-dessus* de la rivière et près de sa surface, quelque chose de sombre, venant on ne savait d'où, s'approchait ; on ne pouvait voir ce que c'était ; cela paraissait animé par une force intérieure qui le faisait tourner lentement d'abord, puis de plus en plus fort, à mesure que cela s'approchait en s'avançant vers nous en droite ligne, comme si la chose eût glissé sur un plancher invisible. Cela atteignit la rive, disparut dans la haute végétation, et soudain bondit au-dessus du mur du jardin assez bas et vint tomber sur la vérandah, droit sous les mains étendues du gosain, en produisant un choc lourd. Une violente convulsion secoua le corps du vieillard qui, après un profond soupir, ouvrit les yeux. tout le monde était étonné ; mais les yeux des deux Français étaient fixés sur le mystérieux paquet avec une expression d'épouvante. Après s'être relevé, le saint homme ouvrit l'enveloppe de toile goudronnée et là se trouvaient tous les objets volés. Sans dire un mot ni attendre de remerciements, le gosain salua la compagnie et s'éloigna avant que nous fussions revenus de notre surprise. Il fallut courir après lui un bon bout de chemin pour le forcer à accepter une douzaine de roupies qu'il reçut avec des bénédictions dans son bol de bois (1). »

*
* *

LES DANGERS DE HATHA YOGA.

On trouve dans le *Markandaya Purana* :

» Je vais maintenant décrire les dangers qui suivent la pratique imprudente de Hatha Yoga. Le Yogui ignorant est atteint de surdité, d'incapacité de penser, de perte de mémoire, de mutisme, de cécité et de fièvre. Le Yogui devrait prendre du Yavagu chaud (gruau aigre fait avec du riz) contenant une suffisante quantité de beurre fondu et devrait pratiquer dharana (concentration). Pour guérir les affections respiratoires, il devrait retenir l'air dans les bras et dans la poitrine, (respirer du haut des poumons), et ensuite le lancer à l'endroit où le souffle se trouve arrêté. S'il est atteint de tremblement, il devrait penser fixement à une grosse montagne. S'il est sourd ou muet, il devrait concentrer sa pensée sur le sens de l'ouïe. S'il est grandement altéré, il devrait imaginer qu'un fruit plein de jus est placé sur sa langue. C'est ainsi qu'on peut faire usage de dharana (méditation) pour guérir les différentes affections. Si on souffre de la chaleur, il faut par la pensée concentrer du froid sur soi. En plaçant sur sa tête un morceau de bois plat et en le frappant avec un autre morceau de bois, ont fait revenir la mémoire. En concentrant sa pensée sur Akasa, Prithvi, Vayu, Apras et Agni, toutes les maladies causées par les élémentals sont guéries. Si un élémental

(1) Les Sannyasis (ascètes) ne touchent jamais de métaux avec la main, parce que ceux-ci, conducteurs du magnétisme, diminuent la force psychique dont ces hommes sont doués. C'est une des raisons occultes de leur vœu de pauvreté. (N. du Tr.)



obsède un Yogui, il faut le détruire en méditant sur Vayu et Agni. »

Hatha Yoga est l'art de diriger volontairement la respiration dans toutes les parties du corps. Les physiologistes européens croient que l'unique but de la respiration est d'emplir d'air les poumons ; les physiologistes hindous pensent que la respiration aspire *Prana*, la vie, et la distribue dans tout le corps ; *Prana* circule dans le corps subtil (*Suksma sharira*), que le scalpel de l'anatomiste ne peut pas disséquer, mais qui n'en est pas moins une matière organisée et pourvue comme le corps physique d'un système circulatoire, les *nadis*, lesquels forment des plans nommés *chakras*, qui sont liés au plexus du système nerveux sympathique. Les *chakras* sont les réservoirs de ce qu'en Europe on appelle la force nerveuse et dans l'Inde *Prana*. La volonté conduit *Prana* d'un *chakra* à l'autre chez les Yoguis, tandis que les hommes ordinaires laissent ce soin à l'inconscient, c'est-à-dire au [illegible]ts acquis durant les incarnations précédentes. *Hatha Yoga* est [illegible] un système pour faire dominer les instincts par la volonté consciente.

LA FOI ACTIVE

Nous trouvons dans le *Journal of the Maha Bodhi Socie[illegible]* de Janvier, le renseignement suivant :

» *Armée du Salut*. Le secret du succès de l'*Armée du Salut* est le sacrifice : chaque année les disciples de la générale Booth font preuve de dévouement à leur cause. Ah ! si les Bouddhistes pouvaient se conduire pareillement à l'égard de leur religion !

Les résultats de la *Semaine de pénitence* de l'*Armée du Salut*, au mois d'Octobre dernier, sont maintenant connus : les sommes reçues montent à 50,002 livres sterling 5 shillings 5 pence, 1 million 250 mille 56 francs 60 centimes. Les Iles Britanniques à elles seules ont fourni 22,727 livres sterling ; les Etats-Unis 7,291 ; l'Australie 7,106 ; la Suède 3,041 ; le Canada 2,893 ; la Nouvelle-Zélande 1.931 ; le Sud Africain 1.600 ; la France et la Suisse 1.124 ; la Hollande 875 ; la Norwège 484 ; le Danemark 437 ; l'Inde 163. Les frais de la souscription se sont élevés à 3 229 livres sterling (70 725 francs).

Le revenu annuel de l'église wesleyenne (souscriptions libres) est de 175.000 livres sterling (4.375.000 francs). »

Cela prouve que l'Armée du Salut est animée par une foi qui se traduit par des œuvres. Des gens qui ont la foi, une foi quelconque, — *errare humanum est*, — quelque ridicule que soit aux yeux des sceptiques leur apparence extérieure, sont immensément plus forts que les sceptiques.

La foi est une force subtile à laquelle rien ne résiste, c'est en elle que réside toute puissance magique.

Les tables tournantes des spirites n'étaient pas animées par les mouvements inconscients dont a parlé le savant Chevreul, mais par la foi du cercle sous les mains duquel la table tournait, phénomène qui se serait tout aussi bien produit sans aucun contact, si la foi n'avait pas pris pour signe, c'est-à-dire imaginé comme condition nécessaire



de sa manifestation, le contact des mains et de la table. La présence d'un ou de plusieurs mécréants parmi les assistants suffisait souvent pour arrêter les manifestations ou au moins pour en diminuer l'importance, parce que ces mécréants rompaient le courant de force généré par la foi des autres.

Toute personne qui sait éveiller la foi dans son entourage est un centre générateur de force, et si son action ne faiblit pas, son influence peut s'étendre indéfiniment dans l'espace et dans le temps.

A des hommes aussi matériels que nous, la foi ne peut s'affirmer que par des œuvres ; là où il n'y a pas d'œuvres la foi manque, et la foi n'étant pas autre chose que la volonté spirituelle c'est une preuve que l'esprit ne peut pénétrer la matière, ne peut transluire au travers.

Le don de leur obole par les *Salutistes* est une œuvre qui affirme leur foi ; celle ci donne à l'argent une puissance que ne posséderait pas une somme plus forte donnée avec indifférence ; cette monnaie a une valeur spéciale, parce qu'elle est le véhicule de la foi. Les matérialistes croient que la monnaie n'a que sa valeur d'échange et qu'il importe peu que cette monnaie soit donnée pour un motif ou pour un autre. C'est là une grande ignorance.

Et dans ce bas monde la foi, ignorée des matérialistes, est une force plus importante que la matière ; l'esprit seul est créateur, la matière est façonnée par lui. La foi façonne le monde et, quand elle s'en retire, le monde se décompose. Tous les jours nous en avons des exemples sous les yeux, mais nous ne savons pas les voir. Qui ne sait qu'une maison inhabitée se dégrade bien plus rapidement qu'une maison occupée ? Pourquoi donc ? Simplement parce que dans la maison déserte, il n'y a pas de volonté voulant qu'elle reste ce qu'elle est, s'opposant aux forces de destruction, souffles du vent, dégradations de la pluie, végétation des mousses et des plantes de murailles.

Pour apprendre la Science Occulte, il n'est pas besoin d'aller vivre en ascète dans les forêts de l'Inde, il suffit de regarder autour de soi et de réfléchir pour comprendre. G...

Petites nouvelles.

Angleterre. — M. Bertram Keightley a fait une tournée dans le nord de l'Angleterre, sous les auspices de la Fédération du Nord de la S. T. Il a visité Manchester, Salford, Bradford, Harrogate, Ledds, Middlesbro', Liverpool et Southport. Ses conférences ont produit partout grand effet; elles ont été l'objet des commentaires de la presse locale.

Deux nouvelles revues théosophiques sont publiées : *Ithuriel* par la Loge de Birmingham et *The Northern Theosophist* par la Fédération du Nord.

Hollande. — Madame Meuleman a fait une conférence sur la Théosophie dans la salle des Libres penseurs de Rotterdam. L'auditoire très intéressé posa tant de questions à la conférencière qu'elle dut promettre une seconde conférence pour y répondre.



La loge d'Amsterdam possède maintenant une salle qui contient plus de cent personnes ; à chaque réunion elle est complètement garnie.

Suisse. — M. Julius Sponheimer a organisé des réunions hebdomadaires à Zurich ; elles sont très suivies.

Espagne. — Le groupe d'Alicante a demandé une charte de Loge, A Barcelone, on va publier une nouvelle revue théosophique.

Inde. — La tournée de Madame Besant a partout produit grand effet. La renaissance de la Religion et de la Philosophie hindoue est maintenant assurée ; son mouvement ne fera qu'augmenter de jour en jour.

Nos frères de l'Inde vont désormais contribuer pour leur part a augmenter la somme des forces spirituelles et mentales qui vivifient notre terre. C'est là un fait dont tous les Occultistes sentiront l'importance et qui présage pour l'humanité de meilleures destinées dans un avenir prochain. Sous les courants fécondants de la spiritualité qui ne coulaient plus qu'en minces ruisseaux dans notre monde, mais qui bientô deviendront des rivières et des fleuves, les égoïsmes nationaux fondront comme les égoïsmes individuels, les préjugés qui nous isolent et nous rendent hostiles les uns aux autres disparaîtront soudainement comme aux rayons du soleil disparaissent les hideux fantômes des cauchemars.

Australie. — Melbourne, Sidney, Adelaide, Rokhampton, ont des loges qui travaillent activement à la propagande théosophique.

On s'y attend à une nouvelle impulsion pour propager le mouvement à la suite de la visite annoncée et très désirée de Madame Besant pour l'automne prochain.

A Sidney, la branche et la *Ligue théosophique* possèdent une salle où peuvent prendre place 200 auditeurs ; la bibliothèque est ouverte toute la semaine au public. On donne des conférences deux fois par semaine. Comme partout, les doctrines capitales de Karma et de la Réincarnation sont celles qui frappent le plus profondément les esprits des auditeurs entendant parler pour la première fois de Théosophie.

Nouvelle-Zélande. — Nous avons de bonnes nouvelles de cette contrée ; la Théosophie y prospère. On va y former une *Ligue théosophique* réunissant toutes les branches et les groupes répandus dans le pays.

États Unis. — La Théosophie est toujours active et progresse partout ; le mouvement s'étend dans le Far-West et le Nord, dans le Michigan, le Wisconsin ; il est surtout très vigoureux sur les côtes du Pacifique.

A San Francisco les conférences théosophiques ont un grand succès ; de même à Santa Ana.

Avec leur grand sens pratique nos frères d'Amerique mettent à profit toutes les occasions pour répandre la doctrine. M. Sven Ryden, allant de San Francisco en Europe, par le Japon et l'Inde, a profité des loisirs de la traversée pour renseigner ses compagnons de voyage sur la Théosophie. Parmi les graines ainsi semées au vent, il en est toujours quelques-unes qui rencontrent un bon terrain où elles peuvent germer et grandir.



La branche de Los Angeles, Californie, est très active. La revue *The New Californian* fondée par un Hindou, le doceur Jinda Ram et dirigée par Miss Louise A. Off répand les doctrines de l'Inde, tant religieuse que philosophiques.

En Amérique comme en Angleterre beaucoup de dames jouent un rôle très important dans le mouvement théosophique ; nombreuses sont les conférencières qui parlent avec succès.

Le docteur Griffiths a fait une tournée de conférences sur toute la côte du Pacifique. Le mouvement théosophique est d'autant plus fort en Amérique qu'il est soutenu par le dévouement des membres. Ainsi le comité de propagande théosophique de la côte du Pacifique a reçu en 1893, 5.025 francs de souscriptions destinées uniquement à la propagande.

Les trois branches de Tacoma, Seattle et Olympia ont en 1873 fait 78 conférences. Mentionnons les conférenciers les plus actifs : M. Manges, 14 conférences ; docteur J. H. Turner, 11 ; Thos, A. Barnes, 9 ; Madame Vera S. Beane, 5 ; M. F. J. Blodgatt, 5 ; M. W. Brown, 5 ; Miss Ida S. Right, 5 ; le révérend W. E. Copeland, 5.

ECHOS D'ADYAR

—

La 18e Convention générale de la S. T, a été tenue à Adyar, Madras, les 27, 28, 29 et 30 décembre 1893. Du discours du Président, H. S. Olcott, nous extrayons les passages suivants :

» Je vous souhaite la bienvenue, mes frères, amis et collègues, à cette réunion annuelle de notre famille théosophique éparse dans le monde. Je suis heureux d'avoir encore une fois l'occasion de le faire et d'autant plus que c'est avec une joie à laquelle mon cœur était depuis longtemps étranger. Les ombres de la nuit disparaissent faisant place à l'aube d'un heureux jour. Je crois que, grâce au secours bienveillant de ceux que j'appelle, mes Maîtres et les Frères aînés de la race, notre patience et notre loyale persistance sont près d'être récompensées ; j'en trouve la preuve dans le fait qu'ils m'ont envoyé « Annabaï (1) » pour prendre une part de la charge que je porte, pour secourir notre détresse mentale et pour gagner le respect et la sympathie des braves gens. Bien qu'elle ne puisse encore combler tout à fait le vide produit par le départ de H. P. B., avec le temps cela viendra ; dans l'intervalle, par son talent oratoire éminent et par son savoir scientifique, elle peut rendre des services différents de ceux rendus par Celle qui fut son éducatrice.

» Cette convention sera historique comme date de sa première apparition parmi nous, la première mais non la dernière, car j'ai quel-

(1) Surnom d'affection que les théosophes hindous ont donné à Madame Annie Besant, depuis qu'ils ont fait sa connaissance.



que raison d'espérer qu'elle vouera une partie de ses années futures au travail à faire dans l'Inde (Applaudissements).

» La tournée que nous faisons ensemble et qui nous a donné l'occasion de connaître mutuellement notre caractère et nos motifs d'action, nous a mis complètement d'accord...

» L'évènement le plus important de cette année pour la société est le congrès théosophique tenu à Chicago, les 15 et 16 septembre, comme partie du Congrès universel des religions, et dont le splendide succès m'encourage à persévérer sans relâche dans l'accomplissement de notre œuvre ; des assurances récentes, venant de sources pour lesquelles j'ai un profond respect, me donnent la conviction d'un rapide et complet succès. En même temps que je suis averti qu'il faut s'attendre à de nouvelles surprises désagréables ; mais à cet égard je suis fortifié par une longue expérience et suis convaincu que, comme auparavant, la Société en sortira plus pure et plus forte que jamais. La Société apprend de plus en plus que les personnalités ne sont que des roseaux sur l'appui desquels il ne faut pas compter et que les meilleurs d'entre nous sont de faillibles et faibles mortels.

... Notre très estimée sœur la comtesse Wachtmeister est venue dans l'Inde avec l'intention d'établir sa résidence à Allahabad ou à quelque autre point du nord, suivant le cas, pour y former à ses frais un nouveau centre de travail théosophique. Son activité incessante et toute désintéressée à la tête de la Société des Publications théosophiques et comme fondatrice de nombreuses bibliothèques roulantes, nous garantit les bons résultats de sa nouvelle entreprise.

... Dès le début je me suis efforcé d'établir une ligue fédérale ayant pour base les trois objets déclarés de la Société, de façon à donner à tous les membres et à toutes les branches la plus grande latitude dans leurs opinions et dans le choix de leur ouvrage, tout en faisant de la Société une entité active, dont toutes les unités sont soudées par un lien de mutuel intérêt et par une administration dont le rôle est nettement déterminé. Le chef de l'exécutif a déjà été en grande partie et doit finalement devenir le seul pivot officiel de la roue, l'unité centrale de la Société, le représentant de son caractère fédéral, celui qui décide dans les disputes entre les sections, celui qui exerce l'autorité du conseil. De même que j'ai donné l'autonomie à chaque section, à sa venue au jour, j'ai l'intention de le faire encore pour toutes celles qui sont à naître, convaincu que nos intérêts communs seront mieux gérés par des administrateurs locaux. J'abhorre jusqu'à la moindre apparence d'ingérence autocratique, mais je déteste également ce principe destructif qui conduit les gens à renverser les constitutions sous lesquelles ils ont prospéré et dont la pratique a prouvé la valeur. Ce sentiment m'a parfois rendu sensible à ce qui semblait des tentatives pour rendre la Société responsable d'opinions, d'idées, de dogmes spéciaux, qui, pour bons qu'ils puissent être en eux-mêmes, se trouvaient contraires aux vues de certains de nos membres et semblaient ainsi envahir les droits de leur conscience, à la faveur de notre consti-

tution. Comme gardien officiel de notre constitution, mon devoir m'oblige à empêcher ces envahissements, et j'espère que je n'y manquerai jamais...

... Au 27 décembre 1893, la société compte 322 branches. Il y a, en outre, en Europe, 39 centres non pourvus de chartres, mais qui sont les noyaux de branches futures...

La société a 25 journaux ou revues...

... Depuis la récente connaissance que j'ai fait de madame Besant, la conduite que je dois tenir m'est nettement apparue. A moins que quelque chose de tout à fait inattendu et d'un caractère révolutionnaire se produise, mon intention est de renoncer à toutes mes idées de retraite et de rester à mon poste, jusqu'à ce que la main de la mort vienne m'en relever.

Avec le temps « Annabaï » deviendra pour moi ce que fut H. P. B., et je m'efforcerai d'être pour elle le ferme et loyal collègue que je fus pour la regrettée co-fondatrice de cette Société. L'intégrité d'Annie Besant, son amour passionné pour la vérité, la grande culture de son intelligence et son indubitable altruisme, m'inspirent la confiance que donne au soldat pendant la bataille le coude du camarade.

« Disciples du même Maître, dévoués à la même cause et maintenant amis qui se connaissent et ont confiance l'un dans l'autre, nous pouvons, je l'espère, arriver à ressembler au dieu aryen qui apparaît double, lorsqu'on le considère sous deux aspects différents, mais qui, en réalité, est un et indivisible. » (Applaudissements).

Pour clore la séance, le président donne la parole à Madame Besant qui prononce un intéressant discours, de l'analyse duquel nous extrayons les idées suivantes :

« Réaliser la vie spirituelle et développer les pouvoirs de l'Esprit est le but de l'existence de l'homme ; c'est une plus noble tâche d'aider l'humanité à prendre conscience de son propre esprit que d'acquérir cette conscience pour soi-même seulement. »

Parlant de la mission de la Société, elle dit que « personne ne vient à elle sans avoir, dans ses existences antérieures, accumulé des connaissances rendant capable de comprendre les enseignements spirituels. Les facultés et les pouvoirs spirituels ne sont pas pour l'individu tout seul. Etroite et misérable serait l'intelligence de celui qui chercherait la Connaissance que pour s'enrichir lui-même, qui voudrait acquérir les vérités spirituelles pour être seul à en jouir. La nature de l'Esprit universel est l'expansion ; il se donne pour la vie des autres, de telle sorte que les âmes des hommes puissent retourner à lui, quand il s'est manifesté en elles.

« Si nous obtenons des pouvoirs spirituels, c'est un dépôt remis dans nos mains qui doit être employé pour le bien des autres et non gardé pour nous-mêmes. Par le dévouement, nous pouvons ouvrir des yeux fermés et faire avancer la race ; c'est là le plus noble des idéals ; en coulant vers nous des profondeurs des anciens temps, çà et là, il baigne un esprit et un cœur qui ne cherche sa propre libération



qu'afin de revenir travailler pour l'humanité. Il n'y a qu'une seule récompense qui soit digne d'être reçue : ce sont des moyens de travailler davantage pour la race. »

*
* *

On lit dans l'*Eclair* du vendredi, 6 avril :

M. Arthur Arnould nous adresse cette lettre :

Villa Matthey, Parc d'Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise).

A Monsieur le directeur de l'*Eclair*.

Monsieur le directeur, je viens réclamer de votre haute impartialité l'insertion des lignes suivantes, rectifiant plusieurs faits erronés qui se sont glissés dans l'article très intéressant publié au sujet du prochain *congrès spirite*, qui, paraît il, doit se réunir à Liége.

Outre que je suis nommé, cet article me touche personnellement à plusieurs points de vue.

L'auteur, parlant de Mme la comtesse d'Adhémar et de Mme la duchesse de Pomar, dit :

« Ces personnes se partagent, désormais, l'influence de la grande » prêtresse de la théosophie, Mme Blavatsky, de Londres, morte il y a » deux ans et qui leur apparut en spectre, au moins à Mme de Pomar, » pour les prier de prendre la suite de ses affaires. »

Or, à la mort de Mme H.-P. Blavatsky, qui appartenait à l'une des plus hautes et des plus illustres familles de la Russie, par sa naissance, « la suite des affaires », c'est-à-dire la direction d'une *Société* qui embrasse le monde entier, où elle compte environ 400 branches ou groupes constitués, et 25 *journaux* ou *revues* publiés dans toutes les langues — cette direction, dis-je, a été confiée par qui de droit, au colonel Olcott, pour l'*Asie*, à M. William Judge, pour l'*Amérique*, à Mme Annie Besant, pour l'*Europe*.

A Paris, comme président de la *Branche française*, je suis le seul représentant autorisé à parler au nom de la *Société théosophique*, de même que le *Lotus bleu* : revue fondée, il y a cinq ans par Mme H.-P. Blavatsky, est le *seul* organe de langue française, qui publie les enseignements et répande les doctrines absolument scientifiques, de la *Société théosophique*.

Cette Société, de plus, n'a rien de commun que la ressemblance extérieure et superficielle de certains points *exotériques* de son enseignement avec toutes les sectes que le public, mal informé et peu au courant de ces questions, rattache, à tort ou à raison, à son tronc vigoureux.

Il est même pénible de constater, car cela n'arrive qu'en France, que presque toujours ceux qui parlent de la *Société théosophique*, semblent ignorer son origine, tout le caractère élevé et, je le répète, scientifique, de son enseignement, sa puissante et universelle organisation, ses doctrines les plus simples, qui cependant, ont exercé une telle influence dans le monde intellectuel que toute la science nouvelle et tout le mouvement nouveau des esprits ont reçu déjà sa marque et suivent son impulsion, consciemment ou inconsciemment.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, avec tous mes remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Arthur Arnould.

Le Directeur-Gérant : Arthur Arnould.

Saint-Amand, (Cher). — Imp. DESTENAY Bussière Frères.

AN 4996 DE KALI-YUG (27 Mai 1894) CINQUIÈME ANNÉE (NUMÉRO 3)

LE LOTUS BLEU

Les Fantômes des Vivants

I

MM. Gurney, Myers et Podmore, membres de la Société des Recherches psychiques de Londres, ont publié, il y a quelques années, sous le titre PHANTASMS OF THE LIVING, un travail considérable où ils ont réuni une série de témoignages contemporains destinés à établir que « *des personnes vivantes pouvaient, dans certaines circonstances exceptionnelles, comme une émotion violente ou une grave maladie, apparaître ou se faire percevoir par un autre sens que la vue, loin de l'endroit où se trouvait leur corps matériel.* »

Une traduction abrégée de cet ouvrage a été publiée en France sous le titre LES HALLUCINATIONS TÉLÉPATHIQUES (1) et une Commission de la Société de Psychologie physiologique de Paris a été chargée de donner son opinion sur l'enquête anglaise. La Commission (2) a conclu à l'unanimité qu'on devait considérer comme historiquement prouvés la plupart des faits cités par MM. Gurney, Myers et Podmore, et que les coïncidences signalées étaient trop nombreuses pour pouvoir être mises sur le compte du hasard. Enfin les Annales des sciences psychiques dirigées par le Dr Dariex continuent dans notre pays l'œuvre commencée en Angleterre et aux Etats-Unis.

Si l'on voulait sortir du temps présent on trouverait une quantité considérable de faits analogues, spécialement dans la vie des Saints, où ils sont désignés par les hagiographes sous les noms de *multilocation* ou de *dédoublement* (3).

(1) Paris, Alcan, 1891.

(2) Elle était composée de M. Sully-Prudhomme (de l'Académie française), président ; M. Marillier, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-études, secrétaire ; G. Ballet, H. Beaunis et Ch. Richet, professeurs à la faculté de médecine de Paris, et du colonel de Rochas, administrateur de l'Ecole polytechnique.

(3) Cf. RIBET. — *Mystique divine*, tome II, pp. 174-209.

A toutes les époques du reste, les prêtres et les philosophes ont enseigné l'existence d'une trinité humaine comprenant le *corps matériel, l'âme immatérielle* et, pour servir d'intermédiaire entre les deux, une essence semi-matérielle appelée *Esprit* ou *Corps glorieux* par les Pères de l'Eglise, *Corps astral* ou *fluidique* par les Initiés du Moyen âge, *Ombre* ou *Corps subtil* par les Chaldéens, *Augoeidès* (semblable à la clarté du jour) ou *Eidolon* (image) par les Grecs, Πνεῦμα par les philosophes Alexandrins, *Peresprit* par les Spirites, *Evestrum* par Paracelse, *Nephesch* par la Kabbale, *Linga-Sarira* par les Indous, *Ka* par les Egyptiens, *Kaleb* par les Persans, etc.

Est-ce cet esprit, ce double, ce corps astral qui peut se séparer du corps matériel et aller au loin frapper les sens d'un autre homme pour y produire ce qu'on a improprement désigné sous le nom *d'hallucinations* télépathiques ? Je suis porté à le croire d'après les expériences que je me décide à exposer ici, malgré leur caractère extraordinaire, parce que je sais que je m'adresse à des lecteurs suffisamment préparés par leurs études à en concevoir au moins la possibilité.

Je ne m'attacherai point à énumérer les précautions prises pour éviter les erreurs, ni les détails de chaque expérience avec les variantes individuelles (1) ; je me bornerai à décrire d'une façon générale les phénomènes, de telle sorte qu'on puisse les comparer avec les observations déjà recueillies sur ce sujet.

Je n'ose conseiller aux chercheurs d'entrer dans la voie de l'expérimentation, à cause des dangers que m'a signalés une longue pratique. Ceux-là seuls devront s'y engager qui auront le courage de se consacrer pendant des années à ces études mal famées et dispendieuses, en se résignant à ne progresser qu'à petits pas, de façon à sentir l'un de ses pieds bien affermi sur le terrain qu'on vient de conquérir avant d'avancer l'autre dans l'inconnu.

II

Quelques personnes endormies au moyen de passes mesmériques arrivent, à la suite d'un entraînement plus ou moins long, à passer par une série d'états alternés analogues à la veille et au sommeil (2), où les états de veille successifs sont caractérisés par l'apparition et le développement de facultés que ces personnes ne possèdent point dans leur état ordinaire, et inversement par la diminution progressive de quelques-unes de leurs facultés normales.

(1) Bien que j'aie expérimenté déjà sur le corps astral de huit personnes, il est fort possible que je n'aie pas su saisir la loi générale et que je n'aie enregistré que certaines formes particulières des phénomènes, dues soit à ma manière d'opérer, soit aux conditions communes aux sujets que j'ai employés. C'est là un écueil qui se présente au début de toutes les sciences.

(2) J'appellerai *Phases de léthargie*, les états analogues au sommeil ordinaire, et *Etats de l'hypnose*, les états analogues à la veille.

L'une de ces facultés nouvelles est une hypéresthésie de la vue telle que le sujet, lorsqu'il est arrivé à un état déterminé de l'hypnose, perçoit, sous forme de vapeur lumineuse ou de rayons plus ou moins colorés, les effluves émis par certaines substances, notamment par le corps humain. (Les sujets très sensibles voient généralement ce corps recouvert d'un duvet brillant, bleu à droite, rouge à gauche). Développée chez le sujet A, cette faculté va nous servir à suivre le développement d'une autre faculté qui se rapporte au sens du tact.

Prenons un second sujet B, présentant à l'état de veille la sensibilité cutanée normale, et agissons également sur lui avec des passes. Dès le début de l'hypnose, la sensibilité disparaît de la surface de la peau, en même temps que le duvet lumineux qui la recouvrait semble, pour le sujet A, se dissoudre peu à peu dans l'atmosphère.

Quand le sommeil est devenu assez profond, ce même sujet A voit se former, à 3 ou 4 centimètres de la peau du sujet B, un brouillard léger qui, peu à peu, se condense en devenant plus brillant, de façon à prendre en définitive l'apparence d'une couche très mince qui suit, à la distance indiquée, les contours du corps.

Si le magnétiseur agit sur cette couche d'une façon quelconque, B éprouve les mêmes sensations que si l'on avait agi sur sa peau, et il ne sent rien si l'on agit ailleurs que sur cette couche.

Si l'on continue la magnétisation, A verra se former d'une manière analogue autour de B une série de couches équidistantes, et B ne sentira les attouchements, les brûlures, les piqures, etc. que si on agit sur ces couches (1) qui se succèdent parfois jusqu'à une distance de plusieurs mètres.

Au bout d'un temps variable, généralement après la 7e ou 8e phase de léthargie, les couches, dont l'intensité se développait principalement sur les côtés du sujet, se coagulent (2) pour ainsi dire en une sorte de fantôme bleuâtre placé à sa droite, à la distance d'un mètre environ. Ce fantôme prend rapidement la forme et la position de la moitié droite du corps du sujet qui ne sent plus que les actions exercées sur la portion de l'espace occupée par ce fantôme ou (mais à un bien moindre degré) sur les liens qui réunissent les parties correspondantes du corps matériel et du

(1) Ces couches représentent des maxima de sensibilité ; leur équidistance, qui est généralement de 7 à 8 centimètres, est toujours le double de la distance de la première couche à la peau, dont la surface présente le premier minimum de sensibilité.

On peut expliquer l'existence de ces maxima et minima par la production d'ondes de même amplitude partant de la surface du corps à des intervalles différents ; il paraît naturel de les rattacher aux deux grands mouvements rythmiques de l'organisme, la respiration et les battements du cœur.

(2) Il semble qu'il se produise là un phénomène analogue à la cristallisation d'un sel dans une dissolution, quand celle-ci est saturée.



corps fluidique. Ce dernier répète du reste comme une ombre tous les mouvements exécutés par le premier (1).

De nouvelles passes déterminent la formation, à gauche du sujet et à peu près à la même distance, d'un second demi-fantôme jouissant des mêmes propriétés que le premier, mais qui est rouge au lieu d'être bleu.

Poursuivons encore la magnétisation, et après une ou deux nouvelles phases de léthargie, les deux sujets voyants s'accorderont à dire que les deux demi-fantômes de B se sont peu à peu allongés du côté de l'opérateur en émettant des flammes mobiles et ont fini par se souder de manière à former entre cet opérateur et le sujet un fantôme complet, bleu à droite, rouge à gauche (2).

Ce fantôme devient de plus en plus matériel et aussi de moins en moins *sensible*, à mesure que le fluide du magnétiseur remplace (c'est du moins une hypothèse qu'on peut admettre) dans le corps du sujet, le propre fluide de celui-ci qui s'extériorise dans le double. Ses vêtements, qui dès le début ne présentaient qu'une forme indéterminée et rappelaient ces suaires blancs que la tradition attribue aux spectres, se précisent, prennent des formes nettes, tout en restant transparents comme le reste du corps astral à travers lequel les voyants aperçoivent les objets placés en arrière. Le sujet A non seulement le voit, mais il peut le palper et en reconnaître toutes les formes avec la main dont B ressent l'attouchement. Bien plus, d'autres sensitifs éveillés, incapables de voir le fantôme, peuvent également le palper et éprouver de sa part exactement l'impression que produirait un corps matériel ; d'autres se bornent à éprouver une impression de fraîcheur comparable à un vent léger, quand ils pénètrent avec la main dans l'espace occupé par le double.

Quant au sujet B, il a perdu progressivement ses forces ; il ne peut plus maintenant remuer aucun de ses membres, mais par sa volonté, il est capable de faire mouvoir son corps astral, de lui faire traverser des murailles et de voir ainsi confusément ce qui se passe dans une pièce voisine (3).

(1) Quelques sujets voient, dès ce moment, leur propre corps matériel, comme s'ils en étaient sortis et manifestent pour lui un sentiment de dédain souvent observé par les magnétiseurs chez leurs somnambules extatiques.

(2) En résumé, il semble qu'un magnétiseur agissant, sur un sujet par des passes longitudinales comme un aimant sur un barreau d'acier, finit par déterminer chez le sujet deux pôles analogues à ceux de l'acier aimanté et que ces pôles présentent des lignes de force qui tendent à se réunir comme celles que l'on voit dans le spectre d'un aimant en fer à cheval.

Si les deux pôles humains ne se forment pas simultanément, cela peut tenir soit à l'habitude qu'on a de magnétiser seulement à l'aide de la main droite qui émet des effluves bleus, soit à la résistance plus grande à la dissociation fluidique du côté gauche du corps qui renferme le cœur.

(3) Un jeune homme qui prépare en ce moment sa licence de philosophie présente cette propriété particulière de pouvoir faire mouvoir chacun de ses demi-fantômes séparément et de les envoyer au loin séparément ; il voit

Dans ces conditions, je suis parvenu à faire pénétrer le fantôme d'un sujet dans mon propre corps, et j'ai essayé, en lui prescrivant de faire coïncider le mieux possible nos cerveaux, de lui communiquer ma pensée. Je n'ai pas réussi ; le sujet perd complètement la notion de sa personnalité : il est moi, il éprouve mes sensations, il sait que je remue tel ou tel doigt, bien qu'il ne le voie pas, mais il ne peut aller au-delà d'une perception confuse, quand je lui donne un ordre mental ou que je lui demande ce que je lis.

III

J'ai toujours arrêté mes expériences au moment où, les sujets n'ayant plus la force de parler et de me guider par leurs impressions, je redoutais un accident ; mais je suis porté à supposer que, si j'avais eu l'audace de les pousser jusqu'à ce qu'ils eussent perdu connaissance, comme les médiums qui se dédoublent spontanément, je serais arrivé à rendre perceptible à tous le fantôme perçu seulement par les sensitifs.

Quelle peut être la nature des effluves lumineux dont la condensation a formé le corps astral ? C'est ce qu'il est difficile de dire encore, mais voici quelques observations qui peuvent servir de point d'appui à des recherches ultérieures.

D'abord ces effluves traversent certains corps et sont arrêtés par d'autres ; ils s'emmagasinent dans ces derniers qui sont l'eau, les corps gras ou gélatineux comme la cire ou le blanc d'œuf ou encore les corps pelucheux ou à texture lâche comme le velours et les tricots de laine ; en cela ils se comportent comme les odeurs.

Quand on place sur le passage des couches lumineuses un prisme de matière transparente pour elles, en plâtre par exemple, ces couches sont déviées ; on peut donc déterminer l'indice de réfraction du rayon correspondant, et en appliquant aux résultats des expériences trop peu nombreuses que j'ai pu faire à ce sujet les formules de la théorie des ondulations, j'ai été conduit à supposer que les longueurs d'ondes des radiations que j'ai étudiées devaient être intermédiaires entre les radiations froides de M. Langley et les radiations électriques de M. Herz, empiétant probablement sur les unes et les autres (1).

alors les objets que ces demi-fantômes éclairent de leur lueur propre, et j'ai pu constater, par certains artifices, que chaque lobe du cerveau avait enregistré séparément ce qu'avait fait le demi-fantôme correspondant.

Ce jeune homme pourrait, dans des conditions favorables, fournir un exemple de trilocation en se manifestant simultanément par son corps matériel et par chacun de ses demi-fantômes.

(1) Les longueurs d'onde perceptibles par les yeux normaux sont comprises entre $0^{mm},000,4$ et $0^{mm},000,8$.

La longueur d'onde correspondant aux radiations émises par la glace fondante serait de $0^{mm},0011$.

Les longueurs d'ondes sonores perceptibles pour l'oreille humaine sont comprises entre 21 mètres et 8 millimètres.



Quand on laisse séjourner un corps absorbant, tel qu'un morceau de cire à proximité de la main, par exemple, d'un sujet extériorisé et qu'on emporte le morceau de cire ainsi saturé à une certaine distance, le sujet ressent à cette main les attouchements que l'on fait au morceau de cire ; il les ressentirait sur le front si la cire avait séjourné près du front. C'est là le principe de l'envoûtement que j'ai étudié ailleurs et qui ne se produit que lorsque les champs d'action du sujet et de l'objet chargé se touchent ou se pénètrent. On remarquera l'analogie de ce phénomène avec celui des substances phosphorescentes qui, obscures par elles-mêmes, se chargent de lumière au voisinage d'une source lumineuse et renvoient ensuite cette provision de lumière, jusqu'à ce qu'elles l'aient épuisée par rayonnement.

Si le corps absorbant est un verre d'eau et qu'après l'avoir chargé au contact d'un sujet, on le fasse boire à un autre sujet placé dans le champ d'action du premier, celui-ci manifeste de vives souffrances pendant que le second est fortement surexcité ; la vitalité de l'un est ainsi transportée chez l'autre.

Les effluves jouissent au moins de deux propriétés de la matière. J'ai déjà dit qu'ils pouvaient être touchés quand ils étaient suffisamment condensés dans le fantôme ; le fantôme lui-même peut non-seulement être vu par réflexion dans une glace, mais encore être photographié (1).

« On a appris, dit M. Langley, par les mesures récentes que j'ai effectuées, l'existence de longueurs d'onde plus grandes que 0mm,005 et j'ai lieu d'estimer que j'ai reconnu des radiations dont la longueur d'onde dépasse 0mm,03 ; ainsi j'ai mesuré des longueurs d'onde égales à près de huit fois celles connues de Newton, et j'ai des indications probables de longueurs d'onde beaucoup plus grandes. L'abîme entre la plus courte vibration sonore et la plus longue vibration de l'éther que l'on connaisse est donc maintenant comblé dans une certaine mesure. » (*Annales de Physique et de Chimie*, 1880).

Depuis cette époque, les beaux travaux de M. Herz ont permis de mesurer l'onde électrique qui varie de cinq centimètres à plusieurs mètres ; mais toute cette question est encore obscure à cause des différences de nature de la vibration et de l'agent transmetteur. Les données des sciences dites occultes sont souvent beaucoup plus certaines que celles de la science officielle auxquelles le public prête une impeccabilité que les vrais savants sont loin de leur attribuer.

(1) J'ai photographié le fantôme de droite (bleu) d'une jeune femme à l'aide d'une pose d'un quart d'heure dans un cabinet complètement noir. L'objectif était dirigé à un mètre à sa droite et la photographie a donné exactement ce que le sujet disait voir à cet emplacement : la partie droite de sa figure (qu'elle voyait comme un profil transparent) et le rayonnement de ses pieds.

J'ai tenté plusieurs fois de recommencer l'opération, mais je n'ai plus obtenu que des marques d'effluves lumineux, tout aussi extraordinaires en réalité, mais d'un effet moins frappant. Il est extrêmement probable que mes insuccès sont dus à l'humidité de l'atmosphère pendant mes derniers essais tandis que le temps était très sec lors du premier. Le *Novoié Vremia* du 5 mars 1891 rapporte que le professeur Wagner a communiqué à la section de photographie de l'Institut technique de Petersbourg un cliché qu'il a obtenu en voulant photographier dans l'obscurité, à l'aide d'une lampe au magnésium,

Enfin ils paraissent être d'une nature analogue à ceux que les sujets perçoivent, également polarisés en deux couleurs, autour de certains autres corps tels que les végétaux, les aimants, les cristaux, les substances électrisées, etc. On constate en effet que généralement les effluves de même couleur se repoussent et que ceux de couleur différentes s'attirent.

J'ai été arrêté dans l'étude de ce genre d'actions par des circonstances qui m'ont forcé à abandonner mon laboratoire (les Initiés y verraient l'influence du Dragon du seuil); mais je suis fermement convaincu que c'est de ce côté-là qu'il faut pousser les études pour arriver à se rendre maître de la force qui doit jouer un si grand rôle dans notre existence. Tous les phénomènes obtenus à l'aide de passes se produisent également à l'aide des agents électriques, quand les sujets peuvent les supporter sans fatigue. En me servant d'une machine de Holtz et en chargeant le patient à l'aide de chaînes communiquant soit avec le côté positif, soit avec le côté négatif, j'ai déterminé l'apparition des demi-fantômes bleu ou rouge, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à volonté, et ensuite la formation du fantôme complet, soit en avant, soit en arrière. Il me suffisait d'inverser la marche du flux électrique pour produire le réveil en repassant par toutes les phases intermédiaires.

IV

Il me reste à dire quelques mots des dangers auxquels j'ai fait allusion au commencement de cet article.

En agissant sur un point de la zone extériorisée de certains sujets, on peut déterminer non seulement la sensation, mais un stigmate sur le point correspondant du corps ; de sorte qu'en enfonçant, par exemple, une longue épingle en regard du cœur, il ne serait point invraisemblable qu'on déterminât, ne fût-ce que par suggestion, des accidents fâcheux.

La correspondance est encore plus intime quand les effluves se sont agglomérés en fantôme. En piquant un doigt de la main droite du demi-fantôme bleu d'un de mes amis, j'ai obtenu, à deux reprises différentes séparées par des mois, l'apparition de gouttes de sang au même doigt du corps matériel.

Mais là n'est point encore pour moi le plus grand péril.

Quand on interpose entre le corps matériel du sujet et son fan-

un sujet plongé dans un état profond de l'hypnose. Le corps du sujet est remplacé sur le cliché par une nuée lumineuse qui paraît formée de couches concentriques. Je n'ai pu encore avoir des détails plus précis.

Un autre Russe, M. de Narkiéwicz, qui a obtenu des résultats extrêmement remarquables en fixant la trace des diverses radiations électriques, par ces radiations elles-mêmes, sur des plaques convenablement préparées, m'a montré, lors de son dernier passage à Paris, l'image photographique des effluves qni s'échappent des doigts d'une personne électrisée.



tôme une substance capable d'absorber les effluves, la communication entre les points correspondants est arrêtée ; ce qui reste dans le corps matériel est insuffisant pour y entretenir la vie, et l'organisme le plus directement intéressé devient inerte, non seulement pendant la durée de l'hypnose, mais encore longtemps après le réveil. Il m'est arrivé ainsi, par le rapide passage de ma main, de suspendre la respiration, peut-être les battements du cœur ; un séjour de cette main près du genou pendant moins d'une minute a produit une paralysie de l'articulation qui n'a disparu complètement qu'au bout d'un mois (1).

Je ne veux point dire comment je suis arrivé à condenser le corps astral sous un petit volume et à centupler ainsi les effets des répercussions. La prudence avec laquelle j'ai opéré m'a permis d'éviter un malheur, mais la gravité des accidents survenus pour une action extrêmement légère m'a éloigné pour toujours de ce genre de recherches et je dois me borner à signaler le péril. Un chimiste a bien mérité de l'humanité, quand il a découvert un nouveau corps, fût-ce même un poison ou un explosif ; il remplit son devoir en signalant les dangers que peut présenter son emploi ; il devient criminel en les expérimentant par curiosité.

Il est enfin un fait que je n'ai pu qu'entrevoir parce que je me suis hâté de réveiller le sujet chaque fois qu'il a commencé à se manifester. Ce sont les changements de forme ou les contacts répugnants éprouvés par le double, dans certaines circonstances, notamment lorsqu'il est un peu éloigné du magnétiseur. Faut-il les attribuer aux *larves* ou *esprits* qui, suivant des enseignements traditionnels, rôdent autour de nous dans l'espace, avides de s'emparer de toute parcelle de vie à leur portée et déterminant ainsi les *possessions* ? Cela sort du domaine de la physique pour entrer dans celui de la magie, auquel je tiens à rester complètement étranger.

M. Lecomte

SUR LES ATTENTATS ANARCHISTES

La *Théosophie* ne s'occupe pas de politique, c'est-à-dire d'affaires contingentes. Elle fait mieux, puisqu'elle en éclaire les bases,

(1) Plus le corps astral est formé et plus il a de vie propre, moins ces actions semblent à craindre. Les effets les plus graves ont été produits par moi, lorsqu'il n'y avait encore qu'un demi-fantôme à droite. Quand le fantôme entier a pu être porté au loin par la volonté du sujet, je suis passé entre les deux corps, sans qu'il y ait eu aucune manifestation inquiétante.



celles, du moins, sur lesquelles *devraient* s'appuyer les agissements des hommes. C'est à ce seul titre que nous désirons dire un mot de la triste actualité présente, nous voulons parler de ce que les auteurs ou les promoteurs des attentats anarchistes appellent la *propagande par le fait*.

La *Société Théosophique* accepte et respecte toutes les opinions, de même que toutes les formes de gouvernement, parce qu'elle plane au-dessus et au-delà.

Les opinions et les formes politiques qu'elles engendrent n'étant que des fragments de vérité, la *Théosophie*, qui est la science et la connaissance de la vérité unique, *n'a pas* à se prononcer en faveur ou contre tel ou tel aspect fragmentaire de cette vérité, ni à descendre dans la lice où, au milieu des ténèbres et de l'ignorance, luttent et s'entredéchirent les passions égoïstes et les intérêts matériels.

Mais beaucoup de nos frères se disant socialistes, et les doctrines Théosophiques, en effet, ayant une haute portée sociale et visant une transformation des conditions de la vie humaine, bien autrement profonde et radicale, — quoique bien différente dans ses moyens et dans ses résultats, — que celle préconisée ou rêvée par les écoles Socialistes, il nous paraît utile et nécessaire de déclarer hautement que rien n'est plus contraire à l'esprit Théosophique et ne tourne plus complètement le dos au but poursuivi, que cette propagande par le sang et la violence, dont certains Anarchistes se font les tristes héros.

Que certains d'entre eux soient des fous ; que d'autres soient simplement la victime des suggestions morbides évoluées par une époque, où, sans la poussée des doctrines matérialistes et athées, toute notion du Devoir et du Sacrifice a disparu pour faire place à une exaspération d'un *droit Personnel* au-dessus de tout et de tous, qui est la plus fausse des conceptions, — étant le comble de la Séparativité, — c'est ce que nous ne voulons pas discuter ici.

Mais, s'il est vrai que, parmi ces sectaires, il se trouve des hommes croyant réellement que le meilleur moyen de hâter le triomphe de la justice et de créer le bonheur Universel, est de répandre la terreur et la mort, nous devons leur dire, au nom de la *Théosophie*, qu'ils se trompent absolument.

La violence n'engendre que la violence, la haine n'engendre que la haine, et ce n'est pas sur ces deux bases maudites que l'on peut espérer jamais de fonder le temple de la paix et de la fraternité Universelle.

L'amour seul appelle l'amour, et en dehors de l'amour de l'humanité, de l'amour de *tous* les hommes, qui sont le même homme à des degrés divers de l'évolution, il ne peut y avoir ni progrès réel, ni justice.

Il est vrai que, dans la Société actuelle, l'esprit de solidarité fait défaut ; il est certain que notre développement moral est loin d'être



à l'unisson de notre développement intellectuel ; que nous pensons beaucoup à nos droits et très peu à nos devoirs ; que chacun de nous, ou chacune des classes qui nous divisent, se fait juge et partie dans la question de ses intérêts propres, sans souci des intérêts des autres, — mais ce n'est pas plus l'anarchiste que le gendarme qui peuvent mettre les choses au point.

Tous deux ne représentent que des aspects de la force et de la lutte.

Laissez donc les corps et visez les âmes : voilà le moyen de produire des résultats.

Comment toucher les âmes ? par la parole et l'exemple. Répétez et répétez encore que l'homme est plus que notre frère, qu'il est notre semblable, qu'il est NOUS-MÊME » ; et qu'on doit, dès lors, le traiter, comme dans l'ordre physique, nous traitons les parties mêmes de notre propre corps.

Pénétrez-vous de cette vérité que l'amour est le meilleur dissolvant du mal, la voie la plus sûre du Bonheur. Et n'oubliez jamais, surtout, que la justice immanente, le *Karma*, est la grande loi à laquelle tout est soumis.

Voilà ce qu'il faut proclamer et répandre, la LOI DU KARMA s'exerçant par la voie des *Renaissances*.

Nous récoltons tous, dans la vie présente, ce que nous avons semé dans nos vies antérieures ; et nous préparons en ce moment même notre vie à venir.

Si cette Loi était bien comprise, est-ce que cela ne changerait pas, l'un vis-à-vis de l'autre, l'attitude de celui qui souffre et celle de celui qui gémit ? Le premier n'aurait-il pas moins de haine, et le second moins d'égoïsme tranquille ?

Tendre à former le tout homogène et solidaire que nous devons être, n'est-ce pas l'une des meilleures solutions de la question sociale ?

Sans doute, cela implique des efforts pour les uns comme pour les autres. Ce n'est pas autre chose, en effet, que l'explication de cette parole d'un *maître* : — « Le progrès nécessite, pour les êtres arriérés, la lutte pour l'existence, et pour les plus avancés, le *sacrifice volontaire.* »

« Sacrifice volontaire », c'est-à-dire : abnégation par l'amour et l'altruisme. Tout est là.

Rentrons maintenant dans la question plus particulièrement traitée ici, pour répondre à une opinion souvent émise. Beaucoup de gens, croient, en effet, que le sang versé a une action merveilleuse pour répandre les idées.

« Voyez, disent-ils, les martyrs du christianisme. »

Il est trop facile de répondre à pareil sophisme. Les professions de foi que les premiers chrétiens proclamaient, en même temps qu'ils pardonnaient à leurs bourreaux, ont, en effet, envahi le monde ; mais que sont devenus ceux qui ont versé le sang, les



Empereurs Romains et leurs Proconsuls? — Tous disparus sous le flot des invasions, et leurs systèmes avec eux.

C'est que, — l'OCCULTISTE le sait bien, — le sang répandu ne sert de semence qu'à l'idée qu'il incarne. Les myriades *d'Elémentals* qu'il génère VIVENT les pensées dernières des victimes *et les propagent.*

Quelles étaient donc les pensées des martyrs chrétiens, si ce n'est des pensées de spiritualité et de pardon ?

D'autre part, quelles peuvent être les idées des victimes des anarchistes? — Sans doute, l'indignation, l'effroi, le désir de la vengeance, la haine. — Voilà donc d'abord ce qui va germer et se répandre.

Quant aux anarchistes eux-mêmes, lorsqu'ils succombent par leur propre fait, comme à la Madeleine dernièrement, ou par la main du bourreau, s'ils regrettent les larmes qu'ils ont fait couler, plaignez-les, et ne craignez rien.

S'ils se prévalent, au contraire, de ce qu'ils appellent leurs exploits, plaignez-les encore, mais attendez-vous, cette fois, à de nouveaux forfaits du même genre, et comprenons bien que ces nouveaux forfaits sont plus inspirés par les puissants *Elémentaires* que ces malheureux demeurent encore pour certains temps, que par les prédications de certains journaux, quelles quelles soient, et prenez vos précautions en conséquence.

Mais s'il s'agit des idées de solidarité, de mutualité et d'amour, ne croyez pas que jamais le meurtrier puisse en être le pionnier attitré sur le plan astral, qui ne reflète que ce qui EST, et non pas ce qui paraît être. Ce n'est donc pas celui qui verse le sang qui répandra jamais de semblables idées.

Le véritable porteur de la bonne nouvelle. — « Messie, » à quelque degrés que ce soit, — ne tue pas : il ne verse que son propre sang pour le salut des hommes !

D. A. C.

H. P. B. ET LA MAGIE

En France, beaucoup de personnes ignorent et ce qu'est la *Société Théosophique* et ce que fut *Madame Blavatsky.*

On accuse la S. T. d'être une tentative d'introduction du Bouddhisme en Europe ; d'autres disent que ses membres sont une collection de farceurs posant pour les magiciens ; d'autres, que ce sont des ignares faisant les savants avec des mots sanscrits dont ils ne connaissent pas la signification et complètement dépourvus



de savoir scientifique; d'autres que ce sont des toqués croyant à des dogmes absurdes.

En fait de dogmes, la Théosophie en a deux :

I. Fraternité universelle.

II. Liberté de penser.

Elle n'en a pas d'autres. Elle s'occupe de l'étude des philosophies et des religions, particulièrement de celles de l'Orient, et aussi des *facultés occultes*, c'est-à-dire généralement inconnues, que contient la nature humaine. Comme ces facultés ont été souvent étudiées et développées en Orient, les Théosophes tiennent surtout compte de l'opinion des Orientaux à cet égard et s'occupent de la connaître avant de songer à la critiquer; mais cette critique n'est pas et ne sera jamais interdite. La liberté de penser étant reconnue à tous les membres de la S. T. aucun d'eux n'est tenu de croire à ce qui leur est exposé ; une seule croyance est demandée à la conscience des postulants, celle-ci : *Tous les hommes sont frères*, quels que soient leur sexe, la couleur de leur peau, leur race, leur nation, leur religion, s'ils en ont une. C'est à cela qu'est borné le Credo théosophique.

Il est difficile d'être plus tolérant. C'est justement cette tolérance qui déplaît aux sectaires. Il s'en est trouvé dans la S. T. C'est une espèce d'hommes qu'on rencontre partout. Après avoir essayé d'y faire triompher leurs doctrines et avoir échoué, ils l'ont quittée. Il en est même qui l'ont dénigrée. C'était naturel : que pouvait valoir une *Société* dont les membres ne s'inclinaient pas immédiatement devant leurs opinions personnelles ou empruntées et ne les acceptaient pas comme des articles de foi indiscutables? On ne leur a pas contesté le droit d'avoir des opinions, mais celui de les imposer aux autres, de les ériger en dogmes. Cela ne fait pas l'affaire des sectaires : l'exposition de leurs croyances ne leur suffit pas, il faut qu'ils puissent les imposer aux autres.

Ils s'attribuent gratuitement le droit d'empiéter sur la liberté du prochain. Leur grande affaire, en ce monde, est de jouer un rôle prépondérant. On n'interdit pas plus les rôles prépondérants dans le sein de la S. T. qu'ailleurs, à ceux qui sont capables de les tenir ; loin de là, on y voudrait beaucoup de personnes capables de tenir un pareil rôle ; on n'y marchande ni l'estime ni l'admiration à ceux qui s'acquittent bien des tâches en vue qu'ils ont assumées.

Il y en a qui se sont séparés de la S. T. parce qu'ils croyaient que, dès leur entrée dans ses rangs, on allait leur mettre dans les mains des pouvoirs magiques, grâce auxquels ils pourraient étonner le monde. C'était une illusion et dès qu'ils l'ont constaté, ils se sont fâchés et se sont mis à faire de la magie pour leur compte, sans se douter des dangers auxquels on s'expose, quand on manie des forces dont on ne connaît pas la nature, contre lesquelles, par conséquent, on est incapable de se forger une cuirasse suffisante. Le danger augmente avec la réussite parce qu'elle rend plus auda-



cieux ; ses fumées capiteuses font grandir l'orgueil et on en arrive à se croire maître du ciel et de la terre, pour avoir fait apparaître devant ses yeux quelques fantômes de son imagination ou, ce qui est plus grave pour sa sécurité, quelques-uns des êtres invisibles qui vivent au milieu de nous et qui ne tiennent pas à nous connaître.

En les rendant percevables pour soi, on se rend percevable pour eux, c'est le revers de la médaille ; en agissant sur eux, on peut les rendre agissant sur soi, ce qu'ils ne manquent pas de faire, quand la fantaisie leur en vient. Si on exerce la magie avec l'illusion des catholiques que l'homme est un être de nature supérieure à tous les autres, on s'expose à être rudement détrompé.

Parmi ces magiciens, il en est qui se croient plus savants que H. P. Blavatsky et qui, pour preuve, en donnent leurs opérations magiques. Ils se figurent qu'elle ne connaissait rien à la Magie, parce qu'elle ne la leur a pas enseignée. La publication des « Old Diary Leaves » (Feuilles d'un vieux journal) du colonel Olcott, nous permet de les détromper sur ce point.

Ils n'ont qu'à lire ce court récit de la comtesse Paschkoff :

« Je voyageais alors entre Baalbeck et la rivière Oronte, quand, » dans le désert, j'aperçus une caravane ; c'était celle de Mme Bla- » vatsky. Nous campâmes ensemble au village d'El Marsum, entre » le Liban et l'Anti-Liban. A coté de là se trouvait un monument » sur lequel on voyait des inscriptions que personne ne pouvait » lire. Mme Blavastsky avait, avec les *Esprits*, des relations qui lui » permettaient de faire d'étranges choses, je le savais et lui deman- » dai de découvrir quelle était la nature du monument.

» Nous attendîmes la nuit ; elle traça un cercle sur le sol et nous » nous plaçâmes dedans ; ayant fait du feu, nous y jetâmes de l'en- » cens. Alors elle commença les évocations. On mit encore de » l'encens sur le feu, puis elle dirigea sa baguette vers le monu- » ment sur lequel apparut aussitôt une grosse boule de flamme » blanche. Près de là se trouvait un sycomore sur lequel appa- » rurent aussi un grand nombre de petites flammes. Les chacals » s'approchèrent et s'arrêtant à quelque distance se mirent à » hurler. On jeta encore de l'encens au feu, et Mme Blavatsky com- » manda d'apparaître à l'*Esprit* de celui pour qui on avait construit » le monument. Bientôt un nuage de vapeur s'éleva et obscurcit la » faible clarté de la lune. On mit encore de l'encens au feu. Le » nuage prit la forme indistincte d'un vieillard à longue barbe, et » une voix qui paraissait venir de très loin se fit entendre à travers » la forme, disant qne ce monument fut autrefois l'autel d'un tem- » ple qui avait disparu depuis longtemps ; ce temple était dédié à » un dieu *mort depuis bien des siècles*. — Qui êtes-vous ? demanda » Mme Blavatsky. — Je fus un des prêtres de ce temple, répondit la » voix.

» Mme Blavatsky lui commanda de nous montrer l'endroit tel



» qu'il était à l'époque où le temple s'y trouvait. Il s'inclina, et » pendant quelques instants nous eûmes la vision du temple et » d'une immense cité qui s'étendait dans la plaine à perte de vue. » Puis tout disparut. »

Quand nos magiciens d'Europe et d'Amérique pourront produire des phénomènes de ce genre, ils auront le droit de se vanter de leur savoir magique ; mais alors ils seront peut-être trop sages pour songer à s'en vanter. Et ces phénomènes sont fort peu de chose à côté de ceux qu'a produits par la suite Mme Blavatsky, *sans jamais s'être attribué l'honneur de leur production.* Qu'est-ce que faire apparaître des images de l'Astral, à côté de faire *exister des objets physiques* des plus ordinaires, dont on peut faire un usage journalier, et cela sans aucune préparation et dans les circonstances les plus vulgaires de la vie, comme nos lecteurs pourront en juger d'après les cas que nous porterons à leur connaissance.

Y.

PHÉNOMÈNES DE H. P. B. BLAVATSKY

Vers la fin de 1877 ou au commencement de 1878, nous reçûmes la visite de M. John L. O'Sullivan, diplomate américain et spirite ardent, qui passait par New-York, en allant de Londres à San Francisco. Il fut bien reçu par H. P. B. et ils discutèrent vigoureusement ensemble. Quelques phénomènes furent produits à son intention, il les décrivit dans la *Spiritualist* du 8 février 1878, d'où est tiré le récit suivant :

« Elle s'amusait à manier dans une coupe de laque un chapelet oriental dont les grains parfumés et délicatement sculptés étaient de la taille d'une grosse bille d'enfant. Un monsieur présent prit le chapelet, en examina les grains, et lui demanda si elle voulait lui en donner un.

» — Oh ! je ne voudrais pas le défaire, répondit-elle.

» Elle le reprit et se remit à le faire tourner dans la coupe de laque. J'avais les yeux fixés dessus, sous la pleine lumière d'une grande lampe suspendue au-dessus de la table. Je ne tardai pas à m'apercevoir que les grains se multipliaient sous ses doigts, au point que la coupe en fut bientôt presque pleine. Elle en tira le chapelet, y laissant un grand nombre de grains détachés, en disant à M. L. O'Sullivan qu'il pouvait en prendre ce qu'il voudrait. J'ai toujours regretté depuis de n'avoir pas eu la présence d'esprit ou la



hardiesse d'en demander quelques-uns pour moi ; je suis sûr qu'elle me les aurait donnés volontiers, car elle est aussi généreuse que savante.

» Mon opinion sur les grains de chapelet, ainsi formés sous nos yeux, fut que c'étaient des *apports* faits par des Esprits, pour satisfaire son désir ou sa volonté.

» Je crois, bien que n'en étant pas tout à fait certain, que son opinion, ainsi que celle d'Olcott, est que ces phénomènes sont produits par un *Adepte* du Thibet, le même dont j'avais entendu la vieille épinette jouer dans l'air, au-dessus de nos têtes, et dont les sons étaient apportés du Thibet, sur un courant de *fluide astral*, d'après leur dire. »

Bien que les phénomènes psychiques n'aient pas grande valeur pour servir de point de départ à un mouvement spiritualiste, comme une triste expérience nous l'a enseigné, ils n'en ont pas moins leur importance, comme preuves du pouvoir de la volonté humaine développée sur les formes brutes de la nature... Je pense que les expériences de H. P. B. sont suffisantes pour renverser la théorie des Spirites, affirmant que tout ce qui nous est communiqué par les médiums vient des *Esprits des morts*.

Les phénomènes qu'elle produisait avaient généralement lieu sous l'impulsion du moment, en dehors de toute suggestion préalable des personnes présentes.

Voici quelques exemples :

Un jour, un Spirite anglais de ses amis avait amené son fils, un jeune garçon de dix à douze ans. L'enfant s'amusa pendant un moment à examiner ce qui se trouvait dans la pièce, il fouilla dans nos livres, mania nos curiosités, essaya le piano et se livra à d'autres exercices de ce genre. Puis il en eut assez et, désirant partir, vint tirer la manche de son père pour lui faire interrompre une conversation très intéressante qu'il avait avec H. P. B. Le père, ne pouvant mettre un terme aux importunités de son fils, était sur le point de prendre congé, quand H. P. B. lui dit :

— Ne vous inquiétez pas, tout ce qu'il veut, c'est quelque chose pour l'amuser ; voyons donc si je ne trouverai pas ce qu'il faut.

Là-dessus elle se leva de sa chaise, plongea le bras derrière un paravent qui se trouvait là et en tira un *grand mouton monté sur des roues*, qui, à ma connaissance, n'était pas là, une minute auparavant.

Une veille de Noël, ma sœur descendit de l'étage supérieur dans notre « Lamaserie », comme nous appelions notre logement, pour nous dire de monter voir l'arbre de Noël qu'elle avait préparé pour ses enfants, à ce moment profondément endormis dans leurs lits. Nous regardâmes tous les cadeaux, et H. P. B. exprima ses regrets de n'avoir pas d'argent pour en acheter. Elle demanda à ma sœur ce que l'un de ses garçons, son favori, aurait désiré, et il lui fut répondu que ce serait un sifflet. Elle dit alors : — Attendez une



minute. — Elle tira de sa poche son paquet de clefs, en enferma trois dans sa main, puis un moment après nous montra un gros sifflet de fer attaché à l'anneau, en place des trois clefs, dont le fer avait été employé à la fabrication du sifflet. Le lendemain, il fallut qu'un serrurier lui fît des clefs nouvelles.

Pendant un an environ, après que nous eûmes pris logement à notre « Lamaserie », mon argenterie de famille nous servait pour la table, mais ayant dû l'expédier ailleurs, H. P. B. m'aida à l'empaqueter. Ce jour-là, au moment de prendre le café, nous vîmes que nous n'avions plus de pinces à sucre, et en lui tendant le sucrier, je mis dedans une cuiller à la place.

Elle demanda où étaient nos pinces, et sur ma réponse que nous les avions empaquetées pour les expédier avec le reste, elle dit : — Bien, mais il nous en faut d'autres, n'est-ce-pas ?

Plaçant alors la main derrière sa chaise, elle amena des pinces comme je n'en avais encore jamais vues et comme on n'en trouverait probablement pas chez un orfèvre. Elles avaient les branches beaucoup plus longues que d'habitude et les griffes étaient fendues comme les dents d'une fourchette à conserves ; en dedans de l'une des branches, se trouvait gravé le cryptographe du Mahatma. — Je possède encore cette curiosité à Adyar.

Elle donne la démonstration d'une loi importante. Pour créer un objet avec la matière diffuse dans l'espace (1) la première chose à faire est de *penser* à l'objet qu'on désire, à sa forme, sa couleur, sa matière, son poids et autres caractères devant entrer dans sa composition ; l'image qu'on s'en fait doit être vive et nette dans tous ses détails ; ensuite, il faut mettre en jeu la volonté développée en faisant usage de sa connaissance des lois de la matière et forcer les *Elémentaux* à façonner ce qu'on veut obtenir. Si quelque chose fait défaut, le résultat sera imparfait.

Dans le cas en question, il est évident que H. P. B. avait fondu ensemble les images d'une pince à sucre et celle d'une fourchette à conserves, d'où la chose hybride obtenue.

Mais cela n'en faisait qu'une plus évidente démonstration de la valeur du phénomène, attendu que des pinces à sucre ordinaires peuvent être achetées partout.

(Extrait de *Old Diary Leaves*).

(*A suivre*). H. S. Olcott.

(1) Voir la conférence de Mme Annie Besant, no du 27 mars.

N. D. L. R.

LA THÉOSOPHIE

S'il est une doctrine sublime, entre toutes, c'est sans contredit, la doctrine Théosophique.

Jamais morale plus pure ne fut prêchée ici-bas, jamais plus belles et plus consolantes révélations ne furent apportées au monde, jamais plus vastes et plus lumineux horizons ne furent ouverts à l'intelligence humaine!

Les Théosophes laissent aux fils de la nuit le doute et le blasphème, et s'adressant à ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, ils s'efforcent de faire naître en lui les plus nobles enthousiasmes, les plus radieuses espérances; ils penchent ses yeux vers l'ombre d'ici-bas, vers le secret du *tout* entrouvert sous ses pas, puis, changeant en jour ses lueurs commencées, ils lui font entrevoir la grandeur de ses possibilités et de ses destins futurs.

« Aide la nature et travaille avec elle; la nature te regardera comme l'un de ses créateurs et fera sa soumission.

« Et devant toi elle ouvrira tout grands les portails de ses chambres secrètes, et sous tes yeux elle mettra à nu les trésors cachés au fond même de son sein pur et vierge. La main de matière ne l'a pas souillée : Elle ne montre ses trésors qu'à l'œil spirituel, l'œil qui ne se ferme jamais, l'œil pour lequel il n'y a de voiles dans aucun de ses royaumes.

« C'est alors qu'elle te montrera les moyens et la voie, la première porte et la seconde, la troisième jusqu'à la septième même. Puis le but, au-delà duquel s'étendent baignées dans le soleil de l'esprit des gloires inexprimées, invisibles pour tous, sauf pour l'œil de l'âme (1) ».

Quelles magnifiques échappées! quelles perspectives grandioses! sur l'au-delà mystérieux, sur ces clairières ensoleillées, ignorées des profanes, où les rossignols d'espoir, les oiseaux au radieux plumage, chantent dans les verts bosquets, chantent le succès pour les pèlerins sans crainte. Ils chantent les cinq vertus des Bodhisattvas, la quintuple source du pouvoir Bodhi et les sept pas dans la connaissance..,..

Oh! à cette aurore d'une nouvelle existence, devant ces bleus septentrions, ces espaces infinis s'ouvrant devant ses yeux, quel néophyte n'a senti dans son âme les sensations les plus fraîches, les plus délicieux ravissements?

Pour les Théosophes, l'initiation est une seconde naissance,

(1) La Voix du Silence....

le seuil de la véritable existence, de la vie spirituelle à laquelle on parvient par la connaissance des vérités et de la sagesse ésotériques.

Ces vérités, cette sagesse sont encore aujourd'hui comme elles l'ont été dans tous les temps, l'apanage d'une minorité d'élite.

« Les religions antiques et celle des Egyptiens surtout, lisons-nous dans le savant ouvrage de Favre d'Olivet : *la langue hébraïque restituée*, étaient pleines de mystères. Une foule d'images et de symboles en composaient le tissu : admirable tissu ! ouvrage sacré d'une suite non interrompue d'hommes divins, qui, lisant tour à tour, et dans le livre de la Nature et dans celui de la Divinité, en traduisaient en langage humain, le langage ineffable. Ceux dont le regard stupide, se fixant sur ces images, sur ces symboles, sur ces allégories saintes, ne croyaient rien au-delà, croupissaient, il est vrai, dans l'ignorance ; mais leur ignorance était volontaire. Dès le moment qu'ils en voulaient sortir, ils n'avaient qu'à parler. Tous les sanctuaires leur étaient ouverts ; et s'ils avaient la constance et la vertu nécessaire, rien ne les empêchait de marcher de connaissance en connaissance, de révélation en révélation, jusqu'aux plus sublimes découvertes.

« On ne prodiguait pas les mystères, parce que les mystères étaient quelque chose ; on ne profanait pas la connaissance de la Divinité, parce que cette connaissance existait, et pour conserver la vérité à plusieurs, on ne la donnait pas vainement à tous. »

Comme aux jours d'autrefois, les Théosophes ne profanent pas, en les livrant aux indignes et aux indifférents, leurs divines instructions, mais ils se font un devoir d'offrir cette nourriture spirituelle au pèlerin en peine qui s'assied abattu par la désolation, affamé du pain de sagesse autant que du pain qui nourrit l'ombre, sans maître, sans espoir, sans consolation.

Toutefois, avant que ses yeux puissent s'ouvrir à la lumière, avant que puisse être soulevé pour lui le voile du sanctuaire, il doit avoir accordé son cœur et son mental, à l'unisson du grand mental et du cœur de tout le genre humain.

Avant de mettre le pied sur le sentier, il doit d'abord en connaître toutes les fondrières.

Non seulement il doit avoir écrasé à jamais en lui le ver des sens et des illusions, détruit son corps lunaire et nettoyé son corps astral, mais tué même tout sentiment de séparativité.

« Avant de pouvoir approcher de la première porte, il faut apprendre à séparer ton corps de ton mental, à dissiper l'ombre et à vivre dans l'Eternel. Dans ce but tu dois vivre et respirer en tout comme tout ce que tu perçois respire en toi, sentir que tu résides en toutes choses et toutes choses dans le Soi (1).

» Ce n'est qu'alors que le disciple peut espérer rencontrer le maître.

(1) Les sept Portails.

» Longue et difficultueuse est la route de Cynyana qu'il doit suivre pour arriver au but, soit qu'il se propose d'atteindre Nirvana, soit qu'il veuille devenir un Yogui du Cercle des Temps, un Nardjol du Sentier secret, soit qu'il aspire à prendre rang parmi les Maîtres de compassion, les Nirmanakayas qui forment le « mur gardien » de l'humanité. »

Il ne doit pas se laisser décourager par les obstacles de la route.

« Sois patient, candidat, comme quelqu'un qui ne craint pas l'échec, qui ne courtise pas le succès. Fixe le regard de ton âme sur l'étoile dont tu es le rayon, l'étoile flamboyante qui brille dans les obscures profondeurs du Toujours-Etre, dans les champs sans bornes de l'Inconnu (1).

Jadis l'Hierophante disait à l'Initié : Sache voir avec justesse et vouloir avec justice. Sache oser tout ce que permet la conscience. Sache te taire sur tes desseins, et si devant ta persévérance, le lendemain n'est que la continuation des efforts de la veille, marche, marche à ton but. Les sept génies de la Rose-Croix, gardiens de la Clef sacrée qui ferme le passé et qui ouvre l'avenir, poseront sur ton front la couronne des Maîtres du Temps (2).

« Si tu as essayé et échoué, ô combattant indomptable, ne perds pourtant pas courage : continue de combattre et reviens à la charge encore et toujours (3). »

Hélas ! bien peu nombreux sont ceux qui sollicitent l'inestimable bienfait d'apprendre la vérité, la perception des choses existantes, la connaissance du non-existant, l'initiation...

Absorbés par les préoccupations de la vie terre à terre, confinés dans un matérialisme dégradant où dans un étroit scepticisme, la grande majorité des hommes ne songent nullement à sortir de leur ignorance volontaire, à dissiper les nuages de matière qui leur dérobent la vue du sentier et de ses sommets perdus dans la glorieuse lumière du Nirvana.

C'est aux Théosophes qu'il appartient de réagir contre cette insouciance, cette indifférence des « morts-vivants ». C'est à eux qu'il incombre de semer et de faire croître, dans les âmes, les semences de sagesse et de libération qui produiront la moisson promise, la moisson qui nourrira les affamés, de préparer ainsi l'avènement des Temps nouveaux et de hâter l'heure bénie où dans le monde régénéré par leurs sublimes enseignements, ils pourront enfin réaliser leur beau rêve d'amour et de fraternité universels.

E. Syffert.

(1) Les deux sentiers.
(2) Eliphas Levy : La clef des grands mystères.
(3) Les sept Portails.



DYVIATCHAKCHUS

LA PERCEPTION INFINIE DE L'ÉSOTÉRISME JAPONAIS

Dans chaque unité de la race humaine existe un germe intellectuel complètement distinct de l'intelligence instinctive commun à l'humanité et à tous les êtres, particulièrement aux êtres animés.

La possibilité de développer certaines énergies mentales dépasse de beaucoup ce qu'on en conçoit communément, car il faut avoir dépassé le niveau intellectuel ordinaire pour être apte à comprendre le subtil et mystérieux pouvoir de développement de certains sens, de la pensée, de la raison, de la volonté et des facultés de l'intuition omnisciente.

On peut observer partout l'évolution de l'intellect, depuis les animaux inférieurs qui sont moins que des brutes, jusqu'aux types les plus idéalement élevés. Elle existe présentement parmi nous à des degrés aussi bas que chez les peuples les plus sauvages ; c'est là un fait qu'il faut reconnaître bon gré mal gré, quelque déplaisante que puisse être sa constatation pour les Occidentaux, si fiers de leur civilisation, de leurs sentiments religieux et de leur milieu raffiné.

Dans l'univers psychique, comme dans l'univers physique, les causes produisent toujours leurs effets ; de même qu'il faut sonder une blessure pour en connaître la profondeur, il est nécessaire d'examiner la structure totalement artificielle de notre société, de notre éducation, de notre genre de vie, pour découvrir la cause viciant leurs tendances naturelles à prendre un caractère plus élevé.

Il n'y a pas de progrès possible pour ceux qui manquent du courage moral nécessaire pour soutenir ses opinions, pour ceux qui sont incapables de se débarrasser des entraves conventionnelles qui compriment leurs actions, leurs paroles et jusqu'à leur pensée ; mais si on se laisse guider par d'autres principes que ceux tenus pour orthodoxes,on peut augmenter la portée de sa vision mentale et parvenir à la conception de motifs plus purs et plus nobles que les motifs généralement admis.

La philosophie antique ne jouissait pas du douteux avantage de l'imprimerie à bon marché, si activement employée de nos jours à fournir des aliments de lecture à un public omnivore. Pourtant, malgré cet avantage, les chefs de la pensée moderne sont restés fort au dessous du degré atteint par les antiques maîtres de la philosophie, tandis que leurs élèves pataugent dans des marais bourbeux, au milieu d'une obscurité profonde qui n'est éclairée que



par les feux follets de trompeuses et hypothétiques théories voltigeant çà et là pour les égarer.

Il n'y a qu'une discipline mentale sévère qui puisse permettre à celui qui cherche la Vérité, à celui qui soupire après la Lumière, de suivre l'unique sentier par lequel on y arrive. Il faut tout d'abord que l'intelligence apprenne à regarder en elle-même pour arriver à se connaître, pour chercher le savoir avec prudence, après s'être rendu compte de son ignorance.

De même que celui qui escalade une haute montagne voit, à chaque pas qu'il fait, l'horizon s'élargir, lorsqu'on s'élève au dessus du monde des sens, lorsqu'on s'est débarrassé des instincts matériels et de la raison égoïste, on aperçoit des perspectives de plus en plus vastes.

Par l'éducation scientifique contemporaine, nous apprenons bien une foule de détails autrefois ignorés de la masse, mais les grands principes ne varient pas. Les sciences mécaniques, la chimie, la géologie, nous font voir des faits particuliers, nous font connaître un peu mieux la matière, mais ne nous apprennent absolument rien de la vie ; en psychologie nous sommes moins avancés que les anciens.

Aussi l'étudiant qui cherche la vérité ne peut-il que profiter en écoutant la voix de la sagesse antique ; quelques-uns pourront atteindre à l'intuition transcendante, mais pour le grand nombre ce but restera hors de portée.

L'*Amitabah Sutra* nous enseigne que la puissance intellectuelle est formée de cinq facultés.

On peut parvenir à un haut degré de perception intuitive pour ce qui concerne la loi et l'ordre des choses, le droit et la justice. On peut acquérir l'aptitude de voir l'évidence, de la dégager nettement de témoignages contradictoires. L'intelligence développée sous ce rapport percevra beaucoup de choses que sans cela elle ne saurait pas distinguer et que les ignorants ne soupçonneront même pas. Elle pourra facilement comprendre à fond la morale, le Code civil et criminel, les diverses branches de la science, de la littérature et de l'art ; ce ne sera pas simplement pour elle une absorption de matériaux indigestes, de faits et de chiffres, mais une capacité constante d'amener devant la vision mentale les points essentiels de l'objet considéré.

Sur cette première base les sentiments bienveillants se développeront nécessairement et la compréhension des sujets philosophiques et philanthropiques acquerra une puissance extraordinaire. La domination sur soi et l'abnégation, la plus haute forme de la magnanimité, sont des facteurs indispensables pour amener ce développement.

L'augmentation de la portée des sens, vue, ouïe et les autres, suit alors, comme un effet naturel. La vision, par exemple, devient moins dépendante de la lumière du soleil ou des lumières artificielles. Il ne faut pas croire que l'aptitude à voir distinctement dans



les ténèbres soit l'attribut particulier de certaines espèces animales; les pouvoirs spéciaux ne sont pas non plus le monopole des hommes parvenus à la perfection; avant d'en arriver là, on peut acquérir la vue perçante de l'aigle et parvenir à se passer de dormir comme le poisson.

Pour l'animal et l'homme sauvage, la peinture et l'écriture ne signifient rien; l'intellect non développé se trouve dans un rapport pareil à l'égard des facultés supérieures. Il en est qui douteront qu'on puisse arriver à développer au point que nous avons dit la faculté de perception, mais s'ils veulent bien considérer les progrès faits récemment dans la connaissance des lois du magnétisme, de l'électricité, de la lumière, et dans les applications de forces auparavant inconnues et qui échappent à notre vue, ils pourront comprendre qu'il nous reste encore beaucoup de choses à découvrir; nous sommes loin de connaître à fond la nature de l'intelligence humaine, et c'est là un domaine dans lequel les chercheurs compétents sont bien rares.

Dans une antique dissertation bouddhiste sur « les hautes facultés de la vision mentale » *Gu-sha-Ron*, on établit la distinction entre les facultés intellectuelles instinctives ou purement animales et celles qui sont cultivées ou purement humaines.

L'intuition cultivée peut atteindre un degré plus ou moins élevé, mais qui sera toujours en raison du sérieux et de la persistance des efforts de l'individu. Qu'on ait pour but d'exercer les pouvoirs anormaux qu'on aura acquis, ou qu'on veuille atteindre la tranquillité suprême, il faut suivre le même chemin : la pureté de vie et de pensée, l'action et la méditation sont, dans les deux cas, des moyens essentiels.

Les premiers degrés du développement peuvent demander la solitude, l'éloignement de la foule humaine obéissant à ses instincts animaux; une période d'épreuves ascétiques peut être nécessaire pendant plus ou moins longtemps, suivant le caractère de l'individu et le degré par lui atteint.

La nourriture la plus simple et la moins souillée, c'est à dire ne passant que par très peu de mains, et prise en aussi petite quantité que possible, l'air pur et fortifiant des régions montagneuses, cela aide puissamment à franchir l'épreuve; l'être matériel tout entier est renouvelé, complètement changé avec le temps.

Il sera alors possible et comparativement facile de percevoir ce qui reste invisible aux mortels ordinaires, d'opérer des phénomènes, de produire des faits incompréhensibles et incroyables pour les ignorants.

L'élément spirituel se trouve également purifié et étendu, et ce qui dépasse la compréhension ordinaire est clairement saisi; les faits psychiques deviennent des réalités, et ce qui apparaîtrait comme surnaturel aux non initiés devient chose toute simple et d'une utilité journalière.



Un régime plus sévère encore est exigé pour atteindre la phase de l'absorption complète des forces de l'intelligence dans le calme suprême de l'esprit ; mais, d'un point de vue élevé, on peut douter de l'utilité pratique de ce résultat. Il est probable qu'un repos périodique de ce genre est, en certains cas, désirable et même quelquefois impérativement exigé, mais pour des raisons qui sont en dehors des règles de discipline.

Comme les influences perturbatrices sont constamment actives, il faut une surveillance incessante pour éviter de descendre du niveau atteint, surtout si l'on se propose de parvenir à un but encore plus élevé.

Impressionnable comme la surface des eaux que peut rider le moindre zéphyr et qu'agite follement l'orage, l'intelligence des hommes ordinaires est soumise à une foule d'influences troublantes.

Les moyens indiqués pour parvenir à l'état de tranquille abstraction sont la concentration des facultés mentales et physiques par la régularité de la respiration et du jeu des poumons ; par ces moyens on arrive au moins à l'apparence extérieure de l'état extatique. Quand celui-ci est atteint, on perçoit une nappe lumineuse qui forme un nimbe autour du corps et dont l'entrée dans la conscience apaise les orages intérieurs qu'elle remplace par un calme d'une sublimité inexprimable. Mais cet état peut développer une tendance permanente à l'inactivité mentale et physique. Une autre phase de développement qui peut en résulter est la suppression de tous les désirs humains.

Le dernier degré, après ces états, est celui de la Réciprocité resplendissante ; là l'illumination de l'individualité et de l'intelligence devient manifeste à l'homme, et à un plus haut degré à tous ceux qui vivent sur le même plan supérieur. A ce moment le germe de la plus haute vision mentale est implanté d'une façon ferme et, s'il se trouve dans un terrain convenablement nourri, devient l'arbre géant de l'univers intellectuel, entouré d'un halo lumineux de la force la plus pure dont la pénétration est sans limites.

Pour parvenir à ce degré sublime, il faut de grandes facultés : l'aptitude à tirer des conclusions exactes des objets perçus par les sens ; le pouvoir de déduire, de certaines circonstances vérifiées, des faits réels inaccessibles aux sens ; la capacité de comprendre clairement et d'estimer avec précision ce qui apparaît comme impossible à ceux qui sont restés sur les plans inférieurs de l'intelligence.

La vision mentale s'exerce au-dessus des obstacles matériels, au travers d'eux et autour d'eux ; pour elle les distances ne sont rien, ce qui paraît inconcevable au commum des hommes, vivant dans un égoïsme sordide et grossier et affligés d'étroitesse d'esprit.

Voici quels sont les attributs importants de cette pénétration infinie :



Abidjna. La perception de *tout* jusqu'aux derniers éléments ; la faculté de distinguer les parties des choses et d'en poursuivre la division jusqu'à l'infini ; en un mot la perception infinie, la faculté intuitive qui saisit et comprend non seulement ce qui est invisible, mais ce qui est encore au-delà de tout ce qu'on peut concevoir.

Divyas Rota. La faculté d'entendre jusqu'à l'infini. Il n'y a pas de son, de bruit, assez éloigné, assez faible ou assez complexe, pour ne pas être entendu distinctement.

Paralchitta djnana. La faculté de lire intuitivement les pensées de tous les hommes, partout et dans tous les temps.

Purvani rashanu. Smriti djnana. La connaissance infinie de toute l'histoire, des plus petits événements du passé qui se sont produits, tant dans l'humanité que dans le monde. La connaissànce illimitée de toutes choses qui ont existé et qui existent ; un pouvoir illimité de transmutation et de transformation.

Ce qu'il n'a pas été jugé bon d'accorder à tous peut être acquis par ceux qui *gagnent* le droit d'être plus hautement doués, maintenant et toujours.

Par le bon emploi des pouvoirs ainsi acquis, par leur juste application au service de l'Humanité, l'Adepte restitue les dons et contribue dans chaque réincarnation à développer dans la race des tendances ascendantes vers le bien. On ne peut pas obtenir cette omniscience et ce pouvoir surhumain pour les exercer dans un but purement personnel. Un pareil motif suffirait pour les détruire ; c'est afin que le plus haut idéal puisse exister et pour que nous puissions tous y aspirer que ce rayon de lumière est octroyé.

L'idéal grossièrement sensuel et complètement égoïste de ceux qui, travaillant pour leur salut, pensent que le présent n'est que l'état préparatoire à un futur matériel, inutile et sans objet, cet idéal fait triste figure devant l'idéal élevé d'une vie d'abnégation constante.

De vastes champs intellectuels sont ouverts à ceux qui peuvent deviner les vérités ici esquissées. Il serait inutile de s'adresser à ceux qui ne peuvent pas les découvrir.

Contemplez-le dedans ; réfléchissez sur l'infinité de la nature ; essayez de parvenir à résoudre le problème par la méditation. A ceux qui en seront dignes la perception sera accordée.

C. Pfoundes (Omoie)



Pour donner à nos lecteurs une idée des écrits de la philosophie orientale contenant les enseignements occultes, nous leur traduisons le commencement de la *Science du Souffle*, ouvrage traduit du sanscrit par Rama Prasad et sur lequel il a écrit son commentaire : *Les forces subtiles de la Nature.*

LA SCIENCE DU SOUFFLE

La déesse dit :

1. Monseigneur, Mahadêva, dieu des dieux, sois bon pour moi et communique moi la sagesse par laquelle on comprend toutes choses.

2. D'où l'univers est-il sorti ? Comment subsiste-t-il ? Comment disparaît-il ? Fais moi connaître, mon seigneur, la science de l'univers.

Le dieu dit ;

3. L'univers est venu des tatwas ; il subsiste par l'action des tatwas ; il disparaît dans les tatwas ; c'est par les tatwas qu'on apprend à connaître l'univers.

La déesse dit :

4. Ceux qui connaissent les tatwas ont vu en eux la racine première, quelle est, ô dieu, la nature des tatwas ? Explique-la moi.

Le dieu dit :

5, Non manifesté, sans forme et source de lumière, est le grand pouvoir ; de lui est sorti l'éther sonore (akasa) ; de celui-ci est né l'éther tangible (vaya).

6. De l'éther tangible est sorti l'éther lumineux (teijas) et de celui-ci l'éther savoureux (apas) ; de celui-ci enfin est sorti l'éther odorant (prithvi). Ce sont là les cinq éthers et ils ont une quintuple extension.

7. De ces éthers est sorti l'univers ; par eux il subsiste ; en eux il disparaît ; et par eux il reparaît de nouveau.

8. Le corps est formé des cinq tatwas ; les cinq tatwas, ô belle, existent en lui en leur forme subtile ; ils sont connus des savants qui se vouent à leur étude.

9. A ce propos je parlerai de la naissance de l'haleine dans le corps ; par la connaissance de la nature de l'inspiration et de l'expiration, on acquiert la connaissance des trois temps.

10. Cette science de la naissance de l'haleine, le secret des secrets, le révélateur du vrai dieu, est une perle sur la tête du sage.

11. Cette connaissance est l'essence subtile de la subtilité ; elle

est facile à comprendre ; elle donne foi en la vérité ; elle produit l'étonnement dans l'esprit des incrédules ; c'est le soutien de ceux qui ne doutent pas.

12. La science de la naissance de l'haleine doit être donnée à l'homme calme, pur, vertueux, ferme et reconnaissant, dont l'esprit simple est dévoué à son gourou.

13. Elle ne doit pas être donnée à l'homme vicieux, impur, colérique, infidèle, adultère, ni à celui qui a gaspillé sa substance.

14. Ecoute, déesse, la sagesse qu'on trouve dans le corps ; elle produit l'omniscience, si on la comprend bien.

15. Dans le Swara sont les Vedas et les Shastras ; dans le Swara est le plus haut Grandharva ; dans le Swara sont les trois mondes ; le Swara est la réflexion de Parabrahm.

16. Sans connaissance de l'haleine (Swara), l'astrologue est une maison inhabitée, un bavard dépourvu de science, un tronc sans tête.

17. Quiconque a fait l'analyse des nadis et de prana, l'analyse des tatwas et celle du Susumna obtient le salut.

18. C'est toujours d'un bon augure dans l'univers visible et dans l'univers invisible, quand on s'est rendu maître du pouvoir de l'haleine ; on dit, ô belle, que la connaissance de la science du souffle est une chose favorable.

19. Les parties et les premières accumulations de l'univers furent faites par Swara, et Swara est visible comme le grand pouvoir, le créateur et le destructeur.

20. On n'a jamais entendu parler d'une science plus secrète que celle du souffle, d'une richesse plus utile que la science du souffle, d'un ami plus fidèle que la science du souffle.

21. Par le pouvoir du souffle on tue ses ennemis et on se joint à ses amis ; on obtient la richesse durant le pouvoir du souffle et aussi le confort et la réputation.

22. C'est par la force du souffle qu'on engendre un enfant du sexe féminin ou qu'on rencontre un roi ; par la force du souffle les dieux sont rendus favorables, et par le souffle un roi se trouve au pouvoir du premier venu.

23. La marche est causée par la force de l'haleine, et la nourriture est prise aussi par la force du souffle ; les déjections sont aussi évacuées par la force du souffle.

24. Tous les shastras et les puranas, à commencer par les Védas et les upanishads, ne contiennent aucun principe supérieur à la connaissance de Swara.

25. Tous sont des noms et des formes parmi lesquels les gens errent dans l'illusion. Tous les hommes ne sont que des imbéciles plongés dans l'ignorance jusqu'à ce qu'ils aient connaissance des tatwas.

26. Cette science de la naissance de l'haleine est la plus haute des hautes sciences ; c'est une flamme destinée à illuminer la demeure de l'âme.

27. La connaissance ne peut être communiquée à celui-ci ou à celui-là qu'en réponse à une question ; on ne l'acquiert en conséquence que par ses propres efforts, dans son âme et par son âme seule.

28. Ni le jour lunaire, ni les constellations, ni le jour solaire, ni planète, ni dieu, ni la pluie, ni le vyatipata, ni les conjonctions vaidhrita.....

29. Ni les mauvaises conjonctions, ni les déesses, n'ont jamais eu aucun pouvoir ; lorsque quelqu'un obtient le pur pouvoir de Swara, chaque chose a un bon effet.

30. Dans le corps se trouvent les nadis ayant beaucoup de formes et très étendus ; il faut que le sage les connaisse dans le corps par amour de la science.

31. Partant de leur racine au nombril, soixante-douze mille d'entre eux s'étendent par le corps.

32. Dans le nombril se trouve le pouvoir Kundali endormi comme un serpent ; de là dix nadis s'en vont en haut et dix s'en vont en bas.

33. Deux à deux les nadis se croisent ; ils sont ainsi au nombre de vingt-quatre. Les principaux sont les dix nadis par lesquels agissent les dix forces.

34. A leur croisement en haut ou en bas, en eux, prana se manifeste par tout le corps. Ils sont dans le corps sous la forme de chakras supportant toutes les manifestations de prana.

35. Parmi eux dix sont les principaux ; parmi ces dix, trois sont les plus élevés : ida, pingala et susumna.

36. Gandhari, hastijihva, pusha et yashaswani ; alambusha, kuhu, sankhini, et aussi damini.

37. Ida est dans la partie gauche, pingala dans la droite, susumna au milieu, gandhari dans l'œil gauche.

38. Dans l'œil droit hastijihva ; dans l'oreille droite pusha ; yashaswani dans l'oreille gauche ; dans la bouche alambusha.

39. Kuhu dans les organes génitaux ; dans l'anus shankini ; c'est de cette manière, un à chaque orifice, que sont placés les nadis.

40. Ida, pingala et susumna se trouvent sur le chemin de prana ; les dix nadis s'étendent de diverses façons dans le corps.

41. J'ai donné les noms des nadis ; voici maintenant le nom des forces : 1. prana, 2. apana, 3. samana, 4. udana, 5. vyana.

42. 6. naga, 7. kurma, 8. krikila, 9. devadatta, 10. dhananjaya. Dans la poitrine agit toujours prana ; dans le cercle de l'anus apana.

43. Samana dans le cercle du nombril ; udana au milieu de la gorge ; vyana pénètre dans tout le corps. Ce sont là les dix principales forces.

44. Les cinq commençant par prana ont été décrites ; les cinq forces restantes commencent par naga ; je donne aussi leurs noms et leurs places.

45. Naga se manifeste dans le vomissement ; kurma dans le clignement des yeux ; krikila est la cause de la faim ; devadatta se manifeste dans le bâillement.

46. Dhananjaya qui pénètre tout ne quitte pas le corps, même après la mort. Toutes ces forces se meuvent dans les nadis et mettent en eux l'apparence de la vie.

47. Que l'homme sage connaisse les mouvements manifestes de prana par les trois nadis, ida, pingala et susumna.

48. Ida doit être reconnu dans la partie gauche du corps et pingala dans la partie droite.

49. La lune est dans ida, le soleil dans pingala, susumna est de la nature de sambhu, et sambhu est l'essence d'Hansa (inspiration et expiration réunies).

50. L'expiration est appelée Ha, l'inspiration est Sa ; Ha est Siva (le mâle) et Sa Sakti (la femelle).

51. La lune apparaît comme Sakti et fait couler le nadi gauche, le soleil apparaît comme Sambhu (mâle) et fait couler le nadi droit.

RAMA-PRASAD.

(*Traduit du sanscrit*).

RÉMINISCENCES

DE H. P. BLAVATSKY ET DE LA « DOCTRINE SECRÈTE »

(*Suite*)

Pour finir cet épisode je me crois autorisée à citer une lettre que j'adressai autrefois à Mr Sinnett, qui fut publiée à ce moment dans son livre (1) et dans les journaux américains, et dans laquelle je résume quelques impressions éprouvées pendant mon séjour à Wurzburg.

J'omets le premier paragraphe qui parle de ce que j'ai dit déjà. . . . . Comme j'avais ouï des bruits absurdes circulant contre elle (H.P.B.), dans lesquels on l'accusait de magie noire, de fraude et d'imposture, j'étais sur mes gardes ; je vins donc chez elle l'esprit calme et tranquille, décidée à n'accepter aucun phénomène occulte produit par elle, sans preuve rigoureuse, à rester sans cesse positive, à veiller attentivement et à ne conclure qu'avec

(1) Incidents in the life of Mme Blavatsky.



la certitude d'agir selon la justice et la vérité. Le simple bon sens me défendait de la croire coupable avant d'en avoir la preuve ; mais il est certain que, cette preuve acquise, les lois de l'honneur ne m'auraient pas permis de rester un instant de plus dans une Société fondée par un fourbe et un imposteur : j'étais donc toute disposée à chercher cette vérité que je désirais si ardemment connaître. J'ai passé maintenant quelques mois avec Mme Blavatsky. J'ai partagé sa chambre et j'ai été à ses côtés jour et nuit. Toutes ses malles et tous ses tiroirs ont été constamment à ma disposition ; j'ai lu les lettres qu'elle a reçues, celles qu'elle a écrites, et je déclare ici publiquement et en toute sincérité que je suis honteuse de l'avoir soupçonnée un instant, car je sais aujourd'hui qu'elle est une femme loyale et sincère, fidèle jusqu'à la mort à ses Maîtres et à la cause pour laquelle elle a sacrifié position, fortune et santé. Je ne puis douter qu'elle n'ait réellement fait ces sacrifices, car j'en ai vu les preuves et parmi elles se trouvent des documents d'une authenticité indiscutable.

» Si l'on se place à un point de vue ordinaire, Madame Blavatsky paraît une femme malheureuse, calomniée, soupçonnée, maltraitée par bien des gens ; si, au contraire, on le voit de plus haut, on trouve en elle un être extraordinairement doué, à qui la diffamation la plus éhontée ne pourra jamais enlever le privilège de savo r bien des choses connues seulement d'un très petit nombre d'hommes et d'avoir l'avantage inappréciable d'être en relation avec certains Adeptes orientaux.

« Son savoir est considérable et s'étend au loin dans le côté invisible de la nature, et l'on doit déplorer vivement que les ennuis et les épreuves qui l'accablent l'aient empêchée de faire connaître au monde une masse d'informations qu'elle eût divulguées, si on l'avait laissée travailler en paix.

« La grande œuvre à laquelle elle se consacre actuellement, *Secret Doctrine*, a été gênée aussi par les persécutions, les lettres d'injures et tous les autres chagrins auxquels ou l'a soumise, cet hiver ; car on ne doit pas oublier que H. P. Blavatsky n'est pas un Adepte complétement développé ; elle ne l'a jamais prétendu, d'ailleurs ; elle est donc, malgré toutes ses connaissances, aussi sensible à l'insulte et au soupçon que le serait tout autre femme distinguée dans sa situation.

« *Secret Doctrine* » sera vraiment une grande et belle œuvre. J'ai eu le privilège d'assister à son exécution, d'en lire les manuscrits, et d'être témoin des moyens occultes qui en ont fourni les informations. J'entendais récemment des gens qui s'appellent des « Théosophistes » faire des réflexions qui m'ont surprise et peinée. « Fût-il prouvé que les Mahatmas n'existent pas, disaient-ils, cela ne signifierait rien, car la Théosophie n'en serait pas moins une vérité, etc.... » De pareilles propositions ont circulé en Allemagne, en Angleterre et en Amérique ; mais, à mon avis, c'est une grave



erreur, car s'il n'existait pas de Mahatmas ou Adeptes, c'est-à-dire des êtres si avancés sur l'échelle de l'évolution humaine qu'ils sont capables d'unir leur personnalité avec le sixième principe de l'univers (le Christ universel), les enseignements dits « Théosophiques » seraient faux ; il y aurait en effet dans la chaîne de progression une rupture plus difficile à expliquer que le « missing link » de Darwin. D'autre part, si en parlant ainsi l'on n'a en vue que ces Adeptes qu'on a montrés prenant une part active à la fondation de la « Société Théosophique », on me paraît oublier que sans ces Adeptes la Société n'aurait jamais existé, que *Isis Unveiled*, *Esoteric Buddhism*, *Light on the Path*, *The Theosophist* et d'autres publications importantes n'auraient jamais paru et que de plus, si à l'avenir nous nous plaçons en dehors de l'influence des Mahatmas et restons abandonnés à nos propres ressources, nous ne tarderons pas à disparaître dans un labyrinthe de spéculations métaphysiques. La science et la philosophie spéculative peuvent se confiner aux théories et à l'étude des livres ; la Théosophie va plus loin, elle acquiert la connaissance par la perception intérieure directe.

« L'étude de la Théosophie signifie donc *développement pratique* ; et pour atteindre à ce développement il faut un guide sachant ce qn'il enseigne et ayant atteint cette connaissance par le processus de la *régénération spirituelle.* Après tout ce qu'on a dit, dans les *Mémoires* de M[r] Sinnett, sur les phénomènes occultes qui ont eu lieu en présence de Madame Blavatsky, phénomènes qui ont fait partie intégrante de sa vie, se produisant à chaque instant, à sa connaissance ou à son insu, je n'ai qu'à ajouter, que pendant mon séjour avec elle j'ai été fréquemment témoin de phénomènes semblables et d'une parfaite authenticité. Ici, comme toujours dans la vie, il importe avant tout d'apprendre à discerner et apprécier chaque chose à sa valeur ».

« Bien sincèrement à vous,

« CONSTANCE WACHTMEISTER.

M. S. T. »

CHAPITRE V

On ne s'étonnera guère que l'exécution de *Secret Doctrine* ait pu subir un temps d'arrêt pendant cette période orageuse et que, lorsque le travail fut repris, il n'ait été difficile d'atteindre au détachement et à la tranquillité d'esprit nécessaires.

H. P. B. me dit un soir ! « Vous ne pouvez vous figurer combien pénible il est de sentir tant de pensées et de courants hostiles dirigés contre soi ; on dirait des piqûres d'un millier d'aiguilles, et je suis sans cesse obligée de m'entourer d'un mur protecteur. » Je lui demandai si elle savait de qui venaient ces pensées ennemies.

« Malheureusement oui, répondit-elle, aussi suis-je sans cesse à m'efforcer de fermer les yeux pour ne point voir et ne pas connaître ; « et pour me prouver qu'il en était bien ainsi, elle m'annonçait des lettres écrites déjà, et citait des passages, dont je pouvais apprécier l'exactitude, le lendemain ou le surlendemain, lorsque ces lettres arrivaient.

Un jour où je me promenais dans le cabinet de travail de H. P. B. je trouvai le plancher jonché de feuilles d'un manuscrit rejeté. Je lui demandai la raison de ce désordre. « Eh bien, j'ai essayé douze fois d'écrire correctement cette unique page, et chaque fois le Maître m'a dit qu'elle était mal faite. Je crois que je deviendrai folle de la recommencer si souvent, mais, je vous en prie, laissez-moi seule ; je ne veux me reposer que lorsque j'aurai réussi, dussé-je y passer toute la nuit. »

Je lui apportai une tasse de café pour la délasser et la soutenir, et je la laissai continuer sa tâche fatigante. Une heure après je l'entendis m'appeler, et je vis en entrant que le passage était enfin transcrit ; mais le labeur avait été terrible et les résultats à cette époque étaient souvent maigres et incertains.

Elle se rejeta en arrière alors, fumant une cigarette, et se reposant de ce dur effort, tandis que je m'accoudai sur le bras de son fauteuil. Je lui demandai comment il était possible qu'elle pût faire erreur en écrivant ce qu'on lui montrait. « Voici ce que j'ai à faire, dit-elle. Je produis dans l'air qui m'entoure une espèce de vide, je fixe ma vue et ma volonté sur lui et bientôt passent devant mes yeux des scènes successives comme celles d'un diorama ; si j'ai besoin de citer un livre ou de le consulter, je fixe attentivement mon esprit sur lui, son double astral apparaît et j'y prends ce que je veux. Plus mon esprit est à l'abri des distractions et des peines, plus je déploie d'énergie et de concentration et mieux je réussis ; mais aujourd'hui la lettre de X., m'a si vexée, que je ne peux arriver à une véritable concentration, et chaque fois que j'essaye de lire les citations, je me trompe. Le Maître vient de me dire pourtant que j'ai réussi, cette fois, partons donc et allons prendre le thé. » J'ai fait remarquer déjà combien rares étaient les visiteurs à cette époque. Ce soir-là, pourtant, je fus surprise d'entendre une voix étrange dans le corridor, et de voir annoncer quelques instants après un professeur Allemand que je ne veux pas nommer.

Il s'excusa de sa visite, disant qu'il venait de parcourir bien des kilomètres pour voir Madame Blavatsky et lui exprimer ses sentiments de sympathie ; il connaissait la partialité et l'injustice du *Rapport* de la Société des Recherches psychologiques et serait heureux dans l'intérêt de la science psychique que Madame lui fît la faveur de lui montrer quelques-uns de ces « phénomènes » qu'elle produisait si facilement.

Mais la « Vieille Dame » était fatiguée à ce moment, et peut-être aussi n'avait-elle pas une foi absolue à la suave profession de fo



de son visiteur ; quoi qu'il en fût, elle n'avait nul désir de le satisfaire, mais à la fin, fatiguée par ses instances, elle consentit à produire quelques expériences insignifiantes de force électro-psychique ; — les coups frappés qui sont le plus simple, le plus facile et le plus connu de ces phénomènes. »

Elle le pria de porter à une certaine distance la table qui se trouvait devant elle, de sorte qu'il pût passer librement autour d'elle, et l'examiner facilement de tous côtés. Maintenant, lui dit-elle, je vais frapper pour vous sur cette table autant de coups que vous le voudrez. « Il demanda d'abord trois coups, puis cinq, puis sept, et ainsi de suite, et à mesure que H. P. B. levait le doigt et le dirigeait dans la direction de la table, on entendait des coups vifs, distincts, et en nombre voulu.

Le professeur paraissait charmé. Il sautait autour de la table avec une merveilleuse agilité, regardait brusquement en dessous, l'examinait de tous côtés, et lorsque H. P. B. fut trop fatiguée pour satisfaire plus longtemps sa curiosité de ce côté, il s'assit et l'accabla de questions auxquelles elle répondit avec la vivacité et le charme habituels qui la caractérisaient.

Notre visiteur partit enfin, — non convaincu, comme nous l'apprîmes plus tard. C'était un disciple d'Huley, et il préféra adopter une explication absurde que renoncer à ses théories.

Pauvre H. P. B. ! Ses jambes enflées et douloureuses, qui pouvaient à peine la porter de son fauteuil à son lit, n'étaient guère appropriées à la gymnastique que leur attribua le Professeur.

Le fait qui, plus que tout autre, attira mon attention et provoqua mon étonnement, lorsque je commençai à aider M[me] Blavatsky comme secrétaire et que je pus avoir quelques aperçus sur la nature de son ouvrage, *Secret Doctrine*, fut la pauvreté de sa librairie de voyage. Ses manuscrits débordaient de références, de citations, et d'allusions se rapportant à une masse d'ouvrages rares, parfois introuvables et sur les sujets les plus variés. De temps à autre elle demandait à ce qu'on vérifiât l'exactitude de quelque passage d'un livre qu'on ne pouvait trouver par exemple qu'au Vatican, ou d'un document dont le Museum britannique seul possédait une copie, mais elle ne demandait qu'une vérification. Les citations qu'elle donnait, quelque fût le moyen qui lui permettait de les avoir, ne lui venaient certainement pas de la poignée de livres ordinaires qu'elle emportait avec elle.

Peu de temps après mon arrivée à Wurzburg, elle me demanda si je ne connaissais personne pouvant aller pour elle à la Librairie Bodleienne. Il se trouva que j'avais un ami pouvant lui rendre ce service et qui vérifia un passage qu'elle avait lu dans la lumière astrale ; le titre de l'ouvrage, le chapitre, la page et les figures, tout était parfaitement exact.

Ces visions montrent souvent l'original en image renversée, comme un objet regardé dans une glace ; avec un peu d'habitude



on lit facilement les mots, car le sens général du contexte empêche les erreurs grossières ; mais il est difficile d'éviter toujours des méprises, quand il s'agit de figures, et dans le cas que je viens de citer il s'agissait précisément de figures.

Il me fut assigné un jour une tâche ingrate; il s'agissait de vérifier un passage tiré d'un manuscrit du Vatican. J'avais fait la connaissance d'un monsieur qui avait un parent employé au Vatican, et j'arrivai ainsi, quoique avec un peu de peine, à pouvoir contrôler l'exactitude du passage. Il y avait deux mots inexacts, tout le reste était correct, et, chose étrange, on me dit que ces mots étaient difficiles à lire parce qu'ils étaient presque entièrement effacés.

Ce ne sont là que quelques exemples parmi bien d'autres. Lorsque H. P. B. avait besoin d'une indication déterminée sur un point important de son ouvrage, elle était sûre de l'obtenir d'une manière ou d'une autre : par la lettre d'un ami, dans un journal ou une revue, pendant notre lecture habituelle de livres divers. Et cela se produisait avec une fréquence et un à-propos si extraordinaires qu'on ne pouvait en aucune façon l'attribuer à une simple coïncidence. Elle préférait pourtant employer les moyens ordinaires aux procédés occultes, car elle ne voulait pas épuiser inutilement ses pouvoirs.

Je n'ai pas été seule à remarquer cette aide qui arrivait ainsi à H. P. B. dans le cours de sa tâche, sans qu'elle le demandât, et à noter l'exactitude des citations reçues. J'insère ici, comme exemple, une note de Miss E. Kislingbury qui démontre le cas et l'éclaire d'une vive lumière.

« Après la publication du Rapport, fameux depuis, de la Société des Recherches psychiques, je fus indignée de l'injustice faite à Madame Blavatsky et je résolus d'aller la voir à Wurzburg où, me dit-on, elle demeurait à ce moment. Je la trouvai vivant paisiblement dans cette jolie et vieille ville allemande, en compagnie de la Comtesse Wachtmeister qui avait passé tout l'hiver avec elle. Elle était malade avec des complications multiples et sans cesse en traitement. Mentalement elle était harassée par la défection de ses amis, et les attaques mesquines de ses ennemis, conséquence du Rapport dont je viens de parler ; pourtant, malgré tous ces obstacles elle travaillait à la tâche colossale de *Secret Doctrine*. Ainsi placée dans une ville étrangère, au milieu d'habitants dont elle ignorait la langue, avec les quelques livres seulement emportés avec elle de l'Inde, loin des amis qui auraient pu l'aider, en cherchant les références nécessaires ou en recueillant dés notes utiles, elle travaillait sans cesse, et ne quittant jamais son bureau — si ce n'est pour prendre ses repas — de l'aube à six heures du soir. Mais des collaborateurs invisibles l'assistaient, lorsqu'elle s'asseyait pour écrire dans la chambre consacrée à son œuvre. Comme je n'étais pas à cette époque membre de la S. T., bien que j'eusse

connu **H. P. B.** presque depuis sa fondation, on ne dit presque rien *devant moi* des méthodes employées. Un jour pourtant, elle m'apporte une feuille de papier portant une citation qu'on lui avait donnée ; elle était d'un écrivain catholique et traitait des rapports de la science avec la religion ; H. P. B. me demanda si je pourrais l'aider à la vérifier, trouver l'auteur et l'ouvrage d'où elle était tirée. J'eus l'idée qu'elle était sûrement prise aux « *Lectures ou Science and Religion* » du cardinal Wiseman ; j'écrivis à un ami de Londres qui en fit la vérification complète ; on la trouve maintenant, avec l'indication du chapitre et de la page, dans *Secret Doctrine*. Vol. II, p. 704.

CONSTANCE WACHTMEISTER.

(*A suivre*).

LES CYCLES

(*Fin*).

Et cependant H. P. B. a osé, elle, à la gueule du dragon scientifique, plus terrible que celui de la voie lactée, nous laisser entrevoir le tourbillon des astres entraînés dans le plus stupéfiant de tous les cycles. Leur colossale évolution est racontée dans les livres sacrés des anciens sous l'universelle allégorie de la guerre des dieux, triple histoire humaine, (la lutte entre les Aryas et les Atlantes), génésique, (la chûte des anges et de l'homme) et cosmogonique, (la naissance des planètes), animée parfois par des personnages ayant actuellement vécu. Comme le cycle homérique, l'épopée divine racontée dans les Pourânas a pour cause première un rapt d'amour : le roi *Soma* enlève *Târâ*, la femme de *Brihaspati*, et lui fait un enfant qui est *Budha*. *Brihaspati*, à la tête des dieux, marche contre *Soma*, qui a pour alliés *Usanas* et les *Asuras*. *Soma* c'est la lune, non pas la lune physique, mais le *Deus lunus* des cosmogonies archaïques : c'est aussi le breuvage sacré, symbole de la science occulte. *Brihaspati*, c'est Jupiter, et *Usanas*, Vénus. Quant aux *Asuras*, *Daityas*, *Nagas*, etc.... ce sont, d'abord les géants atlantes et lémuriens ; ce sont aussi les Initiés ; ailleurs, les *Manasa-putras* ; enfin ce sont les agents qui barattent l'océan pour en tirer *Amrita*, l'élixir de vie. *Usanas* à la tête des *Daityas*, c'est Lucifer à la tête des démons. Ceux-ci sont les Titans en révolte contre Jupiter. *Brihaspati* est aussi appelé *Brahmanaspati*. C'est Jéhovah, dont l'allié, St-Michel, correspond à *Indra*, chef des dieux. On voit que cette narration forme

un réseau d'allégories : c'est la lutte entre le Bouddhisme et le Brahmanisme ; ou encore entre l'ésotérisme et la lettre morte ; entre les Adeptes blancs et les Mages noirs ; entre les puissances mentales et la passivité spirituelle ; enfin et par dessus tout, c'est la vraie guerre céleste, qui fit tomber du ciel un tiers de ses étoiles. Grâce aux allusions semées dans la D. S., on peut arriver à reconstituer une partie du sens cosmogonique, et l'on ne tarde pas à s'apercevoir que la théorie occulte des évolutions sidérales est aussi supérieure au système de Laplace que sa théorie de l'évolution des formes est supérieure au système de Darwin.

C'est un principe de science ésotérique que le premier acte d'une évolution quelconque, vie fœtale d'un individu ou aurore d'un Manvantara, est toujours une préparation à l'évolution future en même temps qu'un résumé de l'évolution passée : on peut en dire autant du dernier acte de ces divers drames. Nous devons donc établir successivement la production, la conservation et la destruction d'un système solaire.

Or dans le sombre gouffre où les nébuleuses forment d'imperceptibles pâleurs, errent les monstrueuses épaves d'univers disparus depuis des Kalpas sans nombre. Nul œil humain ni divin n'a jamais perçu ces points ultra-mathématiques, ces systèmes de centres *laya*, ces groupes de potentialités plus subtiles que le vide, plus abstraites que le néant. Karma seul est capable de relever leur point dans l'immensité, de sonner leur réveil dans l'éternité. Ce réveil est décrit dans la Stance III du *Livre de Dzyan*. Au cours d'éternités dont il est inutile même de parler, ces bancs de substance négative errant dans le non-être se condensent peu à peu jusqu'au troisième état de la matière, qui est celui du brouillard de feu. Les nébuleuses sont donc des systèmes en formation : la substance qui les compose, à peine atomique, n'est déjà plus homogène. Sous l'action de Fo-hat ou de comètes errantes, suivant qu'il s'agit d'un univers ou d'un système secondaire, les points *laya* sont vivifiés et mis en mouvement ; la substance caillebotée s'aggrège autour d'eux sous forme de tourbillons dont ils sont les centres. Alors commence la première guerre divine, la lutte entre les tourbillons. Le plus considérable, ou celui qui s'est détaché le premier de la nébuleuse chaotique, en absorbe plusieurs autres et devient le soleil central du système ; quelquefois il partage cette suprématie avec une étoile double. Le tourbillon qui l'emporta sur les autres, dans la première formation de notre système, au début de l'année de Brahmâ, a été appelé *Bal-Ilu*. Il devint *Martanda*, le fils rejété d'*Aditi*, quand il commença à évoluer comme soleil. L'un de ses frères plus faibles est l'ancêtre lointain de notre terre, son *Primaire ;* tel est le nom que donne l'occultisme aux astres formés dès l'aurore du système. Toutefois ce Primaire n'était pas plus notre planète que *Bal-Ilu* n'était notre soleil actuel : il fut seulement le premier *anneau* de la véritable chaîne planétaire. Cette chaîne n'est pas une famille de



contemporains, mais une chaîne généalogique dont chaque anneau est un septénaire analogue à celui qui a été décrit comme notre chaîne planétaire. L'anneau précédent était la chaîne lunaire ; et les « roues anciennes » ou anneaux antérieurs, « tournèrent pendant deux éternités et demie ». Pendant la durée de chaque anneau, le soleil évolue un de ses principes. Toutefois la D. S. ne nous dit pas positivement quel est le principe solaire qui nous éclaire actuellement : parfois elle en parle comme d'une image mayavique, d'une sorte de fantôme astral : ailleurs elle dit que les soleils sont le *Kama-rupa* de l'univers. Mais procédons par ordre.

Lorsque le soleil a évolué son premier principe, il entre en obscuration, et les divers anneaux de son système, ayant terminé leur cycle d'existence, entrent en Pralaya. Autrement dit, les planètes meurent et se désagrègent. Nous devons remarquer ici que la loi cyclique de descente et d'ascension, d'immatérialisation suivie de dématérialisation, est universelle, et s'applique à l'évolution du système solaire entier aussi bien qu'à chaque planète. Il s'ensuit que le soleil et les planètes qui l'entouraient dans ce premier cycle étaient beaucoup plus purs, plus subtils et plus immenses que les astres actuels. En réalité ces planètes Primaires, habitées par des êtres de la sublimité desquels nous ne pouvons nous faire aucune idée, étaient, sous leur aspect le plus matériel même, autant de glorieux soleils circulant, non pas autour d'un foyer comme le nôtre, mais autour de ce mystérieux Soleil central dont la D. S. parle en plusieurs passages. Il faut se souvenir aussi que lorsqu'une planète entre en Pralaya, après avoir évolué son septième principe, elle est dans l'état le plus subtil qui soit compatible avec l'objectivité. Enfin une planète ne se dissout pas pendant le Pralaya, qui suspend toute activité, mais sa dissolution se prolonge pendant presque toute la durée du *jour* suivant. Rien ne prouve non plus que toutes les planètes meurent pendant la nuit du Brahmâ ; certaines peuvent se réveiller et prolonger leur évolution pendant plusieurs jours ; celles-là entreraient simplement en obscuration avec le soleil.

A l'aurore du second jour de Brahmâ l'évolution procède d'après un plan tout différent. C'est le second acte de la guerre des dieux. Mais nul ne dispute au soleil sa royauté déjà confirmée par un jour d'exercice. Un nouveau soleil se lève, allégoriquement, c'est-à-dire, qu'un nouvel *Upadhi* solaire s'éveille de l'obscuration. Voici maintenant comment sont remplacées les planètes détruites.

Dans l'espace circulent incessamment les comètes, ces vagabondes échevelées que la D. S. appellent aussi des Pélerins. Nous verrons tout à l'heure d'où proviennent les comètes : voyons pour le moment comment elles se comportent presque sous nos yeux. Poussées par leur course folle vers les divers centres d'attraction, épaves de l'infini, les unes, après s'être approchées de notre système, disparaissent à jamais : d'autres deviennent périodiques ;



quelques-unes, pendant des éternités, partagent leurs faveurs entre deux ou plusieurs systèmes : mais chaque soleil finit toujours par s'attacher un certain nombre de ces vierges folles. Son harem est dès lors composé des épouses légitimes, les planètes, qui tournent autour de lui, dans leur adoration perpétuelle, avec un invariable respect des lois de la gravitation ; et des concubines paraboliques, tenues à distance par leur fantaisie ou leur jalousie peut-être. Or c'est parmi ces dernières que se renouvelle le ménage légitime du soleil. Le Pralaya les fixe définitivement dans son système, et quand le jour renaît, elles s'éveillent, non plus comme comètes, mais comme planètes. C'est alors qu'aura lieu la troisième guerre des dieux : la seconde consiste dans la lutte perpétuelle des comètes contre les soleils, lutte de coquetterie qui se termine souvent fort mal pour elles, car « un grand nombre sont absorbées par les estomacs insatiables de divers soleils » : ce sont celles qui ont voulu s'introduire intempestivement dans le domaine royal.

La troisième lutte se passe donc entre les anciennes planètes et les nouvelles : lutte dont l'issue ne fut jamais douteuse, entre la décrépitude et l'exubérante jeunesse. Cependant la première Ronde de chaque nouveau jour de Brahmâ est une période de convulsions célestes, comme l'aurore qui précède notre Manvantara est une période de convulsions géologiques. C'est à cette troisième lutte que se rapportent les récits pourâniques cités plus haut, ainsi que l'allégorie d'après laquelle *Vishnou* (le soleil) aurait été condamné à renaître sept fois pour avoir tué la mère de *Sukra* (Vénus). Les mères sont les anciennes planètes ; elles deviennent d'abord les sœurs de leurs filles, car dans cette période d'ajustement, il se forme des systèmes de planètes doubles, triples, quadruples, etc.... C'est à la faveur de ce désordre que Mars, selon la D. S., aurait volé deux satellites, et que l'ancêtre de la lune ravit une femme à Jupiter. Ceci nous explique comment « la lune n'est le satellite de la terre que sous un aspect, c'est-à-dire que physiquement elle tourne autour. Mais à tout autre point de vue c'est la terre qui est le satellite de la lune » ; et comment « la lune est plus vieille que le soleil (actuel) et à plus forte raison que la terre ». Nous pouvons aussi comprendre pourquoi les vrais occultistes tibétains persistent à refuser de reconnaître Uranus et Neptune comme planètes, et soutiennent que leur rapport avec notre soleil est mayavique : on peut supposer que ces astres à longue orbite sont des ex-comètes, novices ou postulantes, déjà presque converties aux lois de la gravitation planétaires, et prêtes à être incorporées, dès la prochaine vacance, à la maison solaire. En tous cas, il y a quelque chose, à notre avis, de magnifiquement logique et de scientifiquement séduisant dans cette idée d'orbites qui se resserrent progressivement. Souvenons-nous enfin que ces luttes ne peuvent avoir sur le système entier le résultat désastreux que pourrait croire la science, puisqu'elles ont lieu dans une Ronde de spiritualité, entre des planètes



à peine matérielles et des comètes qui, même dans l'état actuel, peuvent passer à travers notre atmosphère sans la modifier d'aucune façon. Les résidus planétaires du jour précédent se matérialisent de nouveau, progressivement et *pari passu* avec les nouvelles planètes dont ils sont devenus les satellites.

« Cette doctrine, bien qu'elle ne puisse être entièrement rejetée par la science, sera sûrement répudiée dans son ensemble. Car elle enseigne qu'il n'y a que sept *dieux* primordiaux spontanément émanés du triple *Un* : autrement dit, que tous les mondes ou corps sidéraux sont formés l'un de l'autre, après la manifestation primordiale du début du *Grand Age*. La naissance des corps célestes dans l'espace et comparée à une foule de pélerins assistant à la *fête des feux*. Sept ascètes paraissent au seuil du temple avec sept bâtons d'encens allumés. Puis chacun se met à faire tourner son bâton autour de sa tête, et fournit du feu aux autres. Il en est de même des corps célestes. Un centre laya est allumé et éveillé à la vie par un autre *pélerin*, puis se précipite dans l'espace et devient une comète : c'est seulement après avoir perdu sa vélocité et par suite sa queue enflammée, que le *Dragon de feu* s'établit tranquillement et régulièrement comme citoyen respectable de la famille sidérale... Quelque lecteur critique s'imaginera peut-être que cette théorie de l'origine cométaire de tous les corps célestes est en contradiction avec l'affirmation que la terre est fille de la lune : on pourra croire qu'il faut de l'intuition pour réconcilier les deux. Mais en vérité il n'y a pas besoin d'intuition ». Car la mère de notre planète n'a pas engendré par l'opération du Saint-Esprit : elle a été fécondée par une comète, c'est-à-dire par un germe solaire. Notre terre est fille de la lune, physiquement ou maternellement : spirituellement ou paternellement, elle est fille d'un soleil.

Lorsque le soleil central d'un système quelconque a évolué son dernier *Upadhi*, le moment du *Pralaya* cosmique est arrivé pour ce système tout entier. Alors, disent les livres hindous, le soleil se brise et s'éparpille en mille fragments. Ces fragments sont les comètes, ou plutôt les étincelles spirituelles qui rencontrent les points *laya* épars dans l'abîme, les vivifient et les transforment en comètes. Ces nouveaux dragons ou serpents (*Nagas*) vont baratter une nouvelle mer de lait, c'est-à-dire qu'ils deviennent les centres de tourbillons autour desquels se condense une nouvelle nébuleuse. Tandis que les planètes de l'ancien système, désaggrégées jusqu'à la dernière limite, rentrent dans la nuit à l'état de points *laya*.

Dirons-nous que « l'éternité du pèlerin n'est qu'un clin-d'œil dans l'existence du grand Soi, » et que la D. S. laisse entrevoir à celui qui sait la lire des cycles encore plus vagues et plus immenses ? A quoi bon ? Et ne sommes-nous pas déjà fascinés sous le regard d'*Ananta-Sesha*, le serpent de l'infini, dont les replis nous entraînent à travers l'abîme ? La danse sacrée est achevée, de l'infiniment lent à l'infiniment rapide, et le derviche épuisé doit se prosterner, ébloui d'im-



possible et stupéfié d'admiration. Que cette vague et incomplète esquisse forme un nouveau chapitre à « l'Introduction à l'étude de la Doctrine Secrète » ! Qu'elle aide nos frères inconnus à comprendre et à sentir leur immortalité ! Que les cycles karmiques leur soient favorables ! Que tous les êtres soient heureux !

FIN

AMARAVELLA

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Agneyastra (Sanscrit). Les javelots et épées de feu dont se servent les Dieux dans les *Puranas* exotériques et dans le *Mahabharata*; les armes magiques employées par la race adepte (la quatrième) des Atlantes. Cette « arme de feu, » fut donnée par Baradwaja à Agnivesa, fils d'Agni, et par celui-ci à Drona, bien que ce récit soit contredit par le *Vishnu Purana* qui dit que le sage Aurva en fit présent au roi Sagara, son chéla. Ces armes sont mentionnées fréquemment dans le *Mahabharata* et le *Ramayana*.

Agni (Sanscrit). Le Dieu du feu dans les Vedas ; le plus ancien et le plus révéré des Dieux dans l'Inde. L'une des trois grandes divinités : Agni, Vayu et Surya ; il est aussi les trois comme triple aspect du feu : Soleil dans le ciel, Foudre dans l'atmosphère ou air (Vayu), Feu vulgaire sur la terre. Agni faisait partie de la primitive ***Trimûrti*** védique avant que Vishnu n'eût reçu une place d'honneur et que Brahmâ et Sivâ n'eussent été inventés.

Agni Bhuvah (Sanscrit). *Littéralement* : « né du feu. » Ce terme s'applique aux quatre races de *Kshatriyas* (la seconde caste, celle des guerriers) dont les ancêtres, dit-on, naquirent du feu. Agni, Bhuvah est fils d'Agni, Dieu du feu ; il est identique à Kartti-Keya. Dieu de la guerre. (Voir « *Secret Doctrine.* » Vol. II.p. 550).

Agni Dhatu Samadhi (Sanscrit). Un genre de contemplation yoguique dans lequel Kundalini est développée à l'extrême et où l'espace devient semblable à une nappe de feu. Etat extatique.

Agni Hotri (Sanscrit). Prêtres qui, pendant l'antiquité moyenne, servaient le Dieu-Feu. Le terme Agni Hotri indique l'oblation.

Agni-ratha (Sanscrit). Littéralement : « Véhicule igné. » Espèce de machine volante. On en parle dans les anciens ouvrages de magie et dans les poèmes épiques de l'Inde.



Agnishwattas (Sanscrit). Classe de Pitris ; créateurs de la première race éthérée humaine. Ancêtres solaires par rapport aux *Barhishads* pitris, qui sont nos ancêtres ou pitris « lunaires, » bien que les *Puranas* en donnent une autre explication.

Agnoia (Grec). « Privé de raison, » *lit.* « irrationalité ; » se dit de l'Ame animale. Selon Plutarque, Pythagore et Platon divisaient l'âme humaine en deux parties (le manas supérieur et inférieur, — la rationnelle ou *noëtique* et l'irrationnelle, ou *agnoia*, qu'on écrit quelquefois « annoia. »

Agnostique (Grec). M. Huxley prétend avoir inventé ce mot pour indiquer quelqu'un qui ne croit qu'à ce qui peut être démontré par les sens. Les dernières écoles d'Agnosticisme donnent de ce terme une signification plus philosophique.

Agra-Sandhâni (Sanscrit). Les « Assesseurs » ou *Archivistes* qui, pendant le jugement d'une Ame désincarnée, lisent l'histoire de sa vie écrite dans son cœur. Ils sont presque identiques aux *Lipikas* de la *Doctrine Secrète*.

Ahankara (Sanscrit). La conception du « Moi, » la soi-conscience ou soi-identité ; le « moi ; » le principe égoïste et *mayavique* dans l'homme, fruit de l'ignorance qui semble séparer ce « moi » du *Soi-Un* universel. — Personnalité, égoïsme.

Aheie (Hébreu). Existence. Celui qui est ; ce mot correspond à Kether et au Macroposope.

Ah-hi (Sensar), *Ahi* (Sanscrit), ou Serpents, Dhyan Chohans. « Sages Serpents » ou Dragons de Sagesse.

Ahi (Sanscrit). Serpent. Un des noms de Vritra, le démon védique de la sécheresse.

Ahti (Scandinave). « Un, » le Premier.

Ahum (Zend). Les trois premiers principes de l'homme septénaire dans l'*Avesta* ; l'homme vivant matériel avec le principe vital et l'astral.

Ahura (Zend). Identique à *Asura*, le saint, celui qui ressemble à un souffle. Ahura-Mazda, l'Ormuzd des Zoroastriens ou Parsis, est le Seigneur qui dispense la lumière et l'intelligence ; son symbole est le Soleil (Voir « Ahura Mazda ») ; Ahriman, forme européenne d'« Angra Mainyu » est son côté sombre.

Ahura Mazda (Zend). La déité personnifiée des Parsis, le Principe de divine et universelle Lumière. Dérivé d'Ahura ou *Asura*, souffle, « spirituel, divin » dans le plus ancien *Rig-Veda* ; dégradé par les Brahmanes orthodoxes en *A-sura*, « *aucuns* dieux ; » les Mazdéens ont transformé de la même manière les Devas (Dieux) indous en Dœva (Démons).

Ain Soph (Hébreu). Le « Sans Bornes » ou sans Limites ; la Déité en émanation et en extension (W. W. Westcott).

(*A suivre*).

H. P. Blavatsky



ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

VARIÉTÉS.

—

LA RÉINCARNATION

En faisant une revue rétrospective des articles les plus intéressants signalés dans les journaux américains des deux dernières années, nous avons rencontré, dans le *Milwaukee Sentinel*, du 25 septembre 1892, l'étrange narration qui suit :

SA SECONDE EXISTENCE SUR LA TERRE.

« J'ai lu, il y a peu de temps, dans le *Globe-Democrat* de Saint-Louis, le récit d'un individu qui affirme se rappeler l'une de ses existences écoulées jadis sur cette terre. J'ai à dire à mon tour que parmi les personnes que j'ai rencontrées, plusieurs m'ont assuré avoir conservé de faibles réminiscences d'une vie antérieure ; mais le cas le plus remarquable que j'aie jamais connu est sans contredit celui de ma propre fille.

« Il y a 12 ans, j'habitais à ***, comté d'Effigham. J'y perdis une enfant, Maria, au moment où elle entrait dans la puberté. L'année suivante j'allai me fixer à Dakota que je n'ai plus quitté depuis. J'eus, il y a neuf ans, une nouvelle fille que nous avons appelée Nellie et qui a persisté obstinément à se nommer Maria, disant que c'était son vrai nom et que nous l'appelions ainsi autrefois. Je retournai dernièrement dans le comté d'Effingham pour y régler quelques affaires et j'emmenai Nellie avec moi. Elle reconnut notre ancienne demeure et bien des personnes qu'elle n'avait jamais vues, mais que ma première fille, Maria, connaissait très bien. A un mille de notre ancienne habitation, se trouve la maison d'école que Maria fréquentait ; Nellie, qui ne l'avait point vue, en fit une exacte description et m'exprima le désir de la revoir. Je l'y conduisis et, une fois là, elle se dirigea directement sur le bureau que sa sœur occupait, me disant : » Voilà le mien ».

» On dirait un mort revenu du tombeau ; mais sa mère ne veut pas l'admettre ; elle dit que Dieu lui a donné deux enfants et qu'il ne lui en reste qu'une. Quant à moi, je n'essaie pas d'expliquer le fait.

» ISAAC-G. FOSTER. »

Si la chose est exacte, on devrait certainement revenir à l'examen de la fameuse doctrine des Renaissances, à laquelle 600 millions d'Asiatiques croient encore fermement aujourd'hui et que l'on a



enseignée dans l'Eglise chrétienne, pendant cinq siècles, c'est-à-dire depuis sa fondation jusqu'au concile de Constantinople.

Bien des versets de l'Ancien et du Nouveau Testament sont incompréhensibles sans elle ; toute l'antiquité philosophique l'a enseignée : l'Inde, l'Egypte, la Chaldée ; les têtes les plus éminentes du passé : Pythagore, Platon, Empédocle, les Néo-Platoniciens, les Esséniens, les Gnostiques, les occultistes Arabes, les Rose-Croix du Moyen âge, Giordano Bruno (brûlé par l'inquisition, parce qu'il l'enseignait), Lessing, Charles Bonnet, Lichtenberg, Goethe, Schlosser, Schopenhauer, sont tous réincarnationistes ; de nos jours, les spirites enseignent en Europe le dogme antique ; Jean Raynaud l'a traité admirablement dans *Terre et ciel* ; et, actuellement, la Société Théosophique le considère comme une des pierres fondamentales de ses doctrines. Voici quelques-uns des arguments invoqués :

Sans la Réincarnation, il faut attribuer à un Créateur impuissant ou tyrannique l'inégalité si criante dans la répartition de la souffrance, — celle des jeunes enfants, en particulier.

La loi de l'Evolution, si intelligente, indique un plan et un but ; le développement complet de toutes les facultés qui ne sont actuellement qu'en germe chez les êtres des divers règnes, et leur divinisation future, — car tout vient de Dieu, disent-ils, et tout retourne à lui. Ce plan et ce but n'existeraient pas si l'homme vivait pour la première ou la dernière fois.

La souffrance n'aurait pas de but si le progrès obtenu par l'épreuve disparaissait dans la tombe.

Un ciel éternel ou un enfer éternel sont également injustes, car il n'est pas de bonne action ou de péché capables d'amener une éternité de récompense ou de punition.

Ils en arrivent à cette conclusion : ou le germe physique conserve l'homme tout entier, physique, moral, mental, ou il faut admettre une âme distincte du corps, emmagasinant en elle la partie morale et mentale, et donnant à l'homme futur réincarné toutes les qualités que l'hérédité ordinaire ne peut expliquer. Or, il est admis que la plupart des grands génies ont eu des parents et des ascendants de médiocre intelligence ; on rencontre des assassins dans des familles de saints, sans qu'aucun retour atavique puisse expliquer l'hérédité de la tendance criminelle ; deux jumeaux, très semblables par la forme, montrent souvent des qualités morales et mentales tout opposées, etc., etc...

Nous avons demandé pourquoi le souvenir de ces existences passées n'était pas conservé plus souvent. Il nous a été répondu que, si la mémoire actuelle ne nous permet pas de nous rappeler nos jeunes années, il n'est pas étonnant que nous ayions oublié des vies qui sont séparées entre elles par des siècles d'états subjectifs ou ciels temporaires ; et que, de plus, le cerveau physique changeant à chaque retour sur terre, il fallait un entraînement long et très difficile avant de se rappeler des faits aussi lointains ; mais qu'on pouvait y arriver et que quelques rares élus avaient pu jeter un pont sur l'abîme de la mort.



*
* *

DIÉTÉTIQUE VÉGÉTANIENNE.

Le Végétarisme est un sujet qui se peut traiter sous bien des points de vue, et dont le domaine est immense. Côté Philosophique, Théosophique, général, particulier, esthétique, pratique, etc., peuvent successivement être abordés... mais ici mon ambition est moindre ; et je veux d'abord simplement entamer ce dernier pour l'édification des nouveaux adeptes théosophiques, qui, cela est vraiment triste à dire, sont de France, c'est-à-dire du Pays le plus nécrophage, actuellement de l'Europe et peut-être du monde ! Assurément quelques-unes de mes déductions, toutes naturelles et la Normale pour les anciens adeptes théosophiques, nourris de la moëlle des enseignements de l'Inde, seront pour les autres du Nouveau, et c'est pour cela que je demande à ceux-là de me laisser les exposer, sachant parfaitement que pour ceux-ci ce sont vérités qui n'ont point besoin de leur être démontrées.

Il faut commencer par le commencement, et lequel est plus « Pratique » que l'Etymologie ? Or, combien même des anciens adeptes ou des superficiels savent que le mot « *Végétarisme* » ne reconnaît pas pour Racine le mot « *végétal* » et que c'est un vocable anglais d'origine créé de toutes pièces par les anglais vers 1840. On n'en trouve, en effet, pas trace dans le langage avant cette date ; et ils l'ont tiré de leur racine : « *Végétus* » vigoureux, vif, actif, et non point d'un mot Français qu'ils ignoraient.

« *Vegetus* » (prononcer : « *Vedgéteus* ») est lui-même tiré, sans changement de lettre, de l'adjectif « Vegetus » de la langue d'Horace ; qui a exactement la même signification : comme dans ce vers de la Satire II. Livre II du grand Poète de la Rome d'Auguste.

.... « *Hic ubi, dicto citius quieta sopori,*
« *Membra dedit,* Vegetus *prescripta ad munia surgit...* »

J'ai donné dans mon livre du « Végétarisme » de 1891, bien d'autres citations d'auteurs latins, qui mettent l'étymologie hors de doute et je le devais : car il est vraiment étrange que la chose ne soit pas plus connue, et que chacun s'obstine sur la Foi d'une onomatopée assurément grossière à faire du végétarisme le « régime des Végétaux » et non pas comme cela est, le régime « Fortifiant » ! « *Vegetus* » en latin fait le Verbe « *Vegetare* » d'où sans doute l'r qui figure dans ses deux dérivés anglais « *Vegetarismus* » et « *Vegetarian* » d'où sont traduits nos vocables analogues. Nous avons de plus, le mot : « *Végétalien* » qui désigne les sectaires légumistes purs. Mais le végétarisme normal admet trois bases de l'alimentation : des végétaux, des œufs, du lait. C'est ce qu'exprime le « Blason littéral » du Végétarisme anglais : V.E.M. c'est-à-dire : *Vegetables, Eggs, Milk.* et l'anglais n'a pour désigner les orthodoxes comme les dissidents que le seul mot : « *Vegetarian* ».



Il est donc bien établi qu'Etymologiquement, un Végétarien c'est un homme de santé robuste et le Végétarisme est la Doctrine qui procure cette santé. Quant au Végétalien et au Végétalisme, on désigne par là les sectaires légumistes purs, qui se nourrissent de végétaux ou graines, mais répudient les œufs, le lait, les fromages, etc. La Doctrine Française du « Végétarisme rationnel » que j'ai mise en vigueur est une doctrine Végétarienne et non pas végétalienne ; elle ne proscrit, d'une manière absolue, et pour des raisons scientifiques que j'ai déduites dans mon livre de 1891, uniquement que la viande ou chair du cadavre crue ou cuite, sous quelque forme déguisée que ce soit ; elle n'entre pas dans les raisons Philosophiques théosophiques ou autres qui concluent comme elle... Mais s'appuie uniquement sur la Raison et la Science ; d'où le nom de « rationnel » que j'y ai ajouté en plus des écoles Philosophiques.

Le Végétarisme est aussi ancien que le monde, cela est prouvé par les livres sacrés de l'Inde : mais quant au Néo-Végétarisme moderne ou à sa renaissance depuis un siècle, il faut y donner place à son nouveau fondateur : « Gleïrès, » qui le pratiqua 50 ans de sa vie, de 1793 à 1843 ; et cela dans quel milieu hostile ! ce qu'il dut lui falloir de conviction philosophique pour un pareil résultat est vraiment inouï et bien digne de la profonde admiration des nos végétariens actuels.

J'ai parlé dans mon livre de 1891 de ses ouvrages et de sa vie, j'y renvoie le lecteur, le plus important de tous la « *Thalysie ou nouvelle existence*, en 3 volumes, est un livre de haute portée Philosophique, plein d'aperçus profonds et de déductions lumineuses... mais c'est du Végétarisme transcendant et c'est vrainement qu'on y chercherait une direction pratique pour un néophyte, dans les aphorismes dont la « Thalysie » est parsemée.

Mais Gleïrès avait donné à sa Doctrine le nom assurément malheureux de : « Régime des herbes ; » la France la dédaigna peut-être pour cela... et il fallut le sens pratique des Anglais pour y découvrir une idée féconde ; tandis que le Malheureux Gleïrès s'éteignait obscurément, incompris de ses contemporains, on traduisait en anglais sa thalysie : le Génie Britannique reprenait la Doctrine, la modifiait en la précisant, la faisait sienne ; et créait comme je l'ai dit, le mot bien plus heureux et Vrai de « *Vegetarismus* » qui la caractérise et la définit parfaitement.

Un peu plus tard, l'Allemagne suivait le mouvement végétarien ; et là aussi, il faisait souche de bons résultats ; il n'y a toujours que la France, pourtant son pays d'origine, où régnait la nuit noire nécrophagique : percée, seulement dans ces derniers temps, de quelques rares traits lumineux ; mais qui reste encore la forteresse occidentale de la nécrophagie invétérée et outrancière.

Même en Angleterre, le mouvement Théosophique a suivi de loin le végétarien qu'il a trouvé déjà installé et donnant déjà des résultats très appréciables. Mais là règne une orthodoxie rigide qu'on ne peut s'empêcher d'approuver et dont on trouve la codification, entr'autres



dans le « *Perfect Way* » de Feue Madame le Docteur Kingsford et Edouard Maitland. (1891) Là il est formellement interdit à un non-végétarien de professer ou d'écrire sur la théosophie, etc. Les nécrophages souillés de viande peuvent être acceptés comme théosophes, mais à la condition de se purifier en renonçant à leurs funestes habitudes. S'ils ne le font pas au bout d'un laps de temps, ils doivent être éliminés et ne même plus contaminer de leur contact les autres Frères végétariens réunis dans les temples théosophiques. etc. etc. C'est la pure Doctrine de l'Inde ; basée sur la Logique la plus évidente... et si chez nous elle a été contredite, ce n'est assurément qu'un pur schisme d'occident, en opposition formelle avec nos maître de l'Inde :

Du temps de Gleïrès, on ne connaissait pas encore la Théosophie ; s'il a préconisé sa doctrine c'est pour le bien de l'humanité ; et il n'avait en vue que la réforme physique et morale de l'homme. Lui qui avait vu en frémissant les massacres révolutionnaires militaires ou autres de la Fin du siècle, avait été pris d'une immense pitié à ce spectacle : sa belle âme les répudiait et il en avait trouvé le remède. Ce sévère pasteur protestant s'était dévoué à la poursuite et à l'extinction du mal.

C'est là précisément le but le plus haut de la théosophie et on peut sans se tromper dire que s'il l'eût connue, il eût fait comme madame le Docteur Kingsforg, Femme aussi de Pasteur protestant et qu'il fut venu de lui-même à la Théosophie.

Je devais en commençant ces études Diététiques bien établir quelques principes, car j'estime, avec nos maîtres de l'Inde, que le végétarisme est la base et la condition « *sine qua non* » sur laquelle seule peut se bâtir l'édifice d'une bonne et solide théosophie ; et je continuerai à traiter, dans les suivantes, d'autres points de vue pratiques, du Végétarisme rationnel Français.

(*à suivre*) D[r] Bonnejoy (du Vexin).

*
* *

Correspondance.

Une de nos abonnées, habitant Lyon, et aujourd'hui M.S.T. nous écrit :

« C'était en 1889, au moment où la *Revue Théosophique* paraissait ; c'était aussi le moment de la création d'un autre organe... — (1)

« On ne savait à quel saint se vouer :

« Comme j'étais fort en souci, voici par quelle admirable vision, je fus tirée de peine.

« C'était le soir et je ne dormais point. — Tout à coup, je vis une rivière sombre, qui disparaissait dans l'obscurité et, sur cette rivière, uue barque monté par *** — (2).

« Pour toute lumière une lanterne.

(1) Plus ou moins voué à l'occultisme et dont nous supprimons le nom.
(2) Nous taisons également les noms.

La barque s'en allait au gré des flots, sans rames, ni gouvernail.
« Je les vis disparaître dans l'obscurité.

Un moment après, je vis une grande lumière inonder ma chambre et au milieu Mme H. S. Blavatsky, couronnée de gloire, l'air calme et souriant.

« — Tu vois me dit-elle ; compare et cherche toi-même !

« Je me rappellerai toujours cette grande figure que je n'ai jamais vue sur la terre, mais seulement, ce soir-là, dans son corps astral.

« Vve Ch. »

RECTIFICATION

« Il n'y a pas un mot de vrai dans le récit qui montre Mme A. Besant faisant ses ablutions religieuses dans le Gange ; c'est une pure invention des journaux Anglo-Indiens hostiles. Mme A. Besant n'a revêtu nulle part non plus, le costume Indou. Elle ne s'est pas convertie à l'Hindouisme et n'a changé en rien son attitude envers lui depuis son arrivée dans l'Inde. L'histoire de la fête qui aurait suivi sa conversion est également un mythe. On lui a donné des dîners dans bien des endroits, où, comme dans tout intérieur Indou, on a offert aux invités du bois de santal, de l'eau de rose et des feuilles de bétel. Ces choses sont invariablement offertes à tous les hôtes qu'on veut honorer, quel que soit leur credo, ét on ne pourrait les refuser, sans faire à ses hôtes la plus grossière des insultes. »

Colonel Olcott.

Petites nouvelles.

AUSTRALIE

Melbourne. — La Ligue théosophique et la Branche de Maybank ont été incorporées dans la « *Société théosophique de Melbourne.* » On a ainsi réuni en un seul faisceau plus de 70 énergiques individualités qui répandent les doctrines théosophiques dans Melbourne et Victoria.

Mr Besant-Scott a donné devant un nombreux auditoire une conférence sur *la Théosophie à la Foire du Monde* »; une intéressante discussion s'en est suivie. Huit jours avant Mme Besant-Scott avait parlé sur *la Théosophie et la femme* ».



NOUVELLE ZÉLANDE.

Auckland. — Les réunions publiques à la Loge et les conférences du dimanche soir, au Hall choral, sont toujours suivies avec beaucoup d'intérêt. Un certain nombre d'assistants restent après la séance pour prendre des informations. Le 26 janvier, Mr Draffin a lu à la Loge un travail tiré des *Théosophical Siftings* « et a donné au Hall choral une conférence sur *Hérésie et chasse à l'hérésie* », faisant allusion au cas de notre collègue, le Révérend S. J. Neill.

Mr Stuart a traité, le 2 février, dans la salle de la Loge, « *de la Divination considérée au point de vue théosophique* », et le 9 février, Mr F. Leith, de l'île de la Grande-Barrière, a donné une très intéressante étude sur « *la Grande Pyramide* », avec dessins à l'apui. Mr Stuart a parlé, le 11 février, au Hall choral sur « *la Théosophie monumentale* ».

Le 16 février, au Hall maçonnique, on a recueilli 1335 signatures pour le témoignage de sympathie adressé au Révérent Neill, et comme protestation contre la décision prise contre lui, la veille, par l'Assemblée générale de l'Eglise presbytérienne, et dans laquelle on lui signifiait qu'il devait quitter son église de Thames ou la Société théosophique.

—

HAWAII

Honolulu. — *L'étoile d'Honolulu* du 10 février dit : « Honolulu a sa Société théosophique et sa librairie. Mr A. Marques est à la tête de l'école. On a pris un appartement sur l'avenue Nunanu, au *Fisher-block* ».

L'*Avis* nous apprend que cette Librairie a été établie grâce à la générosité de Mme Foster, et que 29 membres ont commencé l'étude en commun de l'*Océan de la Théosophie*.

—

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Johannisburg. — Une réunion a été formée par Mr L. Nitch, comprenant toutes les personnes s'intéressant à la Théosophie, de l'Afrique du Sud. On a loué, pour trois soirées par semaine, une salle où l'on se réunit et où l'on reçoit ceux qui viennent demander des renseignements.

—

SECTION EUROPÉENNE.

Le comité exécutif a décidé que la Convention aura lieu cette année à Londres, les jeudi et vendredi, 12 et 13 juillet.



Le travail théosophique en Angleterre.

Les loges diverses ont donné, dans le seul mois d'avril, plus de 70 conférences, sans compter les études en commun des principaux ouvrages théosophiques. Il est impossible de donner le résumé de tous ces travaux dans une notice.

P.

*
* *

Nous prions nos souscripteurs de ne pas oublier que le moment est venu d'envoyer le montant de leurs souscriptions arriérées.

Nous rappelons également aux membres de la LOGE ANANTA que c'est en MAI qu'ils doivent verser leur cotisation annuelle, sous peine d'être considérés comme démissionnaires.

Cette cotisation est de 5 francs, et de 8 fr. 30 cent. pour ceux qui désirent recevoir le « Vahan »

*
* *

La SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE tiendra, le LUNDI, 11 JUIN, à 8 HEURES DU SOIR, une réunion, où Madame ANNIE BESANT, venue exprès de Londres, se fera entendre pour la première fois en France.

Les personnes dés reuses d'assister à cette conférence sont priées de se faire inscrire, dès à présent, chez M. Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, afin de recevoir leur carte, sans retard, car cette réunion ne sera pas publique.

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand, (Cher). — Imp. DESTENAY BUSSIÈRE Frères.

AN 4996 DE KALI-YUG — (27 Juin 1894) — CINQUIÈME ANNÉE (NUMÉRO 4)

LE LOTUS BLEU

MADAME ANNIE BESANT

A PARIS

Le succès de la réunion annoncée dans le n° du *Lotus Bleu* du 27 mai a dépassé toutes nos espérances.

Dans la salle de l'Institut Rudy se pressaient, entassées les unes sur les autres, plus de cinq cents personnes, tandis que des centaines d'autres personnes devaient se retirer, faute de place, parmi lesquelles quelques-uns des hommes éminents de notre époque et plusieurs représentants des grands journaux de Paris.

Que tous reçoivent, ici, l'expression de nos vifs regrets.

Mais, nous le répétons, nous ne nous attendions pas à un pareil empressement du public, à une pareille bienveillance de la presse, qui avait annoncé presqu'unanimement la conférence de Madame Annie Besant.

Cette foule, aussi choisie et distinguée qu'elle était nombreuse, était accourue pour entendre l'exposé des *Doctrines théosophiques* par la grande conférencière, dont la parole éloquente a retenti, depuis des années, à travers le monde entier, y portant la bonne nouvelle, jetant la vérité à pleines mains, comme le semeur le bon grain, et croyant sa journée remplie, si une seule graine a trouvé le terrain favorable, où, désormais, germera la CONNAISSANCE.

De toutes parts, dès le premier jour, les témoignages de zèle et de sympathie venaient trouver la femme éminente, dont le dévouement seul égale l'admirable talent et le haut savoir.

Des frères, des amis, étaient accourus du midi et du Nord de la France, de Toulon, de Cherbourg, de Belgique même, d'où nous venait M. Oppermann, Président de la Branche de Charleroi.

Partie de Londres, le dimanche, 10 juin à 8 heures du soir, Mme Annie Besant arrivait à Paris à cinq heures 45 m., le lundi matin, et sans avoir pris aucun repos, après avoir reçu toute la journée les membres de la S. T. présents à Paris, ainsi qu'un grand nombre de personnes qui avaient désiré s'entretenir avec elle, le même soir, à huit heures et demie, elle prenait la parole, devant une foule profondément recueillie et respectueuse.

C'était là une audace d'autant plus réelle que Mme Annie Besant est

un des plus grands orateurs de l'Angleterre contemporaine, et qu'elle savait bien que, dans une langue étrangère, elle ne pourrait avoir cette action que produisent l'éloquence et la richesse de la forme.

— *Qu'importe ?* — disait-elle, avant la conférence. — *Que l'on me comprenne, et qu'on entende seulement ce que j'ai à dire, — c'est tout ce qu'il faut.*

Et par un admirable effort de courage et de volonté, avec la simplicité et la modestie qui la distinguent, elle est sortie triomphante de cette épreuve, ayant été *comprise, ayant dit ce qu'elle voulait dire.*

Cette conférence, coupée à plusieurs reprises par de vifs applaudissements, nous la reproduisons, d'après la sténographie, en lui laissant, sans y rien changer, toute sa saveur exotique.

Le lendemain, le Colonel Olcott, débarqué à Marseille, la veille, venant des Indes, rejoignait Mme Annie Besant.

Nous avions ainsi le bonheur de voir, réunis auprès de nous, la femme éminente, — qui donne sa vie et prête sa parole inspirée et persuasive à la propagande des vérités théosophiques, apportées à la connaissance des hommes par Celle qui fut la fondatrice, de la S. T. et l'initiatrice du grand mouvement d'esprit dont la S. T. a été l'origine, par Celle que nous ne devons jamais oublier, par notre maître vénéré, H. P. Blavatsky, — et le Colonel Olcott, son collaborateur de la première heure, co-fondateur de la S. T. avec H. P. B., toujours fidèle, toujours dévoué, toujours sur la brèche, lui aussi, sans jamais consulter ses forces devant l'énormité de la responsabilité et de la tâche assumées.

Il ne nous reste plus, fiers et heureux de la grande et féconde impression laissée par ce trop court passage de Mme Annie Besant, qu'à remercier nos nombreux amis et auditeurs, qu'à remercier aussi et tout particulièrement la presse de Paris ; ses premiers organes nous ont témoigné, en cette circonstance, une sympathique impartialité, qui était tout ce que nous leur demandions, et qui nous a profondément touchés, — notamment le *Figaro*, dont le large esprit et la sereine courtoisie se sont exprimés par la plume de M. Emile Berr, — le *Gil Blas*, où notre excellent et distingué confrère, M. Jules Bois, a rapporté son entrevue avec Mme Annie Besant.

Presque tous, nous devons le répéter, ont été ou sympathiques, ou bienveillants, ou courtois et respectueux d'une Doctrine sérieuse et qui a déjà remué le monde des idées, et profondément modifié le moule des pensées et des théories scientifiques, en Occident.

Les quelques notes discordantes, en bien petit nombre, qui se sont produites ne provenaient que de l'ignorance absolue où étaient ceux qui écrivaient et qui, ne sachant de quoi il s'agissait, prenant le Prêtre pour un homme, daubaient sur la Théosophie, à propos des tables tournantes.

Nous espérons qu'un jour l'envie leur prendra, peut être, de s'informer de quoi ils parlent et de se renseigner, avant de se prononcer.

—

Opinion des principaux Journaux qui ont parlé de la *Société Théosophique* et de Mme *Annie Besant.*

Le Figaro :

Cet article remarquable de M. Emile Berr mérite d'être reproduit en entier, et c'est ce que nous faisons, bien sûr que nos lecteurs, l'eussent-ils lu déjà, — ce qui serait bien possible, — nous en sauront néanmoins gré.

Après avoir donné le texte de l'invitation de la S. T., M. Emile Berr, continue en ces termes :

A cette invitation sur carton bleu, j'imagine que les Parisiens et les Parisiennes d'il y a dix ans fussent restés froids. Mais il paraît que décidément



le goût de l'occultisme est entré dans les âmes : on m'affirme que M. Arthur Arnould (Matthey en littérature ; en théosophie, Matthéus) ne sait où donner de la tête, et que de toutes parts on le supplie : « Un carton bleu monsieur Arnould ! Monsieur Matthey, de grâce, une chaise pour ce soir ! Jean Matthéus, un tabouret !... »

Donc, on s'écrasera tout à l'heure à l'institut Rudy, pour entendre la « bonne parole, » et pour l'entendre de la bouche d'une des femmes les plus extraordinaires de ce temps, et les plus dignes assurément d'imposer le respect à nos curiosités de sceptiques.

Annie Wood est une douce et timide femme de quarante sept ans, dont vingt-cinq années de courses folles à travers le monde, de conférences et de sermons, n'ont pas épuisé le zèle apostolique, et en qui les Théosophes saluent à cette heure, non sans orgueil, la grande prêtresse de leur culte...

Elle avait été élevée par les siens dans la pratique de la plus sévère dévotion. L'un de ses biographes nous informe « qu'elle priait comme un ange et jeûnait comme un anachorète. » Un jour vient, cependant, où la lecture des Pères de l'Eglise ne la satisfait plus, où elle s'arrête troublée devant certaines contradictions, certaines obscurités des Ecritures... Elle voudrait échapper aux affres du doute ; et dans l'espoir d'y réussir, elle épouse un clergyman, le Révérend Frank Besant. Vain expédient. Frank Besant ne la délivre d'aucune des raisons qui lui font trouver la Bible immorale et les religions décidément vaines.

Pis que cela : excédé par l'audace des doctrines impies et des propos blasphématoires de cette épouse de vingt ans, il la chasse, et Annie Besant s'en va, tenant par la main sa petite fille, en quête d'une foi nouvelle et d'un gagne-pain...

Alors elle écrit des brochures, se fait garde-malade, consacrant ses nuits à l'étude des sciences sociales, à la lecture de Conway, de Stuart Mill, de Comte, de Hamilton, puis se jette dans le socialisme et commence à y conquérir une notoriété d'orateur et d'écrivain, quand un livre lui tombe sous les yeux : la *Secrète Doctrine*, — une explication nouvelle de l'origine, de la constitution et de la destinée de l'univers, de l'homme et des êtres, — dont l'auteur est, comme elle une femme, Helena Petrovna Blavatsky...

Dès lors, Annie Besant a trouvé sa voie : cette « Secrète doctrine » est justement celle que sa raison pressentait, et où, depuis des années, aspirait confusément sa conscience ; ce précis de Théosophie, — c'est le nom de la religion nouvelle, — elle va consacrer sa vie à en vérifier les formules et à en propager les vérités.

Et la voilà partie... Annie Besant parcourt l'Angleterre, va aux Etats-Unis, passe aux Indes, en revient, y retourne, semant les articles et les brochures, donnant DEUX CENT CINQUANTE CONFÉRENCES par an, et, pour ne pas perdre de temps, expliquant la Théosophie, entre deux escales, sur le pont des bateaux où elle prend passage.

Il n'y avait guère que nous, Français, à qui Annie Besant ne l'eût point encore expliquée ; et la voici !

A dire vrai, nous sommes déjà un peu préparés à la comprendre. Voilà près de vingt ans qu'existe cette « Société Théosophique, » que fonda aux Etats Unis l'extraordinaire Helena Petrovna Blavatsky, — morte il y a trois ans, — « H. P. B., » comme écrivent ses disciples ; et la Théosophie a fait, depuis ce temps-là, quelque chemin. La Société a une section asiatique, une section australienne, une section américaine et une section européenne qui ont, comme de simples syndicats, leur état-major et leurs journaux. (Vous doutiez-vous qu'il existât, de par le monde, vingt-cinq revues théosophiques ?) Ces quatre sections principales ont leurs sièges à Adyar, près Madras, à Melbourne, à New-York et à Londres, et elles se subdivisent elles-mêmes en quatre cents « branches, » dont une branche française que préside, du fond de sa retraite d'Aulnay-les-Bondy, un très aimable lettré, M. Arthur Arnould, et qui a son moniteur officiel, le *Lotus bleu*.

Il y a même des adhérents !

Notre confrère Jules Bois, qui, dans ses curieuses études sur les *Petites religions de Paris*, dont le Supplément littéraire du *Figaro* publia naguère quelques chapitres, a dû, naturellement, s'occuper des Théosophes, nous affirme qu'ils sont plus de quatre cents à Paris.

Et que veulent ils, ces Théosophes ?

Ils veulent « pousser aussi loin que possible les investigations dans le champ de la nature, pour essayer de comprendre ses lois et tâcher de découvrir *les pouvoirs psychiques qui sont latents dans l'homme.* »

N'ayez pas peur : la définition est un peu effarante, mais il ne faut pas se laisser rebuter par une définition.

Les Théosophes ont, en somme, observé ceci : que l'hypnotisme, le spiritisme, le magnétisme, etc., marquent, en dehors des lois qui jusqu'ici semblaient régir la matière et l'esprit, l'existence de phénomènes inexpliqués; par suite, *de lois inconnues*, dont la connaissance est pourtant indispensable à qui veut posséder l'explication du Monde et arriver à la conquête de l'Eternelle et supérieure Vérité.

Ce sont ces phénomènes et ces lois que la Théosophie cherche à élucider : elle est donc, en cinq mots, la science de l'Occultisme. Et voilà tout.

Elle n'institue aucun rite; elle ne prescrit ni cérémonies ni prières; elle appelle à elle les hommes de toutes religions et de toutes races, et elle leur dit : « Mettons en commun nos bonnes volontés; raisonnons, observons, cherchons ensemble. Et rappelons-nous qu'il n'y a point de miracles dans la nature, et que le « surnaturel » n'existe pas; ce qui existe, c'est le supra-sensuel, c'est le surhumain.. Il s'agit donc de démêler quels rapports relient entre eux ces phénomènes supra-sensuels et surhumains, et à quelles lois ils obéissent; à ce prix seulement nous saurons ce qu'est l'Homme, et où le porte sa destinée... »

Je n'indique ici la doctrine qu'à très larges traits, et grossièrement. Annie Besant nous en fera sentir tout à l'heure l'élévation et les beautés, en femme qui a dévoué sa vie à la poursuite désintéressée d'un idéal de vérité, en croyante. Ecoutons-la avec respect.

Maxime Gaucher écrivait, il y a une dizaine d'années, que plus on est de religions, plus on rit. Et le mot parut délicieux aux Voltairiens de l'Université et de la Presse. Si quelque « esprit » vous souffle ce soir cette abominable citation à l'oreille, Madame, restez impassible. La Théosophie, défendue par une femme telle que vous, nous intéresse, et nous ne rirons pas.

EMILE BERR.

Le Gil Blas.

J'ai eu l'heur de voir, à son arrivée à Paris, madame Annie Besant, qui nous a été annoncée à grands fracas. Pour les quelques heures qu'elle passe au milieu de nous, elle s'est fixée dans un petit hôtel de la rive gauche, dont je ne veux pas trahir l'incognito. Déjà autour d'elle se groupaient *M. Jean Matthéus*, notre charmant et docte confrère (*Arthur Arnould* pour les profanes); madame Delphine de Cool, peintre et statuaire aujourd'hui madame Arthur Arnould; M. Edmond Bailly, le libraire occultiste, et quelques autres fidèles.

L'illustre conférencière, qui a, ce soir, semé d'une voix un peu pâle, mais si pénétrante, la bonne parole à l'institut Rudy, m'a accueilli avec une grâce délicate et modeste. Elle est vêtue aussi d'étoffes pâles, dont un cachemire en écharpe, voilant la taille par une sorte d'insexuelle pudeur. Le front est nu; les cheveux blanchissants le découvrent, tenaces et doux; la prunelle est d'un bleu de cendre, très large, très inflexible et très calme, persuasive. Elle parle comme un peu lasse, et sa voix vient de loin, comme de contrées de silence et de contemplation. Très simple avec ses lèvres minces, ses gestes d'un doigt à peine, elle persuade et retient.

Sur la table, des papiers entassés : la conférence du soir.

Elle me raconte son récent voyage dans l'Inde, où elle a rencontré le Mahatma, son guide, un de ces hommes qui correspondent le plus à notre notion des dieux par ses miraculeux pouvoirs. En ces pays d'Orient extrême, elle a été témoin des prodiges des « yoguis » :

« Il y a, m'a-t-elle dit, « deux yoguas. » La première s'obtient par les tortures infligées au corps et qui l'anéantissent. C'est en quelque sorte l'ascétisme catholique, mais en sachant pourquoi on s'ascétise et où on va en cette route douloureuse. J'ai vu des yoghis étendus, sereins, sur des lits en pointes de fer. Ils y restaient insensibles et acquéraient de la sorte des pouvoirs extra-sensuels; ils devinent le passé d'une personne, rien qu'en la regardant, car ils pénètrent dans l'*aura*, dans l'atmosphère astrale de cette personne, et pressentent certains événements de l'avenir. Cette voie n'est pas la mienne : j'ai adopté la seconde yogha, dite la royale, qui se préoccupe, loin des cruautés ascétiques, de concentrer toutes les forces de la personnalité en elle-même. Ainsi, le corps est maîtrisé et l'esprit communique avec les forces du monde, peut leur commander et s'en faire obéir. De plus, l'intelligence saisit la vérité sans raisonnement, d'un bond immédiat. Par la seconde yogha, on obtient les mêmes pouvoirs extrasensuels que par la première, mais on acquiert de plus les pouvoirs spirituels, tels que la communication avec les hauts esprits de l'humanité, parmi les vivants comme parmi les morts. »

Autour d'Annie Besant, la conversation s'étend sur la faculté de l'âme à sortir du corps, pour apparaître à distance ou agir sur les autres âmes. « Ce qui est difficile, explique t-elle, c'est de diriger son âme hors de son corps, de rester conscient. Mais, en Orient, les grands Maîtres se refusent au phénomène qu'ils dédaignent. Je vois qu'au contraire, en Occident, en France surtout, ce sont les faits qui vous attirent. »

Elle ne tarit pas sur Blavatsky, l'initiatrice de la théosophie, qui avait atteint les pouvoirs les plus élevés ; mais, lorsqu'on lui demande, à elle-même s'il est vrai qu'elle dispose aussi de ces pouvoirs, elle répond :

« Il est défendu de parler de soi. »

Et la misère à Londres sert de thème à une digression de socialiste pitié. Les ouvriers, là-bas, se laissent volontiers évangéliser, et la doctrine de la « réincarnation, » c'est à dire des existences successives, a chez eux beaucoup de succès, car elle leur explique par leurs démérites en des existences antérieures, leur infortune présente.

« Après l'Inde, ajoute-t-elle, les pays les plus aptes à recevoir l'enseignement théosophique sont l'Amérique au climat éclectique, aux populations mêlées ; puis l'Angleterre, la Suède, la Russie ; en France, l'esprit voltairien arrête beaucoup l'expansion de ces idées. Cependant je suis joyeuse d'apprendre par vous que la jeunesse littéraire réagit, du moins, contre le matérialisme, qui, à aucune époque, n'a suffi à l'humanité. »

La foule déborda les salons un peu trop étroits de l'Institut Rudy, hier soir. Monde étrange, où la colonie anglaise côtoyait les littérateurs les plus éminents, les occultistes de toute école et les mondaines acharnées de curiosité.

Madame Annie Besant a remporté un véritable succès, qui se renouvellera sans doute chez madame la duchesse de Pomar mercredi prochain. Ensuite, elle partira pour l'Australie, où elle ranimera le zèle de la nouvelle branche théosophique. JULES BOIS.

Le Gaulois

— Une théosophe anglaise, Mme Annie Besant, est en ce moment à Paris, où elle doit faire, ce soir, une conférence sur la théosophie.

On n'est pas sans avoir entendu parler de la Société Théosophique, qui fit quelque bruit à Paris, il y a trois ou quatre ans, alors que Mme H.-P. Blavatsky en était l'âme. Depuis la mort de Mme Blavatsky, que les théosophes désignent toujours sous les trois initiales H. P B., Mme Annie Besant a recueilli sa succession dans la hiérarchie de cette Société.

On sait que la théosophie compte des adeptes dans le monde. On cite Mmes la duchesse de Pomar, la comtesse d'Adhémar, la comtesse de Wachtmeister.

La Société Théosophique, dont les fondateurs et les organisateurs sont d'origine anglo saxonne, généralement des Américains du Nord, a son siège central à Adyar, dans l'Inde. Elle a, à Paris, une loge, la loge *Ananta*, dont le président est M. *Arthur Arnould*, le romancier populaire.

Cette loge publie une revue, le *Lotus bleu*, qui traite surtout des sujets de métaphysique ésotérique, inspirée de la tradition hindoue. Parmi les écrivains qui y collaborent, deux s'y font remarquer par leurs connaissances en orientalisme et en philosophie transcendante, MM. Amaravella et Guymiot.

La Gazette de France

Mme Annie Besant, l'infatigable conférencière de la Théosophie — elle fait, en moyenne, deux cent cinquante conférences par an, — expliquera, ce soir, « ce qu'est la Théosophie » dans les salons de l'Institut Rudy, rue Royale.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne voudraient pas aller entendre cette explication de la bouche de la conférencière, disons que la Société Théosophique, fondée, il y a près de vingt cinq ans, aux Etats-Unis, par une femme d'une rare et singulière intelligence, Mme Hélène Petrowna Blavatsky, a pour but « de pousser aussi loin que possible les investigations dans le champ de la nature, pour essayer de comprendre ses lois et tâcher de découvrir les pouvoirs psychiques qui sont latents dans l'homme. »

La Société possède vingt cinq revues en toutes langues et près de quatre cents membres à Paris, parmi lesquels plusieurs femmes du monde : Mmes la duchesse de Pomar, la comtesse d'Adhémar, la comtesse de Watchmeister.



L'Eclair, *L'Evénement*, *Le National*, *Le Voltaire*, *le Pays*, *Paris*, *Le Public*, *l'Illustration*, vingt autres journaux qu'il serait trop long d'énumérer, ont annoncé la conférence de Mme Annie Besant, en termes des plus sympathiques et des plus courtois.

Quant au *Temps*, et à quelques autres journaux, ignorant de quoi il s'agissait, nous le regrettons, ils ont confondu la *Société Théosophique* avec n'importe quelle société de Spirites, et combattu des Doctrines et des phénomènes qui n'étaient nullement en question.

Nous souhaitons vivement qu'au prochain retour de Madame Annie Besant, ces journaux veuillent bien assister à la conférence, dans la personne de quelque rédacteur, qui, alors, parlera de ce qu'il aura entendu et compris.

Avant de terminer, il nous reste une dernière personne à remercier et très vivement, — c'est notre excellent ami et habile administrateur, M. Ed. Bailly au zèle dévoué et à l'intelligente activité de qui nous ne saurions trop rendre justice, en cette circonstance exceptionnelle.

LA DIRECTION.

CONFÉRENCE

Faite à l'INSTITUT RUDY, 7, rue Royale

Par Mme Annie BESANT

LE 11 JUIN 1894

(REPRODUCTION STÉNOGRAPHIQUE)

Qu'est ce que la Théosophie? — Ses Doctrines.

Messieurs et Mesdames,

J'ai l'audace de vous parler, ce soir, dans une langue qui n'est pas la mienne, mais je crois que vous me comprendrez mieux en mauvais français que dans l'anglais le plus beau.

Je commettrai bien des fautes, mais vous me les pardonnerez, n'est-ce pas, puisque je vous parle dans une langue qui n'est pas ma langue maternelle.

Qu'est ce que la Théosophie? Voilà la question qu'on m'a posée, ce soir, et à laquelle je tâcherai de faire une réponse.

La Théosophie, c'est la *Religion Sagesse* de l'antiquité.

La sagesse, c'est la philosophie qui se justifie à la raison et à

l'intelligence. C'est vraiment la religion mariée avec la science. Non pas une foi aveugle, mais une connaissance complète.

La Théosophie se présente à nous sous trois faces, sous trois espèces ; la religion, la philosophie, la science.

En religion elle parle de ces inspirations qui sont les plus sublimes les plus élevées, de l'humanité.

En philosophie, elle parle à la raison, au jugement, à l'intelligence de l'homme.

En science, elle offre des phénomènes aux sens et à l'observation.

Encore comme religion, elle est la source de toutes les religions du monde.

On trouve dans la Théosophie l'essence de toutes les religions, c'est-à-dire ces grandes vérités spirituelles universelles, qui se trouvent dans les diverses religions, et on peut toujours les trouver par l'identité de l'idée, quels que soient les mots dont l'idée se voile.

Comme philosophie, elle est l'ennemie du matérialisme. Elle se rattache à ces philosophies qui sont spiritualistes, qui sont idéalistes ; partout, elle lutte contre le materialisme.

En science, elle dit que l'homme peut avoir connaissance de toutes les parties de l'univers. Elle dit que l'existence matérielle n'est pas l'existence totale, et que l'homme a des facultés de pouvoir, développées ou non developpées, par lesquelles il peut connaître l'univers, soit spirituel, soit matériel.

L'homme peut développer en soi-même ses facultés spirituelles mentales. La Théosophie dit encore que l'homme, dans sa constitution, dans sa nature, est un être bien complexe, qu'il a des facultés latentes qui ne sont pas développées, qu'il peut les developper avec des efforts, mais aussi avec la certitude d'arriver à son but ; et nous disons que l'homme n'est pas un animal qui s'élève peu à peu, que c'est plutôt un être divin qui est descendu dans la boue de de la matière et qui peut remonter vers sa source.

Pour nous, la Théosophie a son origine avec la race Aryenne, cette grande race qui est venue des plateaux de l'Asie Centrale, qui est descendue dans les plaines des Indes et qui s'est répandue de pays en pays. Nous trouvons l'expression exotérique la plus ancienne, la plus complete de la Théosophie, dans les Védas de l'Hindoustan, mais toujours il faut se souvenir que les Vedas ne sont que l'expression *exotérique* ; que toujours, dans les Indes, on a eu des instituteurs, ce qu'on appelle des gurus, et que ces hommes donnaient toujours, non seulement la parole qui etait ecrite, mais aussi le sens ésotérique, a des élèves qui étaient dignes de cet enseignement.

Ainsi les Védas, si on les lit, ne donnent pas toute la *Religion-Sagesse* ; il faut encore avoir l'explication esotérique, celle qu'on peut recevoir des hommes spirituellement évolues, qui sont vivants, et non pas des livres seuls.

Des Indes, cette Religion-Sagesse s'est repandue dans l'Egypte, dans la Perse, dans la Grèce, dans le monde entier.

Quand on découvre les momies d'Egypte, on trouve sur le sein embaumé de la momie le livre des Morts ou des fragments du livre des Morts..

Dans ce livre, on retrouve la même sagesse, les mêmes idées spirituelles.



Si de l'Egypte, on va dans la Grèce, alors, dans la philosophie de Platon, on retrouve les mêmes idées philosophiques.

Si on arrive aux premiers siècles du christianisme, on retrouve les mêmes idées dans l'école Néo-Platoniste, où, pour la première fois, on entend le mot de Théosophie.

Ainsi on peut suivre sa trace partout dans l'histoire.

Le côté scientifique se montre dans les écrits de Paracelse, etc., et plus tard dans les expériences de Mesmer, à Paris, à la fin du XVIIIe siècle.

Paris, au XVIIIe siècle, a rejeté Mesmer, mais il a fait possibles les expériences magnifiques de Charcot, dans le Paris du XIXe siècle. C'est ainsi qu'on fait le progrès; on le recule toujours d'un siècle; on le nie d'abord, puis on le trouve vrai dans le siècle qui succède.

C'a été le sort de toutes les grandes idées, et la science qu'on a rejetée hier, c'est la science à laquelle on croit et de laquelle on est si fier, dans le siècle qui suit (*Applaudissements*).

Quittons l'histoire; essayons de comprendre ce que c'est que les doctrines théosophiques.

Je voudrais seulement, en commençant, vous indiquer les phases que vous pouvez trouver dans l'histoire, si vous voulez bien les chercher.

Essayons donc de comprendre ce que c'est que ces doctrines qu'on peut retrouver de cette façon, et qui cachent toujours les mêmes idées, sous des mots différents.

La Théosophie pose une science; science unique, sans bornes, éternelle, inconnue, même inconnaissable en soi; on n'en parle pas, parce que les paroles ne peuvent rien en dire. Les paroles, elles sont pour l'intelligence non pour l'essence divine; de cette essence on ne peut pas en parler, c'est impossible, parce que la parole est une borne, une limite; mais l'univers, c'est la réalisation de la pensée divine, c'est-à-dire une pensée, une parole matérialisée, si je puis m'exprimer ainsi; et cette existence qu'on ne peut pas connaître en soi, on peut l'étudier dans l'univers.

De là émane l'âme universelle; c'est le Dieu en manifestation. L'âme de l'univers, c'est un rayon de cette existence, un rayon qui vient de la lumière sans bornes, et cette âme universelle, dans laquelle se développera tout l'univers, qui contient toutes les possibilités qui seront réalisées dans l'univers, cette âme universelle est le Logos du christianisme, le Logos du platonisme.

Dans les Indes, on parle toujours du *Soi* de l'Univers, le Soi suprême de l'univers, mais c'est vraiment le Logos qu'on trouve dans la philosophie Platonicienne et dans la religion chrétienne.

Cette âme peut être envisagée sous trois faces, de trois façons.

La face première, c'est l'existence de la substance éternelle.

Le Logos second, c'est la vie, double toujours dans la manifestation: l'Esprit et la Matière, qui ne se divisent jamais dans l'univers, qui ne sont que les deux faces de la substance divine.

Partout où il y a de l'esprit, il y a de la matière, partout où il y a de la matière, on trouve de l'esprit; cela vient d'une unité suprême, et on ne peut pas la diviser.

La troisième face, c'est l'intelligence, l'intelligence suprême créa-

trice, et voilà la source de toutes les trinités qu'on trouve dans toutes les religions du monde d'hier.

On trouve une trinité dans les Indes, une Trinité dans l'Egypte, et on trouve une Trinité dans le Christianisme ; partout on trouve la Trinité, l'âme universelle, qui, en se manifestant, paraît comme trois et non pas comme un seul.

De là toutes ces Trinités, et on peut reconnaître les idées par leur caractéristique, sinon par les mots.

Considérez un seul instant cette Trinité.

Si vous vous servez des mots Chretiens : Le *Père Éternel*, c'est l'existence en soi, c'est la substance unique divine.

Le *Fils*, c'est la vie en dualité, le Dieu et l'homme, l'esprit, la matière.

Le *Saint-Esprit*, c'est l'intelligence suprême par laquelle l'univers s'émane.

Ainsi vous pouvez prendre les diverses Trinités exotériques, vous y retrouverez toujours ces trois aspects : — l'Existence, la Dualité, l'Intelligence.

Voilà la façon dont on peut reconnaître les idées, lorsque les formes sont diverses.

De cette âme suprême, de cette âme de l'univers, émane une foule d'être spirituels et intelligents.

Dans le christianisme, on les nomme les anges, dans l'Hindoustan, les Dieux Mineurs.

On peut les nommer comme l'on veut ; c'est le fait qu'il faut comprendre : et ce fait, c'est qu'il y a, entre l'Être suprême et l'Ame universelle, une foule d'être spirituels intelligents. Les uns beaucoup plus développés que les hommes, puisque dans les Univers qui ont précédé le nôtre, ils ont développé leurs facultés en passant par la phase de l'humanité, et qui maintenant sont spirituels, sans le corps humain.

Les autres, qui sont moins développés que notre humanité, peu conscients, peu intelligents, et ce sont ces êtres spirituels et intelligents, qui forment le côté spirituel de la nature, le côté qui fait de l'univers non pas un mécanisme, mais un organisme vivant, qui se développe.

C'est la présence de ces êtres, de tous les côtés, qui fait possible ce qu'on appelle la *Magie*, c'est-à-dire que l'Esprit, dans l'homme qui est divin, peut dominer les êtres inférieurs, et que les êtres supérieurs aident toujours l'esprit de l'homme à s'élever continuellement envers eux-mêmes.

Ainsi, toujours en envisageant la nature, on reconnaît aussi ce côté spirituel et intelligent, où on puise la source de l'évolution, où on trouve le motif du progrès.

Venons donc à l'homme lui-même, pour apprendre ce qu'il est.

L'homme a dans soi-même tout ce qu'on trouve dans la nature.

Je parle de l'Ame universelle du Soi. Le Soi Suprême de l'univers, c'est le soi de l'homme.

Voilà ce que dit la Théosophie, dans tous les pays, dans toutes les religions, dans toutes les philosophies.

Le soi, qui est le Soi de l'Univers, est le même, en son sens, que le Soi de l'homme.

Ainsi l'homme peut remonter vers sa source. Ainsi l'esprit en l'homme peut développer tous ses pouvoirs, et ce Soi Universel devient individuel dans l'homme.

Il se cache, mais on peut demander pourquoi et comment.

Pourquoi? Parce qu'il cherche la vie extérieure, parce qu'il cherche le contact, parce qu'il cherche à se réaliser comme individu.

Quand il veut penser, il se revêt de la matière fine, rare, éthérée, et quand il s'est revêtu de cette matière, il devient l'âme humaine, qui pense, qui raisonne, qui a le jugement, qui a la mémoire, qui a toutes ces facultés de l'esprit que nous reconnaissons continuellement. Mais s'il veut penser, ce n'est pas tout ; il veut sentir aussi. Il se revêt encore de la matière, de la matière qui est plus grossière que celle par laquelle il pense, et il perçoit les passions, les désirs, les émotions ; toutes ces qualités qu'on trouve dans l'homme et dans l'animal ; c'est le Soi qui cherche le contact avec la joie, la douleur, qui veut sentir et recueillir toutes les expériences possibles.

Mais ce n'est pas tout. Il s'est vêtu de la matière bien rare pour penser, plus grossière pour sentir ; Il se revêt encore de la matière astrale, car il y a encore une région astrale où les pensées apparaissent comme être vivants, et il faut reconnaître dans l'homme un *corps astral*, afin qu'il puisse se mettre en contact avec cette région de l'univers ; enfin il se revêt encore d'une matière plus grossière, et c'est le corps physique, avec ses sens, tous ses pouvoirs, ses organes.

Ainsi vous avez ce Soi qui est devenu l'âme humaine en se revêtant de vêtements appelés vêtements de matière, et c'est ainsi qu'il peut comprendre tout ce qui existe ; qu'il peut entrer en contact avec l'univers physique, par le corps astral ; avec l'univers des désirs, des émotions, par son *corps du Désir*, comme on l'appelle dans les Indes ; qu'il peut penser, par la raison, par l'intelligence ; mais toujours, c'est le Soi qui pense, c'est le Soi qui sent, le Soi qui se met en contact. Le Soi est unique et il se vêtit de la matière fine, afin de savoir tout, et, après qu'il sait tout, alors il rejette le vêtement avec toutes les connaissances qu'il a trouvées.

Pour récolter toute cette expérience, il faut bien du temps.

Il n'y a pas assez de temps pour récolter toute cette expérience entre le berceau et la tombe d'une vie unique.

Il y a bien des leçons à apprendre, bien des contacts à connaitres, bien des émotions à subir.

Regardez pour un instant les êtres, comme nous les rencontrons aujourd'hui.

Que de différences mentales, morales, que de différences entre les âmes humaines, que de différences entre les pouvoirs, l'intelligence, la moralité ?

Mais, s'il y a des différences, il faut bien en trouver la cause. S'il y a une âme qui est criminelle et une âme qui est l'âme d'un saint, il faut trouver quelque cause pour expliquer la différence, si l'on veut comprendre l'âme ; et pourquoi ces âmes sont si différentes, quand les corps sont à peu près les mêmes, sauf quelques différences de peau, de cheveux, mais qui ne modifient pas la forme même du corps humain.

Réfléchissez-y un instant : il y a un homme criminel, un homme saint, un homme médiocre qui n'est ni criminel ni saint. D'où ces différences dans ces trois hommes, le criminel, le saint, le médiocre? On reconnaît ces différences dès l'enfance, ce n'est pas l'éducation qui les produit. Même dans le berceau, on reconnaît des différences entre les enfants. Les caractères ne se ressemblent pas.

Voulez-vous dire qu'il est possible que la justice divine ait créé un homme qui est criminel, qui est bas, qui est brutal, et qu'elle ait créé encore un homme qui est bon, sage, loyal, qui est juste, qui se sacrifie toujours pour ses semblables ? Mais ce ne serait pas là la justice, ce serait l'injustice suprême, et il n'est pas possible que l'injustice soit au centre de l'univers. Pourtant si les hommes ne sont pas créés différents par la justice divine, d'où vient la différence ?

Vous voyez, dans les caractères différents de l'homme le résultat des expériences que la Nature a faites.

Vous voyez, dans ses défauts, tous les résultats de ses luttes contre la nature animale, lorsque la nature animale a triomphé de l'âme.

Vous voyez dans ses qualités, qui sont élevées, sublimes, le résultat de ses victoires, lorsque l'âme a dominé le corps et lorsque les passions n'ont pas triomphé de ses pouvoirs, c'est-à-dire que toujours dans les caractères de l'homme vous voyez le résultat des vies qui ont précédé la vie présente.

On renaît bien des fois, on revient de siècles en siècles, et tous les jours on forme le caractère qui sera le caractère futur de l'homme. C'est en *pensant* plutôt qu'en *agissant* qu'on forme ce caractère. En pensant les pensées qui sont bonnes ou les pensées qui sont mauvaises, les pensées d'ordre sensuel ou les pensées d'ordre spirituel, on forme, je le répète et j'y insiste, le caractère de l'homme futur, et il faut absolument que cet homme, à sa renaissance, ait ce caractère qu'il s'est bâti à lui-même.

Ce ne sont pas les actions qui décident de ce que nous serons. Les actions sont les fruits de la pensée. *Comme on pense, on devient.*

Voilà la loi de la nature, voilà la loi divine ; ce qu'on pense aujourd'hui, on le devient demain. Ce qu'on pense dans une vie, on le devient dans la vie prochaine ; et Vous et Moi, dans cette vie où nous sommes, à ce moment-ci, nous créons nos vies futures et nous aurons alors les caractères que nous bâtissons aujourd'hui. C'est là la loi de Karma, c'est-à-dire la loi de l'acquisition. Il faut absolument que l'effet suive la cause.

Si j'ai une pensée qui est toujours basse, toujours sensuelle, il faut que moi-même je devienne sensuel et bas. C'est le Destin, mais *c'est le Destin qu'on se fait pour soi-même.* — Si c'est le Destin, dira-t-on, ce Destin sera notre Maître — non — car l'homme peut toujours dominer le Destin, parce qu'il en est le Créateur.

Nous pouvons tous agir, en sachant que nous faisons ce que nous voulons ; c'est la volonté qui dirige la vie, — une volonté forte, positive. Celui qui veut une chose, il faut bien que la Nature lui donne cette chose qu'il veut.

La plupart des hommes ne veulent rien. Ils vont ici, ils vont là ;

ils se figurent qu'ils pensent, mais, en réalité, ils ne pensent pas : ils recueillent les pensées des autres, ils répètent les pensées des autres. Quand les hommes pensent vraiment et développent en eux la volonté, alors ils peuvent assujettir la nature, ils peuvent devenir ce qu'ils veulent.

Et cette pensée qui a ce pouvoir créateur, *la pensée* c'est un *être vivant*, un être qui vient de l'âme, qui est l'enfant de l'âme, et toujours l'âme a ses enfants qui sont bons ou mauvais, et qui sont les enfants de la pensée.

On peut voir ces pensées, lorsqu'on pénètre dans le monde astral. L'initié, même le médium, les voient.

Je me rappelle un petit incident qui se produisit, un jour qu'une pensée se manifesta bien clairement au yeux d'un médium. « Il y a un esprit auprès de cet homme » — dit-il, en désignant une personne présente. L'individu en question repondit qu'il ne connaissait personne qui répondit à la description faite ; à coup sûr ce n'était pas un de ses amis. Mais après quelques minutes de réflexion, il s'écria : — « c'est le portrait exact du héros d'un roman que j'écris en ce moment. Et on a décrit parfaitement bien l'apparence de mon héros, auquel je pense toujours, et, pourtant, personne n'a lu mon roman, puisqu'il n'est pas encore publié. » Mais le Médium avait vu ce héros de roman, à travers la pensée de l'auteur, et il avait pu le décrire exactement, parce que toutes les pensées font vraiment des images astrales, dans le monde astral.

Ces êtres, enfants de notre pensée, habitent le monde astral et de là peuvent influencer beaucoup les hommes.

Cette pensée, sortie d'un cerveau humain et devenue être vivant, agit, à son tour, sur les cerveaux des autres hommes, et que cet être soit malfaisant ou bienfaisant il influe sur autrui. Vous savez très bien tous qu'il y a des idées qui saisissent une Nation toute entière : l'idée de quelque grande entreprise, l'idée aussi peut être, et qui n'est pas grande, de quelque guerre sanglante, ou l'idee bienfaisante de courir au secours d'une autre nation malheureuse.

Quand une pensée se revêt de matière astrale et quand elle entre comme être astral dans le monde, alors tous les cerveaux reconnaissent cette pensée, et si nous avons en nous-mêmes quelque chose qui se rattache à cette espèce de pensée, alors cela aggrave et augmente notre propre impulsion, et elle devient plus forte et plus irrésistible de tout ce que lui apporte la pensée d'autrui.

Quand on comprend bien que la pensée possède un semblable pouvoir, on comprend aussi la responsabilite humaine, cette grande responsabilité que nous avons tous les uns envers les autres.

Permettez, pour un instant, que j'explique un peu plus ce pouvoir de la pensee.

Peut-être, moi-même, j'aurai une pensée injuste, une pensée de colère. Elle n'aura duré qu'un instant et je l'aurai rejetée, mais je l'ai pensée ; et cette pensée, en devenant un être réel, un être malfaisant, ira, une fois partie, s'accrocher à quelqu'être malfaisant, aussi, de ce bas monde. Il se trouve toujours sur le chemin de cette mauvaise pensée quelqu'âme criminelle, qui est toujours une âme faible, recevant facilement les impressions du dehors, de qui la vo-



lonté n'est pas trop ferme ! Et alors toutes ces pensées mauvaises frappant sur l'âme faible la poussent vers le crime. Ainsi moi, par ma pensée injuste et criminelle, j'ai poussé au crime une âme déjà disposée au mal, et cette âme est devenue pire qu'elle n'aurait dû être, si je n'avais pas pensé ce qui était mauvais.

Cela est également vrai des bonnes pensées.

Toutes les pensées d'amour, de sacrifice, de vérité, toutes ces pensées vont dans le monde mental, et les âmes se fortifient de ces bonnes pensées et deviennent plus grandes, plus nobles, plus sublimes, de toute cette nourriture spirituelle qui se répand dans le monde.

Ainsi, en *pensant*, on est utile ou nuisible. Les Saints et les criminels se rattachent aux pensées d'autrui.

Ainsi, on devient une force dans le monde, pour le bien ou pour le mal, et quand on comprend que ce n'est pas une théorie, que c'est une loi de la nature, alors on comprend qu'on a le devoir strict, absolu, de penser les plus belles pensées, les pensées les plus élevées. Par là on devient un des sauveurs du monde, et c'est le rôle de l'homme divin qui se purifie, afin de pouvoir servir au salut de l'humanité. (*Vifs applaudissements*).

Mais ce n'est pas seulement avec les pensées sorties de notre cerveau qu'on a cette responsabilité grande sur le monde. — Tout notre être entier rayonne, autour de lui, le bien ou le mal.

Les corps physiques se composent d'une innombrable quantité de petites vies indépendantes.

Vous savez que dans la médecine, maintenant, on cherche toujours le *microbe*. C'est une vie si petite, si petite, qu'elle échappe à nos sens, mais elle existe ; et il faut comprendre que les corps physiques ne sont que des assemblages de ces petites vies, qui viennent et s'en vont successivement, et que les corps physiques naissent de cet assemblage, qui change toujours. Entre les corps humains et les corps des animaux, entre tous les corps, toujours, il y a un échange de ces petites vies. Ces vies viennent chez nous comme d'autres vies vont de nous chez les autres. Mais c'est un échange continuel qui nous relie tous à l'univers entier. Ces petites vies restent dans le corps pour quelque temps, et pendant qu'elles sont dans le corps elles reçoivent l'impression du caractère de l'individu, où elles se développent, de ses pensées, de ses habitudes, de ses passions, de ses désirs, de ses émotions.

Ces petites, vies qui viennent du dehors, qui forment notre corps, et qui passent ensuite au corps d'autrui, emportent avec elles toujours les impressions que nous avons faites sur elles et les transmettent à ces nouveaux corps.

Pensez un instant aux conséquences de ce fait : Si ces petites vies, vivant dans mon corps, y trouvent une vie physique qui ne soit pas pure ; si je prends des aliments impurs, tels que l'alcool ou la viande, ces petites vies, qui vivent dans mon corps, seront contaminées par ma faute ; si je leur donne pour nourriture le poison et non pas la nourriture saine, alors ces petites vies, en s'en allant de mon corps et en pénétrant dans d'autres corps, y apporteront avec elles toute cette corruption que j'aurai imprimée sur elles-mêmes. Ainsi je serai devenue une source de mal.



Mais si ma vie physique est pure, saine, si toujours je domine le corps, et si je ne veux pas que le corps domine l'âme ; si toujours j'ai grand soin de donner à ces petites vies ce qui est bon et non pas ce qui est mauvais, je deviens une source de bienfaisance physique, et de Moi partent toujours des effluves purifiants. Dans la vie physique, dans la vie astrale, dans la vie mentale, nous sommes toujours des frères qu'on ne peut séparer, et la solidarité est complète et absolue.

C'est un fait de la Nature qui est toujours vrai, et si nous ne voulons pas y croire, cela ne fait absolument rien, parce que les faits ne se changent pas, quand on les ignore, et que les lois de la nature ne changent pas, parce que les hommes ne les connaissent pas.

On comprend ainsi que la Théosophie n'est pas seulement une science, mais qu'elle se rattache a la morale.

La grande doctrine de la Théosophie, c'est l'amour fraternel parmi les hommes.

Toujours la fraternité universelle ! C'est la seule chose à laquelle, dans la Société Théosophique, on soit tenu de croire. Vous pouvez rejeter la doctrine des Renaissances ; vous pouvez rejeter la doctrine de la loi de Karma ; vous pouvez rejeter l'existence des Maîtres, auxquels nous croyons ; et vous pouvez, malgré cela, entrer dans la Société. Mais il faut absolument accepter la doctrine de la fraternité universelle. Cela est de rigueur. Sans cela on ne peut pas entrer dans la Société théosophique, car toujours nous cherchons la vérité par l'amour. Nous ne voulons pas combattre toujours, nous voulons aimer. (*Applaudissements.*)

Aussi le Théosophe se regarde comme le Frère de tout ce qui existe dans l'univers : — Frère dans les choses materielles, Frère dans les choses mentales, Frère dans les choses spirituelles. — Dans toutes les religions on dit : Vous êtes Frères ; ainsi il ne faut pas vous combattre les uns les autres, il ne faut pas se haïr, mais il faut s'aimer. — Et nous, nous vous disons : il y a des Hindoux, des Bouddhistes, des Parsis, et cent autres religions diverses, mais l'esprit de l'homme est le même partout, il est unique.

Pourquoi donc se battre sur les dogmes ? Les doctrines ne sont que les vaisseaux de l'intelligence humaine, et comme l'eau qui prend la forme des vaisseaux qui la contiennent, les dogmes peuvent se plier selon les esprits, tout en restant la même chose.

La vie spirituelle est éternelle, les religions, ce sont les vaisseaux qui donnent la forme à l'eau, mais l'eau est la même dans toutes les religions et nous sommes des frères, nous ne sommes pas des ennemis (*Applaudissements*).

Ainsi la Société Theosophique admet le Catholique, le Juif, l'Hindou, le Bouddhiste. Jamais on ne demande : A quelle religion appartenez-vous ? mais seulement : — Voulez-vous agir en Frère ? Voulez-vous aimer vos Frères. Voulez-vous regarder les vérités d'un Frère, sans parti pris, sans préjugés ?

Toujours nous pouvons apprendre chez les autres les choses que nous ne connaissons pas. A dire toujours, ou à entendre répéter ce qu'on sait jamais on ne devient plus sage. Pour les chretiens, c'est donc une bonne chose de lire les écritures saintes des Juifs. Pour les Hindoux, de lire la Bible des Chrétiens. C'est de la sorte

qu'on deviendra vraiment Frères, et tous ces combats de religion seront des choses du passé et non pas du présent, car, au fond de toutes les religions spiritualistes, il y a la RELIGION qui est unique.

Je vous ai dit, lorsque j'ai commencé mon discours, que vous pouviez trouver la Trinité partout.

Cela veut-il dire, comme je l'ai entendu dire par les matérialistes, que c'est parce que toutes les religions sont fausses qu'on retrouve toujours les mêmes choses dans les religions? — Non, c'est parce qu'elles sont toutes vraies au fond. — Leurs dogmes ne sont pas toujours vrais, mais l'esprit est toujours vrai, et toujours l'âme désire monter vers l'essence divine.

Que devient le matérialisme? Il ne peut durer dans l'histoire de l'homme. Si vous voulez lire l'histoire, vous verrez que toujours le matérialisme est venu, mais que toujours il a disparu. La religion aura toujours sa vie dans l'humanité, parce que l'Esprit est la partie immortelle de l'homme. L'Esprit est toujours là, et qu'il se voile dans la matière ou qu'il oublie son origine, il sent, lorsqu'il ne peut pas penser, et il sait par l'intuition ce qu'il ne sait pas par l'intelligence.

Voilà donc ce qu'est la Théosophie, en religion, en philosophie, en science.

En religion, elle est l'expression des vérités essentielles de toute religion. En philosophie, elle enseigne cette constitution complexe de l'âme, de laquelle j'ai parlé. Dans la science, elle représente les études, les observations, les expériences, non pas sur le corps physique, mais sur le *corps astral*, sur le corps du *désir*, sur le *corps mental*.

Et c'est ainsi qu'on étudie l'homme et qu'on parvient à le comprendre. Et pourquoi? Afin que chaque homme qui se comprend devienne de plus en plus élevé, au point de vue spirituel, intellectuel, moral, pour devenir un des sauveurs de l'humanité.

J'ai parlé des MAITRES auxquels nous croyons.

Qu'est-ce que c'est qu'un Maître? C'est un homme qui est devenu divin, dans lequel l'Esprit divin développé a dominé le corps, dominé l'intelligence, dominé toutes les passions et tous les désirs, et nous l'appelons le Maître, parce qu'il est Maître de tout.

Mais il vit dans le Monde. — Pourquoi? — Pour aider au monde.

Lorsque l'homme s'est développé de cette façon suprême, lorsque l'homme a dominé complètement corps et intelligence, alors il se présente deux sentiers, et l'on peut choisir entre les deux.

Il y a le sentier de la libération: l'âme immortelle rejette le corps, elle va dans les sphères spirituelles et ne revient plus sur terre; elle est libre pour toujours. L'homme est devenu divin, il a triomphé.

Mais il y a un autre sentier, qui n'est pas le sentier de la libération, c'est ce qu'on appelle *la voie de la renonciation*. Alors l'âme divine est libre aussi, mais elle dit: je ne veux pas être libre encore, parce que l'humanité est encore dans les chaînes. Je ne veux pas quitter la terre, parce que l'humanité y lutte et y souffre encore. Il est vrai que je sais tout, mais le monde est ignorant, et si j'ai trouvé la sagesse, c'est afin de mettre un terme à l'ignorance du monde.



« Il est vrai que je suis devenue pure et forte. Mais je le suis devenue, afin que le monde devienne aussi fort et aussi pur, et je ne veux pas quitter encore le monde matériel, jusqu'à l'heure où tous les hommes partageront mon pouvoir, car je suis Frère des hommes et je ne veux pas les laisser dans l'ignorance et dans la misère. »

C'est le Maitre qui se donne au Monde. C'est l'âme qui peut être libre, mais qui porte toujours ses chaînes, afin que le monde entier devienne libre, parce que nous avons appris cette leçon de la solidarité humaine.

Si, du corps et de l'intelligence, on agit toujours sur son semblable, alors ce qu'on possède, on ne l'a pas pour soi-même ; ce qu'on gagne, on ne le gagne pas pour soi-même. Si on a de la sagesse, de la pureté, tous ces pouvoirs de l'âme, ces pouvoirs appartiennent à l'humanité entière et non pas à l'individu qui les a recueillis.

Ainsi la dernière lecon de la Théosophie c'est ceci ! — Vous ne possédez rien pour vous-même, absolument rien. Les dons spirituels, intellectuels, physiques, que vous possédez, c'est tout pour l'humanité, c'est tout pour le genre humain, que vous les avez acquis.

Si vous êtes fort, c'est au profit des faibles qu'il faut employer votre force. Si vous êtes sage, c'est pour les ignorants qu'il faut travailler à la grandeur de l'humanité.

C'est dans les services qu'il peut rendre à son semblable qu'on reconnaît le véritable Théosophe, et, pour le devenir, ce n'est pas assez de comprendre la Théosophie, de comprendre le sens de cette Science, la Science est une grande chose, mais l'amour est plus grand que la philosophie et plus grand que la science, et l'homme doit être au service de l'humanité.

S'il est grand, il peut rendre plus de services que s'il était petit, et *tout ce qui est grand dans l'humanité, c'est le pouvoir de donner aux autres*, car l'esprit divin, et vous pouvez le reconnaître à cette carastérictique, donne toujours, il ne demande jamais, il est comme le soleil qui luit pour tout le monde et qui ne demande pas la lumière pour lui-même.

(*Applaudissements prolongés*).



LA RÉINCARNATION

Preuves morales, Philosophiques et Scientifiques.

AVANT-PROPOS

Voici bientôt 1350 ans que la décision d'un Concile tenu à Constantinople, en 553, sous la présidence de Justinien, mit à l'index un dogme qu'il eût été du devoir du Christianisme de conserver précieusement et de transmettre aux générations futures, comme un phare lumineux au milieu des récifs sociaux ; un dogme que d'incompétents interprètes eussent difficilement matérialisé et détourné de son sens vrai ; qui eût muselé cet affreux égoïsme qui a fait l'homme l'ennemi de l'homme ; le seul qui eût conservé la Patience aux broyés de la roue sociale ou cosmique, en leur montrant la balance de Justice s'inclinant par le plateau qu'ils ont jadis chargé de leurs iniquités ; le seul qui eût été accepté facilement par les masses et qui n'eût pas exigé, pour sa compréhension, une haute culture intellectuelle et spirituelle.

C'est l'un des malheurs les plus grands qui puissent être réservés à la Race occidentale et plus particulièrement à la race Européenne, que d'avoir été ainsi privée, durant des siècles, de la seule lumière accessible à ses yeux, et nous considérons comme le premier, le plus important et le plus strict des devoirs, d'essayer de la présenter à nos frères, les hommes, sous la forme si logique et si claire qu'on lui trouve dans l'enseignement Théosophique. La nécessité en est d'autant plus impérieuse qu'un scepticisme et un matérialisme effrayants ont envahi la partie la plus intellectualisée des nations, tandis que les masses, un peu moins ignorantes qu'autrefois, ne sont sorties de la foi aveugle que pour entrer dans l'indifférence religieuse.

Quant à ceux qui s'efforçaient de pénétrer les ombres du mystère pour y chercher la Vérité, ils n'ont eu, jusqu'à ce dernier quart de siècle, aucune direction, aucun drapeau de ralliement, et leur séparation en de nombreuses sectes, souvent exclusives, a stérilisé

leurs efforts ou les a confinés à des spéculations d'ordre secondaire.

Qu'importe la science avec toutes ses découvertes ; le développement du confort — qui d'ailleurs n'est à la portée que des classes aisées ; les prodiges de l'art ; les spéculations creuses d'une philosophie sans base et sans vie ; les espérances merveilleuses, mais illogiques et déraisonnables, des diverses religions promettant un Ciel éternel pour quelques rites accomplis *in extremis*, ou un enfer également éternel, parce que les hasards de la naissance auront fait de l'individu un sauvage cannibale, un Schismatique exclus de la communion de l'Eglise, ou même un athée sincère ! Vains efforts vers le bonheur et vers la divine Vérité ! Pour toute âme *éveillée*, la grande question se pose : — Pourquoi le Mal ? Pourquoi la Vie ?

Tant que l'enigme n'est pas resolue, le Mal reste un mystère effrayant qui se dresse en face de la Bonté divine, la Vie demeure un incompréhensible quoique intelligent mécanisme, et la Vérité continue d'être sourde à tous les appels, obscure à tous les regards.

Le mystère de l'Etre est évidemment aussi profond que celui de son origine : la Cause incausée. Mais sans attendre que la vague de l'évolution l'ait porté sur les sommets de la Gnose spirituelle, l'homme peut aborder de front et sans hésitation, avec ses forces intellectuelles suffisamment développées déjà et ses énergies spirituelles encore embryonnaires, l'une des pierres fondamentales de l'édifice cosmique : — la Loi de la Réincarnation.

Admettre la Réincarnation, c'est reconnaître dans les êtres un Centre défini de conscience, distinct des enveloppes périssables qui lui servent d'instruments de connaissance, survivant à leur destruction périodique, et reprenant, à des périodes variables, des corps successifs destinés à developper lentement en lui la Soi-Conscience, but ultime de toute évolution.

Le terme de *Réincarnation* ne s'applique qu'aux apparences successives d'un même Ego humain, dans des formes humaines ; on réserve le mot de *Métempsycose* pour les migrations des âmes animales, quoique ces migrations se fassent avec ordre et methode, et que l'âme d'un tigre ne puisse passer dans le corps d'une colombe, comme l'exotérisme traditionnel, defiguré par l'épaisseur des voiles, a semblé l'enseigner.

La *Palingénésie* est le terme générique ; il indique les cycles minéraux, végétaux, animaux ou humains, parcourus par les centres de conscience (*Monades*), qui forment les Ames des différents êtres de l'Univers. Nous n'avons encore aucun mot pour exprimer la survivance des âmes végétales et minérales qui, à la suite de la désagrégation de leurs enveloppes physiques, se recouvrent, après des périodes variables, de nouveaux instruments d'évolution sur le plan du Cosmos manifesté.

Comme toute Vérité fondamentale de la Nature, la Loi des Renaissances est facile à prouver moralement, philosophiquement et scientifiquement. Tout esprit non prévenu, désirant simplement et

sincèrement la Verité, ne peut manquer, après une étude attentive, impartiale, de reconnaître que si la Réincarnation n'existe pas l'évolution est incompréhensible. Parmi ceux qui en doutent ou qui la repoussent, combien y ont pensé sérieusement, combien ont accordé quelques heures seulement à son examen, combien ont voulu peser les faits et les arguments sur lesquels elle s'appuie ?

Tout prévenu a droit à se défendre, et nul jugement ne doit être porté — dans une question aussi vitale surtout — sans une mûre réflexion et une méditation profonde.

Que ceux qui tiennent à savoir si la Réincarnation est le produit morbide d'une imagination dévoyée, ou si elle est une Loi dans la Nature, lisent les pages qui vont suivre.

Quant à ceux qui ne veulent pas regarder le Soleil, de peur de le trouver lumineux, qu'ils ferment le livre et qu'ils restent rivés aux chaînes de l'intransigeance sceptique, pseudo-religieuse ou matérialiste.

Nous tenons à dire ici, dès le début, une fois pour toutes et avec toute la sincérité dont nous sommes capable, que nous n'avons l'intention d'attaquer aucune religion. Nous défendons une cause sublime, et lorsque nous serons forcé de mettre le pied sur un sol religieux quelconque, ce ne sera que pour réfuter des objections ou pour mettre à nu la futilité de certaines théories érigées à l'état de dogme.

Nous savons d'avance (et nous l'admettons) que bien des esprits n'accepteront pas ce que nous allons essayer de prouver et qui pour nous est une vérité ; nous ne nous étonnerons pas davantage des critiques que soulèvera notre étude dans des camps opposés. Chacun est libre de prendre ou de laisser ; la liberté de la conscience est la plus urgente des libertés, et le devoir de tous, c'est de respecter les croyances sincères.

I

Preuves morales de la Réincarnation

Si la Réincarnation est vraie, elle doit porter l'empreinte d'une rigoureuse nécessité : morale, philosophique et scientifique ; et, de plus, pour être complète, son étude doit comprendre la démonstration de l'existence d'une âme distincte du corps ; l'exposé de sa naissance, de son développement et de son individualisation comme centre de conscience ; sa conservation après la dissolution des organismes matériels dans lesquels elle agit ; sa nature exacte chez l'homme ; le procédé de sa désincarnation ; ses états de conscience *post mortem* et enfin sa méthode de réincarnation.

*
* *

Dieu, l'Etre-té, n'a pas d'attributs, car il est l'Absolu, incompréhensible pour nous, sinon comme négation de tout ce qui est li-



mité. On admettra donc facilement qu'il plane au-dessus de l'amour comme de la haine — produits de la limitation — et qu'en face de l'universelle souffrance, nous ne nous attardions pas à de vulgaires spéculations sur la Compassion ou la Bonté divine. Il serait aussi absurde qu'inutile d'anthropomorphiser l'Ineffable.

Mais une chose doit rester debout en face de son Impersonnalité et de sa mystérieuse Incompréhensibilité, c'est la Justice, expression formelle de la Grande Loi qui est Lui-même.

Il est mathématiquement, absolument impossible, que le plus petit souffle d'injustice puisse troubler l'Univers; tout est soumis à ce grandiose mouvement de Flux et de Reflux, d'Attraction et de Répulsion, d'Action et de Réaction, qui constitue l'essence même du Cosmos.

Lorsqu'un être ou un monde a cessé de respirer, il se perd dans l'Equilibre, image de Dieu; chaque fois que la loi semble violée, chaque fois que la Justice paraît troublée, nous pouvons être sûrs que notre ignorance est seule en jeu et qu'une connaissance plus profonde des lacis de l'évolution et de ses lignes d'action dissipera tôt ou tard notre erreur.

Pourtant l'Univers tout entier apparaît comme une immense Injustice; les astres naissants ébranlent les cieux de leur combat titanique, et le vampirisme des plus forts crée les soleils, inaugurant ainsi le règne de l'égoïsme, dès les commencements.

Sur terre, on n'entend partout qu'un cri de douleur, qu'un râle incessant d'agonie; le sacrifice est partout, volontaire ou exigé, offert ou arraché. La loi du plus fort tyrannise les règnes inférieurs; la terre meuble est écrasée par le poids des rochers ou sucée par les radicelles végétales; les géants des forêts font le vide autour d'eux, et, sous leur ombre dévastatrice, le sol drainé, épuisé, ne peut nourrir que des herbes et des arbrisseaux sans importance; dans le règne animal, c'est une continuelle guerre à mort, une destruction prodigieuse, où le plus vigoureux ou le plus agile dévore sans répit tout ce qui est plus faible ou sans défense; l'homme accumule tous les genres et tous les procédés de destruction, toutes les barbaries, toutes les cruautés; il tourmente les entrailles de la terre pour en arracher l'or; il mutile les forêts, pressure et épuise les arbres et les plantes par la culture intensive; il harasse les animaux, quand il ne peut utiliser que leur force musculaire, et les égorge en plus, quand leur chair est comestible. Pour lui, ses frères sont ses ennemis, et ses calculs intellectuels les mieux combinés sont dirigés vers leur destruction qu'il s'efforce incessamment de rendre toujours plus sûre et toujours plus gigantesque. Il n'est pas jusqu'aux Eléments qui ne mêlent par intervalle leur voix terrible au concert général de la douleur, et l'on peut voir les ouragans, les inondations, les incendies et les tremblements de terre, amasser en quelques instants de colossales ruines sur lesquelles, le lendemain, un soleil calme et radieux promène ses impassibles rayons.

C'est ainsi qu'avant d'arriver au mal particulier, à l'apparente injustice individuelle, se dresse, au premier pas, le spectre menaçant du Mal universel et de l'Injustice universelle ; et, bien que ce problème soit un peu en dehors de notre étude, il lui est si étroitement lié que nous ne pouvons nous empêcher de nous y arrêter un instant et de présenter quelques aperçus sur les éléments généraux de sa solution.

*
* *

Pourquoi donc la loi de la Douleur : physique, morale, mentale, spirituelle même ?

Admettre que l'Univers a été créé d'un coup de baguette et que chaque planète, chaque règne, chaque être, est condamné, pour ainsi dire, à une cristallisation définitive dans l'état qu'il aurait plu à Dieu de lui fixer; que le minéral restera éternellement minéral, que le végétal reproduira incessamment les mêmes types, que l'animal sera indéfiniment cloué à son instinct et à ses impulsions, sans espoir de développer un jour la mentalité soi-consciente de ses bourreaux à forme humaine ; que l'homme ne sera jamais qu'un homme, quoique, assurent certains cultes, plus favorisé que ses frères des autres règnes, il puisse, dans certains cas, gagner, par un saut rapide à travers la tombe, un Ciel aussi immérité pour lui que la souffrance l'est pour les animaux irresponsables ; — admettre ces absurdites, c'est rabaisser la divine Justice au-dessous de l'Injustice humaine, c'est souiller l'idée de Dieu, c'est blasphémer profondément.

Dire, d'autre part, que ce Dieu aurait créé la souffrance humaine pour faire gagner le Ciel à des êtres qui, sans elle, n'y auraient aucun droit, c'est assimiler le Paradis à un théâtre où l'on n'aurait le droit d'entrer qu'après avoir payé sa place : singulier amour pour Celui qu'on représente comme un Père de bonté infinie. Si l'on ajoute, à cet absurde raisonnement, que, malgré la souffrance, et bien qu'il y ait beaucoup d'appelés, il n'y a que peu d'élus ; que, de plus, « hors de l'Eglise il n'y a point de salut, » le caprice de cet être fantasque devient une odieuse dérision et un infernal raffinement de cruauté. Il aurait mieux valu se taire ou dire simplement : « Le Dieu de Justice ne peut être injuste, l'homme est encore aveugle, et son développement futur éclaircira l'énigme. Prosternons-nous et adorons. »

Si nous n'écoutions que la voix de notre ignorance, à notre tour, nous nous tairions ; mais, sachant que l'évolution est une loi de progrès et que l'effort hâte ce progrès, nous voulons suivre la Loi qui est de marcher fermement vers la Lumière ; nous exposerons donc dans ses grandes lignes ce que nous avons pu saisir des données théosophiques sur l'origine et le but de la souffrance.

*
* *

La « Cause sans Cause », l'Absolu, Dieu, Immuable et Infini, est



au-dessus de toute atteinte et de toute expression finie. Par quel prodige mystérieux émane-t-il les Univers de l'abîme de son Immensité et les engouffre-t-il de nouveau dans ses insondables profondeurs? C'est ce qu'il serait téméraire de vouloir expliquer. L'homme doit se borner à embrasser ce qui se trouve à sa portée, et à juger de la nature de la Grande Loi par son expression actuelle sur notre plan.

L'Absolu ne peut se manifester que par les *contraires*, ce que les Gnostiques appelaient les Syzygies; sa première émanation est une dualité, une « paire d'opposés : » la Substance-Force.

La Substance est le point d'appui de la Force, et sans point d'appui aucune force ne peut exister, comme ailleurs il n'y a pas de chaleur sans froid, pas de mouvement sans repos, pas de plaisir sans douleur, pas de lumière sans ombre, pas de liberté sans nécessité, pas de bien sans mal.

Prenez des exemples dans toutes les productions de la Nature; voyez le courant électrique : il est doublement polarisé en un fluide positif et en un fluide négatif. L'aimant suit la même loi. Supprimez un pôle et vous annulez toute électricité; brisez un barreau aimanté en cent morceaux et vous aurez créé cent aimants, polarisés chacun en positif et négatif, mais vous n'aurez pas détruit la *dualité opposée*.

Examinez maintenant le spectre solaire et remarquez le point neutre, le violet, puis les deux séries : la série bleue et la série rouge, complémentaires et opposées; considérez les membres isolés de ces séries et toujours vous apercevrez l'éternel antagonisme :

Indigo	complémentaire	et opposé du	jaune
Bleu	»	»	orangé
Vert	»	»	rouge.

A un autre point de vue, l'Univers commence et finit par deux mouvements opposés : émanation de Brahma, il naît, lorsque la poitrine du dieu expire, et il meurt avec son inspire. Ces mouvements sont l'expression de cette double énergie d'agrégation et de dissolution qu'on rencontre sur tous les plans et chez tous les êtres. C'est l'attraction d'un centre atomique — appelé centre *Laya*, en occultisme — qui permet la condensation moléculaire autour de lui et la création d'une enveloppe upadhique; et quand le cycle de l'atome retourne vers son point de départ, l'attraction fait place à la répulsion, la forme est détruite, les molécules sont dispersées dans le milieu ambiant, et l'atome est libéré, jusqu'à un cycle futur d'activité.

Le rhythme de la respiration pulmonaire, la systole (*contraction*) et la diastole (*dilatation*) cardiaques, le flux et le reflux de la mer, comme le jour et la nuit, la veille et le sommeil, l'été et l'hiver, la vie et la mort, ne sont que des aspects de cette même Loi, n'ont pas d'autre raison d'être qu'Elle, et l'on ne pourrait, sans destruc-

tion totale de l'Univers manifesté, supprimer l'un des membres de ces divers *binaires*.

Ces deux forces opposées sont l'essence même de la Vie et de la Loi du Cosmos ; elles sont les deux piliers de l'équilibre universel ; ce sont les deux colonnes du Temple symbolique de Salomon : Jakin et Bohas, l'une blanche, l'autre noire, l'une ronde, l'autre carrée ; ce sont les triangles entrelacés du *Sceau de Salomon*, autrement dit l'étoile à six branches ; ce sont les deux vieillards de la kabale : le Macroposope dont l'image renversée forme le Microposope, le Jehovah blanc et le Jéhovah noir ; c'est pourquoi, dans l'une des dernières initiations, en Egypte, un hiérophante voilé murmurait à l'oreille du candidat ces paroles mystérieuses : « Osiris est un dieu noir. » C'est encore la lutte d'Eros et d'Antéros ; les deux serpents du Caducée de Mercure ; les deux Sphinx du char d'Osiris ; c'est le mythe d'Adam et Eve, de Caïn et Abel, de Jacob et Esaü ; ce sont les trigrammes de Fohi, où les trois *Yang* supérieurs s'opposent à trois *Jin* inférieurs ; c'est la verticale et l'horizontale, la coupe et le bâton du Tarot ; c'est l'homme et la femme. Tous ces symboles de la sage antiquité représentent la même loi, et leur unité dans leur multiplicité nous montre bien l'accord des Initiés de tous les âges.

Les contraires cherchent l'équilibre et ne l'atteignent qu'à la fin de leurs cycles respectifs, qui est leur mort. L'homme placé au milieu d'eux cherche un point neutre pour s'y reposer, mais il ne le trouve que lorsqu'il a connu le secret des « opposés » et vaincu leur mouvement cyclique.

De même que le corps physique n'est réellement sain que lorsqu'il s'est libéré de la douleur et du plaisir, de l'excitation et de la paralysie, du froid et du chaud, de même l'homme intellectuel ne peut saisir la Vérité qu'au-dessus des eaux tourmentées de l'universelle dualité : la Maya éducatrice. Il n'atteint le *Savoir* que par son passage à travers les « opposés » ; il obtient la *Soi-Conscience* par un martelage répété entre l'enclume de la Matière et le pilon de la Force.

Tout agrégat de Substance-Force reflète en lui un rayon de l'Absolu, Dieu ; ce rayon est sa monade, son centre de conscience, son âme ; il participe aux qualités de son enveloppe, laquelle, permettant son individualisation, crée l'illusion de la Séparativité. Telle une goutte d'eau, encapsulée dans une sphère de verre, acquiert une individualite factice et paraît distincte de la masse liquide qui l'a générée, aussi longtemps que persiste son enveloppe illusoire.

C'est ainsi que les hommes s'imaginent être distincts les uns des autres, alors que leur essence vraie et durable, l'Ego divin, n'est qu'une goutte d'eau de la mer universelle de Mahat (*Intelligence cosmique*), enfouie dans un corps périssable.

Cet emprisonnement dans une enveloppe et l'illusion du moi sont pourtant les éléments de la Connaissance.



L'Absolu n'est pas conscient, au point de vue ordinaire du mot, puisqu'il est Infini, et que la conscience que nous connaissons est l'apanage des êtres finis : mais son rayon commence à le devenir, dès le moment où il s'est plongé dans le plan manifesté, au milieu des « paires d'opposés » qui lui forment une enveloppe ; alors commence pour lui le pélérinage cyclique et douloureux qui le mène, au milieu d'innombrables tournants, d'incalculables montées et descentes, vers la Soi-Conscience, but final de toute évolution.

Sans les « contraires » pas de souffrance, et sans souffrance pas d'évolution, pas de connaissance, pas de conscience ; le rayon monadique resterait inconscient, et l'Absolu ne pourrait enfanter des êtes destinés à l'Immortalité.

Tous ceux qui ont passé par le collège savent combien lourde et fétide est l'atmosphère d'un dortoir, le matin, lorsque, durant toute une nuit, cinquante poitrines ont inspiré et expiré sans cesse un air non renouvelé. Qui, parmi eux, s'en est douté pourtant, avant d'être sorti pendant quelques minutes et être rentré de nouveau dans le dortoir ? Il a fallu le « contraire » de l'air pur extérieur pour faire connaître l'etat de l'atmosphère intérieure.

Le contraste a produit la souffrance, cette impression suffocante et pénible d'un air méphitique ; mais la souffrance a généré la connaissance de l'air vicié ; de plus, sous son choc, le *Moi* s'est senti distinct du milieu ambiant, et sa *Soi*-conscience en a été augmentée d'un degré.

C'est ainsi que tout rayon de l'Absolu, ou Monade, devient progressivement un Centre de conscience ou Ame, et constitue le facteur capital de l'évolution de la forme qu'il anime, car, comme émanation du soleil central spirituel, il participe à toutes les potentialités de l'Infini ; et, de même que la Grande Loi détermine les mouvements cycliques qui opèrent l'évolution et emportent les êtres dans l'Eternité, le rayon ou monade dirige automatiquement et sans erreur le développement de la forme qui le contient et crée les organes sensoriels qui doivent permettre sa manifestation de plus en plus complète et lui donner une connaissance consciente de plus en plus etendue du milieu ambiant et de lui même. Sans l'illusion de la Séparativité, la notion d'une existence personnelle n'aurait donc pu se développer dans la monade, et sans le choc des « contraires » la connaissance de l Univers ne pourrait s'effectuer.

C'est la douleur physique qui donne la connaissance du plan physique et la conscience physique ; la souffrance morale est indispensable à la connaissance du plan moral et au développement de la conscience morale ; la même loi régit le monde Intellectuel, sur lequel la conscience devient la *Soi-conscience*, et aussi le monde spirituel, où cette Soi conscience reçoit le dernier coup de burin nécessaire à son complet relief. Dès lors, le rayon monadique a fini sa course ; il a dormi dans le minéral, respiré dans le végetal, il

s'est éveillé dans l'animal et a parlé avec l'homme ; il s'est connu dans tous ses aspects, et, à sa sortie de son enveloppe individualisatrice, il peut s'immerger dans l'Absolu, son Père, tout en gardant la Soi-conscience qu'il a acquise : — il a gagné l'Immortalité.

Telle est la raison à la Loi de la souffrance dans son aspect général, dans sa caractéristique de fatalité universelle.

* * *

Mais puisque cette Loi est le moyen *sine qua non* de l'acquisition de la Soi-conscience et par conséquent de l'Immortalité individuelle, nous devrions la voir frapper uniformément, régulièrement et sans partialité tous les êtres sans distinction. Au lieu de cela, au contraire et à chaque instant, elle perd en apparence son caractère d'impersonnalité et respecte de grands coupables, tandis qu'elle frappe sans raison visible, comme une folle, sur les êtres les plus innocents. Des âmes nobles naissent dans des familles de criminels ; des criminels ont des pères d'une sainte respectabilité ; il y a des frères ennemis et des parricides.

Sous l'effort de quelle faveur ou défaveur existe-t-il des millionnaires, trépassant d'indigestion chronique, à côté de meurt-de-faim ; des géants et des pygmées ; des êtres sains et bien conformés à côté d'autres êtres estropiés, bossus, bancals, hydrocéphales, tuberculeux ou cancéreux ; des formes d'Apollon faisant contraste avec des Quasimodos de laideur ; des génies en face d'idiots ou de pauvres d'esprit ? Quelle divinité assez capricieuse ou assez tyrannique a donc pu créer des Races aussi différentes que celles qui peuplent encore la terre : des Peaux-Rouges presque exterminés par leurs vainqueurs, des nègres affreux, inintelligents, cannibales, des races jaunes un peu moins déshéritées par la nature, et, audessus de toutes, l'orgueilleuse, belle, intelligente, mais égoïste et cruelle race blanche ? Pourquoi enfin les aveugles, les sourds de naissance, les mort-nés ? Pourquoi la souffrance des enfants ?

C'est ce que l'un des plus ardents avocats du christianisme, Saint Augustin, ne pouvait comprendre. Il disait à ce sujet :

« Lorsqu'on en vient aux souffrances des enfants, je suis, croyez-« moi, dans une terrible angoisse et ne sais absolument quoi ré-« pondre. Je ne veux point parler seulement des peines infligées « aux enfants après cette vie, par la damnation éternelle à laquelle « ils sont nécessairement condamnés, s'ils ont quitté leurs corps « sans le sacrement du Christ ; mais des peines que, dans cette vie « même, ils subissent sous nos yeux ; et, si je voulais examiner ces « peines, le temps me manquerait plutôt que les exemples. Ils lan-« guissent dans les maladies, sont déchirés par les douleurs, tour-« mentés par la soif et la faim, affaiblis dans leurs organes, pri-« vés de leurs sens, torturés par des êtres immondes. Il faudrait



« démontrer comment ils peuvent souffrir justement de pareilles « choses, alors qu'ils n'ont jamais péché encore. On ne peut dire « qu'ils souffrent à l'insu de Dieu, ou que Dieu ne peut résister à « leurs bourreaux, ni qu'il peut créer ou permettre lui-même des « souffrances injustes. Lorsque les hommes souffrent, nous avons « coutume de leur dire que si leurs bonnes œuvres sont examinées « et pesées, comme chez Job, leurs crimes sont punis, comme chez « Hérodiade. Du petit nombre d'exemples qu'il a plu à Dieu de « rendre manifestes, nous jugeons ceux qui restent obscurs. Mais « ceci ne peut s'appliquer qu'aux adultes. Les enfants n'ayant en « eux aucun péché méritant une punition si terrible, expliquez-« moi ce qu'on peut répondre. »

Au point de vue moral, qui peut expliquer les tendances congénitales au crime, les vicieux de naissance, les méchants par nature, les passions indomptables ? Pourquoi la prévoyance manque-t-elle à tant d'hommes, qui sont ainsi voués à une misère perpétuelle ? Pourquoi des excès d'intelligence ne servant souvent qu'à l'exploitation de l'inintelligence ? Inutile de poursuivre, on n'a qu'à regarder autour de soi et voir. Visitez les hôpitaux, les prisons, les asiles de nuit, les cimetières, les palais et les mansardes ; partout la souffrance a élu domicile, partout l'Injustice semble avoir arboré son pavillon. N'y a-t-il donc pas de réponse a cette muette mais colossale accusation contre une barbare et impitoyable Divinité? Devons-nous rester atterrés, tête baissée, découragés comme après une catastrophe ?

*
* *

Le Christianisme, depuis qu'il a rejeté la Réincarnation, n'a pu se tirer des griffes du dilemme : Dieu est juste ou il n'est pas. Trop longtemps on a cru à l'identité du Dieu de Justice avec le Jéhovah jaloux, colère, sanguinaire de la Bible ; on a essayé de détrôner l'Absolu, de le précipiter de ses sereines hauteurs, pour en faire un monarque autoritaire et capricieux, pouvant tout faire et tout défaire, au gré de ses désirs. « Ne raissonnez pas sur les mystères, est-il dit ; Dieu châtie ceux qu'il aime, car il leur fait ainsi gagner le Ciel. » On n'a oublié qu'une chose, c'est que le Dieu Incausé ne pouvait avoir d'attribut susceptible d'une expression finie. Il est Infini. Il ne peut donc vouloir, désirer, juger, punir. Il est au-dessus de toutes ces « limitations. » Tout homme qui cherche à s'élever vers les régions de la calme et suprême Vérité sent bien vite qu'il ne doit ni vouloir, ni désirer, ni juger, ni punir, ni recompenser, au sens humain de ces mots ; son ambition, son désir, c'est de connaître la Grande Loi, de s'unir à Elle, d'agir avec la sagesse Divine qui plane au-dessus des imperfections humaines ; mais pour rien au monde ne consentirait-il à devenir capricieux ou injuste ! Et l'on voudrait faire descendre l'Etre Suprême dans des régions aussi mesquines ! Inconscients blasphémateurs ceux qui veulent

imposer ces fruits de la mer morte commes dogmes de Lumière ! Ils sont de plus forcés de recourir à la création d'une âme à chaque conception sur le plan physique, d'admettre une seule vie terrestre et, après elle, une éternité en Paradis ou en Enfer ; à tout cela ils ajoutent la Prescience divine et son corollaire la doctrine de la Prédestination !

Toutes ces impossibilités ont fait verser des flots d'encre dans le camp des docteurs chrétiens, et non sans raison ; nous n'avons pas à faire ici leur procès, le simple bon sens suffisant à montrer leur absurdité.

Pourquoi obliger Dieu à guetter ainsi toutes les conceptions, pour donner une âme à chaque corps en formation ? Pourquoi faire l'Ineffable Divinité collaborateur des races cannibales qu'elle devrait éteindre, complice des adultères, des violateurs, des débauchés impudiques, ou esclave des affronts des Malthusiens !

Pourquoi une Eternité de bonheur ou de malheur pour quelques bonnes ou mauvaises œuvres, répétées plus ou moins souvent, durant une courte vie, au milieu de circonstances adjuvantes ou défavorables ? Pourquoi la damnation des enfants morts sans baptême, que l'Eglise admet sans sourciller et de laquelle Bossuet, écrivant au pape Innocent XII, disait : « La damnation des enfants « morts sans baptême est de foi constante dans l'Eglise. Ils sont « coupables parce qu'ils naissent sous le courroux de Dieu et dans la « puissance des ténèbres. Enfants de colère par leur nature, objets « de haine et d'aversion, précipités dans les enfers avec les autres « damnés, ils y resteront éternellement sous l'horrible vengeance « du Démon. Ainsi l'ont décidé le docte Denis Petau, l'éminentis- « sime Bellarmin, le concile de Lyon, le concile de Florence et le « concile de Trente ; car ces choses ne se décident pas par des « considérations tout humaines, mais par l'autorité de l'Ecriture et « de la Tradition. » Où voit-on dans la Nature une pareille disproportion entre la cause et l'effet, entre la faute et la punition, entre le mérite et la récompense ? La Voix de la Conscience a-t-elle jamais justifié les arguments de Bossuet ? Jamais la Loi ne varie, jamais elle ne quitte sa Justice et son Impersonnalité ; si elle pouvait varier ou être capricieuse, elle ne pourrait être l'expression de l'Absolu, et l'Univers ne serait qu'un effroyable chaos, si tant est qu'il pût exister.

On a encore invoqué comme cause de la souffrance générale le « Péché originel. » Nous subissons donc, et dans des proportions variables et arbitraires, le châtiment d'une faute à laquelle nous n'avons pas participé ? Inutile de poursuivre ces fastidieuses absurdités ; nous n'avons jugé utile d'en dire un mot que parce qu'elles ont encore un certain cours chez les hommes qui n'ont pas eu le temps ou la volonté de penser. Le « Péché originel, » nous le verrons plus loin, c'est notre héritage karmique personnel, le livre de « Doit et Avoir » que nous charrions d'existence à existence, le



magasin des semences de bien et de mal que nous emportons avec nous dans la mort et qui revient avec nous à la Renaissance : c'est là le vrai péché d'origine, dans sa portée individuelle. Son aspect racial existe aussi, mais il ne fait pas directement partie de notre sujet et nous renvoyons le lecteur, pour son explication, à l'étude sur « la Chute des Anges et la Chute de l'Homme. » (Lotus bleu de Septembre et Novembre 93 et Janvier et février 1894.)

La raison réelle de l'inégalité des conditions, avec son apparente injustice, se trouve dans les *causes déterminées par la Volonte humaine, pendant la vie* ; *dans leur conservation à l'état germinal, après la mort, sous l'influence de la loi du Karma* (*Loi de la cause et de l'effet*), *et dans leur épanouissement, pendant les existences futures, par la Réincarnation.*

L'homme est caractérisé par la Soi-Conscience et la Volonté ; les règnes inférieurs ont une conscience plus ou moins développée ; certains individus rares (sensitive, gobe-mouches, etc.) du règne végétal montrent des rudiments d'action impulsive ; l'animal a l'impulsion — rudiment de volonté, — et sa conscience a franchi les premières limites de la Soi Conscience sur le plan physique ; il se sent distinct de ce qui l'entoure, il évite le danger, il agit dans un but instinctif, quoique non déterminé volontairement ; il commence à devenir soi-conscient sur le plan passionnel : royaume des désirs, des sensations, des émotions. L'homme seul est devenu soi-conscient sur tous les plans du quaternaire inférieur, le plan astral excepté ; sa volonté est en voie rapide de développement ; il lui reste à acquérir la soi-conscience astrale et spirituelle et à pousser la Volonté jusqu'à ses limites les plus reculées.

Dès que le stage humain est atteint, la Volonté entre en action, modifie les courants de la Loi universelle, ajoute son énergie naissante à la force d'attraction ou à celle de répulsion, à ce qu'on appelle en termes vulgaires le Bien et le Mal. Dès lors la « résultante » de son évolution est modifiée, l'*aura* humaine se charge de puissances variables, bénéficientes ou sataniques, et l'on comprend que les plateaux de sa balance, devenant inégalement chargés, une inclinaison doive se produire. La loi de la Cause et de l'effet, de l'Action et de la Réaction, du Mérite et du Démérite — Karma, comme l'appelaient nos pères, les primitifs Aryens, et comme la nomment encore les Asiatiques, — poursuit impassiblement son cours, donne à chacun ce qui lui est dû, fait moissonner ce qu'on a semé, récompense ou punit selon l'etat du Grand Livre de chacun. Viennent alors les Inegalités de toutes sortes dans la vie, expression réactive des actions du passé.

Mais l'effet ne suit pas immédiatement la cause ; toute force émergeant d'un centre de volonté décrit une ellipse qui chemine dans un lacis d'ellipses générées par d'autres centres d'énergie, et subit une accélération ou un retard dans sa course, selon la direction et la nature des forces avec lesquelles elle a pris contact.



Voilà pourquoi certains actes reçoivent leur punition ou leur récompense presque immédiatement ; la foule dit alors : « C'est le doigt de Dieu ! » — tandis que, dans d'autres cas, — les plus nombreux, — la réaction est différée, l'homme de bien qui s'est sacrifié toute une existence semble ne recevoir en échange que l'infortune et la douleur, alors qu'à ses côtes le criminel prospère à souhait. L'ignorant dit alors : « Il n'y a pas de Dieu, parcequ'il n'y a pas de Justice ! » Le philosophe répond : La Justice, aspect supérieur de la loi physique de l'action et de la réaction, est immuable dans ses effets, quoique des forces ambiantes puissent précipiter ou ralentir son cycle ; rien ne peut l'arrêter ou la détruire, quoiqu'il puisse s'interposer un temps assez long avant qu'un réseau d'actions humaines ait pu épuiser sa réaction.

Rien ne se perd, rien ne se crée ; les causes restent emmagasinées a l'etat potentiel, et, comme le grain de blé, germent et se développent, dès qu'un sol favorable leur est offert. Le Karma non évolué s'attache à l'être, après le rejet de ses enveloppes mortelles, et revient avec lui, à sa nouvelle floraison ou incarnation. Celle-ci, encore, peut ne point epuiser le stock Karmique, ce qui a fait dire que les pechés des parents sont punis chez les enfants jusqu'à la septième génération. Ce dicton a un sens profond que le lecteur devine facilement ; à chaque incarnation une partie du Karma s'épuise, en même temps que sont emmagasinées de nouvelles causes, sources de futurs effets ; c'est ainsi que s'entremêlent inextricablement les chaînes d'effets et de causes, de bonheur et de malheur, de punition ou de récompense, produits de notre Volonté conservés par la loi Karmique et trouvant leur champ d'action dans la série des Renaissances.

D[r] Pascal.

(*à suivre*

PHÉNOMÈNES DE H. P. BLAVATSKY

(*Suite*)

Un soir, je lui vis faire une chose remarquable pour Wong-Chin-Fu, conférencier chinois bien connu aux Etats-Unis. Nous étions tous trois à causer sur les peintures de son pays, en insistant sur leur manque de perspective, mais il nous dit que les artistes chinois étaient admirables dans le portrait par la richesse de leur couleur et la hardiesse du dessin. H. P. B. fut de son avis, et, sans in-



tention apparente, ouvrant un tiroir dans lequel se trouvait son papier à lettre, elle en tira un portrait de dame chinoise habillée en tenue de cour. Je suis aussi sûr qu'on peut l'être d'une chose que ce dessin ne se trouvait pas là auparavant, mais comme Wong-Chin-Fu ne s'occupait pas d'occultisme, je ne fis aucune remarque à ce propos. Notre visiteur prit la peinture, l'examina, en fit ressortir la beauté, mais dit : — Madame, ce n'est pas une œuvre chinoise, parce qu'il n'y a pas d'écriture chinoise au coin; c'est probablement une œuvre japonaise.

H. P. B. me regarda en souriant, remit la peinture dans le tiroir qu'elle referma, puis, au bout d'un moment, l'ouvrit de nouveau et en tira une nouvelle peinture d'une dame chinoise, portant des robes d'une couleur différente, et la tendit à Wong-Chin-Fu qui la reconnut comme venant de son pays, sans qu'on pût s'y tromper, car elle portait au coin gauche inférieur des caractères chinois qu'il lut aussitôt.

Un soir que notre cabinet de travail était plein de visiteurs, nous étions assis à des coins opposés de la chambre. Elle me fit signe de lui prêter un camée que je portais alors comme coulant à ma cravate. Elle le prit entre ses deux mains, sans rien dire et sans attirer l'attention de personne ; elle frotta ses mains l'une contre l'autre, pendant une ou deux minutes, et j'entendis tout-à-coup le léger cliquetis de deux morceaux de métal. Elle se mit à sourire et ouvrant les mains me montra deux bagues, la mienne et une autre de même taille, mais d'un modèle different ; la pierre était une sanguine d'un vert sombre, tandis que celle de la mienne était une cornaline rouge. Elle porta cette bague jusqu'à sa mort ; maintenant c'est Madame Annie Besant qui la porte. Pas un mot de la conversation qui se tenait alors ne se rapportait au phénomène, dont personne autre que moi n'eut connaissance, à ce moment-là.

Plus tard, elle m'expliqua qu'il fallait l'âme d'un métal comme noyau attractif des éléments d'un autre métal en solution dans l'*akasa*. Cela ne jette-t-il pas du jour sur les procédés par lesquels les alchimistes parviennent à faire de l'or? On dit qu'aujourd'hui encore des fakirs et des sanyasis hindous possèdent ce secret.

Un soir de l'automne de 1876, nous étions H. P. B. et moi travaillant à *Isis*, aux deux bouts de notre table. Nous discutions sur les principes contenus dans le *Double projeté*. Par suite de son manque de familiarité avec les sujets scientifiques, il était souvent difficile de saisir ses explications. Son caractère emporté la poussait alors à me traiter d'idiot et autres aménités de même calibre ; ce jour-là, j'en reçus une averse. A la fin, desespérant de se faire comprendre, elle m'offrit de me montrer ce qu'elle voulait dire, en me faisant voir, sur un dessin, comment Oxon (Stainton Moses) procédait à son développement spirituel. Se levant de la table, elle alla

chercher dans un tiroir un petit rouleau de satin blanc, qui était, je crois bien, le restant d'une pièce qu'on lui avait donnée à Philadelphie, et le plaçant sur la table devant moi, elle en coupa un morceau de la dimension convenable, après quoi elle reporta le reste dans le tiroir et revint s'asseoir. Elle plaça son morceau de satin, le côté uni sur la table, le recouvrit d'une feuille de papier buvard propre et posa ses coudes dessus, puis roula et alluma une cigarette.

A ce moment, elle me dit d'aller lui chercher un verre d'eau. Je lui dis que oui, mais lui posai une question dont la réponse devait exiger un moment, tout en tenant les yeux fixés sur un bord du morceau de satin qui dépassait la feuille de buvard.

Remarquant bientôt que je n'avais pas l'air de bouger, elle me demanda si je ne voulais pas aller lui chercher son verre d'eau.

— Si, certainement, répondis-je.

— Alors qu'est-ce que vous attendez ?

— J'attends seulement pour voir ce que vous allez faire du satin.

Elle me jeta un regard de colère, comprenant que je ne voulais pas la laisser seule, et abattant subitement son poing sur le buvard, elle s'écria :

— Je veux l'avoir tout de suite, à la minute.

Alors enlevant le buvard et *retournant le satin*, elle me le jeta au nez.

Imaginez ma surprise, si vous pouvez !

Sur le satin, je trouvai une peinture en couleurs d'un caractère extraordinaire. C'était le portrait de la tête de Stainton Moses, presque la copie exacte d'une de ses photographies qui était appendue au mur au-dessus de la cheminée. Du sommet de la tête partaient des pointes de flamme dorée ; aux endroits du cœur et du plexus solaire, il y avait des flammes rouges et dorées paraissant sortir de petits cratères ; la tête et la poitrine étaient enveloppées d'une aura bleue parsemée de taches d'or ; la partie inférieure, où aurait dû se trouver le corps, était occupée par des nuages de vapeur rosée et grisâtre, c'est-à-dire d'une aura de qualité inférieure à la bleue.

A cette étape de mon éducation occulte, je ne connaissais rien des *chakras*, centres d'évolution psychique du corps humain, qui sont mentionnés dans les Yoga Shastras et qui sont familiers aux étudiants de Patanjali. Cela m'empêcha de comprendre alors la signification des deux tourbillons de flamme de la région du cœur et du plexus solaire ; la connaissance que j'ai acquise depuis ne fait que rehausser la valeur de cette peinture, car elle montre que l'occultiste pratique qui la fit savait que, pour séparer le corps astral du corps physique, il faut concentrer la volonté successivement dans les différents centres nerveux et opérer complètement le dégagement à chacun de ces centres, avant de passer au suivant.

Je pense que la peinture montre que le procédé de Stainton Mo-



ses était plutôt intellectuel que spirituel, par suite de quoi sa tête était prête pour la projection, tandis que les autres parties de son corps astral étaient encore dans un état de trouble, de confusion et n'avaient pas atteint *rupa*, la forme.

Les nuages bleus représentaient la qualité pure, mais pas très lumineuse, de l'aura humaine, qu'on décrit comme brillante, radieuse, comme un nuage argenté. Les taches dorées qui flottent dans le bleu indiquent pourtant des étincelles d'esprit, des manifestations de « l'étincelle argentée du cerveau, » décrite par Bulwer dans son *Etrange histoire*, tandis que les teintes grisâtres et rosées de la partie inférieure désignent les auras de nos qualités animales corporelles. Ce gris devient de plus en plus sombre à mesure que les facultés animales de l'homme prennent la prépondérance sur son intelligence, sur ses qualités morales et spirituelles, jusqu'à ce que l'aura devienne noire comme de l'encre, chez ceux qui sont totalement dépravés, à ce que nous disent les clairvoyants.

L'aura de l'Adepte est décrite comme une teinte mélangée d'argent et d'or, ainsi que plusieurs de mes lecteurs le savent par expérience, et comme les peintres et les poètes de tous les âges l'ont décrite, grâce à leur perception spirituelle.

Cette âme lumineuse ou Taijas brille au travers de la face du mystique, l'illuminant d'un éclat qu'on n'oublie jamais, une fois qu'on l'a vu. C'est la « face lumineuse » des anges de la Bible, la « gloire du Seigneur », la lumière qui sortait du visage de Moïse, quand il descendait de la montagne, et qui empêchait les Israélites de le regarder en face ; c'est un éclat qui apparaît jusque sur les vêtements. Les Hébreux appellent cela *shekinah*, et j'ai entendu employer ce terme par des Juifs de Bagdad, pour décrire le visage d'un visiteur spiritualisé. Le même mot *brillant* est aussi employé dans le même sens par différentes nations : les purs esprits et les hommes purs brillent d'une lumière blanche, tandis que les vicieux et les méchants sont voilés de ténèbres.

Extrait d'*Old Diary Leaves*.

(*à suivre*) H. S. OLCOTT.

INDICATIONS PRATIQUES

Le but de tout vrai théosophe devrait être le développement spirituel de tous les hommes. Ce but n'est pas seulement le plus noble, c'est aussi le plus avantageux, parce qu'en le poursuivant d'un pas



résolu, on améliore son propre Karma et favorise son propre développement.

Pour marcher vers ce but, il faut développer sa faculté intuitive, et c'est là le seul moyen de parvenir à la compréhension des vérités spirituelles. Nous ne connaissons qu'une manière de faire l'éducation de cette faculté, c'est d'étudier d'une façon approfondie les œuvres des savants en la Science Secrète.

Plus d'un étudiant de l'occultisme, qui n'avait pas l'intelligence suffisamment développée pour comprendre les subtilités de la métaphysique aryenne, a renoncé à cette étude, désespérant d'y jamais rien comprendre et par conséquent de pouvoir jamais arriver sur les sommets de l'occultisme, au développement de la plus haute intellection ; il se résignait alors à la partie purement mécanique de la Yoga.

C'est pourquoi toutes les écoles d'occultisme attachent une grande importance aux études préparatoires et exigent qu'un aspirant ait une connaissance théorique de la philosophie, avant qu'aucune preuve psychique lui soit fournie. Les Chélas des Mahatmas du Thibet ne reçoivent de leçons d'occultisme pratique qu'après un cours d'études de sept ans et seulement lorsqu'au bout de cette période ils sont aptes à comprendre. La Société Théosophique n'est qu'un instrument pour mettre à la portée des étudiants les données de la Doctrine Esotérique. Ceux qui comprennent le plus facilement ces données ont pour devoir moral de les mettre à la portée de leurs frères moins favorisés, de les traduire en langage accessible à ceux qui sont moins avancés, de faciliter le progrès aux débutants.

Une fois que les membres ont acquis *Parokshana gnyanam*, c'est-à-dire la connaissance théorique de la philosophie aryenne, ils devraient s'efforcer de conformer leur vie à ses préceptes. La simple habileté à expliquer les shastras ne sert à rien pour la libération. Pour percevoir les vérités spirituelles, il faut se détacher des liens de la matière, *en menant une vie pure et non égoïste.*

La pureté doit être considérée comme la base du développement, non seulement en paroles et en actes, mais encore en pensée. Quand il en est ainsi, on devient une force régénératrice, non seulement pour soi, pour ses amis et pour ses voisins, mais encore pour le public — sans même que celui-ci s'en doute.

Voici les dix devoirs prescrits par Manou :

1. Fermeté devant toutes les tentations.
2. Inoffensivité.
3. Résistance aux appétits sensuels.
4. S'abstenir du vol et des gains illicites.
5. Pureté de pensée, de parole et d'action.
6. Maîtrise sur ses passions.
7. Acquisition de la sagesse divine par le développement de l'intuition.
8. Acquisition du savoir par le développement de l'intellect.

9. Véracité, honnêteté.
10. Affranchissement de la colère et de la haine.

Il y a des membres qui nous réclament des méthodes pour développer les pouvoirs psychiques. Malgré nos protestations contre certaines pratiques, telles que la concentration de l'attention sur un point noir ou sur un miroir, moyens de développer la voyance qui sont accompagnés de dangers, et qui ont surtout pour résultat d'empêcher le développement normal de l'homme intérieur, il y en a qui réclament toujours. Certains continuent ces pratiques, tandis que d'autres les ont sagement abandonnées. En les continuant, on finit par perdre toute capacité de developpement spirituel et par devenir un instrument passif aux mains des élémentals et des élémentaires, c'est-à-dire un médium.

C'est pourquoi nos Sages ont proscrit ces pratiques qui ne peuvent être sans danger qu'à la suite du développement mental et moral. Elles peuvent bien faire acquérir certains pouvoirs physico-magnétiques ; mais ils disparaissent au moindre trouble nerveux, et ces troubles sont une de leurs conséquences inévitables.

Les pouvoirs spirituels sont très difficiles à obtenir, mais une fois acquis on ne les perd plus.

La parti pratique de la Théosophie consiste à suivre *Dharma*, le sentier aux dix voies indiqué par Manou et les autres Sages. Prêchez sans cesse la loi de Karma au public et tâchez de lui faire comprendre comment elle opère. Par là vous ferez à l'Humanité le plus grand bien, un bien que ne pourrait pas suffisamment récompenser la communication du plus haut savoir.

Une fois parvenu à la compréhension de la Doctrine Esotérique, on peut entreprendre l'étude de l'Occultisme. Pour y avancer rapidement, il faudrait connaître le sanscrit. Néanmoins les ouvrages traduits peuvent servir, en les étudiant avec réflexion. Quand on rencontre un point obscur, il faut réfléchir dessus jusqu'à ce qu'on soit parvenu à y trouver une solution ; si on ne réussit pas, on l'abandonne pour quelque temps, puis on y revient avec persévérance. La réflexion intense donne toujours naissance à des idées, et il arrive un moment où l'obscurité s'éclaire soudainement par une de ces idées, aidée quelquefois par la suggestion d'un Mahatma, qui traverse l'esprit comme un éclair, sans qu'on sache d'où elle vient.

Tous les étudiants de l'occultisme doivent surmonter les mêmes difficultés pour développer le Soi spirituel ; sous ce rapport, *essayer de développer un aspirant, en dehors de ses propres efforts, serait détruire la condition la plus importante de son développement*, l'apparition des perceptions spirituelles.

Sankaracharya dit, dans son *Vivekachudamani* : « La nature de l'Unique Réalité doit être connue par la perception spirituelle de chacun et non par un pandit (savant). On doit voir la face de la lune par ses propres yeux et non par ceux d'une autre personne. »

C'est seulement lorsqu'un étudiant développe sa perception spi-

rituelle par ses propres efforts qu'il peut espérer atteindre le but désiré : — l'illumination spirituelle.

L'étude des œuvres de Sankaracharya produira de bons effets. L'étude des ouvrages sur le Mesmérisme peut fournir la connaissance des moyens de venir au secours des malades ou des pauvres. Il faut une connaissance théorique du sujet, avant de commencer la pratique ; il ne faut pas se contenter d'en prendre une légère teinture, ce qui pourrait amener à produire plus de mal que de bien.

Les conditions absolument nécessaires pour un mesmériseur sont : 1° être maître de soi au point de ne pouvoir être troublé par aucune condition intérieure ni extérieure et de ne pouvoir être distrait de l'intention de guérir le patient ;

2° une forte volonté d'obtenir cette guérison ;

3° une absolue confiance en ses forces et en ses capacités pour obtenir la guérison ;

4° la pureté mentale et physique.

Avec ces conditions on peut opérer ce qu'on appelle des miracles.

La guérison dépend de ce qu'on peut appeler la polarité corporelle du patient et du magnétiseur ; il faut que cette polarité soit opposée, que l'un soit positif et l'autre négatif, pour qu'il y ait influx de l'un à l'autre.

Pour connaître la polarité, on peut employer le procédé suivant, dont se servait le colonel Olcott, quand il pratiquait le magnétisme : Placer le sujet debout, sans qu'il touche à rien ; lui faire fermer les yeux ; ne rien lui dire de ce qu'on va faire. Exécuter quelques passes circulaires au sommet de la tête, et, sans toucher la peau, amener les doigts au bas du front, entre les deux yeux ; à ce moment, *vouloir* que la main attire la tête, éloigner lentement les doigts et vouloir que la tête soit attirée comme du fer est attiré par un aimant. Si la tête est attirée par la main, c'est signe que vous pouvez guérir le patient en quelques minntes de toute maladie guérissable. Si elle n'est attirée que faiblement, il faudra du temps pour obtenir la guérison.

La première condition est d'avoir une volonté de fer, le reste viendra tout seul, pourvu que le patient ait une polarité opposée. Il faut que les passes et les souffles soient exécutés avec une ferme volonté.

On ne doit pas entreprendre de guérir les personnes dont les maladies ont pour cause l'opium, l'ivrognerie, la syphilis, parce qu'en pareil cas les centres fluidiques du patient sont désorganisés.

Le développement des pouvoirs magnétiques dépend de la constitution d'abord, de l'exercice ensuite. On doit commencer par les cas très simples, pour ne pas être découragé par l'insuccès qu'on rencontrerait dans les cas compliqués. Il faut ménager ses forces et ne pas traiter un trop grand nombre de malades à la fois. Cer-



tains opérateurs sont morts prématurément pour avoir dépensé leurs forces sur un trop grand nombre de sujets.

Il ne faut jamais aller jusqu'à l'affaiblissement ; au cas où il se produit, on recouvre rapidement la force nerveuse en allant se coucher sous un pin et en dressant ses pieds le long du tronc, ou en couchant sur un matelas fait de ses feuilles ou de ses branches.

Le meilleur temps pour le traitement est le matin, après qu'on a pris un bain et un léger repas, et, lorsqu'on est d'une constitution vigoureuse, dans l'après-midi, deux ou trois heures après le diner.

Pour devenir un bon guérisseur, il est indispensable d'avoir des notions d'anatomie et de physiologie.

Il ne faut jamais laisser magnétiser sa femme ou ses enfants par des gens immoraux ou de mauvaise santé, parce qu'ils pourraient transplanter chez eux leurs maladies morales ou physiques.

Quand le magnétisme est soutenu par l'homœopathie, la guérison est plus facile.

X.

FRAGMENT D'UNE LETTRE SUR L'ÉVOLUTION

Empruntée à l'Enseignement original (1).

« .... C'est seulement aux Adeptes, c'est-à-dire aux Esprits incarnés, qu'il est défendu, par nos lois sages et inviolables, de s'assujettir complètement une volonté autre et plus faible, celle d'un homme né libre. Cette façon de procéder est le moyen favori des Frères de l'Ombre, les *sorciers* des larves élémentaires, et, comme exception isolée, des plus hauts Esprits Planétaires, ceux qui ne peuvent plus se tromper.

« Mais ces derniers n'apparaissent sur terre qu'à l'origine de chaque nouveau genre humain, à la formation ou à la fermeture des deux bouts du grand cycle. Et ils restent avec l'homme seulement le temps nécessaire pour que les Vérités éternelles qu'ils enseignent s'impriment sur le mental plastique des nouvelles races, et s'y impriment avec assez de force pour qu'elles ne puissent être perdues ni entièrement oubliées dans les âges postérieurs par les générations futures.

« La mission de l'Esprit planétaire n'est que de frapper *la tonique de la Vérité*. Une fois qu'il a dirigé la vibration de celle-ci, de

(1) *Appendice* à l'Etude sur les *Cycles* par Amaravella.



manière qu'elle suive son cours sans interruption le long de la chaîne des races jusqu'à la fin du cycle, le citoyen de la plus haute sphère habitée disparaît de la surface de notre planète, jusqu'à la suivante résurrection de la chair. Les vibrations de la Vérité primitive sont ce que vos philosophes nomment des *idées innées*.

«.... A votre question : *Un Esprit Planétaire peut-il avoir été incarné humainement ?* je dirai d'abord qu'il ne peut exister aucun *Esprit Planétaire* qui n'ait pas été jadis materiel ou ce que vous appelez humain.

« Quand le grand *Bouddha*, patron de tous les Adeptes, réformateur et vivificateur du système occulte, atteignit d'abord Nirvâna sur terre, il devint un Esprit Planétaire ; c'est-à-dire que son âme pouvait, dans le même temps, parcourir les espaces interstellaires, en pleine consciense, et continuer à volonté sur terre dans son corps originel et individuel. Car le Soi Divin avait dû si complètement s'affranchir de la matière, qu'il pouvait se créer à volonté un substitut intérieur de lui-même, et le laisser dans la forme humaine, pendant des jours, des semaines, quelquefois des années, sans affecter en aucune façon par ce changement le principe vital ni le mental physique de son corps.

« A propos, c'est là la forme la plus haute d'Adeptat que des hommes puissent espérer sur notre planete. Mais elle est aussi rare que les Bouddhas eux-mêmes, le dernier Hobilgan qui l'ait atteinte étant Sung-ko-pa de Kokour (1) (XIVe siècle), réformateur du Lamanisme ésotérique aussi bien que vulgaire. Nombreux sont ceux qui brisent la coquille, rares ceux qui, une fois sortis, sont capables d'exercer librement leur ***, quand ils sont complètement hors du corps.

« La vie consciente dans l'Esprit est aussi difficile pour certaines natures que la natation pour certains corps. Bien que la forme humaine, dans sa masse, soit plus légère que l'eau, et bien que chaque personne naisse avec la faculté de fouler l'eau aux pieds, si peu la développent en eux-mêmes que la mort par submersion est le plus fréquent des accidents.

« L'Esprit planétaire de ce genre, le semblable-à-Bouddha, peut passer à volonté dans d'autres corps de matière plus ou moins matérialisée, habitant d'autres régions de l'univers. Il y a beaucoup d'autres grades et ordres, mais il n'y a pas d'ordre d'Esprits Planétaires séparé et éternellement constitué.

«.... Chaque diamant, chaque cristal, chaque planète et étoile, a sa propre âme individuelle, outre l'homme et l'animal, et il y a une hiérarchie d'âmes, depuis les formes les plus basses de matière jusqu'à l'Ame du monde ; mais vous avez tort de croire que les Esprits de ceux qui sont partis entretiennent de douces communi-

(1) Nous ne garantissons pas la copie exacte de l'orthographe. (Note du traducteur).



cations avec des âmes encore uniés à un corps physique, car ils ne le font pas.

« La position relative des mondes habités, dans notre système solaire, suffirait à empêcher une telle possibilité ; car je pense que vous avez abandonné l'étrange idée (résultat naturel d'un enseignement chrétien de jeunesse) qu'il puisse y avoir de l'intelligence humaine habitant des régions purement spirituelles.

« Vous comprendrez donc tout aussi facilement l'erreur des Chrétiens qui veulent brûler des âmes immatérielles dans un enfer matériel et physique, que celle des spiritualistes plus éduqués qui se bercent de l'idée que tout autre qu'un citoyen des deux mondes immédiatement entrelacés avec le nôtre puisse communiquer avec eux.

« Quelque éthérés et purifiés de matière grossière qu'ils puissent être, les purs Esprits sont encore soumis aux lois physiques et universelles de la nature. Ils ne peuvent pas, lors même qu'ils le voudraient, franchir l'abîme qui sépare leurs mondes du nôtre. Ils peuvent être visités en Esprit, leur Esprit ne peut pas descendre et nous atteindre. Ils attirent, ils ne peuvent être attirés, leur polarité spirituelle y opposant un obstacle insurmontable.

« Une fois bien lancé sur ce sujet, je vais essayer de vous expliquer encore plus clairement où gît l'impossibilité. Je vous aurai donc répondu, à la fois, à propos des Esprits Planétaires et des esprits des séances (médianimiques).

« Le cycle des existences intelligentes commence aux mondes ou planètes les plus élevés, les mots *les plus élevés* signifiant ici les plus spirituellement parfaits, évoluant de la Matière Kosmique, qui est Akasa, la primordiale, et non le médium plastique secondaire ou l'éther instinctivement soupçonné de la science, et pas plus prouvé que le reste.

« L'homme, évoluant d'abord de cette matière, dans son état le plus sublimé, apparaît au seuil de l'Eternité, comme une entité parfaitement éthérée et spirituelle, on peut dire un Esprit Planétaire. Il n'est qu'à un degré de distance de l'Essence universelle et spirituelle du monde, de l'*Anima mundi* des Grecs, ou de ce que l'humanité, dans sa décadence spirituelle, a dégradé en un Dieu mythique et personnel.

« Aussi, à ce stage, l'Esprit-homme est tout au plus (1) un pouvoir actif, un principe immuable, et par conséquent non pensant : ici encore le terme immuable indique cet état pour le temps présent, l'immortalité ne s'appliquant ici qu'au principe intérieur qui s'évanouira et disparaîtra, aussitôt que le point de Matériel en lui commencera son œuvre cyclique d'évolution et de transformation. Dans sa descente subséquente, et en proportion de l'augmentation de matière, il affirmera son activité de plus en plus.

(1) « *At best* » : il faudrait peut-être traduire ici par « à peine. »
N. d. T.

« Or les confins des mondes-étoiles, (y compris notre propre planète), habités par des êtres intelligents, peuvent être comparés à une orbe ou mieux une épicycloïde formée d'anneaux, comme une chaîne de mondes entrelacés, la totalité représentant un anneau ou cercle imaginaire sans fin.

« Le progrès de l'homme à travers l'ensemble, depuis le point initial jusqu'au point final, est ce que nous appelons le Maha-yug ou grand cycle, le Kuklos dont la tête est perdue dans l'Esprit, et le point le plus bas de sa circonférence dans une couronne de matière absolue, c'est-à-dire au point où cesse d'agir le principe actif.

« Si, employant un terme plus familier, nous appelons *Macrocosme* le grand cycle, et *Microcosme* ses parties composantes ou les mondes-étoiles entrelacés, l'intention des occulistes en représentant chacun des derniers comme une parfaite copie du premier deviendra évidente.

« Le cycle majeur est le prototype de tous les mineurs, et, dès lors, chaque monde-étoile, à son tour, a son propre cycle d'évolution, qui débute avec une nature plus pure, et finit avec une nature plus grossière ou plus matérielle. A mesure qu'ils descendent, chaque monde se présente naturellement de plus en plus obscur, devenant matière absolue aux antipodes.

« Poussé par l'impulsion cyclique irrésistible, l'Esprit Planétaire doit descendre, avant de pouvoir remonter, passer à travers l'échelle entière de l'évolution, sans manquer un seul anneau, s'arrêter à chaque monde-étoile, comme à une halte, et, entre le cercle inévitable de ce monde-étoile en particulier et de tous les autres respectivement, accomplir son propre cycle de vie, c'est-à-dire revenir et se réincarner autant de fois qu'il ne réussit pas à compléter sa Ronde de vie sur ce monde, puisqu'il y meurt, avant d'atteindre l'âge de raison, selon l'affirmation correcte d'*Isis*.

« Voilà ce qui arrive. Après avoir tourné pour ainsi dire le long de l'arc du cycle, tourné le long et à l'intérieur (l'exemple de la rotation quotidienne et annuelle de la Terre est aussi bon que tout autre), quand l'Esprit-homme atteint notre planète, qui est une des plus basses, ayant à chaque station perdu un peu de sa nature éthérée et acquis un accroissemsnt de nature matérielle, l'Esprit et la Matière sont devenus assez bien équilibrés en lui.

« Mais alors il a le cycle terrestre à accomplir ; et comme dans le processus descendant d'involution et d'évolution la Matière essaye toujours d'étouffer l'Esprit, une fois arrivé au point le plus bas de son pélerinage, on trouvera le ci-devant pur Esprit Planétaire rapetissé en ce que la science est convenue d'appeler un homme primitif et primordial, au sein d'une nature également primordiale, géologiquement parlant, car la nature physique marche de pair, dans sa carrière cyclique, avec l'homme physiologique aussi bien que spirituel.



« A ce point, la grande Loi commence son œuvre de sélection. La matière trouvée en divorce complet avec l'Esprit est rejetée dans les mondes encore plus bas, dans la sixième *Gati* ou *voie de renaissance* des mondes végétal et minéral et des formes animales primitives.

« De là, la matière broyée dans l'atelier de la nature retourne, sans âme, à sa fontaine-mère ; tandis que les Egos purifiés de leurs scories sont mis en mesure de reprendre, encore une fois, leur progrès en avant.

« C'est ici que les Egos traînards périssent par milliers. C'est le moment solennel de la survivance des plus aptes, de l'annihilation de ceux qui ne le sont pas.

« C'est seulement la matière (ou l'homme matériel) qui est forcé, par son propre poids, de descendre jusqu'au fin fond du *cercle de nécessité*, pour y prendre une forme animale.

« Quant au gagnant de cette course à travers les mondes, l'Ego spirituel, il montera d'étoile en étoile, d'un monde à un autre, dans son cycle en avant, pour redevenir l'ancien pur Esprit Planétaire, puis plus haut encore, pour atteindre enfin son point de départ primitif, et de là s'immerger dans LE MYSTÈRE. Nul Adepte n'a jamais pénétré au-delà du voile de Matière cosmique primitive ; la vision la plus haute, la plus parfaite, est limitée à l'univers de forme et de matière.

« . . . Mais mon explication ne finit pas ici. Vous voulez savoir pourquoi il est jugé suprêmement difficile, sinon entièrement impossible, pour de purs Esprits désincarnés de communiquer avec les hommes, au moyen des médiums ou de la Plantosmosophie.

« Je réponds : (*a*) à cause des atmosphères antagonistes qui entourent respectivement ces mondes ; (*b*) de l'entière dissimilitude des conditions physiologiques et spirituelles ; et (*c*) parce que cette chaîne de mondes, dont je viens de vous parler, n'est pas seulement une épicycloïde, mais une orbite elliptique d'existences, ayant pour chaque ellipse non pas un, mais deux points, deux foyers qui ne peuvent jamais approcher l'un de l'autre, l'homme étant à l'un de ces foyers, le pur Esprit à l'autre. Vous pouvez faire des objections : je ne puis rien y faire, ni changer le fait.

« Mais il y a encore un autre empêchement, et beaucoup plus puissant. Comme un rosaire composé de pois blancs et noirs alternés, la concaténation des mondes est composée de mondes de *causes* et de monde d'*effets*, et ces derniers sont le résultat direct des premiers.

« Avant que le nouveau phénix qui renaît des cendres paternelles puisse voler plus haut vers un monde meilleur, plus spirituellement parfait, monde de matière pourtant encore, il doit passer par le processus d'une nouvelle naissance, pour ainsi dire ; et comme sur notre terre, où les deux tiers des enfants sont morts-nés ou meurent dans l'enfance, ainsi iront les choses dans nos mondes d'*effets*.



« Sur terre, ce sont les défauts physiologiques et du mental, les péchés des ancêtres, qui retombent sur leur produit ; dans cette terre des ombres, le nouvel Ego-fœtus, encore inconscient, devient la juste victime des transgressions de son vieux Soi, dont le Karma, mérite et démérite, tissera seul la future destinée.

« Dans ce monde, nous ne trouvons que des machines ex-humaines inconscientes, spontanément agissantes, des âmes dans leur état de transition, dont les facultés dormantes et l'individualité gisent comme un papillon dans sa chrysalide ; et les spiritualistes voudraient qu'elles parlent sensément !

« Attrapées parfois dans le tourbillon du courant médianimique anormal, elles deviennent les échos inconscients des pensées et idées cristallisées autour des personnes présentes. Tout mental positif et bien dirigé est capable de neutraliser ce genre d'efforts secondaires, lors d'une séance.

« Le monde au-dessous du nôtre est encore pis. Le premier est du moins inoffensif ; on pèche plus contre lui, en le troublant, qu'il ne pèche ; le dernier, permettant la conservation de la pleine conscience, comme étant cent fois plus matériel, est positivement dangereux.

« Les notions d'enfer et de purgatoire, de paradis et de résurrections, sont toutes des échos caricaturés, déformés, de l'unique Vérité primordiale enseignée à l'humanité, pendant l'enfance de ses races, par chaque premier messager, l'Esprit Planétaire, dont le souvenir a vacillé dans la mémoire des hommes, sous forme de l'Elu des Chaldéens, l'Osiris des Egyptiens, Vishnu, les premiers Bouddhas et ainsi de suite.

« Le monde inférieur d'*effets* est la sphère de semblables pensées déformées, des conceptions et des peintures les plus sensuelles ; des divinités antropomorphiques créées de toutes pièces et de leur créateur, le mental humain sensuel des gens qui n'ont jamais excédé leur stage de brutes sur la terre.

« Si l'on se souvient que les *pensées* sont des *choses*, qu'elles ont de la ténacité, de la cohésion et de la vie, que ce sont des entités réelles, le reste deviendra clair. Désincarné, le créateur est attiré naturellement vers sa création, et les créatures sont aspirées par le Maëlstroom creusé de leurs propres mains.

« Cette résistance passive ne peut être surmontée que sous des conditions dont vos plus savants spiritualistes n'ont pas la plus faible idée. Tout mouvement est pour ainsi dire polaire.

« Il m'est très difficile de me faire comprendre de vous ici, mais j'irai jusqu'au bout. J'ai conscience de mon impuissance à vous exposer ces vérités, pour nous axiômatiques, sous aucune autre forme que celle d'un simple postulat logique, et encore !... car elles ne sont capables de démonstration absolue et sans équivoque pour les plus hauts voyants. Mais je vous donnerai tout au moins de l'aliment pour la pensée, à défaut d'autre chose.



« Les sphères intermédiaires n'étant que les ombres projetées des mondes de causes, sont réglées par ceux-ci. Elles sont les grandes haltes, les stations où sont portés-en-gestation les nouveaux Egos soi-conscients, qui doivent être progéniture spontanée des anciens Egos désincarnés de notre planète. . . . . . »

K. H.

Mais je dois m'arrêter, car des volumes suffiraient à peine à expliquer tout ce qui a été dit dans cette lettre.

Il devient donc évident que chaque sphère de causes, — et notre monde en est une, — est non seulement entrelacée avec et entourée par, mais actuellement séparée-de-sa-plus-proche-voisine-la-sphère-supérieure-de-causalité, par — une impénétrable atmosphère (au sens spirituel) d'effets, formant bordure, et même s'entrelaçant, sans jamais se mélanger, avec la prochaine sphère ; car l'une est active, l'autre passive ; le monde des causes est positif, celui d'effets négatif.

AMARAVELLA

RÉMINISCENCES

DE H. P. BLAVATSKY ET DE LA « DOCTRINE SECRÈTE »

(*Suite*)

CHAPITRE VI

J'eus aussi l'occasion d'observer de temps à autre un fait assez fréquent qui me donna la preuve que H. P. B. était guidée et aidée de diverses manières dans son travail.

Le matin, de bonne heure, j'apercevais souvent sur sa table à écrire une feuille de papier portant des caractères inconnus, tracés à l'encre rouge. Lorsque je lui demandais la signification de ces notes mystérieuses, elle me répondait que c'était le programme du travail à faire dans la journée.

C'était là un exemple de ces messages « précipités, » qui ont fait le sujet de chaudes controverses, même dans les rangs de la Société Théosophique, et qui ont été voués, dans le public, à un inintelligent et sempiternel ridicule : « les messages bleus et rouges semblables à ceux des séances spirites, comme X. les appelle avec raison, » dit H. P. B. dans une lettre écrite à cette époque et publiée dans le *Path*. Elle ajoute dans la même lettre : « Etait-ce là une *tromperie ? Certes non*. Etait-ce écrit et produit par les élementals ? *Jamais*.

C'était transmis, tandis que les phénomènes *physiques*, sont produits par des élementals employés dans ce but ; mais qu'ont-ils à voir ces êtres inintelligents, avec les portions intelligentes du message même le plus insignifiant et le plus fou ? »

On ne devrait pas s'étonner beaucoup peut-être, dans l'état actuel d'ignorance qui règne sur tout ce qui touche aux possibilités psychiques, de voir de pareils messages accueillis par le soupçon. Ce qu'on pourrait espérer de meilleur d'un individu actuel ordinaire, ce serait une suspension de jugement d'abord, l'étude de l'expérience ensuite. Mais lorsque nous examinons l'attitude de H. P. B. dans la production de ces messages, nous acquérons la preuve irrécusable de sa bonne foi. Ils lui venaient directement, et elle accueillait leurs injonctions avec une obéissance passive, même dans les cas où elle aurait préféré faire autrement.

Que de fois n'ai-je pas vu, avec consternation, jeter aux flammes, sur un mot, sur un commandement des Maîtres, des masses de manuscrits soigneusement copiés et mis en ordre, — véritables mines d'informations, commentaires précieux, qui, me semble-t-il, seraient inestimables pour nous, aujourd'hui que nous avons perdu notre Educateur.

Il est vrai qu'à cette époque je ne comprenais pas grand chose à ce que je copiais et je ne pouvais, comme aujourd'hui, apprécier la valeur de ces enseignements. Et j'ai souvent pensé depuis que cette ignorance même me rendait mieux appropriée à ma tâche, car on n'a donné dans *Secret Doctrine* que des fragments et des allusions, tandis qu'à ce moment H. P. B. avait probablement exposé bien des choses qu'il n'était pas prudent de faire connaître à tout le monde, ni même à moi, qui, malgré mon dévouement, n'avais pas fait mes preuves comme disciple. En réalité, il est certain pour moi qu'une somme considérable d'enseignements vraiment esotériques a été élaguée de ces écrits primitifs et que, comme je l'ai déjà dit, elle détruisit une grande quantité de ses manuscrits et de ses copies. Jamais aussi, à cette époque, je ne pus obtenir de réponse satisfaisante aux questions que je posais, de sorte que j'appris à me taire et à ne questionner que très rarement.

Ceux qui entrent aujourd'hui dans la Société Théosophique ne peuvent se faire une idée de ce qui se passait alors. Il n'y avait pas pour l'étudiant en théosophie ces facilités d'études et de progrès prodiguées aujourd'hui aux candidats, à la Société et à ceux qui demandent à être enseignés.

Il n'y avait pas de conférences et très peu de livres. H. P. B. était, par tempérament et par la nature de son esprit, absolument incapable d'une exposition patiente et méthodique de ses connaissances. J'ai d'elle, devant moi, non datée, mais écrite vers cette époque, d'Elberfeld où elle vint après avoir quitté Wurzburg, une lettre qui dépeint vivement l'étrange désespoir qui s'emparait d'elle, lorsqu'on lui imposait une pareille besogne. J'en donne un extrait



mot à mot, car elle avait une phraséolosogie d'une bizarerie toute personnelle et on y verra qu'à ce moment elle écrivait encore très imparfaitement notre langue : « Si vous êtes « affligée, » m'écrit-elle, je perds ma tête à comprendre ce que l'on *attend* de moi ! Je n'ai jamais promis de jouer au gourou, au maître d'école, ou au professeur vis à vis de Y., ou de n'importe qui. Le Maître *lui* a dit de venir à Elberfeld, et le Maître *m'a* dit qu'il arriverait et que j'aurais à répondre à ses questions. Je l'ai fait, mais je n'en peux faire davantage. Je lui ai lu des passages de S. D., et j'ai vu que je ne pouvais continuer, car il m'interrompait à chaque ligne, non seulement par ses questions, mais par les dissertations dont il accompagnait généralement chacune de ces questions en guise de réponse et qu'il faisait durer chacune une vingtaine de minutes. Quand à Y., il vous repondra lui-même, je l'ai prié de vous écrire. Je vous ai dit souvent déjà que je n'ai *jamais* enseigné que d'après ma propre méthode. Olcott et Judge ont appris tout ce qu'ils savent, en s'associant avec moi. Si l'on devait m'infliger de donner, comme un professeur, des instructions régulières, *une* ou deux heures seulement par jour, je préférais m'enfuir au Pôle nord, ou mourir de suite et me séparer totalement de la Société Théosophique. J'en suis incapable, et tous ceux qui me connaissent *doivent le savoir*. Je n'ai pu encore comprendre ce que Y. veut apprendre. Est-ce l'Occultisme, la Métaphysique ou les principes de la Théosophie en général ? Si c'est l'Occultisme, je le trouve absolument impropre à cette étude. Nous avons redigé un engagement (que M. G. vous enverra) et Y. insista pour que nous joignissions sa femme aux membres qui devaient s'engager à s'y conformer ; maintenant que nous l'avons signé, il n'a nulle envie de faire usage de sa volonté, et sa femme le trouve (l'engagement) coupable !! »

« Que peut-on donc en faire ? Quant à la Métaphysique, il peut l'apprendre avec M. Je lui ai dit que M. ne connait rien à nos doctrines Occultes et qu'il ne peut les lui apprendre, mais qu'il lui expliquera la *Bhagavad Gitâ*, mieux que je ne pourrais le faire moi-même... C'est tout ce que je peux dire. Je suis nerveuse et malade plus que jamais. Le courant qui me faisait écrire S. D. a cessé, et il me faudra deux mois avant de pouvoir me remettre dans l'état où j'étais à Wurzburg. Pour écrire, il faut que je sois absolument tranquille, et si l'on doit m'ennuyer avec des *enseignements*, je serai obligée d'abandonner la D. S. Que l'on choisisse et que l'on voie ce qu'il y a de plus utile — que j'écrive la D. S. ou que j'enseigne Y. »

Dans ces jours de début, il fallait être favorisé pour entrer en correspondance avec un membre ancien, et même dans ces cas ou n'arrivait qu'au prix de sérieuses difficultés ; il fallait, pour franchir tous les obstacles, une ferme volonté, et, pourrait-on encore ajouter, une aptitude naturelle, fruit du Karma, pouvant suppléer par son énergie propre à l'absence de ces opportunités si généreusement offertes aujourd'hui.



Aussi, dans nos jours de plus grande confiance, jamais nous n'avions rêvé une grande Société avec des Sections américaine, indienne et européenne, des branches multiples et des centres d'activité dans presque chaque contrée importante du monde. Tout ce qu'on pouvait espérer, nous semblait-il alors, c'était de réunir une petite bande d'étudiants fidèles, un groupe d'ardents disciples, distinés à conserver les étincelles d'enseignements occultes allumées jusqu'au dernier quart du vingtième siècle, alors que, avec l'arrivée du nouveau cycle mineur, une nouvelle onde de lumière spirituelle se produirait.

Mais, bien que nous ayons perdu notre Maître, l'écoulement de ces quelques années nous a donné une leçon, et nous a obligés à reconnaître combien nous avions mal calculé l'énergie des forces spirituelles cachées derrière le mouvement.

Il devient chaque jour plus évident que, dans ses grosses lignes, au moins, la Théosophie ne doit pas rester le privilège exclusif d'une minorité favorisée, mais qu'elle est un don libre, pour l'humanité tout entière, et que, comme influence sur le courant de la pensée moderne, elle doit survivre comme un facteur puissant au pessimisme matérialiste de l'époque.

CHAPITRE VII

Je vivais à cette époque dans une intimité si étroite et si continuelle avec H. P. B. que je fus naturellement le témoin d'un grand nombre des « phénomènes » qui se produisirent autour d'elle.

Un fait qui se répétait sans interruption depuis longtemps me donna la conviction absolue que des gardiens invisibles la gardaient et veillaient sur elle. Depuis la première nuit que je passai dans sa chambre, jusqu'à celle qui précéda notre départ de Wurzburg et qui fut la dernière, j'entendis des séries régulièrement intermittentes de coups frappés sur la table qui se trouvait à côté de son lit. Ces coups commençaient, chaque soir, à dix heures, et continuaient, à dix minutes d'intervalle, jusqu'à six heures du matin. Ils étaient nets, clairs, comme je n'en ai jamais entendu. Il m'arrivait parfois de les observer, montre en main, pendant toute une heure, et, régulièrement, dès que l'aiguille se posait sur la dixième minute, ils arrivaient avec une précision mathématique. Que H. P. B. veillât ou dormît le phénomène ne changeait en rien sa physionomie, ni son uniformité.

Quand j'en demandai l'explication, on me dit que c'était le résultat d'une espèce de télégraphe psychique qui la mettait en communication avec ses Maîtres, et permettait aux Chélas de veiller sur son corps, pendant que son astral le quittait.

Dans le même ordre d'idées, je puis rapporter aussi un autre incident qui me prouva qu'autour d'elle fonctionnait un système im-



possible à expliquer par les théories généralement acceptées sur la constitution et les lois de la matière.

Je l'ai dit déjà, H. S. B. avait l'habitude de lire au lit ses journeaux russes et de n'éteindre que bien rarement sa lampe, avant minuit. Malgré l'écran interposé entre cette lampe et mon lit, il m'arrivait souvent d'être gênée dans mon sommeil par l'éclat de ses puissants rayons réfléchis par le plafond. Une nuit la lampe brûlait encore et une heure avait sonné. Je ne pouvais dormir et comme à sa respiration régulière, je compris que H. P. B. dormait, je me levai doucement, allai jusqu'à la lampe et l'éteignis. Il restait dans la chambre une vague lueur venant de la veilleuse du cabinet de travail, dont la porte ouverte communiquait avec la chambre à coucher. J'avais donc éteint la lampe et je revenais vers mon lit, lorsqu'elle s'alluma de nouveau, et la chambre fut vivement éclairée. « Quelle drôle de lampe, me dis-je ; le ressort ne doit pas fonctionner. » Et, plaçant ma main sur le ressort, je baissai de nouveau la mèche et attendis que tout vestige de flamme fût éteint ; par excès de précaution je tins encore le ressort fixé pendant une minute. Je le lâchai alors et restai un moment pour surveiller. Soudainement, à ma grande surprise, la flamme reparut et la lampe brûla aussi vivement que jamais. Cela m'intriguait fortement ; je résolus de me placer à côté de la lampe et de l'éteindre ainsi toute la nuit, s'il le fallait, jusqu'à ce que j'eusse découvert le pourquoi et le comment de ses excentricités. Pour la troisième fois donc, je tournai le bouton et l'éteignis, regardant avec beaucoup d'attention ce qui se passerait. Pour la troisième fois, la lampe brilla de nouveau et je vis alors une main brune tournant le bouton lentement et avec précaution. J'étais si familière avec l'action des forces et des entités astrales sur le plan physique, que je n'eus aucune difficulté pour conclure que c'était la main d'un Chéla, et, supposant dès lors qu'il y avait une bonne raison à ce que la lampe restât allumée, je retournai me coucher. Mais la curiosité perverse me tracassa toute la nuit. Je voulais en savoir davantage et j'appelai : « Madame Blavatsky ; » puis plus haut : « Madame Blavatsky ; » et de nouveau : « Madame Blavatsky ! » Soudainement un cri me répondit : « Oh ! mon cœur ! mon cœur ! Comtesse vous m'avez presque tuée. » Et au bout d'un instant : « Mon cœur ! mon cœur ! » — Je me précipitai vers elle : « J'étais avec le Maître, murmura-t-elle, pourquoi m'avez-vous appelée ? » J'étais très alarmée, car son cœur s'agitait, en effet, palpitant comme un fou sous ma main. Je lui donnai une dose de digitale et m'assis auprès d'elle jusqu'à la disparition de ces symptômes et jusqu'à ce qu'elle fût plus calme. Elle me raconta alors comment le colonel Olcott avait failli un jour la tuer de la même façon, en l'appelant ainsi soudainement, pendant que sa forme astrale était loin de son corps. Elle me fit promettre de ne jamais recommencer l'expérience, ce que je fis facilement, on le pense bien, car j'étais remplie de peine et de regrets pour



l'avoir fait souffrir si durement. Mais dira-t-on pourquoi se laissait-elle souffrir, alors qu'elle avait à sa disposition de réels pouvoirs curatifs ? Pourquoi, en travaillant chaque jour de longues heures à une tâche aussi importante — tâche qui exigeait un esprit calme et un corps en bonne santé — pourquoi n'a-t-elle jamais fait un signe pour améliorer les conditions qui l'entouraient, bannir la faiblesse de son corps et faire cesser cette terrible souffrance qui, à elle seule, aurait complétement paralysé une personne ordinaire?

Cette question se présente naturellement à l'esprit ; elle vint à ma pensée, car je connaissais ses pouvoirs curatifs et sa faculté de soulager les douleurs des autres ; lorqu'on la lui posait, sa réponse était invariablement la même.

« Dans l'Occultisme, disait-elle, on fait vœu solennel de ne jamais se servir des pouvoirs acquis ou conférés pour son bénéfice personnel ; agir ainsi ce serait mettre le pied sur la pente rapide et traîtresse qui va se perdre dans l'abîme de la Magie noire. J'ai prononcé ce vœu, et je ne suis pas femme à être parjure à un engagement dont je ne puis faire comprendre au profane toute la sainteté. J'aimerais mieux souffrir toutes les tortures imaginables que de manquer de fidélité à mes engagements. Quant à m'assurer des conditions plus favorables pour l'exécution de ma tâche, je vous dirai que pour nous la fin ne justifie pas les moyens ; il ne nous est pas permis de faire du mal pour amener du bien. Et, ajoutait-elle, ce n'est pas seulement la faiblesse et la souffrance corporelles et les ravages de la maladie que je dois souffrir en silence, me contentant de les dominer par ma volonté pour pouvoir travailler a mon œuvre, mais c'est encore la douleur mentale, l'ignominie, l'opprobre, et le ridicule. »

Ce n'était là ni de l'exagération, ni le langage d'une personne sensible et émotionnable. C'était la vérité et cela est resté vérité jusqu'à sa mort, et visible dans les faits et dans l'histoire de la Société. Elle était en tête des rangs de la Société Théosophique et c'est sur elle que les flèches empoisonnées de la réprobation et de la calomnie tombaient comme sur un bouclier vivant et sensible, comme sur un rempart derrière lequel étaient cachés et protégés les vrais coupables, les faibles et les égarés.

Elle était une véritable victime expiatoire, ayant accepté un long martyre, et c'est sur son agonie, sur la honte qu'elle supporta si injustement et si bravement, qu'a été bâtie la prospérité de la Société Théosophique. Bien peu de membres de cette Société peuvent s'en rendre compte. Ceux-là seuls qui ont vécu avec elle, jour par jour, qui ont vu ses souffrances de chaque heure, qui ont assisté aux tortures de la calomnie et de l'insulte, et qui ont, en même temps, surveillé le développement et la prospérité de la Société au milieu du calme relatif et de l'atmosphère favorable que lui fournissait le bouclier de sa personnalité marquante, ceux-là

seuls peuvent juger de l'énormité de la dette que nous avons contractée vis-à-vis d'elle ; et pourtant le plus grand nombre ne se doute même pas de cette dette.

CONSTANCE WACHTMEISTER.

(*à suivre*).



VARIÉTÉS OCCULTES

LA MISSION DE MADAME BLAVATSKY

En 1851, Madame Blavatsky alla à Londres avec son père, afin de prendre des leçons de musique, art pour lequel ses dispositions étaient grandes.

Un jour, dans la rue, elle vit venir plusieurs princes indiens, et parmi eux un Hindou de belle apparence, haut de sept pieds, 2 mètres 13, qu'à sa grande surprise elle reconnut pour l'être mystérieux qu'elle avait toujours considéré comme son ange gardien.

Depuis son enfance, elle le voyait souvent à ses côtés, et dans les moments difficiles il était venu à son aide ; elle avait une grande affection pour lui.

En l'apercevant à Londres, dans son enveloppe physique, son premier mouvement fut de s'élancer vers lui pour lui exprimer la joie qu'elle éprouvait de le voir ; mais il lui fit signe de passer sans rien dire.

Elle rentra chez elle et conta l'aventure à son père ; de toute la nuit elle ne put dormir, en songeant à l'étrangeté de ce fait d'avoir rencontré son ange gardien.

Le lendemain, étant à Hyde Park, cet homme vint vers elle et lui dit qu'il l'avait prise sous sa protection, depuis son enfance, parce qu'il avait vu en elle un bon instrument pour la formation d'une société, la première des raisons de ce choix étant son pouvoir psychique de médium, la seconde sa grande puissance intellectuelle, et la troisième son origine mi-orientale, mi-occidentale, qui la rendait apte à travailler dans tous les pays.

Il lui apprit alors que la formation de la société était une œuvre à lui confiée par ses supérieurs et qu'il désirait vivement qu'elle acceptât le rôle qu'il voulait lui attribuer. Il lui recommanda d'aller trouver son père pour se consulter avec lui et de revenir

au Park, dans trois jours, lui faire savoir si elle acceptait la tâche qu'il désirait lui confier. Il ne lui cacha pas que ce serait une position dans laquelle bien des épreuves devaient êtres subies, qu'elle serait persécutée, et lui annonça beaucoup de choses devant arriver à la Société et à elle-même.

Elle tint conseil avec son père qui lui dit d'agir à son idée ; qu'au cas où elle accepterait la tâche offerte, il lui fournirait l'argent nécessaire, mais qu'il ne voulait influencer au rien sa décision.

Après trois jours de réflexions, elle résolut d'accepter, retourna au Park et le dit au Maître.

Il lui apprit alors qu'elle devrait se rendre en Egypte, où, pendant quelque temps, elle recevrait des enseignements qui, plus tard, la rendraient capable d'instruire les autres.

Ensuite elle alla dans l'Inde et traversa, sous la conduite d'Hindous, cachée dans une charrette de foin, un pays qu'il est interdit de fouler au pied d'un Européen. Elle atteignit enfin l'endroit où vivent les Maîtres, fut reçue par la sœur de l'un d'eux et vécut dans la maison du Maître, pendant trois ans.

Ces trois années furent un temps de dure épreuve. D'abord, on lui enseigna à se servir de sa volonté. Elle apprenait des leçons comme un écolier, se levait de bonne heure et travaillait dur à son développement mental.

Au bout de ces trois années, il lui fut dit de retourner en Egypte, où elle se trouva sous la direction d'un autre Maître, qui lui fit connaître les enseignements du *Livre des Morts* et de beaucoup d'autres ouvrages.

Ensuite elle fut confiée à un rabbin juif qui lui enseigna la Kabbale.

Ce cours d'études terminé, on lui dit qu'elle était prête et qu'elle devait aller en Amérique, où elle rencontrerait un homme du nom d'Olcott, qui devait être le Président de la Société Théosophique.

Elle vint donc en Amérique, où j'ai rencontré des gens qui m'ont appris qu'elle était un sujet de plaisanterie, à son arrivée, parce qu'à tous ceux avec qui elle entrait en relations, elle demandait : — Connaissez-vous quelqu'un du nom d'Olcott ?

Et tous répondaient qu'ils ne connaissaient personne de ce nom. Mais à la fin quelqu'un lui répondit :

— Oui, j'ai entendu dire que le colonel Olcott se trouve à la ferme des frères Eddy, où il étudie le spiritisme.

Une heure plus tard, Madame Blavatsky prenait le train qui la conduisit à la résidence des frères Eddy, où elle rencontra le colonel.

Elle ne tarda pas à lui prouver que par sa seule volonté elle pouvait produire tous les phénomènes dont il était témoin chez les Eddy ; elle pouvait lui dire d'avance ce qui allait se passer. Elle pouvait aussi reproduire par sa simple volonté et en pleine connaissance n'importe lequel des phénomènes que les frères

Eddy produisaient dans un état de passivité et d'inconscience.

Quelque temps après le noyau de la Société Théosophique fut établi.

Comtesse WACHTMEISTER.

LA CONTEMPLATION

« On ne fait pas les Adeptes, ils deviennent. »

Le terme contemplation est généralement mal compris. On croit communément que sa signification est qu'il faut se confiner pendant une demi-heure, une heure, deux heures, dans sa chambre et là se mettre à regarder passivement le bout de son nez, une tache sur le mur ou un morceau de cristal. Un assez grand nombre de personnes croient que c'est là l'espèce de contemplation recommandée par *Raja Yoga*. Ceux-là ne comprennent pas que le véritable occultisme demande que le développement physique, mental, moral et spirituel, se fasse sur des lignes parallèles, en avançant également sur chacune d'elles.

Le présent article est écrit pour l'instruction de ceux qui n'ont pas compris le vrai sens de *Dhyana* et qui, par leurs pratiques erronées, attirent sur eux des peines et des misères.

Voici quelques exemples significatifs :

A Bareilly, j'ai rencontré un théosophiste de Farrukhabad qui, en me racontant ses expériences, répandait des larmes amères sur ses folies passées, comme il les appelait. — D'après son récit, ayant lu la *Bhagavad Gita*, quinze ou vingt ans auparavant, et n'ayant pas compris le sens ésotérique de la contemplation qui y est recommandée, il se mit à la pratiquer à sa façon, pendant plusieurs années. D'abord, il se sentit heureux, puis, graduellement, il s'aperçut que sa volonté perdait de sa puissance, et, au bout de quelques années, il découvrit à son grand effroi et à son grand chagrin qu'il n'était plus maître de lui-même ; un poids lourd pesait sur son cœur. Ses sensations le dominaient ; la communication semblait supprimée entre son cœur et son cerveau. Son état empirant toujours, il cessa ses pratiques de contemplation. Il y a sept ans, et quoique son état ne soit pas devenu plus mauvais, il n'a pas encore retrouvé la santé physique et morale.

A Jubbulpore, un autre cas est venu à ma connaissance ; après avoir lu Patanjali et d'autres œuvres du même genre, un homme se mit à pratiquer la contemplation. Au bout de peu de temps, il vit des choses étranges et entendit sonner des cloches harmonieuses ; mais il ne pouvait commander ni à ces phénomènes ni à ses sens. Il ne pouvait ni faire apparaître ses perceptions à volonté, ni les arrêter, quand elles se présentaient.

On pourrait citer de nombreux exemples de même espèce ; tous sont le résultat d'une erreur sur ce qu'il faut entendre par la con-



templation, telle qu'elle est recommandée par toutes les écoles de philosophie occulte.

La contemplation est le désir constant éprouvé par l'homme intérieur d'effectuer son union avec l'Infini, ce qui est le vrai sens du mot adoration, comme on le comprenait dans les temps antiques.

A quoi aspire l'étudiant de la *Yoga Vidya?* Il veut atteindre *Mukti*, en transférant sa conscience de son corps physique à son corps subtil et en cherchant à déchirer tous les voiles dont Maya recouvre son Atma, afin de réunir celui-ci à l'Ame universelle, *Paramatma*. Est-il raisonnable d'espérer atteindre un pareil résultat, au moyen de trois ou quatre heures de contemplation?

Pendant le reste de la journée, Maya ne s'empressera-t-elle pas de tisser à nouveau avec les impressions fournies par l'ambiance les voiles qu'on aura déchirés ?

La première condition exigée pour la contemplation, c'est la soumission de l'intelligence à la volonté.

Sans cette condition préalable, tout ce qu'on peut faire est inutile ; et, pour qu'elle soit efficace, il ne s'agit pas de vouloir en des résolutions passagères. quelque intense que soit la volonté qu'on y déploie, il faut vouloir constamment, par un effort soutenu qui ne se relâche point. Inutile de jeûner, aussi longtemps qu'on sent le besoin de nourriture ; il ne sert à rien de ne pas satisfaire des désirs, aussi longtemps qu'on les éprouve ; ce qu'il faut supprimer, c'est les désirs eux-mêmes. Ne pas les satisfaire, quand ils se présentent, n'est qu'un exercice préparatoire de la volonté, mais ne la met pas encore en possession d'elle-même.

Celui, par exemple, qui est encore capable d'éprouver de la mauvaise humeur contre quelqu'un ou quelque chose ; celui dont la vanité est facilement blessée ; celui qui, par une impulsion sentimentale momentanée ou par le désir d'acquérir des pouvoirs divins, en vue de les manifester, se livre à la contemplation, ne fait que se précipiter pour s'y briser sur le roc séparant le connu de l'inconnu.

Comme il n'a conscience que de la valeur extérieure des choses, il est impossible à un tel homme de comprendre comment on peut vivre dans le monde, sans en faire partie ; il ne sait pas garder son Soi supérieur contre son soi inférieur.

Janaka, quoique roi, fut qualifié de Rajarshi et atteignit Nirvana. Ayant entendu parler de lui, quelques bigots sectaires se rendirent à sa cour pour mettre ses pouvoirs à l'épreuve. A leur entrée, le roi lut leur pensée par un pouvoir que tout chéla atteint à une certaine étape de son développement ; aussitôt il commanda secrètement à ses officiers de faire garnir les côtés d'une rue de la ville de deux lignes de danseuses qui devaient chanter les chansons les plus voluptueuses, puis il fit apporter des gharas (pots) qu'on remplit d'eau jusqu'au bord, de façon que la moindre secousse de-



vait les faire déborder. Il fit placer les pots sur la tête de ses sages visiteurs et leur commanda de parcourir la rue entre une escorte de soldats, le sabre à la main, qui reçurent l'ordre de tuer immédiatement celui qui renverserait une seule goutte d'eau. Les pauvres diables, ayant heureusement subi cette épreuve, revinrent au palais, où l'Adepte-roi leur demanda ce qu'ils avaient vu dans la rue. Ils lui répondirent avec indignation que la crainte d'être taillés en pièces ne leur avait pas permis de penser à autre chose qu'à l'eau qu'ils portaient sur la tête et que leur attention était tellement concentrée là-dessus qu'ils n'avaient rien vu de ce qui se passait autour d'eux.

Janaka leur dit qu'ils pouvaient alors comprendre comment lui-même, quoique engagé extérieurement dans la direction des affaires de l'Etat, pouvait en même temps être un occultiste. Lui aussi, quoique au milieu du monde, n'était pas du monde ; en d'autres termes, ses aspirations intérieures incessantes l'avaient conduit au but dans lequel était concentré tout son être intérieur.

Raja Yoga n'exige aucune posture physique. Sa pratique concerne uniquement l'homme intérieur dont la sphère d'existence est le monde de la pensée.

La seule vraie contemplation est d'avoir toujours le plus haut idéal devant l'esprit et de s'efforcer de s'élever jusqu'à lui ; cette contemplation seule est celle que recommande la philosophie ésotérique, qui s'occupe du monde des noumènes et non de son écorce de phénomènes.

La première chose requise est une complète pureté de cœur. L'étudiant de l'Occultisme doit penser avec Zoroastre que la pureté de pensée, la pureté de parole et la pureté d'action, sont les conditions essentielles pour celui qui veut monter au-dessus du niveau ordinaire et entrer dans la compagnie des Dieux.

Le sentier à suivre est l'amour de l'humanité, sans aucun mélange d'égoïsme ; c'est par là seulement qu'on peut arriver à l'Amour Universel, le seul chemin par lequel on puisse parvenir à s'affranchir des chaînes que Maya forge autour du Moi.

Aucun étudiant ne peut arriver là du premier coup.

Sans doute, la contemplation, comme on l'entend vulgairement, n'est pas sans procurer quelques avantages ; elle développe un groupe de facultés psychiques, comme la gymnastique développe les muscles. Cela suffit par exemple pour la pratique du magnétisme ; mais cela ne peut en rien aider au développement des facultés spirituelles.

Ceux qui pensent devoir se rendre entièrement passifs et se fondre pour ainsi dire dans l'objet qu'ils contemplent, devraient comprendre que par là ils développent la médiumnité.

Comme on l'a dit maintes fois, l'Adepte et le Médium sont les deux opposés ; le premier est actif, d'une activité extrêmement intense qui le rend apte à commander aux forces élémentales, tan-

dis que le second est passif, d'une passivité intense, ce qui fait de lui une proie livrée sans défense aux caprices et à la malignité des embryons humains et des élémentaires.

LE PÉLICAN, EMBLÈME RELIGIEUX.

Dans les églises, parmi les emblèmes que l'on voit, comme ceux de l'agneau, de la colombe, du dragon et du serpent, dont la signification est bien connue, on en rencontre un, le pélican, dont le sens ésotérique échappe à beaucoup.

Sculpté sur les chaises, brodé sur les chasubles, tissé dans les nappes d'autel, ou gravé en relief sur la couverture des missels, un pélican distribue la nourriture à six pélicaneaux placés au-dessous de lui, dans leur nid. Ces petits affamés sont rangés, tantôt sur une même ligne, à se toucher, ou bien séparément, trois à droite, trois à gauche, ou encore posés deux au milieu du nid et quatre sur le bord, devant leur mère qui se perce la poitrine, avec son bec, pour les nourrir des lambeaux de sa propre chair, ou qui tient, à son bec, un poisson au-dessus d'eux. Chaque artiste a varié sa composition, suivant le caprice de son imagination, sans respecter le dessin primitif qui a dû exister.

Pour les prêtres, le pélican nourrissant ses petits est le symbole de l'institution de l'eucharistie, par J. C. : « *Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous.* » Cette interprétation est incomplète, parce qu'elle n'explique pas pourquoi cet oiseau, qui est disgracieux, avec son gros bec et l'énorme poche qui pend au-dessous, a été choisi pour représenter J. C., dans le sacrement que les catholiques considèrent comme le plus saint, à la place, par exemple, du beau cygne blanc ou de tout autre oiseau élégant dans sa forme et son plumage. Elle ne dit pas non plus pourquoi la couvée, qui accompagne la mère, se compose de six petits, formant ainsi, avec elle, le nombre 7, qui doit avoir sa raison d'être.

Nous inspirant des articles que Madame Blavatsky a écrits sur la symbologie et le mystère du langage (*Doctrine secrète*, vol. I, p. 303, 310, 379), nous allons essayer d'interpréter plus complètement le symbole du pélican.

Avant tout, il fait naître en nous l'idée de *sacrifice*, par celle de nourriture distribuée à d'autres êtres, et comme la vie des petits dépend de la subsistance reçue de leur mère, nous ressentons par là l'effet de la *solidarité*. Il nous fait voir ainsi que tous les êtres participent les uns des autres, qu'ils sont liés par la solidarité et que le sacrifice de chacun d'eux profite à tous les autres. D'où cet aspect moral de l'enseignement théosophique : qu'il faut constamment travailler les uns pour les autres ; renoncer à soi, en pensée, aussi bien qu'en action ; s'immoler pour autrui ; en un mot, pratiquer l'altruisme. « Celui qui ne pratique pas l'altruisme ; celui qui n'est pas prêt à partager son dernier



morceau, avec plus faible ou plus pauvre que lui ; celui qui néglige d'aider l'homme, son frère, n'est pas théosophe.

Le pélican résume bien tous ces sentiments, car on sait qu'il aime à vivre en société et ne manque jamais de se réunir à ses voisins, pour pratiquer la pêche, en commun. Sa femelle offre aussi l'exemple le plus admirable de l'amour maternel, car, dès qu'on lui enlève ses petits, elle se met à leur recherche et leur apporte à manger, pendant leur captivité ! Elle les nourrit en dégorgeant devant eux les poissons contenus dans sa poche, et comme, pour vider cette poche, elle est obligée de presser son bec contre sa poitrine, la croyance populaire lui a attribué l'habitude de se percer la poitrine, pour alimenter ses petits. C'est là, peut-être, l'origine de son nom qui vient du grec *pelekao*, percer, tailler, d'où *pelekus*, hâche, nom qui par soi peut symboliser le sacrifice et l'immolation de soi.

Dans les poissons dont cet oiseau se nourrit et emplit sa poche, les catholiques peuvent voir le corps de J. C. reçu dans la communion, car le poisson en est l'emblème, comme l'indique son nom grec Ikthus, anagramme de Iésous Kristos Théou Vios Sôter, (J.-C. fils de Dieu, sauveur). L'artiste qui représente le pélican, avec un poisson au bec, rend bien cette pensée.

Un autre aspect de l'emblème qui nous occupe est celui de la *reproduction et de la circulation* de la vie, fidèlement exprimées par la mère et ses petits. C'est en effet la Nature qui est notre mère et qui nous donne la nourriture ; c'est elle qui vivifie tout, jusqu'aux plus infimes parties de l'être ; c'est elle qui, dans son évolution universelle, enrichit tout des bienfaits de la Vie et permet à l'atome de devenir un monde, à l'homme de devenir un dieu, conformément à la loi indéfinie du progrès.

Le catholique y verra encore la perfection du Monde, dans l'ouvrage mystique des six jours. L'occultiste y trouvera : la substance primordiale se différentiant en les sept *prakritis* ou natures, sous l'impulsion manvantarique, autrement dit, les sept périodes d'évolution comprises dans un manvantara et les sept états différents de la matière ; la source unique d'énergie ou *Fohat*, à la fois *un et sept*, cause nouménale des phénomènes de l'électricité, du magnétisme, du son, de la lumière, du calorique et de la cohésion. Il y verra le Kosmos, dans sa forme objective, provenant de la différenciation de ses sept éléments constitutifs, c'est-à-dire l'Evolution et la formation finale des sept éléments primitifs.

Les petits placés sous leur mère, deux au milieu du nid et quatre sur le bord, représentent les sept principes de l'être humain composés du quaternaire inférieur et de la triade supérieure, la mère ou *Atma* les dominant et les pénétrant. Ou bien encore ils nous indiquent les trois akâsiques supérieurs et les quatre éléments inférieurs : feu, air, eau, terre, non pas tels qu'ils se montrent à nous présentement, mais sous des états de matière inconnus de la chimie moderne.

Le choix du pélican, qui est un oiseau aquatique, prouve que cet

emblème est ancien et date des premiers temps de l'église. On rencontre, en effet, parmi les symboles de toutes les religions, comme l'a fait observer Madame Blavatsky, soit un oiseau aquatique, comme l'ibis, la grue, le cygne, l'oie, le pélican ; soit un animal amphibie, comme le crocodile, la grenouille ; soit une plante aquatique, comme le lys d'eau, le nénuphar, le lotus. Plantes ou animaux symbolisent le double élément de l'air et de l'eau. Or, l'air représente l'Esprit prototype ou la Force, et l'eau la Matière primordiale ou substance métaphysique, qui forment la duade cosmique, l'Unité à double aspect, le Dieu androgyne, le Logos âme et le Logos créateur, de la plupart des religions.

Comme il y avait, parmi les Pères de l'église et les premiers Papes, des Initiés versés dans les sciences occultes et possédant la clé du langage des hiérophantes, ce sont eux qui ont composé le symbole du pélican.

Nous ferons remarquer, en terminant, que l'oiseau femelle typifie également l'âme de l'univers regardée comme l'Intelligence du Créateur, par tous les peuples qui l'appelaient la mère. C'est la *Métis* ou *Sophia* (sagesse femelle, Logos femelle) des gnostiques, la *Séphira* (première émanation de l'Infini) des Juifs, la *Saravasti* (fille de Brahmâ, déesse de la parole) ou *Vâch* (personnification mystique du Verbe) des Hindous, le *St Esprit* (principe femelle) des Chrétiens. (*Doctrine secrète*, vol. I, p. 353).

E. P. N.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Ain Soph est encore écrit *En Soph* et *Ain Suph*, car personne ne connaît ses vraies voyelles, pas même les Rabbis. Dans la métaphysique religieuse des vieux philosophes Hébreux, le principe *Un* était une abstraction comme Parabrahman, quoique les Kabalistes modernes aient aujourd'hui réussi, à force de sophismes et de paradoxes, à en faire un « Dieu Suprême » et rien de plus élevé. Pour les Kabalistes primitifs de la Chaldée, Ain Soph n'a « ni forme, ni existence, » car il n'a « de ressemblance avec aucune autre chose » (Franck. *Die Kabbale*, p. 126). Cette Ain Soph n'a jamais été considérée comme le « Créateur, » et ce qui le prouve c'est de voir un Juif aussi orthodoxe que Philon donner ce nom (Créateur) au *Logos* ou « Second Dieu, » qui est près de « l'Unité sans limites. » « Le *Second* Dieu est la sagesse d'Ain Soph, » dit-il (Quæst. et Solut.). La Déité est *Rien* ; elle n'a pas de nom, c'est pourquoi on l'appelle Ain Soph, car le mot *Ain* signifie *Rien* (Voir la *Kabale* de Franck, p. 153).

Ain Soph Aur (Hébreu). La Lumière sans bornes qui se concentre dans la première et plus haute Sephira ou Kether, la Couronne (W. W. Westcott).

Akasa (Sanscrit). L'essence spirituelle, subtile et supersensuelle qui remplit l'espace ; la substance primordiale qu'on a identifiée à tort avec l'Ether. Elle est à l'Ether ce que l'Esprit est à la Matière, ou *Atmâ* à *Kâma-rûpa*. En réalité c'est l'Espace universel, où réside l'éternelle Idéation de l'Univers dans ses aspects toujours changeants sur les plans de la matière et de l'objectivité, et duquel rayonne le *Premier Logos* ou la pensée exprimée. Aussi les *Puranas* disent-ils qu'Akasa n'a qu'un attribut, le son, car le son n'est que la traduction symbolique de *Logos* « Parole », au sens mystique du mot. Dans le même sacrifice (*le Jyotishtoma Agnishtoma*) il est appelé le « Dieu Akasa. »

Akasa est le Dieu directeur et omnipotent qui, dans les mystères sacrificiels, joue le rôle de Sadasya (qui préside aux effets magiques produits par les cérémonies religieuses) ; il avait autrefois un prêtre (Hotri) spécial, qui portait son nom. L'Akasa est l'indispensable agent de toute *Kritya* (cérémonie magique), religieuse ou profane. « Exciter le Brahma » est une expression qui signifie : réveiller la puissance latente dans toute opération magique, et les sacrifices védiques n'étaient, en réalité, que de la magie cérémonielle. Cette puissance c'est l'Akasa — *Kundalini*, sous un aspect — l'électricité occulte, l'alkalest ou dissolvant universel des alchimistes, en un sens, *l'anima-mundi* sur le plan supérieur, comme la *lumière astrale* l'est sur le plan inférieur. « Au moment du sacrifice, le prêtre est pénétré par l'esprit de Brahmâ, il est même pendant ce temps, Brahma lui-même. »

Akbar. Le grand empereur Mogul de l'Inde, l'ami si connu des religions, des arts et des sciences, le plus libéral de tous les souverains musulmans. Il n'y a jamais eu dans l'Inde ou dans un pays mahométan quelconque de gouverneur plus tolérant et plus éclairé que cet empereur.

Al ou *El* (Hébreu). Ce nom de la deité est traduit communément par « Dieu ; » il signifie puissant, suprême. Son pluriel est Elohim, qu'on a traduit dans la Bible par le nom singulier de Dieu. (W. W. Westcott).

Alaparus (Chaldéen). Le second roi *divin* de Babylone, qui régna pendant « trois « Saros. » Le premier roi de la dynastie divine fut Alorus, selon Bérose. Il était « le Pasteur choisi pour le peuple » et régna *dix* Saros (ou 36.000 ans, un *Saros* étant de 3.600 ans).

Alaya (Sanscrit). L'Ame universelle (Voir *Doctrine Secrète* Vol. I. p. p. 47 et suiv.). Ce nom appartient au système Thibétain de l'école contemplative *Mahayana*. Elle est identique, dans sa signification mystique, avec *Akasa* et, dans son essence, avec *Mulaprakriti*, car elle est la base et la racine de toutes choses.

Alba Petra (Latin). La pierre blanche de l'Initiation. La « cor-

nélienne blanche » mentionnée dans la *Révélation* de St-Jean·

Alchimistes. De *Al* et *Chemi*, feu, ou dieu et patriarche, *Cham* ; le nom de l'Egypte aussi. Les Rose-Croix du moyen-âge, Robertus de Fluctibus (Robert Fludd), Paracelse, Thomas Vanghan (Eugenius Philalethes), Van Helmont, et d'autres, étaient tous des alchimistes cherchant *l'esprit caché* dans toute matière inorganique. Certaines personnes — la grande majorité même — ont accusé les alchimistes de charlatanisme et de fausses prétentions. Mais on ne peut traiter d'imposteurs — et bien moins encore de fous — des hommes tels que Roger Bacon, Agrippa, Henry Klunrath, et Geber, l'arabe, (qui introduisit le premier en Europe quelques-uns des secrets de l'Alchimie). Les savants qui réforment aujourd'hui les sciences physiques sur la base indiquée dans la théorie atomique de Démocrite, rétablie récemment par John Dalton, oublient que ce Démocrite d'Abdère était un Alchimiste, et qu'une intelligence capable de pénétrer si profondément les secrets de la nature devait avoir de sérieuses raisons pour étudier l'Alchimie et devenir un philosophe Hermétique. Olaus Borrichius dit qu'on doit chercher le berceau de l'alchimie aux époques les plus reculées. (Isis Dévoilée).

Alchimie, en arabe *Ul-khemi*, c'est, comme l'indique son nom, la chimie de la nature. *Ul-khemi* ou *Al-kimia*, pourtant, n'est qu'un mot grec arabianisé, tiré de χημεια (chemeia), lequel vient de Χυμος « suc, » sève extraite d'une plante. Voici ce que dit le Dr Wynn Westcott : « Le plus ancien emploi du terme actuel d'« alchimie » se trouve dans les œuvres de Julius Firmicus Maternus, qui vivait sous le grand Constantin. La Bibliothèque impériale de Paris possède le plus ancien traité alchimique d'Europe ; il fut écrit en langue grecque par Zosime le Panopolite, vers l'an 400 après J.-Ch ; le plus ancien est ensuite celui d'Enée Gazeus, 480 après J.-Ch. « Il traite des forces subtiles de la nature et des conditions nécessaires, à leur action. L'alchimiste se couvre du voile d'un langage plus ou moins artificiel pour découvrir aux personnes non initiées ce qu'on peut révéler sans danger du *mystérium magnum* à un public égoïste ; il admet en principe l'existence d'un certain Dissolvant universel qui résout tous les corps composés en la substance homogène d'où ils sont sortis et qu'il appelle l'or pur ou *summa materia*. Ce dissolvant, encore appelé *menstruum universale*, a le pouvoir de déraciner tous les germes morbides du corps humain, de ramener la jeunesse et de prolonger la vie. Telle est la pierre des philosophes (*Lapis philosophorum*). C'est par Géber d'abord, le grand sage et philosophe Arabe, que l'alchimie pénétra en Europe, au *huitième* siècle de notre ère ; mais elle était connue et pratiquée de temps immémorial en Chine et en Egypte ; l'exhumation de nombreux papyrus alchimiques conservés sous le nom de traités Hermétiques et bien d'antres preuves encore montrent que cette science faisait l'étude favorite des rois et des prêtres. L'Al

chimie a trois aspects distincts pouvant recevoir chacun un grand nombre d'interprétations : les aspects Cosmique, Humain, et Terrestre. Ils ont fait l'objet de trois méthodes symbolisées par les trois qualités alchimiques de soufre, mercure, sel. Divers écrivains ont donné jusqu'à trois, sept, dix et même douze procédés ; mais tous s'accordent pour assurer qu'il n'y a qu'un but, la transmutation des métaux grossiers en or pur. Peu d'hommes comprennent la nature réelle de cet or. Sans doute la transmutation des métaux impurs en un métal plus noble, l'or, est un fait ; mais elle ne présente que l'aspect terreste et purement matériel de l'alchimie, car nous savons que le même processus se déroule dans les entrailles de la terre. Mais au-dessus de cette interprétation plane le sens symbolique, purement psychique et spirituel. L'Alchimiste-Kabaliste cherche à réaliser l'aspect matériel de son art ; l'Alchimiste-Occultiste, méprisant l'or des mines, porte son attention et dirige tous ses efforts vers la transmutation du *quaternaire* grossier en la divine *trinité* supérieure de l'homme, et une fois unis les deux ne font plus qu'un. Les plans spirituel, mental, psychique et physique, ont comparés, en alchimie, aux quatre éléments : feu, air, eau et terre, et se présentent chacun sous un triple état, fixe, changeant et volatil. On ne connaît rien ou presque rien de l'origine de cette branche archaique de la philosophie ; il est pourtant certain qu'elle est antérieure à la construction de n'importe quel Zodiaque connu, et ce qu'elle enseigne des forces personnifiées de la nature montre qu'elle est probablement plus ancienne que les mythologies diverses du monde ; nul doute aussi que le secret de la transmutation (sur le plan physique) ne fût connu dans les temps antiques et n'ait été perdu à l'aurore de ce qu'on a appelé la période historique. La chimie moderne doit à l'alchimie ses découvertes les plus fondamentales, mais comme elle n'a pas pris la peine d'examiner la vérité de l'affirmation alchimique qui n'admet qu'un seul élément dans l'univers, elle a placé les métaux dans la classe des éléments, et commence aujourd'hui seulement à s'apercevoir que c'est une erreur grossière. Quelques Encyclopédistes même sont forcés d'avouer que, si un grand nombre de récits de transmutation sont le résultat de la fraude ou de l'illusion, « quelques-uns d'entre-eux pourtant sont garantis par des preuves *qui les rendent probables*...... La pile galvanique a fait découvrir une base métallique dans les alcalis eux-mêmes. On doit donc laisser en suspens la question de savoir si l'on peut tirer un métal de certaines substances qui en contiennent les éléments et si l'on peut *changer un métal en un autre*..... Tous les alchimistes ne doivent pas être considérés comme des imposteurs. Un grand nombre parmi eux travaillaient avec la conviction d'atteindre leur but, et possédaient cette patience infatigable et cette pureté de cœur si fortement recommadées par les alchimistes sérieux comme qualités les plus indispensables aux succès. » (*Encyclop. pop.)*

(*A suivre*). H. P. BLAVATSKY.

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

INDE.

Bellary. — Nos frères Jagannatiah et Swaminatha continuent la propagande théosophique dans les villages autour de Bellary, malgré la difficulté des communications. Ils font des conférences, la nuit, à la lueur des torches, les paysans n'ayant souvent pas terminé leur travail avant 10 ou 11 heures du soir. Les deux jeunes conférenciers reprennent le chemin de la ville, souvent après minuit, ayant 8 ou 10 kilomètres à faire. Ces conférences intéressent beaucoup les paysans.

M. Bangalore Suryanarain Row a formé le projet d'établir à Bellary un *Institut Astrologique*, pour systématiser l'étude et la pratique de cette science. Il s'occupe activement de réunir les fonds nécessaires. Son intention est d'établir un observatoire avec des professeurs et tous les instruments nécessaires pour pratiquer l'astrologie, comme les Mages de l'antique Chaldée. On vérifierait les calculs, on rectifierait les prévisions, les méthodes seraient améliorées, enfin on rendrait à l'Astrologie le rang scientifique qu'elle a perdu en Occident. M. Row fera aussi des horoscopes individuels. Ceux que le sujet intéresse peuvent s'adresser à lui, à Bellary, India.

—

AMÉRIQUE

Etats-Unis. — Le mouvement théosophique est toujours actif; beaucoup de branches donnent régulièrement des conférences, chaque semaine.

Dans l'*Orégon*, Messieurs C. H. Van der Linden, A. Schutz et J. H. Luesberg, se proposent de demander, dans une réserve indienne qui sera prochainement distribuée, une concession de 5.000 acres, s'ils trouvent 50 adhérents théosophes, décidés à établir une colonie de personnes en sympathie spirituelle pour arriver à un développement plus rapide. Chaque colon peut obtenir une concession de 160 acres.

*
* *

8e *convention de la section américaine, tenue les 22 Avril et jours suivants, à San Francisco.* — 1re séance. Le dr Bruck est élu président de la Convention, M. Judge, secrétaire. Madame la Comtesse Wachtmeister représente la section indienne, M. Hargrove la section européenne. Madame la comtesse W. fait connaître à la convention le projet de transférer à Allahabad, le quartier général de la S. T. maintenant à Adyar.



A la 2e séance, Miss Walsh traite de l'*Etendue et de la variété de l'œuvre de la S. T. dans le monde*, le révérend Copeland du *christianisme ésotérique*, M. Albott Clark de *Karma*, et Madame Harris des *Dangers du Psychisme*.

A la 3e séance, Madame la comtesse Wachtmeister communique des *Réminiscences théosophiques* et fait connaître les renseignements qui lui furent fournis par H. P. B. sur le mouvement théosophique. H. P. B. rencontra son maître à Londres en 1851 ; il lui apprit qu'il l'avait choisie pour fonder une société. Elle communiqua ce fait à son père qui lui donna son consentement. Elle partit alors et reçut l'instruction, puis rentra dans le monde plusieurs années après et alla en Amérique, à la recherche d'un homme nommé Olcott, qu'elle rencontra enfin à la ferme d'Eddy. Dans sa jeunesse elle était médium, mais pendant son éducation, elle fut débarrassée de cette propriété et apprit à produire des phénomènes par l'action de la volonté.

M. Hargrove de Londres parle ensuite de *l'Occultisme basé sur le sens commun*.

Le dr Bruck traite de la *Théosophie scientifique*, montrant que la science, à mesure qu'elle fait des progrès, confirme la Théosophie.

M. Judge traite ensuite la question : *Ce que n'est pas la Théosophie*. Il affirme que le Théosophie est la réformatrice des religions, la justificatrice de la conscience, la médiatrice entre la science et la religion ; c'est notre present et notre avenir, notre vie, notre mort et notre immortalité.

A la 4e seance, la convention émet le vœu que les conventions générales de la S. T. soient tenues successivement dans les diverses sections.

A la 5e, on nomme les membres du nouveau comité exécutif, qui sont MM. Alexandre Fullerton, Elliott B. Page, J. A. Anderson, J. D. Buck, Alpheus, M. Smith, Robert Crosbie. Trésorier, Alexandre Fullerton, secrétaire-général W. Q. Judge.

A la dernière séance, le dr Cook parle sur le *christianisme primitif et la Théosophie*, le dr Buck fait *une leçon de choses, d'après la Religion de la Sagesse*, en se servant de diagrammes coloriés, E. T. Hargrove traite de la *Réincarnation* et W. Q. Judge du *Spiritualisme*.

ILES HAWAI

A *Honolulu*, M. A. Marques, assisté de Madame T. R. Foster, a éveillé de l'intérêt pour la Théosophie, en établissant une bibliothèque théosophique ouverte, 3 fois par semaine, aux étudiants. Une classe de commençants comprenant 35 élèves a été formée ; elle se réunit une fois par semaine. Les journaux rendent compte de ses seances.

CALIFORNIE

A *St-Quentin*, un certain nombre de détenus de la prison d'Etat se



sont mis à l'étude de la Théosophie. Le comité de la Côte du Pacifique leur a envoyé des livres. En Février, l'un de ces étudiants est mort subitement d'une maladie de cœur. Peu de temps auparavant des amis avaient demandé sa grâce au Gouverneur de l'Etat, mais dès qu'il en fut informé il pria de cesser les démarches, parce qu'il était résolu à finir son temps de détention, en enseignant la Théosophie à ses compagnons de captivité ; il pensait que sa grâce lui aurait fait perdre la bonne occasion offerte par Karma. Il avait formé le projet, sa peine terminée, de se vouer à l'enseignement de la Théosophie aux prisonniers et aux libérés ; quelques jours après on le trouva mort dans sa cellule. Le comité de la Côte, informé de sa mort, délégua nos frères Rambo et Griffiths pour assister à ses funérailles. Notre frère Rambo lut au service funèbre des passages de la *Bhagavat Gita* et de la *Lumière de l'Asie*, notre frère Griffiths prononça une courte oraison funèbre, et le chapelain de la prison donna la bénédiction.

—

AUSTRALIE.

Melbourne. — La seconde « soirée sociale » a été donnée mercredi ; il y avait 250 personnes présentes ; la première n'en comptait que 150. Le Président, Mr H. W. Hunt, a ouvert la séance par un discours très écouté ; il a parlé sur les 3 objets de la S. T. et plus spécialement sur le premier. La soirée s'est terminée par un concert très agréable. Les assistants augmentent rapidement aux lectures du dimanche soir ; à la dernière, la salle était bondée et l'on a dû placer le public en excès dans une salle attenante ; Mme Mabel Besant-Scott traitait des *Enseignements élémentaires de la Théosophie* ; on a posé, pendant une bonne heure, une foule de questions, et une excellente discussion s'en est suivie.

Le dimanche précédent, Mr Hunt avait donné une conférence sur *l'Homme : son origine et sa Destinée*. Le *Club des Débats* prospère, il a donné 28 réunions, pendant l'année qui vient de s'écouler.

—

NOUVELLE ZÉLANDE.

Auckland. — La Branche de la S. T. a tenu sa réunion de fin d'année, le 6 mars, dans les salles de la Loge, sous la présidence de Miss. Edger. M. A. Le rapport de Mr Draffin, secrétaire, montre que le nombre des membres a augmenté et que durant l'année on a eu 103 réunions ordinaires, sans compter les réunions extraordinaires.

—

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

Les réunions du jeudi continuent à la Loge Blavatsky, et tous les membres sont présents. MM. Collings, Mead, B. Keightley et



Mme Besant en ont été les orateurs, pendant le mois d'avril. Le 8 mai, à 8 heures 30 du matin, a eu lieu la réunion anniversaire commémorative de la mort de H. P. B.

Mme Annie Besant a donné, le 27 avril, des conférences très utiles au Centre Théosophique et au Hall de la Cité de Streatham ; déjà son discours du 20 avril au Hall de St-James, avait été largement reproduit par la presse ; il avait pour titre : la *Théosophie et l'Inde*.

La Loge de Bow continue à faire beaucoup de bien aux enfants pauvres et malades.

Mme J. Cooper-Oakley a réuni les M. S. T. isolés d'Essex, en un *Club de Correspondance théosophique*. Chaque mois, un membre écrit un article sur un sujet théosophique ; cet article est envoyé successivement à chacun des membres du Club, accompagné de bandes de papier blanc sur lesquelles chaque membre inscrit les critiques, pensées et observations, qui ont pu se présenter à son esprit pendant la lecture du sujet.

Plusieurs *Centres* ont été établis au moyen du *Fond de propagande* donné par la Comtesse Wachtmeister ; nos frères d'Angleterre sont pratiques et généreux ; ils savent que l'argent est l'un des moyens nécessaires à la diffusion des idées, et ils ne cessent de contribuer à l'alimentation de ces fonds dits de Propagande.

—

ESPAGNE.

Senor José Xifré nous dit que l'hiver a été très fructueux en Espagne, pour la cause théosophique ; le nombre des membres a augmenté et les doctrines éveillent beaucoup d'intérêt, surtout dans les districts ruraux. Barcelone est en progrès sérieux, et la loge de Madrid fait sentir son existence, malgré l'intensité de l'opposition cléricale. On se demande pourquoi ces luttes. La théosophie n'apporte-t-elle pas une lumière resplendissante ? Pourquoi cette haine des catholiques pour les ouvriers de la Fraternité Universelle ?

—

SUÈDE

Notre correspondant particulier nous écrit :

La subsection scandinave a exercé une grande activité pendant cette année. C'est surtout la loge *Orion*, à *Stockholm*, qui a travaillé pour la propagation de la doctrine théosophique. La loge qui comptait, le 1er Novembre 1893, dix-sept membres, en compte actuellement près de cinquante.

Pour pouvoir mieux travailler, la loge *Oiron* s'est divisée en trois sections, dont la première a pour but de faire la théosophie mieux connue, de rectifier les erreurs d'interprétation auxquelles elle est exposée et de réunir plus étroitement les théosophes.



La deuxième section porte sur les études, les discours, les traductions, etc. Elle compte cinq conférenciers, quatre traducteurs et neuf distributeurs.

La troisième section s'occupe des études psychologiques et de l'utilisation des nouvelles découvertes psychiques.

La loge s'est aussi mise en rapport avec un asile d'enfants et a donné des vêtements à plusieurs petits pauvres.

M. Algren a tenu plusieurs conférences à *Stochholm*, *Gefle et Gothembourg*, et M. Ljungstrôm a répondu à une attaque contre la théosophie faite par le rédacteur de la revue *Ute och Hemma* (dehors et chez nous). Cette réponse à été imprimée à deux milles exemplaires.

Les 21-22 Mai aura lieu la première réunion de la S. T. scandinave, et Madame Annie Besant viendra y assister. Elle fera plusieurs conférences à *Stochholm* et à *Goltembourg*.

Nous avons une littérature théosophique très riche. Il a paru entre trente et quarante volumes, et plusieurs sont en préparation. De la Doctrine Secrète sont publiées 10 livraisons, à 48 pages. Une traduction des *Réminiscences de H. P. B. de la Doctrine seerète* vient de paraître.

EMIL KROMNOW.
(M. S. T.)

CONFÉRENCE DE MADAME ANNIE BESANT

Chez Mme la Duchesse de Pomar.

Le mercredi 13 juin, avant son départ pour Londres, Madame Annie Besant a donné une dernière conférence, dans la magnifique salle mise à sa disposition par madame la Duchesse de Pomar.

On ne peut évaluer à moins de 500 personnes, l'assistance élégante et toute mondaine, accourue pour entendre la grande conférencière de la *Société Théosophique*.

Le sujet choisi par Madame Annie Besant était : *Le Pèlerinage de l'âme*.

Il faut avoir entendu ce langage élevé et sobre à la fois, éloquent, clair, concis, exposant les idées les plus sublimes, pour se rendre compte de l'effet produit.

Après avoir parlé en français, avec une facilité et une pureté relative, qui tenaient vraiment du miracle, Mme Annie Besant, sur la prière d'une partie de l'Assemblée, où l'on comptait nombre d'Américains et d'Anglais, a recommencé, sans prendre une seconde de repos, une nouvelle conférence, improvisée, cette fois, en anglais.

La séance était présidée par le Colonel Olcott, arrivé à Paris, trop tard pour assister à la conférence donnée, le lundi précédent, par la *Société Théosophique*.



Sur l'estrade, accompagnant Madame Annie Besant, se trouvaient le Président de la S. T. en France, M. Arthur Arnould, et d'autres membres de la *S. T.*, qui ne peuvent que remercier madame la Duchesse de Pomar de sa parfaite courtoisie.

BIBLIOGRAPHIE

Le poète mystique **JULES BOIS**, dans son deuxième drame ésotérique, **LA PORTE HÉROIQUE DU CIEL** (dessins d'Antoine de La Rochefoucauld, prélude d'Erik Satie), annonce à l'encontre d'Ibsen et de Nitsche, le dévouement de l'intellectuel et du poète vers les foules. Jésus y transmet au futur rédempteur la mission que lui n'a pu achever ; loin des lâchetés solitaires ou des orgueils dominateurs, l'Homme Régénéré, messie dédaigneux d'un individualisme égoïste, ne veut entrer au ciel que par la porte des précipices, et il choisit le chemin de la Terre et de l'Enfer, afin d'entraîner à sa suite les faibles et les désespérés, dont il fera des élus.

M. Jules Bois a continué dans cette œuvre moderne le symbolisme traditionnel et vivant des anciens drames sacrés.

AVIS

A partir du mois de juillet, *tous les samedis*, de deux heures à cinq heures, un membre de la S. T. se tiendra, 97, rue de Rennes, au rez-de-chaussée, à la disposition de ceux qui désireront avoir des renseignements au sujet de la *Société Théosophique*.

Tous les mardis, de 1 heure à six heures, madame Kolly, se tiendra également, chez elle, 15, rue du Commerce, dans le même but.

Le Directeur-Gérant : Arthur Arnould.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière Frères.



AN 4996 DE KALI-YUG (27 Juillet 1894) CINQUIÈME ANNÉE (NUMÉRO 5)

LE LOTUS BLEU

La Mort et l'Au-delà !

GÉNÉRALITÉS

Qui ne se rappelle pas l'histoire de ce missionnaire chrétien, venu en Angleterre pour y prêcher l'Evangile, qui, assis un soir dans une des vastes salles d'un roi saxon entouré de ses vassaux, discourait de la vie, de la mort et de l'immortalité, quand tout à coup un oiseau, s'élançant par une des fenêtres privée de vitraux, parcourt la salle d'un vol rapide et disparait de nouveau dans l'obscurité de la nuit. Le prêtre chrétien, s'adressant alors au monarque et comparant la courte apparition de l'oiseau à travers la grande salle à la vie passagère de l'homme sur cette terre, ajouta que ce qui caractérisait la foi qu'il prêchait, était qu'elle enseignait comment l'âme, en s'échappant de sa demeure terrestre, s'envolait, non comme l'oiseau dans les ténèbres de la nuit, mais vers la radieuse lumière d'un monde plus glorieux !

Et en effet, l'homme ne fait-il pas son apparition dans la vie, comme l'oiseau dans la grande salle du roi saxon, demeurant quelques courts instants dans ce monde, et puis échappant de nouveau à nos regards, pour disparaître dans l'inconnu, dans la mort ! S'adressant à la religion n'est-ce pas toujours la même question qu'il lui pose ? — D'où viens-je ? — Où vais-je ? — Et les réponses varient selon la foi qui les dicte.

Bien des siècles se sont écoulés depuis cet entretien entre Paulinus et le roi Edwin, et pourtant il serait difficile de trouver dans les Annales de l'histoire une époque où un plus grand nombre de gens réunis étaient à se demander, comme les Chrétiens d'aujourd'hui, si l'homme a vraiment une âme dont l'origine et la destinée finale lui sont également inconnues.

Et ces mêmes Chrétiens qui affirment que leur religion a définitivement banni les terreurs de la mort, ont eux-mêmes entouré le cercueil et la tombe de plus de tristesse et de cérémonies lugubres que n'importe quel autre culte. Que peut-il y avoir de plus attristant que l'obscurité maintenue dans la maison où repose un mort qui attend la sépulture? Quoi de plus répugnant que les longs vêtements de crêpe, et la laideur recherchée de ce lourd bonnet, signe distinctif par lequel la veuve désolée annonce au monde la « délivrance » de son mari de « sa dépouille mortelle » ? Quoi de plus révoltant que la feinte douleur des porteurs de cercueil (croque-morts), l'attitude désolee des « pleureurs, » les mouchoirs de poche arrangés avec ostentation, et, jusqu'à tout dernièrement encore, les manteaux speciaux réservés pour les cerémonies funèbres! Un grand progrès a marqué ces dernières années, les plumes, les manteaux, les pleureurs, ont presqu'entièrement disparu. L'affreux et grotesque char funebre est a peu près une chose du passé, et les cercueils, au lieu du lourd drap mortuaire, sont cachés par des fleurs. Hommes et femmes, il est vrai, portent encore le deuil, mais ne se couvrent plus de vêtements informes pareils à des linceuils, à l'aide desquels ils semblaient vouloir se rendre le plus malheureux possible, en exagérant l'apparence de leur affliction.

Le bon sens ici a triomphé encore une fois et a aboli ces anciennes coutumes, refusant d'ajouter plus longtemps ces ennuis superflus et laissant à la douleur humaine son expression naturelle.

Ce sombre aspect prêté à la mort, qui a prévalu dans l'Art et dans la Littérature, est un des traits caractéristiques du Christianisme. Tantôt la mort a été représentée comme un squelette tenant une faux de sa main osseuse, tantôt sous l'aspect d'un crâne a l'horrible rictus ; ou bien sous celle d'une figure menaçante brandissant un dard ; parfois encore comme épouvantail secouant un sablier. Enfin tout ce qui pouvait terrifier ou épouvanter l'humanité à été réuni autour de ce roi des Terreurs. Milton, dont la poésie majestueuse a puissamment contribué à former les idées populaires du Christianisme moderne, a employé toute la force de son style grandiose pour entourer de terreur la figure de la Mort.

Que cette idée sinistre de la mort soit celle des disciples d'un maître dont il est dit qu'il a « apporté au monde la vie et l'immortalité » est en effet fort etrange. Mais prétendre que la croyance dans l'immortalité de l'âme ait parut si tard dans l'histoire du monde, qu'elle ne compte effectivement que dix-huit siècles d'existence, est d'une absurdité évidente, lorsqu'on considère les preuves triomphantes du contraire qui frappent nos regards de toutes parts.

Le grandiose Rituel Egyptien, avec son « Livre des Morts », dans lequel sont traces les voyages de l'âme au-delà de la Tombe, suffirait seul pour détruire à tout jamais une prétention aussi déplacée. Ecoutez ce cri de l'âme du juste :

« Vous qui faites escorte (au dieu) tendez-moi vos bras, car je deviens l'un de vous. » (XVII. 22.) (1)

« Salut à toi, Osiris, seigneur de lumière résidant dans la grande demeure, au sein des ténèbres absolues. Je viens à toi, même purifié ; mes deux mains sont derrière toi. (XXI. 1.)

« J'ouvre le ciel ; je fais ce qui m'est ordonné dans Memphis. J'ai la connaissance de mon cœur, je suis en possession de mes jambes, au gré de ma personne. Mon âme n'est pas emprisonnée dans mon corps aux portes de l'Amenti. » (XXVI. 5, 6.)

Afin de ne pas fatiguer le lecteur avec de trop nombreuses citations, prises de ce livre, qui est plein du récit des actions et des paroles de l'homme désincorporé, je citerai seulement ce jugement final prononcé sur l'âme victorieuse :

« Le défunt sera alors divinisé parmi les dieux, dans la région inférieure. Il ne sera jamais repoussé. . . . . . Il boira dans le courant du fleuve céleste. . . . . . Son âme ne sera pas emprisonnée, puisqu'elle est une âme faisant le salut de qui est auprès d'elle. Les vers ne la mangeront pas. » (CLXIV. 14. 16.)

La croyance générale dans la Réincarnation prouve suffisamment que les religions dont elle était la doctrine fondamentale enseignaient toutes la survivance de l'âme, après la mort. On peut citer comme exemple un passage dans les « Decrets de Manu, » passage qui suit immédiatement un examen sur la métempsycose, et qui contient la réponse à une question concernant le moyen d'arriver à la délivrance des naissances successives :

« De tous ces actes saints, la connaissance de Soi (la traduction littérale devrait être, connaissance *du* Soi, d'Atma) est déclarée être la plus élevée ; et en effet elle est la première des sciences, puisque par elle on obtient l'immortalité. » (2)

Le « Desatir » pense, parle, à ce sujet avec une égale clarté. Cet ouvrage contient quinze livres écrits originellement par des prophètes perses, dans la langue Aveste. « Dieu » devient Ahura-Mazda, ou Yazdan.

« Dieu choisit l'homme entre les animaux pour lui conférer une âme, substance pure, non-composée, immatérielle, sans mélange et sans désirs. Et cette âme, en se perfectionnant, devient un Ange. (3)

» Par sa profonde sagesse et sa sublime intelligence, il unit l'âme avec le corps matériel. Si l'homme fait le bien pendant qu'il est dans ce corps, et qu'il cultive la sagesse et la religion, il est *Hartasp*. . . . . .

» Aussitôt qu'il abandonne son corps matériel, Moi, (Dieu) je l'emporte dans le monde des Anges afin qu'il puisse voir et parler aux Anges et me voir Moi !

(1) Le Livre des Morts, traduction de Paul Pierret. 1882.
(2) XII, 85.
(3) Le Platoniste, 306. traduit par Mirza Mohamed Hadi.



» Et s'il n'est pas Hartasp, mais qu'il soit sage et vertueux, je l'élève au rang des Anges.

» Chacun, selon le grade de sa sagesse et de sa piété, trouvera une place dans les rangs des Sages, parmi les cieux et les étoiles. Et il demeurera éternellement dans cette région bienheureuse ».

La grande religion de Zoroastre offre également un témoignage évident de cette croyance. Dans le passage suivant, traduit de l'Avesta, ou est décrit le voyage de l'âme après la mort, l'Ancienne Ecriture continue en ces mots ;

« L'âme de l'homme pur faisant un premier pas arrive à (au Paradis) Humata ; l'âme de l'homme pur faisant un second pas arrive a (au paradis) Hukhta. Elle fait un troisième pas et arrive à (au paradis) Hvarst ; l'âme de l'homme pur fait un quatrième pas et arrive à la lumière éternelle.

» Et là un être pur, qui est déjà mort, lui demande : Comment, O mort pur, es tu venu des demeures de la chair, des biens terrestres, du monde corporel, jusqu'ici, au monde invisible, du monde périssable? Comment cela t'est-il arrivé, O homme pur? Je te salue ! (1)

Alors Ahura Mazda parle et dit : N'importune pas celui-ci de tes questions, (car) il est venu ici par le terrible, l'épouvantable, l'effrayant chemin, celui de la séparation de l'âme et du corps. »

Si nous tournons nos regards vers la Chine, nous y trouvons la coutume fort ancienne d'adorer les âmes des Ancêtres, coutume qui prouve combien la foi dans la vie au-delà de la tombe était enracinée dans ce pays.

Le Shû King, considéré par M. James Legge comme l'un des ouvrages classiques les plus anciens de la Chine, contient des documents historiques de l'an 2557-627 avant l'ère chrétienne, et ces écrits sont remplis d'allusions à ces âmes qui, avec bien d'autres êtres spirituels encore, veillent sur les affaires de leurs descendants et au bien être du royaume. C'est ainsi que Pau-Kang, qui régnait 1401-1374 avant J.-C., exhorte ses sujets en ces mots :

« Mon but est de vous maintenir et de vous nourrir tous. Je pense à mes ancêtres (qui sont à présent) les souverains spirituels. » . . . Si je commettais des fautes en vous gouvernant, et si je vivais longtemps au milieu de vous, mon souverain suprême (le fondateur de notre Dynastie) m'enverrait une punition sévère pour ce crime, et me dirait : « Pourquoi oppresses-tu mon peuple? — Si vous, les myriades de mes peuples, ne pensez pas à perpétuer vos vies, et n'êtes pas unis dans une seule pensée avec moi — l'homme par excellence — dans tous mes projets, — les rois d'autrefois feront descendre sur vous la punition de vos crimes et diront, « Pour quoi n'êtes-vous pas d'accord avec notre petit-fils, mais perdez-vous toujours davantage votre vertu ? — (2)

(1) Zoroastrianism and some other Ancient Systems' xxvii, traduit par Dhunjeebhoy Jamsetjee Medhora.

(2) Les livres sacres de l'Orient. III. 109. 110. The sacred Books of the East.

» Lorsqu'il vous puniront, eux, vous ne trouverez aucun moyen de vous échapper. . . . . . Vos ancêtres et vos pères vous renieront et vous abandonneront et ne vous délivreront pas de la mort. »

Cette croyance chinoise a été tellement mise en pratique, qu'aujourd'hui encore, comme dans les siècles passés, le changement que nous appellons la « mort » joue un rôle bien insignifiant dans les idées et dans la vie des peuples du Céleste Empire.

Ces citations, qu'il serait facile de multiplier à l'infini, suffisent pour prouver l'absurdité de cette assertion, que la foi dans l'immortalité ne vit le jour qu'avec l'Evangile chrétien.

La foi dans l'immortalité de l'âme a répandu sa lumière bienfaisante sur le monde antique tout entier ; cette croyance faisait partie de sa vie de tous les jours, elle se réfléchissait dans sa littérature,et l'aidait à franchir avec un calme serein l'abyme de la mort.

Un problème non-résolu encore est celui-ci : Comment le christianisme, qui affirma de nouveau cette croyance avec force et joie, vit-il naître et grandir dans son sein cette terreur unique de la mort, terreur qui a joué un si grand rôle dans sa vie sociale, dans sa littérature et dans son art? Ce n'est pas seulement la croyance dans l'enfer qui a entouré d'horreur la tombe chrétienne, car d'autres religions ont eu elles aussi des enfers, et pourtant leurs fidèles n'ont pas été poursuivis par cette même vague épouvante.

Les Chinois, par exemple, qui regardent la mort comme une chose facile, triviale même, ont une collection d'enfers, dont la variété des tourments est unique.

Peut-être la différence est-elle due, en ce cas, plutôt à une question de race qu'à une question de foi. Peut-être est-ce la vitalité robuste de l'Occident qui recule devant son antithèse, et le bon sens peu imaginatif de la race qui trouve que l'état d'une âme sans corps manque de solidité et exclut toute idée possible de confort, tandis qu'aux yeux de l'Oriental mystique et rêveur, inclinant à la méditation et cherchant toujours à échapper pendant sa vie terrestre à la tyrannie des sens, l'état désincorporé parait éminemment désirable, comme étant celui qui donne le plus de liberté à la pensée.

Avant de passer à l'étude de l'histoire de l'homme dans son état *post-mortem*, il serait désirable de résumer brièvement la constitution humaine au point de vue de la philosophie ésotérique, car nous devons retenir bien dans notre mémoire les diverses parties qui forment cette constitution, si nous voulons arriver à comprendre la manière dont ces parties se désintègrent, c'est-à-dire se décomposent et se séparent l'une de l'autre.

L'homme est ainsi composé :

1° La Triade immortelle :

Atmâ.
Buddhi.
Manas.



2° Le Quaternaire mortel
Kama.
Prâna.
Linga Sarira.
Sthûla Sarira.

Sthûla Sarira est le corps physique, la forme extérieure et tangible composée de tissus variés. Linga Sarìra est la contre-partie éthérée du corps, son double astral. Prâna est la vitalité, l'énergie qui renouvelle, qui coordonne les molécules astrales avec les molécules physiques, en les réunissant dans un organisme défini ; c'est le souffle de vie dans l'organisme, ou plutôt cette portion du souffle de Vie universelle qu'un organisme humain s'approprie, pendant la brève période de temps a laquelle nous donnons le nom de « Vie ». Kâma est cet ensemble de désirs, de passions et d'émotions, que l'homme et l'animal ont en commun. Manas est le penseur en nous, l'intelligence. Buddhi est le véhicule dans lequel l'Esprit, Atmâ, réside et par lequel seul il peut se manifester.

Maintenant le lien entre la Triade immortelle et le Quaternaire mortel est Manas, qui est double, pendant la vie terrestre ou incarnation, et fonctionne comme Manas supérieur et Manas inférieur.

Le Manas inférieur émane, comme un rayon, du Manas supérieur, et se servant du cerveau humain comme instrument, y developpe l'intelligence et la raison, qui se mèlent, à leur tour, avec Kama, le corps des désirs, et c'est ainsi que les émotions et les passions, comme l'explique la psychologie moderne, entrent, eux aussi, dans le domaine de l'intelligence.

Nous avons donc, dans ce Kâma-Manas, le lien qui existe entre la nature superieure et la nature inférieure, lien qui appartient à la nature supérieure par ses élements manasiques, et à la nature inférieure par ses éléments Kâmiques. Et de même que c'est sur ce terrain que les batailles des passions, se livrent, pendant la vie, de même, apres la mort, ces deux élements jouent un rôle important dans la vie au-delà de la tombe.

Nous pourrions à present classer nos Sept principes d'une manière tant soit peu différente, tenant bien en vue ce mélange d'élements mortels et immortels :

Immortels.	Atmâ Buddhi Manas supérieur
Conditionnellement immortels.	Kâma-Manas
Mortels.	Prana. Linga Sarira Sthûla Sarira.

Parmi les auteurs chretiens, quelques uns ont adopté une classi-

fication semblable à celle-ci, déclarant que l'Esprit était immortel, d'une manière inhérente, à cause de son origine divine; l'Ame conditionnellement immortelle, c'est-à-dire capable, par l'union avec l'Esprit, de goûter elle aussi l'immortalité; et le Corps entièrement mortel. La majorité des Chrétiens sans instruction divisent simplement l'homme en deux parties : Le corps qui périt à la mort, et ce quelque chose appelé tantôt âme, tantôt esprit, qui survit à la mort. Cette dernière classification, qui en est à peine une, est bien insuffisante, lorsque nous cherchons une explication raisonnee, voir même un simple exposé du phénomène de l'existence *post-mortem*.

La division de la nature de l'homme en trois parties donne une idée plus nette de son organisme, mais ne suffit pas encore pour expliquer maints phénomènes. La division septuple seule fournit une théorie raisonnable et conforme aux faits que nous désirons étudier ici, de sorte que, quelque compliquée qu'elle puisse paraître, l'étudiant sérieux fera bien de se familiariser avec elle. S'il ne se proposait, comme sujet d'étude, que le corps humain, et s'il désirait arriver à en comprendre le mécanisme, il serait forcé d'en classer les tissus divers, d'une façon infiniment plus détaillée que celle dont je me sers ici. Il faudrait qu'il apprenne la différence entre les tissus musculaires, nerveux, fibreux, glanduleux, osseux, cartilagineux et toutes leurs différentes variétés. Et si, dans son ignorance, il se rebellait contre une division si compliquee, on lui expliquerait comment ce n'est que grâce à une analyse minutieuse des differentes parties du corps que l'on peut arriver à comprendre les phénomènes variés et compliqués du mécanisme humain. On lui dirait comment un de ces tissus est nécessaire pour la conservation du corps, un autre pour le mouvement, un autre pour la secrétion, un autre encore pour l'absorption, et ainsi de suite, et que si l'on ne donnait pas à chacun de ces differents tissus son nom distinctif, il en résulterait une confusion et un malentendu qui empêcheraient de se rendre bien compte des fonctions diverses du corps. On gagne du temps et on se fait une idee plus nette du sujet, en apprenant quelques termes techniques, et la clarté est la chose la plus nécessaire pour bien comprendre les phénomenes compliqués de la vie d'outre-tombe.

Contrairement à mes habitudes, lorsque j'ecris pour ces revues qui sont destinées à être à la portée de tous, je me vois obligée à adopter, dès le commencement, ces dénominations techniques, car nos langues occidentales n'ont pas d'expressions equivalentes, et les longues paraphrases sont d'un embarras incessant.

Quant à moi, je crois qu'une grande partie de l'antagonisme qui existe entre les partisans de la philosophie Esoterique et ceux du Spiritualisme n'est dû qu'à la confusion qui regne dans les termes employes des deux côtés, confusion qui aboutit à une mésintelligence complète de part et d'autre.



Un spiritualiste éminent déclara une fois avec impatience qu'il ne voyait pas, pour lui, la nécessité d'une définition exacte, et que lorsqu'il disait : Esprit, il entendait par là toute la partie de la nature de l'homme qui n'est pas corporelle et qui survit après la mort. On pourrait dire avec tout autant de raison que le corps humain se compose de sang et d'os, et si quelqu'un vous priait de définir ce que c'est que le sang, répondre : « Oh, j'entends par sang tout ce qui n'est pas os. »

Une définition exacte des termes, une fois adoptée, et une stricte observance de ces mêmes termes, nous permettra, au moins, de nous comprendre mutuellement, et c'est là le premier pas vers une comparaison utile des deux systèmes.

ANNIE BESANT.

(à Suivre).

LA RÉINCARNATION

Preuves morales, Philosophiques et Scientifiques.

II

Karma.

KARMA, c'est la Justice, son attribut est l'impersonnalité ; il ne punit ni ne récompense ; il ajuste, il retablit l'équilibre rompu, l'harmonie troublée.

Peut-on dire que l'océan courroucé engloutisse consciemment et volontairement le navigateur dans son sein, pour le punir d'être venu troubler ses ondes ? Le naufrage a lieu parce que la stabilité du navire ou la solidité de ses parois n'ont pu résister à la force des éléments.

L'homme, quand il agit contre la loi, ressemble à un nageur qui veut remonter un fleuve rapide ; ses forces s'épuisent et finalement le courant l'emporte.

On dit que « Dieu est patient parce qu'il est éternel ! » Formule incomplète, donnant à la divinité un cachet vindicatif, applicable seulement à un être personnel et imparfait.



Karma est patient parce qu'il est impersonnel; aussi longtemps que les forces du nageur ne l'abandonnent point, le courant se laisse remonter; mais le nageur n'est qu'un point dans l'Espace, vivant une seconde dans le Temps, tandis que Karma est la cause du Temps et de l'Espace, la Force, la Loi; il assiste aux premières différenciations de l'Univers et reste le témoin solitaire des derniers mouvements de sa désagrégation; il est le Premier et le Dernier. Qui donc pourrait échapper à sa balance irrésistible et éternelle?

La Loi opère sur tous les plans et sur tous les points de l'Espace visible et invisible; ses deux mouvements d'émanation et d'absorption, d'action et de réaction, dirigent les courbes les plus complexes de l'évolution; l'action crée, la réaction détruit; l'émanation développe les êtres, l'absorption les dissout et les engouffre, ne gardant que leurs semences;

La pierre qui tombe au milieu des eaux tranquilles d'un lac, ébranle la masse d'eau tout entière; l'ondulation se transmet par sphères concentriques, de molécule à molécule, jusqu'au rivage; les couches atmosphériques sont troublées, et ce choc sans importance va faire vibrer toutes les molécules du Cosmos; lorsque l'ondulation atteint ses limites extrêmes, elle revient vers son point de départ, et la pierre, cause première du mouvement, reçoit une poussée de retour exactement égale à la poussée de départ.

Les actions humaines sont des centres d'évolution, et les forces ainsi générées rencontrent sur tous les plans des éléments qui tendent à leur faire équilibre; dès que la résistance est devenue égale à la poussée, la force est réfléchie et revient à son point de départ, avec une énergie de réaction égale à son énergie d'action. Les obstacles du chemin peuvent retarder son retour ou fractionner son *momentum*; mais, à un moment donné, les fractions sont retournées au centre générateur du trouble, qui reçoit ainsi de la loi Karmique une rétribution d'une rigoureuse justice.

La même exactitude rétributive se retrouve sur le Mental.

Toute pensée est un rayon d'intelligence destiné à s'unir aussitôt à l'une de ces innombrables forces de la Nature qu'on a appelées des *Elémentals* et à devenir, pour un temps donné, un être complet.

L'Elémental est un être en évolution, arrivé au stage astral, possédant une forme, la substance et la force, mais privé de l'élément volontaire et intellectuel; il est donc essentiellement une force inintelligente, impersonnelle, suivant aveuglément l'impulsion de la Grande Loi, pouvant être dirigé cependant par la volonté de l'homme et devenir ainsi un instrument de bien ou de mal.

C'est par les Elémentals que les vrais magiciens opèrent leurs prodiges.

Il existe une étroite solidarité entre certaines classes élémentales et les produits de l'idéation humaine: c'est pourquoi toute pensée s'associe immédiatement à un Elémental et devient son âme, pour



une période d'autant plus longue que la pensée est plus vive, plus souvent évoquée, et qu'elle a été émise par une volonté plus énergique. Tant que cette pensée ne s'est pas dissipée, l'Elémental fait partie de l'organisme humain qui lui a donné ce rayon d'intellectualité, reste dans son *aura* magnétique et agit comme un organisme individualisé, volontaire et intelligent. S'il renferme une âme de haine, il réagira sur l'homme qui le porte, comme un ferment destructeur : si l'amour le dirige, il demeurera une puissance bienfaisante.

C'est ainsi que chaque homme peuple son atmosphère fluidique de forces de bien ou de mal, qui le poussent vers la lumière ou l'entraînent vers les ténèbres. La santé physique est étroitement liée à la santé psychique, et bien des maladies chroniques, en particulier, ne sont que l'explosion extérieure de ferments passionnels cachés ; les tendances au crime ne sont aussi qu'une expression de ces êtres mystérieux, engendrés parfois dans de lointains passés.

Lorsque l'homme meurt et qu'à leur tour ils se désagrègent, ils laissent des semences qui les reproduisent dans de futures incarnations, jusqu'à ce que les énergies condensées en elles soient radicalement épuisées.

Dans certains cas, leur action rayonne visiblement et avec rapidité.

Une pensée venimeuse peut faire mourir la personne sur qui elle est dirigée, — c'est l'un des aspects du « mauvais œil, » — comme elle peut retourner à son point de départ et tuer son générateur par le « choc en retour. » Toute projection criminelle de fluide ne pénètre point l'objet visé ; il faut des conditions sans lesquelles le choc en retour se produit fatalement.

Un envoûteur ne peut pas plus blesser un être positif, consciemment et volontairement bon, qu'il ne fera germer un grain de blé sur du granit.

Il faut un terrain favorable pour qu'une semence de mal puisse pousser sur le champ astral d'un individu ; sinon elle revient avec toute sa force sur celui qui l'a projetée et qui est pour elle un aimant irrésistible, car il est son « centre de vie. »

Il est des êtres fortement spiritualisés dans le mal, qui pourraient pénétrer le fluide ambiant de certains êtres purs ; mais aux « Frères de l'Ombre » sont opposés les « Frères de la Lumière » et le « Rempart de l'Humanité » veille sur les faibles.

Les « Elémentals » du meurtre s'attachent à l'assassin et demeurent en lui comme des forces sans cesse dirigées vers la destruction : ils poussent au crime et celui en qui ils demeurent et ceux qui viennent à leur contact ; aussi, tôt ou tard, l'occasion se présente où le meurtrier devient à son tour victime des agents extérieurs, ou du suicide ; le genre de mort varie avec la nature des Elémentals en action, et le délai de la punition dépend de la résultante des forces intérieures, extérieures, sidérales ou terrestres.

Nos fautes sont des *êtres*, comme nos passions qu'elles expriment et dont elles sont filles ; elles forment des agrégats parfois considérables dans les organes astrals qui leur servent de centres de condensation, et de là rayonnent sur la contre-partie physique de ces organes.

Quand leur action est subite et vigoureuse, des maladies peuvent se déclarer presque immédiatement. Les médecins, aveuglés par le matérialisme, admettent rarement leur vraie cause ; mais quel est celui, parmi eux, qui n'a pas vu des troubles profonds et graves suivre de près la peur, la colère, ou le chagrin ?

Les cas de cheveux blanchis en une nuit sont assez nombreux et assez authentiques pour n'être pas niés ; les effets de la colère sont souvent des congestions violentes ou des paralysies du système nerveux central ; le chagrin intense détermine souvent des hypersécrétions de bile et de l'utère ; et le chagrin lent cause souvent des affections cancéreuses.

Lorsque les forces qui agitent les organes trouvent des éléments de résistance qui empêchent leur explosion immédiate, elles s'accumulent, comme le fluide électrique dans un condensateur, jusqu'au moment où un contact inattendu produit une décharge violente.

La condensation peut persister à l'état latent toute la vie, rester adhérente au véhicule immortel de l'homme, et se conserver intacte pour une incarnation future. C'est ainsi que, indépendamment des maux que l'hérédité physique semble être seule à nous octroyer, nous apportons, en naissant, des vices originels qui, incorporés au Double Astral (*Linga Sarira*), réagissent sur la texture organique du corps, par les courants de vie qu'ils modifient, troublent, excitent ou paralysent.

Voilà pourquoi chaque individu possède un ensemble spécial de prédispositions pathologiques, souvent radicalement différent de celui qu'aurait dû lui léguer l'influence paternelle et maternelle. Ici, comme partout, nous trouvons encore l'*effet* fils de la *cause* : le trouble organique physique, progéniture de nos œuvres passées, et cette Loi de Justice est à la fois un baume de patience et un aiguillon pour mieux faire.

Les mêmes Etres-forces, générés dans le passé et entrant en combinaison avec la forme astrale qui sert de moule au physique, marquent vigoureusement cette forme prototypique, modifient les lignes d'agrégation moléculaire et laissent une empreinte caractéristique sur la forme des organes qui leur correspondent.

Il n'est pas insignifiant d'être bossu ou tordu, bancal ou cagneux, beau ou laid, blond ou brun, glabre ou chevelu ; un nez camus indique autre chose qu'un nez aquilin ; tous les traits portent le stigmate de nos passions ou l'auréole de nos vertus ; toute la physiognomonie s'explique, et elle est vraie pour celui qui sait lire le livre de la Nature, en s'aidant de la Clef secrète des *Correspondances*



Karma charrie ces modificateurs formels d'incarnation à incarnation, comme il porte les germes de nos vices et de nos qualités ; sans lui, il faut en revenir à un Dieu capricieux, injuste, méchant, ou à la théorie matérialiste qui, à tort, fait dépendre l'homme total, — physique, astral, psychique, intellectuel et spirituel, — d'un insignifiant morceau de protoplasma qu'on appelle le germe.

Tant que nous aurons un désir, nous serons de nouveau traînés par lui à la roue des Renaissances ; tant que nous aurons un ami ou un ennemi nous serons attirés vers eux ; l'amour et la haine ont une puissance invincible, et plus d'une victime de jadis se retrouve dans ces fils contre nature qui font tressaillir l'humanité à l'aspect de leurs forfaits et qui sont devenus les bourreaux de leurs antiques oppresseurs ; dans d'autres cas, l'amour l'emporte et unit pour s'aimer encore les êtres qui s'aimaient autrefois ; ils se retrouvent alors comme frères, sœurs, maris, pères, mères ou épouses.

Rien ne se perd dans l'économe Nature, et les forces les plus raffinées agissent plus rapidement encore que les forces moins subtiles, car elles n'ont pas à attendre pour se développer le terrain physique que les limitations du plan objectif placent si rarement à la portée des germes inférieurs.

Un autre aspect de Karma, c'est le Caractère. L'homme change constamment, physiquement et moralement ; tous les sept ans, les cellules qui composent le corps grossier ont été remplacées entièrement, et pour un changement, parfois aussi complet, de ses éléments psychiques, un petit nombre d'années peut suffire.

Tout homme peut regarder en lui-même, de l'enfance à la vieillesse, cette incessante transformation de sa personnalité, et voir ainsi ses « Mois » divers changer rapidement et s'échelonner sur le sentier de sa vie.

C'est ainsi que se déroule l'héritage karmique et que s'emmagasine le stock des forces nouvelles qui dirigeront l'avenir. La première moitié de la vie est l'expression du passé ; sa deuxième est une mixture du passé et des énergies du présent ; aussi cette deuxième moitié n'est-elle, pour les hommes qui se cristallisent dans une direction unique, qu'un lent enlisement, une marche dans une ornière toujours plus profonde ; la force des habitudes établit son règne et l'homme se lie dans des chaînes qu'il forge lui-même.

Le vieillard n'aime pas le présent ; il s'est arrêté, tandis que le temps marche et le charrie comme une épave ; les goûts, les mœurs, les habitudes de ses jeunes contemporains, rompent en visière avec son cher passé ; ne lui parlez pas de progrès, d'évolution, de marche en avant ; son ancien approvisionnement est épuisé ; le nouveau ne fait que l'immobiliser et ne trouvera un champ d'action favorable que dans des siècles, avec un autre retour à la scène terrestre.

H. P. Blavatsky a grandiosement décrit, dans la « *Secret Doctrine*, » cet enlacement progressif de l'homme dans le filet qu'il



construit lui-même : « Ceux qui croient à Karma doivent croire à « la destinée que chaque homme, depuis sa naissance jusqu'à sa « mort, tisse autour de soi, fil par fil, comme l'araignée tisse sa « toile ; et cette destinée est guidée par la voix céleste du prototype « invisible qui est hors de nous, ou par notre homme astral inté- « rieur, qui est plus intimement lié à nous, et qui ne devient que « trop souvent le mauvais génie de l'entité incarnée que l'on appelle « l'homme. L'homme extérieur est conduit par ces deux influences, « mais l'une des deux doit l'emporter ; et, dès le début de la lutte « invisible, la loi implacable et sévère de la compensation entre « dans l'arène et suit pas à pas les incertitudes du combat. Lorsque « le dernier fil est tissé, l'homme est enveloppé dans son propre « filet, et se trouve entièrement placé sous l'empire de la destinée « qu'il s'est faite lui-même... Un occultiste ou un philosophe ne « parle pas de la bonté ou de la cruauté de la Providence, qu'il « identifie avec Karma-Némésis; mais il enseigne que ce pouvoir « garde et protège l'homme de bien dans cette vie, comme dans les « vies futures, et punit le méchant, jusque dans sa septième renais- « sance, — c'est-à-dire jusqu'à ce que l'effet de la perturbation qu'il « a causée au plus petit atôme du Monde infini de l'harmonie, ait « été entièrement rétabli. Car l'unique décret de Karma, — décret « éternel et immuable, — est l'harmonie absolue dans le monde de « la matière, comme dans le monde de l'esprit. Par conséquent, ce « n'est pas Karma qui récompense ou qui punit, mais c'est nous qui « nous récompensons ou qui nous punissons nous-mêmes, en tra- « vaillant de concert avec la Nature et en nous conformant aux « lois qui établissent l'harmonie, ou en agissant contrairement à « ces lois. »

« Et Karma ne serait pas incrustable pour les hommes, si ceux-ci « travaillaient avec union et harmonie, au lieu de préférer la dis- « corde et la lutte.

« Car notre ignorance des voies qu'une partie de l'humanité ap- « pelle les voies obscures et compliquées de la Providence, qu'une « autre partie considère comme un fatalisme aveugle, tandis « qu'une troisième partie n'y voit que la chance, sans dieux ni « diables, pour guider quoi que ce soit, — cette ignorance, disons- « nous, ne manquerait pas de disparaître, si nous savions attribuer « tout cela à qui en est véritablement la cause...

« Nous contemplons avec égarement un mystère que nous avons « nous-même produit et des énigmes que nous refusons de résoudre, « puis nous accusons le Grand Sphinx de nous dévorer. Mais, en « vérité, il n'y a, dans notre vie, pas un seul accident, pas un cha- « grin, pas un jour malheureux, dont la cause ne puisse être trou- « vée dans nos propres actions de cette vie ou d'une vie précé- « dente...

« La loi de Karma est unie d'une façon inextricable à celle de la « Réincarnation... Il n'y a que cette doctrine qui puisse nous expli-

« quer le problème mystérieux du bien et du mal, et réconcilier
« l'homme avec la terrible injustice apparente de la vie ; cette cer-
« titude seule peut apaiser notre sens de justice révolté. Car,
« lorsque l'on connaît cette noble doctrine et que, regardant autour
« de soi, l'on observe les inégalités de naissance et de fortune, d'in-
« telligence et de capacités : lorsque l'on voit l'honneur qui est
« rendu à des imbéciles et à des dissipateurs, auxquels la fortune,
« par un seul privilège de naissance, a prodigué ses faveurs, tandis
« que leur voisin, infiniment plus digne de bonheur, doué d'intelli-
« gence et de vertu, ne recueille que la misère et le manque de
« sympathie ; — lorsque l'on est témoin de tout cela et que l'on ne
« peut que se retirer dans l'impuissance de soulager cette souf-
« france imméritée ; lorsque les cris de douleur qui s'élèvent de
« toutes parts nous résonnent aux oreilles et nous meurtrissent le
« cœur, — il n'y a que la connaissance précieuse de la loi de Karma
« qui puisse nous empêcher de maudire la vie, les hommes et leur
« Créateur supposé... Consciente ou inconsciente, cette loi ne pré-
« destine aucune personne, aucune chose ; elle existe vraiment de
« toute éternité, car elle est l'éternité même ; et puisqu'il n'existe
« pas d'acte qui soit égal à l'éternité, on ne peut pas dire que cette
« loi agisse : elle est l'action même. Ce n'est pas la vague qui noie
« l'homme ; mais l'action personnelle du malheureux qui, délibéré-
« ment, se place lui-même sous l'action impersonnelle des lois qui
« régissent le mouvement de l'Océan. Karma ne crée rien et ne
« forme aucun dessein. C'est l'homme qui produit et crée les cau-
« ses, et la loi Karmique en redresse les effets ; et ce redressement
« n'est pas un acte, c'est l'harmonie universelle qui tend sans cesse
« à retourner vers sa condition primitive et qui, semblable à une
« branche courbée avec trop de vigueur, se redresse avec une égale
« force. Et si le bras qui cherchait à altérer la position naturelle de
« la branche, se trouve disloqué par suite de cet effort, dirons-nous
« que la branche nous a cassé le bras ou que notre propre folie est
« cause de cet accident ? Karma n'a jamais cherché à détruire la
« liberté intellectuelle et individuelle, comme le Dieu inventé par
« les Monothéistes ; ses décrets ne sont pas enveloppés de ténèbres,
« afin de jeter l'homme dans la perplexité, et celui qui ose en scru-
« ter les mystères, n'est pas puni de sa témérité. Au contraire ;
« l'homme qui, par l'étude et la méditation, réussit à soulever le
« voile qui couvre les sentiers compliqués de Karma, et à jeter
« quelque lumière sur ces voies obscures, dont les détours sont la
« perte de tant d'êtres humains qui ne connaissent pas le labyrinthe
« de la vie, l'homme qui fait cela travaille pour le bien de ses sem-
« blables. Karma est une loi absolue et éternelle dans le monde de
« la manifestation, et comme il ne peut y avoir qu'une seule Cause
« Absolue, Éternelle, toujours présente, ceux qui croient en Karma,
« ne peuvent pas être regardés comme des athées ou des matéria-
« listes, encore moins comme des fatalistes, car Karma est *un* avec



« l'Inconnaissable et en est un aspect ; Karma en représente les « effets dans le monde phénoménal. »

M. Simet dit, sur le même sujet, dans « *Purpose of Théosophie* : »

« Chaque individu crée un Karma bon ou mauvais, dans chaque « action et chaque pensée de sa vie de tous les jours, et développe « en même temps en cette vie le Karma produit par les actes et les « désirs de celle qui est passée. Lorsque nous voyons des personnes « affligées de maux qu'elles ont apportés en naissant, nous pouvons « en conclure que ces maux sont les résultats inévitables de causes « qu'elles ont créées elles-mêmes, pendant une vie précédente. On « pourra objecter que ces maladies étant héréditaires, ne peuvent « avoir aucune relation avec une incarnation passée ; mais il ne « faut pas oublier que l'Ego, l'homme réel, l'individualité, ne tire « pas son origine spirituelle de la parenté, au moyen de laquelle il « se réincarne, mais qu'il est entrainé, par les affinités que son « genre de vie précédent a attirées autour de lui, dans le courant « qui le conduira, lorsque l'heure de la Renaissance aura sonné, « vers le foyer le mieux adapté au développement de ces ten- « dances.....

« Bien comprise, cette doctrine de Karma est faite pour guider « vers une vie plus pure et plus élevée ceux qui en ont saisi la vé- « rité : car n'oublions pas que, non-seulement nos actions, mais « aussi nos pensées, donnent naissance à une foule de circonstances « qui exerceront inévitablement une bonne ou mauvaise influence « sur notre avenir, et, ce qui est plus important encore, sur l'ave- « nir de plusieurs de nos semblables.

« Si les péchés par omission et par commission n'avaient de con- « séquence que pour le pécheur seul, le Karma de ce dernier serait « de moindre importance. Mais un sens parfait de justice, de mo- « ralité et de désintéressement, est absolument nécessaire au bon- « heur et au progrès futurs de la famille humaine, parce que l'effet « de chaque pensée et de chaque action de chacun de ses membres « produit une bonne ou une mauvaise influence. Un crime commis, « une mauvaise pensée dirigée dans telle ou telle direction, ne nous « appartiennent plus : — et les conséquences futures qui en résulte- « ront ne peuvent être effacées par la repentance la plus profonde.

« Une contrition sincère peut retenir un homme de retomber « dans les mêmes erreurs, mais ne peut pas le préserver, plus que « les autres, d'effets deja produits, qui l'atteindront infailliblement « dans cette vie ou dans sa renaissance suivante. »

M. J. H. Connelly ajoute :

« La possibilité d'échapper à la responsabilité personnelle n'est « pas admise au nombre des conceptions théosophiques ; il n'est « pas question de « pardonner ou d'effacer le mal qui a été déjà « commis, » autrement que par un châtiment proportionné à la « faute du coupable et par le rétablissement de l'harmonie de « l'Univers, qui a été interrompue par cette mauvaise action. C'est

« le coupable qui a péché ; et puisque d'autres que lui en ont subi « les conséquences, c'est lui seul qui peut en faire l'expiation. Cet « homme qui aurait été « réveillé et converti, dans une certaine « mesure, » serait un homme qui aurait compris que des actions « sont mauvaises et méritent un châtiment.

« Un semblable resultat amène nécessairement le sentiment de « la responsabilité personnelle, et le sentiment de cette terrible res- « ponsabilité est d'une force proportionnée à celle du réveil ou de « la conversion de cet homme.

« C'est lorsqu'il se trouve sous l'influence puissante de cette im- « pression que l'on vient le presser d'accepter la doctrine d'un sa- « crifice expiatoire.

« On lui dit aussi qu'il faut qu'il se repente, mais que rien n'est « plus facile à faire. En vertu d'une aimable faiblesse de la nature « humaine, nous sommes toujours disposés à regretter le mal que « nous avons commis, lorsque notre attention s'y arrête, après que « nous en avons souffert nous-mêmes ou que nous en avons retiré « notre bénéfice. Il est possible que, si nous nous donnions la peine « d'analyser à fond ce sentiment, nous découvririons que ce que « nous regrettons surtout est la nécessité d'avoir dû faire le mal « pour atteindre le but égoïste que nous nous proposions, plutôt que « le mal en lui-même.

« Le disciple Théosophe n'apprécie guère la perspective de jeter « son fardeau de péchés au pied de la croix, quelque attirante que « puisse paraître cette pensée à l'esprit de l'homme ordinaire ; il ne « comprend pas pourquoi le pécheur, dont les yeux se sont ouverts, « obtiendrait par là le pardon ou l'annulation d'un passé coupable, « ni pourquoi la repentance et une vie irréprochable à l'avenir « donneraient droit à obtenir une exception de la loi Universelle « qui régit les relations entre les Causes et les Effets.

« Les résultats de ses mauvaises actions existent encore ; les « souffrances que sa méchanceté a causées aux autres ne sont pas « effacées. Les conséquences du mal qui retombent sur un innocent « font partie du problème que le Théosophe doit résoudre ; il ne « pense pas seulement au coupable, mais à ses victimes.

« Le mal est une infraction aux lois d'harmonie qui gouvernent « l'univers ; et c'est le violateur de cette loi qui doit en supporter « lui-même la pénalité. Voici l'avertissement de Christ : « Ne pèche « plus, de peur que pire ne t'arrive » ; et celui de saint Paul : « Tra- « vaillez à votre salut. Ce qu'un homme sème, il le moissonne ». « Belle métaphore de cette phrase des Pouranas, qui existait long- « temps avant lui : « Chaque homme moissonne les conséquences de « ses propres actions.

« Tel est le principe de la loi de Karma, enseigné par la Théoso- « phie. Sinnett, dans son « Boudhisme ésotérique », appelle Karma « la loi de la causalité éthique. «

« Madame Blavatsky, en traduisant « loi de la rétribution, » dit

« mieux. C'est le pouvoir qui, — « mystérieux, mais juste, nous « conduit infailliblement, — par des chemins inaperçus, — de la « faute au châtiment. » — Mais c'est plus encore : car ce pouvoir « récompense aussi infailliblement et aussi amplement qu'il punit. « C'est ce résultat de chaque action, de chaque pensée et de chaque « parole, au moyen duquel les hommes se forment eux-mêmes et « sur lequel ils modèlent leurs vies et leurs circonstances.

« La philosophie orientale rejette l'idée qu'une nouvelle âme « soit créée pour chaque enfant qui vient au monde; elle croit qu'il « y a un nombre limité des monades qui se développent et augmen- « tent en perfection par l'assimilation de plusieurs personnalités « successives. Ces personnalités sont le produit de Karma, et c'est « par Karma et par la Réincarnation que la monade humaine finit « par retourner à sa source : la Déité absolue. »

« Citons encore E. D. Walker, dans « Réincarnation » :

« En résumé, d'après la doctrine de Karma, c'est par nos actions « passées que nous nous sommes faits nous-mêmes ce que nous « sommes, et c'est par nos actions présentes que nous préparons « notre éternité future. Il n'existe d'autre salut ni d'autre condam- « nation que ceux que nous nous attirons nous-mêmes. Mais cette « doctrine, n'offrant point de protection aux actions coupables et « exigeant une fermeté virile, ne possède pas, pour les natures fai- « bles, le même attrait que les notions religieuses et faciles du sa- « crifice expiatoire, de l'intercession, du pardon, et des conversions « au lit de mort.

« Dans le domaine de l'éternelle Justice, l'offense et le châtiment « sont inséparables et ne forment qu'un même événement, parce « qu'il n'y a pas de distinction réelle entre l'action et les consé- « quences qui en résultent...

« Karma, c'est-à-dire, nos actes passés, nous ramène à la vie « terrestre. La demeure de l'Esprit varie selon son Karma ; et ce « Karma, qui change sans cesse, défend, par conséquent, un long « séjour dans une même condition. Aussi longtemps que l'action « est guidée par des motifs égoïstes et matériels, l'effet de cette « action se manifeste par des Renaissances physiques. Il n'y a que « l'homme parfaitement affranchi de tout égoïsme qui puisse échap- « per à la gravitation de la vie matérielle ; et bien que peu de per- « sonnes en soient arrivées là, c'est pourtant le but vers lequel se « dirige l'humanité. »

Nous terminons ici ce premier chapitre, espérant que le lecteur voudra bien ne pas se contenter de lire, mais qu'il réfléchira ; le vrai Savoir ne s'acquiert que par la méditation.

Nous avons tâché de montrer le but de la souffrance : *l'évolution de la Soi-Conscience*. Le Rayon qui émerge de l'Absolu ne possède aucune qualité ; il est encore l'Absolu, il ne peut donc posséder cette conscience qui est l'apanage des êtres individualisés, qui ne peut être acquise que par le passage du rayon monadique à travers les

« contraires » de l'Univers manifesté, et sans laquelle ne peut exister cette notion du « Moi » qui seule rend possible l'*Immortalité Soi-Consciente*.

Mettre en lumière le but, la nécessité, l'utilité de la douleur, n'est qu'une moitié de la tâche ; il faut expliquer la cause de sa répartition si inégale et en apparence si injuste. Nous avons alors aperçu la Volonté et l'Intelligence humaine troublant plus ou moins profondément l'universelle Harmonie et recueillant tôt ou tard les fruits des germes semés.

Beaucoup de maux, — ceux des enfants en particulier, — ne pouvant trouver leurs causes dans la vie actuelle, on a été obligé, pour les expliquer, d'admettre la nécessité rigoureuse d'existences antérieures.

Enfin quelques aperçus sur *Karma* ont essayé de soulever le voile sur quelques points de sa merveilleuse et incessante opération.

Nous allons maintenant passer en revue une autre série de preuves de la Réincarnation : — les certitudes de la raison et de la science.

Dr Pascal

(*à suivre*).

RÉMINISCENCES

DE H. P. BLAVATSKY ET DE LA « DOCTRINE SECRÈTE »

(*Suite*)

CHAPITRE VIII.

Une tentation se présenta un jour ; des journaux russes lui offraient une forte somme annuelle, en retour de sa collaboration. Elle pouvait écrire sur l'Occultisme ou sur n'importe quel sujet, lui disait-on ; l'important était qu'elle voulût contribuer à la rédaction. C'était le gage d'une confortable tranquillité pour tout le reste de sa vie. Deux heures de travail par jour suffisaient amplement à ce qu'on lui demandait ; mais alors la *Doctrine Secrète* n'aurait pas été écrite. Je lui proposai un compromis et lui demandai s'il ne lui serait pas possible d'accepter cet engagement, tout en continuant son travail théosophique. « Non ! mille fois non ! me répondit-elle. Pour écrire un ouvrage pareil à la *Doctrine Secrète*, j'ai besoin d'avoir toutes mes pensées dirigées dans le sens de ce courant. Il m'est déjà difficile, gênée que je suis par ce vieux corps malade et usé, d'avoir tout ce que je veux ; songez donc quelle serait la diffi-

culté, si j'avais à changer sans cesse les courants dans diverses directions. Je n'ai plus en moi ni vitalité ni énergie. J'en ai trop donné à l'époque où je produisais mes phénomènes. »

« Pourquoi donc, alors ces phénomènes, lui dis-je ? »

« Parce que les gens étaient continuellement à m'ennuyer, répondit-elle. C'était un éternel : » « Oh ! matérialisez ceci, ou faites-moi entendre la clochette astrale, » et ainsi de suite, et je n'aimais pas à les désappointer. J'agréais leurs demandes. Aujourd'hui, j'en souffre. » Et la lettre fut écrite en Russie, portant le refus de cette offre splendide : un sacrifice de plus pour que la Société Théosophique pût vivre et prospérer. Bien des personnes m'ont fait remarquer, à des époques différentes, combien il leur semblait fou que les phénomènes eussent toujours été liés à la Société Théosophique et que H. P. B. eût si souvent perdu son temps à de pareilles trivialités. A ces observations H. P. B. faisait invariablement la même réponse ; c'est que, au moment de la fondation de la Société Théosophique, il était nécessaire d'attirer sur elle l'attention du public, et que le meilleur moyen, c'était les phénomènes. Si, dès le début H. P. B. s'était donnée simplement comme professeur de philosophie, elle aurait attiré bien peu d'étudiants, car, il y a vingt ans, bien peu d'individus en étaient au point actuel. La liberté de la pensée et des croyances était chose rare, et l'étude et la reflexion nécessaires à une appréciation sérieuse de la Théosophie les auraient fait reculer d'effroi. Le niveau de l'éducation était plus bas qu'aujourd'hui, et il fallait absolument une attraction, comme celle de l'amour du merveilleux, pour éveiller en eux l'intérêt initial qui devait les conduire plus tard à une réflexion plus profonde. C'est pourquoi les phénomènes inaugurèrent la Société, et, une fois cet élément introduit, on eut beaucoup de peine à s'en débarrasser, même lorsqu'il eut rempli son rôle. Tout le monde voulut être témoin de merveilles, et lorsqu'on n'en montrait point, on s'en allait colère et indigné.

Nous avions, à Wursburg, un petit, mais confortable appartement ; les chambres étaient hautes, spacieuses et au rez-de-chaussée pour faciliter l'entrée et la sortie de H. P. B. ; mais, pendant tout le temps que je demeurai chez elle, je ne pus la décider à sortir que trois fois. Elle paraissait aimer ces promenades en voiture, mais elle se fatiguait tellement pour s'y préparer, qu'elle les considérait simplement comme une perte de temps. Quant à moi, j'avais l'habitude de sortir, chaque jour, pendant une demi-heure, quand je le pouvais ; je sentais que l'air et l'exercice étaient nécessaires à ma santé.

Je me rappelle à ce propos un incident curieux qui m'arriva pendant une de ces promenades. Je marchais dans l'un des quartiers les plus fréquentés de la ville, lorsque, en passant devant un parfumeur, j'aperçus quelques savons dans une coupe de l'étalage. Je me souvins qu'il m'en fallait, j'entrai et en achetai un. Je vis le vendeur l'envelopper de papier ; je le pris, je le mis dans ma poche, et



je continuai ma route. En entrant chez moi, j'allai droit à ma chambre, sans voir H. P. B., et je quittai mon chapeau et mon manteau. Je pris le paquet dans ma poche, je déliai la ficelle et ouvris le petit ballot ; je trouvai au fond un petit morceau de papier plié. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il fallait aimer prodigieusement la réclame pour placer ainsi des prospectus sous un morceau de savon. Je me rappelai alors, tout-à-coup, que j'avais vu le commis envelopper le savon et qu'il n'y avait certainement point place de réclame. Cela me parut étrange. Le papier était tombé, je me baissai pour le ramasser ; je l'ouvris et y trouvai quelques remarques à mon adresse, en l'écriture du Maître de H. P. B., écriture que déjà j'avais vue souvent. C'était l'explication de certains evènements qui m'avaient intriguée pendant plusieurs jours, et quelques indications sur ma conduite future. Ce phénomène m'intéressait tout particulièrement, parce qu'il s'était produit à l'insu de H. P. B. et indépendamment de sa volonté ; car, comme je m'en assurai plus tard, elle était tranquillement occupée, à ce moment, à écrire à son bureau dans son cabinet de travail. Depuis la mort de H. P. B. plusieurs personnes ont reçu des lettres du même Maître, ce qui prouve que son action n'est pas liée à celle de H. P. B. Mais il est intéressant d'en avoir eu la preuve, pendant sa vie, aussi vais-je rapporter un autre incident dans lequel se produisit un phénomène semblable.

Le Dr Hartmann m'avait écrit pour me prier de vouloir bien m'assurer auprès du Maître d'une affaire qui le touchait personnellement. Je montrai sa lettre à H. P. B., lui demandant si elle voulait la faire parvenir. « Non, me répondit-elle ; voyez ce que vous pourrez faire vous-même. Placez-là sur le portrait du Maître, et s'il consent à répondre à Hartmann, la lettre sera prise. » Je fermai la porte de la chambre de H. P. B. et j'allai à mon bureau sur lequel se trouvait un portrait à l'huile du Maître ; je plaçai la lettre dans la rainure du cadre, je pris un livre et me mis à lire, pendant une demi heure, sans que personne entrât dans ma chambre. Lorsque je regardai de nouveau, la lettre était partie. Plusieurs jours se passèrent sans réponse. Un matin, parmi les lettres du courrier, j'en trouvai une du Dr Hartmann, et je remarquai combien elle était volumineuse, et combien il était étonnant qu'on ne l'eût pas affranchie davantage. En ouvrant l'enveloppe, je trouvai d'abord la lettre du Docteur que j'avais placée dans le cadre du portrait, puis la réponse du Maître aux questions de Hartmann, et enfin la dernière lettre du Docteur, sur la marge de laquelle se trouvaient des annotations en l'écriture du Maître et se rapportant à son contenu. Sur l'extérieur de la lettre, se trouvait un sceau, avec la signature du Maître précipitée sur l'enveloppe.

Des phénomènes analogues se produisaient constamment. Les ettres que nous recevions portaient fréquemment des annotations de l'écriture du Maître, commentant la matière de ces lettres ; d'au-

trefois elles disparaissaient pour plusieurs jours et nous retournaient ensuite avec des remarques sur leur contenu.

La première fois que le phénomène se produisit, je fus extrêmement surprise. Un matin de bonne heure, pendant le petit déjeuner, H P B. reçut plusieurs lettres qu'elle se mit à lire aussitôt. (C'est le premier courrier qui nous apportait la correspondance). Il y avait à mon adresse une lettre de Suède, qui m'embarrassait un peu. Ne sachant qu'y répondre, je la plaçai sur une petite table à côté et continuai mon déjeuner, tout en pensant à cela. Je terminai rapidement le repas et,en me dressant,je portai la main sur la table, pour y prendre ma lettre. Elle n'y était plus. Je cherchai au-dessous de l'assiette, par terre, dans ma poche, mais je ne la trouvai nulle part. H. P. B. qui lisait sa lettre russe, leva les yeux et me dit : « Que cherchez-vous ? »

« Une lettre que j'ai reçue ce matin, » lui dis-je. « Inutile de la chercher plus longtemps, ajouta-t-elle tranquillement; le Maître était à vos côtés et je l'ai vu prendre une enveloppe. »

Trois jours se passèrent sans nouvelle de la lettre, lorsqu'un matin, pendant que j'étais sérieusement occupée à écrire dans la salle à manger, je l'aperçus tout-à-coup devant moi, sur le buvard ; il y avait sur la marge des commentaires et des indications sur ce que je devais faire, et l'expérience me prouva plus tard combien le conseil était sage. J'ai trouvé d'ailleurs qu'il en était toujours ainsi ; et si j'avais toujours suivi les avis qui me venaient de cette source, j'aurais évité des pertes d'argent et pas mal d'ennuis et de tourments. Voici comment.

J'avais acheté, en Suède, quelques années auparavant, une petite propriété sur le bord de la mer, dans un endroit charmant. J'employai beaucoup de temps et de réflexion à réparer, à meubler la maison, et à arranger les jardins et le parc, dont j'étais très fière. H. P. B. me dit, un jour : « Je m'étonne que vous ne vendiez pas votre propriété de Suède ; vous seriez plus libre dans votre travail théosophique. » — « Ah ! répondis-je, comment pouvez-vous me demander pareille chose, H. P. B. !

« Après toute la peine et toutes les dépenses qu'elle m'a coûtées, je ne tiens pas à m'en séparer et de plus je suis sure que mon fils s'y opposerait. Et probablement aussi je trouverais difficilement acquéreur. » H. P. B. reprit :

« Le Maître a voulu que je vous fasse savoir que si vous vouliez mettre de suite votre propriété en vente vous en retireriez le prix qu'elle vous a coûté. Il vous le fait dire, parce qu'il sait que vous désirez travailler pour la Théosophie et que vous vous éviteriez beaucoup d'ennuis, en vendant immédiatement. Je ne l'écoutai pas. Je me disais interieurement : H. P. B. veut que je vende ma propriété pour me lier plus étroitement à la Théosophie. Mes amis m'écrivent de tous côtés pour m'avertir, prétendant que c'est une vieille intrigante qui fait de la psychologie sur moi et se sert du



nom du Maître pour berner ma crédulité et me forcer à lui obéir. Voici une belle occasion pour montrer que je sais conserver ma libre volonté et toute mon indépendance d'action. Je passai donc outre. Mais j'eus à m'en repentir plus tard, car j'appris que si j'avais mis ma propriété en vente, à ce moment, j'aurais pu la vendre très avantageusement et que mon fils n'aurait fait aucune objection. Il me poussait, en effet, à la vendre ce que je fis quelques années plus tard, avec grosse perte et après beaucoup de peines et d'ennuis.

(*à suivre*) CONSTANCE WACHTMEISTER.

L'HOMME

D'APRÈS SANKARACHARYA

Il n'y a qu'une Réalité, Parabrahm-Atma, ayant pour essence indivisible Sat, Chit, Ananda, c'est-à-dire que cette Réalité suprême *est* (*sat*), qu'elle est *consciente* (*chit*), qu'elle est *bienheureuse* (*ananda*). Le terme bienheureux (*ananda* est une expression abstraite employée par les Hindous pour signifier la *volonté d'être*. Vouloir être, c'est se trouver heureux comme l'on est, la félicité de sa condition d'existence est une déterminante de la volonté d'être, du vouloir continuer d'être.

Une des grandes difficultés présentées aux intellects européens par la philosophie hindoue, c'est sa coutume de désigner les choses par une seule de leurs caractéristiques, laquelle se trouve impliquée dans les autres plus manifestes, comme ici par exemple où la *volonté d'être*, qui est la volonté à l'état pur, celle qu'a retrouvée Schopenhauer, est désignée par *ananda*, la félicité, racine de la volonté.

Aussi l'étude des philosophies hindoues est-elle une excellente gymnastique pour l'entendement, qui, en Europe, en était réduit, depuis la philosophie allemande de notre siècle, à tourner perpétuellement sur la même piste, comme un cheval de manège.

En dehors d'Atma-Brahma, tout est illusoire, comme le serpent qu'on croit voir dans une corde, comme l'homme ou le fantôme qu'on croit voir au crépuscule dans un arbre, au bord du chemin, comme la lune qu'on aperçoit dans l'eau d'un étang et qu'un ignorant pourrait prendre pour la lune réelle.



L'univers n'est formé que d'apparences reposant sur l'unique Réalité, Atma ou Brahma. La première apparence d'Atma, l'esprit, est *Avidya*, l'ignorance, ou *Mulaprakriti*, la matière primordiale qu'on nomme encore *Maya*, l'illusion, lorsqu'on la considère comme la totalité des êtres différenciés.

Prakriti, la matière universelle, est un aspect d'Avidya. Elle a trois qualités ou propriétés, les trois *gunas*, qui sont *Satva*, la pureté, *Tamas* la saleté ou obscurité, et *Rajas* le mélange des deux autres.

Atma ou Purusha, l'Esprit, existe dans Avidya et dans Prakriti, puisqu'elles ne sont que ses apparences, d'où suit qu'Atma existe en toutes choses. Il n'y a donc pas de matière morte, de matière qui ne soit spiritualisée, qui ne soit une des manières d'être de l'Esprit. Prakriti, la matière constituante de l'univers manifesté, existe sous cinq modes, qui sont les *Tatwas* ou réalités matérielles; ce sont *akasa*, l'espace ou le vide, donnant naissance au son; *vayu*, le volume, donnant naissance au mouvement ; *taijas*, l'expansion du volume, donnant naissance à la chaleur et à la lumière, produisant la forme ; *apas*, la contraction du volume, donnant naissance au froid et à la saveur ; *prithvi*, la fixité du volume, obtenue par l'équilibre de l'expansion et de la contraction et donnant naissance à la résistance et à l'odeur.

A l'état pur, les tattwas forment les mondes subtils ; par leur mélange, ils forment les mondes grossiers, physiques. Ce mélange, *panchikarana*, se fait ainsi : étant données des quantités égales des cinq tattwas, chacune d'elles se divise par moitié ; l'une de ces moitiés reste à l'état pur ; l'autre moitié se subdivise en quatre portions, chacune desquelles s'unit à une portion pareille de chacun des autres tattwas ; chacun des tattwas physiques se trouve ainsi un corps formé de molécules à huit atomes ; l'akasa par exemple contient quatre atomes d'akasa unis chacun à un atome des quatre autres tattwas ; c'est le tattwa qui fournit quatre atomes à la molécule constituante qui donne son nom à l'espèce de matière résultant de la combinaison. Ces éléments sont ceux de l'alchimie, qui n'en comptait que quatre, parce qu'elle ne tenait pas compte du vide ou espace, qui est pourtant un élément constituant de tous les corps, l'élément primordial de la matière. La terre des alchimistes est prithvi, leur eau est apas, leur feu est taijas, leur air est vayu. Leurs travaux ont souvent abouti à des échecs, par suite de l'erreur qui leur faisait attribuer le mouvement au feu et non à l'air, erreur partagée encore par nos chimistes, imaginant que l'oxygène est la partie la plus importante de l'air, alors qu'il n'en est que le calorique latent, et pensant que l'azote, qui est l'air véritable, la *mouvance*, est une substance inerte. Bien qu'ils soient parvenus à cette conception philosophique que toutes choses sont des modes du mouvement, voulant dire de la mouvance, cause du mouvement qui est un résultat complexe, ils n'ont pas encore perçu,



au plan physique, l'identité de l'azote et de la mouvance. Ceux d'entre eux qui voudront entreprendre des recherches dans cette voie trouveront rapidement que le savoir occulte est autre chose qu'une collection de vaines verbosités. Plus tard, leurs descendants arriveront à la conception encore plus philosophique que toutes choses ne sont que des modes de l'espace, du vide.

Tous les mondes grossiers, les planètes, sont formées des tatwas à l'état mélangé qui, par leurs combinaisons, fournissent toutes les espèces de matière, notamment celles qui composent notre corps physique, formé de moëlle, d'os, de graisse, de chair, de chyle et de sperme, qui sont façonnés en pieds, bras, poitrine, dos, tête et organes. Il est construit dans le but de mettre son possesseur en rapport avec le monde grossier, pour qu'il en obtienne la connaissance ; notre corps a deux facteurs, la matière grossière et karma ; son possesseur est le *moi*, qui en a conscience ou connaissance dans l'état de veille. Notre corps est soumis à six conditions qui sont : l'existence dans le temps, la naissance, la croissance, la maturité, la décrépitude et la mort ; c'est de lui que dépendent les innombrables arrangements sociaux, tels que la caste, la condition, l'honneur, la disgrâce, l'adulation, le pouvoir, la pauvreté, la servitude et le reste, en un mot les rapports du moi avec l'ambiance physique. Tous les phénomènes de la vie sociale se rapportent au corps, sont conditionnés par lui, et ces phénomènes ont *karma* pour raison d'être, pour force déterminante.

Le corps a cinq sens, organes de perception, qui sont : les oreilles, la peau, les yeux, la langue et le nez ; il a cinq organes d'action correspondants qui sont l'appareil vocal, les mains, les pieds, l'anus, l'appareil génital.

L'homme ne consiste pas seulement en son corps grossier et en son moi ; il a un corps de matière subtile, fait avec les tattwas à l'état pur, façonnés aussi en organes de perception qui sont : l'ouïe, le toucher, la vue, le goût, l'odorat ; et en organes d'action correspondants, servant à projeter au dehors ce qui est entré dans l'homme interne par les organes de perception communiquant avec le monde physique par les cinq portes à deux battants des sens.

En outre des organes de perception et d'action, le corps subtil contient encore autre chose : *prana*, la vie, différenciée en cinq souffles, qui sont *prana*, *apana*, *vyana*, *udana*, *samana*.

Le corps subtil nommé Suksma Sharira est le siège de l'intelligence ou conscience, nommée *Antahkarana*.

Il entre encore un autre corps subtil dans la constitution de l'homme, c'est le *Karana sharira*, formé de la matière primordiale, *Avidya*, non différenciée en tattwas, et qui est le siège, le véhicule, de la monade individuelle, *Jivatma* qui est l'Atma universel, ou tout au moins son premier reflet.

On peut aisément supposer que, dans un être formé par les combinaisons de tant d'éléments grossiers et subtils, ces éléments peu-



vent s'arranger, se grouper de diverses façons, et c'est ce qui arrive, en effet ; on nomme *Koshas*, gaînes, fourreaux, enveloppes, les divers arrangements pris par les éléments constitutifs de l'homme. Ils sont au nombre de cinq :

L'Anamayakosha, qui est le corps grossier ;

Le Pranamayakosha, qui est formé par les cinq souffles vitaux, prana, infuses dans les cinq organes d'action subtils. Ceux-ci se trouvent naturellement engainés dans leurs correspondants de l'anamayakosha, d'où résulte que c'est au moyen du pranamayakosha que le moi est producteur de toutes nos actions au plan physique.

L'intelligence est elle-même un composé ou, si l'on veut, une substance à plusieurs modes, à plusieurs aspects ; son aspect total, quand on la considère d'ensemble, est désigné par le mot Antahkarana ; les composants sont *manas*, *buddhi*, *chitta* et *ahankara*.

Manas est l'aspect *douteur* de l'intelligence. Ici nous retrouvons le procédé de la philosophie hindoue qui consiste à prendre une seule caracteristique pour désigner une chose. Qu'est-ce que le doute ? C'est l'embarras du choix entre au moins deux choses ; le Manas ne peut douter qu'à condition d'avoir en lui ou devant lui plusieurs choses. Quels sont les éléments primaires possédés par notre intelligence ? Les perceptions. Manas est donc la faculté de perception. Douter c'est comparer, c'est passer d'une chose à l'autre, pour voir en quoi elles se ressemblent et en quoi elles diffèrent : Manas est donc aussi la comparaison. Budhi est le juge qui décide, l'affirmateur, ce que la psychologie européenne appelle le jugement. Qu'on juge une fois ou qu'on juge dix fois de suite, c'est toujours juger ; un raisonnement est une suite de jugements ; Buddhi est donc encore le raisonnement. Qu'est-ce que raisonner ? C'est faire usage de sa raison, c'est la mettre en action, Buddhi est donc encore la raison.

Chitta concentre l'intelligence sur son propre intérêt, en d'autres termes, fait voir à l'intelligence ce qui se passe en elle, ce qui veut dire la rend consciente ; Chitta est donc la faculté par laquelle nous savons que nous sommes des êtres conscients ; nous ne pouvons être conscients que de ce que nous sommes, l'intelligence ne peut être consciente que de ce qui est en elle, de ce qui s'y passe ; entre autres choses, il s'y produit la conscience qu'elle a d'elle-même ; elle a donc conscience d'être consciente, en plus de la conscience des phénomènes qui apparaissent en elle. C'est ce fait que Sankaracharya donne comme caractéristique de Chitta, en disant qu'elle concentre l'intelligence sur son propre intérêt. Les Hindous sont de subtils penseurs et pour les comprendre nous avons besoin d'affiner notre intellect. Les procédés d'abstraction de Hegel, par suite desquels on le trouve si obscur et qui lui ont attiré les virulentes apostrophes de Schopenhauer, sont d'un usage courant, on peut dire banal, dans la philosophie hindoue. Cette constatation pourra rendre les penseurs européens plus modestes et les empê-



cher de continuer à considérer nos frères de l'Inde comme des barbares. Des gens qui s'y connaissent assurent que les Chinois, les Japonais, les Coréens, ne sont pas des penseurs moins subtils et moins profonds que les Hindous; et des ignares d'Europe sont naïvement convaincus qu'ils sont d'une race immensément supérieure à ces nations-là.

Ahankara, c'est le moi, Ego, la conscience que nous avons de nous, la faculté par laquelle nous attribuons à nous tout ce qui se passe dans notre intelligence. C'est par l'Ahankara que nous savons être des personnes, des individus, quelque chose de distinct de l'ambiance. C'est l'Ahankara que produit la notion de séparativité, qui nous empêche de comprendre que nous sommes constituées par une affluence incessante de ce qui constitue l'ambiance et que, par conséquent, nous sommes fondus avec elle, nous ne faisons qu'un avec elle. C'est l'Ahankara qui est le soutien de notre personnalité, de la naissance à la mort.

A tous il nous est arrivé de regarder couler l'eau dans une rivière, dans un ruisseau ; nous l'avons fait avec plus ou moins d'attention ; mais nous avons tous remarqué ces petits tourbillons en forme d'entonnoir qui apparaissent dans l'eau de la rivière ou du ruisseau, quand un obstacle est rencontré par son courant. On ne peut mieux comparer une personnalité et même une individualité qu'à un de ces tourbillons ; l'Ahankara est la conscience que ce tourbillon a de son existence, conscience qui détermine en lui la croyance qu'il existe indépendamment de l'eau de la rivière ou du ruisseau, qu'il en est totalement distinct, que toute la raison de son existence est en lui-même, qu'il possède seul toutes les conditions qui la déterminent, ce qu'il prouve en se mouvant dans une direction différente de celle du mouvement général de l'eau, si différente parfois qu'il va jusqu'à remonter le courant.

Le *Manas*, infusé dans les organes de perception subtils, forme le *Manamayakosha*, qui est enfermé dans le Pranamaya.

Le *Vignanamayakosha* est constitué par *Buddhi* répandu dans ce qui est perçu, dans le contenu du corps subtil, tattwas, dont il perçoit les modes : son, volume, forme, saveur, odeur, lesquels modes sont les qualités de la matière. Buddhi est le connaisseur des qualités ; la raison ne connaît pas autre chose que des qualités ; dans son domaine elle n'opère que sur des abstractions. Ce Kosha est engainé dans le précédent.

Que nous fournit une perception, celle d'un arbre par exemple ? une image formée d'éléments divers qui s'établit dans Manas ; cette image, contenant différentes portions, peut être analysée ; pour la décomposer en ses parties, on dit : cet arbre est grand ; son écorce est grise ; ses branches sont longues ; ses feuilles sont vertes. Cette analyse est une suite de jugements, et nous savons que c'est Buddhi qui juge ; pour juger, il faut savoir ce que c'est que la grandeur, la couleur grise, la longueur, la couleur verte ; ces choses-là

sont des qualités, des apparences produites par le mélange des tattwas. Si Buddhi était ailleurs que dans les tattwas, il n'aurait pas pour fonction la connaissance des qualités.

Enfin l'*Anandamoyakosha* est constitué par la matière primordiale, *Avidya*, l'ignorance, dans laquelle se tient *Jivatma*, la monade humaine, le moi supérieur, réflexion du Soi universel Atma, ou identique à lui, entourée d'Antahkarana, la conscience ou intelligence.

Nous sommes surtout des êtres intelligents, des êtres développant actuellement, d'après le bouddhisme ésotérique, Manas, dans lequel il faut probablement voir l'Antahkarana de Sankaracharya. Les philosophes védantins ont d'ailleurs protesté depuis longtemps contre la nomenclature des sept principes donnée par le bouddhisme.

Pendant la veille, nous sommes conscients jusque dans notre corps physique, par Ahankara et Manas principalement, quoique l'intelligence toute entière prenne part à tous les phénomènes qui se produisent en elle, dans l'état de veille. Nous ne percevons guère quoi que ce soit sans juger, sans avoir conscience de notre perception et de notre jugement et sans savoir que c'est nous qui percevons, jugeons et avons conscience de tout cela.

Durant le sommeil, notre conscience se retire du corps physique, où reste seulement Prana, les cinq souffles vitaux, et se localise dans le corps subtil, *Suksma sharira*. La condition caractéristique de ce corps est l'état de rêve, distingué de celui de veille par la manière d'agir des sens et organes subtils, affranchis de la coopération des sens et organes grossiers. Le corps subtil est le champ de manifestation des désirs, aussi bien pendant la veille que pendant le sommeil ; dans le rêve, ce qui vient en manifestation, c'est la resultante de nos desirs de l'état de veille, en d'autre termes, c'est la réalisation astrale de ce que nous avons désiré, souvent sans y faire attention, quand nous avions conscience du monde physique. Cela forme une réalité subtile ; c'est un façonnement du monde astral, comme nos actes au plan physique en sont un du monde grossier. Dans le rêve, le Manas perçoit le monde astral, comme dans la veille il perçoit le monde physique.

Le monde n'existe pour nous qu'en tant que nous le percevons ; pour nous, c'est donc Manas qui est le producteur du monde.

Sankaracharya l'explique ainsi :

» Dans le rêve, où il n'y a pas de réalité materielle, on entre dans un monde de jouissances par le pouvoir du Manas. Il en est de même dans la vie de veille.

» Tout le monde sait que, lorsque le Manas est plongé dans le sommeil sans rêves, rien ne reste, rien n'existe. D'où suit que le contenu de notre conscience est créé par le Manas.

» Par le corps grossier et le corps subtil, le Manas crée les objets des désirs et produit perpétuellement des différences de corps, de caste, de condition et de race. »



Nous ne sommes pas seulement des être perceptifs; nous sommes encore des être actifs, consciemment actifs, et c'est par nos désirs que nous agissons.

» Le Buddhi, combiné avec l'essence des organes de perception (c'est-à-dire avec les propriétés des tattwas, son, volume, forme, saveur, odeur) devient le *Vijnanamayakosha*, dont la caractéristique est l'action et qui cause la succession de la naissance et de la mort. »

» La modification de Prakriti (les propriétés des tattwas) avec la force accompagnant *Chita pratibimba* (Jiva ou monade) est appelée Vijnanamaya et possède les facultés de connaissance (Gnyanasakti) et d'action (Kryasakti) : ses fonctions sont de faire apparaître le corps, les organes et le reste, comme étant le moi. »

Comment pouvons-nous agir consciemment ? Par les conceptions que nous possédons ; c'est Buddhi qui les produit ; il est donc une des conditions déterminantes de l'action. Normalement nous consultons notre raison pour agir.

L'Antahkarana, l'intelligence, n'est pas la partie essentielle de notre être : cette partie est *Jiva*.

On pourrait comparer Jiva à une lentille concentrant la lumière rayonnée par Atma; cette lumière est ensuite répandue sur Antahkarana, dont les quatre faces la réfractent diversement dans les différents Koshas. Cette lumière est à la fois connaissance (Gnyana) et activité (Kriya). Par la face Ahankara de notre intelligence, elle est réfractée dans tous les organismes, même le corps grossier, avec des rayons diffus plus ou moins nombreux venant des autres faces ; c'est pourquoi nous considérons notre corps grossier comme étant nous-mêmes ; le corps subtil (Suksma sharira) forme un halo autour du corps physique. Ce fait, affirmé par les philosophes hindous, a été constaté expérimentalement par le colonel de Rochas, dans ses recherches sur l'extériorisation de la sensibilité ; la réfraction d'Ahankara peut dépasser notre peau et occuper tout le corps subtil ; cela explique à la fois les phénomènes de sensations éprouvées à distance du corps qu'à produits M. de Rochas et ce fait, baroque en apparence, qu'on rencontre des gens considérant leurs habits comme partie intégrante de leur individu, si intégrante qu'à leurs yeux elle en est le principal élément. Ceux-là ont encore du chemin à faire pour réussir à grimper hors de l'illusion, pour que leur tête émerge au dessus de l'océan de Maya.

Par sa face manasique, la conscience envoie la lumière qu'elle reçoit de Jiva dans les organes de perception du corps subtil, l'ouïe, le toucher, la vue, le goût, l'odorat. Percevoir, c'est distinguer les choses les unes des autres ; le Manas nous fait distinguer le moi et le mien et toutes les choses qui nous entourent : « Dans la forêt des objets rôde le grand tigre appelé Manas. » Manas est la porte de la conscience par laquelle entrent en elle les objets de nos perceptions ; ces objets ne sont pas les choses perçues, l'idée d'un arbre

n'est pas un arbre, c'en est seulement une image, une peinture, une statue, si l'ont veut, faite en matière mentale, qui est Prakriti, dans un état différent de celui où elle se trouve au plan physique. Nos perceptions, quoique des images du monde physique, en nous en tenant à l'opinion du sens commun, sont des choses et des êtres tout aussi réels que ceux qui nous entourent sur le plan grossier ; ces choses et ces êtres ont pour domaine, pour lieu d'existence, le monde mental, dans lequel l'intellect de chacun de nous est un endroit particulier, comme dans le monde physique une source, une fontaine, un étang, sont des endroits particuliers dans lesquels se tient l'eau.

Jiva envoie toujours la même lumière sur les diverses faces de l'intelligence ; la réfraction a des qualités qui dépendent de l'état de ces faces.

Nos opinions ou convictions étant le point de départ de nos actions conscientes, c'est-a-dire volontaires, c'est Buddhi qui est la faculté active de notre intelligence, celle par laquelle passe Kriya-Sakti, la force créatrice qui, dans l'homme, s'appelle volonté. Plus Buddhi est développé, plus nous sommes capables d'action ; c'est pourquoi les Yoguis cherchent à le développer ; quand ils y sont parvenus, ils produisent des actions que nous considérons comme des merveilles, des miracles, par la simple raison que nous sommes dépourvus des conceptions par lesquelles il les produisent, comme un nègre du Centre Africain est dépourvu des conceptions permettant aux Européens de fabriquer des locomotives.

Buddhi, au moyen des propriétés des tattwas, actionne Prana et lui fait produire nos actions au physique. C'est là l'explication des pouvoirs occultes de la matière subtile, dont Madame Blavatsky a si souvent parlé. Ces pouvoirs sont tout à fait naturels ; ils nous paraissent merveilleux, uniquement parce que nous n'en avons pas connaissance ; un des buts du developpement occulte est l'acquisition de cette connaissance. Les exercices de la Yoga sont des moyens d'arriver à la perception et à la compréhension des tattwas ; une fois qu'on y est parvenu, on a le pouvoir de les agencer rationnellement pour obtenir des résultats voulus, comme un menuisier agence rationnellement des pièces de bois pour fabriquer un meuble.

Les différentes faces de l'intelligence, Antahkarana, réfractent la lumière envoyée par Jiva, d'une façon qui est en rapport avec le développement intellectuel de chacun de nous, en sorte que les lumières réfractées se mélangent plus ou moins et donnent à nos perceptions et à nos actions des degrés variables de conscience, d'egoïsme, de raison, de volonté.

GUYMIOT



LA SCIENCE DU SOUFFLE [1]

(*Suite*).

52. Toute charité faite par le sage, pendant que l'haleine souffle par la narine gauche, se multiplie des millions et des millions de fois en ce monde.

53. Que le Yogui regarde attentivement son visage, afin de connaître le mouvement du soleil et de la lune.

54. Qu'il médite sur le tatwa, pendant que le Prana est calme, jamais quand il est troublé ; son désir sera accompli ; il obtiendra un grand bénéfice et la victoire.

55. Aux hommes pratiquants, qui gardent toujours le soleil et la lune dans l'ordre convenable, la connaissance du passé et de l'avenir devient aussi facile que s'ils les tenaient dans leur main.

56. Dans la narine gauche, l'haleine est comme l'*amrita* (nectar) ; c'est la grande nourrice du monde. Dans la narine droite, qui donne le mouvement, le monde renaît sans cesse.

57. Le nadi du milieu, le Sushumna, se meut cruellement et il est très mauvais pour tous les actes ; partout, dans les actes favorables, le nadi gauche donne de la force.

58. Quand on sort, le *gauche* est favorable ; quand on entre, c'est le *droit* ; il faut savoir que la lune est paire, le soleil impair.

59. La lune est femelle, le soleil est mâle ; la lune est brillante, le soleil sombre. Pendant que coule le nadi lunaire, il faut faire les actes calmes.

60. Pendant que coule le nadi solaire, il faut faire les travaux rudes ; pendant que le Sushumna coule, il ne faut faire que les actes nécessaires à l'acquisition des pouvoirs psychiques et au salut.

61. Dans la quinzaine brillante (du premier au dernier quartier), la lune paraît la première ; dans la quinzaine sombre (dernier quartier au premier), c'est le soleil qui paraît d'abord ; en partant du premier jour lunaire, ils se lèvent l'un après l'autre, tous les trois jours.

62. La lune et le soleil ont chacun la durée blanche (nord, en haut) et la durée noire (sud, en bas) de deux *gharis* et demi. Ils coulent l'un après l'autre, durant les 60 gharis d'un jour.

63. Chacun, pendant un ghari (24 minutes), les cinq tatwas coulent. Les jours commencent avec le *Pratipat* (premier jour lunaire). Quand leur ordre est renversé, l'effet est contraire.

[1] Voir le n° du *Lotus Bleu* du 27 mai 1894.

64. Dans la quinzaine brillante, le nadi gauche est puissant; durant la quinzaine sombre, le droit; que le Yogui les fasse apparaître dans l'ordre, en commençant au premier jour lunaire.

65. Si l'haleine se lève avec la lune et se couche avec le soleil cela confère de bonnes qualités; au cas contraire c'est l'opposé.

66. Faites coucher la lune tout le jour et le soleil toute la nuit; celui qui pratique ainsi est sans nul doute un Yogui.

67. La lune est modérée par le soleil et le soleil par la lune; celui qui sait cela marche, en un moment, sur les trois mondes.

68. Les jeudis, vendredis, mercredis et lundis, le nadi gauche donne du succès dans toutes les actions, surtout pendant la quinzaine brillante.

69. Les dimanches, mardis ou samedis, le nadi droit donne du succès, dans tous les actes rudes, surtout pendant la quinzaine sombre.

70. Durant cinq gharis successifs, chaque tatwa fait son apparition.

71. Il y a donc douze changements, pendant le jour et la nuit. Le Taureau, le Cancer, la Vierge, le Scorpion, le Capricorne, les Poissons, sont dans la lune. (Dans ces signes, l'haleine commence par le nadi gauche).

72. Durant le Bélier, les Gémeaux, le Lion, la Balance, le Sagittaire, le Verseau, l'haleine se lève dans le nadi droit. Par là, on connaît le bien ou le mal.

73. Le soleil est concentré dans l'est et le nord, la lune dans l'ouest et le sud. Que personne n'aille à l'ouest ou au sud, pendant que coule le nadi droit.

74. Que personne n'aille à l'est ou au nord, pendant que coule le nadi gauche. Si on y va, on craindra les voleurs, et il y a danger de ne pas revenir.

75. Les sages qui désirent du bien ne devraient pas aller dans ces directions, à ces moments-là; car il y aura certainement de la souffrance et danger de mort.

76. Lorsque, durant la quinzaine brillante, la lune coule, cela est bon, cela donne du succès aux actes de douceur.

77. Lorsqu'à la place de la lune c'est le soleil qui se lève et réciproquement, les dangers et les querelles se présentent, et tout le bien disparaît. . . . .

82. Quand la lune se trouve, le matin et à midi, et dans la soirée le soleil, il y a toujours succès et bénéfice. Le contraire donne de la peine.

83. Quand le souffle est dans le nadi droit ou dans le gauche, le voyage sera heureux, pourvu qu'on parte du pied droit ou du pied gauche, suivant le cas.

84. Faire quatre pas (en partant du pied gauche), quand la lune coule, et cinq pas (en partant du pied droit), quand c'est le soleil, donne du succès dans les trois mondes.



85. Il faut faire un nombre de pas pair, pendant la lune, un nombre impair, pendant le soleil, en partant du pied du côté du nadi plein (dans lequel se trouve l'haleine).

86. Si on touche le visage, au réveil, avec la main du nadi plein, on est heureux dans ses désirs.

87. En recevant quelque chose de quelqu'un et en sortant de la maison, il faut prendre avec la main du nadi plein et partir du pied du même côté.

88. Il n'y aura pas de confusion, pas de querelles, pas de piqures par les épines ; il reviendra en bonne santé, sans accidents.

89. Ceux qui désirent le succès dans leurs entreprises doivent parler avec leurs professeurs, leurs parents, les rois, les ministres et tous ceux qui peuvent satisfaire leurs désirs, en tournant vers eux le côté plein du corps (gauche si l'haleine est dans la narine gauche. droit si l'haleine est dans la narine droite).

90. Ceux qui désirent le succès du bénéfice ou du bien-être doivent parler avec leurs ennemis, avec les voleurs, leurs créanciers et autres gens hostiles, en tournant vers eux la moitié vide du corps.

91. Il faut partir pour les pays lointains, pendant la lune, aux pays proches pendant le soleil. . . . .

94. Tous les rapports avec les gens méchants, malveillants, trompeurs, avec des maîtres en colère, des voleurs, etc. sont dangereux, si on tourne vers eux la moitié pleine du corps.

95. Dans les lointains voyages, la lune est favorable et fait réussir ; le soleil est bon, en revenant et au commencement de tout travail qui doit être fait rapidement.

Traduit du sanscrit.

RAMA PRASAD.

PHÉNOMÈNES DE H. P. BLAVATSKY

(*Suite*).

Un soir que je retournais à notre « lamaserie, » je m'arrêtai au Lotos Club pour y prendre du papier et des enveloppes à en-tête et m'en servir à la maison, en cas de besoin. J'arrivai en retard et H. P. B. dînait déjà avec M. Judge. Je posai le paquet de papeterie sur mon pupitre, dans notre cabinet de travail, séparé de la salle à manger par un mur sans ouverture, me hâtai de faire ma toilette et allai prendre ma place à table.



A la fin du dîner la conversation avait tourné sur les *précipitations*, et Judge demanda à H. P. B. si elle ne voulait pas nous faire le portrait de quelqu'un.

En allant au cabinet de travail, elle lui demanda quel portrait il désirait.

Judge répondit qu'il aurait voulu celui de ce Yogui que nous connaissions par son nom et dont il est parlé dans le *Monde occulte* et dans les *Incidents de la vie de Madame Blavatsky*. Nous savions que les Maîtres avaient un grand respect pour lui.

Elle alla vers mon pupitre, prit une feuille de papier à en-tête du club qu'elle partagea en deux, garda la moitié blanche et la posa sur son propre buvard. Elle fit tomber dessus la valeur d'un grain de la mine d'un crayon Faber, qu'elle étendit ensuite sur le papier par une friction circulaire de la paume de la main, pendant une minute environ, après quoi elle nous montra le résultat.

Le portrait demandé se trouvait sur le papier, et c'était une production de haute valeur artistique. Le Clear, le célèbre portraitiste américain, déclara que c'était une œuvre unique, un « individual, » dans le sens technique du terme, et qu'aucun artiste vivant de sa connaissance n'aurait pu en faire autant.

Le Yogui est représenté en *Samadhi*, la tête tournée un peu de côté, les yeux regardant au fond de lui-même, morts au monde extérieur, le corps paraissant dépourvu de vie.

Sa barbe et ses cheveux sont d'une longueur moyenne, ceux-ci dessinés si habilement qu'on *voit* au travers des bouctes, effet qu'on obtient dans de très bonnes photographies, mais difficile a produire avec la plume ou le crayon.

On ne peut savoir avec quelle matière ce portrait est tracé ; on dirait du crayon noir non estompé ou de la mine de plomb ; mais la surface n'est ni luisante, ni rayée, ni poussiéreuse ; il n'y a aucune trace de passage d'estompe ou de pointe de crayon ; en tenant le papier horizontalement au jour, on pourrait croire que la matière colorante se trouve sous la surface, qu'elle est fondue dans l'épaisseur du papier.

H. P. B. nommait le Yogui Tiruvala, mais, depuis que je demeure à Madras, j'ai pensé qu'elle voulait dire Tiruvalluvar, et que ce portrait, maintenant à la Bibliothèque d'Adyar, est réellement celui de ce philosophe révéré de l'ancienne Mylapur, qui était l'ami et l'instructeur des pauvres parias.

Je ne sais pas s'il est encore vivant, ou s'il est mort, mais ce qu'en disait H. P. B. porterait à croire qu'il vit toujours, chose qui paraîtra incroyable à tout le monde, sauf à des Hindous, puisqu'on dit que son *Kural* fut écrit il y a un millier d'années environ.

Dans l'Inde méridionale, il est placé au rang des Siddhas et comme les dix-sept autres on affirme qu'il vit encore dans les collines de Trivapati et de Nilguiri, d'où il surveille et protège la religion indoue.



Ainsi ces Grandes Ames, quoique invisibles, protègent par la puissance de leur volonté les amis de cette religion et ceux qui aiment l'humanité.

Que leur bénédiction soit sur nous.

Old Diary Leaves.

H. S. Olcott

(*à suivre*).



Nous sommes heureux de publier les trois lettres suivantes, adressées à l'un de nos amis par l'un de nos collaborateurs.

De ces lettres, nous ne dirons rien.

C'est à ceux qui les liront d'en comprendre la hauteur et la portée, d'y suivre l'évolution d'une âme superieure en quête de la vérité.

Notre intention, d'abord, était de laisser au bas le nom de celui qui les a écrites, mais consulté par nous, il nous a répondu :

« Je ne pense pas qu'il soit utile de les signer, les idées qu'elles contiennent devant se recommander d'elles-mêmes, si elles méritent la publication. »

Nous respectons, momentanément, son désir, et nous remercions vivement celui à qui elles sont adressées d'avoir eu l'heureuse inspiration de nous les communiquer.

La Direction.

TROIS LETTRES

3 mai 1894.

Cher monsieur Vitte,

Ce que vous me dites du livre de M. J. Serre m'étonne profondément, car, au bout de quelques pages, j'avais la conviction que c'était vous qui parlait. Il n'y a qu'une remarque qui m'avait un peu surpris, celle-ci : que son livre était écrit, il y a cinq ans, et que vous m'aviez dit qu'il y a cinq ans vous étiez positiviste. Mais il y a une telle communauté d'idées, entre vous et lui, que j'avais mis de côté cette remarque, d'autant plus que son style a toutes les allures du vôtre, l'élan, la clarté, une nappe d'eau qui tombe d'un jet. Il reproduit jusqu'à une de vos caractériques, ces phrases en note qui corrigent, qui empêchent qu'on prenne trop étroitement ou trop largement le sens de la pensée, et qui sont écrites exactement du mêm e jet que les vôtres. C'était pour moi une confirmation de plus.



Cette concordance de deux intelligences est un problème occulte des plus profonds ; je sais que des auteurs en ont déjà parlé, mais sans savoir ce qu'ils en ont dit. Je lirai avec intérêt vos articles de la *Paix universelle*. Je suis content de savoir que M. D... a été satisfait de ma lettre, dans laquelle je n'ai pourtant fait que lui refléter, agrandie, une partie de l'idée qu'il me présentait, comme un miroir renvoie un rayon lumineux.

Peut-être est-ce là un bon moyen d'instruire les autres ; pourtant on ne fait que leur donner ce qu'ils vous ont envoyé.

Une idée qui m'a frappé, dans M. Joseph Serre, et qui est une des vôtres aussi est la suivante :

« Le moindre des hommes, pour peu qu'il soit homme encore, sent à ses heures dans les hauteurs de son firmament la présence et l'attraction de ces astres plus splendides que les Mars et tous les Saturnes, et qu'on nomme : Liberté, Raison, Moralité, Vertu, Héroïsme, Désintéressement, Sacrifice, Charité. »

Voilà une synthèse que j'avais entrevue, puis laissée de côté, comme une idée n'ayant rien de supérieur à d'autres, c'est-à-dire qu'il m'était arrivé de m'élever passagèrement jusqu'au plan de conscience où ce sont là des réalités, puis d'en redescendre, sans en avoir conscience.

Ce passage m'a fait comprendre le sens d'une de vos lettres, dans laquelle vous me disiez que pour monter il faut jeter du lest, que la loi des densités est en vigueur dans le monde moral comme dans le monde physique et que l'âme peut se tisser un corps glorieux avec les réalités idéales. (Comme la vie terrestre est tissée avec les rayons du soleil qui forment le corps des plantes et des animaux au moins en partie), le corps de l'âme peut être tissé avec les rayons des astres moraux.

Je retombais dans la vieille ignorance qui fait considérer ces astres du monde moral comme de simples abstractions, comme des mots vides, à qui seule l'imagination donne des apparences d'entités, tandis que ce sont des réalités transcendantes infiniment plus puissantes, parce qu'elles sont plus subtiles que les realités du monde physique. Au lieu de distinguer le subtil de l'épais, nous ne voyons que celui-ci et nous n'avons conscience que de son existence.

Les mystiques voient les choses subtiles avec tant d'évidence qu'il leur semble que tout le monde les voit comme eux et que pour les exprimer ils se contentent de formules de langage ressemblant à de simples figures de rhétorique. Et tant qu'on reste plongé dans l'ambiance vulgaire, on y voit aussi de simples expressions oratoires.

Et la Bête, qui ne veut pas vivre dans les mondes subtils, nous tire toujours en bas, chaque fois que nous essayons de monter dans les hauteurs.

« Au-dessus de la matière aveugle faite pour obéir fatalement aux



lois de l'affinité et de l'attraction, il y a l'esprit, fait pour obéir librement aux lois de la justice et de l'amour.

« Le monde des esprits purs : monde où la force est tout intellectuelle et morale, où la lumière s'appelle pensée, le mouvement liberté, le feu amour, où tout se retrouve, mais à l'état supérieur ; univers immatériel, peuplé lui aussi de sphères rayonnantes, rayonnantes d'intelligente clarté et de volonté ardente. Chaque esprit est un monde de cet univers. «

Voilà des conceptions que je pensais extrêmement hardies, d'une audace à faire traiter de fou, et je les trouve ici exprimées comme des choses toutes simples, toutes naturelles.

Il m'est arrivé déjà plus d'une fois de constater que j'avais eu tort de ne pas oser en pensée.

Oser est un dogme de la Magie et il faut le mettre en pratique ; c'est en osant qu'on monte ; chaque fois qu'on n'ose pas on redescend ; on peut perdre pour longtemps ce qu'on a une fois entrevu.

L'audace que donne l'exemple de celle des autres prouve qu'on doit chercher à communier avec les hommes, avec les penseurs, les explorateurs des cieux supérieurs, subtils ; c'est là ce que vous entendez par l'Union qu'il faut chercher toujours et partout.

Plus les choses qu'on atteint par la conscience sont subtiles, plus elles sont universelles, plus on monte plus on s'universalise, plus on communique avec ses compagnons dans l'existence.

Moins on est personnel plus on vit de la vie générale. Plus on se contracte, plus on laisse de cette vie hors de soi. La vie générale est bien emprisonnée dans toutes les formes, mais elle est aussi en dehors des formes que nous voyons, que nous imaginons, que nous pensons.

Voilà ce que le sectaire perd de vue ou n'arrive pas à concevoir, il veut que toute la vie soit dans la forme qu'il a choisie ; il n'admet pas qu'il y en ait en dehors, que sa forme préférée se trouve au milieu d'autres ses égales ; il se ferme comme vous dites le champ infini des possibilités. Au-delà de ce qu'on tient pour vrai, il y a encore du vrai qu'on ne connaît pas. Cependant le sectaire a son utilité : il maintient en vie les formes auxquelles il a foi ; sa croyance en elles assure leur durée, il accomplit une fonction naturelle. Seulement, comme vous dites de ceux qui sont les instruments naturels de la haine, il y en a toujours assez pour accomplir cette fonction là, et il est bon qu'il y en ait d'autres pour savoir que le Vrai existe encore au-delà de toutes les croyances. Si ces derniers n'existaient pas, si tout le monde était sectaire, le progrès de l'humanité s'arrêterait à une certaine hauteur, à partir de laquelle il reviendrait sur lui-même, sans parcourir tout le champ des possibilités.

J'espère que ces idées vous montreront que je fais quelque profit de vos enseignements.

Cordialement à vous.



6 mai 1894.

Cher monsieur Ville,

Non, ce que vous me dites ne me paraît pas chimères. J'ai maintenant saisi que ce que nous appelons réel ce sont les choses reflétées par un des innombrables états de conscience qui existent dans l'univers. L'état de conscience immédiatement supérieur au nôtre reflète les mêmes choses différemment et de plus en reflète beaucoup d'autres que nous ne soupçonnons pas. En restant hommes fermés, en ne croyant qu'à notre état de conscience actuel, nous limitons les possibilités de l'être qui sont sans limites.

Etendre sa conscience est le développement occulte ; on habite les mondes que sa conscience reflète ; on est citoyen des mondes dont on a connaissance. Ce qu'on ignore jusqu'à ne pas le soupçonner n'existe pas.

Celui qui est immoral ou non moral n'est pas citoyen du monde moral ; les réalités de ce monde ne se reflètent pas dans sa conscience ; il n'en tient aucun compte, et ce faisant, il obéit aux lois naturelles qui gouvernent son plan de conscience ; il ne peut pas tenir compte des réalités morales, par la suffisante raison qu'elles n'existent pas pour lui ; *rien* ne peut pas déterminer *quelque chose* ; il ne peut être que totalement passif à l'égard des forces actives dans les plans de conscience supérieurs au sien.

Nous sommes à l'égard de toutes les réalités que nous ignorons comme le non moral à l'égard des réalités du monde moral. Seulement nous avons presque tous une aspiration vers le supérieur, aspiration que nous laissons étouffer par les forces de l'ambiance qui se reflète dans notre conscience. Je comprends maintenant ce que c'est qu'aspirer.

L'admission de l'idéal, le soupçon de son existence, est le premier mode de conscience que nous en ayons. Au lieu de laisser éteindre cette première phosphorescence de notre conscience de l'idéal, sous prétexte qu'elle n'éclaire rien, nous devons tendre à la rendre de plus en plus lumineuse, de façon qu'elle puisse éclairer les objets de l'ambiance à laquelle elle se rapporte.

Nous sommes plongés dans l'infini, comme la méduse est plongée dans la mer ; toutes ses vibrations nous traversent ; mais au lieu d'y faire attention, nous ne songeons qu'à faire comme la méduse, à avaler et à rejeter l'eau de mer dont elle se nourrit.

Nous rapportons tout à notre petit Moi, à notre état de conscience actuel, comme la méduse doit croire que les océans existent dans le seul but de la nourrir et de la faire flotter dans leurs eaux.

Nous ne voyons pas que nous sommes simplement un point dans lequel se concentrent les forces de l'infini et d'où elles ressortent en partie transformées, que nous ne sommes qu'un instrument destiné à produire de nouvelles formes de l'existence ; ce qui fait notre sentiment de séparativité, c'est que nous croyons naïvement que les forces qui sortent de nous sont totalement générées par nous,



qu'elles surgissent du néant, grâce au pouvoir mystérieux que nous avons de les appeler à l'existence, ne soupconnant pas que notre pensée est alimentée par l'ambiance universelle, que nous dépendons d'elle et communions constamment avec elle. Nous sommes comme la goutte de rosée qui, ayant conscience de son rayonnement, croirait que la lumière qu'elle rayonne vient d'elle, qu'elle en est la source et ne soupçonnerait jamais l'existence du soleil qui la lui donne.

Nous sommes des points de concentration et de réflexion de forces universelles ; nous les observons et les réfléchissons suivant l'état de conscience atteint ; quand nous avons atteint un degré de conscience supérieur, nous percevons des réalités auparavant insoupçonnées et réfléchissons, sous des modes plus nombreux, les forces universelles.

C'est par la notion de volonté que je suis arrivé à la compréhension mystique ; vous m'avez signalé cette notion. J'ai compris que la volonté particulière animant nos organismes, tant subtils que grossiers, est la même que la volonté universelle, qu'elle est celle-ci agissant par nos organismes, par notre conscience, suivant les conditions qu'ils lui présentent ; qu'en la faisant fusionner avec la volonté universelle, sans quitter totalement nos organismes, elle devenait apte à modifier ceux-ci, de façon qu'ils soient pour elle des moyens de manifestations plus hautes, lesquelles, sur des plans supérieurs, sont aussi banales, aussi terre à terre, que les actions physiques sur le nôtre.

Sous l'écorce des choses physiques, il y a de la spiritualité, comme en nous ; je me suis dit que la pesanteur est simplement la volonté (nous ne connaissons qu'une force, la volonté) des choses de parvenir au centre de la terre, elles y vont comme elles peuvent, donnent sur les obstacles qui s'opposent à leur marche, traversent ceux (air, eau) dont la volonte de parvenir au centre de la terre est moindre que la leur, comme un homme, animé d'un vigoureux désir de parvenir à un but, fend une foule de badauds qui lui barre le chemin, en laissant derrière lui un sillage de mauvaise humeur. J'ai compris l'animation de la nature. Etre matérialiste, c'est ne pas savoir, ne pas soupconner, qu'il y a une âme dans les choses ; c'est là le matérialisme général, indifférent, négatif ; il y a le matérialisme positif, plus fort encore, qui croit savoir qu'il n'y a pas d'âmes dans les choses. Je n'ai aucune peine à croire qu'il y ait des mondes où tout ce que nous rêvons, tout ce à quoi nous aspirons, est actuellement réalisé. Blanqui, durant ses longues captivités, était parvenu à cette conception, qu'il a publiée dans un ouvrage ayant pour titre : *l'Eternité par les astres*, je crois.

J'admets fort bien que tout le réel ne soit pas condensé dans la terre et encore moins dans la conscience que nous avons actuellement de la terre ; l'idéal est, tout comme ce que nous appelons réel, et il est fait de réalités supérieures, auxquelles nous pouvons



espérer parvenir, puisque nous avons bien déjà notre conscience rudimentaire de certaines formes du réel.

Je suis de votre avis qu'il est inutile de chercher à saisir l'Absolu par notre conscience actuelle, mais je n'en conclus pas que l'Absolu ne peut pas être compréhensible davantage pour des formes de conscience dont nous n'avons qu'une idée, celle de la possibilité de leur existence.

Je ne soupçonnais pas du tout que ma lettre manifestât un grand avancement sur le chemin de la spiritualité. Cela prouve que bien souvent, pour progresser, il faut simplement réunir, synthétiser, les idées éparses dans sa conscience. Je le savais instinctivement, mais pas intellectuellement. Ce qui manque le plus aux hommes, c'est la confiance en ce qui est contenu en eux.

J'ai vu que dans la *Paix* vous voulez proclamer la *Synarchie*. J'approuve toutes les idées de votre article ; il y a là des motifs suffisants pour écrire des volumes. Vos idées pourront tomber dans quelques têtes, où elles germeront et fructifieront. Il y en a grand besoin à l'heure actuelle.

Cordialement à vous.

15 Mai 1894.

Cher Monsieur Vitte,

J'étais totalement ignorant du Bouddhisme ; voici que j'en apprends quelque chose, et je constate qu'il concorde entièrement avec vos vues. Je n'avais pas encore totalement saisi vos insinuations sur l'intellectualité, mais sans elles je n'aurais vu que des mots sans signification dans la doctrine bouddhiste ou du moins fort obscurs.

Voici quelques extraits d'un article d'un Bouddhiste (prêtre) japonais, dans lesquels vous reconnaîtrez votre conviction sur l'Esprit. « Qu'il soit bien compris que la Loi que Bouddha perçut dans son intime, n'est pas communicable par des mots ou par des signes, mais uniquement par la pensée. Et cette communication est appelée *l'impression de l'esprit de Bouddha*. Quand un homme reçoit cette impression il atteint, entre autres choses, à de grands pouvoirs et devient actif et libre.

» La loi de N. S. Bouddha n'est ni une science naturelle, ni une religion, mais une doctrine d'illumination ; son objet est de donner le repos à ceux qui sont inquiets, de faire connaître le Maître, l'Homme Intérieur, à ceux qui sont aveugles et qui ne perçoivent pas leur Nature Originelle.

» Sans la méditation profonde et la pleine compréhension de la Doctrine de l'Illumination, personne ne peut atteindre l'union avec le Maître du dedans. Celui qui veut connaître l'esprit de la Bonne Loi ne doit pas gaspiller son temps sur des livres ou des écritures, ni chercher à s'engraisser avec les pensées des autres, mais il doit méditer sur son genre de vie, sur sa propre conduite, soigneuse-



ment garder son intelligence et ses sens, et apprendre *qui c'est* qui en lui-même pense et sent ; c'est ici la clef qui ouvre la porte conduisant au sentier de Bouddha. Car celui qui ne permet pas à son intelligence de vagabonder, mais se surveille étroitement et incessamment, peut pour ainsi dire trouver le grand sentier dans sa main droite. Il peut plonger dans les profondeurs de la véritable paix de l'esprit et dans l'essence intime de l'enseignement de Bouddha.

» Connaître l'Esprit comme il est en lui-même, c'est connaître et comprendre les secrets de la Nature. L'ignorance de ce qu'est l'Esprit en lui-même produit la confusion.

» La prédication orale n'est pas la vraie prédication ; le sermon d'un jour entier équivaut au silence, mais un sermon de bonnes actions peut être effectif.

» La Loi de l'Esprit est inexprimable ; on ne peut pas la décrire par des mots, quelques efforts que l'on fasse pour y parvenir. Elle élude nos efforts les plus énergiques. Elle n'a pas de nom dans les langues du monde.

» N. S. le Bouddha a dit : Je ne l'ai pas prêchée.Et « Elle est au delà de la sphère de la parole humaine, de la pensée, de l'imagination.

» Parler de la Loi de l'Esprit, c'est tout comme essayer de peindre l'air. L'Esprit est libre de toute barrière ; on ne peut pas le saisir. »

J'avais déjà lu bien des phrases de ce genre, mais sans en saisir le sens.

En Europe, nous ne croyons qu'à l'intellectualité et nous nous figurons que tout peut s'apprendre, comme on apprend les mathématiques, la physique, la chimie.

Nous ne comprenons pas que les idées sont des jeux d'apparences, des formes différentes, que prend la substance mentale s'agrégeant et se désagrégeant, suivant les circonstances. Elles sont comme vous dites, des produits de la collaboration d'une foule d'énergies de l'ambiance, et notre propre intellection n'est qu'une des conditions de leur apparition.

C'est un centre de rencontre pour des énergies, mais l'intelligence ne rend rien de différent de ce qu'elle a reçu. Il faut sortir de l'intelligence pour trouver autre chose que des produits mentaux.

Il faut porter son attention ailleurs que sur les apparences des idées, que sur les combinaisons auxquelles nous pouvons les soumettre ; il faut chercher sous elles l'essence d'où elles sortent, qui les fait, dont elles sont la manifestation, l'apparence.

C'est ce que nous ne faisons pas ; au-delà des idées, nous croyons qu'il n'y a que le vide, comme nous supposons le vide entre les planètes, faute de savoir ce qui s'y trouve, faute de soupçonner la possibilité des existences qui se déroulent dans ces portions de l'espace.



Notre savoir européen nous mène à la vérité, comme mènerait à la notion de substance l'entreprise d'un homme qui imaginerait que, pour connaître la matière en son essence, il n'aurait qu'à amasser beaucoup de matériaux, pierre, bois, métaux, pour en construire un beau monument et que ce monument, une fois construit, serait l'essence de la Matière. Nos savants croient qu'ils peuvent arriver à comprendre la vie végétale, en examinant soigneusement et en décrivant les rugosités de l'écorce d'un arbre.

Elargir sa conscience, de façon à faire entrer en elle l'*essence des choses*, qui jusqu'ici reste en dehors ou qui s'y trouve sans que notre conscience actuelle puisse la refléter, la saisir, et penser beaucoup plus à l'essence des choses qu'aux phénomènes qui flottent sur elle, tel est le chemin du développement occulte.

Ce n'est qu'en cette essence que réside l'identité universelle ; les phénomènes différencient au lieu d'identifier ; la pensée formelle, limitée dans un objet, est un phénomène mental, une différenciation, voilà pourquoi vous insistez beaucoup pour que l'attention ne s'arrête pas à la formulation des idées, pour qu'elle ne se fixe pas sur leur écorce, mais plonge dessous, pour nager dans leur essence.

Quand on a saisi l'Unité universelle, quand on comprend qu'on y est baigné, comme tous les hommes, comme tous les êtres, comme toutes les choses, on ne peut pas conserver l'illusion générale qui fait attribuer toute importance au Moi de chacun de nous.

On saisit que le sort de ce Moi n'a pas grande importance dans l'océan de l'être, qu'il est simplement une vague élevée un moment au-dessus de la surface, qui rentrera bientôt sous le niveau général, après avoir aspiré sa part d'air et de lumière, laissant à d'autres vagues la place nécessaire pour en aspirer aussi leur part.

On comprend aussi que, comme partie de l'océan, on a sa part de toutes les vibrations éprouvées par les vagues, de tous les frissons que leur donnent les souffles d'air, de toutes les teintes que leur donne la lumière en les traversant.

Ce n'est que par la conscience de l'essence universelle identique partout, qu'on peut communier avec tous les êtres.

Cette conscience a deux périodes : la compréhension intellectuelle, le sentiment ; je ne suis encore qu'à la première.

Il y a encore une écorce à fondre, avant que la conscience vibre d'accord avec l'essence universelle.

Chez vous cette écorce a fondu.

Je comprends qu'au lieu de diriger toute son énergie dans l'intellectualité, dans la production de phénomènes mentaux, il faudrait la diriger à fondre cette écorce qui sépare le noyau de l'être de l'ambiance universelle, de façon à ce que, la barrière solide supprimée, toutes les vibrations du monde vinssent traverser le centre.

C'est là le travail dur, la tâche rude, devant laquelle on recule instinctivement.

C'est déjà quelque chose de l'avoir entrevue, mais c'est comme



rien, si on ne l'accomplit pas. On peut se promener pendant des siècles et des siècles dans le vaste domaine de l'intellectualité, s'intéresser aux phénomènes sans nombre qui y apparaissent et pourtant ne pas faire un pas vers la vraie vie.

Voilà ce que nous ne soupçonnons pas en Europe, voilà en quoi nous manquons de spiritualité.

Cordialement à vous,

VARIÉTÉS OCCULTES

LES SANNYASIS

Il y a quatre classes de *sannyasis* (ascètes, *bhikshus*, mendiants) pouvant atteindre Moksha (libération ; ce sont :

I. Kutichaka. II. Bahudaka. III. Hamsa. IV. Parama Hamsa.

Le *Kutichaka* vit de huit bouchées de farine par jour et cherche à atteindre Moksha, uniquement par la pratique de Yoga : tels furent Gautama, Pharadwaja, Yagnavalkya, Vasishta.

Le *Bahudaka* observe le *Tridanda*, les trois gouvernements, qui sont : *Vagdanda*, le gouvernement de sa langue (parole), *Mayadanda*, le gouvernement de son corps (capacité de prendre n'importe quelle posture) et *Manodando*, le gouvernement de sa perception, de sa pensée (capacité de fixer sa pensée sur l'objet qu'on veut, à l'exclusion de tout autre, ou de la rendre vide de tout objet, de fermer ses sens au monde extérieur).

Il porte *Mamandalu*, un bol, *Sikha*, une mèche de cheveux au sommet de la tête, *Yagnopavita*, le cordon sacré des brahmines, et *Kashya vastra*, une robe de couleur orange ; il vit de huit bouchées de farine, qu'il ne doit demander que dans les maisons des sages Brahmines (Bramharshis) ; il ne fait usage ni de liqueurs spiritueuses, ni de viande, et pratique Yoga.

Le *Hamsa* ne peut passer qu'un jour dans un village, cinq jours dans une ville et sept jours dans un *Kshetra* (endroit sacré, temple, lieu de pélerinage). Il doit se nourrir uniquement de l'urine et de la fiente des vaches, observer *Chandrayana* et pratiquer Yoga.

Chandrayana est une pratique religieuse réglée par le cours de la lune ; elle consiste à diminuer progressivement sa nourriture pendant la quinzaine sombre de la lune, du dernier au premier quartier (pendant la nuit des Pitris), de quinze bouchées, qu'elle est le premier jour, à une, le dernier, et ensuite à l'augmenter de une à



quinze bouchées, pendant la lune brillante, du premier au dernier quartier (période qui est le jour des Pitris).

Un *Parama-Hamsa* suit les pratiques des ascètes Samvartaka, Aruni, Swetaketu, Jada Bharata, Dattatreya, Suka, Vamadeva, Haritaka et autres saints hommes.

Il vit de huit bouchées de farine par jour et pratique Yoga.

Il est au-dessus des paires d'opposés, plaisir-douleur, gain-perte, chaud-froid, pureté-impureté, etc.

Pour lui, un bloc d'or et un bloc d'argile ont la même valeur.

Il accepte sa nourriture de la main d'hommes de toutes les castes et voit Atma partout.

Ces hommes n'acceptent pas de cadeaux ; ils sont toujours en méditation sur Atma ; ils ne mendient leur nourriture que lorsqu'ils en sentent le besoin et méditent sur Brahma dans les lieux suivants : les maisons désertes, les temples, les tas de paille, les fourmilières, l'ombre des arbres, les hangars de potiers, les lieux où l'on fait du feu, les lits de sables des rivières, les montagnes, les grottes, les cavernes, le creux des arbres, les cours d'eau et les mottes de terre.

Ils sont d'intelligence pure, observent les vertus de l'étape de la renonciation, nommée Parama Hamsa, et peuvent quitter leur corps, c'est-à-dire, se transporter en Mayavi-rupa, en quelque point du monde qu'ils veulent.

*
* *

PENSÉES D'ORIENT

Voici ce qu'a dit Kaduvali Siddha, dans son avis à l'Esprit de l'homme :

Ne pèche pas, Esprit ; demain, la Mort viendra t'entraîner dans sa colère ; ainsi ne pèche pas, mon cher Esprit.

Pouvons-nous maudire ? Pouvons-nous empêcher notre destinée de porter ses fruits ? Pouvons-nous entretenir la colère dans notre cœur ? Et dis-moi, Esprit, pouvons-nous permettre à notre attention de s'attacher aux désirs ? Pas de mauvais mots, pas de ruse, pas de mensonges, pas de trahisons, tout cela entraînerait au loin nos amis. C'est pourquoi il faut avoir de la bonne volonté, de la confiance et de l'amour pour tous les hommes.

Ce corps est une bulle d'eau. Il ne demeurera pas ; il disparaîtra ; sache que c'est Maya. Il ne faut avoir aucun amour pour ce monde ; il faut rechercher tous les moyens de n'éprouver aucun attachement pour cette terre.

—

Ne t'imagine pas que tu jouis de la prospérité par tes propres efforts d'à présent et que tu es heureux ; souviens-toi que toutes tes jouissances viennent de tes bonnes actions dans ta vie précédente et qu'en conséquence tu dois prendre souci de ton existence à venir.



L'or, une femme, les biens terrestres, ne sont pas la réalité. Songe à l'heure où les agents de la Mort viendront s'emparer de toi ; rien de cela ne prendra ta défense. Ainsi donc n'hésite pas.

—

Un père et une mère ne sont pas non plus la réalité ; par conséquent ne te promène pas, en compagnie des faibles d'esprit, parmi les anxiétés de Samsara. Prends garde, les serviteurs de la Mort sont là derrière toi, prends garde !

—

Du Samsara jaillissent les anxiétés et les peines ; on n'y peut pas éviter le chagrin. Eclaircis donc ta vue, afin de mieux observer. Médite sur la Vérité ; par cette méditation, tu peux traverser en sécurité la mer du Samsara, bien difficile à traverser et qui engloutit es générations. Si tu ne médites pas, tu n'as rien à faire ici, la souffrance sera ton lot.

—

« Ne désire pas trop quoi que ce soit » dit Chilo, car il est dit qu'être sans désirs est le plus grand bonheur. Il est enseigné que la plus grande richesse s'obtient par la contraction des désirs. Comment les contracter, eux qui s'épanchent toujours et qui sans notre permission s'élancent hors de leur stupeur apparente ? Un des moyens de réduire les désirs est le contentement, vertu rare en vérité ; le contentement est la plus grande des richesses. S'il en est ainsi, il faut l'acquérir à tout prix, même aux dépens de notre corps qui nous est pourtant si cher. Mais les désirs peuvent-ils être domptés si aisément ? Oui. Tu peux les dompter, mais pas les tuer. Ils s'attacheront à toi, les vieux morceaux de l'ancienne coquille. Gouverne-les de façon que le tigre et la vache, le serpent et l'oiseau, puissent vivre côte à côte, comme des amis.

—

N'insulte pas ceux qui t'injurient. Ne mens pas, même si en échange on devait te donner toute la terre. Ne commets pas de mauvaises actions et ne jette pas de pierres aux pauvres oiseaux.

—

Un andy était là dans un jardin. Pendant quatre ou six mois, il demanda à un potier de lui donner un pot de terre. Il dansa et mit le pot en pièces. Ne dis de mal de personne. Il ne restera pas même de la poussière des richesses que tu entasses avec tant d'avidité. Les trois désirs : celui de la femme, celui de la richesse, celui du monde, sont injurieux : si tu as foi en Siva, tu n'as pas besoin d'aller dans le monde de Yama. Ne pèche donc pas.



Marche dans les sentiers de la vertu. Essaye toujours d'atteindre l'au-delà. Fais ta société des vertueux et des bons. Chéris la lumière de ton cœur et réjouis-toi.

Ne méprise pas les bons et ne te détourne pas de la vertu. Ne mets pas la main au mal. Ne dis pas de médisances ni de mensonges. Ne pêche pas, Esprit.

Monte à la route de la vraie Sagesse. Evite les chemins du vice. Parle d'une voix douce à tes serviteurs et donne-leur des enseignements qui leur permettent d'être heureux. Ne fais rien de contraire aux paroles du vrai Gourou ; fais tous les jours le plus de bien que tu pourras. Conduis-toi loyalement. Ne va pas vers le bien par le sentier du mal. Ne pèche pas. Personne ne te tient compagnie, quand tu pars. Pense que ton corps est un logement pour les vers et n'erre pas en vain. Cherche *Le sans limite*, Moksha ; mais personne ne connaît la route par laquelle il faut chercher.

Cinq hommes ont entouré le bois et il y en a cinq autres dedans. Connais la route qui est devant toi et cherche. Si tu connais la cause unique, tu parviens à la maison de Mukti.

Une forteresse avec quatre portes au-dedans. Si tu chasses la haine, tu pourras gouverner tout le royaume. Détruis les forêts entourant le tout, et alors tu verras la maison en dedans.

L'or peut-il nous absoudre de nos péchés ? Si tu te baignes dans le Gange, atteindras-tu le salut ? Mourront-ils les Karmas par des mots ? Les différences disparaîtront-elles par la louange ?

Tout n'est que mensonge. Toute chose doit mourir. En vérité, tout est fantasmagorie, quand on l'examine du dedans. Quel bénéfice pouvons-nous retirer du fait de penser à ces choses ?

En y réfléchissant profondément, nous comprenons l'importance de Bhakti. Pour celui qui la pratique, Mukti n'est pas loin. De tous les luxes, le meilleur est la perfection. Tout le monde sans exception peut atteindre Moksha, au moyen de Bhakti.

Répands les fleurs de l'amour. Adore les pieds du Seigneur de la Suprême Félicité. C'est ce que tu ne fais pas, en errant çà et là dans le monde.

Evite les dix sens. Regarde au-dedans de toi et comprends l'Unité en toi ; adore l'Espace pur, et réjouis-toi en te noyant dans le flot de la félicité.

UN PROPHÈTE HINDOU CONTEMPORAIN

En 1886 est mort, près de Calcutta, Ramkrishna, un ascète *Parama Hamsa*, regardé par ses disciples et par la masse du peuple, non comme un *gourou*, un Maître du savoir ésotérique, mais comme un *Avatar*, une incarnation de la Divinité.

Sa doctrine ne différait pas de celle que la Théosophie proclame dans le monde.

Il disait que les diverses religions sont seulement des chemins



différents pour parvenir à l'unique vérité, Dieu, que les Hindous nomment Brahma, Vishnou, Siva, Maheswara, les Mahométans Allah, les Juifs Jéhovah, les Chrétiens le Père. Il affirmait que toutes les prières sont bonnes, quelles que soient la langue dans laquelle on les prononce et les formes qu'on leur donne, en temps qu'elles sont des aspirations à la vérité, comme l'eau est toujours de l'eau, malgré les différents noms qu'elle porte chez les différents peuples, quelle que soit la source dans laquelle on la puise, quels que soient les vases dans lesquels on la met.

Pour lui, toutes les religions étaient vraies, et il les pratiquait toutes, aussi bien les diverses formes de l'Hindouïsme que la religion de Mahomet, celle de Jésus et celle de Bouddha. On voit encore sur les murs de sa chambre, à Dhukhinessur, une gravure représentant Jésus qui montre à une âme sortant des eaux de purification le chemin conduisant à Dieu. Les ascètes, ses disciples, brûlent chaque jour de l'encens devant les images de Bouddha et du Christ.

Quoique brahmine, Ramkrishna, suivant les règles de l'ordre des ascètes Paramhamsa, ne portait plus le cordon brahmanique ; il était aussi catholique (universel) dans ses opérations religieuses que libéral dans sa conduite.

Bien qu'il fût suivi par des multitudes qui témoignaient de l'adoration pour lui, il ne montrait ni l'austérité froide d'un *Sanyasi* ni l'ostentation d'un *Goroudji*. Par ses manières simples et gracieuses, sa verve spirituelle et humoristique, il plaisait à tous.

Les traits distinctifs de son caractère, qui lui attiraient l'admiration de tout le monde, étaient sa foi, sa simplicité et sa pureté de vie incomparable, par quoi il rappelait les prophètes de l'ancien temps, Bouddha, Jésus, Chaitannya ; sa perception transcendante des vertus des femmes était incompréhensible pour des hommes ordinaires. Pour lui, toutes étaient l'image de sa divine mère, et il les appelait toutes *Anandomoyi*, Mère bienheureuse.

Comme tous les fondateurs des religions hindoues, comme Bouddha, Sankaracharya, et, en des temps plus rapprochés, Chaitannya du Bengale, la *renonciation* était le trait caractéristique de sa religion, bien qu'il ne décourageât pas entièrement la vie conjugale. Il expliquait en de nombreuses paraboles qu'une vie séparée du monde était la plus favorable pour la culture spirituelle.

Ses disciples sont maintenant répandus dans diverses parties de l'Inde ; beaucoup d'entre eux vivent dans un *math* ou monastère, à *Allumbazar*, près des temples de Rani Rashmani de Dhukhinessur, où leur maître a passé la plus grande partie de sa vie.

Swani Vivekananda, le conférencier si connu en Amérique, en est un.

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

Petites nouvelles.

—

INDE

Le *jour du Lotus Blanc*, le 8 mai, anniversaire de la mort de H. P. B. a été célébré solennellement par les Branches de l'Inde qui ont tenu des réunions et fait des distributions de vivres et de vêtements aux pauvres.

Bombay, Hyderabas, Coimbatore, Bangalore, Bellary et le quartier général d'Adyar, se sont particulièrement distingués dans la commémoration du départ de la regrettée H. P. B., dont le caractère grandit chaque jour dans l'esprit des Hindous qu'elle est venue réveiller de la torpeur dans laquelle ils étaient tombés.

Les jeunes générations de ce peuple, si riche en savoir spirituel, se mettaient à imiter les coutumes européennes, à entasser dans leurs cerveaux les idées européennes, à croire comme nous aux fantaisistes billevesées qui éclosent dans les cerveaux de nos savants positivistes, à rire des traditions qui leur viennent des ancêtres, à se moquer des coutumes sociales et religieuses de leur pays.

H. P. B. eut pour mission d'écarter les épaisses broussailles, le fouillis des mauvaises herbes, qui cachaient aux yeux des Hindous la source pure du savoir spirituel, à laquelle leurs grands ancêtres s'étaient largement abreuvés ; le reflet de ce savoir a lumineusement rayé les épaisses ténèbres intellectuelles de notre Occident, qui devenaient étouffantes pour les jeunes générations. Sa lueur a déjà suffi à vaporiser le pessimisme, qui, comme un acide, rongeait les cœurs des Européens capables de penser, lesquels n'apercevaient plus aucun but à la vie.

La mission de H. P. B. n'a pas encore été nettement comprise ; c'est pourquoi on a porté sur elle tant de jugements absurdes ; elle est venue uniquement pour faire couler dans les âmes les eaux de la Spiritualité ; elle est allée chercher ces eaux à leur source, au réservoir ésotérique des religions orientales, d'où sont sorties toutes les autres. Elle n'a pas fait cela de son propre mouvement, mais sous la direction d'un Etre humain illuminé, protecteur de ses frères enténébrés.

—

La nouvelle que M. Notovich, écrivain russe, a découvert dans une lamaserie de Ladak, un livre contenant une vie inédite de Jésus, est reçue avec prudence par les Théosophes. Parmi eux, il se trouve des savants qui sauront bien reconnaître au style la valeur de la découverte.

—

ÉTATS-UNIS

L'activité théosophique y est toujours grande. Madame la comtesse Wachtmeister a visité les branches de la côte du Pacifique, faisant de



nombreuses conférences. M. William Q. Judge et M. Hargrove ont aussi donné de nombreuses conférences, en retournant de San-Francisco à New-York.

Les branches de Californie, de San Diego, Santa Rosa, Santa Cruz, Los Angeles, Santa Ana, Riverside, sont florissantes et travaillent activement pour la propagande théosophique. Le docteur Griffitchs continue la propagande sur la côte du Pacifique.

—

ANGLETERRE

Monsieur Peter de Abrew, venant de Ceylan, est arrivé en Angleterre, pour tâcher de trouver des fonds, pour établir une école de jeunes filles à Ceylan ; cette école sera parfaitement neutre, au point de vue religieux, et, par conséquent, accessible à tout le monde. Les souscriptions et donations sont reçues par :

M. P. de Abrew, 19 Avenue Road, Regent's Park. London.

J. Mead, secrétaire général de la Section Européenne de la S. T. va mieux ; il a pu préparer lui-même le travail spécial attaché à ses fonctions, qui doit être présenté à la Convention.

A tous les Membres de la *Société Théosophique*, en France et à l'Etranger :

Un de nos frères, M. K.-F. Gaboriau, après avoir sacrifié tout ce qu'il possédait à la propagande théosophique, se trouve aujourd'hui tombé dans un état de dénûment complet.

Nous ne devons donc nous rappeler que les services rendus par lui, le dévouement dont il a fait preuve pendant des années.

Aussi faisons nous appel à tous nos frères en théosophie, à l'esprit de fraternité et de solidarité qui doit diriger nos actes et nos sentiments, pour venir en aide à un frère malheureux.

Nous ouvrons une souscription en faveur de Gaboriau, et le LOTUS BLEU s'inscrit en tête pour une somme de VINGT-CINQ FRANCS.

LA DIRECTION.

Un membre de la S.T. désirerait trouver des journées bourgeoises, soit pour le linge neuf, soit pour les raccommodages, se chargerait aussi de soigner un malade.

Adresse :

Mme CLAIR,
10, rue de l'Abbé-Grault
Vaugirard, (Paris).

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.

AN 4996
DE KALI-YUG

(27 Août 1894)

CINQUIÈME ANNÉE
(NUMÉRO 6)

LE LOTUS BLEU

La Mort et l'Au-delà !

DEUXIÈME PARTIE

La destinée du Corps.

Le corps humain subit un procédé de décomposition et de reconstruction continuel. Sa forme astrale est moulée premièrement dans la matrice maternelle, et de nouveaux matériaux lui arrivent sans cesse de toutes parts. A chaque instant des molécules microscopiques se séparent du corps, et d'autres non moins microscopiques viennent s'y unir ; et ce flot d'atomes invisibles à l'œil nu, qui s'échappe ainsi, se répand dans l'entourage immédiat du corps et sert à reconstruire d'autres corps appartenant aux différents règnes, soit au règne animal, végétal, minéral ou humain, car la base physique de tous ces corps est la même.

(1) « L'idee que le tabernacle humain, de même que la croûte rocailleuse de notre terre, est composé d'un nombre infini d'autres vies, n'a rien qui répugne au vrai mystique...... La science nous apprend que l'organisme de l'homme et celui de l'animal, soit mort, soit vivant, fourmille de bactéries de cent espèces différentes ; que chaque fois que nous respirons nous sommes menacés du dehors par une invasion de microbes, et au-dedans par les leucomanies, aerobies, anaerobies, et je ne sais combien d'autres. Mais la science n'a jamais encore été aussi loin que la Doctrine Occulte qui affirme que nos corps aussi bien que ceux des animaux, des plantes et des pierres, sont composés de l'aggrégation de ces mêmes microbes, qui, jusqu'à présent, à l'exception de quelques espèces plus grandes, sont restés imperceptibles, même à l'aide des meilleurs microscopes. En ce qui concerne la partie purement animale et matérielle de l'homme, la science est sur le chemin de faire des découvertes qui corroboreront cette théorie. La chimie et la physiologie sont les

(1) La Doctrine Secrète vol. I, pp. 260 261.

deux grands magiciens de l'avenir, destinés à ouvrir les yeux de l'humanité à ces grandes vérités physiques. Tous les jours l'identité entre l'animal et l'homme physique, entre la plante et l'homme, et même entre le reptile et son nid, entre le rocher et l'homme, est prouvée d'une façon plus irrévocable.

» On a découvert que les éléments physiques et chimiques qui forment tous les êtres sont identiques, et la science de la chimie peut dire, avec raison, qu'il n'y a aucune différence entre la matière dont est composé le bœuf et celle dont est composé l'homme. Mais la Doctrine Occulte est bien plus explicite. Elle dit : Non seulement les composés chimiques sont les mêmes, mais aussi les *vies invisibles* et microscopiques qui composent les atomes du corps sont les mêmes, qu'il s'agisse de la montagne ou de la fleur, de l'homme ou de la fourmi, de l'éléphant ou de l'arbre qui l'abrite du soleil. Chaque particule, — que vous l'appeliez organique ou inorganique, — *est une vie.* »

Ces « vies », qui, lorsqu'elles sont séparées et indépendantes l'une de l'autre, appartiennent au plan de la vie physique ou Prânique, forment, lorsqu'elles sont agrégées, les molécules et les cellules du corps physique ; elles émanent du corps et y sont réabsorbées pendant toutes les années de la vie terrestre, formant ainsi un intermédiaire entre l'homme et son entourage. Ces vies sont contrôlées à leur tour par les « Vies ardentes », appelées aussi les « Dévorants », par lesquelles elles sont obligées de reconstruire sans cesse les cellules du corps, de sorte qu'elles travaillent avec harmonie et ordre, subordonnées à cette manifestation plus élevée de la vie dans l'organisme complexe qu'on appelle l'homme. Ces vies de feu, dans leurs fonctions dirigeantes et organisatrices — correspondent sur notre plan terrestre à la (1) « Vie Unique de l'Univers — » et lorsqu'elles cessent de remplir leurs fonctions, les vies inférieures, se trouvant déséquilibrées, commencent le travail de décomposition dans ce corps, qui jusque-là était un organisme complet. Pendant la vie du corps, on peut les comparer à une armée marchant les rangs serrés sous les ordres de leur général et exécutant les diverses manœuvres d'un pas rapide et comme un seul homme. A la mort, elles ressemblent à une populace tumultueuse et désordonnée, qui, ne reconnaissant plus aucune autorité, court çà et là, se bousculant, s'écrasant sans avoir un but définitif. Le corps n'a jamais été aussi vivant que lorsqu'il est mort, mais il est vivant dans ses unités et mort dans sa totalité. Il est vivant comme agrégation, mort comme organisme.

(2) « La science regarde l'homme comme une agrégation d'atomes, réunis temporellement par une force mystérieuse appelée le principe de la vie. Pour le matérialiste la seule différence entre un corps vivant et un corps mort est que, dans le premier cas, la force

(1) La Doctrine Secrète, note sur page 262.
(2) Isis Dévoilée, vol I. p. 480.

est active, dans le second, elle est latente. Lorsqu'elle est éteinte ou cachée complètement, alors les molécules obéissent à une attraction supérieure qui les sépare et les disperse à travers l'espace. Cette dispersion doit être ce que nous appelons la mort, s'il est possible de se représenter une chose appelée la mort, là où nous voyons que les molécules mêmes qui composent le cadavre manifestent une intense énergie vitale............ Eliphas Levi dit à ce sujet : « Le changement atteste le mouvement, et le mouvement seul révèle la vie. Le cadavre ne se décomposerait pas, s'il était mort ; toutes les molécules qui le composent sont vivantes et s'efforcent de se séparer. »

Ceux qui ont lu (1) « Les sept principes de l'homme » savent que le Linga Sarîra ou Double Astral est le véhicule de Prâna, le principe de la vie, ou vitalité. C'est par le Linga Sarîra que Prana, comme nous l'avons dit plus haut, contrôle et coordonne les vies inférieures, et c'est lorsque le Linga Sarîra a quitté le corps, et que le dernier fragile lien qui l'unissait au corps est brisé, que la « Mort » en prend triomphalement possession.

Cet abandon du corps par le Linga Sarîra a été observé et décrit d'une manière définitive par plusieurs clairvoyants. C'est ainsi que André Jackson Davis, « le voyant de Poughkeepsie, » raconte les observations qu'il a faites sur ce phénomène du corps éthéré, et décrit comment le fil magnétique ne se rompit que trente-six heures après la mort apparente. D'autres ont raconté, dans les mêmes termes, comment ils ont vu un léger brouillard violet s'élever du cadavre, se condenser graduellement et prendre une forme toute semblable à celle de la personne qui venait d'expirer, restant liée à cette personne par un fil étincelant. La rupture de ce fil signifie que le dernier lien magnétique entre le corps physique et les autres principes de la constitution humaine est brisé. L'homme s'est dépouillé de son corps, il est délivré de la chair, il est désincorporé ; six principes lui restent encore qui forment sa constitution immédiatement après la mort, le septième ou Sthûla Sarîra ayant été abandonné comme un vêtement usé.

On pourrait dire, en effet, que la mort dévêtit l'homme peu à peu, et que sa partie immortelle se dépouille de ses formes extérieures, l'une après l'autre, comme le serpent se dépouille de sa peau, comme le papillon sort de sa chrysalide, et que, passant ainsi d'un état à l'autre, il atteint un degré de conscience plus élevé.

Maintenant c'est un fait bien constaté que, même pendant la vie terrestre, on peut abandonner le corps physique et passer dans le Double Astral ou dans le corps plus éthéré encore de la Pensée, tout en conservant pleine conscience de soi, de sorte que l'homme peut se familiariser avec la condition incorporelle et peut ainsi perdre toutes les terreurs qui entourent généralement l'inconnu. Lors-

(1) Brochure de Annie Besant.

que l'homme est dans son Double Astral, il ne peut pas s'éloigner de beaucoup de son corps, auquel il est relié par un fil délicat dont la rupture amènerait la mort ; mais il peut, pendant qu'il est dans ce véhicule, se reconnaître comme être pensant, et se prouver ainsi à lui-même que ce que l'on appelle la « vie » ne dépend pas des fonctions du corps. Si, au contraire, il apprend à se servir de son corps Pensant, alors rien ne l'enchaîne plus dans le voisinage du corps physique, et il réalise d'une manière absolue l'indépendance de son Intelligence spirituelle. Pourquoi un homme, qui est parvenu à quitter ainsi à volonté son corps matériel et qui a constaté que ce fait amenait non l'annihilation de sa conscience personnelle, mais une liberté et une intensité de vie infiniment plus grande, pourquoi cet homme, dis-je, devrait-il craindre la rupture définitive de ses chaînes, et la libération finale du Soi immortel de la prison de la chair ?

Ce point de vue de la vie humaine est une partie essentielle de la philosophie ésotérique. L'homme est primitivement divin, une étincelle de la vie Divine. Cette flamme vivante passant à travers le feu central se revêtit elle-même de différentes enveloppes, dont elle se fait des demeures passagères, devenant ainsi la Triade Atma-Buddhi-Manas, le Soi immortel. De cet Ego émane un rayon qui, absorbé par la matière grossière, entre dans le corps des désirs, ou des éléments Kamics, qui représentent cette nature des passions, aussi bien dans le corps physique que dans son Double Astral. L'Intelligence immortelle, jadis libre, mais embarrassée à présent par les liens matériels qui l'enchaînent, travaille péniblement et laborieusement à travers les enveloppes qui la recouvrent. Dans son for intérieur, elle est toujours le libre oiseau du ciel, mais ses ailes sont liées par la matière dans laquelle elle est plongée. Quand l'homme reconnaît sa nature inhérente, il apprend à ouvrir de temps en temps les portes de sa prison et à s'en échapper. D'abord il apprend à s'identifier avec sa Triade immortelle et s'élève au-dessus du corps et de ses passions, dans une vie purement morale et mentale. Il découvre alors que le corps, une fois dompté, ne peut plus le retenir prisonnier, et, défaisant les verrous de sa prison, il s'élance dans la radieuse et véritable vie de l'âme, de sorte que, lorsque la mort à son tour lui rend la liberté, il sait dans quel pays elle le mène, puisque de sa propre volonté il en a déjà parcouru les différents sentiers. Et finalement il apprend à reconnaître ce fait, qui est d'une importance capitale ; c'est que la « Vie » n'a rien à faire avec ce corps physique ni avec ce plan matériel, que la vraie vie consiste dans la conscience intime qu'il a de son existence et que cette vie-là n'est jamais interrompue, qu'elle ne saurait l'être, et que les courts intervalles pendant lesquels il demeure sur la terre ne sont qu'une fraction infinitésimale de son existence spirituelle, et une fraction pendant laquelle il est moins vivant, à cause des lourdes enveloppes qui l'accablent. Car c'est seulement pendant ces inter-

valles (à de rares exceptions près), qu'il perd entièrement conscience de cette existence continue, lorsque, entouré par le monde des sens, il est trompé et aveuglé sans cesse par les choses transitoires qu'il croit stables, par les illusions qu'il prend pour des vérités.

La lumière du soleil illumine l'univers, mais à chacune de nos incarnations nous nous éloignons de ce centre vivifiant et nous entrons dans le crépuscule du monde physique, où notre vue s'affaiblit pendant le temps de notre captivité ; à la mort nous sortons de notre prison, et nous retournons de nouveau dans la partie illuminée par le soleil, et là nous sommes véritablement plus près de la Réalité. Les périodes du crépuscule sont courtes, et celles où brillent le soleil sont longues ; mais, pendant la période de notre aveuglement, nous appelons le crepuscule la vie, et cette vie nous semble être la véritable existence, tandis que nous donnons le nom de mort à cette période éclairée par le soleil et nous tremblons à l'idée de devoir y entrer.

Giordano Bruno, un des plus grands maîtres de notre philosophie, dans le Moyen âge, était dans le vrai dans ce qu'il disait concernant l'homme et son corps physique. Il dit en parlant du véritable Ego :

(1) « Il sera présent dans le corps de telle manière que la meilleure partie de lui-même en sera absente, et se joindra par un sacrement indissoluble aux choses divines, de sorte qu'il ne ressentira plus ni amour ni haine pour les choses mortelles. Il se considèrera comme le maître et par conséquent comme ne devant être ni l'esclave ni le serviteur de son corps qu'il regarde seulement comme la prison qui lui ravit la liberté, la glu dont ses ailes sont enduites, les chaînes dont ses pieds et ses mains sont chargés, le voile qui l'empêche de voir. Il ne faut pas qu'il soit esclave, captif, enchaîné, asservi, paresseux, alourdi, aveugle, car le corps qu'il peut quitter à volonté ne saurait le tyranniser ; de sorte que jusqu'à un certain point l'esprit lui paraîtra être le monde corporel et la matière sujette à la divinité et a la nature. »

Lorsque nous parvenons à assujétir le corps et à le considérer de ce point de vue-là, nous sommes libres, et la mort n'a plus de terreurs. Lorsqu'elle nous touchera de sa main glacée, nous abandonnerons avec joie notre enveloppe mortelle et nous nous trouverons debout et libres.

C'est dans ce même sens que le Dr Franz Hartmann écrit :

(2) « Selon certaines opinions qui circulent en Occident l'homme est un singe perfectionné. Selon les opinions des Sages Hindous, opinions qui coïncident avec celles des philosophes du passé et avec les enseignements des Mystiques chrétiens, l'homme est un Dieu qui par la force de ses goûts charnels est uni pendant la vie terrestre

(1) Les Enthousiastes héroïques.

(2) Crémation.



avec un animal (sa nature animale). Le Dieu qui demeure dans l'homme, le doue de sagesse, l'animal de force. Après la mort, le *Dieu se libère lui-même de l'homme*, en quittant le corps animal. Comme l'homme porte en lui cette conscience divine, il est de son devoir de lutter contre ses inclinations animales, et à l'aide de ce principe divin de s'élever au-dessus d'elles, tâche que l'animal ne saurait accomplir, et que par conséquent l'on n'exige pas de lui. »

« L'homme, » si nous prenons ce terme dans le sens de personnalité, sens qui lui est donné dans la dernière moitié de cette citation, n'est que conditionnellement immortel ; le véritable homme, le Dieu, ayant regagné sa liberté, une partie plus ou moins grande de la personnalité, celle qui a participé de la nature divine, vient s'unir à lui.

Le corps est abandonné alors aux vies inombrables qui, une fois qu'elle ne sont plus soumises à Prâna, agissant par son véhicule Linga Sarîra, se débandent et commencent l'œuvre de destruction. Au fur et à mesure que les cellules et les molécules se décomposent leur particules invisibles vont former d'autres corps.

Il se peut qu'à notre retour sur la terre nous rencontrions de nouveau quelques unes de ces inombrables vies qui ont fait leur demeure passagère de notre corps dans une incarnation précédente, mais ceci nous éloignerait de notre sujet, car ce qui nous intéresse pour le moment est la destruction du corps qui a terminé sa courte vie et dont le sort est de se décomposer entièrement.

Donc pour le Sthûla Sarîra, comme organisme, la mort signifie : dissolution, rupture des liens qui réunissent un nombre infini de vies en une seule.

Le sort du Linga Sarîra.

Le Linga Sarîra, ou double Astral, est la contrepartie éthérée du corps grossier de l'homme. C'est ce double, qui, pendant la vie, est vu quelquefois près du corps, et dont l'absence plonge le corps dans une somnolence, ou demi-léthargie. Ce double Astral étant le réservoir ou véhicule du principe vital pendant la vie terrestre, sa disparition du corps se fait sentir par un ralentissement général de toutes les fonctions vitales, même lorsque le fil qui unit les deux corps est encore entier. Comme nous l'avons déjà dit, la rupture de ce fil signifie la mort du corps.

Quand le Linga Sarîra abandonne définitivement le corps, il ne s'éloigne pas a une grande distance, mais flotte généralement au-dessus du corps, dans une état de rêverie paisible, à moins que de violents chagrins, de bruyantes émotions n'entourent le cadavre dont il vient de se séparer.

Et ici nous prendrons l'occasion de dire combien il est nécessaire d'observer une grande tranquillité et de rester maître de soi, dans

la chambre mortuaire, pendant que le Linga Sarîra se retire du corps. Car, pendant ce temps, l'Ego voit sa vie toute entière passer rapidement devant lui, ainsi que l'ont raconté des personnes qui, ayant manqué de se noyer, ont traversé cet état privé de conscience et sans vie apparente.

Un Maître a dit :

(1) « Lorsque nous touchons à notre dernière heure, notre vie toute entière se réfléchit dans notre mémoire, et les faits les plus oubliés surgissent de tous côtés ; une image chasse l'autre, un événement succède à l'autre..... L'homme peut souvent paraître mort et pourtant, depuis sa dernière pulsation, depuis le dernier battement de son cœur et le moment où la dernière étincelle de chaleur abandonne le corps, *le cerveau pense* et l'Ego revoit toute sa vie dans ces quelques brefs moments. Parlez bas, oh ! vous qui assistez à un lit de mort et qui vous trouvez devant la présence solennelle de la mort. Et surtout gardez le silence, au moment où elle a saisi le mourant de sa main glacée. Parlez bas, je le répète, de peur de troubler la tranquillité des pensées, et d'empêcher le passé de compléter son œuvre, dont il va jeter le reflet sur le voile de l'avenir. »

Ceci est le moment pendant lequel tout ce monde de pensées qui ont agité la vie qui vient de s'éteindre, se groupent autour de celui qui les a créées. Elles s'entrecroisent, s'entrelacent, pour former l'image de cette vie, et c'est alors qu'elles sont empreintes, dans leur totalité, sur la lumière Astrale. Les tendances prédominantes, les pensées et les habitudes les plus enracinées, affirment leur suprématie et formeront les signes caractéristiques qui apparaîtront dans les incarnations successives, et auxquels on donne le nom de « Qualités innées. » Cette minute solennelle, où se fait comme un compte rendu de la vie et la lecture des annales Karmics, serait un moment bien mal choisi par les parents et les amis pour donner libre cours à leur douleur.

(2) « Au moment solennel de la mort, même lorsque cette mort est soudaine, l'homme voit reparaître devant lui toutes les scènes de sa vie passée, jusque dans leurs moindre détails. Pendant un bref instant la *personnalité* devient une avec l'Ego *individuel* qui sait tout. Mais cet instant suffit pour lui montrer l'enchainement des causes qui ont déterminé toutes les actions de sa vie. Il se voit et se comprend alors comme il est véritablement, sans se flatter ou se faire d'illusions sur lui-même. Il lit l'histoire de sa propre vie et reste comme un spectateur regardant la scène qu'il est en train de quitter. »

A cette vision éblouissante succède, pour le commun des mortels, un état paisible et rêveur, moitié léthargique, qui a été décrit plus haut, le double Astral flottant au-dessus du corps auquel il a appartenu et dont il est à présent entièrement séparé.

(1) Man : Fragments of Fargotten History, pp. 119-120.
(2) Clé de la Théosophie, H. P. Blavatsky, p. 162.



Quelquefois ce *Double* est vu dans la maison ou bien dans le voisinage, quand les désirs du mourant se tournent fortement vers une personne qu'il a quittée, ou bien lorsqu'il n'a pu achever une chose qui lui tenait à cœur, et qu'il est inquiet et agité ; ou bien encore lorsque quelque dérangement local est venu troubler la tranquillité de son départ. Alors, dans ces conditions ou dans d'autres de même nature, le double Astral peut-être vu ou entendu. Son air est rêveur, distrait ; il est silencieux, vague et indifférent.

Les cinq principes supérieurs se dégagent petit à petit de leur enveloppe astrale, et l'abandonnent, comme ils ont abandonné auparavant le corps physique. Ils passent alors, comme entité quintuple, dans un état qui formera notre prochain sujet d'étude, laissant le Linga Sarira ou double Astral avec le corps, dont il est la contre-partie ; le Linga Sarira devenant ainsi un cadavre astral, de la meme façon que le corps est devenu un cadavre physique. Ces deux cadavres restent l'un près de l'autre et se décomposent ensemble.

Ces revenants astrals sont vus quelquefois dans les cimetières par les clairvoyants. Ils ressemblent au corps physique de la personne morte, ou bien ne forment plus qu'un léger brouillard ou une faible lumière violette. Un de mes amis vit une fois un de ces cadavres astrals dans un état repoussant de décomposition. Vision horrible qui ne rend certainement pas le don de clairvoyance désirable.

Cet état se continue *pari passu* jusqu'à ce que tout le corps physique, à l'exception du squelette, ait disparu. Les particules ainsi dispersées vont former d'autres corps.

Un des grands avantages de la crémation, à part les raisons sanitaires, est que nous rendons ainsi plus promptement à la nature tous les éléments materiels et astrals. Au lieu de la décomposition lente et graduelle, c'est une séparation rapide qui la remplace, et il ne reste aucune particule de ces deux corps capable de devenir une source de maux sur les plans d'existence physiques et astrals.

On peut donner un semblant de vie aux cadavres astrals, mais seulement pour un court espace de temps après la mort. Le Dr Hartmann écrit :

(1) « Le cadavre d'une personne morte soudainement peut être galvanisé dans un semblant de vie par l'application d'une batterie galvanique. De même le cadavre astral peut être ramené à une vie artificielle, si on lui transmet une partie du principe vital d'un Médium. Si ce cadavre astral est celui d'une personne intelligente, il parlera comme une personne intelligente, si c'est le cadavre d'un sot, il parlera comme un sot. »

Cette fort vilaine action ne peut être mise à exécution que dans le voisinage du cadavre, et dans un espace de temps très limité après la mort ; mais il y a eu des cas pareils où les cadavres astrals ont été galvanisés sur la tombe même de personnes mortes. Il est

(1) Magie White and Black. pp. 109-110. 3e Edition de Dr Franz Hartmann,



inutile d'ajouter que ceci est fort répréhensible et entre dans le domaine de la Magie « Noire. »

Si le cadavre astral et le cadavre physique ne sont promptement détruits par le feu, il faut les laisser dans un silence et une obscurité qu'il serait profane de troubler.

ANNIE BESANT.

(*à suivre*)

LA RÉINCARNATION

(*Suite*)

Preuves scientifiques.

Si nous considérons la Doctrine de la Réincarnation au point de vue scientifique, nous voyons qu'elle est l'un des aspects les plus importants de cette loi inflexible qui dirige l'Univers objectif.

Le mouvement perpétuel est réalisé sous la forme d'une incessante transformation du simple au composé et du composé au simple, de l'homogène à l'hétérogène, et de l'hétérogène à l'homogène, et d'une marche cyclique, spiroïdale, inextricable en apparence, quoique extrêmement simple en réalité. Le grand axiôme hermétique de la *Table d'Emeraude* d'Hermès dit que : *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut.* On a malheureusement, faute de réflexion, considéré cette proposition fondamentale de l'Occultisme comme un aphorisme enfantin, mi-vrai, mi-faux, sans portée sérieuse, tandis qu'il est en réalité une vérité profonde et une clef merveilleuse, sans laquelle la grande Loi des Correspondances universelles, reste lettre morte pour l'étudiant. Son application au cas particulier qui nous occupe va prouver son exactitude et son importance.

Les planètes ont deux mouvements connexes et cycliques : un mouvement de rotation sur elles-mêmes, lequel, en particulier, détermine les cycles de jour et de nuit, et une course elliptique à travers l'espace qui les fait tourner autour du soleil et générer ainsi, parmi bien d'autres choses, les Saisons. De même les Etres évoluent en deux cycles : un cycle mineur s'effectuant par une série de veilles et de sommeils, et un cycle majeur amenant les morts et les renaissances. On pourrait ainsi poursuivre très loin les



applications de cette loi et en montrer les correspondances jusque dans les Pralayas (1) racials, planétaires et manvantariques, mais dans une étude sommaire les longueurs sont inutiles.

Les mouvements d'inspiration et d'expiration à leur tour sont des représentants de ce cyclisme universel ; l'un est un mouvement de vie, l'autre un souffle de mort ; dans l'un le Mouvement universel est attiré vers un agrégat moléculaire et s'y condense sous forme de Vitalité, dans l'autre il reflue dans l'Océan cosmique, abandonne un instant l'être qu'il vient d'animer, et si une nouvelle inspiration ne se produit, la mort physique arrive.

Le cœur présente le même rhythme, expression de la même Loi : la systole chasse le sang dans tous les points du corps et leur donne la vie ; la diastole aspire de nouveau, vers le réservoir central, le liquide vital, et si le cœur cesse de battre, c'est la mort.

Les Races obéissent aux mêmes mouvements : elles naissent, se développent et meurent ; passent par l'état enfantin, l'adolescence, la maturité, la vieillesse, la décrépitude ; puis elles renaissent sur d'autres points du globe. Suivez, par exemple, l'histoire de la France, et voyez-la dans ses phases successives. Comparez ses mœurs durant les siècles divers, et vous y trouverez le tableau agrandi du développement de chaque homme. Examinez l'Europe et calculez l'âge qu'on pourrait donner à ses divers peuples : la vieillesse espagnole, la maturité française, l'enfance russe.

Remarquez le mouvement théosophique actuel : n'est-il point la renaissance — la Réincarnation — du mouvement Gnostique et Néoplatonicien qui illumina la Grèce, l'Egypte et l'empire Romain, il y a quinze cents ans ? H. P. Blavatsky l'a fondé, en 1875, tandis qu'il naquit dans l'école d'Alexandrie, avec Ammonius Saccas, le théosophe ; ceux qui peuvent lire les incarnations passées dans les *auras* des individus reconnaîtraient, dans les pionniers actuels de la Sagesse divine (Théosophie), bien des champions qui luttèrent jadis pour la même sublime Cause.

La vague de vie parcourt successivement les Races ; elles florissent dans toute leur splendeur, quand le mouvement vital est à son apogée ; lorsqu'il les abandonne et passe à d'autres points, les peuples retombent dans une demi-barbarie, dans la vieillesse ; les Egos les plus avancés, ceux qui s'incarnèrent pendant la maturité d'une race, descendent alors sur les continents animés par l'Onde de vie, tandis que d'autres moins évolués viennent former les humanités dégénérées qui végètent sur les terres en obscuration. Voyez la magnificente Egypte de jadis. Il ne reste d'elle que des déserts de sable, sur lesquels d'impérissables structures témoignent encore de la grandeur de son passé ; la race qui donna les Hiérophantes vit maintenant sur d'autres contrées.

(1) *Pralaya* : Période de repos entre deux périodes d'activité, soit pour un individu, une race, une planète, une chaîne de planètes, un univers, etc...

Les Continents eux-mêmes suivent la même loi ; l'histoire incessante et la science nous les montrent passant par une série d'immersions et d'émersions ; après Lémurie, qui porta la troisième race, vint l'Atlantide, mère de la quatrième ; l'Europe nourrit actuellement la cinquième, et plus tard, lorsque notre sol sera de nouveau plongé sous les eaux, une terre nouvelle aura émergé du fond des océans, pour porter la Race future, la sixième.

Les planètes n'échappent pas a la règle : elles naissent et meurent, elles sortent de la grande matrice planétaire, au début de l'évolution d'un système solaire et sont réabsorbées en elle, quand l'heure de la dissolution a sonné ; les Univers enfin naissent de la poitrine de Brahma, pendant son expiration et y retournent avec son inspiration.

La loi cyclique est donc partout : elle dirige tous les atomes de l'Univers ; l'homme ne pourrait y échapper. La vie sur le plan physique correspond à la veille, à la période d'activité ; le repos dévachanique (ciel) est l'analogue du sommeil, de la passivité ; les morts et les renaissances alternent comme les deux mouvements de la respiration, comme le flux et le reflux de l'Océan ; ils sont les représentants des deux éternels contraires que l'on rencontre toujours et partout, dans le Monde manifesté.

*
* *

La loi cyclique et celle de l'évolution nous montrent une Intelligence transcendante, incapable d'erreur, à laquelle rien ne peut être objecté, — pas même la perte apparente de millions de semences ; car, même dans ces cas, une connaissance plus approfondie des forces astrales montre que rien ne se perd, en haut comme en bas, sur les couches visibles comme sur les couches invisibles, et qu'il n'existe pas de vrais échecs dans la Nature. Elles indiquent aussi un admirable Plan cosmique, incessamment poursuivi dans les agrégats inorganiques les plus simples, comme dans les formes les plus complexes des êtres organisés ; sur les bas-fonds terrestres, comme dans les sublimités des cieux ; il est partout, nulle part il ne change, et lorsque l'homme a trouvé la Nature en faute, il n'a découvert que son immense ignorance à lui. L'ecroulement successif de toutes les théories, l'obscurité de presque tous les « *comment* » et de tous les « *pourquoi* » n'ont-il pas prouvé depuis des siècles que, si l'on doit s'efforcer de savoir, jamais l'on ne devrait errer au point de vouloir juger ?

L'Intelligence et l'evolution font le Progrès, lequel ne peut exister que par la conservation des qualités acquises. Quand un Victor Hugo disparait, tout ne meurt pas en lui. Pourquoi le progrès d'un être qui a souffert et lutté serait-il ainsi définitivement arrêté ? L'Intelligence cosmique pourrait-elle commettre une aussi énorme faute, une monstruosité qu'un homme s'efforcerait d'éviter ? Serait-ce



pour se donner l'agrément d'un sport cruel qu'une divinité impossible aurait créé ce magnifique épanouissement de la forme et cette mystérieuse éclosion de la conscience? La terre devrait-elle être éternellement foulée par les pieds de l'homme ou entr'ouverte par sa charrue? L'herbe aurait-elle pour destinée de servir sans cesse de pâture aux animaux? L'animal devrait-il souffrir toujours, et de ses congénères et de l'homme cruel, sans recevoir un *iota* de compensation? Et l'homme, vivant pour la première et la dernière fois, entrerait-il, à la mort, dans l'annihilation? Non! L'erreur d'une pareille conception est trop flagrante pour mériter réfutation. La loi du Progrès exige une série indéfinie de Renaissances dans des formes d'une complexité progressive, permettant à la Monade (1) de passer graduellement de l'inconscience absolue à la Soi-conscience la plus complète.

La première moitié du *Manvantara*, ce cycle de descente ou d'Involution, va de l'Unité à la Multiplicité, du Logos aux êtres qu'il illumine de ses rayons, des monades inconscientes à l'Homme Soi-conscient. Mais cet homme n'est pas achevé, nous l'avons vu; il doit perfectionner sa forme, aiguiser ses sens, transformer ses passions animales égoïstes en forces spirituelles bienfaisantes, unir consciemment son « Moi » personnel à son « Soi » impersonnel, et, plus tard, se perdre dans la Vie universelle, y resider avec la Conscience qu'il est l'*Identique dans le Différent*, et gagner ainsi la seule et vraie Immortalité : ceci est l'œuvre de la deuxième moitié du Manvantara, le cycle de montée ou d'Evolution.

Tout, dans le Cosmos, tend donc vers l'homme d'abord, puis vers le Dieu. L'expir de Brahma précipite le rayon monadique *inconscient* dans les couches progressivement plus denses de l'objectivité et culmine dans la production de la Soi conscience humaine prakritique (2) actuelle; puis son inspir reprend sur ses vagues de reflux l'homme ainsi individualisé et l'emporte à travers l'arc de montée, le faisant repasser par les plans traversés déjà, pendant sa descente, et sur lesquels il doit compléter son développement. Pendant cette course effrayante à travers les Eternités, il demeure identique à lui-même, survivant aux désintégrations périodiques de ses enveloppes, et, selon l'expression orientale, passant comme un fil (*Sutratma*) à travers une multitude de perles corporelles.

Il est éternel, car il commence et il finit dans l'Absolu.

Supprimez la Réincarnation, et l'admirable plan de l'Univers s'écroule, l'évolution devient impossible, l'Intelligence cosmique disparaît, la loi du Progrès n'est plus qu'un leurre, le but de la souffrance une épouvantable illusion.

(1) La Monade est la partie éternelle de l'homme, l'Etre spirituel, ce qui passe d'une forme à l'autre, pendant tout le *Manvantara* (Grand cycle).
(2) Matérielle.



*
* *

On a prétendu que l'évolution humaine se poursuit après la mort sur des sphères subjectives, et que la Réincarnation sur la terre n'est pas une nécessité.

Si ceux qui pensent ainsi croient que l'homme a suivi jusqu'à son incarnation actuelle la spirale de progrès indiquée par la nature, et que son Ame, ou centre de conscience, s'est régulièrement réincarnée jusqu'à ce jour, nous leur demanderons pourquoi cette série de renaissances terrestres devrait être brusquement interrompue, alors que tout indique l'imperfection de sa nature physique même et la nécessité de son passage répété sur notre globe matériel, durant de longs siècles encore.

Ceux qui croient, au contraire, que l'homme vit pour la première et dernière fois ici-bas, se trouvent, comme nous l'avons exposé dans la première partie de cette étude, en face d'un Dieu personnel, capricieux ou méchant, ou d'une Loi sujette au changement : deux hypothèses également impossibles. Il a fallu des milliards d'années à la Nature pour construire la forme humaine que nous connaissons ; la Loi ne peut avoir arbitrairement limité son degré de développement à son imperfection actuelle.

De plus l'homme doit compléter son évolution morale, mentale et spirituelle, car sa moralité n'est guère au-dessus de celle des animaux, sa mentalité est incomplète, sa mémoire encore rudimentaire, les secrets de la nature si bien fermés jusqu'à ce jour, que des stages lumineux sont forcément en réserve pour lui dans l'avenir, et il ne connaît la Spiritualité que par les faibles impulsions de la « Voix de la Conscience », sans cesse et rapidement étouffées par les sophismes de l'âme raisonneuse ou par les vapeurs animales de l'être inférieur.

L'attraction physique attache fatalement nos corps à la planète ; d'autres attractions aussi fatales et aussi irrésistibles lient l'homme animal (*Kama-Rupa*) et même l'homme mental (*Manas inférieur*) aux véhicules sensoriels physiques qui leur permettent une vie consciente sur le plan matériel ; et le *désir de vivre* et de gouter aux sensations inférieures nous tyrannise terriblement encore.

D'autre part, les sphères astrales et subjectives, sur lesquelles on voudrait que l'évolution humaine se poursuivît, ne sont pas appropriées au degré actuel de son développement ; nos sens astrals et spirituels sont encore à l'état germinal et les plans correspondants du Comos n'existent point pour nous, bien qu'ils nous pénètrent et que nous vivions au milieu d'eux ; nous les ignorons comme les aveugles et les sourds ignorent la lumière et le son, bien qu'au milieu du bruit et de la lumière. Ces sens ne se développeront que dans des cycles futurs, et vouloir lancer dès maintenant, sans transition, l'humanité sur les plans subjectifs, ce serait la condamner à

l'état d'un être qui, sur cette terre, serait privé des cinq sens. C'est parce que les sens supérieurs nous manquent encore que l'*Après-mort* n'est, pour nous, qu'un rêve, quoique plus long, plus vif, plus réel, que le rêve de chaque nuit ; c'est pour la même raison que le *choc de la mort* est un oubli et une obscuration passagère de la conscience ; sans cela nous passerions de la veille au sommeil, de la vie à la mort, comme nous passons de la lumière solaire à la clarté électrique d'un souterrain, gardant notre conscience et nos facultés ; pendant la veille même, nous verrions la co-adunité des plans cosmiques et nous apercevrions les êtres qui s'y agitent ; quelques rares voyants naturels témoignent ici de la véracité de l'enseignement occulte.

Le *Karma* n'aurait pas de sens si les êtres terrestres pouvaient ainsi briser les liens de l'attraction physique, astrale et spirituelle, et s'échapper sur des mondes subjectifs, avant d'avoir achevé leur éducation terrestre. Toutes les causes générées sur le plan matériel ramènent leur générateur sur ce plan ; c'est une question de temps, déterminé par la résultante des forces mises en action pendant la dernière incarnation. Quiconque a troublé l'équilibre sur le globe terrestre reste lié à ce plan, aussi longtemps que l'équilibre n'est point rétabli ; quiconque a été haineux s'est attaché à l'objet de sa passion et reste fixé à lui, jusqu'à la disparition de la haine et du trouble qu'elle a produit. L'amour lui-même rend esclave, attire l'être aimant vers l'être aimé, le dirige dans le même milieu, souvent dans la même famille. Les forces morales et mentales ne s'annihilent pas, et leur résultante est aussi fatale que celle des forces physiques, quoiqu'elles puissent dormir durant des siècles, et attendre pour s'éveiller la présence d'un milieu favorable. Le germe élémental, résidu d'un acte passé, ne se développera que lorsqu'un sol semblable à celui qui l'engendra se présentera à lui. La ligne d'ensemble des forces en évolution dans une incarnation donnée laisse de côté des millions de semences, et plusieurs incarnations peuvent s'effectuer parfois sans que l'étincelle requise puisse être rencontrée. C'est pourquoi l'on voit des méchants jouir impunément toute une vie de méfaits, tandis qu'à côté d'eux des justes souffrent à l'excès de crimes commis dans le passé ; ces derniers ont trouvé le terrain réclamé par la nature des semences qu'ils accumulèrent jadis ; les premiers l'attendent.

Il n'en serait pas ainsi si la nécessité d'une adaptation rigoureuse du milieu à la semence n'existait pas et si par conséquent le mal et le bien produits sur la terre ne demandaient pas, pour s'équilibrer, cette même terre avec ses particularités propres et la nature physique, morale et mentale de ses habitants.

Vouloir séparer les Monades terrestres de leur globe, avant le parachèvement de l'évolution spéciale à ce globe ; les faire arbitrairement quitter un plan matériel pour un plan psychique ou spirituel, c'est renoncer à la logique la plus rudimentaire. La Na-

ture ne fait jamais de saut dans le déroulement successif et majestueux de ses Cycles, et les êtres qu'elle enfante sont fixés par la loi inflexible de la solidarité à des globes spéciaux qu'ils suivent jusqu'au moment où l'épanouissement de toutes leurs potentialités s'est effectué et où la grande Mort planétaire a sonné.

On a dit aussi que la « Chaîne planétaire » se composait de sept globes séparés : Mars serait le troisième ; la Terre, le quatrième ; Mercure, le cinquième, les quatre autres resteraient invisibles. La Vague de vie baignerait successivement chaque planète emportant dans sa route les règnes et les humanités ; après le stage terrestre actuel, une longue obscuration régnerait sur notre globe, et son réveil ne sonnerait qu'après que la vague aurait parcouru les trois planètes qui nous suivent et les trois qui nous précèdent. Pendant cette obscuration les Renaissances se poursuivraient sur les autres globes de la chaîne, dans l'ordre déterminé par la progression circulaire de l'onde vitale.

Cette théorie ne nous paraît pas juste, et nous préférons nous en tenir à l'enseignement de la « *Doctrine secrète.* »

Elle dit que ces sept globes sont les sept principes spéciaux à chaque planète. On les nomme dans l'homme : le corps matériel (*Sthula Sarira*) ; la forme astrale (*Linga Sarira*) ; le Mouvement vital (*Prana*) ; l'Ame animale (*Kama-Rupa*) ; l'Ame humaine (*Manas*) ; l'Esprit divin (*Buddhi*) ; et l'Esprit universel (*Atma*). Ces sept aspects de la Divinité Une sont la propriété de chaque atome, de chaque être, de chaque sphère, de chaque univers. Ils ne sont pourtant pas également développés partout, car leur évolution est progressive, mais ils sont dans tout corpuscule à l'état potentiel. Le rayon de lumière dispersé par le prisme se sépare en sept couleurs, la gamme musicale se compose de sept notes fondamentales, qui sont les sept principes physiques du rayon lumineux et de l'onde sonore.

Le développement de ces principes se fait plus ou moins rapidement, selon la nature de l'Etre et le stage de son évolution ; la matière (*Sthula Sarira*) domine dans les minéraux ; la forme (*Linga Sarira*) se développe largement dans les végétaux ; l'instinct et les passions impulsives (*Kama-Rupa*) forment la caractéristique de l'animalité ; la raison, l'intelligence, la volonté, sont les aspects inférieurs du principe individualisateur et soi-conscient (*Manas*) [quand l'évolution manasique sera complète, les races seront devenues réellement humaines, car elles sont actuellement plus près de l'animal que de l'homme] ; le principe *Buddhique* est encore à l'état rudimentaire, et nous ne pouvons avoir un aperçu de sa nature que par le murmure de l'infaillible « Voix de la Conscience, » les phénomènes merveilleux de l'Intuition et les premières poussées de cette puissante Vague qui nous entraine vers l'Amour universel [les Mahatmas (1) ont développé ce principe ou plutôt se sont unis

(1) Littéralement : grandes Ames. Ce sont des Hommes pleinement développés, des Christs.



consciemment à lui). *Atma*, l'Etre-té, est un rayon de l'Universel Soleil spirituel, propre a tout agrégat de substance, seul aspect connaissable de l'Absolu ; ceux qui peuvent arriver à recevoir consciemment ses inspirations sont des êtres divinisés par d'incalculables évolutions (1). La terre, à son tour, possède ces divers principes ou les développe ; l'enveloppe dure sur laquelle nous marchons est son corps *(Sthula Sarira)* ; sa forme s'élabore dans la « Lumière astrale » inférieure (enveloppe fluidique, analogue à l'*aura* magnétique perçue par les voyants autour de tous les êtres et de toutes les choses). Ses autres principes sont encore dans un état rudimentaire.

La Vague de vie, qui agit actuellement dans le corps grossier de la terre, remontera dans sa partie fluidique, — ou globe immédiatement supérieur, — à la fin du cycle matériel et passera ainsi successivement sur tous les principes ou globes de la « Chaîne planétaire » terrestre. Les humanités marcheront parallèlement à ces phases et trouveront sur chaque plan nouveau des véhicules appropriés à l'action de leurs principes en évolution à ce moment.

Une subtile affinité rattache après la mort l'Ego désincarné aux enveloppes qu'il a rejetées ; le « souffle des ossements » est l'expression imagée donnée par la Kabale à cette relation qui persiste entre l'être entré en *Dévachan* (*Ciel*) et les cellules physiques de son ancien corps. C'est pourquoi l'on défendait chez les juifs d'inhumer un criminel à côté d'un saint, ou de rapprocher les corps de deux ennemis, tandis qu'on aimait, comme aujourd'hui encore, à ensevelir ensemble les restes de ceux qui s'étaient affectionnés. La crémation n'a pas pour unique avantage de détruire immédiatement les « Vies » (2) physiques, souvent chargées d'un potentiel malfaisant et d'empêcher les mauvais effets de leur transmigration dans les divers règnes ; elle libère surtout largement l'être mental (*Manas*) des liens matériels et astrals qui le fixent sur notre plan, active la disparition des éléments passionnels (*Kama-Rupa*) sur les couches purgatoriales (*Kama-loca*), facilite sa gestation pré-dévachanique et hâte ce repos subjectif qu'on a appelé en Occident le Paradis.

Une affinité analogue, engendrée par de longs cycles d'évolution, existe entre les Egos et leur base d'action, la Terre ; elle permet au Manas, être subjectif, de prendre contact avec l'objectif, et d'exercer son pouvoir créateur, sur la substance astrale d'abord et sur les « Vies » terriennes ensuite. Réincarnez ces Egos sur *Mercure*, et vous jetez l'element humain dans un milieu qui diffère de son ancien champ d'action par un degré inégal d'évolution et par des qualités nouvelles de la substance ; toute son éducation est à recommencer ; il doit aimanter de nouveaux élements et perdre

(1) Voir *Lotus bleu*, juin 1892 et suivants : l'Homme.

(2) Etres moléculaires invisibles, tant ils sont microscopiques, et qui forment le corps materiel par leur agrégation.

une force précieuse que la Nature ne dépense jamais en vain.

Il est donc logique, simple et naturel, de laisser les Egos humains de la chaîne terrestre achever leur développement sur leur planète propre et s'adapter progressivement à ses transformations, avant de les faire évoluer sur d'autres globes.

*
* *

Il est admis, sur notre plan physique, que la matière est indestructible et que la force, lorsqu'elle semble avoir disparu, n'a fait que changer d'aspect. La corrélation des forces et l'indestructibilité de la matière exigent la conservation du troisième élément de la Trinité universelle : la Conscience ou Esprit. En d'autres termes : rien ne se perd, rien ne se crée ; il n'y a ni vie ni mort, mais une éternelle transformation.

Quand l'homme s'endort, une dissociation temporaire s'opère dans les trois termes principaux de son être : le Corps sommeille ; l'Ame ou Force rêve, joue avec les pensées emmagasinées dans la Lumière astrale ; la Conscience, ou Esprit, — l'homme intérieur, — quitte son poste d'observation, fixé pendant la veille sur les sommets de l'Ame, et gagne les plans dévachaniques, où il plane pendant un temps variable dans une quiétude réconfortante, avant de redescendre dans sa prison corporelle.

A la mort, le Corps n'est plus simplement endormi, il disparait rapidement ; l'Ame se désagrège à son tour, quoique beaucoup plus lentement, et après un rêve Kama-locique plus ou moins long, l'Esprit se repose dans le Dévachan, et lorsqu'il redescend sur terre il prend de nouvelles robes.

Après l'évolution d'un globe terrestre, le même processus se reproduit sur une échelle agrandie, et les periodes subjectives qui suivent une Ronde, une Chaîne planétaire, un Système solaire ou un Univers, ne sont que des répétitions de plus en plus grandioses de la Loi universelle de Subjectivité — désincarnation, — et d'Objectivité — Réincarnation.

Comme preuve des Renaissances, nous avons le germe reproducteur : noyau protoplasmique, bourgeon, rhizome, tubercule, graine, spore, cellule, peu importe sa forme. Ce germe, par un mécanisme, que la science purement matérielle ne découvrira jamais, condense à l'état potentiel, dans un nombre extrêmement limité de molécules, toutes les caractéristiques physiques de l'être passé. Il ne reçoit, à proprement parler, qu'une empreinte moléculaire, il ne subit qu'une transmutation quintessentielle qui fait que, lorsque le *feu vital* physique a été allumé en lui par la germination, il peut recevoir l'impulsion du *germe astral*, — qui contient la forme, — et obeir exactement à sa direction.

La cellule ovulaire, mère du corps humain, contient l'histoire complète de notre évolution physique ; nous ne pouvons en lire les



détails, parce qu'ils se reproduisent avec une immense rapidité ; mais les milliards de transformations qu'ont subies la forme et la matière avant de devenir la substance et la forme humaines actuelles y sont fidèlement consignees. On y trouve sept stages principaux : l'état minéral (*noyau* cellulaire) ; l'état végétal (radicelle et cotylédons embryonnaires) ; les formes de poisson, de reptile, d'oiseau, (état animal) et enfin, vers le troisième mois, la forme humaine.

Ces sept stages sont la répétition en échelle réduite des opérations de l'Esprit universel sur les sept plans de l'Univers. Nous vivons sur le dernier plan matériel par excellence, celui que la Kabale nomme *Malchut*. On l'appelle d'ordinaire le quatrième, en Théosophie, parce qu'on fait abstraction des trois premiers, trop subtils pour être considérés comme plans, et l'on compte à partir du quatrième qui devient ainsi le premier.

Le circuit des sept globes, dont il est si souvent question dans « *Esotéric Buddhism* » et « *Secret Doctrine* », comprend les trois globes de descente, le quatrième ou globe matériel, et les trois globes de montée ; les sept forment le Cosmos manifesté, et ils sont placés au-dessous du Triangle spirituel qui représente la Sainte Trinité.

Les sept stages du développement embryonnaire correspondent encore aux sept règnes : trois « élémentals, » desquels nous ne connaissons rien, car ils attiennent aux premières différentiations de la Substance-Force pré-cosmique, et quatre « formels » qui sont, sur le plan prakritique de notre planète : les règnes minéral, végétal, animal et humain.

On pourrait ainsi poursuivre les correspondances entre les périodes de la gestation cosmique et celles de la gestation humaine, dans laquelle chaque mois représente la synthèse de l'évolution d'un Plan, d'un Globe, d'un Règne, d'une Race, etc., mais cet exposé des correspondances, si plein de vie, d'enseignements et de vérité, ne peut être intéressant et compréhensible que pour ceux qui ont étudié l'évolution dans l'ésotérisme oriental.

L'organisme féminin élabore la partie substantielle du germe et l'organisme masculin préside à sa partie dynamisante ; le bois n'attend que l'étincelle pour brûler ; l'union du fluide positif avec le fluide négatif la détermine dans l'ovule, et la sexualité n'a pas d'autre raison.

Pour l'école matérialiste, il n'y a qu'un être physique, générant un germe matériel, lequel contient l'homme tout entier : physique, mental et spirituel. C'est une erreur.

Si la substance était le générateur direct des qualités, nous ne devrions pas voir des insectes insignifiants par la forme, les organes des sens, le volume et la complexité des centres nerveux, — fourmis, abeilles, araignées, — déployer des prodiges de prévoyance, d'architecture, de sociabilité, alors qu'à côté de ces nains du règne



animal nous voyons des colosses ne montrer qu'un instinct rudimentaire, malgré leurs cerveaux géants et circonvolutés.

Un abîme est creusé, dans la série zoologique, en avant et en arrière de ces insectes ; un abîme plus grand encore sépare les spécimens les plus développés de l'animalité de l'homme des races les plus inférieures (1).

Et nulle part l'on n'en trouve l'explication dans la structure organique, sensorielle ou nerveuse. Le marsouin et l'éléphant ont un cerveau plus volumineux que l'homme, et le nombre des circonvolutions chez ce dernier n'est pas en rapport avec l'écart qui sépare l'instinct de la Raison, le désir de la Volonté, l'impulsion du Libre Arbitre, l'intelligence automatique des conceptions de l'Art et du Génie !

Si le germe physique emmagasinait l'*homme total*, nous devrions trouver chez un individu quelconque les qualités manifestées dans ses générateurs ou dans leurs ascendants, et jamais d'autres. De plus, ces qualites ne pourraient pas excéder la somme qu'elles atteignent chez les parents. L'on voit, au contraire, des brebis galeuses dans des familles immaculées, des assassins, fils d'hommes de cœur, des saints mis au monde par des rebuts de la société !

On rencontre des jumeaux, nés des mêmes germes, dans les mêmes conditions de temps et de milieu, dont l'un est un ange et l'autre un démon, alors même que leurs formes physiques sont aussi semblables que possible.

Pourquoi les enfants prodiges ? Mozart, compositeur à l'âge de quatre ans ? Pourquoi les génies ? les Dante, les Shakespeare, les Newton ? Pourquoi les êtres divinisés? Krishna, Lao-Tze, Bouddha, Pythagore, Jésus ?

Où trouve-t-on un Mozart, parmi les ascendants de ce prodige ? De qui Jacob Bœhme, le cordonnier philosophe, reçut-il sa clairvoyance et sa prodigieuse intuition ? L'Heredité, l'Atavisme et la Réversion, ont-ils jamais expliqué un seul cas de génie ? Peut-on croire sainement que la matière physique puisse condenser des énergies psychiques, mentales ou spirituelles, et que des molécules protoplasmiques soient mères de l'Amour pur, de la divine Compassion, du généreux Sacrifice ?

Le matérialisme ne peut sortir de l'impasse, sans recourir à de nouvelles hypothèses ou à des exceptions plus fréquentes que la règle.

Quand un corps humain se forme, la cellule ovulaire fécondée se dédouble ; les nouvelles cellules sont sœurs, car elles contiennent le protoplasma de la cellule-mère, et une partie de son noyau se dédoublé à son tour.

Si des apports protoplasmiques ne venaient s'offrir de l'extérieur à la cellule primordiale, pendant sa prolifération, elle serait simple-

(1) Nous faisons une exception pour le singe, qui est de *souche humaine* ; la science le reconnaîtra plus tard.



ment séparée en une plus ou moins grande quantité de cellules-filles, qui, avec le progrès de la segmentation, diminueraient incessamment de volume. Mais le liquide amniotique chez le fœtus, le chyle chez l'adulte, offrent des éléments protéiques tout prêts à s'assimiler avec les corps cellulaires en voie de multiplication, et ces derniers peuvent ainsi augmenter de nombre à l'infini, sans perdre de leur volume.

Lorsque l'homme matériel est achevé, chacune de ses molécules contient une partie de l'ovule primitif ; les éléments albuminoïdes tirés du liquide amniotique et du sang maternel possèdent des attributs similaires à ceux de l'ovule, et leurs potentialités s'ajoutent aux siennes ; plus tard les matériaux chyleux. elaborés par la digestion et par les glandes vasculaires de l'économie, subissent l'empreinte des cellules dans le même sens. D'où il résulte que l'agregat cellulaire visible qu'on appelle le corps doit forcément partager, à un degré assez marqué, les qualités physiques du père et de la mère, et que l'hérédité, limitée à son territoire naturel, n'est pas une vaine affirmation. Mais il faut en déterminer les limites.

La substance germinale est un Tout microscopique qui, logiquement, doit, comme tout être, toute cellule, toute molécule, tout atome, contenir la totalité du Cosmos. Cette substance donnera donc, en se développant, une expression plus ou moins rigoureuse des potentialités qu'elle possède, de celles surtout dont elle est l'expression la plus directe et qui sont sa caractéristique. Comme l'homme, elle possède la matière qui forme son Corps ; le mouvement qui la développe — la Vie ou *Prana* ; la sensibilite spéciale qui fait que le protoplasme se contracte ou se dilate, absorbe, excrète ou se défend contre les agents de destruction — l'Instinct (*Kama*).

La substance, le mouvement vital et les réactions instinctives de l'individu futur, seront donc plus ou moins semblables à ceux de ses parents. Les deux premiers principes, la substance et le mouvement vital, seront en tête du mouvement héréditaire, et un germe maladif développera un corps dont chaque cellule contiendra la tendance aux mêmes dégénérescences ; c'est ainsi que se transmettent les tempéraments et les particularités de tissus.

Les instincts se manifestent assez facilement par l'impression héréditaire, car l'automatisme des cellules germinales est partagé par leurs filles, et le descendant d'un père colère, emporté, débauché et ivrogne, ou calme, pacifique, sobre et chaste, subira des tendances analogues, par le seul fait de son hérédité materielle.

En suivant ce fil conducteur, on s'explique la différence des impressions paternelles et maternelles. On dit, chez les éleveurs, que la mère donne le fond — substance — et que le père donne la *race*, c'est-à-dire, donne les qualités. Ces résultats sont en rapport avec la nature des germes et avec la part différente qu'ils prennent à la construction du fœtus. L'ovule est le type de la matière, le germe

mâle, celui de la force, laquelle embrasse le mouvement vital et les instincts ; de ce fait l'hérédité paternelle sera *qualitative* et l'hérédité maternelle sur la ligne matérielle. Ajoutez à cela l'action prolongée de la mère sur le fœtus, pendant un séjour de neuf mois dans son organisme, ses apports nutritifs personnels — sanguins et amniotiques — et vous comprendrez pourquoi elle donne le *fond*.

Mais à cette hérédité, — la seule qu'on doive appeler de ce nom, en réalité, — s'en ajoute une autre qu'on ne remarque pas d'ordinaire, faute d'observation, et qui provient d'un échange magnétique continuel entre l'enfant et ses parents. Cet échange commence à la naissance et dure toute la vie ; plus l'enfant est jeune, moins il a de volonté et de positivité, plus il reçoit ; c'est donc pendant les premières années de la vie qu'il subit le plus les impressions du milieu ambiant et des personnes en contact avec lui ; voilà pourquoi une nourrice mercenaire lui imprime des jeux de physionomie, des tendances impulsives et des traits personnels, qui persistent un certain temps encore après la cessation de l'allaitement.

Les enfants élevés par des étrangers absorbent des éléments expulsés de l'organisme de ces derniers ; ils peuvent se développer ou demeurer à l'état latent et se transmettre plus tard par l'hérédité ; c'est ainsi que nous ressemblons parfois à ceux qui ont élevé nos parents.

C'est parce que ces échanges magnétiques sont réels et parfois profonds que la femme blanche, à qui un nègre a donné un enfant, peut avoir, plus tard, d'un second mari blanc, des enfants noirs. Il est profondément vrai le proverbe : Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

L'hérédité des traits emmagasinée dans l'ovule fécondé se transmet aux cellules-filles et les fait se grouper sur des lignes qui tendent à reproduire la forme organique des parents ; à cela s'ajoute un apport incessant de molecules semblablement aimantées, provenant du père et de la mère, et surtout l action inconsciente produite sur l'embryon par l'imagination maternelle pendant la grossesse. Ce n'était pas sans raison que certains peuples — les Grecs, par exemple, — pour obtenir chez leurs enfants la plus grande perfection possible de la forme, plaçaient de belles statues autour de leurs lits et dans leurs appartements. L'histoire des monstruosités, des marques, *nævi*, et d'autres stigmates imprimés sur le fœtus, pendant la grossesse, prouve à satiété l'action incontestable de l'imagination de la mère sur les formes de l'être en gestation.

La ressemblance n'est pourtant pas transmise aussi fidèlement que les qualités de la substance matérielle, et il n'est pas rare de voir des fils n'avoir aucun trait de leurs parents, directs ou ascendants, bien qu'ayant hérité d'une maladie constitutionnelle.

De plus l'action héréditaire s'affaiblit constamment après la naissance ; sa période d'activité ne dépasse guère sept à huit années. Dès que la raison, la volonté, l'intelligence, naissent ; dès que l'être

humain réel s'éveille dans le corps animal et que l'enfant se transforme en homme, l'on voit — plus ou moins rapidement — selon la force de l'Individualité, — les traits tendre vers la laideur ou la beauté, selon que les passions ou la spiritualité impriment leur sceau sur le principe qui préside à la forme — le *Lingua Sarira*.

A leur tour les impulsions animales et les tendances mentales inférieures héréditaires s'affaiblissent pour faire place à d'autres éléments analogues, portant une caractéristique personnelle indéniable, et l'on peut voir la personnalité changer avec les années et ne garder parfois aucun vestige de ses goûts, de ses passions, de ses tendances d'autrefois; le *Moi* vrai seul est resté intact au milieu de ces destructions et reconstructions incessantes. Voilà, croyons-nous, tout ce qu'on peut attribuer à l'hérédité. La part du germe, largement faite, se borne à une transmission substantielle et vitale considérable ; la forme est déjà sujette à beaucoup plus de variations; les qualités intinctives, impulsives et passionnelles paraissent dépendre de la contagion magnétique, autant que de l'effet direct de l'hérédité, et le développement de l'Homme intérieur les amoindrit rapidement et parfois même les détruit tout à fait ; quant aux facultés supérieures : — intelligence, volonté, raison, intuition, génie, bonté, compassion, sacrifice, générosité, amour, — elles n'ont qu'un rapport très indirect avec l'héritage psychique et physique des parents. Le voici :

Quand un Ego se réincarne, il est attiré magnétiquement vers un germe dont les potentialités organiques et sensorielles sont en rapport avec ses propres tendances ; il n'est dès lors pas étonnant de voir d'étroites analogies entre le caractère de l'enfant et celui des parents. L'instrument aide l'artiste ; le cerveau aide l'Ego, et une similarité de l'organe amène une certaine similarité dans l'expression fonctionnelle. Un ivrogne a développé des désirs qui ne peuvent trouver satisfaction que dans des cellules pouvant vibrer facilement sous leur influence ; l'affinité le dirigera donc vers l'un de ces organismes, au moment de son retour à la terre. L'Ego de Mozart fut conduit vers des parents dont le cerveau avait l'habitude de traduire en sons physiques les harmonies de l'espace invisible, mais il les dépassa comme un roi de la forêt domine les arbustes qui végètent sous son ombre ; toute proportion fut oubliée entre l'instrument transmis héréditairement et le déploiement du génie transcendental de l'Artiste sublime.

Il est probable que Newton se réincarnera dans la famille de quelque grand penseur et qu'il pourra résoudre, à son prochain retour, et le problème du chiffre 666 de la bête apocalyptique, sur lequel il pâlit durant tant d'années, et la nature de l'Etre mystérieux qui détermine le Mouvement dans un Univers où les forces d'attraction et de répulsion se faisant équilibre, il ne devrait exister qu'un immuable et imperturbable repos.

L'Ego, avec ses facultés transcendantes, échappe donc absolu-

ment à l'hérédité, et, pour avoir la solution du problème, il suffit d'examiner l'homme total, de distinguer en bas les germes générés par ses principes périssables, et en haut ce corps causal immortel qui, après chaque incarnation, moissonne les expériences de la vie écoulée et revient périodiquement à la terre, enrichi par le passé et permettant à l'Ego de manifester toujours mieux ses divines facultés à travers ses nouveaux instruments corporels.

* * *

La Nature nous donne une série d'exemples qui reproduisent d'une façon plus ou moins complète et sur une échelle plus ou moins réduite le phénomène de la Mort et des Renaissances.

Si énergique que soit un homme, sa période d'action est limitée par ses capacités physiques, vitales, passionnelles et mentales. Un muscle ne peut indéfiniment se contracter, la fatigue et la paralysie suivent l'excès d'effort ; la force vitale elle-même est sujette à un flux et reflux incessants ; la passion s'épuise et demande le repos ; les efforts intellectuels eux-mêmes ont une limite, et l'homme après l'activité de la journée se délasse dans la passivité, au spectacle du soir.

A la veille succède le sommeil ; à l'extériorisation du Rayon manasique succède, chaque nuit, son retrait vers les plans immatériels : désincarnation incomplète pendant laquelle il remonte du physique au mental supérieur, puis redescend de nouveau dans l'instrument cérébral, reposé par cette phase de subjectivité et prêt à entrer de nouveau en action avec la journée qui commence.

Les feuilles poussent et tombent périodiquement avec la montée et la descente de la sève. Toute plante annuelle meurt à la fin de la saison et ne persiste qu'à l'état germinal dans un bulbe, un rhizome ou une racine. L'âme de la plante, — le centre de conscience qui fonctionne en elle et dirige les merveilleuses opérations de la croissance, — cesse d'agir sur le plan objectif, pendant l'hiver, passe par une période de subjectivité presque complète et ne renaît qu'avec la germination nouvelle, au prochain printemps.

Les « Métamorphoses » du règne animal nous montrent encore un même Centre de conscience passant successivement dans des enveloppes extérieures complètement différentes : germe (*graine*) d'abord, larve (*ver*) ensuite, qui meurt pour ainsi dire en devenant *chrysalide* et qui renaît plus tard comme brillant *papillon*.

* * *

Il est enfin une preuve directe des Renaissances chez l'homme : le Souvenir des existences passées.

Cette partie sera traitée dans le quatrième chapitre, celui des



Preuves directes. Nous allons maintenant exposer en quelques pages cet admirable consensus philosophique qui, dans tous les temps et chez tous les peuples, a enseigné ou conservé, clairement ou obscurément, le grand dogme de la Palingénésie.

Dr PASCAL.

(*à suivre*)

RÉMINISCENCES

DE H. P. BLAVATSKY ET DE LA « DOCTRINE SECRÈTE »

(*Suite*)

J'ai rapporté cet incident pour montrer que H. P. B. ne me dominait nullement. Souvent j'ai ouï dire que ceux qui vivaient avec elle n'étaient que des marionnettes entre ses mains, qu'elle les hypnotisait et les obligeait à faire ce qu'elle trouvait le plus avantageux pour elle. L'exemple que je viens de rapporter est, en ce qui me concerne, une preuve très nette du contraire, et, bien que j'en aie supporté les conséquences, à cette époque, je suis heureuse de montrer combien je fus insensée en refusant de croire à la parole du Maître, transmise par H. P. B. L'expérience nous apprend à être humbles, car la connaissance acquise rectifie les erreurs de jugement commises antérieurement, et, lorsque je jette un coup d'œil rétrospectif, je sens combien j'ai perdu à ne pas comprendre, ou à ne point apprécier complètement, comme aujourd'hui, la mission de sa vie.

Ce sera pour moi un éternel regret que d'avoir perdu un temps si précieux, sans avoir compris sa position ni la mienne. Lorsque je vins à elle pour la première fois j'étais une femme du monde, une enfant gâtée de la fortune. La situation politique de mon mari me mettait en vue dans la société : il me fallut longtemps pour comprendre tout le vide de ce que j'avais considéré jusqu'alors comme le plus désirable, et j'eus à m'entraîner et à combattre durement avec moi-même, avant d'avoir compris ce que valait cette satisfaction de soi qu'engendrent sûrement une vie paresseuse, aisée, et une haute position. Tout cela, je l'ai mis « dehors, » pour me servir d'une expression de H. P. B., et c'est avec un sentiment de gratitude immense que, regardant le passé, je songe à tout ce qu'elle fit pour moi, et à la façon dont elle me rendit un instrument un peu meilleur pour l'œuvre que j'accomplis aujourd'hui, à la fois par devoir et par plaisir, pour la Société Théosophique.



Tous ceux qui ont connu et aimé H. P. B. ont pu sentir le charme qui s'exhalait de toute sa personne et apprécier combien elle était bonne et aimable ; à certains moments, une vivacité enfantine lui faisait comme une brillante auréole, tandis qu'à d'autres instants elle étincelait d'une gaieté joyeuse qui imprimait sur son visage la plus délicieuse expression que j'aie jamais vue sur une face humaine. L'une des choses les plus merveilleuses de son caractère, c'est le changement qu'elle lui imprimait avec chaque nouvelle personne ; je ne l'ai jamais vue traiter deux individus de la même façon. Elle saisissait immédiatement les côtés faibles de ses visiteurs, et le prouvait d'une manière extraordinairement surprenante. Ceux qui vivaient journellement avec elle acquéraient graduellement la connaissance du *Soi*, et en se décidant à suivre sa méthode d'enseignement pratique l'on pouvait faire des progrès. Mais pour la plupart de ses disciples le processus était insupportable, car il n'est jamais agréable d'être mis en face de ses propres faiblesses ; un grand nombre se désistaient ; ceux qui pouvaient supporter l'épreuve et rester fidèles, reconnaissaient bientôt en eux le développement intérieur qui seul mène à l'Occultisme. Il n'a jamais existé d'amie plus sincère et plus fidèle que H. P. B. ; je considère comme la plus grande bénédiction de ma vie d'avoir vécu dans une grande intimité avec elle, et jusqu'à mon dernier soupir je ne cesserai de m'efforcer de servir toujours mieux la noble cause pour laquelle elle se fit esclave et souffrit si cruellement.

Je me suis étendue sur plusieurs points qui ne se rapportent pas directement à la production de la *Doctrine Secrète* ; mais il m'a semblé qu'en faisant connaître quelques-uns des détails de la vie de H. P. B., à cette époque, l'on comprendrait mieux la femme qui a écrit cet ouvrage stupéfiant. On la voyait chaque jour assise du matin au soir, travaillant sans cesse à son œuvre, et pour un observateur extérieur rien ne pouvait sembler plus monotone et plus ennuyeux que cette existence. Mais, je le suppose, elle vivait surtout, pendant ce temps, dans un monde intérieur où des images et des visions réjouissantes compensaient la tristesse ordinaire de sa vie.

Elle avait pourtant une distraction particulière. En face de son bureau, fixé au mur, se trouvait un coucou qui se comportait d'une facon réellement très bizarre. Parfois il frappait comme un coup de gong, puis soupirait et grognait comme un possédé, et chantait ensuite de la facon la plus étrange.

Notre fille de chambre, Louise, la plus lourde et la plus apathique des mortels, s'en effrayait sérieusement et me dit solennellement un jour qu'elle pensait que le diable y avait élu domicile.

« Non pas que je croie au diable, disait-elle, mais ce coucou semble presque me parler à certains moments. » Et c'était vrai. Rentrant un soir dans la chambre j'aperçus comme des rayons de



lumière électrique sortant de la pendule, et s'irradiant dans toutes les directions. J'interrogeai H. P. B., qui me répondit : « Oh ! c'est tout simplement le télégraphe spirituel, ils tapent ferme sur lui, cette nuit, en prévision du travail de demain. » Je vivais dans ce milieu, prenant sans cesse contact avec les forces invisibles, et c'est elles qui me paraissaient la vérité, tandis que le monde extérieur me semblait vague et non satisfaisant.

J'ai souvent fait ici mention du Maître de H. P. B, et je pense que certains de mes lecteurs apprendront avec intérêt comment elle fit connaissance avec son Instructeur.

Elle avait vu souvent auprès d'elle, pendant son enfance, une forme *astrale* qui, chaque fois qu'elle était en danger, se montrait juste au moment critique pour la sauver ; elle avait fini par regarder cette forme comme son ange gardien et par se sentir sous sa protection et sous sa direction.

Elle se trouvait à Londres, en 1851, avec son père le colonnel Hahn, lorsque, à son grand étonnement, elle vit un jour, pendant une promenade, un Hindou de très haute stature en compagnie de quelques princes Indiens. Elle reconnut immédiatement en lui la personne qu'elle avait vue si souvent en Astral. Son premier mouvement fut de se précipiter pour lui parler, mais il lui fit signe de ne pas bouger et elle s'arrêta comme clouée par un charme, tandis qu'il passait devant elle. Le jour suivant, elle vint à Hyde Park, pour s'y promener, s'y trouver seule, et être libre de songer à son extraordinaire aventure, lorsque, en levant les yeux, elle vit la même forme s'approcher d'elle ; c'est alors que son Maître lui dit qu'il était venu à Londres avec des princes Indiens pour une mission importante, qu'il désirait la voir en particulier, parce qu'il avait besoin d'elle pour l'aider dans une œuvre qu'il était sur le point d'entreprendre. Il lui dit alors comment la Société Théosophique devait être formée, ajoutant qu'il désirait qu'elle en fût le fondateur. Il lui donna un léger aperçu de tous les ennuis qu'elle aurait à subir et lui dit aussi qu'elle devrait passer trois ans au Thibet, pour se préparer à cette tâche importante. Après trois jours de réflexion sérieuse avec son père, H. P. B. se décida à accepter cette offre. Elle quitta Londres et partit pour l'Inde quelque temps après.

A ce sujet un curieux incident se présenta à Wurzburg. Madame Faduf, tante de H. P. B., lui écrivit un jour qu'elle envoyait au Ludwigstrasse un paquet d'objets qui lui paraissaient sans valeur aucune. Le colis arriva et je fus chargée de le déballer. Je prenais une chose après l'autre et les passais à Madame Blavatsky, quand elle poussa un cri de joie : « Venez voir, me dit-elle, ce que j'ai écrit en 1851, le jour où je vis mon Maître béni ! » Dans un vieux carnet j'aperçus quelques lignes pâlies par le temps ; c'était la description de l'interview que je viens de rapporter. Ce carnet est encore en ma possession. Voici les lignes que j'en extrais :

« Nuit mémorable. Certaine nuit, par un clair de lune qui se



couchait à — Ramsgate (1), 12 Août (2) 1851 — lorsque je rencontrai le Maître de mes rêves. »

J'étais en Angleterre au moment de la visite des Indiens, et je me souviens d'avoir entendu dire qu'ils formaient avec leur suite un groupe d'hommes très distingués, et que l'un deux était immensément grand.

Le Col. Olcott, dans ses *Old Diary's Leaves* de juin 1893, écrit : « J'eus la preuve palpable que quelques-uns au moins de ceux qui travaillaient avec nous étaient des hommes vivants, car, après les avoir vus dans leur corps astral, en Amérique et en Europe, je les ai vus dans l'Inde, en chair et en os, je les ai touchés et je me suis promené avec eux. Au lieu de me raconter qu'ils étaient des esprits, ils m'ont dit qu'ils étaient aussi vivants que moi et que chacun d'eux avait ses capacités et ses particularités propres, en un mot sa complète individualité. Ils m'ont assuré que ce qu'ils avaient acquis je l'obtiendrais un jour, que ce moment dépendait entièrement de moi, que je ne pouvais remplacer le temps par la faveur ; que, comme eux, au contraire, j'aurais à gagner chaque pas, chaque pouce de terrain, par mes propres efforts. »

(*A suivre*).

CONSTANCE WACHTMEISTER.

A PROPOS DES TATWAS

Nous publions, sous ce titre, la lettre qui nous a été adressée par un de nos abonnés, et la réponse qui lui a été faite, jugeant que l'objection soulevée et les explications qu'elle a provoquées ne peuvent qu'intéresser vivement nos lecteurs, sur un sujet de cette importance.

LA DIRECTION.

« L'exposé de cette théorie est commencé dans le « Lotus Bleu », au numéro du 27 février 1893. La lecture de cet article me suggère quelques réflexions, voire quelques objections.

» Il est bien admis que dans l'échelle des êtres organisés l'homme re-

(1) Je lui demandai, en lisant le manuscrit, pourquoi elle avait mis « Ramsgate » au lieu de « Londres. » Elle me répondit que c'était un voile pour qu'un individu ordinaire, ouvrant par hasard son carnet, ne pût savoir en quel lieu elle avait rencontré son Maître, et de plus, comme elle me l'avait dit antérieurement, c'était bien à Londres qu'elle avait eu avec lui sa première conversation.

(2) « Le 12 août — c'est juillet 31, style russe — jour de ma naissance — *vingt ans !* »



présente un degré moyen et non pas extrême. Quoique sur notre planète l'homme doive être reconnu aujourd'hui comme l'organisme le plus complet, cette circonstance est vraisemblablement transitoire, si l'on tient compte de l'évolution toujours en train dans l'immensité des temps. Il y a même lieu d'admettre l'existence actuelle, sur d'autres planètes, d'êtres organiquement beaucoup plus complets que nous. Or les animaux inférieurs, formant les premiers degrés de l'échelle, ne sont point doués de tous les cinq sens que nous possédons ; ceci est à peu près certain. Les différents sens apparaissent, d'abord rudimentaires, et puis se développent, au cours de l'évolution organique, parfois avec quelque recul, mais en somme avec un progrès de nombre et de finesse Ainsi une induction légitime nous porte à admettre, chez des êtres plus parfaits que nous, présents ou à venir, l'existence de plusieurs sens qui nous manquent et dont nous sommes incapables de nous former une notion quelconque.

» Que l'on puisse considérer dans la matière différentes manières d'être, selon qu'elle frappe nos divers sens, cela est aisément compréhensible ; mais il faudra admettre comme vraisemblable que la matière ait un grand nombre d'autres manières d'être, échappant complètement à la perception humaine. J'ai cru que c'était là qu'en voulait venir l'auteur, lorsque j'ai lu la phrase : « Si nous avions d'autres sens que ceux dont nous sommes pourvus, les choses auraient pour nous d'autres propriétés. » Et plus loin : « Quelle que puisse être la somme des propriétés de la matière, il est pour nous certain que, dans cette somme, sont comprises cinq propriétés, celles qui se manifestent à nous par nos sens. »

» Mais il me semble que ce point de vue est mis de côté à la fin de ce même premier article sur la théorie, là où l'on commence par lire : « Les Tatwas des divers plans d'existence sont des molécules à huit atômes, molécules composées de quatre atômes du Tatwa dont elles portent le nom et d'un atôme de chacun des autres Tatwas. » Ici donc le nombre de cinq, correspondant à celui de nos sens, vient prendre une importance absolue. Ne tombons-nous pas là dans une conception gravement entachée d'homocentrie ?

» EMERY. »

Homocentrie, au sens direct, veut dire croyance que l'univers a *pour but* de produire l'homme, rien que l'homme, croyance que tout n'existe qu'en vue de l'homme.

Il y a des personnes en qui cette opinion est si bien établie que si l'on sondait l'idée qu'elles ont de Dieu créateur, on trouverait au fond que l'homme est la raison d'être de Dieu, que celui-ci n'existe que parce que l'homme devait être créé. Toute prière à Dieu contient implicitement cette opinion que l'homme est le centre, le pivot de l'univers, que Dieu, créateur de l'univers, n'a rien de mieux à faire que d'employer ses forces à satisfaire les désirs des hommes.

Voilà la véritable homocentrie.

Ce n'est pas celle-là que notre critique reproche à la théorie des Tatwas (réalités).

Si j'ai bien compris sa pensée, il reproche à cette théorie de considérer la nature humaine comme explicative de la nature universelle. Je pense qu'il veut dire ceci : Prétendre que l'univers est composé comme l'indiquent les sens de l'homme, c'est limiter les possibilités d'existence de l'univers ; c'est arrêter son développement et lui fixer la nature humaine pour sommet qu'il ne peut dépasser.

C'est là un reproche qu'on peut faire également à toutes les écoles d'Occultisme, considérant l'homme comme un *microcosme*, c'est-à-dire comme un composé de tous les éléments répandus dans l'univers.

Cette conception peut être entachée d'homocentrie, si l'on pense que l'univers a cinq manières d'être *parce que* l'homme a cinq sens ; mais on peut penser, avec au moins autant de raison, que l'homme a cinq sens, parce que l'univers a cinq manières d'être ; on peut penser mieux encore, en supprimant le rapport de causatité entre les deux faits et en les considérant comme un seul fait vu en deux endroits, sous deux aspects différents : l'univers a cinq manières d'être, l'homme a cinq sens.

A nous l'ambiance se manifeste par cinq ordres de rapports ; pour nous rendre compte de sa composition, dans la mesure où notre intelligence peut parvenir à s'en rendre compte, nous ne pouvons pas nous servir d'autre chose que des cinq modes sous lesquels la matière se revèle à nous. Pour nous, l'univers ne peut résulter que des mélanges et des combinaisons de ces cinq manières d'être ; notre intelligence ne peut pas le percevoir composé d'autre chose.

Les occultistes disent que l'univers est composé de sept manières d'être, parce qu'ils en perçoivent deux de plus que le commun des mortels.

La théorie des Tatwas (réalités), très simple d'apparence, est très difficile à comprendre, et il ne faudrait pas la juger par la vague esquisse qui en a été donnée. Elle doit bien avoir une certaine valeur, puisqu'elle a permis aux Hindous de découvrir des propriétés de la matière que nos savants d'Europe ne connaissent pas et qu'elle les a rendus capables de produire des phénomènes qu'ici nous regardons comme des miracles.

L'objection de notre critique se formulera probablement dans beaucoup d'intellects ; elle mérite considération. Elle soulève une question très intéressante qui sera l'objet d'une lutte prolongée entre deux armées de penseurs, et non pour la première fois. Sous son couvert, c'est une conception de l'univers qui se présente ; on peut la considérer comme le coup de feu d'une sentinelle perdue, à l'approche de l'armée adverse.

Sur quoi est basée cette objection ? Sur la théorie de l'évolution, comme elle est actuellement comprise par un grand nombre de penseurs et comme elle est admise par ceux qui la reçoivent toute



faite de l'intellect des penseurs. Cette théorie de l'évolution, plus ou moins — et, par le grand nombre de ceux qui l'admettent, — pas du tout comprise, peut être formulée ainsi :

D'un état d'existence premier, sortent graduellement, par couches successives, des états d'existence en nombre infini, qui se déroulent dans le temps et dans l'espace, sans qu'on puisse assigner de limite à leur déroulement ; chaque état d'existence une fois manifesté *se différencie*, pour en produire d'autres, de telle façon que, du premier mode d'existence vital, le protoplasma de Haeckel, sont sortis tous les êtres vivants, par degrés continus. C'est ce qu'on peut appeler une conception logique linéaire, mais une ligne géométrique ne suffit pas pour fabriquer la conception du monde.

A cette conception, il manque une chose très importante, c'est l'explication de la *force de différenciation* qui fait apparaître chaque nouvelle couche d'existence. Une couche d'existence étant donnée, elle ne peut pas changer d'elle-même, sans que quelque chose de différent d'elle, de non contenu en elle, agisse dessus pour la différencier. Cette nécessité a été exprimée par Bossuet dans son aphorisme : *Qu'un seul instant rien ne soit, et éternellement rien ne sera*, qu'on peut traduire : Qu'un seul instant un état d'existence soit tout seul dans l'univers, et éternellement il n'y aura que cet état d'existence.

Ceci pour dire que la théorie de l'évolution, pas plus qu'aucune autre théorie *intellectuelle*, n'est apte à rendre compte de l'existence, de l'origine des choses, de la vie ; cela lui ôte une grande partie de la valeur qu'on lui attribue de nos jours. Il s'ensuit qu'il n'est pas encore légitime de croire que toutes les théories doivent, sous peine d'être fausses, concorder avec la théorie de l'évolution ; il s'ensuit que cette théorie n'est pas la pierre de touche de toutes les autres et qu'elle aurait grand besoin que sa valeur propre fût prouvée.

En immense majorité, les hommes raisonnent, en s'appuyant sur des *hypothèses latentes*, c'est-à-dire dont ils ne se rendent pas compte, dont ils n'ont pas nettement conscience. L'évolution est aujourd'hui, en Europe, une de ces hypotèses latentes.

Nous venons de voir déjà qu'elle manque de quelque chose, à son origine : l'explication de la force de différenciation, qui est l'âme de cette théorie.

Examinons maintenant à quelles conséquences elle aboutit.

Les choses nouvelles, provenant d'une différenciation *spontanée* (ce qui, examiné à fond, veut dire provenant on ne sait d'où), des couches d'existence antérieures, vont se différenciant et se multipliant de plus en plus, sans que rien dirige cette différenciation et cette multiplication. Les choses se déroulent sans plan de déroulement, et c'est par une contradiction, dont ils ne se rendent pas compte, que nos évolutionnistes admettent des *lois naturelles*. Une loi implique un dessein de parvenir à un but, d'obtenir un résul-

tat ; ici il n'y a pas de but, le *devenir* est quelconque, mais non prédéterminé ; il se fait comme il peut, sans que rien le veuille tel qu'il se fait, ni autrement ; il s'invente, il fait mieux, il se crée, les choses se font toutes seules et sans savoir ce qu'elles vont se faire. En un mot, c'est le hasard qui préside à l'évolution des choses. Voilà quelle est la théorie de l'évolution actuellement régnante en Europe, parmi les matérialistes.

Notre critique peut ne pas être partisan de l'évolution dans ce sens-là, néanmoins, c'est sur elle qu'il paraît s'appuyer. Les occultistes ne sont pas des évolutionnistes, au sens indiqué ci-dessus, parce qu'ils admettent des lois gouvernant la nature, par conséquent une conception et un vouloir de son développement dessinant un plan de déroulement qu'elle suit à travers le temps et l'espace.

Les philosophes hindous tiennent l'homme pour un microcosme, le considèrent comme composé de tout ce qui est répandu dans l'univers, et si bien qu'ils affirment que le meilleur moyen d'étudier l'univers et le plus court chemin pour arriver à le comprendre, c'est d'étudier la nature humaine, chacun en soi-même. Une fois la connaissance de cette nature acquise, on possède la connaissance de l'univers.

Voilà en quoi consiste exactement leur homocentrie.

C'est en vertu de cette opinion qu'ils ont conçu (il y en a qui disent *perçu*), comme éléments composants de l'univers, ce qu'ils ont trouvé dans la conscience humaine, dans les diverses couches d'existence qu'elle contient : perceptions, idées, émotions, conceptions, volitions.

Pour eux, l'univers n'est pas formé d'autre chose que de ce qui se trouve dans l'homme. En quelque plan de l'univers qu'on se transporte, on ne trouvera jamais autre chose qu'une substance à cinq propriétés (sept suivant les occultistes), dans laquelle joue de la force, de la vie. On ne trouvera nulle part un être ayant des sens différents, *en nature*, des sens humains ; ils ne pourront en être que différents *en portée*.

Par exemple, la vue, chez nous, s'arrête à l'écorce des choses, à leur apparence ; d'un arbre nous ne voyons que son aspect extérieur. Supposons un sens qui non seulement fasse voir l'écorce de l'arbre, mais tout son intérieur, ses fibres, ses canaux dans lesquels coule la sève, les échanges de matériaux entre la sève et les tissus de l'arbre ; un sens qui faisse voir la vie de l'arbre totalement, avec tous ses phénomènes, tous ses changements, tous ses résultats ; ce sens, tout différent qu'il soit de notre vue actuelle, ne sera encore qu'une vue contenue potentiellement dans notre appareil de vision d'aujourd'hui.

Voilà ce que les occultistes entendent par évolution ; pour eux, c'est un développement de germes *antérieurement produits par un être complet*, comme la plante vient d'une graine produite par une



plante antérieure ; ils n'admettent pas la génération spontanée ; par évolution, ils n'entendent point qu'il puisse jamais apparaître dans l'univers quelque chose qui n'y soit pas contenu actuellement ; pour eux, l'univers est complet de tout temps ; il le fut toujours, il le sera toujours ; il ne devient pas, il est ; ce qui n'existe pas ici, existe ailleurs ; des planètes vivent actuellement le passé de la terre et d'autres vivent actuellement son avenir, et dans son avenir la terre passera exactement par les étapes auxquelles se trouvent les planètes qui sont en avant d'elle sur la voie de l'évolution, comme celles qui sont en arrière et sur la même ligne de développement, passeront exactement par les étapes qu'elle a franchies.

Cette théorie de l'évolution diffère notablement de celle qui est admise par les Européens ; elle a le mérite d'être plus logique et plus compréhensible ; elle ne limite pas les possibilités de l'univers, parce que nous ignorons totalement ce que nos sens contiennent de potentialités ; nous ne savons pas jusqu'où peut s'étendre la capacité de notre vue à saisir les rayons lumineux, celle de notre ouïe à saisir les ondes sonores.

La théorie des Tatwas est un système d'analyse du monde, en partant de la nature humaine ; cette théorie n'est pas présentée comme un dogme qu'il faille accepter, les yeux fermés ; elle est sujette à examen ; il y a des systèmes hindous reconnaissant vingt, vingt-trois, vingt cinq Tatwas, au lieu de cinq.

Un fait certain, c'est que nos cinq sens nous fournissent tout ce que nous connaissons du monde extérieur, de l'ambiance physique. La classification des phénomènes et des faits du monde physique, par nos cinq sens, est la plus naturelle de toutes, si naturelle que les chimistes eux-mêmes sont forcés d'y recourir et qu'ils qualifient leurs corps par leurs apparences sensibles : couleur, saveur, odeur, viscosité, sonorité. Sankaracharya n'admet la combinaison des Tatwas qu'au plan physique, Bhurloka, dans les planètes ; au plan astral, Bhuvarloka, sphère ayant pour rayon la distance de la terre au soleil. Les Tatwas seraient seulement mélangés et non combinés.

Les deux premières phrases citées par notre critique et auxquelles il donne son acquiescement expriment les vues personnelles de l'auteur de l'article, se plaçant au point de vue de l'évolution, telle qu'on la comprend en Europe.

La troisième phrase qu'il cite est l'énoncé du mode de formation de la matière physique, d'après la théorie des Tatwas.

Comme l'auteur de l'article n'a pas inventé cette théorie, il ne peut pas la modifier.

C'est aux penseurs européens d'en faire l'examen critique et de l'accepter ou de la rejeter, suivant qu'il leur conviendra. Quel que soit le parti qu'ils prennent à son égard, elle leur aura quand même fourni matière à penser et peut-être l'occasion d'acquérir une plus large compréhension du monde.

Les Hindous considèrent le monde par la face opposée à celle que nous avons sous les yeux. Pour eux, les choses sont d'autant plus réelles qu'elles sont plus loin de la perception. Ainsi ils voient la réalité de la terre beaucoup plus dans son centre que dans son écorce. Ils cherchent plutôt à savoir ce qu'il y a au centre de la terre qu'à cataloguer les minéraux dont son écorce est composée. Pour eux, le métaphysique est plus réel que le physique, et leurs sciences sont constituées par les correspondances qu'ils trouvent entre les réalités et leurs apparences. Ils pensent, en histoire naturelle, que l'espèce est la réalité, que les individus sont des manifestations, et que la connaissance de l'espèce contient celle des individus.

GUYMIOT.

PHÉNOMÈNES DE H. P. BLAVATSKY

(*Suite*).

Dans le *Path* d'avril 1894, nous trouvons les renseignements suivants donnés par William Q. Judge ;

De 1875 à 1878, mon intimité avec H. P. B. me fournit de nombreuses occasions de converser avec elle sur ce que nous appelions alors la Magie.

Ces occasions se présentaient généralement tard dans la soirée et parfois pendant le jour parce que j'avais l'habitude de passer chez elle, chaque fois que je pouvais m'échapper de mon bureau.

En 1884, je passai plusieurs semaines avec elle, à Paris, dans la rue N. D. des Champs ; plus tard, en 1888, me trouvant avec elle à Londres, à Holland Park, j'eus encore quelques occasions d'entretien.

Je publie ici quelques-uns des renseignements qu'elle m'a donnés pour ceux qui pourront en profiter ; comme notre siècle n'a certainement pas connu d'occultiste pratique qui fût supérieur à elle, ses paroles ont un certain poids.

Sur Devakhan. Ce terme n'était pas en usage, à cette époque ; la conversation roulait sur la marche, sur *le sentier* et les retours ici-bas. En réponse à une question :

« Oui, vous avez déjà été ici et occupé à cela, auparavant. Vous êtes né avec cette tendance et en d'autres vies vous avez rencontré ces personnes (Adeptes) et ils sont avec vous pour ce motif. »

Plus tard, quand des termes précis furent mis en usage, la question fut posée de savoir si tout le monde restait 1500 ans en Devakhan.

— Mais, Judge, vous devez bien comprendre que tout le monde n'y reste pas si longtemps. Cela dépend du caractère de chacun. Un penseur matérialiste en sortira plus tôt qu'un philosophe spiritualiste qui a aimé le bien. D'ailleurs, souvenez-vous que tous ceux qui travaillent pour la Loge, n'importe à quel degré, peuvent, s'ils y consentent, être aidés à sortir du Devakhan. Votre propre opinion que vous n'y êtes pas resté 1500 ans est juste, et c'est ce que le Maître lui-même me dit. Aussi vous voilà ici.

Précipitations par les Maîtres.

En réponse à une question-là dessus, elle dit :

— Si vous pensez que le Maître s'occupe constamment à faire des précipitations, vous vous trompez. Oui, il peut le faire, mais la plupart de ces choses sont l'œuvre de Chélas qui vous paraîtraient presque des Maîtres. Je vois ses ordres, ses pensées avec les mots qu'il désire qu'on emploie, et je les précipite en conséquence. X. et un ou deux autres font de même.

— Mais leur ecriture ?

— Toute chose que vous écrivez est de votre écriture ; mais ce n'est pas votre écriture personnelle, quand vous lui donnez volontairement une autre forme. Vous savez bien que les écritures des Maîtres sont orientales, étrangères à l'anglais, par conséquent, quant aux sons et à la forme. Ils ont donc accepté une forme d'écriture anglaise, et c'est dans cette forme que je précipite leurs messages, sous leur direction. B. m'a presque surprise un jour dans cette opération et il a failli en faire une jolie histoire.

Il faut que le message soit vu dans la lumière astrale, en modèle, et c'est dans ce modèle qu'on fait la précipitation, comme dans un moule.

La chose est différente quand le Maître m'envoie le message déjà écrit.

J'appelle ces choses des *tours psychiques.*

Il semblait que pour convaincre les gens il fallait leur présenter des merveilles matérielles, bien qu'un moment de réflexion suffise à montrer que cela ne prouve rien autre chose que l'habileté de l'opérateur.

Plus d'un médium a reçu des précipitations, avant qu'on entendît parler de moi.

Heureux ceux qui n'ont pas besoin de signes.

Vous avez vu suffisamment de ces choses, pourquoi me questionnez-vous encore là-dessus ? Ne pouvez-vous pas vous servir de votre intuition ? Je vous ai fait voir à peu près toutes les merveilles possibles ; que les gens se servent donc de leur intelligence pour comprendre les faits produits par les théories qui en ont été fournies.

— Si les Mages Blancs peuvent agir, comment se fait-il... ?

— Allons bon ! voilà un homme qui voudrait savoir pourquoi les Maîtres ne se hâtent pas d'apparaître pour rétablir ses affaires. On ne paraît pas avoir le moindre soupçon de ce que c'est pour un Maître que d'employer les forces occultes. Si vous faites partir une mine inconsidérément pour faire sauter un rocher, vous pouvez aussi, du même coup, jeter une maison par terre.

Il y a une loi d'après laquelle un Mage Blanc ne peut pas faire usage de sa puissance occulte, sans que, par ce fait, un Mage Noir acquière immédiatement le droit d'employer une quantité égale de force occulte.

Les chimistes inventent des poudres explosives, ensuite des bandits s'en servent.

Si vous vous introduisez dans la région qui environne le Maître, si vous vous placez en présence de lui, vous devenez aussitôt soumis aux courants de forces formidables qui jouent dans son milieu, dans son entourage et auxquelles vous n'êtes pas capable de résister. Si vous avez n'importe quelle faiblesse de caractère, les Noirs peuvent faire passer par là les courants des forces occultes et amener votre perte. Il n'est pas possible qu'il en soit autrement.

Une fois franchies les frontières qui séparent le monde apparent du monde occulte, on peut rencontrer des forces nouvelles d'une terrible intensité. Comment, sans savoir ce qu'elles sont, pourrez-vous leur résister, pourrez-vous les diriger ? C'est là le grand danger.

C'est une des raisons pour lesquelles les Maîtres n'apparaissent pas et n'agissent pas directement, mais le font presque toujours par des degrés inférieurs.

Qu'est-ce que vous dites ? La dualité des forces de la nature ; c'est ça même ; les Théosophes devraient s'en souvenir.

— Les Maîtres punissent-ils ?

— Je ne vais pas vous raconter tout ce qu'il y aurait à dire là-dessus. Ils sont justes ; la Loi et la Compassion sont incorporées en eux. N'allez pas imaginer que les Maîtres vont vous frapper pour vos défauts et pour les méfaits que vous pouvez commettre ; c'est Karma qui est chargé de ce soin-là. La morale des Maîtres est la plus haute. Au point de vue de votre question, ils ne punissent pas. Ne vous ai-je pas dit que, quelles que soient les injures qu'on leur jette, ils ne s'en vengeront pas ? Je ne vois pas le but de votre question. Karma fera tout ce qu'il faut.

Sur les Elémentals. Il y a longtemps que je vous ai dit que ce chapitre-là ne serait pas expliqué. Mais je puis vous en dire quelque chose pourtant. Celui que vous et Olcott appeliez X. ne peut pas vous voir, à moins que je lui en fournisse le moyen ; je puis imprimer l'idée de vous sur lui, comme une photographie, et alors il se souviendra de vous. Mais vous ne pourrez pas vous en faire obéir, tant que vous ne connaîtrez pas la loi gouvernant sa force. Je vais vous l'envoyer un de ces jours pour qu'il vous fasse entendre une



sonnette. (Quelques jours après, le phénomène fut produit ; une clochette sonna dans l'air, pendant que je causais avec une personne ne s'intéressant pas à la Théosophie, alors qu'H. P. B. était à une distance de trois milles. A notre rencontre suivante elle me demanda si X. était venu sonner la clochette, en m'indiquant exactement le jour et l'heure.)

Celui-ci n'a pas de forme particulière ; il ressemble à un tourbillon d'air. Il n'en est pas moins un être très défini, comme vous pouvez vous en rendre compte par ce qu'il a fait.

Il y en a qui ont des formes spéciales. La division en élémentals du feu, de l'air, de la terre et de l'eau est assez correcte ; mais elle ne comprend pas toutes leurs classes.

Il n'y a pas une seule chose se passant autour de nous, de quoi qu'il s'agisse, en laquelle les Élémentals ne soient pas intéressés ; ils sont une partie intégrante de la Nature, aussi importants pour elle que les courants nerveux pour votre corps. Dans les orages on peut les voir en mouvement. Ne vous souvenez-vous pas de ce que vous m'avez dit à propos de cette dame Y. qui les vit changer et se mouvoir à cet opéra ? (c'était *Tristan et Iseult* de Wagner).

Comme Iseult est Irlandaise, l'idée incarnée dans son rôle évoqua une classe d'élémentals particulière à l'Irlande et à ses traditions. C'est un singulier pays, Judge, que cette Irlande. Elle est remplie d'une classe particulière d'élémentals qui ont même émigré de là en nombre considérable.

Quelquefois, d'une façon accidentelle, on réveille un ancien système, d'Egypte par exemple ; voilà l'explication de ce singulier bruit astral que vous disiez ressembler au bruit d'un sistre qu'on aurait secoué ; c'était réellement objectif.

Mais, mon cher ami, pensez-vous, par hasard, que je vais vous donner un brevet pour l'extraction des Elémentals ? Pas encore. BulwerLytton a écrit là-dessus quelque chose de très raisonnable.

(*A cheval dans le Park central de New-York*). — C'est très intéressant ici. Je vois un grand nombre d Indiens et aussi leurs élémentals, tout aussi réels d'apparence que vous-même. Ils ne nous voient pas, ce sont des fantômes.

(*Dans W. 34e rue, New-York, la première fois qu'elle me parla particulièrement des Elémentals, l'ayant questionnée sur le spiritisme*).

— C'est presque tout le fait des Elémentals. Je puis les faire frapper n'importe où vous voudrez, dans cette chambre. Choisissez la place qui vous plaira.

(J'indiquai une place du mur complètement libre).

— Maintenant demandez n'importe quoi, pourvu qu'on puisse y répondre par coups frappés.

— Quel est mon âge ? — Coups, nombre exact.

— Combien y a-t-il de personnes dans ma maison ? — Coups, exact.



— Depuis combien de mois suis-je dans cette ville ? — Coups, exact.

— De combien de minutes l'heure est-elle passée à ma montre ? — coups, exact.

— Combien y a-t-il de clefs à mon anneau ? — coups, exact.

H. P. B. — Bêtises que tout ça. Arrêtons-nous. Vous n'obtiendrez plus rien ; j'ai arrêté le jeu. Ils n'ont pas de connaissances ; ils tirent leurs réponses de votre propre tête, même pour les clefs, car vous savez combien il y a de clefs à votre anneau ,bien que vous ne vous en souveniez pas en ce moment ; et quand même je pourrais regarder dans votre poche et les compter, les coups donneraient la réponse juste. Il y a quelque chose de mieux que toutes ces balivernes magiques.

En 1888, j'étais à Londres et me trouvai avoir besoin d'une feuille de papier sur laquelle étaient écrites quatre phrases à l'encre rouge et que j'avais laissée en Amérique. Je descendis chez elle, où se trouvait B. Keightley, et, sans rien dire, m'assis en face d'elle. Je pensais : « Si elle voulait seulement me procurer une copie de ce papier. » Elle me sourit, se leva, alla dans sa chambre, en revint tout de suite et me tendit une feuille de papier, en la passant devant Keightley. A mon grand étonnement ,c'était le duplicata de ce dont j'avais besoin.

Je lui demandai alors comment elle l'avait obtenu.

Elle répondit : J'ai vu ça dans votre tête, le reste était facile ; vous y pensiez très nettement ; vous savez que ça peut se faire et vous en aviez besoin.

Tout cela fut exécuté à peu près dans le temps qu'il faut pour en lire le récit.

William Q. JUDGE.

VARIÉTÉS OCCULTES

LE MAUVAIS ŒIL

Il y avait, sous le second empire, à l'opéra de Paris, un chanteur du nom de Massol, favori du public. Dans sa vie privée, c'était un homme d'un caractère désagréable et d'apparence peu sympathique. On trouvait particulièrement quelque chose d'insolite dans son regard. Ses ennemis soutenaient qu'il avait le « mauvais œil » et que bien qu'il fût un homme d'intelligence très ordinaire, il pouvait, d'un seul regard, causer de grands malheurs. Sa voix n'en avait pas moins un charme puissant, et nombre de dames de l'aristocratie



française trouvaient dans son chant comme un charme satanique.

Un des opéras de la saison était *Charles VI*, le meilleur rôle de Massol, surtout dans l'air de la Malédiction. La première fois qu'il chanta cet air, il leva les yeux ; le tonnerre des applaudissements n'était pas encore apaisé que le machiniste chargé de faire rouler les nuages tomba sur la scène. On accourut à son secours, mais il s'était tué sur le coup. Cet accident empêcha la représentation d'aller jusqu'à la fin.

Lorsque Massol chanta son rôle pour la deuxième fois, il avait un souvenir si vif de l'accident qu'il ne leva pas les yeux et qu'il chanta la Malédiction, sans lui donner un grand accent dramatique. Par hasard ses yeux se portèrent sur le chef d'orchestre ; avant la fin de la scène, celui-ci se sentit pris d'un malaise ; malgré les soins des plus grands médecins de Paris, il mourut au bout de trois jours.

On resta plusieurs mois sans jouer cet opéra. A la troisième représentation, chacun se demandait si un nouveau malheur ne viendrait pas la signaler.

Cette fois-là, pendant la scène de la Malédiction, Massol dirigea les yeux sur une loge inoccupée, qui était celle d'un jeune négociant de Marseille, qui, retenu par les préparatifs d'un voyage, n'était pas encore arrivé au théâtre.

Ce négociant entra dans sa loge, juste au moment où Massol chantait. Quelques jours après, les Parisiens apprirent que le négociant était mort subitement, avant la fin de son voyage.

Après cet événement, Charles VI fut rayé du répertoire de la saison, et quelque temps après, dans l'année 1858, Massol quitta la scène.

L'HALLUCINATION MAGIQUE

On lit dans le Petit Var.

Pendant son premier voyage dans l'Inde, le prince de Galles fut témoin de quelques-uns des plus curieux prodiges que puissent accomplir les jongleurs et les fakirs.

L'opérateur demande un assistant de bonne volonté, lui donne une roupie, le prie de la tenir solidement dans sa main et l'avertit qu'elle va se transformer en un *cobra di capello,* serpent dont la piqûre tue en deux minutes. Il se trouve toujours quelque européen sceptique prêt à braver le défi. Pour éviter la supercherie, il prend d'ordinaire la roupie dans son porte-monnaie, ferme ses doigts et attend. Quelques secondes plus tard, un hideux *cobra* se dresse en sifflant ; l'individu tremble de peur ; le jongleur prend le serpent dans ses mains, le présente au cercle effrayé, et le fait disparaître avec la même facilité qu'il l'a fait se montrer.

Il prend ensuite une corde et la projette vigoureusement en l'air. L'on voit la corde monter en se déroulant et se fixer comme retenue

à une traverse invisible. L'un des jongleurs monte au sommet; le chef, saisissant une hache, grimpe à son tour et disparaît. Quelques instants après un bras ensanglanté, fraîchement détaché du tronc, tombe au pied de la corde ; puis un second membre, un troisième, un quatrième, le tronc et, finalement, la tête du premier jongleur. Le sang ruisselle, les chairs palpitent, les yeux se convulsent, tout le monde frissonne d'horreur. Le chef jongleur descend enfin, la hache à la main, le corps ensanglanté ; il ramasse les membres épars, le tronc et la tête, et jette le tout dans un baquet qu'il agite. Tout à coup, le sang disparaît, les membres se fixent au tronc, la tête se replace sur les épaules, et le premier jongleur se dresse ressuscité.

Tel est l'exposé de l'un des faits les plus émouvants de l'hallucination collective ; nous ne supposons pas qu'un seul lecteur puisse croire à la réalité de cette affreuse mutilation et de cette impossible résurrection. La vue montre pourtant le drame sanglant dans toute sa vie et dans ses plus horribles détails. On n'est pas dupe d'une mystification, on voit les choses aussi vivement que possible, pas un assistant ne perd une nuance de ce tableau épouvantable.

L'explication en est bien simple. si l'on étudie le pouvoir mystérieux de la pensée et de la volonté aidées par l'imagination.

Les pensées sont des êtres ; la partie profonde de l'homme, — le *Manas* des occulistes orientaux, — les crée chez les individus suffisamment développés pour être capables et conscients de cette création ; chez la majorité des humains, le cerveau n'est qu'un lieu de halte pour la masse des pensées qui circulent dans l'atmosphère subtile de la terre ; quelques-unes s'arrêtent en nous plus ou moins longtemps, selon notre affinité pour elles.

Ces pensées sont des forces ; elles nous hantent parfois au point de nous rendre malades, sans que nous parvenions à les chasser. Elles affectent les formes les plus fantastiques ; les « voyants » les aperçoivent dans notre *aura* individuelle, et c'est par elles qu'ils peuvent lire notre caractère, notre état moral et mental, — lorsqu'ils possèdent la clef qui permet de déchiffrer l'énigme de chacune d'elles ; ils les voient s'échapper de la tête, comme de petits nuages, et rester dans l'atmosphère magnétique de leur hôte momentané, ou s'échapper pour aller se perdre dans le fluide cérébral d'un autre individu : elles sont les agents de la contagion morale et mentale.

Les sujets hypnotisés voient tout ce qu'il plaît à l'opérateur de leur montrer, et lorsque l'état d'hypnose est suffisamment profond, la suggestion orale est inutile ; il suffit de former une image mentale, pour que le sujet l'aperçoive aussitôt, et c'est ainsi qu'on peut le terrifier, en pensant à un lion furieux qui se précipite sur lui, ou le faire rire aux éclats, en formant l'image fluidique d'un homme à physionomie grotesque.

Le docteur Hartmann, de Vienne, cite le cas d'un individu qu'il connaît personnellement et qui possède le pouvoir de rendre



ses pensées objectives ; un jour qu'un ennemi songeait à l'assassiner, dans un endroit retiré, il lui montra l'image d'un échafaud avec son couperet étincelant ; le malencontreux personnage effrayé passa son chemin tout décontenancé et raconta plus tard ce fait étrange.

Les occultistes entraînés objectivent consciemment les images générées par leur imagination, en condensant sur elles, par un effort considérable de volonté, les éléments matériels tenus en suspension dans l'atmosphère. La pensée est un *être* dont le corps est formé d'une matière extrêmement subtile — l'éther de la science ; dans cette robe primitive, elle n'est visible qu'à l'œil interne des « voyants » ; mais si la volonté condense sur elle un nombre suffisant de molécules matérielles, son corps se « matérialise », pour un temps plus ou moins long, et peut même rester définitivement dans cet état, si l'effort de la volonté a brisé totalement les courants d'attraction qui relient les molécules à l'atmosphère.

Pour que la « matérialisation » se produise nettement, il faut que, pendant toute la durée du phénomène, l'image a extérioriser reste parfaitement nette dans le cerveau de l'opérateur, sinon le transport moléculaire se fait irrégulièrement, ne suit plus les lignes de l'objet et l'on n'obtient qu'une production imparfaite. La grande magicienne de ce dernier quart de siècle, H.-P. Blavatsky, donna un un jour, à l'un de ses élèves, M. W. Judge, la preuve expérimentale de ce que nous avançons ici. Elle lui montrait comment l'on peut ainsi écrire une lettre — la « précipiter » selon le terme employé en occultisme. L'experience avait lieu sur une planche placée à une certaine distance. Les mots se succédaient d'abord régulièrement et s'imprimaient avec netteté ; puis, à un moment donné, les caractères bavaient et finissaient par faire une succession de petits pâtés illisibles. « Voila l'effet du manque de concentration, lui dit-elle. Quand on ne tient pas continuellement devant son mental et dans toute sa netteté l'image à précipiter, le transport moléculaire n'est plus guidé, et le dépôt se fait en dehors des lignes de la « matrice mentale ».

Tel est le processus qui permet d'objectiver devant un nombre indéfini d'individus des images mentales représentant les scènes les plus fantastiques et de produire ce que l'on a nommé l'Hallucination collective. Cela demande un entraînement d'une extrême difficulté, mais rien n'est impossible à une volonté nettement déterminée.

De semblables prodiges prouvent que l'homme vrai, c'est le *Penseur intérieur* ; c'est lui qui possède cet incroyable pouvoir créateur que nous venons de voir en œuvre et que l'Eglise attribue au démon, oubliant que « les Elohim créèrent l'homme à leur image et à leur ressemblance » ; et les *Elohim* sont, dans un de leurs aspects, les Forces *créatrices* de la Nature. Si l'Eglise n'avait pas perdu la clef des Mystères qu'elle a empruntés au Paganisme, elle n'infligerait pas à ses fidèles le supplice affreux de la lettre qui tue, tandis que l'*esprit* des Ecritures vivifierait l'Humanité.



*
* *

Théosophist, février 1894. — ON ÉCRIT DE TREVANDRAM :

« Vers août 1891, un ascète vint s'établir ici, au pied d'un arbre, sur le bord d'un réservoir contigu au principal temple de Trevandram. Cet arbre se trouve le long d'une route fréquentée journellement par beaucoup de gens ; de l'autre côté, il y a une rangée de maisons. Il est rare que l'ascète s'éloigne de l'endroit qu'il a choisi ; aucun abri ne le protège ; il est exposé à la chaleur du soleil et à la pluie. Il a toujours refusé les offres qu'on lui faisait de lui construire un toit. Au commencement de son séjour, les gens lui apportaient du lait et des fruits, dont il faisait quelquefois usage. Au bout d'un an, il cessa de prendre toute nourriture. Il est rare qu'il parle à quelqu'un. Les pèlerins de passage ne manquent pas de faire Pradatchanam autour de l'arbre. L'ascète paraît jouir d'une bonne santé et semble très robuste. Des gens l'ont étroitement surveillé, jour et nuit. On ne le voit jamais s'éloigner pour prendre de la nourriture ou dans tout autre but. Il change rarement sa posture. Je connais les gens du voisinage, et tous s'accordent pour affirmer ce qui vient d'être relaté. Dernièrement j'ai été le voir moi-même et n'ai rien observé qui pût me faire suspecter la véracité de ce qu'on rapporte à son égard. »

LES PHÉNOMÈNES SPIRITES

Un abonné de la *Paix universelle*, journal occultiste et surtout spirite, édité à Lyon, lui envoie le récit suivant :

« En 1871, m'étant moqué, selon la méthode panurgique habituelle, d'un spirite qui me disait avoir obtenu des noms et des dates extraordinaires de vérité sur des faits qu'il avait contrôlés ensuite et reconnus exacts, j'achetai sur ses indications le *Livre des Médiums.*

« D'après les indications de ce livre, je fis une petite tablette de bois et je mis les mains dessus. Les ayant relevées au bout de dix minutes, la tablette se mit à frapper des coups électriques, sans contact.

« Ayant demandé : — Combien de lettres y a-t-il à la page 155, premier mot, du livre que je regarde sur ma bibliothèque ? il fut frappé 10 coups.

« J'ouvre le livre à la page 155, et je trouve *précédente* = 10 lettres. Effrayé, je dis : De l'autre côté, page 156, premier mot ? Il fut répondu 4 coups ; je tourne la page et je trouve *quel* = 4 lettres. Puis, agissant seulement par la pensée, je demande des pages dans le livre, et toujours le nombre des lettres se trouve en accord avec les coups frappés.

« Voilà mon commencement et pourquoi je suis devenu spirite.

Capitaine TÉGRARD. »

Les faits cités par le capitaine ne manquent pas d'intérêt occulte. Mais il faut distinguer les faits de l'explication qu'on en donne. Le capitaine est devenu spirite, parce que ces faits lui ont paru prouver les communications des Morts avec les Vivants. Sa conclusion était établie d'avance inversement dans son cerveau, puisqu'il était négateur du spiritisme. S'il n'avait rien obtenu ou s'il avait obtenu des indications fausses, notre capitaine aurait nié le spiritisme. Ce faisant, il aurait eu tort, comme il a eu tort de prendre les faits obtenus pour une démonstration probante en faveur de cette croyance.

Les faits qu'il cite prouvent une chose : qu'il y a de la pensée, qu'il y a de l'intelligence dans le monde, en dehors de l'organisme physique de l'homme ; cette preuve renverse aussitôt le laborieux échafaudage du matérialisme. Mais elle ne démontre nullement que l'intelligence extérieure à l'organisme physique des hommes *ne* puisse appartenir *qu'à* des âmes de défunts.

C'est en cette conclusion hâtive que gît l'erreur capitale du spiritisme. Il tient pour axiôme que l'intelligence est l'apanage de la *seule* espèce humaine. C'est là une erreur qui prouve un manque d'aptitude à discerner.

Nous pouvons admettre qu'il est possible qu'il en soit ainsi, mais nous n'avons pas le droit d'affirmer qu'il en est ainsi. Cette opinion est une *croyance* et non une *certitude* ; la plupart des hommes confondent croyance et certitude et donnent la préférence à leurs croyances, qui ne sont parfois que des fantaisies.

Qu'il y ait de l'intelligence en dehors des organismes matériels des hommes, c'est là un fait victorieusement démontré par les phénomènes du spiritisme. Pour oser rester un matérialiste vulgaire, il faut n'avoir aucune connaissance de ces phénomènes.

Mais le Spiritisme n'a pas encore démontré que *toute* l'intelligence extérieure à nos organismes fût la propriété des seuls hommes défunts. Et il ne fera pas cette démonstration de sitôt.

Le Spiritisme est une synthèse très simple, trop simple, de quelques phénomènes occultes ; c'est un produit remarquable de la *hâte de conclure*, état d'esprit naturel aux sensitifs, dont l'intellectualité est insuffisamment développée.

Il y a du vrai dans le spiritisme, mais il ne contient pas *tout le vrai*. Peut-être en contient-il même fort peu, comparativement à ce qu'imaginent ses adhérents.

Les spirites sont généralement de très mauvais analystes ; c'est naturel ; un spiriste est un sentimental, et tout sentiment est une synthèse ; cela ne veut pas dire que le sentiment ne vaille rien. Je n'ai pas l'intention de blesser les spirites, mais uniquement celle de les amener à examiner leurs croyances, en observateurs et en raisonneurs consciencieux.

Qu'est-ce qui se manifeste à eux dans leurs séances ?

Des idées isolées ou par groupes, en ce dernier cas sentimenta-

lisées généralement ; des phénomènes physiques ou autres ayant de toute évidence, au nombre de leurs conditions déterminantes, une idée ou un groupe d'idées, comme par exemple les déplacements d'objets en réponse à une demande ou à une objection.

Le fait important des séances spirites est donc la manifestation d'idées, cohérentes ou non.

De là suit que si les spirites veulent se rendre compte des phénomènes dont ils sont les témoins, il faut d'abord qu'ils cherchent à comprendre la nature des idées et leurs rapports avec l'âme humaine.

C'est là un travail pas commode ; pourtant aussi longtemps qu'il n'aura pas été fait, les conclusions des spirites ne seront autre chose que des conjectures. Tout ce que le spiritisme a démontré jusqu'ici, c'est l'existence des idées en dehors de l'organisme physique des hommes, et cette démonstration est déjà une chose intéressante en soi. Mais, par ses conséquences, elle est plus adverse que favorable à l'opinion des spirites qui, comme le disent les sceptiques, feront difficilement croire à un homme de bons sens que Socrate, Alexandre, César, ou tout autre homme célèbre, éprouve l'envie de se manifester aux hommes d'aujourd'hui, en remuant un guéridon ou une planchette.

Des observateurs consciencieux ont d'ailleurs constaté que, dans un cercle d'expérimentateurs, où l'on ne croit pas aux Esprits des morts, les phénomènes, quoique tout pareils à ceux d'une séance de spiritisme, ne sont pas signés de noms historiques. Ces noms n'apparaissent que dans les cercles où l'on *croit* à la présence de personnages historiques.

Conséquemment la croyance, qui est un mode d'idéation, joue un grand rôle dans les phénomènes spirites, ce qui indiquerait, en effet, que ces phénomènes pourraient bien dépendre davantage des vivants que des morts.

Y.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Alcyon (grec) ou Halcyone, fille d'Eole et femme de Ceyx qui se noya pendant le voyage qu'il fit pour aller consulter l'oracle ; quand elle apprit cette nouvelle, elle se jeta à son tour à la mer. La compassion des dieux les changea tous les deux en Martin-pêcheurs. On dit que la femelle de ces oiseaux dépose ses œufs *sur la mer et la tient calme* pendant les sept jours qui précèdent et



suivent le solstice d'été. Cet oiseau a une signification très occulte en ornithomancie.

Alectromancie (grec). Divination par un coq ou par un autre oiseau ; on traçait un cercle divisé en compartiments dont chacun était attribué à une lettre différente ; on jetait du blé sur ces compartiments, et l'on notait les lettres que le coq indiquait successivement en prenant les grains de blé dans les diverses divisions du cercle. (W. W. W.).

Aletkæ (Phénicien). « Adorateurs du feu, » mot tiré de *Al-ait*, le Dieu du Feu ; synonyme de Kabirs ou *divins* Titans. Ils sont, comme les sept émanations d'Agruerus (Saturne), liés à tous les dieux du feu, du soleil et des « tempêtes » (*Maruts*).

Aletheia (grec). Vérité ; et aussi Alethia, l'une des nourrices d'Apollon.

Alexandrie (Ecole des Philosophes d'). Cette fameuse école fut fondée à Alexandrie (Egypte), ville qui, pendant plusieurs siècles, fut le siège le plus important de la science et de la philosophie ; elle est connue par sa bibliothèque dite d'« Alexandrie, » rassemblée par Ptolémée Soter, qui mourut en 283 avant J.-Ch. Dès le début de son règne ; elle contenait dit-on, 700.000 parchemins ou volumes (Aulu-Gelle). Cette école était encore fameuse par son Museum, première académie réelle des sciences et des arts ; par ses savants connus du monde entier : Euclide (père de la géométrie scientifique), Apollonius de Perga (auteur d'un travail sur les sections coniques conservé aujourd'hui encore), Niccomachus (l'arithméticien), des astronomes, des philosophes naturalistes, des anatomistes tels qu'Hérophile et Erasistrate, des médecins, des musiciens, des artistes, etc... etc... Elle devint plus fameuse encore par ses Eclectiques, ou Néo-Platoniciens, rassemblés 193 ans après J.-Ch. par Ammonius Saccas, dont les principaux disciples furent Origène, Plotin et plusieurs autres très connus dans l'histoire. Les écoles gnostiques les plus remarquables naquirent à Alexandrie. Philon le Juif, Josèphe, Jamblique, Porphyre, Clément d'Alexandrie, Eratostène l'astronome, Hypatie la vierge philosophe, et d'innombrables autres étoiles de deuxième grandeur, appartinrent tous, à diverses époques, à ces grandes écoles, et contribuèrent à faire d'Alexandrie l'un des sièges les plus justement renommés de la science.

Alkahest (Arabe). Le dissolvant universel de l'Alchimie (voyez Alchimie) ; en mysticisme, c'est le Soi supérieur qui, par son union avec la matière (plomb), la transmute en or, et ramène toutes les choses composées, comme le corps humain et ses attributs, à leur essence primordiale.

Almadel, le Livre-Traité de Theurgie ou Magie blanche, écrit au Moyen âge par un auteur Européen inconnu ; on le rencontre souvent dans les volumes manuscrits appelés *Clefs de Salomon* (W. W. W.).



Almeh (arabe). Danseuses; les mêmes que les *Nautches* Indiennes, danseuses publiques et du temple.

Alpha Polaris (Latin). La même que *Dhruva*, l'étoile polaire d'il y a 31.105 ans.

Abse, Liber, de Lapide philosophico. Traité d'alchimie par un auteur allemand inconnu, daté de 1677. On le trouve réimprimé au Museum Hermétique; c'est en lui qu'on trouve la figure si connue d'un homme dont les jambes sont étendues et dont le corps est caché par une étoile à sept branches. Eliphas Levi l'a copié. (W. W. W.).

Ama (Hebreu)., *Amia* (Chaldéen). Mère. Un des titres de la Séphira Binah, dont le « nom divin est Jehovah, » et qu'on appelle la « Mère céleste. »

Amânasa (Sanscrit). Les « sans Mental, » les premières races de cette planète ; et encore certains dieux Hindous.

Amara-Kosha (Sanscrit). Le « vocabulaire immortel. » Le plus antique dictionnaire connu dans le monde, et le plus parfait des dictionnaires de sanscrit classique ; composé par Amara Sinha, un sage du deuxième siècle.

Ambâ (Sanscrit). Nom de l'aînée des sept *Pléiades*, les sœurs célestes mariées chacune à un Rishi du *Saptariksha*, ou les sept Rishis de la constellation de la Grande-Ourse.

(*à suivre*). H. P. Blavatsky

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

Plusieurs membres de la Société Théosophique habitant Paris désireraient vivre en commun, afin de faciliter leurs études et leur travail pour la Société. Mais il faudrait, pour que leur idée soit pratique, qu'un nombre suffisant de M. S. T. y adhèrent, afin que la dépense par tête soit faible.

Une condition essentielle est que chacun soit strict végétarien.

S'adresser à M. GUELLE, 44, *rue de l'Abbé-Groult*, Paris.

Petites nouvelles.

INDE

Narayana Swamyer a visité Ernacolum, Paries, Calicut, Palghat, Bhawani, Salem, Trichengode, Pallachi. Sa visite des branches de l'Inde méridional produit de bons résultats.

Srinivas Rao a visité Bellary et les pays voisins, où il a fait plus de dix conférences en télougou, quiont amené des adhérents à la S. T.



Le pandit Bhawani Sanker, forcé de prendre du repos à Mangalore, profite de ses loisirs pour traduire en anglais le *Kalki Purana.*

La branche de Jallandhur a fondé une école de sanscrit sous le nom de *H. P. B. Sanscrit School.*

Miss. Müller a visité la branche de Lahore.

On a ouvert à Adyar l'école pour les pariahs, dont le colonel Olcott supporte tous les frais, avec 25 élèves. On leur enseignera à lire et à écrire le tamil et l'anglais et à parler l'hindoustani.

On organise le *Sanatan Dharma Rakshak Sanskrit Collège* à Meerut, sous le patronage d'un grand nombre de chefs et de nobles de l'Inde. Il aura pour but de régénérer la religion de l'Inde par les hautes études sanscrites.

Nous autres Français, toujours ignorants en géographie, surtout en géographie mentale, ne connaissons guère la condition de l'Inde et ne nous rendons pas compte de l'œuvre formidable entreprise là-bas par la Société Théosophique, qui a pour but principal la régénération de l'Inde, sans laquelle celle de l'humanité serait bien difficile.

En vertu de la *loi de l'inertie*, bien connue en mécaniqne, mais qui s'étend à tous les domaines de l'existence, une nation en décadence ne contient pas en elle-même *toutes* les conditions suffisantes pour sa régénération. Si elle les contenait, elle ne tomberait pas en décadence. Il faut que les conditions qui lui manquent lui soient apportées de l'extérieur. *Ceux* qui veulent régénérer l'Inde ont choisi la race européenne comme foyer de la force à communiquer aux Hindous. C'est pourquoi la Théosophie a été communiquée à l'Occident.

A son tour, en compensation de son action, l'Occident, qui allait s'enliser dans les bas fonds du matérialisme, recevra l'influx de la spiritualité hindoue, la réaction étant égale à l'action.

Les *Mahatmas* sont des mécaniciens transcendants.

—

ETATS-UNIS

Madame la comtesse Wachtmeister a continué sa tournée de conférences sur la côte du Pacifique ; elle a visité Margoville, Sacramento, Stockton, Redding. L'intrépide conférencier théosophe, le docteur Griffiths, a visité San-Diego, Santa Barbara, San Ardo, Paso Robles, San Luis Obispo, Santa Maria.

Partout la Théosophie est l'objet d'un grand intérêt qui ne manquera pas d'être accru par les événements de la grève des chemins de fer. Ces secousses matérielles ont aussi leur côté moral et remuent profondément les hommes, les forçant à s'enquérir de leur nature et de leur destinée, pour peu que la faculté de penser soit éveillée en eux.

Jusqu'aux révélations théosophiques, il n'y avait que les esprits supérieurs qui se fussent aperçus que les hommes ne pensaient pas, mais se contentaient de répéter comme un écho les pensées de ceux qui en avaient eu ; aujourd'hui ce fait devient évident. même pour les intelligen-



ces moyennement cultivées. Nous sommes à une époque où le travail pour l'humanité consiste avant tout à *penser*. Assez vite les hommes se rendormiront dans la paresse mentale, sous l'ombre des dogmes qui ne manqueront pas de sortir, comme des arbres géants, du sol intellectuel que nous labourons aujourd'hui. Le soin nous incombe de penser assez hardiment pour que le feuillage des dogmes, verseur de nuit et d'ignorance, soit percé de clairières, à travers lesquelles ceux qui lèveront les yeux pourront apercevoir les profondeurs du ciel bleu, symbole de l'éternelle et intangible Réalité qui domine toutes les apparences.

—

ANGLETERRE

Le colonel Olcott, président de la S. T., en quittant Paris a touché à Londres, pour retourner ensuite en Allemagne et essayer, avec le Dr Hübbe Schleiden, d'y fonder une Loge ; finalement il est revenu à Londres, le 4 juillet.

Une nouvelle Loge s'est formée à Margate, et l'activité est toujours très grande en Angleterre.

—

SUÈDE

La Convention de la Sub-Section Scandinave de la S. T. a eu lieu à Stockholm, dans l'Institut des Travailleurs ; il y avait des membres et des délégués de presque toutes les Loges Suédoises, norvégiennes et finlandaises. Le Dr Zander fut élu président par acclamation. Le rapport annuel annonce 10 Loges, une onzième à Copenhague (Danemark), et un centre très important à Helsingfors, capitale de la Finlande ; 104 nouveaux membres ont été enregistrés dans l'année, et l'on en compte 327 en tout.

La comtesse Wachtmeister a fondé, à Gothenburg, une « Compagnie des publications théosophiques » ; une deuxième a été établie à Christiana. La traduction de *Secret Doctrine* paraît par fascicules, et la revue ***Teosofisk Tidskrift*** réussit bien.

Annie Besant et B. Keightley étaient présents : A. B. a donné 6 ou 7 conférences à Stockolm, Upsala, Gothenburg ; ses auditoires ont été enthousiastes et ont atteint jusqu'à 600 personnes.

—

AUSTRALIE

Sidney.. Le « Jour du Lotus », anniversaire de la mort de H. P. B., a été solennellement célébré ; on a lu des extraits de la *Bhagavad gita*, la *Voix du Silence* et la *Lumière de l'Asie*. La réunion annuelle a eu lieu le 14 mai.

—

NOUVELLE ZÉLANDE

Auckland. La Théosophie progresse lentement, mais sûrement. Le Révérend S. T. Neill, M. S. T., est venu se fixer à Auckland, où il célè-



brera un service religieux spécial. On a formé le « Cercle du Lotus » qui, chaque dimanche, après midi, doit se réunir pendant une heure et faire une classe théosophique aux jeunes gens de la ville. Les lectures continuent dans les diverses Loges.

—

ILES HAWAI

Honolulu. Une classe pour l'étude de la Théosophie a été établie; on y travaille maintenant l'*Océan de la théosophie* de W. Judge et les *Sept Principes de l'homme* de Mme A. Besant. La librairie a commencé avec plus de cent volumes; elle est ouverte de 2 à 4, les mardis, jeudis et samedis. L'intérêt est croissant, comme le nombre des membres.

* * *

Souscription en faveur de notre frère F. K. Gaboriau.

Le Lotus Bleu	25 fr.
Ernest Bosc (Tours)	10
Angèle Austin Lassary (St-Florentin)	10
A. Bourlant (Paris)	5
Anonyme	20
J. C. Fardel (Lille)	20
J. Chamboeuf (Puy-de-Dôme)	5
Schuffenecker (Paris)	10
Paul Tourniel (id)	30
Lemaître (St-Florentin)	5
G... (Paris)	25
Duchesse de Pomar (Paris)	100
J. Xifré (Présidt de la Loge de Madrid)	30
Syffert (Cherbourg)	15
X... (Toulon)	25
D. A. Courmes (id)	50
Channot (Var)	5
Total	390 fr.

Nous remercions vivement ceux de nos frères qui ont entendu notre appel, et nous fermons la souscription.

Cette somme de 390 fr. jointe à celles qui ont été réunies à Londres, et par le journal *La Paix universelle*, nous permettent d'atteindre le but auquel nous tendions, sans épuiser davantage les ressources de nos amis.

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.



AN 4996
DE KALI-YUG (27 Septembre 1894) CINQUIÈME ANNÉE (NUMÉRO 7)

LE LOTUS BLEU

AUX ÉTUDIANTS DE L'OCCULTISME

—

OCCULTISME ET VÉRITE

Il n'y a pas de religion plus élevée que la Vérité.

L'inévitable mystère qui entoure l'Occultisme et l'occultiste a donné, dans beaucoup d'esprits, naissance à une étrange confusion entre le devoir du silence et l'erreur de la non véracité (sincérité). Il y a beaucoup de choses que l'occultiste ne doit pas divulguer, mais la loi qui lui prescrit de ne jamais mentir est impérieuse aussi. Et l'obligation de ne jamais dire que la vérité ne s'applique pas seulement à la parole ; il ne doit mentir ni en pensée ni en action.

Il y a un faux occultisme qui folâtre, qui badine entre la vérité et la fausseté et prétend que le manque de sincérité, la tromperie sur le plan physique illusoire, n'empêche nullement la pureté aux plans supérieurs sur lesquels se déroule la vraie vie de l'occultiste ; il parle avec un dédain « de la simple moralité mondaine ». Ce dédain pourrait être justifié, s'il avait pour résultat de faire monter à une moralité supérieure ; mais il est mal placé, quand il conduit à pardonner des actes auxquels « la simple moralité mondaine » ne consentirait point à s'abaisser.

L'expérience a montré quels maux peuvent être la con-

séquence de la doctrine que la fin justifie les moyens; aucun moyen qui est impur ne peut aboutir à une fin qui soit bonne, sans quoi la Bonne Loi serait un rêve et Karma une simple illusion.

De cette opinion erronée découle une influence pernicieuse pour la Société Théosophique, influence qui mine sourdement la moralité rigide et sévère qui doit être le fondement de l'Occultisme du sentier à droite.

Nous étant aperçus que cette fausse opinion sur l'Occultisme commençait à se répandre dans la S. T. nous faisons connaître la profonde aversion que nous éprouvons pour elle et proclamons notre conviction que celui qui veut s'avancer sur les difficiles chemins de l'Occultisme doit s'efforcer énergiquement d'atteindre la moralité du niveau le plus élevé.

Ce n'est que par une sincérité rigide, en pensée, en parole, en action, sur les plans où notre conscience de veille est active, que l'étudiant peut espérer développer l'intuition qui discerne infailliblement entre le vrai et le faux dans les mondes surphysiques; cette intuition qui reconnaît la vérité du premier coup et qui le préserve des risques fatals à courir dans ces régions dangereuses. Couvrir *ici* de nuages le sens délicat qui aperçoit la vérité, c'est le rendre aveugle *là-bas*; c'est pourquoi tous les Maîtres de l'Occultisme ont recommandé la Sincérité comme l'outil le plus nécessaire pour celui qui veut devenir disciple.

Citons une parole importante d'un Adepte Indien :

» Immédiatement après la Dévotion et peut-être au même niveau, se trouve la Sincérité. Il est impossible d'exagérer son efficacité en ce qui concerne le secours qu'elle apporte à l'évolution de l'âme humaine. Il faut aimer la vérité, chercher la vérité et vivre la vérité; ainsi seulement la Divine Lumière, qui est la Vérité sublime, pourra être vue par l'étudiant de l'Occultisme. Là où se trouve la plus faible inclination vers la fausseté de n'importe quelle espèce, se rencontrent l'ombre et l'ignorance qui engendrent la souffrance. L'inclination vers la fausseté appartient à la personnalité inférieure. C'est en celle-ci que nos intérêts se choquent; c'est là que la lutte pour l'existence se déploie dans toute sa puissance, et c'est là en conséquence que la lâcheté, la malhonnêteté, la tromperie, trouvent un champ pour s'exercer. Les « signes

et symptômes » des opérations du moi inférieur ne peuvent pas rester cachés aux yeux de celui qui aime sincèrement la Vérité et la cherche. »

Pour se comprendre soi-même et ainsi échapper à l'illusion sur son propre compte, il faut pratiquer la Sincérité ; ce n'est que par là qu'on pourra éviter les dangers de la « tromperie consciente ou inconsciente, » contre laquelle un Maître avertissait ses disciples, en 1885.

La Vertu est la base de l'Occultisme Blanc ; les Paramitas, six et dix, les vertus transcendantes doivent être acquises ; chacune des Sept Portes du sentier est une vertu que le disciple doit posséder.

Ce n'est que sur le sol de la moralité pure que peut croître la plante sacrée dont l'état d'Arhat est la fleur, et ceux qui aspirent à voir la fleur éclore doivent commencer par cultiver le sol.

H. S. Olcott. W. Wynn Westcott.
A. P. Sinnett. E. T. Sturdy.
Annie Besant. C. W. Leadbeater.
Bertram Keightley.

La Mort et l'Au-delà!

TROISIÈME PARTIE

Kama Loka et le sort de Prâna et de Kama.

Loka est un mot sanscrit que l'on peut traduire par endroit, monde, pays, de sorte que Kâma Loka veut dire littéralement l'endroit, le monde de Kâma, Kâma étant le nom donné à cette partie de l'organisme humain qui ressent les passions, les émotions, les désirs, que l'homme a en commun avec les animaux inférieurs. Dans cette partie de l'univers, dans le Kâma Loka, se trouvent tous les êtres humains qui n'ont plus ni corps physique ni Double Astral, mais qui sont encore prisonniers dans le *corps des émotions et des passions*. Kâma Loka a encore beaucoup d'autres habitants, mais pour le moment nous ne nous occuperons que des êtres humains qui viennent d'y entrer par les portes de la mort. C'est ceux-ci que nous nous proposons d'étudier.

Que l'on me permette ici une digression, à propos de ces autres régions de l'univers qui diffèrent de la région matérielle et qui sont peuplées par des êtres intelligents. La philosophie Esotérique affirme l'existence de ces mondes qui sont connus des Adeptes, mais beaucoup d'autres personnes, moins développées que les Adeptes, les connaissent également par expérience personnelle. Tout ce qui est nécessaire pour pouvoir explorer et étudier ces régions, c'est le développement de certaines facultés qui sont à l'état latent dans tous les hommes.

L'homme « vivant », pour nous servir du terme généralement adopté, peut quitter son corps physique et son corps astral et aller explorer ces régions, sans passer par la porte de la mort.

C'est ainsi que nous lisons dans le « Theosophist » que l'Esprit de l'homme peut acquérir de véritables connaissances, même pendant son séjour dans la chair, si, tout en gardant pleinement conscience de lui-même, il parvient à entrer en relation avec le monde spirituel :

(1) « Comme dans le cas, disons d'un Adepte initié, qui, en revenant sur la terre conserve encore le souvenir clair et distinct, même jusque dans les moindre détails, des faits qu'il a recueillis et des informations qu'il a obtenues dans les sphères invisibles des « Réalités. »

De cette même manière, ces régions deviennent pour lui des réalités, des faits scientifiques, aussi définis, aussi certains, aussi familiers, que le serait un voyage en Afrique, accompli de la manière ordinaire. Après avoir exploré les lacs et les deserts, il retournerait dans son pays, enrichi par des connaissances et des expériences variées. Il s'inquiéterait fort peu de toutes les critiques que des personnes qui n'auraient jamais été en Afrique feraient sur ses récits. Il raconterait simplement ce qu'il a vu, décrirait les animaux dont il a étudié les habitudes, dessinerait les paysages qu'il a traverses, et ferait ainsi un résume des produits et des traits caractéristiques du pays.

Si des critiques n'ayant jamais voyagé le contredisaient, et se moquaient de lui, il ne s'en fâcherait, ni ne s'en attristerait ; il les laisserait simplement dire. L'ignorance ne démontre jamais rien contre la Science, quand même l'ignorance répéterait à l'infini que la science ne sait rien. L'opinion de cent personnes, à propos d'un sujet qu'elles ignorent entièrement, ne pèse pas plus que l'opinion d'une seule de ces mêmes personnes. L'evidence d'un fait est affirmé par plusieurs temoins qui tous, affirmant la même chose, rendent témoignage de leur connaissance de ce certain fait ; mais une simple négation multipliée mille fois ne gagne rien en valeur.

Ce serait une chose étrange, en effet, si tout l'espace autour de nous était vide, était un vaste désert, et si les habitants de la terre

(1) Thosophist. Mars 1882. p. 158-note.

étaient les seules formes dans lesquelles l'intelligence ait pu se manifester. Dernièrement encore le Dr Huxley disait:

(1) « Sans sortir du domaine de ce que nous savons, il est facile par analogie de peupler l'univers d'êtres de grades toujours plus élevés, jusqu'à ce que nous arrivions à quelque chose qui se distingue à peine de l'omnipotence, l'omniprésence et l'omniscience. »

Si ces êtres n'ont pas les mêmes organes que nous, si leurs sens correspondent à des vibrations différentes de celles qui affectent les nôtres, nous pourrions alors vivre à côté les uns des autres, nous cotoyer, nous rencontrer, passer même à travers les uns des autres, et pourtant n'en savoir jamais davantage, touchant notre existence réciproque.

M. Crookes nous fait entrevoir la possibilité de cette coexistence ignorée d'êtres intelligents différents, et il suffit d'un faible effort de l'imagination pour accepter son idée. Il dit:

(2) Il n'est pas improbable que d'autres êtres, également pourvus de sens, aient des organes qui ne correspondent pas avec les rayons de lumière auxquels notre œil est sensible, mais qui sont capables de ressentir d'autres vibrations qui nous laissent insensibles. De tels êtres vivraient réellement dans un monde différent du nôtre. Figurez-vous par exemple quelle idée nous nous ferions des objets qui nous entourent, si nos yeux au lieu d'être sensibles à la lumière du jour étaient sensibles aux vibrations nécessaires pour les phénomènes électriques et magnétiques. Le verre et le cristal deviendraient alors des corps opaques. Les métaux seraient plus ou moins transparents, et un fil télégraphique suspendu dans l'air paraitrait un trou long et étroit traversant un corps d'une solidité impénétrable. Une machine dynamique en mouvement ressemblerait à un incendie, tandis qu'un aimant permanent réaliserait le rêve de ces mystiques du moyen âge et deviendrait une lampe éternelle qui brûlerait sans se consumer et sans être alimentée d'aucune manière. »

Kâma Loka est une région peuplée, tout comme notre monde, d'êtres plus ou moins intelligents, et remplie de types et de formes vivantes diverses et d'une diversité aussi grande que celle qui existe entre un brin d'herbe et un tigre, entre un tigre et un homme.

Ce monde et le nôtre sont enlacés l'un dans l'autre, mais comme la substance matérielle de ces deux mondes diffère complètement, ils existent sans avoir connaissance l'un de l'autre. Ce n'est que dans des circonstances qui sortent de l'ordinaire que les habitants de ces deux mondes peuvent avoir conscience de leurs existences mutuelles. Un être humain, en suivant un système d'entraînement tout particulier, peut se mettre en contact, se faire obéir de plusieurs de ces citoyens demi humains de Kâma Loka.

Les êtres humains qui ont quitté la terre et dans lesquels les éléments Kamics étaient prédominants peuvent facilement être attirés

(1) Essays upon some Controverted Questions p. 36.
(2 Fortnightly Review, 1892, p. 176.



par les éléments Kamics des vivants et avec leur aide avoir conscience de nouveau des scènes qu'ils viennent de quitter. De même des êtres vivants peuvent cultiver des méthodes de communication avec ceux qui ont quitté ce monde, et, comme nous l'avons dit plus haut, ayant appris à abandonner à volonté leur corps, peuvent, grâce à certaines forces qu'ils ont développées et dans lesquelles ils ont habitué leur intelligence à se mouvoir, pénetrer dans la sphère de Kâma Loka. Ce qu'il importe ici de saisir et de retenir, c'est l'existence de Kâma Loka, comme une région bien définie, habitée par des êtres très divers, parmi lesquels se trouvent les êtres vivants désincarnés.

Retournons maintenant, après cette digression qui était nécessaire, à l'être humain special dont nous retraçons ici le sort et qui doit nous servir de type. Nous l'avons déjà dépouillé de son corps physique et de son Double Astral ; contemplons-le à présent dans cet état qui est de courte durée et qui suit immédiatement la perte de ces deux corps.

H. P. Blavatsky dit, après avoir cité une description de l'homme après la mort, par Plutarque :

(1) « Vous avez ici une doctrine qui montre l'homme septenaire pendant la vie et quintuple immédiatement après la mort, dans Kâma Loka. »

Prâna cette portion de l'énergie vitale que l'homme s'approprie pendant son incarnation, ayant perdu son véhicule le Double Astral, qui, de même que le corps physique s'est soustrait à la force qui le gouvernait, est obligée de retourner au grand réservoir de la vie universelle. Pareil à de l'eau contenue dans un verre que l'on plonge dans une citerne, et qui, lorsque le verre se brise, est mêlée forcément à l'eau qui l'entoure, de même Prâna, lorsqu'il a perdu les corps qui formaient son enveloppe extérieure, se mêle de nouveau à la vie universelle.

Ce n'est « qu'immédiatement après la Mort » que l'homme est quintuple dans sa constitution, car Prâna étant un principe humain distinctif ne peut plus exister comme tel, une fois que son véhicule est en décomposition.

L'homme à présent se trouve donc revêtu seulement de Kâma Rûpa ou corps de Kâma, corps composé d'une matière astrale fort éthérée, à laquelle on donne souvent le nom de « fluidique, » à cause de la facilité avec laquelle elle reçoit l'empreinte des formes extérieures ou de celles moulées au dedans. L'homme véritable, la triade immortelle, est là, revêtu encore de son dernier vêtement terrestre dans cette forme subtile, sensitive et expansive, à laquelle, pendant son incarnation, elle a dû la faculté de sentir, désirer, jouir, souffrir, dans le monde physique.

(1) La Clef de la Théosophie, p. 98.

(1) « Quand l'homme meurt, ses trois parties inférieures l'abandonnent à jamais ; c'est-à-dire le corps, la vie et ce véhicule de la vie, le corps astral ou le double de tout homme vivant. Alors ses quatre principes supérieurs, le principe central, (l'âme animale ou Kâma Rupa ; avec ce qu'elle s'est assimulé du Manas inférieur) et la Triade supérieure se trouvent dans Kâma Loka. »

Jusqu'ici, comme nous l'avons déjà dit, l'état après la mort est à peu près la même pour tous ; « une demi conscience de soi, rêveuse et paisible, » et dans les cas les plus favorables on passe, sans se réveiller, de cette demi-léthargie à « l'état privé d'intelligence pré-dévachanique », où l'on n'a plus conscience de rien, et qui se termine par l'heureux réveil dans le Dévachan, pour y jouir de la période de repos qui sépare deux incarnations.

Mais comme ici une diversité est possible dans le sort des différents individus, nous tracerons d'abord un cas de progression normale, non interrompu, depuis le Kâma Loka jusqu'au seuil du Dévachan, et ensuite nous examinerons à loisir les autres cas placés dans des circonstances différentes.

Si une personne a mené une vie pure, et s'est toujours appliquée à s'identifier avec la partie supérieure plutôt qu'avec la partie inférieure de son être, ses émotions auront été faibles et modérées. Elles ne pourront donc plus s'affirmer fortement dans Kâma Loka, après s'être séparées du corps physique, ainsi que de son Double Astral, et lorsque Prâna sera retourné à l'océan de la vie. Maintenant, pendant la vie terrestre, Kâma et le Manas inférieur sont liés fortement ensemble. Dans notre cas, Kâma est faible, et le Manas inférieur l'a grandement purifié. L'intelligence qui s'est mêlée aux passions, aux émotions et aux désirs, les a également purifiés, et s'est assimilée leur partie la plus élevée, l'absorbant pour ainsi dire en elle-même, de sorte que tout ce qui reste de Kâma n'est qu'un résidu dont il est facile de se débarrasser, et dont la Triade immortelle se libère aisément. Cette Triade immortelle, (l'homme véritable), concentre lentement ses forces, elle rassemble les souvenirs de la vie terrestre qu'elle vient de quitter, ses affections, ses espérances, ses aspirations, et se prépare à sortir du Kâma Loka pour passer dans le repos bienheureux du Dévachan, le « séjour des Dieux. »

Kâma Loka : (2) « Est une localité astrale, le Limbus de la théologie scholastique, le Hadès des anciens, et strictement parlant n'est une *localité* que dans un sens relatif, car elle n'a ni circonférence définie, ni limites précises, mais existe *dans* l'espace, subjective, c'est-à-dire au-delà de la perception de nos sens. Et pourtant elle existe, et c'est là que les *eidolons* astrals de tous les êtres qui ont vécu, les animaux inclus, attendent leur *seconde mort*. Pour l'animal cette seconde mort vient avec la decomposition et la disparition de ses particules astrales. Pour *l'eidolon* humain, elle

(1) La clef de la Théosophie, p. 143.
(2) La Clef de la Théosophie, pp. 143. 144.

commence, lorsque la Triade Atma-Buddhi-Manas se sépare de se principes inférieurs ou du reflet de son ex-personnalité et tombe dans l'état Dévachanique. »

Cette seconde mort est donc le passage de la Triade immortelle de la sphère de Kâma Loka, qui est reliée intimement à celle de la terre, à l'etat supérieur de Dévachan, dont nous parlerons plus tard. Le type humain que nous considérons à présent passe le Kâma Loka dans cet état lethargique et paisible déjà décrit, et si rien ne vient le troubler, ne regagnera conscience de lui-même que lorsque, ayant passé par ces différents états, ce calme fera place à la joie suprême.

Mais, pendant toute la période de temps où les principes de la Triade immortelle et Kâma demeurent dans Kâma Loka, — que cette periode soit longue ou courte, qu'elle dure des jours ou des siècles, — ces principes sont à la portée des influences terrestres. Dans l'exemple que nous venons d'étudier, un réveil peut être causé par la douleur passionnée et les désirs des amis restés sur la terre ; ces sentiments faisant vibrer violemment les élements Kâmics des personnes encore vivantes peuvent imprimer des vibrations jusque dans le Kâma Rûpa des Désincarnés, atteindre et réveiller le Manas inférieur, qui n'a pas encore effectué sa séparation ni rejoint l'Intelligence Spirituelle qui est la cause de son être. Il peut alors secouer sa torpeur et se rappeler vivement la vie terrestre qu'il vient de quitter, et si les amis affligés sont en relation avec quelque médium, il peut directement ou indirectement, par l'entremise d'un de ses amis, se servir du corps physique et astral de ce medium pour parler ou écrire à ceux qu'il a quittés.

Ce réveil est accompagné souvent de grandes souffrances et même, si tel n'est pas le cas, la marche de la libération de la Triade immortelle est interrompue brusquement et le moment de la liberté finale est retardé. En parlant de cette possibilité des communications pendant la période qui succède immédiatement a la mort, et avant que l'homme libéré passe dans le Devachan, H. P. Blavatsky dit :

(1) On pourrait se demander si, à quelque exception près, où le désir des mourants de retourner avec une intention bien déterminée force l'intelligence a rester éveillée, et dans ce cas c'est réellement l'individualité, « l'Esprit, » qui entre en communication avec le monde physique, on pourrait, dis-je, se demander si un être vivant a jamais veritablement gagné quelque chose a ce retour de l'Esprit dans le plan matériel. L'Esprit est ébloui après la mort et tombe bientôt dans ce que nous appelons la léthargie pré-dévachanique. »

Un désir intense peut pousser l'être désincarné à retourner de lui même vers ceux qu'il a laissés dans les larmes, mais ce retour spontané est fort rare de la part des personnes du type que nous

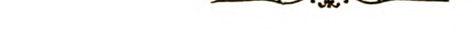
(1) La Clef de la Théosophie, p. 151.

étudions à présent. Si on les abandonne en paix, elles s'endormen généralement jusqu'au réveil dans le Dévachan, et evitent ainsi les luttes et les souffrances qui entourent la seconde mort.

Lorsque la Triade immortelle prend son vol définitif, ce qui reste dans Kàma Loka n'est plus que Kàma Rûpa, le « *shell* » ou phantôme sans vie, qui se décompose peu à peu ; mais nous parlerons de ceci, lorsque nous considérerons le type prochain, ce type moyen de l'homme et de la femme, dépourvu de toute spiritualité élevée, mais aussi sans mauvaises tendances marquées.

ANNIE BESANT.

(*A suivre.*)



LA RÉINCARNATION

(*Suite*)

Preuves philosophiques.

La foi ne s'impose pas, les convictions ne sont pas un gage de vérité, le nombre n'implique pas le droit.

Il n'est pourtant point permis de rejeter sans un regard les croyances de ceux qui nous entourent, car au cœur des absurdités les plus grossières sommeille un germe de vrai, et l'erreur absolue n'est pas de ce monde.

La Vérité est la Vie universelle ; tout ce qui est subsiste en Elle et par Elle ; quand une branche d'arbre ne livre plus passage à la sève, elle se dessèche et meurt ; lorsque une artère est oblitérée, sa zone d'irrigation se gangrène ; lorsque un système est faux, au point de n'être plus perméable à la Vérité, il se décompose sans retour.

Dans la revue rapide que nous allons faire du passé, nous verrons, sous des noms différents, dans des vêtements divers, la doctrine des Renaissances transmise depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours ; il n'est pas un peuple qui n'en ait gardé des traces évidentes, pas une religion qui ne l'ait enseignée clairement ou qui n'en ait au moins conservé le germe dans son sein. Les Juifs, peuple matérialiste par excellence, les sensuels Mahométans, toutes les sectes Chrétiennes, possèdent la Réincarnation dans leurs Ecritures, — quelque défigurée qu'elle y soit, — et les peuples les plus sauvages même ont presque tous conservé la foi à la pluralité des existences.

Les savants de jadis avaient la preuve complète de cette vérité ; ceux d'aujourd'hui se heurtent à elle, mais n'en aperçoivent que l'aspect matériel : — théorie de la conservation de l'homme total dans le germe ; les plus grands philosophes passés et présents en ont fait avec raison la base de l'existence, mais la Théosophie seule présente ce grand Problème sous toutes ses faces, et dans tous ses détails, en donne la clef et une explication lumineuse.

*
* *

L'Inde est le berceau de la Race actuelle, — la cinquième, — l'Eden de notre humanité, notre Mère physique, morale, mentale et spirituelle. C'est de son sein que sont sortis ces hordes émigrantes qui ont peuple l'Europe ; c'est sa loi éthique qui a humanisé la Chaldée, la Grèce, l'empire Romain et l'Europe tout entière. Notre code est un plagiat presque textuel des Lois de Manou, tandis que la Bible et l'Evangile ne sont qu'une copie littérale et abrégée des Livres sacrés de l'antiqué Aryavarta.

La doctrine de la Réincarnation et celle de Karma sont les deux colonnes qui supportent le temple védique, et lorsque Appollonius de Thyane visita l'Inde, le brahme Jarchus lui dit : « Dans une existence passée, vous avez été timonier d'un bateau Egyptien, et vous avez refusé un jour de vous laisser corrompre par des pirates qui vous demandaient de leur livrer votre navire. »

Pour les Asiatiques, la Réincarnation embrasse l'Univers entier, des dieux à l'homme, en passant par les règnes inférieurs, et le but capital, unique de la vie, c'est la libération de la Chaîne des Renaissances — *Noksha*.

L'interprétation des Ecritures a donné lieu dans l'Inde aux sectes les plus nombreuses et les plus étranges, et c'est dans ce pays qu'il faut chercher la racine connue ou inconnue de tous les systèmes politiques, philosophiques et religieux ; mais deux arbres-rois ont toujours dominé au cœur de cette forêt : l'arbre Karmique et l'arbre Palingénésique, et quand le flot bouddhique démolit les castes et le cérémonial extravagant du Brahmanisme, il conserva intact le dogme des Renaissances.

Malgré tout cette doctrine grandiose est restée longtemps enveloppée de voiles ; les Gardiens des Vérités Ésotériques ne jugeaient pas utile de la présenter dans sa brillante nudité à une humanité insuffisamment développée ; il leur avait suffi d'inculquer l'idée, sans dévoiler les détails. C'est seulement dans la dispensation dernière, transmise par leur porte-parole, H. P. Blavatsky (1), que sont contenues les clefs du sanctuaire et le mot de l'énigme.

(1) Mesmer, Cagliostro et plus particulièrement le fameux autant que mystérieux comte de St-Germain furent leurs messagers, au siècle dernier ; mais les hommes n'étaient pas mûrs, et leurs efforts n'eurent que des résultats politiques et philosophiques.



La Transmigration dans les animaux est encore couramment acceptée dans l'Inde ; elle a contribué largement au développement de ce respect extraordinaire pour la vie qu'on rencontre partout dans l'Est et que l'astuce des Brahmes dégénérés a su parfois exploiter à son profit. L'idée qu'un ancêtre pourrait se trouver dans le corps d'un animal empêche absolument toute destruction ; le sacrifice même de l'homme à un frère de l'animalité est considéré comme une sublime vertu, et la légende dit que dans une de ses incarnations antérieures Bouddha, le Seigneur de Compassion, se donna en pâture à une tigresse affamée, pour qu'elle ne mourût pas de faim avec ses petits.

La foi à la métempsycose vient des lois de Manou, dont la lettre morte semble l'enseigner. On y trouve l'exposé de différentes transmigrations, punitions de diverses fautes. Pour des péchés matériels, l'on passe dans des formes minérales et végétales ; pour ceux commis par la parole, on transmigre dans des corps d'oiseaux ou de certains autres animaux ; pour les fautes mentales, on subit la réincarnation dans une condition humaine inférieure ; un prêtre ivrogne devient un ver ; un voleur de blé, un rat ; l'assassin d'un brahme retourne dans un chien, un tigre ou un serpent.

L'ésotérisme soulève le voile et nous montre les Sages du passé cachant, dans ce sens littéral, absurde, le processus palingénésique tout entier. On y distingue, en effet, trois parties bien distinctes : la Résurrection, la Transmigration ou Métempsycose et la Réincarnation proprement dite.

La Résurrection s'applique aux « *atomes de vie* » dont la fonction est confinée spécialement aux corps physiques et aux autres enveloppes inférieures des êtres ; la Transmigration fait allusion au pérégrinations de leurs principes Kamiques ; la Réincarnation est réservée à l'Ego immortel, le Manas supérieur des Maîtres orientaux.

*
* *

L'homme physique est une espèce de polypier, un genre d'île madréporique semblable à ces terres qui émergent des flots du Pacifique, sous les efforts agglomérateurs des organismes inférieurs.

Les plus volumineux de ces agrégats sont connues de la physiologie sous le nom des microbes, bactéries, bacilles ; mais, parmi eux nos microscopes ne découvrent que les monstres par le volume « ceux, qui sont aux organismes infinitésimaux ordinaires, comme l'éléphant est à l'infusoire invisible. » (H. P. B.)

Chaque cellule matérielle est un être complet ; son âme est un rayon pranique ; son corps est composé de molécules qui sont assimilées et excrétées, aspirées puis chassées, tandis que l'âme cellulaire demeure immuable dans cet incessant changement matériel.

Les molécules sont elles-mêmes animées par une âme vitale, —



« *atome de vie.* » — rattachée à l'âme cellulaire, laquelle est tributaire à son tour d'une étincelle plus élevée du Prana collectif du corps humain.

Ces êtres infinitésimaux pénètrent dans le corps par les voies digestive, pulmonaire et cutanée ; ils nous traversent aussi librement que l'eau imbibe une éponge, ils circulent dans les réseaux organiques, y subissent le martelage des forces psychiques, mentales et spirituelles et s'y imprègnent d'un souffle de bien ou de mal. Ils entrent et sortent des cellules avec une grande rapidité, car leurs cycles d'activité et de passivité sont très courts et se répètent sans repit. Nous émanons incessamment des millions de « Vies », qui sont attirées aussitôt dans les divers règnes de la Nature et y transportent les énergies qu'elles ont condensées en nous ; elles impriment à leurs nouveaux organismes les tendances que nous leur avons données et deviennent ainsi des ferments de régénération ou de destruction ; elles aident ou retardent, souillent ou purifient. Il n'est pas indifférent de vivre avec des hommes ou avec des animaux, avec des méchants ou avec des saints, avec des ivrognes ou avec des tempérants, dans une ville ou à la campagne.

L'animal gagne auprès des humains, l'homme perd auprès des animaux : c'est pourquoi les disciples des écoles initiatiques orientales sont soigneusement isolés de tout contact inférieur.

Ce sont ces forces élémentales qui sont en jeu dans l'accomplissement d'une action physique, — péché matériel de Manou ; lorsqu'à la mort, l'enveloppe extérieure de l'homme se dissocie, elles échappent à la force attractive du *Linga Sarira* et du *Prana* d'ensemble et sont rejetées dans le milieu terrestre commun, où elles suivent l'action des courants magnétiques ambiants ; ces courants les attirent ou les repoussent et opèrent ainsi cette admirable sélection qui les conduit vers des organismes en affinité avec elles.

Il n'y a pas d'obstacle à la course de ces atomes ; ils traversent les corps physiques avec la plus grande facilite, et le cercueil métallique n'est pas une barrière pour leur subtilité.

Ils s'agrègent avec les molecules matérielles des minéraux, des végetaux, des animaux et des hommes, — s'incarnent « dans des formes *physiques*, » dit Manou, — et lorsque sonne l'heure de la Réincarnation de l'Ego auquel ils avaient formé jadis une enveloppe, la vieille et forte attraction les ébranle au fond des êtres chez lesquels ils agissent alors et les ramène invisiblement des quatre points cardinaux vers le nouveau corps en formation.

« La doctrine de la métempsycose n'est vraie que pour les atomes ou emanations de l'homme, non-seulement après sa mort, mais pendant toute sa vie. Le sens ésoterique de ce passage de Manou que « le Brahmanicide entre dans le corps d'un chien, d'un ours, d'un âne, d'un chameau, etc... » ne s'applique pas à l'Ego

humain, mais seulement aux atomes du corps, à la triade inférieure (1) et à ses émanations fluidiques.

« Quand Sakya-Muni dit à ses Bikshus, en leur montrant un balai, que c'était autrefois un novice qui avait négligé de balayer sa chambre de réunion, au lieu d'accuser d'idiote superstition le plus grand sage du monde, on ferait mieux de chercher à comprendre ce que voulait dire cette parole allégorique. L'effluve magnétique est quelque chose de matériel, de substantiel, bien qu'invisible et impondérable; le fluide magnétique projeté par un corps humain est la vie même. Ce sont des atomes de vie qu'un homme aveuglé par la passion rejette inconsciemment. Qu'un homme se laisse aller à un sentiment intense, colère ou douleur, sous un arbre ou auprès, ou en contact direct avec une pierre, et après plusieurs milliers d'années un psychomètre ordinaire verra cet homme et percevra ses sentiments d'après ce simple fragment de bois ou de pierre.

« Pourquoi donc un balai, fait d'un arbrisseau qui poussait sans doute dans le voisinage du bâtiment où vivait le paresseux novice, un arbrisseau souvent touché par lui peut-être, lorsqu'il était irrité par suite de sa paresse et de son dégoût du devoir, pourquoi ce balai n'aurait-il pas été imprégné d'une certaine quantité de ses atomes de vie, que Bouddha aurait reconnus, grâce à ses pouvoirs surhumains? » (H. P. Blavatsky).

Tel est le sens vrai de la *Résurrection de la chair*, enseignée encore dans l'église chrétienne, sous une forme exotérique grossière.

* * *

Après la désagrégation corporelle, les éléments kamiques, — les forces élémentales qui forment les passions, les désirs, les émotions, les sensations, en un mot, l'homme-animal, — persistent un certain temps, comme *Kama-rupa*, dans l'atmosphère astrale terrestre, puis se dissocient à leur tour et se perdent dans les centres similaires en évolution dans la planète. La transmigration s'applique à un mystère non révélé. C'est l'homme qui créa les animaux de cette Ronde; ses déchets physiques ont formé leurs corps, ses pensées ont éveillé leurs âmes. L'épuration de l'atmosphère criminelle exhalée par les humains se produit par l'animalité. A. Besant nous dit que « la qualité *Sattva* s'incarne dans les dieux, *Rajas* dans les hommes et *Tamas* dans les animaux ». Avec la réflexion les étudiants de la philosophie ésotérique trouveront facilement la clef du mystère de la Métempsycose.

* * *

Manou enseigne aussi la Réincarnation : « Pour des fautes men-

(1) Corps grossier ; (*Sthula Sharira*) double astral (*Linga Sharira*) ; et Prana, *Vie universelle*).



tales, le transgresseur, l'Ego, passe dans des conditions *humaines* inférieures », dit-il. Son enseignement est donc complet. Il ne manque à nos orientalistes, pour devenir de bons interprètes des Livres sacrés de l'Est, que cette clef ésotérique qui est le cœur de toutes les sciences, de toutes les philosophies et de toutes les Religions.

*
* *

Si de l'Inde nous passons à la mystérieuse Egypte, nous retrouvons, sous les mêmes voiles, les mêmes doctrines sur l'universelle Palingénésie.

Hérodote nous dit que « les Egyptiens furent les premiers à répandre la théorie de l'immortalité de l'Ame ; ils enseignaient que, lorsqu'elle quitte un corps, elle entre dans un autre prêt à la recevoir, et qu'après avoir parcouru toutes les formes créées sur la terre, dans l'air et dans les eaux, elle revient dans un nouveau corps humain né pour elle. Ce cycle demanderait 3000 ans pour son achèvement. »

La doctrine égyptienne admettait la Chute des Anges ; les démons déchus seraient les âmes des hommes et se réincarneraient jusqu'à leur purification complète. Le jugement de l'après-vie décidait du degré de pureté atteint ; quand il était insuffisant l'âme devait retourner à la terre pour y habiter, selon ses mérites ou ses fautes, une forme humaine, animale ou végétale.

L'enseignement comprend ici, comme dans l'Inde, l'exposé de la palingénésie spéciale aux divers principes. Le ternaire inférieur ressuscite, l'homme-animal (*Kama-Manas*) transmigre, et l'homme divin (*Manas superieur*) se réincarne.

La foi à la Résurrection créa l'embaumement. Le peuple le pratiquait, croyant qu'après 3,000 ans l'Ame retournait au même corps, quand on l'avait conservé, et que, dans le cas contraire, elle entrait où elle pouvait, — parfois dans une méchante créature ; il connaissait le lien magnétique qui persiste entre l'Ame désincarnée et sa dépouille terrestre, et il conservait cette dernière, dans l'espoir que ce lien supérieur empêcherait sa transmigration dans des formes inférieures.

Les raisons vraies de cette pratique ne sont connues que des Initiés. A l'origine, l'embaumement était réservé aux Hiérophantes seuls, pour permettre le passage de leurs éléments moléculaires, dans les corps encore grossiers des hommes ordinaires et les aider par le potentiel magnetique bienfaisant de ces êtres divinisés.

Dans l'Inde, les corps des Yoguis sont encore inhumés, tandis que pour les hommes ordinaires la crémation est la règle. De plus la momie établissait entre l'Hierophante désincarné et la terre qu'il venait de quitter une attache qui facilitait son action sur les éléments astro-physiques de notre plan.

« Pendant trois mille ans, au moins, dit H. P. Blavatsky, la

momie, malgré toutes les préparations chimiques, continue à émettre d'invisibles atomes, qui, dès l'instant de la mort, rentrent dans les divers tourbillons de l'être et passent par toutes les variétés de la vie organique. Ce qui transmigre ainsi n'est pas l'âme, le cinquième principe, encore moins le sixième, mais les « atomes de vie » de Jiva, le second principe. Au bout de 3,000 ans, quelquefois plus, quelquefois moins, après des transmigrations infinies, tous ces atomes se trouvent de nouveau attirés ensemble pour former le vêtement extérieur, ou corps de la même monade (l'âme véritable) qu'ils avaient déjà revêtue deux ou trois mille ans auparavant. Même dans le cas extrême de l'annihilation du principe personnel et conscient, la monade ou âme individuelle reste la même, et il en est de même des atomes des principes inférieurs, qui, régénérés et renouvelés par ce fleuve courant de l'être, sont magnetiquement attirés par leurs affinités et réincarnés ensemble..... Par « atomes de vie, » de Jiva, nous entendons les atomes animés par l'énergie vitale dormante. Ce Jiva, qui anime l'homme, la bête, la plante et même le minéral, est une force de forme indestructible, active dans l'atome appelé organique, latente ou dormante dans l'atome inorganique, mais présente dans l'un aussi bien que dans l'autre. Si elle devenait, non pas absente, (ce qui est impossible, puisqu'elle est omniprésente), mais inactive un seul instant, dans une pierre par exemple, les molécules de celle-ci perdraient instantanément leur cohésion, et la pierre se désintègrerait. Cependant la force resterait dans chaque molécule, mais à l'état dormant.

» Quand il est dit que cette force, abandonnant un ensemble d'atomes, est immédiatement attirée par d'autres, cela ne veut pas dire qu'elle abandonne entièrement le premier ensemble, mais seulement qu'elle transfère sa *vis viva*, son pouvoir vivant, son énergie de mouvement, à un autre ensemble. Parce qu'elle se manifeste dans celui-ci comme énergie kinétique, il ne s'ensuit pas que celui-là en soit privé entièrement ; elle y est toujours comme énergie potentielle ou vie latente. Nous appelons « atomes de vie » ceux qui sont mus par l'énergie kinétique, et « atomes dormants » ceux qui sont actuellement passifs et ne contiennent que de l'énergie potentielle imperceptible ; et nous regardons ces deux formes d'énergie comme produites par une seule et même force ou vie. »

Ce passage est plein de jalons indicateurs : la Vérité se cache au fond d'un puits, disent les Kabalistes, et c'est au fond des mots, dans leur cœur, qu'il faut pénétrer pour en saisir l'Essence.

En Egypte, la Résurrection était symbolisée par le crapaud, qui devenait alors la déesse Hiquet. On a choisi cet animal parce qu'il vit dans l'air et dans l'eau, parce qu'il peut rester enfermé un très grand nombre d'années, sans air ni nourriture, dans le creux d'un rocher ou sous un mur éboulé, et revenir ensuite à la vie.



G. Maspero (*Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*) nous dit que les premiers chrétiens d'Egypte l'avaient adopté, et que les lampes de leurs églises avaient la forme d'un crapaud portant en grec l'inscription : « Je suis la Résurrection ! « Cette déesse-crapaud se voit encore au Musée de Boulaq, au Caire.

Le Scarabée symbolisait la Métempsycose. Son nom, *Khopiroo*, vient de la racine *Koproo* : devenir, renaître. (H. P. Blavatsky). On en plaçait toujours un certain nombre avec la momie ; il rappelait spécialement la renaissance des éléments constitutifs de l'Ame personnelle, ce que l'on appelle en Théosophie ; Kama-Manas.

« L'intelligence libérée qui reprend son enveloppe lumineuse et redevient un Daimon « (Maspero), c'est le Manas supérieur, nous dit H. P. Blavatsky ; l'âme qui aspire à l'Osirification, c'est le Moi personnel, Kama-Manas; la partie de ce moi personnel qui peut s'osiritier, c. a. d. s'unir à son Dieu (Manas supérieur), demeure avec lui durant l'Eternité et l'accompagne pendant ses réincarnations. Le Scarabée accompagne invariablement les inscriptions tumulaires qui disent que l'Ego personnel « désire la resurrection de son Ame *vivante* » ou *Manas supérieur*.

Enfin le plus élevé et le plus suggestif des symboles palingénésiques égyptiens est sans contredit celui qui représente la Réincarnation de l'Ego supérieur : « Le décédé est « resplendissant dans l'œuf de la terre des mystères » (Rituel Z XII., I). Dans l'*Œdipus Egyptiacus* de Kircher (Vol. III. page 124) l'on voit un œuf flottant sur la momie ; c'est le symbole de l'espérance et de la promesse d'une *seconde naissance* pour le mort *Osirifie* ; son Ame, après s'être purifiée dans l'Amenti, opèrera de nouveau sa gestation dans cet œuf d'immortalité et renaîtra sur la terre. Le « globe ailé » n'est qu'une autre forme de l'œuf et possède la même signification. » (Secret Doctrin. I. p. 365). Les « œufs de Pâques » ne sont qu'un commémoratif dégénéré de ce symbole de la Vie éternelle dans ses deux phases de « Chute » et « d'Ascension », de Rédemption et de Réincarnation.

*
* *

On dit que les Mages enseignaient l'immortalité de l'âme et ses réincarnations, mais qu'ils limitaient considérablement le nombre de ces dernières, croyant qu'apres un petit nombre d'existences la purification était achevée et que l'âme regagnait le séjour celeste. Nous n'avons malheureusement rien de bien précis sur ce point spécial de la doctrine chaldéenne, car les sources d'informations les plus sûres ont été détruites par Alexandre, le grand Vandale macédonien, tandis qu'Eusèbe, celui que Bunsen appelle « le Prince des Pères menteurs et des écrivains malhonnêtes », a si profondément altéré les manuscrits de Bérose que nous nous trouvons en présence de fragments plus ou moins défigurés. Pourtant le Magisme n'est point un corps de doctrines insignifiant ; douze Zoroas-

tres avaient précédé celui qu'on a appelé le « Divin, » et l'Esotérisme tout entier était connu en Chaldée, comme en Egypte.

C'est de Babylone que les Juifs tirèrent leurs Ecritures, (la Genèse exceptée) pendant leur captivité, et comme le Zoroastrianisme est le fils direct du Védisme, il n'est pas étonnant de trouver que la Bible est une copie abrégée, mais presque mot à mot, de Manou.

Les Suffis, — descendants des Adorateurs du feu, Mazdéens, Mages, Parsis, selon les noms donnés au Chaldéisme, aux diverses époques, — ont conservé jusqu'à nos jours les points cardinaux de l'Occultisme et leurs mythes les exposent parfois dans une forme orientale charmante.

Le Livre IV du grand poème persan, Masnawi-Manwi, traite de la Réincarnation et de l'Evolution, et dit que le seul moyen de rappeler la mémoire des existences écoulées, c'est d'arriver à l'Illumination spirituelle, ou Communion mystique, encore appelée Etat de Bouddha :

« Si votre âme purifiée réussit à émerger de la mer mystérieuse « de l'ignorance, elle verra, avec ses yeux ouverts, le Commence- « ment et la Fin. Elle vint d'abord dans le règne minéral, puis elle « entra dans le règne végétal, y resta pendant des âges et oublia « durant tout ce temps qu'elle avait habité dans le règne miné- « ral ; lorsque du règne végétal elle passa dans le règne animal, « elle perdit la mémoire de son état végétal. . . . .

. . . .

« Enfin le Créateur que vous connaissez la tira du règne animal « pour l'incarner dans l'humanité.

« C'est ainsi qu'elle a voyagé de monde en monde, et qu'elle a, « aujourd'hui, atteint la raison. Elle ne se rappelle plus les stages « antérieurs de son intelligence et doit s'élever à l'avenir au-dessus « de son état intellectuel actuel, s'affranchir des désirs, de l'avarice, « et expérimenter des milliers de degrés extraordinaires d'intelli- « gence. Quoiqu'elle ait dormi sur le passé et en ait perdu la mé- « moire, elle ne peut pas rester indéfiniment dans cet oubli. Elle « sortira du sommeil et en s'éveillant elle rira de son état passé, en « disant : Dans quelle triste position ai-je été pendant mon som- « meil ! Pourquoi donc ai-je oublié l'état réel des choses ? Pour- « quoi n'ai-je pas su que peines et souffrances étaient le fruit des « actions et des erreurs commises pendant mon sommeil ? (c'est-à- « dire pendant la vie terrestre actuelle). » (Département oriental, N[lle] Série Vol. I. N° 4).

*
* *

L'Enseignement ésotérique intégral se retrouve en Grèce, dans le grand Initié Pythagore, disciple des hiérophantes d'Egypte et aussi, d'après Apulée, des Gymnosophistes Indous. Comme tous les grands



instructeurs antiques, il jeta le voile sur la doctrine palingénésique; aussi a-t-on cru généralement qu'il enseignait la métempsycose; mais, ses disciples, dépositaires du secret, ont souvent protesté contre cette erreur. « Les voies du Seigneur ne peuvent être justifiées que par la métempsycose » dit d'abord Hiéroclès; puis, au sujet des Vers dorés, il s'explique, en ajoutant: «.... Celui qui croit transmigrer après la mort dans un corps de bête ou de plante se trompe grossièrement et ignore que la forme essentielle de l'âme ne peut changer; elle est et elle reste humaine; c'est par métaphore qu'on dit que la vertu en fait un dieu et le vice un animal. »

La doctrine pythagoricienne faisait émaner l'âme humaine (*Manas*) de l'âme du monde (*Mahat*). Elle affirmait donc son essence divine et admettait qu'en quittant un corps elle en prenait un autre et qu'elle effectuait ainsi la série de ses renaissances jusqu'à la fin du Cycle de nécessité.

On dit que Pythagore se rappelait avoir été successivement le héraut Ætalides, Euphorbe le Troyen, Hermotime de Clazomène; qu'il reconnut à Argos le bouclier dont il se servit (lorsqu'il était Euphorbe), contre Patrocle, pendant la guerre de Troie, et qu'il distingua, attachée à un trophée de guerre, dans le temple de Junon, la lance d'Atrides qui lui avait jadis donné la mort.

« C'est une très ancienne croyance, dit Socrate, dans *Phèdre*, que les âmes, en quittant ce monde, vont au Hadès et qu'elles retournent de nouveau sur la terre, plus tard, revenant à la vie après la mort..... Il est certain que les vivants naissent des morts, que les âmes des morts revivent encore......... »

Dans Platon, la Réincarnation est exposée dans le dernier Livre de la *République*, dans le *Timée*, dans *Phèdre* et surtout dans *Phædon*; on n'y trouve pas la clarté théosophique, mais la doctrine est nettement énoncée et suffisamment détaillée :

« L'âme est plus vieille que le corps. » dit-il (*Préexistence*). « Les âmes renaissent sans cesse du Hadès, pour revenir à la vie actuelle. »

Chaque homme a son démon (*Manas*) qui le suit dans la série des existences, le conduit dans le monde inférieur (*Kama-Loca*), après la mort, pour y subir le Jugement (*Séparation de l'Ego de la Personnalité*; il reste plus ou moins de Manas inférieur dans le Kama-Rupa, selon la nature de la vie écoulée).

Beaucoup d'âmes vont dans l'Achéron, et après un temps plus ou moins long reviennent sur la terre pour s'incarner dans de nouveaux êtres; les péchés impardonnables les jettent dans le Tartare (Géhenne, Huitième sphère).

L'Homme a des *Réminiscences* plus ou moins nettes de ses vies écoulées; elles se manifestent par une impression intérieure plutôt que par un souvenir précis, mais elles font partie de l'individu et l'influencent vivement. Les *Idées innées* ne sont qu'un degré plus élevé de la réminiscence; il est impossible de les attribuer à l'héré-



dité, à l'éducation ou au milieu ; ce sont des acquisitions du passé, le bagage que l'âme emporte avec elle à travers les incarnations successives.

Platon réduit à 100 ans la période qui sépare deux incarnations ; le corps est un mécanisme mû par une essence spirituelle, l'âme ou démon.

On dramatisait la Réincarnation dans les Mystères d'Eleusis, en Grèce, comme en Egypte dans les mystères d'Isis, comme dans les cérémonies druidiques et dans celles du rituel Kabalistique hébreu.

à Suivre Dr Pascal.

RÉMINISCENCES

DE H. P. BLAVATSKY ET DE LA « DOCTRINE SECRÈTE »

(*Suite*)

CHAPITRE IX

L'hiver passa, le printemps revint. H. P. B. reçut un matin une lettre d'une amie de plusieurs années déjà et qui était aussi l'un des membres les plus anciens de la Société, Miss Kislingbury, qui lui annonçait sa visite. Nous fûmes enchantées de cette perspective et nous saluâmes avec plaisir l'arrivée de cette compagne des premiers jours qui, après avoir lu la méchante attaque de la Société des Recherches psychologiques contre H. P. B., ne pouvait rester en place, tant qu'elle ne serait point venue voir son amie pour lui donner l'assurance de son inébranlable affection, de sa loyauté et de son indignation à la vue des injustes et absurdes accusations qu'on lançait contre elle. La journée se passa rapidement à écouter les nouvelles du monde extérieur, et à discuter la situation de la Société Théosophique en général. Nous reçûmes aussi, à ce moment, une visite de M. et Mme Gébhard. Ils étaient tous les deux très affligés par la perte récente d'un fils adoré, et ils reçurent de H. P. B. et de moi un accueil très cordial. Ils avaient été des amis si vrais et si affectueux que leur visite à Wurzburg fut pour nous un rayon de soleil. Comme nous nous trouvions en plein printemps, c'était le mo-



ment de faire nos plans pour l'été, et H. P. B. résolut de le passer à Ostende, avec sa nièce et sa sœur.

Mme Gébhard, qui désirait faire un court séjour en Autriche, me décida à l'accompagner à Kempten, ville située dans un lieu solitaire et entourée d'un splendide décor. Mais son plus grand charme et sa principale attraction pour nous résidaient dans sa renommée pour les maisons hantées et dans le nombre d'occultistes qui l'habitaient. Il s'y trouvait entre autres le Dr Franz Hartmann, et comme nous étions enchantées de faire plus ample connaissance avec lui, nous prîmes nos dispositions et nous commençâmes la tâche toujours laborieuse de la confection des malles.

En quelques jours les coffres de H. P. B. furent fermés et cordés et nous étions prêtes à partir. Miss Kislingbury qui retournait à Londres fut assez aimable pour nous promettre d'accompagner H. P. B. à Ostende ; elles devaient s'arrêter un ou deux jours à Cologne, puis continuer leur voyage. M. Gébhard devait aller à Cologne pour les voir, et comme sa fille résidait dans cette ville, nous étions sûres que Miss Kislingbury et H. P. B. seraient bien soignées.

C'était toujours une chose formidable pour H. P. B. que de voyager, et c'est avec tristesse que je regardais les neuf colis qui l'accompagnaient. Nous partîmes pour la gare de très bonne heure, et nous plaçâmes H. P. B. au milieu de ses nombreux bagages, pendant que nous tâchions de prendre des arrangements avec le conducteur pour qu'il la laissât seule dans son compartiment avec Miss Kislingbury et Louise, sa bonne. Enfin, après force discussion, il nous ouvrit la porte du wagon, et c'est alors que commença la tâche difficile de l'installation des bagages : oreillers, couvertures, sacs de voyage, et la précieuse valise qui contenait le manuscrit de la *Doctrine Secrète* : celle-là ne devait jamais être hors de sa vue. Et la pauvre H. P. B., qui n'était pas sortie de sa chambre depuis des semaines, eut toutes les peines du monde à marcher le long de la plate-forme. Nous l'avions pourtant confortablement installée et nous nous réjouissions d'avoir achevé à notre satisfaction cette tâche difficile, lorsqu'un employé se présente tout courroucé de trouver un wagon si encombré de colis. Il parlait allemand, H. P. B. répondait en français, et je me demandais comment tout cela finirait, lorsque, par bonheur, le sifflet se fit entendre et le train partit. J'eus un sentiment de pitié pour Miss Kislingbury, en voyant tous ces bagages qu'il faudrait sortir du train, à Cologne, et en pensant au tracas que cela lui donnerait.

Quelques heures plus tard, nous faisions route vers le sud avec Mme Gébhard. Les journées que nous passâmes ensemble s'écoulèrent gaiement et avec rapidité. Nous nous séparâmes ensuite ; elle partit pour Wiesbaden, tandis que je retournais en Suède pour passer l'été chez moi.

Les premières nouvelles que j'eus de H. P. B. m'apprirent



que le jour qui suivit son arrivée et celle de Miss Kislingbury à Cologne, M. Gébhard et plusieurs autres membres de sa famille l'avaient engagée à leur faire visite à Elberfeld. Miss Kislingbury retourna donc à Londres, et Madame Blavatsky se rendit chez ses amis.

Pendant ces mois d'été, je reçus fréquemment des nouvelles de H. P. B. Les premières m'attristèrent. Elle était tombée sur le parquet glissant de la maison des Gébhard, à Elberfeld, et s'était donné une entorse à la cheville, avec contusion à la jambe. Cet accident l'empêcha de donner suite à son projet de voyage jusqu'à Ostende ; elle resta donc avec ses amis qui furent pour elle d'une inépuisable bonté. Rien ne fut oublié pour soulager ses souffrances et lui rendre la vie agréable. C'est dans ce but qu'ils invitèrent Mme Jélihowsky et sa fille à venir demeurer avec eux, et H. P. B. fut heureuse de se trouver une fois de plus avec ses parents. Voici ce qu'elle écrit dans une de ses lettres :

« Ma vieille jambe va un peu mieux, la douleur a disparu, mais elle est absolument sans force, et le ciel seul sait quand je serai capable de m'en servir pour marcher, même aussi peu que je le faisais avant l'accident. Cette chère Mme Gébhard ! elle est pour moi une véritable *garde-malade* et assez aimable pour trouver que j'ai bien meilleur caractère qu'auparavant ! *Et pour cause.* Il n'y a pas de traîtres autour de nous, comme il y en avait alors......

« Le manuscrit de la *Doctrine Secrète* revient de chez notre révéré frère, il le trouve bien supérieur à l'introduction ; — il n'y a pas même une demi-douzaine de mots corrigés. Il dit que c'est parfait. »

Etant donné que presque toutes les lettres de H. P. B. traitaient des affaires de la Société Théosophique et par contre-coup des diverses personnes qui en faisaient partie, il m'est presque impossible d'en donner des citations, sans toucher aux parties qui concernent les membres en vue de cette époque ; et comme dans ces notes je me suis efforcée d'éviter autant que possible de toucher aux personnalités, je ne puis citer que certains paragraphes accidentels.

Elle m'écrivait d'Ostende, où elle était arrivée avec sa sœur et sa nièce : « Me voici — tristement désenchantée en tout et partout. Si j'avàis su ce que je sais maintenant, je serais restée tranquillement à Wurzburg, et je serais allée ensuite à Kissingen, d'où je ne serais partie qu'en septembre ; mais tel était et tel est mon destin : il était écrit que je devais dépenser jusqu'au dernier sou mes maigres économies et passer à Ostende. C'est fait maintenant, il n'y a pas à y revenir. Les Hôtels (ô vous, dieux de l'Avitchi !.). Pour une nuit passée au *Continental*, j'ai payé 117 francs de chambre. Alors ma sœur désespérée sortit dès le matin, se sentit attirée vers un certain point du Boulevard, sur le bord de la mer, et trouva dans une rue latérale tout un rez-de-chaussée avec trois chambres splen-



dides à gauche du corridor et deux à droite, en tout cinq chambres et une cuisine, au sous-sol, pour 1000 francs la saison et 100 francs pour chaque mois en plus ; que pouvais-je faire ? Résultat, votre amie estropiée prit les chambres de gauche et ma sœur en eut deux à droite, une chambre à coucher très élégante et une salle à manger. Lorsqu'elle s'en ira, ce qui aura lieu dans dix jours, ces appartements resteront vides. Mais peut-être M. Sinnet viendra-t-il à ce moment. C'est gentil d'avoir ainsi deux chambres pour ses amis.

» J'ai pour moi des pièces agréables, une chambre à coucher communiquant avec un grand cabinet de travail par une arcade drapée de tentures en satin, et un petit salon avec piano. J'ai tout le rez-de-chaussée pour moi.

« Oui, j'essayerai de travailler de nouveau à ma *Doctrine Secrète*. Mais c'est dur. Je suis très faible, ma chère ; je me sens souffrante et sans jambes, bien plus encore que lorsque vous étiez là pour me soigner.... Je suis aussi nerveuse qu'une chatte, je sens que je suis ingrate. Mais c'est parce que dans la symbologie antique la gratitude a toujours été représentée comme habitant dans les talons des gens, et comme j'ai perdu mes jambes, comment pourrait-on s'attendre à ce que j'en aie ? J'ai de l'affection — mais seulement pour.... »

Et plus tard :

« J'essaye d'écrire la *Doctrine Secrète*. Mais Sinnet, qui est ici pour quelques jours, me prend toute mon attention pour les Mémoires bénis. Mme Sinnet n'a pu venir, aussi me quittera-t-il bientôt, de sorte que je resterai sans jambes, sans amis et seule avec mon Karma. Charmant tête-à-tête ! »

Tiré d'une autre lettre :

« Mes pauvres jambes se sont séparées de mon corps. C'est un « *furlong* (1) » interminable sinon éternel, comme on dit dans l'Inde.

« Quelle qu'en soit la cause, je n'ai pas plus de jambes qu'un élémental. Non, excepté Louise, ma propriétaire, son chat et son rouge-gorge, je ne connais pas une âme à Ostende. Pas un solitaire russe ici, cette saison, excepté moi, qui aimerais mieux être turque et retourner dans l'Inde. Mais je ne le puis, car je n'ai ni jambes ni réputation, d'après les accusations infâmes de la S. R. P....... Je pense que la goutte et le rhumatisme gagneront bientôt le cœur, car j'y sens beaucoup de douleur. »

Pauvre H. P. B ! elle souffrait terriblement à cette époque. Elle désirait tant se mettre à écrire et les obstacles continuels lui barraient sans cesse la route et la fatiguaient énormément. Toutes ses lettres me pressaient de revenir auprès d'elle, car elle sentait qu'avec moi elle serait délivrée de bien des petits ennuis, et que le

(1) Mesure de longueur équivalent à 200 mètres.



calme et la quiétude si absolument nécessaires à l'achèvement de la *Doctrine Secrète* lui seraient assurés. Je fus heureuse le jour où je pus retourner auprès d'elle, et notre réunion fut joyeuse : il y avait tant à raconter des deux côtés. Il me fut pénible de voir qu'elle souffrait plus qu'en quittant Wurzburg, mais elle m'annonça qu'elle avait trouvé à Ostende un médecin intelligent, et qu'elle avait conclu un arrangement avec lui pour qu'il vînt la visiter chaque semaine.

Nous fûmes vite remises à notre vie routinière et j'étais contente de voir qu'elle pouvait faire chaque jour plus d'ouvrage et qu'elle devenait apte à recevoir de nouveau ce qu'elle appelait les « courants ». Les communications avec son Maître et avec différents Chélas étaient fréquentes, et nous vivions absolument dans un monde à nous. Mais Ostende était d'un accès plus facile que Wurzburg, et des visiteurs commencèrent à rompre la monotonie de notre existence. Deux de nos membres, MM. Gaboriau et Coulomb, revinrent de Paris et passèrent une quinzaine de jours avec nous, et les soirées se passèrent à poser des questions à H. P. B. qui y répondait instantanément et qui lisait à nos hôtes des passages de la *Doctrine Secrète* écrits dans la journée. M. Echstein, de Vienne, nous favorisa d'une courte visite, M. Arthur Gébhard aussi ; il allait en Allemagne, revenant d'Amérique où il avait passé plusieurs années, et H. P. B. était avide de connaître les nouvelles de ce pays.

Elle m'appela un jour et me demanda si je pourrais aller à Londres pour y régler pour elle quelques affaires privées. Je lui répondis que je le ferais volontiers, mais que j'hésitais à la laisser seule. Et je partis pour Londres, le cœur gros, pensant à l'isolement de la vieille dame et au regard de tendresse attristée qu'elle avait en me donnant le baiser du départ.

Je reçus d'elle de fréquentes lettres pendant mon séjour à Londres, en voici quelques extraits :

« Je suis malheureuse, parce que j'ai chaque jour plus la conviction qu'il n'y a pas un coin de la terre où l'on puisse me laisser vivre et mourir tranquille. Je n'ai pas de chez moi, je n'ai personne sur qui je puisse compter entièrement, parce que personne *ne peut me comprendre* complètement, ni comprendre ma position. Depuis votre départ, je suis harcelée par la police, — avec des précautions, c'est vrai, avec beaucoup de prudence, mais assez clairement pour voir qu'on me soupçonne dans l'affaire du vol d'un million commis dans le train d'Ostende à Bruxelles !!! Ils ont déjà demandé trois fois à *vous* parler pour des renseignements, et deux fois un homme de la police est venu me demander mon nom de famille et de mari, mon âge, le pays dont je venais, mon dernier lieu de séjour, la date de mon arrivée à Wurzburg, à Elberfeld, etc. Ils sont venus chercher Louise, il y a deux jours, et l'ont priée de les suivre au poste, où on lui a posé beaucoup de questions. En somme, quoi que je fasse, tout *tourne à mal* pour moi, tout est mal compris, mal interprété, même

par mes meilleurs amis, et je suis diffamée, calomniée, non par des étrangers, mais par ceux qui m'étaient ou paraissaient m'être le plus attachés et que j'aimais sincèrement.... Parce que le mensonge, l'hypocrisie et le jésuitisme règnent en maîtres sur le monde, et que je ne suis et ne puis être ni hypocrite, ni jésuite, je semble destinée à être condamnée. Aussi suis-je fatiguée de la vie, de ce rocher de Sisyphe, de cet éternel travail de Danaïdes ; — et l'on ne me permet ni de fuir mes misères, ni de me reposer. Parce que, tort ou raison, *j'ai toujours tort.* Parce que je suis *trop plusieurs, tout en n'étant qu'une* sur cette terre, voilà tout. »

Et aussi :

« Rappelez-vous que, quelque besoin que j'aie de vous (et j'en ai malheureusement besoin), comme je sais par le Maître que vous faites un excellent travail à Londres, je vous prie d'y rester une semaine encore et plus si vous le croyez utile. Je me sens bien malheureuse, mais je puis le supporter, peu importe. Z. est très jeune, il ne se lève jamais avant midi ou une heure, mais il me rend bien service, il me trouve quelques citations et me corrige l'anglais dans les parties accessoires de mon travail. »

Juste avant de quitter Wurzburg, H. P. B. avait envoyé ses manuscrits de la *Doctrine Secrète* à Adyar, au colonel Olcott, Président de la Société. Elle désirait avoir son opinion, car il l'avait beaucoup aidée pour *Isis*. Elle désirait aussi que le manuscrit fût soumis à M. Subba Row, qui avait été si vivement intéressé par les quelques pages qu'il en avait lues qu'il avait hâte d'en voir davantage. H. P. B. m'écrivait à ce propos :

« Je vous ai envoyé un télégramme hier pour vous demander si je pourrais vous envoyer mes MSS à Londres, car il faut que je les expédie sans retard à Madras. Ils sont splendidement empaquetés par le mari de Louise, cordés et cousus dans une enveloppe imperméable, tout à fait à l'épreuve du voyage, de sorte qu'ils ne vous donneront aucune peine, vous n'aurez qu'à les assurer. Faites-le vous même, je vous prie. Vous êtes la seule en qui j'aie une confiance absolue. Olcott m'écrit que Subba Row est si désireux de voir ces MSS qu'il demande chaque jour s'ils n'arrivent pas encore, etc. ; il paraît que le Maître lui a ordonné de les examiner. Envoyez-les par le prochain courrier, et ne les assurez pas pour moins de 150 à 200 livres sterling, car s'ils se perdaient — bonsoir ! — Enfin je les expédie aujourd'hui même à votre adresse ; prévenez-moi, dès que vous les aurez reçus. »

« A la suite d'une longue conversation avec le Maître, — la première depuis un long, long temps, — j'ai acquis la conviction : 1° que la S. T. a été écrasée par sa transplantation sur un sol Européen. Si l'on s'était contenté de répandre la philosophie du Maître, en mettant les phénomènes à l'arrière-plan, elle aurait réussi. Ce phénomènes maudits ont perdu ma réputation, ce qui est une petite affaire et ce que j'accepte allègrement, mais ils ont perdu aussi la

Théosophie en Europe. Dans l'Inde elle vivra et prospèrera ; 2e conviction ! La société toute entière (en Europe et en Amérique), est soumise à une épreuve cruelle. Ceux qui en sortiront intacts recevront leur récompense. Ceux qui resteront passifs ou inactifs, comme ceux qui feront volte-face, auront la leur aussi. C'est une épreuve finale et suprême. Mais j'ai appris une nouvelle. Ou j'aurai à retourner dans l'Inde pour y mourir cet automne, ou je formerai, avant novembre prochain, un noyau de vrais théosophes, une école à moi, sans secrétaire aucun, avec moi seule, pour enseigner autant de mystiques que je pourrai en rassembler.

« Je puis m'arrêter ici, aller en Angleterre, n'importe où je voudrai..... Vous dites que la littérature est la seule planche de salut. Eh bien, voyez le bon effet produit par les Mémoires de Mme Blavatsky. Sept à huit journaux français tombent sur Sinnett, sur moi, sur K. H. etc. à cause de ces Mémoires. Une vraie renaissance des scandales de la Société Théosophique, justement à cause de cette littérature. Si l'on avait jeté les phénomènes par dessus le bord pour s'attacher à la philosophie seule, la S. T. aurait pû être sauvée en Europe, me dit le Maître. Les phénomènes sont la malédiction et la ruine de la Société. Z. est devenu fou et mystique au maximum, parce que je lui ai écrit deux ou trois fois, en lui disant ce qu'il avait fait, pensé et lu, tel et tel jour. Que le Maître vous inspire et vous protège, car vous avez un rôle à jouer dans le combat futur. J'apprends que les gens qui ont souscrit à la *Doctrine Secrète* sont impatients, — je n'y puis rien. *Vous le savez*, je travaille quatorze heures par jour. Les derniers MSS envoyés à Adyar ne seront pas de retour avant trois mois, mais à ce moment nous pourrons commencer la publication. Subba Row y ajoute des notes de beaucoup de valeur, c'est Olcott qui me le dit. Je ne m'écarterai pas de l'Angleterre ou de son voisinage. *Ma place est ici, en Europe*, c'est une affaire réglée. L'accès facile de Londres est dans le programme donné, et je ne m'en départirai pas. Je souhaiterais de votre bonté que vous retournassiez plus tôt. Votre chambre du premier, avec poêle, est prête, de sorte que vous serez mieux, désormais. Mais vous faites un travail utile à Londres. Je me sens aussi solitaire que possible. »

Et encore :

« Quelques mots seulement, puisque, grâce à votre bonté, je dois vous revoir bientôt. Dites à ceux qui vous ont interrogée :

«Mon Maître est un Magicien blanc et aussi un Mahatma. Il n'y a pas de Mahatma qui ne soit Magicien blanc, qu'il exerce son pouvoir ou non, quoique tout Magicien ne puisse atteindre à l'état de Mahatma, lequel est positivement ce que dit la métaphore de Mohini ; en effet, l'état mahatmatique *dissout la nature physique de l'homme*, son intellect, sa sensation du Moi, et tout le reste, sauf son corps, comme l'eau fond un morceau de sucre. Mais, en supposant que mon Maître ne fût point un Mahatma entièrement développé, ce

que personne ne peut dire, si ce n'est Lui-même ou les autres Mahatmas qui l'approchent, quelle différence cela ferait-il pour n'importe qui ? S'il n'est pas meilleur que les trois Mages (Magiciens blancs qui revinrent de l'Orient pour assister à la naissance du Christ), j'en suis tout à fait satisfaite. Pour en finir, que ceux qui vous ennuient apprennent l'étymologie du mot Magicien. Ils vient de *Mah, Maha, Mag*, mots identiques avec la racine de Mahatma. L'un signifie grande âme, *Mah-âtmâ* ; l'autre grand ouvrier. *Mahansa* ou *Maghusha*. Mohini a raison d'instruire les individus et de leur donner la vraie définition des états divers de l'homme qui est dans cet état. Ceux qui l'atteignent, par hasard, deviennent, pendant ce temps, des Mahatmas, exactement comme eux. Ceux chez qui cet état devient *permanent* sont le « morceau de sucre, » ils ne peuvent plus désormais s'occuper des choses de ce monde. Ce sont des « Jivannuktas » !

« J'ai senti sans cesse, depuis votre départ, comme si mon cœur allait se paralyser ou se fendre. Je suis aussi froide que la glace, et quatre doses de *digitale* par jour ne peuvent me calmer le cœur. Que je finisse au moins ma *Doctrine Secrète !* La nuit dernière, au lieu de me coucher, on m'a fait écrire jusqu'à une heure du matin. Le *triple Mystère* est livré — je n'aurais jamais cru qu'ils le livrent — celui de... »

Je fus très anxieuse après la réception de cette lettre. Je me hâtai pour terminer aussi vite que possible ce qui me restait à faire et fus désolée, en arrivant à Ostende, de voir H. P. B. si épuisée et si malade.

M. Z. partit peu après ; nous recommençâmes notre vie ordinaire, et l'exécution de la *Doctrine Secrète* était poussée vigoureusement. Ce n'est que bien rarement que je pouvais décider H. P. B. à sortir sur l'esplanade, dans une chaise à porteur. Je pensais que la chaleur du soleil et l'air de la mer lui feraient du bien, mais elle semblait invariablement mécontente, lorsqu'elle rentrait, comme si elle avait senti qu'elle avait mal fait de perdre un temps si précieux. Elle disait souvent : » Bientôt nous ne serons plus seules, alors les conditions changeront, les courants seront rompus, et je ne pourrai travailler aussi bien. » Aussi se tenait-elle à son bureau, quelle que fût sa souffrance. Elle serrait les dents et combattait bravement.

(*A suivre.*) CONSTANCE WACHTMEISTER.

MÉDITATIONS

Tue l'ambition.

L'ambition, c'est le désir qu'éprouve une vague de la mer de devenir une montagne solide, fixe, immuable, autour de laquelle les autres vagues passeront coureuses, poussées par un destin auquel elles ne peuvent résister.

Ce désir réalisé, la banquise roule sur la mer, fière de refléter le soleil plus longtemps que les vagues fugaces, mais ne vibre plus des immenses frissonnements de la mer ; elle reste inerte, glacée, jouet des flots qu'elle croit dominer, leur esclave ; au hasard, elle va, jusqu'au jour où la chaleur du soleil la remêle aux vagues, avec la désespérance de son évanouissement.

La banquise, c'est de l'eau comme les autres vagues ; la destinée de l'eau n'est point de devenir solide comme les rocs. Oh ! l'eau malheureuse qui dort des siècles et des siècles dans les rochers, comme elle rêve de courir, satin bleu, sur la vaste étendue des mers ! Comme elle aspire au mouvement, durant les lourds sommeils séculaires pendant lesquels seuls les tremblements de terre, les tressaillements du sol, lui donnent quelques vibrations, à elle dont la nature est de vibrer toujours et toujours sous les pas des vents rapides, sous l'appel de la lune lointaine qui caresse en vain son sommeil de roche de ses rayons pâles et mystérieux, pleuvant, gouttes d'argent, à travers les feuillages sombres, ou s'épandant, nappe silencieuse, sur la solitude des plaines endormies ou sur les pentes et les sommets des monts rêveurs au bord de l'horizon!

Redevenir l'eau vibrante et soyeuse et scintillante, enneigée d'écume, teintée de toutes les nuances de l'azur, roulant joyeuse et chanteuse dans les vagues, ridant les vastes plaines de la mer !

Et, destinée supérieure, être la vapeur blanche et aussitôt invisible qui monte par les airs et qu'emmènent les vents coureurs dans leurs longues rôderie, par les plaines bleues, où parfois elle se condense pour garder en son sein les chauds rayons du soleil, d'où quelque dépit ou quelque colère les fait jaillir plus brillants et plus terribles qu'une lame d'épée, flamboiement de la foudre.

Tue le désir de vivre.

Le désir de vivre, comme vivent les troupeaux humains, ne jetant les yeux sur le ciel que pour voir s'il en pleuvra la pitance désirée, ne caressant du regard

« Le velours bleu des nuits profondes »

que pour savoir si leur sommeil sera calme et leur permettra de reprendre, le lendemain, le collier des occupations journalières.

Le désir de vivre, comme ceux qui ne demandent jamais pourquoi ils sont sur terre ; comme ceux qui croient que le monde est fait pour produire, suprême floraison de ses énergies, un petit cerveau, dans lequel des ombres et des reflets vagues se combinent et se décombinent sans cesse, un petit cœur dans lequel flamboient de petites amours et rougissent de mesquines haines.

Le désir de vivre, comme ceux qui croient que le monde n'existe que pour donner à leurs sens de pauvres et fugaces jouissances, de misérables douleurs, qui tombent dans leurs jours comme les gouttes des pluies d'orage.

Le désir de vivre, comme ceux dont les yeux sont rivés à la terre et qui ne soupçonnent pas que l'immense Vie roule auteur d'eux, Océan dans lequel ils sont plongés et qu'ils imaginent condensé, contenu, dans les faibles écorces de leur personnalité, écorces friables qu'ils croient dures comme le diamant et qu'ils supposent capables de défier les morsures du temps, alors que, dans quelques jours, elles ne seront plus !

Tue le désir du confort.

Qu'importent les boissons qui passent dans ton gosier, les mets que savoure ta langue, les habits qui couvrent ta peau, les meubles sur lesquels tu t'assieds ou tu dors, les murs et les toits qui t'abritent durant ton repos de la nuit ! Où que tu sois, tu es plongé dans l'océan de la Vie, partout la même, partout puissante, partout insondable.

Les murs de granit des palais ne la limitent pas plus, ne la condensent pas davantage, que les cloisons d'argile des chaumières ; elle traverse tout, l'humble village niché, pour s'abriter des vents rudes, dans un coin de montagne, l'orgueilleuse capitale s'étalant dans des plaines et sur des collines, dont les rues roulent pêle-mêle des flots humains, dont chaque goutte est chargée d'espoirs et de désirs, d'amours et de haines, de joie ou de peine, de haute ambition ou d'humble résignation, de courage ou de peur, d'audace ou de timidité.

La Vie roule partout, invisible et toute puissante ; les hommes sont des gouttes d'eau dans ses flots, si bruyants que pour nos oreilles ils ne sont que du silence.

Cherche dans ton cœur la racine du mal pour l'enlever.

La racine du mal, c'est l'égoïsme, c'est la croyance qu'on existe pour soi, qu'on existe par soi ; c'est la conviction qu'en sa personnalité la vie de l'univers est condensée, qu'elle est soustraite aux autres, qu'elle est à soi et pas à eux, que seul on est d'elle le puissant possesseur.

La Vie passe, faisant sur nous du silence, tant sont formidables les chants de ses flots ; le Moi n'est que la vibration d'un peu de ma-



tière poreuse aux courants de la Vie ; ce sont ces courants qui font frissonner tous les Moi de pareilles vibrations ; la Vie n'est pas plus en l'un qu'en l'autre ; elle est immense, elle est insondable, elle est à tous, elle passe indifférente, un flot qui arrive succède au flot qui s'en va.

Et ces flots ont fait vibrer tous les humains de nos vibrations d'à présent, des multitudes d'hommes dans les temps à venir frissonneront des mêmes vibrations, et ces vibrations ne sont qu'un petit bruit passager emprunté aux harmonies de la Réalité, et la Réalité dure toujours, et l'Espace est empli de ses chants qui nous paraissent du silence, alors que depuis des siècles ont disparu les petits instruments qui ont vibré à son passage.

Nous sommes par la Vie qui passe en nous, rien que par elle.

Tue tout sentiment de séparativité.

Les vagues de la Vie s'en vont de forme en forme, les mêmes dans toutes ; ce qui passera en toi a passé dans les autres, ce qui s'en va de toi frissonnera dans les autres.

Tous pareils, tous égaux, malgré les différences apparentes qui emplissent tes yeux et y mettent des ténèbres, en empêchant la claire lumière de la Vérité de les illuminer.

Rien n'est séparé ; l'air que tu respires et que tu crois pur a été respiré par d'autres, mêmes par les plantes empoisonnées, même par les bêtes immondes qui rampent dans la fange ; les pensées que tu penses ont phosphoré dans des cerveaux dont les plantes ont depuis longtemps sucé la substance, les sentiments qui font palpiter ton cœur en ont fait palpiter d'autres, dont les vents ont, depuis des siècles, dispersé la poussière aux quatre coins de l'horizon.

Ce que tu crois *toi* n'est rien qu'apparence d'un moment ; ce n'est point par cela que tu es, c'est par l'universelle Vie qui est à toutes les choses et à tous les êtres, qui est toutes les choses et tous les êtres, que nul ne peut accaparer, qui passe indifférente dans le cœur illuminé du juste et dans l'autre ténébreux qui est le cœur du criminel.

En toi passe la Vie, avec toutes les teintes que lui ont données les autres, de toi sort la vie, avec toutes les teintes dont tu la pares ou dont tu la souilles ; elle va toujours sans jamais s'arrêter ; à un tourbillon succède un autre tourbillon.

Tue le désir de la sensation.

Qu'importe la forme de ce qui passe en toi ; elle est changeante et fugitive comme le nuage emmené par le vent. Il n'y a de vrai que la Vie animant toutes les formes.

Tue la soif de l'accroissement.

Qu'importe que tu sois grand ou petit, que tu sois fier ou humble ! Quand tu deviendrais vaste à emplir tout l'espace que ton regard



peut parcourir, tu ne serais jamais que la Vie qui passe en toi, tu ne serais que la chanson d'une vague dont les vents dépeceurs font de la poussière de silence, et d'innombrables vagues, sont au-delà de cet espace, coureuses et chanteuses, exhalant des mélodies ou des sanglots que toujours les vents éparpillent dans le grand silence.

Cependant tiens-toi seul et isolé.

En toi ne sens que la Vie, sans t'inquiéter des formes qu'elle prend dans les autres. Si variées, si splendides que soient ces formes, elles sont fugaces ; ne tends pas la main vers elles, car elles fondront sous ta main ; n'aie pas soif de leurs saveurs : ce n'est pas la saveur de la boisson qui calme la soif, ce n'est pas la couleur du breuvage, c'est l'eau vivifiante qui contient la saveur et la couleur. Cherche l'eau pure de la Vie ; seule elle est éternelle, et tu vivras aussi longtemps que tu la boiras. Dans l'éternité il n'y a pas de temps, une minute, une seconde, la contiennent aussi bien que la somme des siècles. On est ce qu'on a conscience d'être. Une seconde de conscience de l'Eternité te fait éternel.

Cherche à boire l'Eternel ; il est sans saveur et sans couleur ; c'est de lui que sortent toutes les saveurs et toutes les couleurs.

Ce qu'il te faut apprendre, c'est que tu es la Vie et qu'en toi il n'y a pas autre chose que la Vie, et que dans les autres il n'y a pas autre chose que la Vie ; ils en sont des apparences, comme tu en es une apparence, rien de plus, rien de moins.

Ne désire que l'Eternel, et quand tu te sentiras l'Eternel, tu ne désireras plus, car rien n'est hors de lui. Laisse l'Eternel émerger en toi, laisse-le sourdre du fond de ton cœur et noyer les apparences que tu crois toi. Laisse dissoudre en lui tout ce qui te différencie des autres, tout ce qui différencie les autres de toi. Il sont l'Eternel, et tu l'es aussi ; vous êtes tous le même.

En vain tu chercherais l'Eternel dans le monde, hors de toi ; en vain tu longerais les fleuves qui roulent leurs eaux mugissantes vers la grande mer ; il est dans l'eau des fleuves, mais tu ne l'y verrais pas ; en vain tu marcherais sur les pentes des montagnes et poserais le pied sur leurs sommets ; il est dans les rochers, il est dans les bouleaux et les chênes à qui les brises font dire de merveilleux cantiques, il est dans les sapins au sombre feuillage que les vents de tempête font chanter comme les eaux de la mer ; il est dans les fleurs étoilant les pelouses, égayant l'ombre des taillis ; il est partout, mais tu ne le trouverais pas.

En vain tu parcourrais le monde, prêtant l'oreille à tous les langages des hommes crépitant autour du globe comme un chant de grillons du jour, ces langages ne te révéleraient pas l'Eternel, aussi longtemps que tu ne l'auras pas trouvé en toi. Il est en toi, autant que dans les autres ; il est dans les autres, autant qu'en toi.



Celui qui possède la Vie possède tout, car tout n'est que la Vie. Il a la puissance suprême. Il n'y a pas de puissance au-dessus de la Vie.

Y.

THÉOSOPHE ET THÉOSOPHISTE

Les mots ne sont pas tout, mais ils sont certainement quelque chose, et la justesse de l'expression ne peut que servir à la précision de la pensée. Cette sorte d'aphorisme est surtout de mise avec la langue Française, dont le monde entier s'accorde à reconnaître la richesse et la clarté.

Eh bien, il y a un point, dans notre littérature théosophique à ses débuts, qui me paraît devoir être considéré dans cet ordre d'idées et sur lequel je demande la permission de dire quelques mots.

Sans avoir besoin de définir, ici, ce qu'est la *Théosophie*, il est constant que nous appelons communément *Théosophe* l'homme qui, non seulement possède les doctrines ou les données, mais qui aussi conforme sa vie totale aux enseignements de la Théosophie, c'est-à-dire qui est pur de pensées, de paroles, d'actions, et, au-dessus de tout, qui est *Altruiste*, tout à tous. Voilà bien le Théosophe : *Celui qui vit la Théosophie.*

En citer des exemples nous entraînerait trop loin. Mais les quelques données conservées de l'histoire permettent de ranger sous cette dénomination, sans prétendre d'ailleurs les classer par ordre de valeur, les Zoroastre, Bouddha, Laotseu, Confucius, Sankarakaruats, Socrate, Pytagore, Platon, Jésus, Simon, Paul, Mahomet, Avicenne, Averrhoes, Ramon Lulle, Robert Fludd, Paracelse, Jacob Bœhme, etc, etc...

Cela posé, comment appeler l'homme ordinaire qui commence à étudier la Théosophie et à en appliquer les maximes ? Dirons-nous de lui que c'est un Théosophe ? Ce serait assurément amoindrir la valeur du titre. Et depuis que, dans ce dernier quart de siècle, notamment, un mouvement a surgi tendant à restaurer la Théosophie antique, depuis la fondation de la Société Théosophique, en un mot, doit-on appeler aussi Théosophe l'individu, quel qu'il soit, qui sera entré dans ses rangs ? Rappelons-nous que la société Théosophique offre plus d'un objectif, sans doute, à ses participants, mais qu'elle n'exige qu'un *mot de passe*, celui de croire à la fraternité humaine. Et il y a bien des hommes différents de progrès, parmi ceux



que peut rallier un symbole aussi simple et aussi large... Nous avons précisément un mot pour indiquer les débutants et distinguer même les disciples des Maîtres, c'est celui de *Théosophiste*.

N'est-il pas préférable de réserver le titre de Théosophe aux modernes Tolstoï et Blavatsky, par exemple, et de nous contenter, nous, de celui de Théosophiste ?

Nous dirions de même, des données magistrales de Paracelse, Bœhme, H. P. B., que ce sont des enseignements *théosophiques*, tandis que nos propres travaux, simples paraphrases des précédents, seraient dits *théosophistes*.

En somme, les termes : Théosophe et Théosophique s'appliqueraient aux Maîtres de tous ordres et aux idées maitresses, tandis que celui de Théosophiste attiendrait à nous-mêmes et à nos faibles efforts.

Je livre ces considérations à la bienveillante appréciation de nos frères.

Je puis ajouter que les Anglais, les Américaines surtout, tendent également à faire la même distinction entre les mots *Théosopher* et *Théosophist*.

D. A. C.

PHÉNOMÈNES DE H. P. BLAVATSKY

(*Suite*).

Dans les légendes populaires, il est souvent parlé d'or féerique, de joyaux magiques qui, le lendemain, se trouvent changés en feuilles sèches, en brindilles, en brins de paille, en cailloux. On trouve de ces légendes dans tous les pays ; elles ont trait à des phénomènes d'illusion magique.

Un jour, Mr J. L. O'Sullivan, ancien ministre des Etats-Unis, en Portugal, était venu nous voir ; la conservation tourna sur le phénomène de doublement des objets. Cette après-midi là j'avais apporté à la maison un billet de banque de mille dollars que j'avais remis à H. P. B. pour qu'elle me le gardât. Elle sortit ce billet de son tiroir et le remit à M. O'Sullivan pour qu'il le tînt roulé dans sa main ; puis elle lui dit d'ouvrir la main pour voir ce qui s'y trouvait ; il le fit aussitôt, déroula le billet de banque et en dedans en trouva un autre qui était la copie exacte du premier, même papier, mêmes chiffres, mêmes dessins.

— En voilà un fameux moyen pour devenir riche ! s'écria-t-il.

— Non, répondit H. P. B. ; ce n'est qu'un tour psychologique. Nous autres qui sommes capables de faire ces choses ne pouvons pas plus nous en servir dans notre intérêt ni dans celui des autres que vous ne consentiriez à vous servir des appareils d'un faussaire pour fabriquer de faux billets. Ce serait voler le gouvernement, dans un cas comme dans l'autre.

Quand nous lui demandâmes comment elle pouvait produire un pareil phénomène, elle nous répondit en riant que nous n'avions qu'à trouver le moyen de l'exécuter.

Les deux billets furent déposés dans le tiroir, et quand notre visiteur fut parti, elle me montra qu'il n'y restait plus que l'original, le double s'était dissous.

Peu de temps avant de quitter New-York, H. P. B. sortit avec moi pour faire des achats ; ses acquisitions montaient à cinquante dollars, et comme elle n'avait pas d'argent du tout, en ce temps-là, je payai les factures. Au moment de rentrer chez nous, elle quitta mon bras et me mit dans la main des billets de banque en disant : voici vos cinquante dollars.

Je répète qu'elle n'avait pas d'argent à elle et que nous n'avions pas reçu de visiteur qui pût lui en prêter ; de plus, quand nous étions partis, elle ne savait ni ce qu'elle allait acheter ni à quelle somme monteraient ses achats.

Elle avait simplement de l'argent, quand elle en avait besoin et quand il était raisonnable qu'elle en eût.

Ainsi, par exemple, il me fut une fois demandé d'aller dans une certaine ville, pour y entreprendre un travail auquel les Mahatmas attachaient grande importance. J'estimai que cela me prendrait au moins un ou deux mois, et comme j'avais d'assez lourdes dépenses à supporter je dis franchement à H. P. B. que je ne pouvais pas m'éloigner de New-York, pour si longtemps.

— Bien, répondit-elle, faites ce qui vous paraît convenable ; comme vous n'avez pris aucun engagement envers les Frères, ils n'ont pas le moindre droit de vous déranger dans vos affaires.

Pourtant, il m'en coûtait de refuser la moindre chose que les Maîtres pouvaient demander, et quoique je ne visse pas le moyen de faire face à la perte que j'allais supporter, finalement je dis que j'irais, coûte que coûte.

Alors H. P. B. me demanda ce que je perdrais, et je lui dis que c'était une affaire de 500 dollars par mois. Je partis et ne revins que vers la fin du second mois.

J'allai à la banque pour voir ce qui restait à mon crédit, et j'appris avec étonnement que mon avoir se montait à mille dollars de plus que je ne m'y attendais.

Le comptable ne faisait-il pas erreur ? Non, le compte était exact. Je lui demandai alors s'il pouvait se souvenir de la personne qui avait fait, en mon nom, deux versements de 500 dollars chacun.

22

Cela lui était facile, me répondit-il, par suite de l'étrange extérieur de cet homme qui était de haute taille, avec de longs cheveux noirs tombant sur les épaules, des yeux noirs perçants et le teint brun, un Asiatique. C'était le même homme qui avait fait les deux versements, et il demanda même au caissier de vouloir bien remplir les bulletins de dépôt, parce qu'il ne savait pas écrire l'anglais.

Ce fait n'aurait eu rien de remarquable si H. P. B. avait eu alors les amis qu'elle rencontra plus tard dans l'Inde et en Europe ; mais, en ce moment-là, il n'y avait personne, en dehors de moi, parmi ses connaissances, qui pût lui prêter même cent dollars.

Plus tard, à Bombay, elle eut toujours de l'argent, quand le besoin s'en faisait sentir. Quand nous débarquâmes, nous avions à peine de quoi faire face aux dépenses courantes de la maison ; pour tant nous partîmes pour le Punjab, avec Moulji et Baboula, pour ce voyage mémorable qu'elle a raconté dans les *Caves and jungles of Hindustan*, et nous dépensâmes cinq à six mille francs, sans nous trouver plus pauvres pour cela.

Les Maîtres pour qui nous travaillions avaient soin de pourvoir à nos besoins.

Quand je demandai comment pareille chose était possible, puisque les Maîtres vivent en dehors du monde où l'on peut gagner de l'argent, H. P. B. m'apprit qu'ils avaient à leur disposition des mines d'or, des trésors enterrés, des joyaux de toute sorte, qui, suivant le Karma attaché à ces choses, pouvaient être employés au service de l'humanité, de bien des façons.

Elle m'apprit encore, que parmi ces trésors, quelques-uns avaient été souillés par une aura si mauvaise que s'ils étaient déterrés et remis en circulation, avant que le Karma qui leur est attaché soit devenu incapable d'agir, ils ne manqueraient pas d'être la cause funeste de crimes nouveaux et de toutes sortes de misères pour les gens entre les mains de qui ils passeraient.

Le Karma de certains individus exige qu'ils trouvent, *comme par hasard*, des vases de monnaies ou de joyaux enfouis dans la terre ou cachés dans des murs, ou qu'ils attirent de l'argent à eux par les bénéfices qu'ils font dans leurs affaires.

Ce n'est pas par l'entité vague que nous nommons volonté qu'on fait fortune, ou du moins il faut comprendre que la volonté est une chose fort complexe, dans la composition de laquelle entrent diverses espèces d'Élémentals.

Par exemple, ceux qui sont riches de naissance ou qui le deviennent par héritage ou par leurs entreprises, sont des gens dans la constitution desquels les Élémentals du règne minéral jouent un rôle prépondérant.

Tant que la constitution d'une personne ne contient pas une proportion suffisante de ces Élémentals, elle restera pauvre, quoiqu'elle fasse ; on lui donnerait des millions qu'elle les perdrait d'une façon ou d'une autre, tandis que ceux qui ont dans leur constitution



une surabondance de ces Élémentals deviennent riches, s'ils naissent pauvres, quand même ils seraient des crétins. Ils sont pour les métaux des centres d'attraction, tandis que les pauvres sont des centres de répulsion.

Pour être maître de sa destinée physique, il faut être capable de faire varier les proportions des Élémentals formant son tempérament.

Les amulettes magiques n'ont pas d'autre but que d'attirer, dans la constitution de celui qui les porte, certaines catégories d'Élémentals.

Old Diary Leaves. H. S. Olcott.

(*A suivre*)

VARIÉTÉS OCCULTES

LES ÉLÉMENTALS

C'est là un sujet sur lequel beaucoup d'entre nous n'ont que des notions fort confuses.

Les Maîtres nous ont fait dire que trois mondes élémentals avaient précédé le monde physique actuel, dans lequel l'homme a reçu des *vêtements de peau*, c'est-à-dire son corps physique.

On nous a fait dire encore que deux races d'êtres humains s'étaient déjà développées, pendant des millions d'années, et que la troisième avait détà parcouru la moitié de sa course, avant que l'homme reçut son vêtement charnel.

Avant ce moment la forme astrale avait évolué; elle est faite d'une matière subtile, inconnue à la science moderne.

L'être qui évoluait en astral n'était pas encore un homme complet; pour qu'il le devînt, il lui fallait le vêtement de chair physique qui pût lui permettre de vivre au plan matériel, à partir duquel seul on peut parvenir à la totale Connaissance.

Puisque les êtres composant actuellement la race humaine ont passé par une évolution d'une formidable durée, avant d'atteindre leur état présent, il est logique d'admettre qu'il y a des myriades d'entités, dans des espèces innombrables, qui flottent dans le sillage laissé derrière elle par l'humanité, allant vers la condition d'existence où elle se trouve, pour la connaître à leur tour, et qui sont par conséquent, à l'heure actuelle, les citoyens du monde astral.

Ce monde, avec tout ce qu'il contient, est fait d'une matière plus subtile que la nôtre, et comme notre corps physique est moulé, est condensé, dans un corps astral, hérité par nous de notre évolution dans le passé, nous sommes, nous aussi, des citoyens du monde astral.

La matière astrale est fluide, plastique, facilement modelée par la pensée et la volonté ; elle est comme l'eau, qui prend toujours la forme des vases où on la verse.

Les astraux peuvent prendre toutes les formes qu'ils désirent ou qui leur sont imposées par des intelligences supérieures.

Les classes de ces astraux ou élémentals sont nombreuses.

Il y en a qui ont de l'amitié pour les hommes, et d'autres qui sont leurs ennemis.

En tenant compte du fait qu'ils n'ont pas encore atteint l'état d'existence humain, dans leur évolution, mais se trouvent toujours au dessous de l'humanité, il est facile de comprendre que leur intelligence ne possède pas nos facultés raisonnantes et la conscience morale.

L'état humain étant un degré de l'échelle de l'évolution, tout ce qui n'est pas encore monté à ce degré tend vers lui sous la poussée de l'instinct, qui s'épanouira plus tard en raison. Conséquemment c'est par une loi de la nature que les Élémentals sont attirés vers l'humanité.

Un Esprit Supérieur qui descendrait parmi nous, dans l'intention de nous communiquer ses connaissances, se dégraderait en pure perte, parce que nous ne possédons pas les facultés nécessaires pour comprendre le savoir de l'Esprit Supérieur. De même un homme qui s'enfonce dans les régions élémentales n'est pas capable d'en humaniser les habitants. Cette descente est opérée par de nombreux médiums, animés de bonnes intentions, mais victimes d'illusions, qui dépensent leur vie à s'efforcer de redescendre à des régions de conscience qu'ils ont depuis longtemps quittées et dans lesquelles ils ne peuvent produire que de mauvais résultats, malgré leurs bonnes intentions.

Le monde astral n'est pas peuplé uniquement des êtres qui n'ont encore jamais eu un corps de chair. Il est encore occupé par ce qu'on nomme les *Élémentaires*, c'est-à-dire les âmes humaines désincarnées, mais restant liées à la terre.

Ces derniers citoyens du monde astral sont beaucoup plus dangereux pour les hommes que les Élémentals, par la raison qu'ils sont doués des facultés humaines, qu'ils sont des hommes ordinaires, moins le corps physique. Ils peuvent raisonner comme nous, ils peuvent agir consciemment, en vue d'atteindre un but, et ils sont animés de toutes les passions qui brûlent dans le cœur des hommes.

Le seul fait qu'ils sont liés à la terre, qu'ils sont incapables de quitter les régions du monde astral confinant à la matière physique,

prouve suffisamment que l'influence qu'ils sont aptes à exercer sur les vivants, de quelque nature qu'elle soit, ne peut être que pernicieuse.

Cette remarque ne s'applique pas aux âmes des bons et des justes qui passent au plan astral, en quittant le monde physique, parce que ces âmes ne restent pas longtemps dans les régions basses de l'astral.

Elles se dépouillent rapidement des états de conscience qui les maintiennent par leur poids dans ces régions inférieures, pour s'en aller, délestées, vers les plans supérieurs, où elles se préparent pour leur prochaine incarnation.

Mais celles qui sont liées à la terre, loin de se débarrasser des états de conscience inférieurs, loin de les laisser tomber, comme l'insecte qui mue laisse tomber sa vieille peau, les avivent au contraire pour se maintenir en contact avec la région physique.

Moralement nous sommes ce que nous voulons être et rien ne peut nous changer contre notre volonté. Ces âmes-là ont vécu sur terre méchamment, égoïstement, bestialement ; elles n'ont développé en elles aucune qualité spirituelle. Ces qualités spirituelles sont le *vêtement de noces* de l'Evangile, sans lequel il n'est pas permis d'entrer à la fête.

Aussi, pendant des siècles, elles peuvent rester sur les frontières de la vie physique, à laquelle pourtant elles ne peuvent prendre part directement que par la complaisance ou l'aveugle ignorance des médiums qui leur prêtent leur corps à cet effet (1).

Nous n'insisterons pas ici sur les conséquences qui s'ensuivront pour le médium, mais il est facile de comprendre qu'elles lui seront toujours nuisibles. Il y a donc deux classes d'habitants du plan astral qui sont en relation plus étroite avec l'homme : ceux qui, n'ayant jamais été incarnés, sont au degré d'évolution précédant immédiatement l'incarnation, et ceux qui, désincarnés, voudraient encore vivre physiquement.

Par le corps astral, qui est de même nature que le leur, ces êtres peuvent influencer l'homme, qu'il en ait ou non conscience (2).

Le désincarné qui fut un meurtrier, envoie dans le monde des pensées d'assassinat qui s'implantent dans la conscience des vivants ayant de l'inclination pour les crimes de ce genre ; ces pensées peuvent croître et fructifier jusqu'à produire l'acte désiré par

(1) Ou par la faiblesse de constitution des malades qui deviennent possédés, hystériques, épileptiques. Aussi les médecins, avec les drogues physiques, sont-ils impuissants à guérir l'épilepsie ; ils n'ont commencé à guérir l'hystérie qu'en faisant usage du magnétisme, qu'ils ont déguisé, pour s'en emparer, sous le nom d'hypnotisme. (N. du T).

(2) Ils peuvent s'établir en lui, doubler pour ainsi dire son corps astral, s'il y a assez d'affinités entre les deux, ou le comprimer, l'expulser en partie, et prendre sa place. (N. du T.)



l'âme liée à la terre. Il en est de même pour l'ivrogne, le voleur, le libertin ; chacun d'eux est activement occupé à sa spéciaiité.

Les Élémentals ne sont pas si méchants et leurs desseins sont moins fermes. Beaucoup d'entre eux ne font le mal que par ignorance, comme les petits enfants. Cependant une allumette enflammée par la main d'un bébé peut amener des désastres, tout comme celle qui est allumée par la main d'un incendiaire. Il y a des Élémentals qui ont été corrompus par l'humanité. Corrompus est peut-être un mot trop énergique, mais, en vertu de leur nature plastique, ils sont aisément influencés par les pensées et les désirs des hommes au milieu desquels ils vivent et prennent instantanément les formes de ces pensées. C'est ainsi que nous sommes responsables pour la conduite de la classe d'Élémentals qui se trouvent parmi nous, car nous les attirons et les animons, les créons pour ainsi dire par notre propre pensée, et c'est de nos pensées qu'ils vivent. Ces créatures ne sont pas quelque chose de vague, d'imaginaire, de non réel ; ces êtres sont aussi réels sur leur propre plan d'existence que nous autres sur le plan physique. Nous pouvons nier leur existence ; mais cela ne les empêche pas d'être présents parmi nous. Un homme pourrait nier l'existence de la malaria, mais en aspirant l'air impoisonné il subirait la maladie, à moins qu'il n'appartînt à cette classe de savants chrétiens (*christian scientist*) qui prétendent pouvoir annihiler un fait par la négation de son existence.

Nier les Élémentals ne suffira pas à les anéantir, parce qu'ils sont un pouvoir vivant de la nature. Etant inférieurs à l'homme, celui-ci peut les dominer et les empêcher de lui causer des désagréments ou des dommages. Il n'est pas difficile de comprendre la possibilité de cette domination, mais ce qui est difficile, c'est de l'exercer. Si nous produisons continuellement des pensées de haine, de vengeance, d'envie, de jalousie, nous créons des troupes de démons qui nous accompagnent partout. Ils nous tourmentent et nous torturent de toutes façons, pour obtenir de nous, qui les avons engendrés, la nourriture dont ils ont besoin pour vivre, l'espèce de pensée qui leur a donné naissance. Ainsi nos pensées agissent sur eux et réagissent sur nous.

D'une personne qui s'est mise en pareil état, on peut bien dire qu'elle est hantée. Comment pourra-t-elle se débarrasser des êtres qui la torturent ? En cessant de penser les idées qui leur donnent l'existence. Comme tout ce qui est vivant, ils ont besoin de nourriture ; refusez-leur cette nourriture et graduellement ils périront.

Une dame qui, dans son ignorance des lois occultes, avait donné naissance à des pensées de ce genre, me disait que pendant cinq ans sa vie était devenue un véritable enfer ; elle fut maintes fois amenée au bord du suicide ou de la folie. Ce n'est que lorsqu'elle eut connaissance des enseignements théosophiques qu'elle comprit la cause de ses misères et parvint à s'en débarrasser. Comme elle était clairvoyante, c'est-à-dire apte à percevoir les choses du plan

astral, les Élémentals se présentaient souvent à elle, sous les formes les plus hideuses et les plus terrifiantes.

Une autre de mes connaissances, un homme, ayant assisté à des séances de spiritisme, s'était efforcé de devenir médium. Il y réussit si bien que les âmes liées à la terre et les Élémentals prirent possession de lui, au point que la vie lui devint une lourde charge.

Il était réveillé la nuit par le déplacement des meubles dans sa chambre ; on arrachait les couvertures de son lit ; il était frappé, jeté à terre même, quand il marchait. Son système nerveux était complètement délabré et il se trouvait dans une déplorable condition physique et mentale.

Je pourrais citer des centaines d'exemples du même genre. Un seul de ces cas suffit à montrer la nécessité de prendre connaissance des lois de la nature, ainsi que des forces et des intelligences qui sont à l'œuvre autour de nous.

Certaines de leurs manifestations ont pris de nos jours une telle importance qu'il n'est plus permis de les ignorer ou de s'en moquer. On commence à comprendre que les cinq sens de l'homme ne le mettent en rapport qu'avec une portion infinitésimale de ce qui existe. Des sept plans d'existence, l'astral est celui qui touche le nôtre et c'est par conséquent le premier à explorer.

Les spirites s'y sont aventurés ; par là ils ont fait du bien et découvert quelques vérités, mais ils ont commis l'erreur de le prendre pour l'*Ultima Thulé* et de refuser d'aller plus loin, alors qu'en réalité ce plan est tout aussi matériel qué le nôtre, sa matière étant seulement d'une autre espèce.

La plupart des phénomènes que les spirites attribuent aux esprits désincarnés sont accomplis par des êtres qui n'ont pas encore atteint l'étape humaine de l'existence.

Les Elémentals sans raison, sans conscience morale, sans responsabilité, par conséquent, avec les âmes qui restent liées à la terre par leur ignorance ou par leur méchanceté, sont les visiteurs des séances de spiritisme ; ils cherchent à prendre de l'empire sur tous les sensitifs qu'ils rencontrent.

Il est dangereux de céder à cette influence, car malgré les belles et bonnes apparences qu'elle peut prendre au début, elle se termine presque toujours d'une façon nuisible. Comment pourrait-il en être autrement, puisque ce sont des intelligences *sous-humaines* ou de la plus basse humanité qui sont en activité dans ces circonstances ?

Les Élémentals sont partout assez nombreux et font partout assez de mal pour qu'il ne soit pas nécessaire d'aller les chercher dans les lieux où ils se réunissent en foule, dans les séances de spiritisme.

Un grand nombre d'entre eux se nourrissent des émanations de nos aliments, des fumées de nos cuisines, des vapeurs de nos boissons, de la fumée du tabac, etc. Naturellement ils sont plus ou moins matériels, suivant les aliments dont ils se nourrissent. Il

nous serait bien difficile d'imaginer que les Élémentals qui jouent parmi les champs de fleurs, se nourrissant de leurs parfums, sont autre chose que des êtres bons et inoffensifs.

Mais que penserons-nous de ceux qui se tiennent dans les lieux de débauche ? de ceux qui, pour les yeux des clairvoyants, encombrent l'espace comme des nuées de moucherons autour des abattoirs et des boucheries ? C'est, entre autres, une des raisons pour lesquelles on doit éviter de se nourrir de viande. La personne qui mange de la chair éprouvera beaucoup plus de difficultés que le végétarien pour dompter sa nature inférieure, parce que les Élémentals de sa nourriture servent à fortifier ses passions terrestres.

Un adage souvent cité dit : » La propreté approche de la divinité. » C'est là une vérité en ce qui coucerne les Élémentals, car ils abondent autour de toutes les choses sales et puantes. C'est pourquoi il est indispensable, lorsqu'on veut se mettre à l'abri d'influences astrales de ce genre, de ne prendre qu'une nourriture simple et pure, d'habiter des chambres où l'air est constamment renouvelé, de se baigner fréquemment et de veiller à la propreté de son corps.

Chaque chose au monde a sa propre espèce d'Élémentals. Bien que ceux du plan physique puissent être grossiers et désagréables à la vue, ils sont beaucoup moins dangereux que ceux qui opèrent sur les plans supérieurs et se nourrissent des passions et des désirs des hommes qu'ils poussent d'excès en excès, pour se faire fournir les moyens d'assouvir leur appétit.

Chaque fois qu'un homme cède à son désir pour les spiritueux, pour les richesees ou pour d'autres plaisirs sensuels, il donne satisfaction à l'armée des vampires qui sucent les forces de sa vie sur tous les plans.

Les plus à redouter sont ceux qui se nourrissent de nos pensées.

La pensée est créatrice ou formatrice de toutes choses ; c'est elle qui construit l'univers ; par elle l'homme s'élève au rang de la divinité ou descend au dessous du niveau de la brute. En vertu de ce pouvoir, il devient son propre sauveur. Personne ne peut le délivrer. C'est à lui, à lui seul, qu'il appartient d'être l'artisan de son ascension ou de sa chute. Ses propres pensées le font ce qu'il est.

Désire-t-il avancer ? Qu'il ne produise que des pensées pures et non égoïstes. S'il s'abandonne à de mauvaises pensées, à la colère, à l'envie, à l'ingratitude, à l'inquiétude égoïste, à l'anxiété, qu'il prenne garde, car, comme il est dit dans la *Voix du Silence*, « ses pensées deviennent une armée qui l'entraîne dans l'esclavage. »

STANLEY FITZPATRICK.

MAGNÉTISME

Le magnétisme est un état si complexe qu'on ne peut en donner une définition en quelques lignes. Comme dans l'hypnotisme, il se produit une séparation dans la trinité humaine, mais elle porte un peu plus haut: l'homme animal et l'homme intelligent restent unis, mais ils sont séparés de l'homme supérieur, — celui que nous avons appelé l'Ange.

Le mécanisme de la séparation diffère de celui de l'hypnotisme; l'opérateur, au lieu d'agir de dehors en dedans, par la paralysie primitive du système nerveux, influence le sujet de dedans en dehors, par l'intensité de sa volonté et par l'intermédiaire de ce que l'on appelle le *Double Astral*.

Ce double est comme le modèle du corps physique; il est composé d'une matière extrêmement subtile, et se trouve un véritable médiateur plastique qui reçoit l'action de la volonté pour la transmettre au corps grossier. Nos lecteurs seront obligés pour le moment de nous croire sur parole et d'admettre la réalité de ce *double* étudié minutieusement par les occutistes de tous les âges, et tout récemment encore par le colonel de Rochas; on a pu le photographier dans bien des cas et avoir ainsi la preuve objective et palpable de sa réalité. Comme son étude est extrêmement curieuse, nous lui consacrerons dans quelque temps un article spécial.

C'est par l'intermédiaire de ce *double* que la plupart des phénomènes du magnétisme se produisent. La volonté agit directement sur lui et modifie la matière qui le compose, et lorsque la force de l'imagination intervient les résultats sont plus surprenants encore.

C'est par l'action de l'imagination de la mère sur le *double* du fœtus qui se forme dans son sein que se produisent les marques, les nœvi, les « envies ».

C'est par la contemplation longtemps continuée des pieds et des mains cloués du crucifix que se forment les « stigmates », sur les membres des saintes et des crisiaques.

Dans ce cas, l'opérateur c'est l'imagination exaltée des sujets, toujours névropathes ou hystériques.

Dans le magnétisme, la Volonté entraînée d'un homme se substitue à celle d'un sujet, produit la séparation du terme supérieur du trinaire humain, paralyse le système nerveux de la sensation, ou dirige ensuite à son gré le corps du sujet.

Le *double* possède des sens, comme le corps matériel a les siens; l'éducation du sujet les développe et lui permet de se mettre en rapport avec le *Monde astral*. Ce monde est analogue, sinon semblable au nôtre; il a ses êtres propres et reflète comme un miroir tout ce qui se passe sur le plan physique. Dès que le sujet a appris à se servir de ses sens astrals, il peut *voir à distance*, ce qui paraît



une impossibilité à notre science naissante et bornée. Mais qu'on ne croie pas trouver la lucidité chez les somnambules inscrites à la quatrième page des journaux.

Les passes magnétiques, pratiquées d'une certaine manière, arrivent à extérioriser peu à peu le *double* ; il s'écarte lentement de la peau et l'on peut constater alors l'insensibilité des téguments et le transfert de la sensibilité sur la partie de l'air occupée par le *double* extériorisé.

Si l'on poursuit l'opération, le *double* sort complètement du corps auquel il reste attaché pourtant par un cordon brillant, analogue au cordon ombilical ; il est attiré parfois vers l'opérateur et il en ressent les douleurs, les malaises, les maladies ; le même phénomène se produit si le magnétiseur place sa main sur l'épaule du sujet.

Pendant ce temps, le corps de ce dernier s'affaiblit de plus en plus, et quand le « dédoublement » est complet, il git comme inanimé ; sa vie ne tient plus que par un fil, et la moindre imprudence peut amener la mort.

La substance astrale s'emmagasine dans certains corps : l'eau, les corps gras, la cire, la gélatine. Il suffit donc de mettre en contact, pendant un temps suffisant, le *double* avec l'un de ces divers corps pour emmagasiner en lui une certaine quantité de substance astrale et établir un rapport entre ce corps et le sujet. C'est sur ce fait que sont basés les phénomènes connus au moyen-âge sous le nom d'envoûtement, et sur lesquels il n'est pas bon de s'étendre ici, car l'humanité est encore trop égoïste pour mériter de connaître les voies que suivent les forces occultes. Nous avons assez à faire déjà pour lutter contre les marmites de dynamite, pour ne pas donner aux méchants des armes aussi subtiles et aussi puissantes que celles que peut fournir la magie magnétique. Il ne faut donc parler du magnétisme que pour mettre en garde contre ses immenses dangers.

P...

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

Nous lisons, dans *La Paix Universelle*, un appel, dont nous extrayons les lignes suivantes :

«... Nous appuyant sur la magnifique réussite du *Congrès des Religions*, de Chicago, nous souhaitons la réunion, en 1900, à Paris, d'un « Congrès plus large encore.

« Nous souhaitons un congrès rassemblant toutes les religions, les

« spiritualistes, les humanitaires, chercheurs et penseurs de tous or-
« dres, ayant pour but commun la progression de l'humanité vers un
« idéal meilleur et la foi en sa réalisation.

«... *Pas de discussions contradictoires*, mais chaque représentant exposant ses idées et ses croyances librement, affirmant ses convictions, « devant l'auditoire attentif... »

Nous adhérons, de cœur et d'esprit, à ce projet, dont nous acceptons le principe, sans aucune hésitation.

Reste, en effet, à régler les détails d'organisation et le *programme*.

Pour nous, à première vue, ce congrès devrait être un Congrès du *Spiritualisme*, se divisant en diverses sections : *Religions*, *Théosophie*, *Occultisme*, *Spiritisme*, etc.

Le point capital, c'est que tout exposé de nature *politique* en soit formellement exclu, quelle que soit la couleur de son Drapeau.

Les politiciens pensent et agissent sur un autre plan que le nôtre, et, dans une semblable réunion, les deux plans doivent rester complètement séparés.

Le Congrès proposé par nos frères de *La Paix Universelle*, doit être un Congrès de caractère purement religieux, métaphysique, occultiste et spiritualiste, sous peine d'échouer complètement, d'être à la fois infécond et nuisible.

Et c'est dans ces termes et dans ces conditions que nous y adhérons, — bien convaincus, d'ailleurs, que ce sentiment est également celui de ses initiateurs.

Nous avons, du reste, le temps de réfléchir à ce sujet et de mûrir cette idée, dont la réalisation aura tout notre appui et tout notre concours.

* * *

BOUDDHISME DU SUD

La *Maha Bodhi Society* de Colombo, dans l'île de Simhala (Ceylan), sous le patronage de

LOZANG THUB DAN GYA-TCHO

Grand Lama du Thibet et sous la présidence de H. Sumangala, Grand Prêtre de Ceylan, ayant pour but de faire connaître à toutes les nations la religion du Bouddha Sakya Muni, a envoyé M. Dharmapala, missionnaire laïque, au Parlement des Religions, à Chicago.

Voici le Message adressé à ce Parlement par le Révérend H. Sumangala :

« Les Cingalais, fidèles d'Arya Dharma (religion Arya) surnommée Bouddhisme, par l'organe de leur délégué, H. Dharmapala, saluent les délégués de toutes les religions du monde assemblés en Parlement, à Chicago, dans l'année 2436 du Nirvana de Bouddha, 1893 de l'ère chrétienne.

» A tous, notre salut de paix, de tolérance et de fraternité humaine et divine.



» Sachez, Frères, que notre religion est la plus ancienne des religions apostoliques, le principe de la propagande ayant été établi par son fondateur, dès le commencement et mis en pratique par l'envoi aux nations de ses disciples directs, les *Frères de la Robe Jaune*, peu de temps après qu'il eut atteint la parfaite illumination spirituelle, il y a 2481 ans, sous l'arbre Bodhi, à Buddha-Gaya, dans l'Inde centrale.

» Dans ces dernières années, on a retrouvé les traces de ces missions, et les savants d'Europe ont reconnu en différentes contrées l'influence de leurs enseignements.

» L'expansion de nos idées s'est toujours faite en vertu de leur excellence intrinsèque et jamais, c'est là pour nous un grand sujet de joie, par la force ni par l'appel aux faiblesses superstitieuses des masses ignorantes. Nos temples ne furent jamais souillés de sang et jamais nous n'avons récolté de richesses en opprimant l'humanité.

» Le Tathagata Buddha a recommandé à ses disciples de répandre l'instruction, de stimuler les recherches scientifiques, de respecter les opinions religieuses des autres, de fréquenter la compagnie des sages et d'éviter les inutiles controverses.

» Il a enseigné qu'on ne doit rien croire sur autorité, quelque élevée que cette autorité puisse paraître, et qu'on doit discuter sur les opinions religieuses, dans un esprit d'amour et de tolérance, sans crainte et sans préjugés, avec une pleine confiance que la Vérité protègera toujours celui qui la cherche sincèrement.

» Cela rend évident, Frères, que le Parlement des Religions ne peut être que sympathique à tous les disciples de Sakya Muni, et qu'ils s'unissent tous pour faire des vœux en faveur de son succès.

» Nous aurions été heureux de donner satisfaction aux désirs de votre conseil en envoyant un ou plusieurs de nos moines (Bhikshus) ; mais comme ils ignorent les langues de l'Occident, leur présence eût été inutile, puisqu'ils n'auraient pu prendre une part active aux travaux du Parlement. Depuis des siècles les circonstances ont arrêté notre propagande à l'étranger, et la vie de nos moines est devenue une vie de tranquille étude, de méditation et de bonnes œuvres à l'intérieur des monastères et aux alentours.

» C'est une grande joie pour nous de pouvoir, grâce aux libéralités de votre conseil, vous envoyer notre jeune missionnaire laïque, H. Dharmapala, pour vous présenter ce salut et prendre part à vos délibérations. Nous vous le recommandons comme digne de confiance, et nous espérons que sa mission produira du bien. L'éducation d'après les méthodes occidentales est en retard, à Ceylan, parce que, jusqu'à ces derniers temps, nos enfants ne pouvaient l'obtenir qu'en courant le risque de perdre leurs croyances religieuses, sous la direction de maîtres antibouddhistes. Ce grave inconvénient a disparu par l'établissement d'écoles populaires, sous la direction de la Société Théosophique.

» Nous devons au colonel Olcott le *catéchisme* dans lequel nos enfants apprennent les premiers principes de notre religion et nos relations

fraternelles d'à présent avec nos coreligionnaires du Japon et d'autres pays bouddhistes.

» L'avenir religieux de Ceylan nous apparaît, Frères, plein de promesses, car le développement de notre instruction nous rendra capables de porter au loin les enseignements du Grand Maître dont le but est d'émanciper l'esprit humain des fers de l'égoïsme, de la superstition et du matérialisme.

» Les travaux des orientalistes, spécialement des savants en Pali, ont eu pour résultat, dans ces derniers temps, de répandre par le monde une certaine connaissance des enseignements de Bouddha, et le poème d'Edwin Arnold, *La Lumière de l'Asie*, a éveillé l'amour des peuples pour le caractère profondément humain de Gautama Bouddha.

» Justice lui étant rendue, sa personnalité brille d'un merveilleux éclat parmi les figures historiques. Nous pensons que notre Arya Dharma réfléchit le soleil spirituel de sa pure noblesse et l'éclat de sa propre sagesse. Nous vous invitons à l'examiner tous et à la mettre à l'épreuve par vous-mêmes.

» Notre Fondateur a enseigné que la cause de toutes les misères est l'Ignorance ; son anthithèse, le bonheur, est le produit de la Connaissance, de la Raison et de la Sagesse. Il enseigna la tolérance religieuse ; la parenté de toutes les familles humaines entre elles et avec l'univers ; l'existence d'une loi générale de l'être par laquelle tout est soumis à l'évolution ; la nécessité de dompter les passions, d'éviter la cruauté, le mensonge, la débauche et toutes les jouissances sensuelles ; celle de se détacher de toutes les croyances superstitieuses, qu'elles viennent de la tradition ou qu'elles soient nouvellement établies, et de ne jamais croire à l'infaillibilité prétendue des hommes ou des livres.

» Il recommanda la pratique de toutes les vertus ; un altruisme élevé en pensée et en action ; la pratique d'une vie pure et l'ouverture d'esprit pour rester capable de découvrir la Vérité.

» Il enseigna l'existence d'une causalité naturelle, appelée Karma, qui agit dans tout l'univers et qui, dans le domaine de la Morale, devient le principe de l'équilibre entre les forces opposées de l'Ignorance et de la Sagesse, l'agent de rétribution et de récompense.

» Il enseigna que l'existence physique est accompagnée de plaisirs fugitifs et de souffrances durables, et que ce fait, une fois reconnu par l'esprit éclairé, doit l'engager à vaincre l'amour de la vie, au plan physique.

» Tout effet dépendant d'une cause antérieure qui en est la génératrice, les joies et les chagrins de l'existence sont le résultat des actions des individus, d'où suit que l'homme est le créateur de sa propre destinée et son unique libérateur.

» La libération est l'affranchissement des filets de l'Ignorance, laquelle, non seulement engendre les douleurs dont nous sommes flagellés, mais aussi, en entretenant notre soif pour la vie dans le corps, nous force à nous réincarner encore et encore indéfiniment, jusqu'à ce que la Sagesse ait desséché la source salée à laquelle nous essayons d'étancher notre

soif affolante pour la vie et ses activités illusoires et nous fasse sauter hors de la roue tourbillonnante des Renaissances, pour entrer dans le calme et la pleine sagesse de Nirvana.

» Les écrits du Bouddhisme du Sud sont nombreux ; mais il est aisé de synthétiser ses idées fondamentales.

» Nos Ecritures sont divisées en trois groupes appelés Pitakas ; le *Sutta Pitaka* comprend des sermons et des discours sur la morale ; le *Vinaya Pitaka* établit la constitution, les règles et la discipline de l'ordre, l'*Abidhamma Pitaka* expose la Psychologie de notre système.

» Il serait inutile de placer sous les yeux d'une réunion momentanée la collection de ces livres religieux, écrits dans une langue peu connue ; nous devons compter sur notre délégué, inspiré par votre présence, pour vous donner une connaissance sommaire de ce que les Bouddhsites du Sud estiment utile de faire connaître au monde, dans l'intérêt du progrès et dans celui du bonheur humain. »

PETITES NOUVELLES

FRANCE

Le D[r] Bonnejoy, notre collaborateur, a obtenu dernièrement une *médaille d'honneur*, (qui est la 3e ; 1882, 1884, 1894) de la *Société d'encouragement au Bien*, pour ses publications humanitaires, parmi lesquelles nous citerons notamment son *traité de Végétarisme*, publié en 1891, et qui fait partie des publications honorées d'une récompense.

∴

ANGLETERRE

Le Colonel Olcott et Mrs Cooper-Oakley sont partis pour faire une tournée de conférences dans les Loges du nord ; ils ont assisté à la réunion de la Fédération du nord de l'Angleterre, le 4 Août, à Middlesbrough.

Les Loges désireuses de correspondre avec des Loges étrangères n'ont qu'à s'adresser à Londres, pour que la communication soit établie.

∴

La Convention théosophique européenne s'est assemblée dans la salle de Lecture du Quartier central de Londres, le 12 juillet à 10 heures du matin. Parmi un grand nombre d'assistants se trouvaient quelques étrangers : 5 de l'Inde, 6 de l'Amérique, 3 de l'Espagne, 2 de la France, 3 de la Hollande, 2 de la Suisse ; la Pologne et l'Italie étaient représentées.

Le Président fondateur occupait le fauteuil de la présidence, les secrétaires généraux des trois sections européenne, américaine et asiatique, étaient présents ; 44 Loges avaient envoyé des délégués, la plupart des autres avaient expédié des télégrammes de félicitations et de vœux.

Le rapport du Secrétaire général a dit que l'événement le plus important de l'année était la formation de la Sub-Section Scandinave, composée de 11 Loges et présidée par le Dr Gustaf Zander. La Fédération du nord de l'Angleterre a pleinement réussi. On a délivré des chartes à 19 nouvelles loges, 16 centres ont été formés ; on a envoyé des diplômes à 419 membres nouveaux, et 4 journaux ont été fondés. La prese H. P .B. a imprimé 11.000 livres, 32.000 opuscules, 10.000 folioles, 12.000 *Lucifers*, 19.000 *Vahans*, 5.200 *Départements orientaux* et a employé 10 tonnes de papier.

Le 13 juillet, le Président fait un appel de fonds pour un théosophe français, M. Gaboriau, qui a rendu autrefois d'importants services et qui se trouve aujourd'hui dans la misère ; une somme de 580 francs est recueillie immédiatement.

AMÉRIQUE

Madame la comtesse Wachtmeister continue sa tournée sur la côte du Pacifique, faisant des conférences, tenant des réunions où l'on converse sur la Théosophie, éveillant partout grand intérêt et augmentant le zèle des branches déjà fondées.

A Victoria, Olympia, Boise, dans l'Idaho, à Salt Lake City, la ville des Mormons, la théosophie va toujours prospérant. Le docteur Griffiths continue sa tournée de conférences en Californie. Sur les bords du Sound (détroit de Vancouver), la comtesse Wachtmeister et Madame Anna Blodgett ont organisé une nouvelle branche, à Shelton.

Parmi les membres, et très enthousiaste, se trouve M. David Shelton, âgé de 70 ans, *le fondateur de la ville*.

La présidente de cette branche, nommée Branche Solaire, est Madame Kneeland, femme du sénateur de l'Etat.

A *Honolulu*, dans les îles Hawaï, on a organisé la branche, sous le nom d'Aloha ; le président est M. Marques, le secrétaire M. Mark Robinson.

NÉCROLOGIE

Charles Fauvety

Une modeste personnalité, reflet d'un éminent esprit, s'est éteinte dernièrement, à Asnières, sous le nom du philosophe *Charles Fauvety*, auteur de la *Religion Universelle*, de la *Théonomie*, et autres



ouvrages, aussi remarquables par la perfection du style que par l'élévation et la profondeur de tout l'ensemble de la pensée.

La dernière existence de Ch. Fauvety, et elle a été de 84 années, n'a été qu'un incessant labeur pour porter ses semblables vers la Fraternité et vers le Bien qu'il ne séparait pas du Vrai. Son principal objectif était représenté par la formule qui servait d'épigraphe à son œuvre :

Se gouverner soi-même, en marchant vers la perfection.
La Religion sans Corps sacerdotal, sans mystères, sans miracles.

Ch. Fauvety n'était pas initié à l'Occulte. Dès les débuts de la Société Théosophique, en France, en 1879, il avait accueilli, dans l'une de ses publications, le *Bulletin des Etudes psychologiques*, les premiers fragments de doctrine orientale publiés par *H. P. B.* Il n'avait pas été au-delà. Il n'était donc pas *Théosophiste*. Mais, par sa droiture, son intuition et son dévouement, on peut dire qu'il était un *Théosophe*, et c'est à ce titre que nous saluons sa mémoire.

D. A. C.

Depuis la publication de notre dernier numéro, nous avons encore reçu les quatre souscriptions suivantes, en faveur de notre frère Gaboriau :

Mme Ve Charousset (Lyon)	2 »
Mme Millet (id.)	20 »
Ve Mœvus (Toulon)	3 »
Mme Moulton (Paris)	50 »
Total.	75 fr.

Nous répétons, en remerciant les souscripteurs, que la souscription est close.

Nous prions instamment les membres de la **S. T.** *et de la* **Loge Ananta** *(Branche française), d'envoyer leur photographie au Président, afin de former un Album pour nos archives.*

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.



AN 4996
DE KALI-YUG

(27 Octobre 1894)

CINQUIÈME ANNÉE
(NUMÉRO 8)

LE LOTUS BLEU

La Mort et l'Au-delà!

QUATRIÈME PARTIE

Kâma Loka (*suite*).

Lorsqu'un homme ou une femme d'une intelligence moyenne entre dans Kâma Loka, son intelligence spirituelle est revêtue du corps des désirs appelé Kâma Rûpa, corps qui possède encore une vigueur et une vitalité considérables. Le Manas inférieur lié étroitement à Kâma pendant la vie terrestre qui vient de s'écouler, ayant vécu pleinement de la vie des sens et joui des plaisirs et des émotions variés qu'ils procurent, ne peut pas se libérer immédiatement des chaînes qu'il s'est forgées, ni retourner de suite à l'Intelligence supérieure qui est l'auteur et la source de son être. Il s'ensuit naturellement un délai considérable dans le monde transitoire de Kâma Loka, jusqu'à ce que les désirs s'affaiblissent et s'amoindrissent à un tel point qu'ils ne peuvent plus retenir l'âme captive.

Comme nous l'avons déjà dit, pendant cette période de temps où la Triade Immortelle et Kâma restent ensemble dans Kâma Loka, une communication entre les êtres désincorporés et ceux qui vivent sur la terre est possible. Elle est même fort recherchée par les êtres désincarnés, qui, par leur désirs et leurs passions, sont encore fortement attirés vers la terre qu'ils ont quittée ; leur intelligence ne s'étant pas développée suffisament sur le plan qui lui est propre pour pouvoir y trouver une satisfaction et un bonheur complets. Le Manas inférieur soupire encore après les plaisirs Kâmiques et les sensations vives et ardentes de la vie terrestre, et ces désirs peuvent le ramener vers les scènes qu'il a quittées avec tant de regrets. En parlant de la possibilité d'une communication entre l'Ego de la personne désincarnée et un médium, H. P. Blavatsky dit,

dans le « Theosophist » (1), comme faisant partie des enseignements qu'elle a reçus des Frères Adeptes, que telle communication peut avoir lieu pendant deux intervalles :

« Le premier intervalle représente cette période entre la mort physique et l'entrée de l'Ego spirituel dans cet état connu dans la Doctrine Esotérique de Arhat, sous le nom de Bar-do ; nous l'avons traduit par « gestation », la période pré-dévachanique. »

Quelques-unes des communications faites par l'intermédiaire des médiums proviennent de cette source, c'est-à-dire de l'entité désincarnée rappelée ainsi vers la sphère terrestre, faveur cruelle, puisqu'elle retarde l'évolution et introduit un élément de discorde dans ce qui devrait être un acte de progrès continu.

De cette manière la période de Kàma Loka est prolongée, car le Corps des Désirs étant satisfait, il conserve son pouvoir sur l'Ego, et l'âme ne peut regagner sa liberté ; l'hirondelle immortelle est retenue prisonnière par les filets de la terre.

Quant aux personnes qui ont mené une existence immorale et qui n'ont pensé qu'à stimuler et gratifier toutes leurs passions animales ; qui ont développé outre mesure les appétits de leur Corps de Désirs, tandis qu'elles ont laissé dépérir leur intelligence inférieure, elles restent fort longtemps dans Kâma Loka et sont tourmentées par des désirs passionnés pour la vie terrestre qu'elles ont abandonnée, et pour les plaisirs charnels qu'elles ne peuvent plus goûter, depuis la perte de leur corps physique. Ce sont elles qui entourent les Médiums et les sensitifs, et essaient de se servir d'eux pour assouvir leurs désirs ; aussi comptent-elles parmi les forces les plus dangereuses que les curieux et les étourdis affrontent dans leur ignorance.

Dans une autre classe d'entités désincarnées, sont inclus tous ceux dont la vie a été brisée prématurément, soit par leur propre faute, soit par celle des autres, soit encore par accident. Leur sort dans Kâma Loka dépend des conditions dans lesquelles ils vivaient au moment de quitter la terre, car tous ceux qui se suicident ne sont pas coupables au même point, et le degré de leur responsabilité personnelle peut varier dans une mesure illimitée.

Leur condition a été décrite de la manière suivante : « Bien que tous ceux qui se sont suicidés ne soient pas entièrement privés de leur sixième et septième principes, et qu'ils retiennent tout leur pouvoir dans les séances spiritistes, ils sont cependant séparés par un abîme de leurs principes supérieurs. Le sixième et le septième principes restent dans un état passif et négatif, tandis que, dans les cas d'une *mort accidentelle*, les groupes supérieurs et les groupes inférieurs s'attirent mutuellement.

» Dans le cas où un Ego est bon et innocent, il gravite irrésistiblement vers son sixième et son septième principes, de manière qu'il

(1) Juin 1882, art. « Seeming Discrepaucies ».



s'endort bercé par d'heureux songes, ou bien son sommeil est profond et sans rêves, jusqu'à ce que son heure sonne. Avec tant soit peu de réflexion et en considérant la justice éternelle et l'ordre nécessaire qui doit régner, vous comprendrez aisément la raison de ceci. La victime, qu'elle soit bonne ou mauvaise, n'est pas responsable pour sa mort, même si cette mort était la conséquence de quelqu'action commise dans une vie antérieure, ou bien due à une naissance antécédente, et qu'elle fût de fait un acte appartenant à la Loi de Rétribution. Même en ce cas, elle n'est pas le résultat *direct* d'une action commise avec délibération par l'Ego *personnel*, dans cette vie, durant laquelle il a été tué par hasard. S'il avait vécu d'avantage, il aurait peut-être pu expier ses péchés d'une façon plus efficace, et même à présent, lorsque l'Ego s'est vu obligé de payer les dettes de celui qui est la cause de son être, l'Ego personnel est à l'abri des rétributions de la justice. Les Dyans Chohans, qui n'ont aucune influence sur le sort de l'Ego humain vivant, protègent la faible victime, lorsqu'elle est jetée violemment hors de son élément dans un élément nouveau pour lequel elle n'est encore ni mûre, ni dignement préparée. »

Tous ceux-ci, qu'ils se soient suicidés ou bien qu'ils aient été tués par accident, peuvent entrer en communication avec les habitants de la terre, quoique ce soit à leur propre détriment.

« Cette classe d'Esprits est celle que les Spirites français appellent *les Esprits souffrants*. Ils forment une exception à la règle et sont obligés de rester dans l'atmosphère et dans le cercle d'attraction de la terre, dans Kâma Loka, jusqu'au dernier moment de ce qui aurait été la durée naturelle de leur vie terrestre. Ces vies doivent suivre leur évolution particulière qui les amènera finalement au but ; mais c'est un péché et une cruauté de raviver leur mémoire et d'augmenter leurs souffrances, en leur donnant la chance de vivre une vie artificielle, ou en leur offrant l'occasion de surcharger leur Karma, en leur ouvrant les portes de la sensation. J'entends par là : en les mettant en communication avec les médiums et les sensitifs, car il leur faudra payer cher chacune de ces jouissances. Et voici comment. Ceux qui se sont suicidés, et qui après avoir espéré échapper à la vie se retrouvent plus vivants que jamais, éprouveront assez de souffrances causées par cette vie elle-même. Leur punition est dans l'intensité même de cette vie, car, ayant perdu, pour le moment, grâce à leur action inconsidérée, leur sixième et leur septième principes, qu'ils pourront néanmoins regagner, au lieu d'accepter leur punition et les chances de salut qu'elle leur offre, ils sont souvent amenés à *regretter la vie* et à essayer de la regagner par des moyens criminels. Dans le Kâma Loka, cette patrie des désirs intensifiés, ils peuvent assouvir leurs désirs terrestres, à l'aide d'un remplaçant vivant, et en agissant ainsi, à l'expiration du terme de leur vie, ils perdent généralement leur monade pour toujours.



» Quant à ceux qui sont victimes des accidents, leur destinée est bien pire, et un affeux sort les attend ; à moins qu'ils n'aient été assez bons et purs pour être attirés immédiatement dans le Akâshic Samadhi, c'est-a-dire pour tomber dans un état de somnolence rempli de beaux rêves, pendant lequel ils n'ont aucun souvenir de leur accident, mais continuent de vivre et de se mouvoir dans leur cercle familier de parents et d'amis, jusqu'a ce que le terme naturel assigné à leur vie soit arrivé et qu'ils se trouvent nés de nouveau dans le Dévachan. Dans le cas contraire, ces ombres infortunées, si elles sont vouées au péché et à la sensualité, errent au hasard (non pas comme *Shells*, car le lien qui les unit à leurs deux principes supérieurs n'est pas entièrement brisé, jusqu'à ce que l'heure de leur *mort* sonne.) Enlevés, lorsqu'ils étaient encore dans toute la force de leurs passions terrestres, qui les attachent aux scènes qui leur sont familières, ils sont attirés par toutes les occasions de raviver ces sentiments que leur offre l'entremise des médiums. Ils forment la classe des Pishâchas, des Incubes et Succubes du Moyen-Age, les démons de la soif, de la gloutonnerie, de la cupidité et de l'avarice ; ce sont eux ces Elémentaires d'une grande fourberie, méchants et cruels, qui provoquent leurs victimes à commettre d'horribles crimes et jouissent de les mettre à exécution ! Non seulement ces vampires psychiques causent la ruine de leurs victimes, mais arrivés à la fin naturelle assignée à leur vie, ils sont emportés par leurs impulsions infernales loin de l'Aura de cette terre, dans des régions où ils souffrent pendant longtemps des tortures inouïes, et finissent par être complètement annihilés. »

. . . .

» Maintenant les causes qui produisent « un être nouveau » et qui déterminent la nature de Karma sont : — Trishnâ (Tahnâ) la soif, le désir d'une existence des sens, et Upadâna, qui est la réalisation, l'achèvement de ce désir ou Trishnâ. Et les médiums aident à développer cette réalisation d'une façon *nec plus ultra* dans n'importe quel Élémentaire, que ce soit celui d'une personne qui s'est suicidée ou bien celui d'une victime. La règle générale est que tous ceux qui meurent d'une mort naturelle restent un certain espace de temps, qui varie entre « quelques heures et plusieurs années » dans le cercle d'attraction de la terre, c'est-à-dire dans Kâma Loka. Mais ceux qui meurent d'une mort violente ou qui se suicident, forment une exception à cette règle générale. De sorte que un de ces Egos qui était destiné à vivre, disons quatre-vingts ou quatre-vingt dix-neuf ans, mais qui s'est tué lui-même ou a été tué par accident, supposons à l'âge de vingt ans, aurait à vivre dans Kâma Loka non « quelques années » mais soixante ou soixante-dix années, comme Élémentaire ou plutôt comme « fantôme terrestre, » puisque, malheureusement pour lui, il n'est même pas un « Shell ». Combien ces êtres désincarnés, qui dorment de leur long sommeil et vivent comme dans un rêve dans le sein de l'Espace, sont heu-

reux en comparaison ! Malheur à ceux que le désir de Trishna attire vers les médiums, et malheur à ces derniers qui les tentent en leur offrant un Upadâna si facile. Car, en s'emparant d'eux et en satisfaisant leur soif de vie, les médiums aident à développer en eux un nouvel assemblage de Skandhas (dont ceci est véritablement l'origine), un nouveau corps avec des tendances et des passions pires que celles du corps qu'ils ont perdu. L'avenir de ce nouveau corps sera donc déterminé, non seulement par le Karma des fautes du groupe de Skandhas précédent, mais aussi par le nouveau groupe de l'être futur. Si les médiums et les spirites savaient seulement, comme je l'ai déjà dit, qu'avec chaque nouvel « ange gardien » qu'ils reçoivent avec transports, ils attirent ce dernier dans un Upadâna qui causera des maux incroyables au nouvel Ego qui renaîtra sous son ombre fatale, et qu'avec chaque séance, surtout celles où l'on produit des matérialisations, ils multiplient à l'infini les causes du mal, causes qui feront échouer l'infortuné Ego dans sa naissance spirituelle, ou bien l'obligera à renaître dans une pire existence ; peut-être alors ces médiums seraient-ils moins généreux dans leur hospitalité ».

Une mort prématurée, qu'elle soit causée par des vices, par un excès d'études, ou bien qu'elle soit le sacrifice volontaire à quelque grande cause, amènera toujours un certain délai dans Kâma Loka, mais l'état de l'entité désincorporée dépendra des motifs qui ont abrégé sa vie.

« Il y a bien peu d'hommes, si même il y en a, qui, lorsqu'ils s'adonnent à ces vices, sont persuadés qu'en faisant ainsi ils se préparent une mort prématurée. Telle est la pénalité de Mâyâ. Les « vices » n'échappent pas à leur juste punition, mais c'est la *cause*, non pas l'effet, qui sera puni, et surtout pas un effet qui reste imprévu, malgré sa probabilité. On pourrait aussi bien dire qu'un homme s'est « suicidé, » lorsqu'il meurt dans une tempête sur mer, que l'on peut appeler suicide une mort occasionnée par trop de travail mental. L'eau est un élément dans lequel un homme peut se noyer, et trop de travail mental produit un ramollissement du cerveau qui peut également occasionner la mort. Si l'on pensait toujours ainsi, on ne devrait pas traverser le Kâlapâni, ni même prendre un bain, de peur de s'y évanouir et de mourir noyé ! (nous connaissons tous des cas pareils), et un homme ne pourrait plus faire son devoir, et surtout se sacrifier pour une cause louable, quelqu'élevée qu'elle fût, comme beaucoup d'entre nous le font. Le motif est tout, et l'homme est puni seulement dans un cas de responsabilité directe. Dans le cas de la victime, l'heure de la mort naturelle a été anticipée accidentellement, tandis que dans le cas de l'homme qui commet un suicide elle est amenée volontairement et avec une connaissance pleine et entière des conséquences qui en résulteront. De sorte qu'un homme qui se tue dans un transport de démence passagère, n'est pas réellement coupable. Il

n'est pas abandonné non plus sans défense aux tentations de Kâma Loka, mais il s'endort comme n'importe quelle autre victime. Un homme comme Guiteau ne restera pas dans l'atmosphère terrestre, tout en conservant même là ses principes supérieurs inactifs et paralysés; non, Guiteau est entré dans un état pendant lequel il tirera toujours sur son Président, occasionnant de cette façon une confusion dans la destinée de millions de personnes ; il assistera toujours à son propre procès, sera toujours pendu de nouveau, et revivra ainsi tous ses actes et toutes ses pensées, surtout celles qu'il a eues sur l'échafaud ».

La population de Kâma Loka se recrute, comme on le voit, parmi des éléments particulièrement dangereux, à cause des actes de violences légaux et illégaux qui, arrachant le corps physique de l'âme, envoient celle-ci dans Kâma Loka, revêtue du Corps des Désirs, toute palpitante de haine, de passion, d'émotion, et remplie de désirs ardents de vengeance et de luxure non satisfaits. Un meurtrier vivant n'est pas un agréable membre de la société, mais un meurtrier soudainement expulsé de son corps est une entité bien plus dangereuse encore : la société peut se défendre contre le premier, mais, dans son état actuel d'ignorance, elle est sans défense contre le second.

Finalement la Triade Immortelle se libère du Corps des Désirs et abandonne Kâma Loka, le Manas supérieur rappelle à lui le rayon qui était son œuvre et qui, à présent, est colorié par les scènes terrestres et porte l'empreinte des expériences faites par la personnalité auquel il a servi de guide. Le laboureur est rappelé de son champ et il retourne à sa demeure, portant ses gerbes, grandes ou petites, avec lui, selon que la moisson de la vie a été pauvre ou abondante. Quand la Triade a quitté Kâma Loka, elle sort complètement de la sphère d'attraction de la terre.

« Aussitôt que l'Ego est sorti de Kâma Loka, qu'il a passé « le Pont d'Or » qui conduit aux « sept montagnes d'Or, » il ne peut plus entrer en communication avec des médiums quelconques. »

Il y a quelques cas exceptionnels, qui seront expliqués plus tard, où il est possible de parvenir jusqu'à l'un de ces Egos, mais ceux-ci sont hors de l'atteinte du médium ordinaire, et ne peuvent plus être rappelés dans la sphère terrestre. Avant de suivre la Triade dans son développement progressif, nous considèrerons le sort du Kâma Rûpa, abandonné à présent, et qui reste en Kâma Loka comme un simple « reliquum ».

LES SHELLS.

Le Shell est le Kâma Rûpa, le Corps des Désirs, privé de la Triade qui continue sa marche progressive ; c'est le dernier vêtement transitoire dont l'âme se dépouille et qui est abandonné dans Kâma Loka, où il se désintègre.

Lorsque la vie terrestre qui vient de s'écouler à été noblement employée, ou même lorsqu'elle a été d'une pureté et d'une utilité moyennes, le Shell ne possède plus qu'une petite quantité de force vitale, et après qu'il a été abandonné par la Triade, il se dissoud rapidement. Mais pendant la période de la décomposition, ses molécules conservent les impressions qu'elles ont reçues durant la vie terrestre, et elles gardent la tendance de vibrer en réponse à des impulsions qui leur ont été familières, pendant cette période de temps.

Chaque étudiant de physiologie est familier avec l'expression, « action automatique, » qui n'est que la tendance des cellules à répéter les vibrations causées premièrement par une action intentionnelle ; c'est ainsi que se forment ce que nous appelons les habitudes, et nous répétons machinalement des mouvements qui premièrement étaient faits avec intention. Le corps est même automatique à un tel point, qu'il est fort difficile, comme tout le monde le sait par expérience, de se déshabituer d'une phrase ou d'un geste qui est devenu une habitude.

Pendant la vie terrestre, Kâma Rûpa a été l'organe qui reçoit toutes les impressions qui viennent du dehors et qui en même temps y répond, et il reçoit continuellement et répond de même à toutes les impulsions du Manas inférieur. Ce sont là des habitudes prises, des tendances à répéter automatiquement certaines vibrations familières : vibrations d'amour et de désir, qui reflètent des expériences passées de toutes espèces. Comme la main est prompte à répéter un geste familier, de même Kâma Rûpa répète un sentiment ou une pensée familière, et quand la Triade l'a abandonné, ce mouvement automatique demeure, et le Shell peut ainsi manifester des sentiments et des pensées qui sont privés d'intelligence et de volonté.

Bien des réponses, dans les séances spirites, données aux questions empressées de ceux qui y assistent, viennent de ces Shells, attirés dans le voisinage de leurs parents et amis par les attractions magnétiques qui leur ont été chères si longtemps ; ils répondent d'une façon automatique à ces vibrations pleines d'émotions et de souvenirs qui ont si souvent guidé leurs impulsions pendant leur vie terrestre. Les seules communications dont ces Shells sont capables sont des phrases d'affection, des platitudes morales, des souvenirs d'événements passés ; mais ces communications peuvent se produire dans des conditions favorables sous le stimulant magnétique des parents et amis vivants. Dans le cas où le Manas inférieur a été fortement attiré par le côté matériel de la vie, et où ses études intellectuelles ont été guidées par un motif égoïste, Kâma Rûpa pourra avoir acquis des expressions automatiques d'un caractère très intellectuel et pourra, en conséquence, donner des réponses d'un mérite très élevé.

Mais, malgré celà, la marque d'originalité leur manquera, et l'in-

tellect évoqué ne produira rien d'individuel ; il n'y aura aucun signe de pensées nouvelles et independantes, ce qui serait infailliblement le cas, s'il s'agissait d'une intelligence fortement douée, travaillant d'une façon originale dans un nouveau milieu. La grande majorité des communications du « Monde spirite » sont remarquables par la stérilité des pensées ; les reflets des scènes, des conditions terrestres et des arrangements terrestres y sont en abondance, mais c'est en vain que nous y cherchons une pensée forte et originale, digne des Intelligences délivrées de la prison de la chair. Il y a un danger incessant dans ces relations avec les Shells. Justement parce que ce sont des Shells et rien autre, ils répondent aux impulsions qui leur sont données du dehors et deviennent malicieux et méchants, agissant ainsi d'une façon automatique sous l'influence de vibrations malfaisantes. C'est ainsi qu'un médium d'une moralité même inférieure, donnera aux Shells qui se pressent autour de lui des impulsions d'un caractère plus élevé, et tous les désirs charnels, toutes les pensées insignifiantes ou sottes, occasionneront les mêmes vibrations dans ces Shells qui y répondent d'une façon mécanique.

Les Shells tombent également facilement sous la domination des Élémentals ; ces forces semi-conscientes qui font leur œuvre dans les différents royaumes de la Nature et qui emploient les Shells comme des véhicules pour faciliter leurs tours malicieux.

Le corps astral d'un médium, aussi bien que les Kâma Rûpas, lorsqu'ils ont perdus leurs hôtes immortels, sont les formes matérielles avec lesquelles les Élémentals peuvent produire des résultats fort curieux, et on peut en appeler en toute confiance à ceux qui fréquentent les séances spirites, et leur demander si les plaisanteries enfantines avec lesquelles ils sont familiers, tels que : tirer les cheveux, pincer, tapper, jeter des objets çà et là, mettre des meubles les uns sur les autres, jouer des accordéons, etc. ne s'expliquent pas plus raisonnablement comme étant les caprices de forces inférieures, que les actions « d'esprits » qui, lorsqu'ils étaient encore dans ce monde, auraient été incapables de pareilles sottises.

Mais laissons à présent les Shells se dissoudre graduellement dans leurs propres éléments et retourner ainsi de nouveau dans le creuset de la Nature. Les auteurs du (1) « Perfect Way » ont parfaitement expliqué le véritable caractere du Shell.

« Le véritable « revenant » consiste dans la partie extérieure et terrestre de l'âme, cette partie qui, étant alourdie par les soucis, les affections, les souvenirs purement mondains, est abandonnee par l'âme et même une existence plus ou moins définie et personnelle dans la sphère astrale où elle est capable, à l'aide d'un médium, d'entrer en communication avec les vivants. Elle n'est, malgré cela, qu'un vêtement dont l'âme s'est depouillée et n'est pas ca-

(1) The Perfect Way. pp. 73-74. Ed. 1887. (La voie parfaite)



pable d'exister longtemps comme revenant. L'âme elle-même, la vraie personnalité, ou *anima divina*, se détache, après la mort, de toutes ces affections charnelles qui la retiendraient près de sa demeure terrestre. »

Si nous désirons retrouver ceux que nous aimons, ce n'est pas parmi les ombres de Kâma Loka que nous devons les chercher. « Pourquoi cherchez-vous les vivants parmi les morts ? »

LES ÉLÉMENTAIRES.

Le mot Élémentaire a souvent été employé d'une façon si vague qu'une grande confusion en est résultée.

Voici la définition qu'en donne H. P. Blawatsky :

(1) « Les Élémentaires sont, proprement parlant, les âmes désincorporées des méchants ; ces âmes s'étant séparées quelque temps avant la mort de leur esprit divin et ayant perdu ainsi leur chance d'immortalité. Mais on a pensé que, vu l'état de nos connaissances actuelles, il valait mieux désigner par ce terme les revenants ou fantômes des personnes désincarnées en général ; tous ceux enfin qui habitent temporairement Kâma Loka.... Ces âmes, une fois divorcées de leur Triade supérieure et de leurs corps, restent dans leurs enveloppes Kâma Rûpiques et sont attirées irrésistiblement vers la terre, parmi les éléments plus sympathiques à leur nature grossière. La durée de leur séjour dans Kâma Loka varie, mais elles finissent toujours par se dissoudre, atome par atome, pareilles à un léger brouillard, dans les éléments qui les entourent. »

Tous ceux qui étudient ces questions savent que le Manas inférieur peut se lier si fortement avec Kâma qu'il en oublie entièrement son origine divine, et l'Occultisme parle de ceci comme de la perte de l'âme, ce qui, en d'autres mots, veut dire la perte du Soi personnel, lequel s'étant séparé de l'Ego supérieur, l'auteur de son être, s'est condamné lui-même à périr. Une telle Ame s'étant séparée de la Triade Immortelle pendant la vie terrestre, devient un véritable Élémentaire, après avoir quitté son corps physique et son corps astral. Alors, revêtue de Kâma Rûpa, elle vit pendant une période de temps plus ou moins étendue, selon la force vitale qu'elle possède encore ; être dangereux, mauvais nuisible, cherchant toujours, par n'importe quel moyen offert par la folie et l'ignorance des âmes encore dans la chair, à regagner la vitalité qui lui échappe. Il est vrai que son sort final est la destruction, mais elle peut encore causer infiniment de mal, avant d'arriver à la destinée terrible qu'elle s'est elle-même choisie.

Le mot Élémentaire est aussi souvent employé pour représenter le Manas inférieur dans son vêtement de Kâma Rûpa, alors que ce

(1) Theosophical Glossary. Elementaries.



dernier n'est pas encore séparé de ses principes supérieurs, ni réabsorbé par l'auteur de son être, le Manas supérieur. De tels Élémentaires peuvent être dans n'importe quel état progressif, soit innocent, soit nuisible.

D'autres écrivains encore se servent du mot Élémentaire comme synonyme de Shell et augmentent ainsi la confusion. Le mot Élémentaire ne devrait s'appliquer, au moins, qu'au Kâma Rûpa, *plus* le Manas inférieur, que ce Manas soit en train de se séparer des éléments Kamiques, afin d'être absorbé de nouveau dans la source dont il provient, ou bien qu'il soit séparé de son Ego Supérieur et se trouve ainsi sur le chemin de la destruction.

ANNIE BESANT.

(*A suivre*).

LE SABBAT

Les ignorants en matières occultes, qui peuvent être des gens fort savants en beaucoup d'autres choses, croient que le Sabbat est un fait de pure imagination ; ils se trompent ; le sabbat s'est réellement tenu, et, dans certaines contrées, se tient encore de nos jours.

Ne va pas au Sabbat qui veut ; y va qui peut. Ce qu'on y voit vaut-il qu'on y aille ?

La réponse à cette question est une affaire de goût particulier. Les amateurs de merveilleux peuvent être sûrs qu'on n'y voit rien que de très humain, de déplorablement humain même, peut-on dire ; car ce qu'on y voit ce sont les dessous de l'humanité, ses parties les plus intimes, les plus secrètes, les plus cachées, les plus craintives du grand jour et même du crépuscule.

Ce qui se manifeste au Sabbat ce sont les pensées et les désirs inavoués et inavouables qui hantent la conscience humaine ; il parait que ces pensées et ces désirs ont droit à l'existence comme les autres choses, et au Sabbat ils s'en donnent à cœur joie pour se dédommager du confinement dans lequel on les tient durant la vie ordinaire.

Il y a un tas de bêtes répugnantes qui vivent dans la terre, scorpions, serpents, crapauds, vipères ; dans la conscience humaine se cachent des bêtes d'une espèce analogue, et ce sont celles-là qui se promènent au Sabbat. Elles s'y promènent sous la forme de leurs pareilles du domaine physique ; pour les voir, il faut fré-

quenter le Sabbat, mais pour les entendre il suffit de fréquenter les hommes et de converser avec eux.

Le Sabbat est simplement un lieu où deviennent manifestes des êtres peuplant l'âme humaine.

La science contemporaine a trouvé qu'un hypnotisé voit par hallucination ses propres pensées et celles des autres ; les assistants du Sabbat n'étaient et ne sont pas autre chose qu'une collection d'hallucinés.

Voilà bien ce que nous pensions, disent à présent ceux qui ont sucé le lait intellectuel de la science moderne.

Modérez votre satisfaction, messieurs, car il reste quelque chose à ajouter.

L'hallucination n'est pas ce qu'un savant pense. Les phénomènes hallucinatoires sont aussi réels dans leur milieu que les phénomènes physiques dans le milieu matériel. En conséquence, il faut accorder au Sabbat autant de réalité qu'on en attribue à une foire, à une fête.

Comme il y a foires et foires, fêtes et fêtes, il y avait Sabbats et Sabbats. Toutes les foires se ressemblent considérablement ; pourtant, il en est qui sont spécialement affectées aux chevaux, d'autres aux bœufs, d'autres aux vaches, aux ânes, aux porcs, aux moutons.

Il y avait de même des Sabbats spécialement consacrés a une passion particulière. La passion dominante et qui apparaissait à peu près dans tous était la jouissance sexuelle.

Cette jouissance est la plus vive de celles qui sont à la portée de tout le monde : elle est par conséquent la plus généralement désirée ; elle occupe une place prépondérante dans la conscience de tous les humains, qu'ils l'avouent franchement par leurs paroles et par leurs actes, ou qu'ils le cachent hypocritement dans les caves de leur conscience secrète.

Il y a d'autres passions qui ont aussi un domaine assez étendu dans l'âme humaine, entre autres la haine, l'envie, le désir de vengeance ; ces passions-là avaient aussi leur place au Sabbat.

Et il y avait des Sabbats consacrés spécialement à chacune de ces passions.

Au reste, le Sabbat a toujours existé, et tout le monde à peu près y est allé, sans le savoir, en rêve, sans garder souvenance de l'aventure.

L'humanité est faite de deux natures : un ange et une bête. Le Sabbat était l'intronisation de la Bête humaine, le Grand Bouc, l'animal lascif par excellence.

En un certain sens, à la fois moins étroit et plus précis que l'opinion courante parmi les catholiques, le Grand Bouc, Baphomet, était réellement Satan. Celui-ci n'est pas autre chose au fond que la bestialité humaine, et tous les hommes la portent en eux, tous ont en eux un foyer satanique.



Dans le monde astral, dans le monde où l'on a le périsprit pour corps externe, Satan, la Bête, est une Réalité, une réalité aussi tangible que n'importe quel monument de pierre de notre monde physique.

Nous sommes tous enfants de Satan, parce qu'en nous tous il y a une parcelle d'Animalité. Les uns sont ses fils dévoués, ce sont ceux qui s'adonnent aux penchants animaux ; les autres sont ses fils rebelles, ce sont ceux qui veulent que l'ange seul soit actif en eux.

Le centre angélique de l'homme est le cœur ; son centre satanique est le Ventre.

Disciples du cœur, disciples du ventre, voilà les deux grandes catégories d'humains ; voilà les deux pôles entre lesquels oscillent les foules.

On n'est vraiment disciple de l'un ou de l'autre pôle que lorsqu'on est conscient de cette qualité.

Les foules inconscientes sont irresponsables de leur destinée. Dans l'humanité, jusqu'à présent, — nous parlons des temps historiques, — le Ventre a été beaucoup plus puissant que le Cœur, et comme dans les masses, dans les foules, on lui a fait tort, depuis de longs siècles, il a droit à une compensation et il la prendra.

Les symptômes précurseurs de cette compensation sont visibles pour qui a des yeux.

Il y a des époques où le Sabbat descend au plan physique et se tient au grand jour ; il ne recherche plus les landes désertes, ni les forêts profondes, ni les ténèbres des nuits de nouvelle lune, ni les lueurs sinistres que jette la pleine lune à son lever, quand elle se montre sous un manteau rouge ; il apparaît et se déploie à la clarté du plein midi. La seule différence est que Baphomet n'y apparaît pas sous sa forme naturelle, mais y est masqué sous le corps de certains hommes avec l'âme desquels il fusionne.

Ce ne sont pas là des figures de rhétorique, des expressions oratoires, comme le croiront certains lecteurs ; c'est l'énonciation pure et simple de faits réels, dont les foules ne comprennent pas le sens.

Si nous prenons Satan pour le maître du Ventre et Jésus pour le maître du Cœur, — Jésus était, en effet, un Disciple du cœur envoyé parmi les hommes, — nous pouvons dire qu'ils sont continuellement en lutte et que Satan jusqu'ici a triomphé et triomphé si bien que c'est lui qui s'incarne sous la figure des prêtres du Christ, non moins que sous celle des simples mortels. Satan s'est emparé de la doctrine du Christ pour la faire servir à ses desseins.

Mais Jésus l'a dit et justement en parlant de Satan : « Tout royaume divisé contre lui-même périra ; » et le royaume de Satan est divisé contre lui-même : en haut de nos société sataniques ceux qui jouissent, en bas ceux qui souffrent et voudraient jouir, fils de Satan, les uns comme les autres, ses adorateurs sans le savoir, ses agents, ses fidèles.



Et ces deux armées prochainement vont se choquer, et ce sera un infernal Sabbat au grand jour, car la terre est un coin de l'enfer.

C'est pourquoi le Sabbat s'y est toujours tenu.

Les naïfs redoutent l'enfer après la mort, sans savoir qu'ils le portent en eux, dans leur ventre, autrement dit dans leur égoïsme, car c'est le Ventre qui dit : moi ; le Cœur dit : nous.

Il y a de profondes vérités dans la religion catholique, des vérités que ni ses papes ni ses prêtres ne comprennent ; elle a même comme base *toute la Vérité*.

C'est cette Vérité-là que nous cherchons, nous autres Théosophes, par obéissance à notre devise : « Il n'y a pas de religion plus élevée que la Vérité », et nous la cherchons sous toutes les religions et nous la trouvons sous la religion catholique, aussi bien que sous les autres, *plus facilement peut-être,* car la religion catholique et la religion bouddhique sont les deux rayons du même diamètre passant par le centre de la Verité.

La religion juive et la religion mahométane sont seulement des parallèles à ce diamètre, des reflets de la Vérité, qui n'en atteignent pas le centre.

Les enseignements religieux donnés aux peuples, aux foules, qui ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, ont été défigurés par le symbolisme physique ; la Vérité gît en léthargie sous ces symboles, mais elle y est ; désagrégeons les statues mortes, et la Vérité surgira.

Connaître la Vérité, c'est *voir ce qui est*, aussi bien le laid que le beau.

En examinant le Sabbat, nous entrons dans le royaume du Laid. Ce royaume est le domaine de la Bête ; c'est là que trône Baphomet, l'idole des Templiers, dont les naïfs occultistes de nos jours n'ont pas encore compris le sens.

Au vrai Sabbat, c'était réellement Baphomet qui apparaissait ; les sorciers s'y rendaient en corps astral, ce corps *subtil* que M. de Rochas, savant positiviste, a extrait par la magnétisation du corps *matériel* de ses sujets et qu'*il a photopraphié*, pour que les savants ne pussent pas employer contre ses révélations ce bouclier de papier qui n'en impose qu'aux simples : le mot *hallucination*. Si les savants, fidèles à leur système, vont jusqu'à soutenir que les plaques photographiques sont hallucinées, ce sera encore plus merveilleux que tout ce que racontent les occultistes.

Les sorciers étaient donc des individus ayant acquis la faculté d'extraire leur corps astral de son fourreau physique et de s'en aller en lui, avec tous leurs sens et toute leur conscience, à ces assemblées qu'on nomme le Sabbat, où ils se rencontraient avec l'un des maîtres de l'humanité, la Bête, Satan, Bapbomet, qui présidait à leurs cérémonies et à leurs réjouissances.

Qu'il y ait eu de faux Sabbats tenus par d'ignorants imitateurs

des vrais, la chose est possible, très probable même ; Michelet parle de ces faux Sabbats dans son livre *la Sorcière* et a cru qu'il n'y en avait pas d'autres, ou du moins a fait semblant de le croire, parce qu'à son époque c'était déjà bien osé d'écrire ce qu'il y a écrit.

Les fidèles du vrai Sabbat étaient des gens qui donnaient à leurs désirs, au plan astral, la satisfaction refusée par les conditions du plan physique.

Et nos désirs engendrés par le Ventre sont des bêtes astrales : ce sont des animaux en la forme desquels peut se condensér toute la personnalité inférieure, toute la bete humaine.

Et de plus cette bête astrale peut se matérialiser au point d'être visible et tangible pour tout le monde, au point d'agir au plan physique ; mais c'est là une opération que tous les sorciers n'étaient pas capables de faire ; ils se bornaient souvent à l'opération plus facile de se loger dans le corps d'un animal vivant et de l'employer comme un outil pour accomplir leurs desseins, qui souvent se bornaient à effrayer les passants.

Les loups-garous ne sont pas un mythe de l'imagination populaire ; c'étaient tantôt le corps astral matérialisé d'un sorcier, tantôt le corps physique d'un vrai loup, dans lequel le sorcier s'était logé. Le *meneur de loups* était l'un des sorciers du groupe, resté dans son corps d'homme pour prêter au groupe le concours de son intelligence humaine ; car l'homme animalisé est emporté par ses instincts et n'a plus de raison. Quand nous sommes emportés par la colère, la raison n'est pas puissante en nous, et un homme emporté par la colère est tout simplement un individu dont la conscience est occupée par un animal astral entrant dans la composition de la Bête humaine. Il en est de même de toutes les passions originaires du Ventre.

Ce ne sont pas là des figures de rhétorique.

L'animal humain est la synthèse de toute l'animalité terrestre : il y a longtemps que des voyants l'ont dit. Au cours de la vie, cette synthèse est analysée jusqu'à un certain point, c'est-à-dire que quelques formes animales s'en dégagent et se manifestent. Il y a des hommes dont l'âme animale est une vraie ménagerie.

Cette révélation, faite dans de nombreux écrits mystiques, n'a pas encore été comprise d'une façon suffisamment concrète. Il faut la comprendre à la lettre et non pas comme symbole. C'est là qu'est l'explication du danger de s'alimenter avec la chair des animaux ; en absorbant la partie astrale de cette chair, on peut eveiller en soi l'animal qui l'a fournie ; en mangeant du porc on devient porc, du bœuf on devient bœuf, du mouton on devient mouton, c'est-à-dire qu'on fait apparaître en soi cette espèce animale qui devient un élément composant de ce que nous appelons notre caractère.

Les metaphores : cet homme est un lion, cet autre est un lièvre ; cette femme est une mule, ont plus de sens que ne leur en attribuent ceux qui s'en servent.



En Europe, ce qu'on cherche à développer dans les hommes, c'est leur caractère animal ; on l'a si bien développé que, de nos jours, la loi de la vie animale, la lutte pour l'existence, est devenue la loi de la vie humaine.

GUYMIOT.

LA RÉINCARNATION

Les preuves philosophiques

(Suite)

Les civilisations péruvienne et mexicaine primitives connaissaient la Réincarnation, et les Aborigènes des deux Amériques en ont conservé le souvenir jusqu'à nos jours.

*
* *

Quoique Rome fût une République guerrière avant tout et que la Religion n'y ait été qu'un culte d'État, laissant peu d'envolée à l'expression extérieure de la spiritualité, elle n'en hérita pas moins des croyances grecques et persanes. Les mystères bacchiques, avant leur dégradation, n'étaient que la copie des mystères orphiques et éleusiens ; et sous Pompée, les doctrines de Mitra, empruntées à la Perse, s'étendirent dans l'empire presque tout entier.

Bien des auteurs latins nous ont conservé des traces de la croyance romaine aux renaissances ; nous n'en citerons que deux. Virgile assure que le Léthé enlève à l'âme le souvenir de ses existences passées (*Enéide*, livre VI. v. 713 et suivants).

Ovide répéta Pythagore, quoique grossièrement ; il chanta la Métempsycose dans ses *Métamorphoses*, disant que la « mort n'est qu'une vieille matière revêtant une forme nouvelle » et que « l'âme ballottée de corps en corps, naît et renaît sans cesse, restant toujours identique à elle-même ».

*
* *

L'Ancien Testament n'est pas une Composition homogène, la Genèse seule est d'une immense antiquité ; elle est antérieure à l'époque où la Balance zodiacale fut inventée par les Grecs, car l'on s'aperçoit que les chapitres des généalogies ont été retouchés pour s'adapter au nouveau Zodiaque ; c'est pourquoi les rabbis



compilateurs ont répété deux fois les noms d'Enoch et de Lamech dans la liste caïnique. (H. P. B.)

Les autres parties paraissent de date relativement récente et semblent avoir été achevées vers 150 avant Jésus-Christ. La première copie du *Livre de Dieu*, comme on l'appelait alors, fut faite par Hilkiah, de concert avec la prophétesse Huldah. Elle disparut plus tard, et Ezra dut recommencer une nouvelle Bible, qui ne fut achevée que par Judas Macchabée. Lorsqu'elle fut ensuite recopiée, pour changer les lettres pointues en lettres carrées, elle fut complètement défigurée ; les Massorètes enfin achevèrent sa destruction, de sorte que nous avons aujourd'hui un texte qni n'a pas plus de 900 ans, plein d'omissions, d'interpolations et de perversions préméditées. (H. P. B.).

La *Bible hébraïque vraie* était un volume secret, inconnu aux masses ; le Pentateuque Samaritain est beaucoup plus ancien que le Septuaginte ou Version des Septante ; c'est sous Ptolémée II Philadelphe, — ou mieux, avant Ptolémée Soter, — que 72 interprètres traduisirent l'Ancien Testament de l'hébreu en grec, sous les auspices du Sanhédrin Juif d'Égypte. (H. P. B.)

Le livre entier de la Genèse n'est, jusqu'à la mort de Joseph, qu'une version à peine altérée de la Cosmogonie Chaldéenne, comme le prouvent surabondamment aujourd'hui les tuiles assyriennes. Les chapitres d'introduction (les trois premiers) sont la copie des narrations allégoriques des « Commencements, » communes à toutes les nations ; le chapitre IV contient le récit de l'histoire de la troisième Race — celle qui fit la « Chute » ; le Ve est un « voile », et les deux ne sont d'ailleurs qu'une adaptation du même exposé donné dans le Livre secret des *Nombres* ; le VIe décrit l'année solaire, les sept *Cosmocratores* du Pymandre égyptien, et les visions symboliques d'une série d'*Enoichioi* (voyants), — d'où vint le Livre d'Enoch ; le chapitre VII n'est qu'une version du premier. (H. P. B.)

Sauf la *Genèse*, qui est de l'ésotérisme pur, l'histoire *biblique* des Juifs n'est qu'une compilation de faits historiques, pris à d'autres peuples et vêtus à la Juive ; une pure réminiscence de la captivité de Babylone, dans laquelle les noms des lieux, des hommes et même des objets, peuvent s'appliquer à ceux des Chaldéens et des Akkadiens. Le commencement de l'Exode et l'histoire de Moïse sont l'histoire du Sargon babylonien qui régna 3750 ans avant J.-Ch. et précéda le législateur hébraïque de 2300 ans, comme le démontre l'inscription trouvée sur le cylindre de fondation laissé par Nabonidus, roi de Babylone, conquis par Cyrus. (H. P. B.)

L'Ancien Testament ne traite donc nulle part des Renaissances, — d'une façon spéciale, du moins ; — de plus, il fourmille de « voiles », d'allusions et d'allégories. Les rabbis hébreux le reconnaissent ouvertement : « On ne doit ni comprendre, ni juger d'après la lettre ce qui est écrit dans le Livre de la Création, ni avoir sur lui les idées qu'en ont beaucoup d'hommes ; sinon nos anciens sages ne

nous auraient pas recommandé si soigneusement d'en cacher le sens et de ne soulever pour aucun motif le voile qui couvre les vérités qu'il contient.... Pris à la lettre, il donne de la Divinité les idées les plus absurdes et les plus extraordinaires... Quiconque en découvrira le sens vrai devra bien prendre garde de ne point le divulguer » (*Maimonides*). St-Augustin est du même avis ; St-Paul ne dit-il pas qu'Agar est le mont Sinaï ? Origène avoue que tout est symbole dans cette Bible, qui, sans cela, serait immorale et indigne de Dieu. Philon dit la même chose. L'ignorance seule a pu faire accepter la lettre morte, souvent immonde, de ce livre, que la loi Juive défendait de laisser lire avant l'âge de 30 ans et que Fénelon aurait voulu voir confiné au fond des bibliothèques secrètes.

Malgré tout la Réincarnation s'y trouve ; elle est impliquée dans la « Chute de l'Homme » et dans la promesse de sa Rédemption. Ce n'est point un homme isolé qui péche ; Adam et Ève sont l'humanité de la fin de la troisième Race, après la séparation des sexes ; c'est elle qui inaugure le procédé physique de la création et qui est condamnée à gagner son pain à la sueur de son front. Le Serpent tentateur (*Kâma-Rûpa*) est maudit, Dieu fait à l'homme la promesse d'un Rédempteur (*Buddhi-Manas*). Cette Rédemption ne peut s'opérer que par le moyen d'existences successives. De nos jours encore, le Serpent domine, comme jadis, la majorité des humains ; ceux qui s'en sont suffisamment délivrés ont abandonné la matière pour se complaire dans les jouissances mentales ; une infime minorité seule est assez affranchie pour voir et le vide de la matière (*Kâma*) et celui de l'intellect (*Manas inferieur*) et pour chercher l'ombre du Rédempteur, le Christ incarné dans chaque homme,

La chute et la Rédemption n'ont pas d'autre sens ; ceux qui ne le reconnaissent pas, admettent l'absurde.

Il est pourtant, disséminés ça et là, quelques passages qui indiquent plus directement la loi des Renaissances. Il est dit, par exemple, dans la Genèse, chap. XXV :

22. Mais les enfants (de Rébecca) s'entrepoussaient dans son sein...

23. Et l'Eternel lui dit : Deux nations sont dans ton sein et deux peuples sortiront de tes entrailles et seront ennemis. Un de ces peuples sera plus fort que l'autre, et le plus grand servira le plus petit.

24. Et lorsque le temps où elle devait accoucher arriva, il y avait deux jumeaux dans son sein (Esaü et Jacob.)

Ce passage a fait l'objet de longs commentaires de la part de plusieurs Pères de l'Église, d'Origène en particulier. Ou il faut admettre l'injustice de Dieu, qui crée, sans raison, deux frères ennemis, dont l'un devra subir le joug de l'autre et qui commencent la lutte dès le sein de leur mère, ou en revenir à la préexistence de l'âme et à l'antériorité d'un Kârma qui établit l'inégalité des Conditions.

*
* *

David Commence le *Psaume* 90 par un verset inexplicable sans la foi à la Réincarnation :

1. Seigneur, tu as eté, pour nous, un refuge d'âge en âge...

Le refuge de l'Ame (*Rayon Manasique*), quand la mort arrive, est dans le sein de ce Dieu — *Buddhi-Manas*, — vers lequel elle monte et à l'abri duquel elle jouit du Dévachan. Quand l'heure de la Renaissance a sonné, elle redescend sur la terre, et c'est ainsi que d'âge en âge (d'*existence à existence*), « le Seigneur est pour nous un refuge ».

*
* *

Salomon est encore plus explicite, dans le IX[e] Chapitre du *Livre de la Sagesse* :

15. J'étais un enfant ingénu et je reçus une bonne âme ; bien plus, comme j'étais bon, je vins au monde dans un corps pur.

Ce qui indique clairement la Préexistence de l'âme. (*J'étais un enfant ingénu*) ; celle d'un Kàrma spécial (*J'étais bon*) et le rapport étroit entre les conditions des renaissances et les mérites ou démérites du passé (*Je reçus une bonne âme, et comme j'étais bon je vins dans un corps pur.*)

*
* *

Dans le troisième chapitre des *Proverbes*, le discours allégorique de la Sagesse, — l'Ame divine, *Buddhi-Manas*, — expose aussi la Préexistence et la Réincarnation ; la doctrine y est voilée, mais il est fort possible qu'une main chrétienne ait défiguré volontairement le passage.

Voici le texte :

23. J'ai été princesse dès le siècle, dès le commencement, dès l'origine de la terre.

24. J'ai été engendrée, lorsqu'il n'y avait encore point d'abîmes... (*Préexistence.*)

30. Alors j'étais auprès de lui, son nourrisson, et je me réjouissais devant lui, en tout temps. (*Préexistence.*)

31. Je me plaisais dans le monde et sur sa terre, et mes plaisirs et [illegible] avec les enfants des hommes. (*Incarnation.*

L'Ame est éternelle ; rayon de l'Absolu, elle commence et finit en Lui [illegible] est donc antérieure aux mondes, lesquels ne sont que des étincelles brillant un instant dans l'Eternité pour s'éteindre presque aussitôt dans l'Infini. « Nourrisson » de Parabrahm, elle se [illegible] dans son sein, » durant les Pralayas universels [illegible] et pendant les périodes d'incarnation, elle jouit d'un plaisir relatif sur la terre,

parmi les hommes, ses frères. (*Je me plaisais dans le monde et sur la terre, et mes plaisirs étaient avec les enfants des hommes.*)

*
* *

Le Verset 5 du 1[er] chapitre de *Jérémie* est en tout semblable à celui du chapitre XXV de la Genèse :

5. Avant que je te formasse dans le sein de ta mère, je t'ai connu ; avant que tu fusses sorti de mon sein, je t'ai sanctifié et je t'ai établi prophète parmi les nations.... »

L'on ne peut contester ici l'enseignement de la Préexistence de l'âme : « *Avant* que je te formasse dans le sein de ta mère, je t'ai connu. » La Réincarnation suit comme corollaire, et les fruits du Kârma de Jérémie l'escortent à son retour à la terre : « Avant que tu fusses sorti de mon sein (*Devachan*), je *t'ai sanctifié et je t'ai établi prophète parmi les nations.* »

Dieu n'aurait pu lui conférer le don de prophétie, s'il ne l'avait acquis par son développement spirituel dans une vie passée, — à moins d'abdiquer toute raison et de revenir à un Dieu personnel, capricieux, injuste et par conséquent impossible.

*
* *

Le matérialisme profond et le légendaire sensualisme des Hébreux les avaient sans cesse empêchés de se préoccuper des vérités spirituelles ; les jouissances grossières passaient au premier rang, et l'immortalité de l'âme était mise en question, quand elle n'était pas complètement niée ; fruit bien amer d'une abominable lettre morte, qui encourage le plaisir et assimile l'homme à la bête. L'*Ecclciaste* le dit, chap. VI :

3. Quand un homme aurait mis au monde cent enfants, vécu de nombreuses années et multiplié les jours de ses années, *néanmoins, si son âme ne s'est pas rassasiée de jouissances*, je dis qu'un avorton vaut mieux que lui...

12. Car qui dira à un homme ce qui sera après lui, sous le soleil....

(*Chap.* III. 18). J'ai réfléchi en mon cœur sur l'état des hommes ; ils verront qu'ils ne sont que des bêtes, et Dieu le leur fera connaître.

19. Telle qu'est la mort de l'un, telle est la mort de l'autre ; ils ont tous une même âme, et l'homme n'a point d'avantage sur la bête, car tout est vanité.

20. Tout va en un même lieu ; tout a été fait de la terre et retourne à la terre.

Le verset 21 semble (?) arrêter un instant cette dissertation nihiliste, puis le souffle sceptique et matérialiste l'emporte et termine le chapitre :



22. J'ai donc connu qu'il n'y a rien de meilleur pour l'homme que de se réjouir... car qui le mènera pour voir ce qui sera après lui ?...

Heureusement pour les Juifs, le contact babylonien les spiritualisa pendant leur captivité ; ils apprirent de leurs vainqueurs les rudiments de l'enseignement Indou et connurent ainsi les premiers mots du dogme de la Réincarnation.

Tertullien et saint Justin nous disent qu'on avait foi aux Renaissances, en Palestine, et d'après Josèphe (1) cette croyance était familière aux Pharisiens ; mais on pensait qu'elle s'appliquait surtout aux prophètes, aux grands saints et aux hommes de bien.

Hérode, entendant parler des succès de Jésus, après la décapitation de saint Jean, s'écrie : « Jean-Baptiste est ressuscité d'entre les morts. »

La doctrine fut ravivée plus tard par les Thérapeutes qui avaient embrassé les idées de Pythagore, et par les Esséniens qui n'étaient, pour ainsi dire, que des Bouddhistes Juifs.

Philon adapta les idées courantes à la version platonique et popularisa une théorie beaucoup plus complète de la préexistence et des réincarnations.

Il admettait plusieurs hiérarchies dans les âmes : « Les unes entrent dans des corps humains pour un temps déterminé, après lequel elles sont libérées des liens terrestres ; d'autres s'incarnent attirées vers le corps et vers la terre par leurs inclinations ; certaines sont délivrées à certaines époques fixées par une loi surnaturelle. Ceux qui, comme Moïse, ont acquis la sagesse, vivent loin de leur patrie.

» Il est des âmes qui quittent volontairement le ciel, désireuses et curieuses de la connaissance ; elles descendent sur la terre, habitent des corps mortels, puis regagnent le ciel qu'elles appellent la patrie, par opposition à la terre qui est l'exil. »

*
* *

Les Kabalistes hébreux appelaient le cycle des renaissances *Gilgoolem* (2) ou le « Tourbillonnement de l'Ame » à la recherche de la « Terre Promise. » Cette terre promise était le *Nirvana* bouddhiste, le Paradis chrétien, représenté matériellement par la Palestine. L'allégorie disait que « les corps des Juifs inhumés sur une terre étrangère contenaient en eux un principe animique qui ne pouvait trouver de repos que lorsque, par un processus appelé « le tourbillonnement de l'âme, » la particule immortelle avait réintégré le sol sacré de la « Terre promise ».

(1) Antiquit. XVIII. 1, §, 3.
(2) Zohar, II. 99. (Cité dans la *Kabbalah* de Myers, p. 198.)



Certains Kabalistes croyaient que cette « Révolution » n'était qu'une espèce de Purgatoire, dans lequel s'opérait l'épuration de l'âme avant son entrée en Paradis, mais H. P. Blavatsky nous apprend que, dans le langage des Initiés, « âmes » et « atômes » étaient synonymes et souvent employés les uns pour les autres, et que la « Révolution des Ames » n'était en réalité que le tourbillonnement des atômes des corps, lesquels, partant de l'état neutre, — *Laya*, — passaient par tous les plans, tous les règnes, toutes les formes et retournaient finalement au même état *laya* primitif, enrichis des acquisitions évolutives du passé.

La *Gilgoolem* serait donc, à proprement parler, le cycle de la transmigration atomique; — la *Résurrection*, — quoique, au début, elle exprimât la Réincarnation de l'âme humaine; c'est ce que signifierait cette phrase: « Toutes les âmes vont dans la Gilgoolah. »

*
* *

Le *Talmud* nous dit que l'âme d'Abel passa dans le corps de Seth, et de là dans celui de Moïse.

« Toutes les âmes, ajoute le *Zohar*, sont soumises aux épreuves de la Transmigration. Les hommes ne connaissent pas les voies du Très-Haut vis-à-vis d'eux ; ils ignorent par combien de souffrances et de transformations mystérieuses ils doivent passer, et combien nombreux sont les esprits qui, venant en ce monde, ne retournent pas au palais de leur divin roi. Les âmes doivent finalement s'immerger de nouveau dans la substance d'où elles sont sorties, mais, avant ce moment, elles doivent avoir développé toutes les perfections dont le germe est planté en elles ; si ces conditions ne sont pas réalisées dans une existence, elles ont à renaître jusqu'à ce qu'elles aient atteint le degré qui rend possible leur absorption en Dieu. »

Les incarnations, d'après la Kabale, se font à de longs intervalles, les âmes oublient entièrement le passé, et, loin d'être une punition pour les fautes, les renaissances sont une bénédiction qui permet aux hommes de se purifier.

*
* *

Le Nouveau Testament est beaucoup plus explicite que la Bible, quoique l'enseignement réincarnationiste n'y soit donné que d'une manière indirecte. Mais il ne faut pas oublier que les Évangiles Canoniques n'ont été agréés qu'après avoir subi toutes les coupures et toutes les interpolations nécessaires. Il est certain que les premiers Pères de l'Église se servaient d'évangiles aujourd'hui perdus ou devenus apocryphes. On a la preuve que, ni Jésus, ni ses apôtres, n'ont écrit un seul mot et qu'aucune version évangélique n'a vu le jour avant le deuxième siècle. (Fauste). C'est à ce moment que les



querelles religieuses firent sortir du néant des centaines d'évangiles que leurs auteurs signaient du nom d'un apôtre ou même de celui de Jésus, après les avoir forgés au moyen d'une compilation plus ou moins intelligente.

Celsus, Justin, Gibbons et d'autres l'ont démontré, le christianisme est le fils direct du Paganisme; c'est par l'amalgame des légendes populaires, des fables et récits d'Homère, de Virgile, d'Ovide et surtout par les emprunts faits aux doctrines néo-platoniciennes, que fut construite la légende chrétienne. Celsus, le Manichéen, ferma la bouche à tous les docteurs chrétiens de son époque, en leur montrant l'évidence de ce plagiat; on lui opposa Origène, que l'on considerait comme le docteur le plus instruit de son siècle, mais il ne fut pas plus heureux, la victoire resta à Celsus : on en vint alors au grand moyen habituel à cette époque, on brûla ses livres.

Il est pourtant manifeste que l'auteur de la *Révélation* est un Kabaliste; celui de l'évangile de saint Jean, un Gnostique ou un Neoplatonicien.

L'évangile de Nicodème n'est que la copie de la *Descente d'Hercule aux Enfers*; l'épitre aux Corinthiens est une claire réminiscence des Mystères initiatiques d'Eleusis, et, en général, saint Paul n'est qu'un écho de Platon; le Rituel romain lui-même est la reproduction du Rituel Kabaliste, etc. (H. P. B.)

Un seul évangile était authentique, l'évangile secret ou hébreu de Mathieu, dont se servaient les Nazaréens et qui contenait l'ésotérisme de la Religion-Une. Saint Jérôme trouva cet Évangile à la librairie de Césarée et « reçut des Nazaréens de Berœa la permission de le traduire », dit-il, vers la fin du IVe siècle. Saint Justin, Titien, les Ebionites, se servaient de cet Évangile, et pourtant, dit saint Jérôme « il n'est pas pour l'édification du christianisme, mais pour sa destruction. »

Ces considérations prouvent que les mains d'Eusèbe et d'Irénée ont dû elaguer à plaisir dans les récits de la vie de Jésus, si toutefois elles n'ont pas forgé le tout; de plus, la façon dont ces évangiles furent choisis et adoptés, pendant le Concile de Nicée, achève de leur enlever toute valeur. (Pappus.)

Il n'est donc pas étonnant de ne retrouver dans le Nouveau-Testament que des débris sans importance du monument palingénésique; mais ces traces mêmes ne sont pas à dédaigner, parce qu'elles prouvent que la doctrine était largement connue et acceptée en Palestine.

Marc VI.

14. Or, le roi Hérode ayant entendu parler de Jésus, dit : Ce Jean qui baptisait est ressuscité d'entre les morts...

15. D'autres disaient : C'est Elie, et d'autres disaient : C'est un prophète ou un homme semblable aux prophètes.

16. Mais Hérode dit : C'est ce Jean que j'ai fait décapiter ; il est ressuscité d'entre les morts.

Mathieu XIV.

1. En ce temps-là, Hérode le tétrarque entendit ce qu'on publiait de Jésus...

2. Et il dit à ses serviteurs : C'est Jean-Baptiste ; il est ressuscité d'entre les morts.

Luc IX.

7. Cependant Hérode le tétrarque entendit parler de tout ce que Jésus faisait ; et il était fort en peine, parce que les uns disaient que Jean était ressuscité des morts,

8. Et d'autres qu'Elie était apparu, et d'autres que quelqu'un des anciens prophètes était ressuscité.

9. Et Hérode disait : J'ai fait couper la tête à Jean, qui est donc celui de qui j'entends dire de si belles choses ?

Ce récit prouve que le peuple, tout comme Hérode, croyait à la réincarnation et qu'on ne la limitait pas à Elie ; on la faisait s'étendre « aux prophètes et aux hommes semblables aux prophètes. »

Jésus confirme la réalité de la doctrine et assure que Jean-Baptiste est la réincarnation d'Elie.

Mathieu XVI.

13. Et Jésus étant arrivé dans le territoire de Césarée de Philippe demanda à ses disciples : Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'Homme ?

14. Et ils lui répondirent : Les uns disent que tu es Jean-Baptiste ; les autres Elie, et les autres Jérémie ou l'un des prophètes.

Luc IX. 18. 19, donne la même version.

Marc IX, Jésus dit :

13. Mais je vous assure qu'Elie est déjà venu, comme c'est écrit de lui, et qu'ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu.

Il ajoute, dans *Mathieu XVII* :

12. Et ils ne l'ont pas reconnu, mais ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu ; c'est ainsi aussi qu'ils feront souffrir le fils de l'Homme.

13. Alors les disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé.

Il continue dans *Mathieu XI* :

7. Jésus se mit à parler de Jean au peuple et lui dit : Qui êtes-vous allés voir au désert ?

9. — Un prophète? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète.

14. Et si vous voulez recevoir ce que je dis, il est cet Elie qui devait venir.

La déclaration est nette : la Réincarnation est un fait ; Jean est la renaissance d'Elie.

On pourrait croire, en s'en tenant à ces textes, qu'on la croyait complétement limitée aux prophètes et aux grands personnages, mais le *Chapitre IX* de saint Jean montre que les Juifs, s'ils ignoraient peut-être qu'elle eût la fixité d'une loi, admettaient parfaitement qu'elle pouvait se produire chez tous les hommes :

Jean IX.

1. Comme Jésus passait, il vit un homme aveugle de naisance.

2. Les disciples lui demandèrent : Maître, qu'est-ce qui a péché ? Est-ce cet homme, ou son père, ou sa mère, pour qu'il soit ainsi aveugle ?

3. Jésus répondit : Ce n'est point qu'il ait péché, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manisfestées en lui.

Il s'agit d'un *aveugle de naissance*, et les Juifs demandent à Jésus s'il est aveugle parce qu'il a péché ; cela indique clairement qu'ils voulaient parler des péchés commis pendant une existence précédente ; aussi leur réflexion est-elle faite tout naturellement, sans détails, comme lorsqu'il s'agit d'une chose bien connue de tout le monde et n'ayant pas besoin d'explication.

Jésus répond tout aussi simplement, sans s'étonner de cette énonciation du dogme des Renaissances, comme quelqu'un qui le connaît ; sans le combattre comme une erreur ou comme une chose douteuse que ses disciples ne devraient pas croire : « Ce n'est point parce qu'il a péché, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »

Cette réponse nous paraît avoir été défigurée, car sans cela elle signifierait qu'il n'y a pas de raison à la cécité de cet homme, si ce n'est le caprice de Dieu : ce n'est pas Jésus qui aurait pu proférer un pareil blasphème. Il est donc probable que la réponse réelle affirmait directement la Réincarnation, à laquelle Eusèbe ne croyait pas ou ne voulait pas qu'on crût, et que ce Père, peu scrupuleux, a préféré mettre un non-sens que de laisser un rayon de lumière éclairer la malheureuse humanité.

La Préexistence et son corollaire les Renaissances se trouvent encore dans bien d'autres versets évangéliques :

Jean. I. C.

Il y eut un homme appelé Jean qui fut envoyé de Dieu.....

Jean *était* donc avant d'être envoyé par Dieu.

Jésus dit ailleurs :

Jean VIII. 58. J'étais avant qu'Abraham ne fût (1).

(1) Les italiques sont de nous.

Jean XVII. 5. Et maintenant glorifie-moi, toi, mon Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'ai eue avec toi, *avant que le monde fût fait* (1).

24. Père, mon désir est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient, afin qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé *avant la création du monde* (2).

Il est vrai que les chrétiens *actuels* identifient Jésus avec la 2e personne de la sainte Trinité, et que pour eux cette interprétation détruit la valeur de l'argument. Jésus n'a pourtant jamais dit qu'il fut le Verbe, le grand Logos ; il ne s'est désigné comme fils de Dieu qu'au sens théosophique du mot ; chaque homme est un fils de Dieu, parce qu'il est un rayon de Manas, lequel n'est qu'un rayon de Mahat, l'Esprit Universel, l'Ame du monde.

Jésus d'ailleurs ne s'est servi que très rarement du terme : Fils de Dieu ; il se nommait d'ordinaire : le *Fils de l'Homme* :

Mathieu. XVI. 13. Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'Homme ?

Jean. VI. 62 — Que sera-ce donc quand vous verrez le Fils de l'Homme monter où il était auparavant ? »

Tout homme est à la fois homme, Christ et Dieu : homme comme *rayon manasique* incarné, Christ comme *Buddhi-Manas*, et Dieu comme *Atma-Buddhi* « qui est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » (*Jean I*. 9)

C'est à la nature humaine-divine de Jésus que Paul fait allusion, lorsqu'il parle du « *Mystère du Christ qui n'a pas été découvert aux enfants des hommes dans les temps passés.* » (*Ephésiens III*. 5.) et il « prie Dieu de lui donner la grâce de parler librement et avec hardiesse pour faire connaître le mystère de l'Évangile. » (*Ephésiens*. VI. 19)

Le « Mystère de l'Évangile » n'est pas que Jésus est le *Logos* incarné, car cela n'est point un mystère, et l'Église prétend que toutes les prophéties annoncent ce fait avec la plus grande clarté ; c'est, en réalité, que Jésus avait en lui le *Manas supérieur*, le Christ rédempteur, et qu'il était le symbole de ce Principe.

La *Révélation*, livre ésotérique par excellence, complète cet enseignement et l'éclaire tout en confirmant la Réincarnation :

Révélation III. 12. Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu et il n'en sortira jamais......

Il est dit ailleurs que celui qui a vaincu est celui « à qui je donnerai l'étoile du matin ». (*Révélation* II. 28). C'est-à-dire : celui qui aura vaincu l'homme animal (*Kâma-Mamas*) sera uni par la Communion

(1) Les italiques sont de nous.
(2) Les italiques sont de nous.

mystique au brillant Lucifer, symbolisé dans la Révélation par la planète Venus, « l'étoile du matin. » Et Lucifer n'est point le Démon, comme l'enseigne à tort l'Église, c'est Jésus lui-même, le Rédempteur :

Révélation XXII. 16. Moi, Jésus, je suis l'étoile brillante du matin.

Un autre verset caractérise nettement la nature de la victoire et son prix :

Révélation II. 17. A celui qui vainera je donnerai de la *manne cachée* et je lui donnerai une *pierre blanche*, sur laquelle sera écrit un *mot* que personne ne connait, si ce n'est celui qui le reçoit.

La Manne cachée, c'est l'Ambroisie des Grecs, le Kyléon des mystères d'Eleusis, le Soma des Indous, l'Eucharistie des Chrétiens, le breuvage sacré, donné aux disciples au moment de l'Initiation.

Il avait pour symbole la Lune et donnait la sagesse cachée, la clairvoyance divine, l'Inspiration transcendante.

La Pierre blanche n'est autre que l'*alba petra*, la carmélienne blanche, la Chalcédoine ou pierre de l'Initiation ; on la donnait au candidat qui avait subi avec succès toutes les épreuves préliminaires. (H. P. B.) Le Mot écrit sur la pierre, c'est le *Mot Sacré*, le « Mot perdu » que Swedenborg nous dit de chercher parmi les hiérophantes de la Tartarie et du Thibet, — ceux que les théosophes appellent les Maîtres, — et qui n'est pleinement révélé qu'aux Initiés.

« Celui qui vaincra » est donc le disciple prêt à être initié ; c'est de lui qu'on fera « une colonne dans le temple de Dieu. » La Colonne signifie *Buddhi-Manas*, en Esotérisme : l'homme divinisé, libéré, racheté, qui ne passera plus par la roue des Renaissances et ne sortira jamais plus du Ciel-*Nirvana*, comme le dit la *Révélation* (III. 12.) Il est certain qu'en paraphrasant les versets des deux Testaments à la lumière de l'Esotérisme théosophique, la lettre morte, absurde souvent, repoussante et immorale (dans la Bible), parfois, serait éclairée d'un jour inattendu et donnerait raison à ces paroles du grand rabbi Maimonides :

« Chaque fois que dans nos livres vous trouverez une fable qui vous paraitra impossible, une histoire répugnante pour la raison et le bon sens, soyez sûrs alors que cette fable contient une profonde allégorie couvrant une vérité profondément mystérieuse ; plus absurde est la lettre, plus profonde est la sagesse de l'Esprit. »

A son tour, le plus érudit des Pères de l'Église, Origène, ajoute :

« Les Ecritures n'ont aucune valeur pour ceux qui n'en comprennent que la lettre, et la source de bien des maux se trouve dans l'appréciation de leur partie charnelle et extérieure ; ceux qui font ainsi n'obtiendront pas le royaume du Ciel ; cherchons donc l'Esprit et les fruits nourrissants du Verbe, lesquels sont cachés et mystérieux. »

Saint Jérôme, dans son épître à Paulin, continue dans le même sens :

« Ecoutez, mon frère, et sachez quel chemin vous devez suivre

dans l'étude de la sainte Écriture. Tout ce que vous lisez dans les livres divins est lumineux et brillant (?) extérieurement, mais bien plus savoureux en est le cœur. Celui qui veut manger le noyau doit briser la coquille. »

C'est pour avoir perdu l'Esprit de leurs Écritures que les Chrétiens n'ont présenté, au monde, — depuis leur séparation d'avec les Gnostiques, — que le cadavre de la Religion Universelle.

Dr Pascal

(*A suivre*)

LE PREMIER PAS

Les idées qui suivent sont suggérées à l'étudiant, dans le but de l'aider à adapter son organisme au service des « principes supérieurs, » de manière qu'il puisse devenir un instrument aussi bon que possible.

Il doit être compris ici que les lois générales de la vie physique sont reconnues, c'est-à dire, qu'une nourriture suffisante et un exercice journalier sont accordés au corps, etc. On se propose simplement d'indiquer un arrangement pour ces nécessités, lequel aiderait les « principes supérieurs » en nous, sans gêner les inférieurs.

Commençons par le matin et continuons jusqu'au matin suivant.

Levez-vous de bonne heure, disons à 7 heures ou avant, selon les exigences de vos occupations. Vous avez amplement de temps devant vous, de sorte que l'intellect n'a pas besoin d'être occupé des devoirs de la journée qui va suivre.

Si vous êtes d'un tempérament sanguin, une douche suivie d'une vigoureuse friction sera très salutaire. Si, pour une cause ou pour une autre, vous ne pouvez adopter ce régime, alors remplacez-le en vous frictionnant tout le corps avec une serviette mouillée, mais, quel que soit le moyen employé, stimulez-vous, réveillez-vous complètement.

Vous êtes maintenant dans les meilleures conditions possibles de lucidité ; l'esprit est délivré des détails du jour précédent et vous devez vous efforcer de ne pas penser à ceux de la journée présente. Les « principes supérieurs » viennent de reprendre possession du corps, et il leur est plus facile, qu'à tout autre moment, d'impres-

sionner le cerveau physique. — Il est reconnu, d'après l'autorité de beaucoup d'écrivains anciens et modernes, (entre autres la regrettée Anna Hingsford) que les rêves du matin sont les plus clairs et les plus lucides.

Il n'entre pas dans notre intention de diriger l'étudiant pendant l'heure qu'il devrait alors employer dans le silence et la concentration de la pensée : cela, il doit le trouver lui-même ; mais qu'il persévère, les commencements seuls sont difficiles. Après cette heure de méditation, il se sentira probablement réconforté, peut-être même aura-t-il évolué quelque chose de sa conscience intérieure ou du moins aura-t-il fortifié son contrôle sur les principes inférieurs, pour la journée qui va suivre, si le temps a été sagement employé,

Q'il dejeune maintenant ; son palais et son estomac seront reposés et prêts à recevoir la nourriture.

Déjeunera-t-il seulement de pain et de lait chaud, ou déchirera-t-il, à belles dents, quelque morceau de viande saignante ?

C'est encore une question que nous laissons à la décision de l'intéressé ; mais, quelle que soit la nature du déjeuner, qu'il soit sain, sans excès.

On verra plus tard la raison de cette prescription.

Le meilleur moment pour travailler, soit que l'on lise, qu'on écrive ou que l'on s'occupe d'un travail manuel, est la matinée ; puis arrive l'heure du dîner, entre une heure ou deux. Que ce repas soit substantiel ; qu'il soit suivi d'un exercice, soit mental, soit musculaire, avant de reprendre les occupations inachevées. Cependant, la plupart d'entre nous sont dans l'impossibilité de s'accorder ce loisir.

Et maintenant, vers 6 ou 7 heures, le moment est venu pour satisfaire au dernier besoin de nourriture, pendant les 24 heures. Que ce repas consiste d'un verre de lait, d'une tasse de chocolat, ou bien encore d'une assiettée de soupe, peu importe, pourvu que ce qui est absorbé soit léger, facilement digéré et pris en petite quantité, car ample nourriture a été prise pour les besoins de l'organisme, si le déjeuner et le dîner ont été faits selon les conseils donnés.

Quand nous allons nous reposer, entre dix et onze heures, après une soirée employée à l'étude, en causerie, etc., nous sommes légers et libres. Que la dernière demi-heure, plus, si c'est possible, soit employée en silencieuse rêverie, que les actions du jour soient examinées et critiquées ; quant à la manière de le faire, chacun est libre d'adopter la méthode qui lui semble la plus facile.

Le corps est maintenant oublié et est aussi libre que possible du travail de digestion, assimilation, etc. On dit que les « principes supérieurs » de l'homme se séparent du corps, pendant un profond sommeil, et sont libres d'errer dans leur propre sphère. Que ce soit ainsi ou non, nous savons que la conscience n'est plus sur le plan physique, durant un sommeil profond et non interrompu ; ceux donc qui voudraient expérimenter cet état intérieur, devraient, avant toute chose, *étudier le parfait repos du corps.*

Quand les procédés de digestion et d'assimilation se font péniblement, les « principes supérieurs » sont enchaînés au corps, pendant les heures où ils devraient être libres, ou, en d'autres termes, quand la conscience intérieure (pour nous *l'inconscience*) devrait être libre de se mouvoir dans son propre royaume.

Comparez le sommeil de l'homme qui a vécu d'après la manière indiquée avec celui de l'homme qui a fait un copieux souper, le soufle presque silencieux du premier avec le bruyant ronflement du dernier, et concluez.

Donc repos pour les « principes inférieurs et liberté pour les supérieurs. » Espérons que les derniers pourront impressionner, et, en dernier lieu, tout à fait contrôler ceux qui veulent essayer de vivre la Vie Théosophique.

La question du corps est la plus inférieure de celles qui doivent être étudiées et expérimentées par ceux qui montent. Peut-être la question la plus importante de toutes est celle qui, quand on y répond, nous dit, que toute question proposée au sujet du corps est futile, et qui nous enseigne, que le sujet discuté dans cet article ne peut avoir de valeur qu'autant que le corps est regardé comme l'instrument transitoire de l'« Eternelle Personne ».

L. Kolly

(*Traduit du Lucifer.*)

RÉMINISCENCES

DE H. P. BLAVATSKY ET DE LA « DOCTRINE SECRÈTE »

(*Suite*)

CHAPITRE X

Nous fûmes un jour agréablement surprises par la visite de Mme Kingsford et de M. Maitlaud. Ils se dirigeaient sur Paris et s'étaient arrêtés quelques jours à Ostende, dans un hôtel en face de notre demeure. Comme Mme Kingsford se plaignait beaucoup du manque de confort de l'hôtel et qu'elle paraissait dans un état de santé très-précaire, H. P. Blavatsky et moi nous leurs proposâmes de vouloir bien devenir nos hôtes. Je donnai ma chambre à Mme Kingsford, et ils passèrent une quinzaine avec nous. Les deux dames étaient à leur travail habituel pendant le jour, mais le soir



il y avait de délicieuses conversations et il était très intéressant pour moi de voir diverses questions de la *Doctrine Secrète* discutées aux points de vue Oriental et Occidental de l'occultisme.

Ces deux femmes, si bien douées et si puissamment intelligentes, s'engageaient dans des discussions animées; elles partaient, en apparence, de deux pôles opposés, puis les fils de la conversation semblaient se rapprocher graduellement et finissaient par se joindre dans l'unité. De nouveaux sujets se présentaient alors et étaient traités tout aussi magistralement. Mais ces soirées charmantes eurent une fin, car Mme Kingsford devint très malade, et fut incapable de quitter sa chambre. M. Maitlaud pensa qu'il serait bon de la conduire dans un climat plus doux, et, un beau matin, ils partirent pour Paris, nous laissant seules, une fois de plus.

Il nous vint alors de Londres de fréquentes lettres et nous apprîmes avec plaisir qu'un peu de mouvement commençait à s'y montrer. Il s'était formé un groupe d'étude Londonien, dont la plupart des membres paraissaient zélés et écrivaient sans cesse pour être renseignés et guidés ; en vérité, les choses semblaient prendre une meilleure tournure de ce côté, et H. P. B. était heureuse de penser qu'il régnait à cet endroit une certaine activité.

A mon grand désespoir, je m'aperçus qu'elle devenait assoupie et lourde au milieu de la journée et qu'elle était souvent incapable de tout travail pendant des heures. Ces symptômes augmentèrent rapidement, et, comme le médecin qui la suivait annonça une affection rénale, je fus très inquiète et j'envoyai à Mme Gebhard un télégramme pour lui faire part de mes craintes et pour la prier de venir à mon aide. Je sentais la responsabilité trop grande pour la supporter moi seule. J'avais essayé aussi de trouver une garde pour la nuit, mais je ne pus me procurer qu'une sœur de charité, et je découvris bientôt qu'elle était plus ennuyeuse qu'utile, car chaque fois que je tournais le dos, elle présentait son crucifix à H. P. B., la suppliant d'entrer dans le giron de la seule véritable église, avant qu'il ne fût trop tard. Cela rendait H. P. B. presque folle. Je la renvoyai donc, et, comme je n'en trouvai pas d'autre, je pris un cuisinier pour que Louise pût donner plus de temps à H. P. B. ; mais, comme depuis quelques semaines elle avait reçu de la Suisse sa fillette en bas-âge, son secours ne fut pas sérieux, car cette enfant occupait toutes ses pensées. Aussi, c'est avec reconnaissance que je reçus la cordiale réponse faite à mon télégramme et la nouvelle agréable que dans quelques heures je verrais Madame Gébhard.

Lorsqu'elle arriva, je sentis comme un grand fardeau ôté de mes épaules. Mais H. P. B. allait plus mal, le docteur belge qui était la bonté même, essayait d'un remède après l'autre sans résultat ; je commençai à m'alarmer sérieusement et à me demander avec anxiété ce que je devais faire. H. P. B. se trouvait dans une espèce d'état léthargique, paraissait inconsciente durant des heures entières et ne



pouvait être réveillée ni intéressée par rien. J'eus enfin une inspiration lumineuse. Je savais que dans le groupe de Londres se trouvait un certain docteur Ashton Ellis ; je lui télégraphiai, détaillant l'état de H. P. B., et le priai de venir sans retard.

Cette nuit-là je restai constamment auprès du lit de H. P. B., prêtant l'oreille à chaque bruit et surveillant avec impatience les heures qui s'écoulaient, lorsqu'enfin, à 3 heures du matin, un joyeux son de sonnette se fit entendre. Je volai à la porte, je l'ouvris, et le docteur entra. Je lui exposai rapidement tous les symptômes qu'elle présentait, et lui indiquai les médicaments qui avaient été donnés. Il s'avança vers elle et lui fit boire un remède qu'il avait apporté avec lui. Puis, après m'avoir donné ses indications, il se retira dans sa chambre pour se reposer quelques heures. Je prévins Mme Gébhard de l'arrivée du docteur et je retournai ensuite à mon poste.

Le lendemain, les deux médecins se consultèrent. Le belge dit qu'il n'avait jamais vu personne, avec des reins aussi malades, vivre aussi longtemps que H. P. B., et, qu'à son avis, rien ne pouvait la sauver. Il n'avait aucun espoir de guérison. M. Ellis répondit qu'il était en effet extrêmement rare de voir quelqu'un résister aussi longtemps dans un pareil état. Il nous apprit plus tard qu'avant de venir à Ostende, il avait consulté un spécialiste qui était du même avis et qui lui avait conseillé d'ajouter le massage à la prescription déjà faite pour essayer de stimuler les organes paralysés.

Madame Gébhard suggéra l'idée que H. P. B. devait faire son testament, parce qu'elle était à toute extrémité, et qu'en mourant sans testament, dans un pays étranger, sans proche parent auprès d'elle, on ne viendrait pas à bout des complications et des ennuis amenés par sa succession. Elle ajouta qu'elle en avait déjà parlé à H. P. B. qui lui avait dit qu'elle voulait signer un testament, m'instituer légataire universel et me donner des instructions particulières sur la façon dont je devrais disposer de ses biens. Peu après, H. P. B. me fit connaître exactement ce que je devais faire de son héritage, lequel était bien petit, quelques vêtements, quelques livres, quelques joyaux, et un peu d'argent. On pensa pourtant que, malgré tout, il serait utile de faire un testament, et il fut décidé que le notaire, les deux médecins et le consul d'Amérique seraient présents.

La nuit se passa tranquillement ; le jour suivant M. Ellis massa la malade jusqu'à ce qu'il fût épuisé ; mais le mieux ne venait pas, et je découvris avec horreur cette faible odeur particulière qui parfois précède la décomposition. Je n'osais guère espérer qu'elle passerait la nuit. Pendant que j'étais assise auprès d'elle, ses yeux s'ouvrirent, et elle m'annonça combien elle était heureuse de mourir, car elle pensait bien que le Maître allait enfin lui donner la liberté. Elle était pourtant très anxieuse au sujet de la *Doctrine Secrète*. Je promis d'avoir grand soin de ses manuscrits et de les remettre tous au Col. Olcott, avec des ordres pour leur impression. Elle [illegible] es-



péré pouvoir donner plus que cela au monde, mais le Maître était meilleur juge qu'elle. Elle me parla ainsi à plusieurs intervalles et me dit bien des choses. Elle tomba enfin dans un état comateux, et je me demandais comment cela finirait.

Il me semblait impossible qu'elle pût mourir en laissant son œuvre inachevée ; et, de plus, je me demandais ce que deviendrait la Société Théosophique ? Comment pouvait-il se faire que le Maître qui était à la tête de la Société la laissât s'effondrer! En vérité, c'était peut-être le résultat du Karma des membres qui, par leur perfidie et leur pusillanimité, avaient amené la Société Théosophique au point de n'avoir plus aucune vitalité ; de sorte qu'elle devait mourir pour renaître plus tard au cours du siècle prochain. Pourtant, pensais-je, le Maître avait dit à H. P. B. qu'elle devait former un groupe d'étudiants autour d'elle pour les instruire. Comment pourrait-elle le faire en mourant ? J'ouvris alors les yeux, et, jetant un regard sur elle, je me demandai comment il pouvait être permis que Celle qui s'était faite esclave, qui avait souffert et lutté si courageusement, mourût avant la fin de son œuvre ?

A quoi serviraient son sacrifice et son agonie, si son œuvre restait inachevée ? Chaque jour avait été le témoin des tortures de son esprit et de son corps : de son esprit qui avait subi la fausseté et la trahison de ceux qui s'étaient appelés ses amis, tout en la calomniant par derrière et lui jetant des pierres, s'imaginant dans leur ignorance qu'elle ne connaîtrait jamais la main qui les avait lancées ; de son corps, parce qu'elle était obligée de demeurer dans une forme qui se serait désintégrée, deux ans auparavant, à Adyar, si elle n'avait été soutenue par des moyens occultes, lorsqu'elle décida de vivre et de travailler pour ceux qui devaient entrer dans la Société Théosophique. Parmi ceux qui l'avaient connue, nul ne l'avait comprise. Et moi-même, qui avais demeuré seule avec elle, pendant tant de mois, je la trouvais une énigme, avec ses pouvoirs étranges, son savoir merveilleux, son extraordinaire connaissance de la nature humaine, et son existence mystérieuse, vécue dans des régions inconnues aux mortels ordinaires, ce qui lui permettait d'être au loin, causant avec d'autres, dans son âme, tandis que son corps était près de moi. Bien des fois je l'ai observée pendant qu'elle était dans cet état, et j'ai reconnu qu'il n'y avait devant moi que l'enveloppe de son corps.

Telles étaient les pensées qui traversaient mon âme pendant les heures lentes de cette nuit douloureuse, alors que je surveillais son affaiblissement sans cesse croissant ! Une vague de désespoir m'assaillit, lorsque je sentis combien sincèrement j'aimais cette noble femme, et quand je constatai combien la vie serait vide sans elle. N'avoir désormais plus son affection et sa confiance serait une dure épreuve. Mon âme tout entière se révolta à la pensée que j'allais la perdre. . . . .
. . . .

Je poussai un cri de douleur et je perdis connaissance.

Lorsque j'ouvris mes yeux, la clarté de l'aurore pénétrait dans l'appartement ; je songeai avec terreur que j'avais dormi et que peut-être H. P. B. était morte pendant mon sommeil, morte pendant que je faillissais à ma veille. Je me retournai vers le lit avec horreur ; je vis H. P. B. qui me regardait paisiblement avec ses yeux gris limpides, et qui me dit : « Venez ici, Comtesse. » Je me précipitai vers elle. « Que s'est-il passé, H. P. B ? — Vous paraissez toute changée, depuis cette nuit. » Elle me répondit : « Oui, le Maître est venu ; il m'a donné à choisir : — la mort et la liberté, ou la vie pour finir la *Doctrine Secrète*. Il m'a dit combien grandes seraient mes souffrances et quel temps terrible j'aurais à passer en Angleterre ; — car c'est là que je dois aller ; mais lorsque j'ai pensé à ces étudiants à qui il me sera permis d'enseigner quelque chose, et à la Société Théosophique en général, à laquelle j'ai déjà donné tout le sang qui remplit mon cœur, j'ai accepté le sacrifice, et maintenant, pour le compléter, donnez-moi un peu de café et quelque chose à manger ; donnez-moi aussi mon pot à tabac. »

Je volai à sa commission et courus annoncer la bonne nouvelle à Mme Gébhard. Je la trouvai à peine habillée, prête à me relever de ma veille ; après plusieurs exclamations joyeuses, elle me pressa de me mettre au lit, me disant qu'elle allait elle-même garder H. P. B. J'étais si excitée que je pensais ne pouvoir jamais plus dormir de ma vie, mais, à peine ma tête fut-elle sur l'oreiller, que je tombai dans un sommeil profond, dont je ne sortis que bien avant dans la journée.

Lorsque je revins tout était en joie. H. P. B. était levée et habillée, parlant gaiement à tous. M. Ellis l'avait massée de nouveau, lui avait donné son remède, et tout le monde attendait l'arrivée de ceux qui devaient venir pour le testament.

C. WACHTMEISTER.

(*A suivre*)

LA SCIENCE DU SOUFFLE (1)

(*Suite*).

---

96. Pendant le cours de la lune le poison est détruit ; durant celui du soleil on obtient pouvoir sur tout le monde. Pendant le

(1) Voir *Le Lotus Bleu* des 27 mai et 27 juillet 1894.



Sushumna on obtient le salut. L'Unique Pouvoir se manifeste sous trois modes : Soleil, Lune et Sushumna.

97. Il peut arriver que lorsqu'il faut faire quelque chose l'haleine coule dans le nadi qui ne convient pas, ou encore que, lorsque le nadi convenable est en activité, l'occasion de faire la chose n'est pas présente. Comment doit alors s'y prendre l'homme pratique ?

98. Des actes favorables ou défavorables sont jour et nuit exécutés. Quand il en est besoin il faut mettre en action le nadi utile.

99. Dans les actes pour lesquels on veut une longue durée, dans la toilette, dans le départ pour un long voyage, en entrant dans un ordre de vie ou dans un palais, en amassant des richesses ;

100. En forant des puits, en creusant des étangs, des réservoirs, en élevant des idoles, des colonnes, en achetant des ustensiles de ménage, pour le mariage, pour préparer des habits, des joyaux, des ornements ;

101. Pour préparer des médecines rafraîchissantes, pour visiter son seigneur, dans le commerce, dans la récolte des grains ;

102. Pour entrer dans une nouvelle maison, pour prendre un nouvel emploi, dans la culture, dans les semailles, pour pacifier, pour sortir *la Lune est favorable*.

103. Dans les actes tels que commencer à lire, pour visiter ses parents, pour pratiquer la vertu, pour entendre les enseignements d'un maître spirituel, pour réciter un *mantra* ;

104. Pour lire les préceptes de la science du temps, pour amener des quadrupèdes chez soi, pour le traitement des maladies, pour visiter ses maîtres ;

105. Pour monter des chevaux ou des éléphants, pour faire du bien aux autres, pour faire des dépôts d'argent ;

106. Pour chanter, pour jouer sur des instruments, penser à la science musicale, pour entrer dans une ville ou un village, pour un couronnement ;

107. Dans la maladie, le chagrin, l'abattement, la fièvre, l'évanouissement, pour établir des relations avec quelqu'un, avec ses maîtres, pour amasser du grain, du combustible, etc.

108. Pour la toilette des femmes, quand la pluie vient, pour vénérer son professeur, pour préparer des drogues, ô belle, *la Lune est favorable*.

109. La pratique de Yoga est favorable aussi dans Ida. Mais, en Ida même, il ne faut pas se servir des moments où coulent Akasa et Taijas.

110. Pendant le jour ou pendant la nuit, tous les actes indiqués réussissent, pour tout ce qui est favorable, le cours de la Lune est bon.

111. Pour tous les actes devant être exécutés rapidement ou avec beaucoup de peine, pour étudier et enseigner les sciences difficiles, pour entrer dans un navire ;

112. Dans toutes les mauvaises actions, pour boire, pour réciter

les mantras d'un dieu comme Bhairava, pour empoisonner ses ennemis ;

113. Dans l'étude des Shastras, pour marcher, chasser, vendre des animaux, pour accumuler avec peine des briques, du bois, de la pierre, des joyaux ;

114. Dans la pratique de la musique, dans les Yantras et Tantras, pour escalader un endroit élevé ou une montagne, pour jouer, pour voler, pour dompter un éléphant ou un cheval ;

115. En montant un nouvel âne, chameau, buffle, éléphant ou cheval, pour traverser une rivière, dans la médecine, pour écrire ;

116. Dans les sports athlétiques, pour jeter la confusion, pour obtenir du pouvoir sur les Yakshinis, les Yakchas, les [illegible]etalas, les Bhutas ;

117. Pour faire naître l'amour, dans les actes d'hostilité, pour attirer quelqu'un par charme, pour faire la charité, p[illegible] acheter et pour vendre ;

118. Dans le maniement des armes, dans les batailles, pour aller à la recherche du roi, pour manger, pour se baigner, d[illegible] les négociations commerciales, dans les actions téméraires, *le Soleil est favorable.*

119. Après le repas, le Soleil est favorable. Le sage dev[illegible] dormir dura[illegible] l'haleine solaire.

120 Tous les actes qui doiv[illegible] être faits rapidem[illegible] doivent pas produire d'effets de longu[illegible] du[illegible], réussissent p[illegible] le Soleil Il n'en faut pas douter.

121. Quand l'haleine est un moment solaire, l[illegible]at après lunaire, *c'est le Sushumna.* Cet état est le destructeur [illegible] actes.

122. Quand le Prana coule dans ce nadi, le feu [illegible] brûle. On appelle cet état *Vishuvat,* le destructeur de to[illegible]tions.

123. Quand les deux [illegible] coulent ensemble il [illegible]nger.

124. Quand l'haleine varie [illegible] côté d'un mom[illegible], l'effet produit est le contraire de ce [illegible] désire, ô [illegible]

125. Les sages appellent encore Vishuvat l'[illegible]quel les deux nadis coulent ensem[illegible] il faut alor[illegible] de toute action, parce qu'elle serait s[illegible]

1[illegible]6. Dans la vie, dans [illegible], dans les [illegible] la richesse [illegible] partout, c'e[illegible]ps-ici alor[illegible]

[illegible]; rien a[illegible]ent le su[illegible]

[illegible]et que P[illegible]

[illegible]sonner [illegible]ser des se[illegible]



130. Au changement du nadi ou au changement de tatwa, il ne faut faire aucun acte favorable, comme la charité, etc.

131. Par devant, à gauche et au-dessus, est la Lune. Par derrière, à droite et en bas, se trouve le Soleil. C'est par là que le sage peut reconnaître le plein du vide.

132. Le messager qui est au-dessus, par devant ou à gauche, est dans le chemin de la Lune ; celui qui est au-dessous, derrière ou à droite, est dans le chemin du Soleil.

133. La conjonction qui n'a pas de commencement est Unique, elle est sans nourriture et sans confusion ; ce par quoi les choses disparaissent dans la matière subtile est appelé *Sandhya Sandhi*.

134. Il y en a qui disent qu'il n'y a pas de Sandhya Sandhi séparé, mais que c'est le Vishuvat.

135. Il n'y a pas de *Vedoveda* séparé, cela n'existe pas. On appelle Vedoveda la conjonction par laquelle on connait le plus haut *Atma*.

Traduit du Sanscrit

RAMA PRASAD.

(*A suivre*)

VARIÉTÉS OCCULTES

LES TROUVEURS DE SOURCES

Un comte polonais est célèbre pour ce talent, dans certaines contrées d'Allemagne. D'après lui, sa faculté vient d'une particularité de son tempérament.

Son corps se charge d'électricité à tel point qu'il ressemble à une bouteille de Leyde chargée. Quand il cherche des sources, l'électricité acquiert en lui une telle tension que son contact est dangereux : un jour, un chien s'étant jeté dans ses jambes tomba foudroyé sur le sol.

Pour trouver les sources, au lieu de la baguette de coudrier traditionnelle, il se sert d'une chaine, au bout de laquelle est suspendue une boule métallique.

Quand il approche d'une source, il sent une impression particulière dans le corps, une certaine lourdeur des membres. S'il se trouve droit au-dessus d'un cours d'eau souterrain et qu'avec le bras il écarte la chaine à droite ou à gauche, la boule métallique va dans la direction de l'eau et empêche la chaine de prendre une direction verticale.

Un autre découvreur de sources, dans le Tennessee, aux États-Unis, nommé King, découvre des sources au moyen d'une baguette de noyer.

Il indique la profondeur à laquelle l'eau se trouve par le nombre de tours que fait sa baguette.

LES FANTOMES SANS TÊTES

Voici ce que raconte une paysanne :

« J'avais 28 ans, et revenais à pied d'un voyage fait pour affaires de famille chez mon frère qui demeurait à Zillerthal. Je demeurais avec mon mari et mes enfants, dans une petite maison, sur le Jochberg, et pour y arriver il me fallait traverser un bois qui couvre une partie de cette montagne. Je m'étais attardée, mais comme c'était en été et qu'il faisait beau, je ne craignais pas de marcher la nuit. Quand j'entrai dans le bois de Jochberg, je pensai seulement que c'était dommage qu'il n'y eût pas de lune, parce que dans la forêt l'obscurité était profonde ; mais je n'avais pas peur et ne songeais qu'à mon arrivée à la maison. La nuit étant très claire, j'arrivai à une clairière où la lueur des étoiles éclairait suffisamment le chemin pour me permettre de voir à quelque distance deux femmes qui venaient à ma rencontre ; je distinguais nettemement leurs tabliers de couleur claire et les manches de leur chemise, ce qui est le genre de costume du pays. — Ah ! pensai-je, voilà des voyageuses comme moi, sans ça elles ne seraient pas si tard par les chemins.

Il était minuit et demi.

Au bout d'une minute, nous nous croisions, les deux femmes passant si près de moi qu'elles m'auraient touchée, si elles avaient été de chair et d'os comme moi. A ce moment je leur dis : Bonne nuit ! en levant les yeux sur leur visage. Je fus saisie d'épouvante. Les deux femmes, que j'aurais pu toucher, étaient sans tête, ce que l'éloignement et l'obscurité m'avaient jusqu'alors empêché d'apercevoir. Mon salut ne reçut pas de réponse et je pressai le pas, sans me retourner pour voir ce qui se passait derrière moi.

LES SAUVEURS CRUCIFIÉS

La plupart des chrétiens sont loin de s'imaginer que le nombre des Sauveurs crucifiés est considérable dans le monde et qu'il n'est pas une religion ayant eu cours sur la terre qui n'en ait un à sa racine. En voici quelques-uns :

En Egypte, Thulis (1700 avant J.-Ch.) ; dans l'Inde, Krishna (1200) ; dans la Chaldée, Crite (1200) ; en Syrie, Thammuz (1100) ; en Phrygie, Atys (1170) ; dans la Grande-Bretagne, Hésus (834) ; à Orissa, Bali (725) ; au Thibet, Indra (725) ; en Perse, Mitra (600) ; en Grèce, Alceste (600) ; au Népaul, Lao (622) ; au Mexique, Que-



xalcote (587) ; à Rome, Quirinus (506). Voilà les principaux, mais il en est bien d'autres d'ordres secondaire :

Gentaut, de Mexico ; Feta, des Mendaïtes ; Thor, des Gaulois : Mikado, des Shintoïstes ; Zoar, des bonzes ; Adad, d'Assyrie ; Devatat, de Siam ; Alcides, de Thèbes ; Taut, de la Phénicie ; Odin, des Scandinaves : Bali, des Afghans ; Salvahana, des Bermudes ; Xalmoxis, de la Trace, etc., etc.

Leur histoire est parfois étrangement semblable. Celle du Christ chrétien paraît la copie exacte de celle du Krishna indou. En effet, Krishna, comme Jésus, est une incarnation divine ; sa naissance fut prédite : il eut pour mère une vierge, Maia. Il naquit le 25 décembre, fut adoré par des bergers et par des sages guidés par une étoile. Un ange lui dit de fuir, parce que le tyran avait ordonné le massacre de tous les jeunes enfants, et ses parents l'emmènent à Mathura. Il eut un précurseur, Bali-Rama. Dès ses jeunes années il donna des preuves d'une sagesse extraordinaire ; ses parents le cherchèrent après l'avoir perdu ; il avait des frères ; il se retira dans le désert pour y jeûner ; il prêcha sur la montagne un remarquable sermon ; le premier de ses nombreux miracles fut la guérison d'un lépreux ; il ressuscita des morts, chassa le démon du corps des possédés, eut des apôtres, donna un dernier souper (*la Cène*) avant sa mort, fut crucifié entre deux larrons, descendit aux enfers, ressuscita le troisième jour, se montra à quelques personnes, fut appelé le Sauveur, le Rédempteur, etc..

Les autres sauveurs crucifiés ont moins de points communs entre eux que Krishna et Jésus ; presque tous pourtant ont pour mère une vierge, proviennent d'une conception immaculée, écrasent la tête d'un serpent ; sont annoncés par une nouvelle étoile, naissent le 25 décembre, — qui était autrefois le commencement de l'année ; — ont des rois hostiles qui, comme Hérode, veulent les massacrer, etc.

Et, chose extraordinaire, l'histoire n'a confirmé l'existence réelle d'aucun d'eux, pas même celle de Krishna et de Jésus, sur lesquels nous possédons cependant beaucoup de renseignements. Cela donne raison aux philosophes et aux prêtres des temples antiques, qui ne voyaient dans la vie des Sauveurs du monde qu'une légende allégorisant le pélerinage de l'Ame et l'Initiation.

L'âme (*Christ*) naît dans une étable (*le corps*), au milieu d'animaux (*les passions*). Elle passe par toutes les tribulations et misères de la vie (*Calvaire*) et quitte enfin le corps pour remonter au ciel.

L'Initiation donne à l'homme régénéré la clef du mystère de la vie et de la mort, le mot de l'énigme de l'Etre. On appelait autrefois les Initiés des « Innocents, » — allusion à leur pureté ; on disait d'eux qu'ils étaient des nouveaux-nés (*nés de nouveau*), et c'est de cette seconde naissance que saint Jean parle si clairement dans le chapitre III de son Evangile.

Tout Initié subissait les *épreuves* ; ces dernières symbolisaient les

phases secrètes du développement intérieur du disciple : chambre de torture, jugement, flagellation, couronnement d'épines, et finalement crucifiement. En Egypte, au moment de la dernière et suprême initiation, le candidat était étendu sur un *Tau* — croix ancée — et plongé dans le sommeil mystique (*mis à mort*) ; puis on le plaçait dans le sarcophage sacré, où il restait deux jours et deux nuits, durant lesquels il prenait connaissance des royaumes divers de l'univers invisible (*descente aux enfers*). Le matin du troisième jour, on le plaçait en plein air, le visage tourné vers l'Orient, et les rayons du soleil levant le faisaient sortir de sa transe (*résurrection*). Il avait alors opéré sa deuxième naissance et devenait un Hiérophante.

Le sarcophage, trouvé dans la « Chambre du roi » de la Grande Pyramide, servait à ce crucifiement symbolique des initiés, et c'est en lui que, pendant la léthargie magique, ils subissaient l'épreuve finale.

C'est ainsi que l'ésotérisme de tous les sanctuaires initiatiques lève le voile qui couvre la symbologie antique et en fait jaillir la lumière, tandis que le matérialisme scientifique, l'insuffisance philosophique et l'ignorance ecclésiastique, la laissent sous le boisseau.

LA DIVINATION DANS L'INDE.

Le spiritisme européen est, quoi qu'on en pense, loin d'atteindre à la prodigieuse perfection de la magie hindoue. Il semble que tout ajoute au développement de ces pratiques occultes dans le fabuleux Orient, dont on connaît les innumérables divinités, avec lesquelles, cela n'offre guère de doute, les populations asiatiques, non encore effleurées par un souffle supérieur, vivent dans un rapprochement, disons mieux, un contact perpétuel. C'est de ces pays que l'on peut dire à juste titre que le ciel est voisin de la terre, tant il y a un échange réciproque de fidélité, d'une part, de dons, de l'autre.

L'Hindou des villages, à qui ses moyens ne permettent pas de s'instruire et qui a entendu dans les veillées d'hiver raconter par ses parents le pouvoir miraculeux dont avait joui son aïeul, se dit, comme dans un éclair de salut : A défaut d'autre science ou d'autr métier, pourquoi ne ferais-je pas comme mon aïeul ? Le voilà tout de suite assidu aux cérémonies nocturnes des temples, et, adorateur de Siva ou de Vishnou, on le voit errant dans les rues, les yeux hagards, le front cendré, à la recherche d'on ne sait quoi. Où va ce jeune homme, furetant dans l'espace? En quête de quel fluide mystérieux court-il monts et vaux ? Suivons-le dans sa pérégrination.

Voici deux tours colossales, surmontant une chaussée de granit qu'enveloppent, comme d'une ceinture d'airain, d'immenses murailles que le canon sorti du plus puissant Etna du monde aurait peine à pénétrer ; tout près, c'est un vaste étang dont l'eau reflète toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Asseyons-nous un moment sur la berge de cet étang et ne perdons pas de vue l'Hindou qui,



Archimède *sui generis*, se jette à l'eau, lève les mains vers le ciel, murmure des formules mystérieuses. Le voilà qui, frais et pur, franchit le marchepied de l'étang et se dirige droit au temple. Avant d'y pénétrer, au seuil de la nef ténébreuse, il casse un coco dont il s'était au préalable muni, et, arrivé au pied d'un petit autel, qui n'est autre chose qu'un bloc de roche difforme et où vacille une lumière pâle, comme qui dirait dans une catacombe, il se prosterne de tout son long, prie longtemps, longtemps dans cette posture, se relève et dépose sur le devant de l'autel le coco à moitié fendu, avec la traditionnelle et l'immanquable grappe de bananes : chapeau bas, Messieurs, l'hindou vient de se transformer, ce n'est plus le vulgaire manant que nous avons suivi, c'est désormais un Etre surnaturel, le demi-dieu du foyer domestique, le magicien du village et de tout le monde, pour tout dire. Ce n'est plus un homme du commun devant attendre son pain de la sueur de son front : il semble que la Divinité, en lui infusant une secrète puissance, l'ait élevé de plusieurs degrés au-dessus de ses compatriotes ignorants, qui, saluant en lui l'oracle de leurs destinées, lui apportent maints présents et de riches offrandes.

Il y a cinquante ans, il avait vu le jour sous un toit de chaume ; aujourd'hui millionnaire, il habite dans une somptueuse maison, recevant à tout instant du jour et de la nuit la visite des princes hindous, des magistrats anglais, des hauts fonctionnaires du gouvernement, qui viennent de bien loin lui offrir leur or pour le dévoilement du grand mystère de demain.

Nous nous bornerons, pour aujourd'hui, à parler du plus puissant magicien de l'Inde méridionale, du grand *Valanguiman*, ainsi appelé du nom même du village où il est né.

Tel est le nom, du moins, sous lequel on parle de lui dans toute cette partie de l'Inde. Il n'est journaux tamouls ou anglais qui ne consacrent une colonne spéciale aux réponses que les fanatiques de l'art vont recueillir de sa bouche.

Il y a deux ans, un Anglais de Madras, désireux d'être fixé sur le pouvoir prodigieux de deviner qu'on attribuait à cet astrologue, est allé le voir au village de Valanguiman, situé non loin de la ville anglaise de Cumbaconam.

A peine fut-il introduit chez ce dernier, qu'il fut vivement frappé d'entendre décliner ses nom et profession.

— N'êtes-vous pas le Directeur des Ecoles Libres de Madras?

— Oui.

— N'est-ce pas que des soucis de famille vous préoccupent ? Vous désirez savoir sans doute si votre femme fera d'heureuses couches.....

. . . .

Le Directeur d'Ecole demeurait stupéfait devant de telles questions, on ne peut plus lumineuses, on ne peut plus précises, qui faisaient, en effet, l'objet de sa visite.

Valanguiman, alors donne à l'Anglais une feuille de papier et le prie d'y transcrire quelque morceau de littérature, dont il puisse, à l'instant, se souvenir. Tandis que l'Anglais griffonne rapidement, l'astrologue, de son côté, écrit en toute hâte... Au bout de quelques instants, le Directeur d'Ecole a fini. et Valanguiman aussi. Ils se communiquent mutuellement ce qu'ils ont écrit, et quelle ne fut pas la surprise du Madrassis de trouver, exactement reproduits sur le papier du magicien, les douzes vers du *Paradis Perdu* de Milton qu'il venait de se remémorer.

Le brahme, chose étrange ! ne sait pas un traître mot d'anglais ! Il n'avait pas plus étudié la poésie de Milton que celle de Shakespeare...

N'est-ce pas là de la vraie divination, comme l'entendaient les Grecs et les Romains de l'antiquité ? Nous n'irons pas la définir, après Cicéron et Chrysippe qui en ont donné des explications pleines de profondeur. A notre avis, la divination hindoue s'explique mieux par la définition de Cicéron, qui la rapporte à une inspiration supérieure à l'art humain, que par celle de Chrysippe, qui la confine dans les limites étroites de l'expérience.

FR. GNANADICOM.

LUCIFER

—

CE QU'IL N'EST PAS

Si le Boudhisme est le culte de l'amour universel, on peut dire que le Catholicisme a donné une excessive prépondérance au dogme de l'Enfer et du Démon. Toutes les religions ont l'Archange et l'Adversaire, le Logos et le Typhon, le Dieu et le Diable ; mais aucune n'avait donné à ce dernier cette suprématie despotique, cette toute puissance, cet épouvantable empire que lui attribue l'église romaine. Certains écrivains, comme Mirville, ont écrit des douzaines de volumes pour prouver son existence, et une honteuse et mensongère publication vient d'essayer de ranimer à grand fracas son image affadie.

Le Zoroastrianisme avait bien le Dieu des tenèbres — *Ahrimane*, — mais il le soumettait au Dieu de lumière — *Ormuz*. Pour les chrétiens, au contraire, Satan aurait sans cesse régné et régnerait encore en maître absolu ; Adam, à peine créé, aurait succombé sous l'astuce du serpent, et l'ancien monde serait resté 4,000 ans (?) piétiné sous ses pieds fourchus. Jésus parait avoir été si impuissant



contre lui que le peuple choisi ne le reconnut point pour le Messie. Depuis, le démon a enfanté des millions d'hérésiarques, des milliers de sectes, de sorte qu'aujourd'hui les catholiques forment à peine la dixième partie de la population du globe, le plus grand nombre d'entre eux sont incrédules, et, pour comble de malheur, ils tiennent de beaucoup le premier rang parmi les peuples criminels; la statistique faite dans l'Inde par le *Tablet* leur attribue un criminel sur 274, tandis que le troupeau le plus important de ce qu'ils appellent l'armée de Satan — les bouddhistes — ne fournit qu'un criminel sur 2,787.

Une pareille leçon d'histoire les force à s'incliner et reconnaître avec terreur cette omnipotence de Satan ; aussi se lamente-t-on chez eux et se demande-t-on si le sacrifice du Calvaire a été une œuvre de Rédemption digne de la divinité de la victime, ou un échec piteux de Dieu en face de l'immense triomphe de son adversaire. Leurs généraux disent que ces signes annoncent la fin du monde et que bientôt retentira la trompette du Jugement. De sorte que l'Univers périrait après 6,000 ans, et les hommes auraient sans cesse souffert, toujours tentés, toujours séduits, toujours vaincus par le plus intelligent, le plus adroit, le plus rusé et le le plus puissant des ennemis — l'invincible Satan; — Dieu confiné dans son impuissance n'aurait pu opposer à Baphomet que les lamentations stériles de quelques prophètes, le sacrifice inutile de son fils, les prédications plus inutiles encore de quelques milliers de prêtres plus ou moins esclaves eux-mêmes du Bouc de Mendès.

Tel est le piédestal qu'on a fait à Lucifer. Les ministres des temples antiques savaient et enseignaient que la Vérité toute nue est trop lumineuse pour les yeux impotents de la masse des humains, ils la voilaient pour les faibles et la dévoilaient aux forts.

Voilée, c'était la « Doctrine de l'œil », dévoilée, c'était la « Doctrine du cœur » ; encore appelées l'exotérisme et l'ésotérisme. L'exotérisme forme l'extérieur de toutes les religions, l'ésotérisme en est le centre de vie, la partie cachée, celle que les Maîtres enseignent secrètement aux disciples éprouvés et purifiés. Plus l'humanité se développe, plus l'ésotérisme diminue, car ces Maîtres ignorés envoient au monde des messagers chargés de dévoiler de nouvelles portions de la *Doctrine Secrète*.

La révélation du cycle actuel s'est effectuée par une âme prodigieuse — H.-P. Blavatsky — et s'est incarnée dans un corps philosophique que l'on peut considérer comme une véritable résurrection de l'Ecole d'Alexandrie, fondée il y a 1700 ans, par Ammonius Saccas, le théosophe. C'est à ces doctrines antiques, ornées de vêtements nouveaux, que nous allons demander l'explication du mystère du démon.



CE QU'IL EST

Dieu est l'Absolu, c'est-à-dire la négation de tout ce que nous connaissons ; car nous sommes des êtres finis et nos connaissances sont relatives. Il est donc infiniment au-dessus de ce que nos petits cerveaux nomment puissance, grandeur, intelligence, bonté, etc.

Il *Est*, réellement, infiniment, absolument.

L'Univers manifesté baigne dans l'immensité divine, comme l'éponge dans les eaux de l'Océan. Émanation de l'être absolu, cet Univers ne peut être appelé mauvais, sans absurdité ou blasphème. Toute la difficulté du problème du Monde réside dans ceci :

L'Univers n'existe que par les « *contraires.* »

Y aurait-il de l'ombre sans lumière, de la force sans résistance, de la chaleur sans froid, de l'amour sans haine, du bien sans mal ? Ce serait aussi impossible que de trouver un courant électrique sans un côté positif et un côté négatif. Sans les « contraires, » le monde fini s'évanouirait dans l'Absolu.

Ces deux « opposés « ont été connus de tous temps par les philosophes et par les prêtres initiés. La Kabale juive les formulait par deux hommes entrelacés ; l'un blanc, la tête en haut ; l'autre noir, la tête en bas : le Jéhovah blanc et le Jéhovah noir. Les Égyptiens les représentaient par une multitude de *binaires* et en particulier par les deux serpents du Caducée de Mercure, enroulés en sens inverse, unis par leurs extrémités, l'un blanc, l'autre noir. Les francs-maçons ont conservé un bon symbole de ce dualisme universel, dans Jakin et Bohas, les deux colonnes du Temple de Salomon, l'une ronde et blanche, l'autre carrée et noire.

C'est de ces deux éternels Antagonistes qu'on a fait l'Ange et le Typhon, le Dieu et le Diable, le Tentateur et le Rédempteur. Ils sont la double émanation *impersonnelle* de l'Absolu et non deux êtres anthropomorphes, nettement séparés du reste du monde, comme l'enseignent des théologiens privés de sens métaphysique. Dieu et Satan sont partout, dans l'Univers visible, comme dans l'Univers invisible, dans les éléments comme dans les règnes de la nature, dans la pierre comme dans l'homme. Si l'homme les manifeste mieux que le rocher, c'est qu'il a commencé beaucoup plus tôt que ce dernier le pèlerinage évolutif et que son développement est infiniment plus avancé.

Le Dieu et le Diable sont aussi bien le chaud et le froid, le pôle positif et le pôle négatif de la pile que l'amour et la haine ou le pardon et la vengeance.

L'homme n'est qu'une Intelligence placée entre ces deux forces universelles : le Dieu l'attire vers lui par la voix de la conscience, le Diable le tente par le mirage des désirs et des passions. Il est donc entre l'Ange et la Bête, entre Dieu et Satan; il y a en lui trois personnes dans un seul être, comme il y a Dieu en trois personnes. Il est libre d'obéir à la Voix de la lumière, comme

à l'appel des ténèbres, et en s'associant à l'une ou à l'autre il devient un Dieu ou un Démon. Il n'y a pas de Dieu ni de Démon *personnels* : il n'y a que deux forces universelles, incarnées dans les êtres. La vipère qui tue est un suppôt du diable, le bœuf qui nous aide à semer est un ouvrier de Dieu ; un Borgia est une violente expression de la Cruauté sanatique ; un Vincent-de-Paule un brillant réceptable de la divine Compassion. Tous les travailleurs pour la diffusion de la divine Vérité, sont des incarnations de la Lumière, tous ceux qui répandent l'ignorance sont des rejetons de l'Arbre du Mal.

L'Univers se manifeste par deux mouvements opposés. Dans le premier — force centifruge ou satanique — l'Unité primordiale devient la Multiplicité ; dans le second, la multitude des êtres retourne a l'unité homogène, sous l'effet de la force centripète ou divine. La première partie du Grand Cycle est donc sous l'influence des énergies de séparation qui, en créant la multiplicité des êtres, amènent la lutte et l'égoïsme, — c'est le cycle d'*Involution* ; dans la deuxième partie, ou cycle d'*Evolution*, domine la force agrégative, qui travaille à l'union, a la solidarité, à la destruction de l'égoïsme, à l'amour et à la paix ; — il est l'œuvre de la force divine.

Satan preside à l'inspiration du monde, Dieu redevient maître durant son expiration et pendant toute l'Eternité, et l'Ineffable Absolu plane immuable au-dessus de la mer tourmentée de l'Univers manifesté.

Pourquoi les contraires, alors ? Pourquoi le Mal ?

Pour l'acquisition de la Connaissance et de la Soi-Conscience.

Mais cette haute question fera l'objet d'une prochaine étude.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Ambhâmsi (Sanscrit). Nom de Sanat-Sujàta, chef des Kumâras ; il signifie les « eaux. » Cette épithète devient plus comprehensible, lorsque l'on se souvient que l'un des types plus récents de Sanat-Sujâta est l'archange Michel, appelé dans le Talmud « le Prince des *Eaux* » et regardé dans l'Eglise catholique romaine comme le patron des golfes et des promontoires. Sanat-Sujàta est le fils im-



maculé de la mère immaculée (Ambâ ou Aditi, chaos et espace) ou les « eaux » de l'espace sans limites (voir *Secret Doctrine*. Vol. I. p. 460).

Amdo (Thibétain). Localité sacrée, lieu de naissance de Tson-Kha-pa, le grand réformateur thibétain, fondateur des Gelukpas, bonnets jaunes) et regardé comme un Avatar d'Amita-bouddha.

Amên. Formé en hébreu des lettres A. M. N = 1, 40, 50, = 91, et par conséquent un similaire de « Jehovah Adonaï » = 10, 5, 6, 5 et 1, 4, 50, 10 = 91, les deux ; c'est l'une des formes du mot hébreu qui signifie « Vérité. » En langage vulgaire Amen veut dire « ainsi soit-il. » (W. W. W.).

Mais dans le langage *ésotérique*, *Amen* signifie « le caché. » Manethon Sebennites dit que ce mot veut dire *ce qui est caché*, et Hécatœus, parmi d'autres, nous apprend que les Egyptiens employaient ce mot pour invoquer le grand Dieu du Mystère, Ammon (ou « Ammas, le dieu caché »), pour le prier de se manifester et de se rendre visible. Bonomi, le fameux hiéroglyphiste, appelle avec raison « Amenoph » les adorateurs de ce dieu, et M. Bonwick cite un écrivain qui dit : « Ammon, le dieu caché, restera caché tant qu'il ne sera pas révélé d'une façon anthropomorphique ; les dieux qui sont trop loin sont inutiles. » Amen est appelé le « Seigneur de la fête de la nouvelle lune. » Jehova-Adonai n'est qu'une forme nouvelle du dieu à tête de bélier Amoun, ou Ammon, lequel était invoqué par les prêtres égyptiens sous le nom d'Amen.

Amenti (Egyptien). Esotériquement et littéralement la demeure du dieu Amen, ou Amoun, ou le « caché, » le dieu secret. Exotériquement le royaume d'Osiris, divisé en quatorze parties, chacune desquelles était spécialisée à l'un des stages du défunt, après la mort. Parmi ces parties se trouvait la chambre du Jugement. C'était la « Terre de l'Ouest, » la « Demeure Secrète, » la terre *obscure*, la « maison sans portes. » Mais c'était aussi *Ker-neter*, la « demeure des dieux, » et la « demeure des ombres, » semblable au « Hades » des Grecs. C'était aussi la « Maison du bon Père » (dans laquelle se trouvent « plusieurs maisons »). Les quatorze divisions comprenaient, parmi d'autres : *Aanroo*, la chambre des Deux Vérités, la Terre du Bonheur ; *Neter-xer*, la « place funéraire (ou de l'inhumation) ; » *Otamer-xer*, les « Champs qui aiment le Silence, » et de plus bien d'autres chambres et demeures mystiques, l'une semblable au Sheol des Hébreux, une autre analogue au Devachan des Occultistes, etc. etc. Parmi les quinze portes de la demeure d'Osiris, il s'en trouvait deux principales : la « porte d'entrée » ou *Rustu*, et la « porte de sortie » (réincarnation) *Ahm*. Mais il n'y avait aucune chambre dans l'Amenti pour représenter l'Enfer chrétien orthodoxe. La plus mauvaise était la chambre de l'éternel Sommeil et de l'Ombre. Comme le dit Lepsius, les défunts y « dorment en formes *incorruptibles*, ils ne s'éveillent point pour voir leurs frères, ils ne reconnaissent ni père ni mère, leurs cœurs n'ont plus



rien qui puisse les attirer vers leurs femmes et leurs enfants. C'est la demeure du dieu *Tout-Mort*..... Chacun tremble en le priant, car il est sourd. Nul ne peut lui adresser des louanges, car il ne regarde pas ceux qui l'adorent. Il ne s'aperçoit pas non plus des offrandes qu'on peut lui apporter. » Ce dieu est le Décret *Karmique* ; la terre du Silence — la demeure de ceux qui meurent dans le scepticisme absolu, de ceux qui meurent par accident, avant le moment prescrit, et finalement des morts qui sont sur le seuil d'*Avitchi*, lequel n'est jamais dans l'*Amenti*, ni dans n'importe quel autre état subjectif, *sauf dans un seul cas*, mais sur notre terre, où la renaissance est obligatoire. Ceux là ne restaient jamais longtemps dans cet état de lourd sommeil, d'oubli et d'obscurité, mais étaient transportés plus ou moins rapidement vers *[illegible]*, la « porte de sortie. »

(*A suivre.*) H. P. Blavatsky.

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

FRANCE

Le mouvement théosophique, à Paris et en France, va décidément en s'accentuant, et les adhésions viennent à nous, chaque jour plus nombreuses.

La sélection sur laquelle nous comptions se fait. On vient où l'on est assuré de trouver un enseignement sans charlatanisme, une science réelle, puisée à des sources originales, [illegible] la dignité calme, dédaigneuse de toutes les attaques, qui convient à [illegible] convictions sincères et désintéressées, [illegible] appuyées sur les conn[illegible] dont la haute portée frappe tous les esprits sérieux et de bon[illegible]

Aussi pouvons-nous annoncer [illegible] à nos lecteurs, qui sont nos amis, que le nombre des mem[illegible] la Société Théosophique, en France, *depuis le mois de mars*, a [illegible] le nombre des abonnés du *Lotus Bleu* a [illegible] *augmenté* [illegible] même [illegible], en même temps que la vente au numéro fa[illegible]

D'autre part, la presse commence [illegible] de nous et non pas seulement [illegible] journaux qui suivent [illegible] à [illegible] et traitent [illegible] ses divers [illegible] excellent recueil [illegible] Directeur, M. Ernest [illegible] très intéressante série sur [illegible] Doctrine Ésotérique, [illegible] reproduit [illegible] entier la conférence [illegible] Annie Besant, [illegible] l'initiative [illegible] spiritualistes [illegible] Revues, telles que la [illegible]-*Revue*, qui pub[illegible] du 15 septembre, un long [illegible] sur les [illegible]

Tou[illegible] prouvent [illegible] et nous engage [illegible] à faire mieux et dav[illegible]

Aussi, sommes-nous heureux d'annoncer que la publication de la *Clef de la Théosophie*, par H. P. Blavatsky, retardée jusqu'ici par des circonstances indépendantes de notre volonté, va paraître pour la fin de l'année, et que deux autres publications du plus haut intérêt verront le jour presqu'en même temps, dont l'une sera : *Les Sept principes de l'homme*, par Annie Besant, traduits en français pour la première fois.

Correspondance internationale

Le colonel Olcott, Président de la S. T., vient de publier une *Note* dans laquelle il approuve et recommande tout particulièrement le projet de « Correspondance internationale » imaginé par un frère anglais, M. Oliver Firth, de Bradford. Son auteur a nommé ce projet « Poignées de mains au-dessus des Mers », et il est facile de prévoir les services qu'il peut rendre.

Mme J. Cooper Oakley en a été nommée « Correspondant fédéral » ; elle centralise ainsi les fils de cette Correspondance et est chargée de mettre les membres de la Section Européenne en rapport avec ceux des autres Sections.

En France, ce système fonctionne officieusement sur une petite échelle, depuis plusieurs années, et les personnes, — membres de la S. T. ou non membres, — qui désirent avoir des informations sur la théosophie, n'ont qu'à s'adresser au Président de la S. T., à Paris, qui les mettra en contact avec des étudiants plus avancés.

Petites nouvelles

ANGLETERRE

Le colonel Olcott a fait une tournée en Irlande et dans le nord, où il a assisté à la réunion trimestrielle de la « Fédération du Nord de l'Angleterre », tenue à Middlesbrough. Il est reparti le 24 août pour l'Inde.

SUÈDE

La première Convention de la sous-section Scandinave de la S. T. a eu lieu, les 21, 22, et 23 mai, à Stockholm. Elle a eu un grand succès.

A. Besant et B. Keightley y assistaient.

A. Besant a fait ensuite une rapide tournée dans le pays et a donné des conférences à Goteburg, à Stockholm, à Upsala et Copenhague.

AUSTRALIE

Nouvelle Zélande : Auckland. — Le Révérend S. J. Neill de Thames a été suspendu de ses fonctions par le Conseil presbytéral d'Auckland, pour aussi longtemps qu'il restera membre de la Société théosophique ; comme il ne tient nullement à abandonner cette dernière, il réunit tous les dimanches ses paroissiens au Hall Saint-Georges. Il a l'intention de se fixer à Auckland et d'y célébrer un service alternant avec celui de Thames.



La Loge de la ville continue régulièrement ses réunions, et d'excellentes lectures y sont données chaque fois.

Le mouvement s'accroît dans de merveilleuses proportions, on parle d'établir un four crématoire à Auckland. Annie Besant a dû commencer ses conférences, et il est probable que le grand Continent océanien deviendra sous peu une Section importante dans l'organisation extérieure de la Société.

AVIS IMPORTANT

Nous rappelons aux M. S. T., à nos abonnés, à nos amis, que la souscription permanente pour le fond de *Propagande* est toujours ouverte, et qu'ils n'ont qu'à envoyer leur offrande à notre trésorier général, M. PAUL TOURNIEL, 3, *rue Herschel, à Paris*, qui leur en délivrera reçu.

C'est déjà, à la générosité, au dévouement infatigable de nos frères, que le public français devra de connaître, pour cette fin d'année, des ouvrages de l'importance de ceux que nous annonçons plus haut. Mais combien de publications, du plus vif intérêt, — soit originales, soit traduites, — ne nous reste-t-il pas encore à mettre sous les yeux de nos lecteurs, de tous ceux que passionnent les travaux de la *Science occulte* et les investigations à travers les *Doctrines* et les *Vérités*, venues de l'*Orient !*

C'est pour répondre aux curiosités, aux vœux de ce public qui demande à connaître ces enseignements, — si nouveaux pour l'Occident, — et qui s'est lassé bien vite des contrefaçons dont il a senti le vide, — que nous rappelons à nos souscripteurs qu'il dépend d'eux que cette curiosité soit satisfaite, que ces vœux soient réalisés, que cette transformation totale de la Science moderne et de la Direction des esprits, que cette préparation de l'avenir, en un mot, s'accomplisse en France, — comme elle s'accomplit déjà en Angleterre, en Suède, en Espagne, en Amérique, — partout grâce au dévouement des membres de la *S. T.*

LA DIRECTION.

***

Deux souscriptions pour notre frère Gaboriau ont été omises. — Ce sont celles de M. A. B. et d'un M. S. T. de Belgique, de 5 fr. chacune.

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.



AN 4996 DE KALI-YUG — CINQUIÈME ANNÉE
(27 Novembre 1894) (Numéro 9)

LE LOTUS BLEU

DES TRADUCTIONS DANS LE LOTUS BLEU

Depuis que la Société Théosophique fonctionne en France, une seule Revue Théosophiste y existe, sous des titres différents, il est vrai, *Lotus*, *Revue Théosophique*, *Lotus Bleu*, mais sans avoir jamais cessé de paraître, grâce au zèle et au dévouement des Gaboriau, d'Adhémar, Coulomb et Arthur Arnould.

Dès leurs débuts aussi, ces Revues n'ont pas davantage cessé de former leur composition par un mélange approprié d'articles traduits et d'articles originaux.

Quelques personnes, même des mieux disposées pour la Théosophie, trouvent que des articles originaux devraient seuls paraître dans nos Revues. Nous allons analyser la question.

Quel est, ne serait-ce qu'au point de vue intellectuel, le But du mouvement Théosophiste actuel, représenté, en général, par la Société Théosophique, et, dans l'espèce, par ses divers organes ?

C'est de retremper le spiritualisme du siècle, par une nouvelle diffusion de données ésotériques qui, bien que semblables en essence à celles émises en d'autres temps, puisque *la Vérité est une*, ont revêtu, cette fois, pour des raisons dont la moindre n'est pas que c'est de l'Orient que nous vient la lumière, ont revêtu, disons-nous, l'aspect oriental. C'est donc directement la donnée orientale, qui nous advient par l'Inde, et par le véhicule de la langue anglaise, — langue, remarquons-le, la plus répandue qui soit en ce moment sur le globe terrestre, cause occulte du choix qui en a été fait par les *Maîtres de l'heure*.

En fait, le grand pionnier du mouvement actuel est H. P. B., et ses œuvres sont toutes écrites en anglais. Les principaux auxiliaires, d'ailleurs *initiés*, quoique à un moindre degré, sont H. S. Olcott, W. Judge et Annie Besant, écrivant tous les trois en anglais. Et,

enfin, les plus nombreux corroborateurs des données émises sont les *Pundits*, résidant dans l'empire Anglo-Indien, écrivant eux aussi en Anglais.

De sorte que c'est un fait bien établi que les documents magistraux actuels, dans l'ordre Théosophique, sont tous émis en langue anglaise.

Qu'importe la langue extérieurement employée, aussi bien, pourvu qu'elle soit *entendue* de toutes parts ; qu'importe la couleur du vêtement dont se revêt l'apôtre, pourvu que sa bonne parole puisse arriver au plus grand nombre ?...

D'autre part, quel est le premier devoir, pour une Revue Théosophiste Française, si ce n'est de faire connaître tout d'abord les Œuvres des Maîtres, plutôt que les paraphrases des Disciples ?

Ces œuvres, on le sait, sont *Isis Unveiled*, la *Clef de la Theosophie*, la *Voix du Silence*, d'innombrables articles écrits dans le *Théosophist*, le *Lucifer* et le *Path*, et enfin *Secret Doctrine*, dont les deux premiers volumes sont seulement parus, sur trois ou quatre qu'ils doivent être. Les *Réminiscences*, publiées par le *Lotus Bleu*, nous disent comment ils ont été écrits, et ce sera certainement le *Monumentum* le plus étonnant de l'époque...

Les Théosophistes de langue anglaise lisent naturellement les ouvrages précites dans le texte même, et, indépendamment de ce qu'ils s'adonnent plus que nous à l'étude de la Théosophie, ont dès lors plus de latitude pour écrire indépendamment dans leurs Revues. Mais nous, Français, il nous faut évidemment connaître d'abord les ouvrages fondamentaux ; et comment faire, pour ceux qui ne lisent pas l'Anglais, si on n'en donne pas la traduction ? Voilà donc le premier devoir des organes Théosophiques Français, pour un long temps encore, au moins.

Les travaux originaux qui s'ensuivent sont de simples développements, des élucidations non inutiles, certes, et que nos très distingués frères, Guymiot et Pascal, notamment, effectuent assurément dans la perfection ; mais qui ne doivent pas plus l'emporter en quantité sur les textes de H.P.B., par exemple, qu'ils n'ont de leur propre avis la prétention de les surpasser en valeur.

Tout est donc bien comme cela ; et ceux de nos lecteurs qui lisent directement les ouvrages Anglais voudront bien, — nous l'espérons, — faire crédit à ceux qui sont moins favorisés.

D. A. C.



La Mort et l'Au-delà!

CINQUIÈME PARTIE

Le Dévachan (1).

Parmi les conceptions diverses que nous offre la Philosophie Ésotérique, il n'y en a peut-être aucune que l'intelligence de l'Occident saisisse avec plus de difficulté que celle du Dévachan : — le Dévachan ou le pays des Dieux. Et la raison d'une de ces difficultés est venue de l'usage fréquent fait, en parlant de l'état Dévachanique, de termes tels que : — illusions, état de rêve, et autres expressions pareilles, ce qui a donné un manque apparent de réalité à toute la conception Dévachanique. Alors que le penseur Oriental, en parlant de notre vie terrestre, lui donne le nom de Mâyâ, illusion, rêve, l'Occidental positif prend ces expressions pour des allégories poétiques ; car, pense-t-il, que peut-il y avoir de moins illusoire que ce monde, où l'on vend et où l'on achète, ce monde des biftecks et de la bière. Mais lorsque ces mêmes termes sont appliqués à l'état qui suit la mort, état sur lequel il est plein de doutes, et qui n'est pas plus connu par lui que sa propre religion, état qui, il le sent avec une profonde tristesse, sera entièrement dépourvu de tous ces plaisirs substantiels, si chers au cœur de tout bon père de famille, — alors, il prend ces mêmes paroles dans leur sens le plus littéral et le plus prosaïque, et il parlera du Dévachan comme d'une illusion, dans le sens que lui-même donne à ce mot.

Il serait donc bon, puisque nous sommes arrivés au seuil du Dévachan, de donner une fois pour toutes la véritable signification du mot « illusion. »

(1) Le nom de Sukhâvati, emprunté au Bouddhisme du Tibet, remplace parfois le mot Dévachan. Selon Schlagnitweit, Sukhâvati est « le pays des Bienheureux, auquel parviennent tous ceux qui ont accumulé des mérites, grâce à la pratique de la vertu. » Ceci comprend aussi « la délivrance de la Metempsychose. » (Bouddhisme dans le Tibet, p. 99). Selon l'école de Prasanga, le sentier élevé mène à Nirvâna, le sentier moins élevé mène à Sukhâvati. Mais Eitel appelle Sukhâvati « le Nirvâna des gens ordinaires, où les Saints jouissent des plaisirs physiques, pendant des Æons, jusqu'à ce qu'ils entrent de nouveau dans le cercle de la Transmigration » (Dictionnaire-Sanscrit-Chinois). Eitel, cependant, sous la parole Amitabha dit que « le peuple » considère « le Paradis de l'Occident » comme « le port final de tous les tourbillons de la transmigration. » Quand un des Maîtres de la Philosophie Ésotérique se sert de ce mot, il signifie les états Dévachaniques les plus élevés, mais au sortir desquels l'âme retourne toujours sur la terre.



Si nous prenons le sens métaphysique du mot, tout ce qui est conditionné est illusoire, car tous les phénomènes ne sont réellement que des « apparences, » c'est-à-dire le masque extérieur sous lequel notre Univers mobile révèle la Réalité Une. Plus l'apparence est « Matérielle » et massive, plus elle s'éloigne de la Réalité, plus elle est *illusoire*. Que peut-il y avoir de plus trompeur que notre propre corps, apparemment si massif, si stable, si visible et tangible ? Et pourtant ce même corps n'est qu'une accumulation toujours mouvante de particules vivantes imperceptibles, centre d'attraction pour des myriades d'êtres invisibles, qui ne deviennent visibles que lorsqu'ils sont agglomérés dans ce centre, et qui, en s'en éloignant, redeviennent invisibles à cause de leur petitesse. Combien l'intelligence, qui est capable d'exposer les prétentions du corps et de les estimer à leur juste valeur, est moins illusoire que ce même corps, si stable en apparence, mais qui, en réalité, est dans un état de changement continuel. L'intelligence est constamment trompée par les sens, et la conscience intime, qui est ce que nous possédons de plus réel, est apte à se prendre elle-même pour une chose illusoire. Par le fait, c'est le monde de la pensée qui est le plus près de la Réalité, et plus les choses prennent une forme tangible, plus elles deviennent illusoires.

De plus, l'intelligence est une chose permanente, si on la compare avec les objets du monde matériel et transitoire. « Intelligence » n'est qu'un terme mal choisi pour dénommer le *Penseur vivant* qui réside en nous, l'entité vivante et consciente, l'homme intérieur, « qui a été, qui est, et qui sera, et pour lequel l'heure ne sonnera jamais. » Moins cet homme intérieur est plongé dans la matière, plus sa vie devient réelle, et lorsqu'il a rejeté loin de lui les enveloppes dont il s'était revêtu, lors de son incarnation, c'est-à-dire le corps physique, le corps ethéré, et le corps des passions et désirs, il se trouve plus près de la Grande Ame Universelle qu'il ne l'était auparavant. Il est vrai que d'autres illusions voilent encore sa vue, mais elles sont infiniment plus transparentes que celles qui l'aveuglaient, lorsqu'il était encore dans la chair. La vie sans le corps est en réalité l'état le plus libre et le moins illusoire ; l'état desincarné est, comparativement parlant, l'état dont il sort, pendant de courts intervalles, pour se plonger dans la vie physique, afin d'acquérir là les expériences qu'il ne peut gagner autrement ; expériences qu'il rapporte avec lui pour enrichir cette autre condition de vie qui est la plus stable, — la vraie vie. Pareil à un plongeur qui descend dans les profondeurs de l'Océan, afin d'y chercher une perle de prix, de même le « Penseur » plonge dans les profondeurs de l'Océan de la vie pour y chercher la perle de l'expérience ; mais il n'y reste pas longtemps, car ce n'est pas là son véritable élément. Il remonte de nouveau dans sa propre atmosphère et rejette loin de lui l'élément plus grossier qu'il vient de quitter. C'est pourquoi on dit avec raison d'une Ame, qui s'est échappée de la terre, qu'elle

est retournée dans sa patrie, car sa patrie est « le pays des Dieux,» et ici sur terre elle n'est qu'une exilée et une prisonnière. Cette idée a été exprimée d'une façon fort claire par un Maître de la Sagesse, dans une conversation rapportée par H. P. Blavatsky et imprimée sous le titre de : « La Vie et la Mort » Les extraits suivants expliquent ce cas.

« (1) Les Védantins, tout en reconnaissant deux espèces d'existences conscientes, l'existence terrestre et l'existence spirituelle, enseignent néanmoins que cette dernière seule est d'une réalité incontestable. Quant à la vie terrestre, si brève et si inconstante, elle n'est qu'une illusion de nos sens. Notre vie dans les sphères spirituelles doit-être considérée comme une actualité, puisque c'est là que vit notre Ego éternel et immuable, le Sûtrâtmâ, tandis qu'à chaque nouvelle incarnation cet Ego se revêtit d'une personnalité toujours différente, dont l'existence est brève et éphémère.......... L'essence fondamentale de tout, c'est-à-dire, de l'esprit, de la force et de la matière, n'a ni commencement ni fin, mais la forme que cette triple unité acquiert pendant ses incarnations, sa forme extérieure pour parler ainsi, n'est qu'une simple illusion produite par nos conceptions personnelles. C'est pourquoi nous appellons la vie posthume la seule vraie vie, et la vie terrestre, personnalité incluse, la vie imaginaire. »

« Pourquoi dans ce cas, dira-t-on, appellons-nous la réalité sommeil, et l'illusion le réveil ?

« Cette comparaison a été choisie pour faciliter votre compréhension de la chose. Du point de vue de vos notions terrestres, elle est parfaitement exacte. »

Remarquez cette expression : « Du point de vue de vos notions terrestres », car elle est la clef de toutes les phrases dont on se sert en parlant du Dévachan, comme d'une « illusion ». Notre matière physique grossière n'étant plus là, les restrictions qu'elle nous impose disparaissent d'elles-mêmes, et l'intelligence s'y trouve dans son propre domaine, où *vouloir* veut dire *créer*, où *penser* veut dire *voir*.De sorte que, lorsqu'on demanda au Maître : « Ne vaudrait-il pas mieux dire que la mort n'est que la naissance dans une nouvelle vie, ou mieux encore, un retour à l'éternité ? »

Il répondit :

« C'est bien cela, en effet, et je n'ai rien à objecter à cette manière d'expliquer la chose. Seulement, avec nos opinions à nous, les mots « vivre » et « exister », ne peuvent pas s'appliquer à la condition purement subjective après la mort, et si nous les employions dans notre philosophie, sans en définir strictement la signification, les Védantins en arriveraient bientôt à partager les idées des Spirites Américains d'aujourd'hui, qui enseignent que les Esprits se marient entre eux, ou bien avec les mortels. Il en est de même pour

(1) Lucifer octobre 1892. Vol. XI. N° 62.

les véritables Chrétiens, je ne parle pas ici de ceux qui ne sont Chrétiens que de nom : — comme pour les Védantins, — la vie au-delà de la Tombe est le pays où il n'y a plus ni larmes ni soupirs, et où les Justes réalisent leur pleine et entière perfection. »

La crainte de matérialiser les idées mentales et spirituelles a toujours prédominé parmi les philosophes et les Maîtres spirituels de l'extrême Orient. Leur effort constant a été de libérer le « Penseur, » autant que possible, des liens de la matière, même pendant l'époque où il en est prisonnier, et d'ouvrir la porte de la cage à l'oiseau divin, bien qu'il doive y retourner de nouveau. Ils essaient toujours de « spiritualiser ce qui est matériel, » tandis qu'en Occident la tendance a toujours été de « matérialiser ce qui est spirituel ». C'est ainsi que l'Hindou, en décrivant la vie de l'âme libérée, choisit les termes les plus aptes à faire paraître cette vie le moins matériel possible : — illusion, rêve, et ainsi de suite ; — tandis que l'Hébreu s'efforce de décrire cette vie dans des termes qui suggèrent des idées de splendeurs et de luxe terrestres : fêtes nuptiales, rues en or, trônes et couronnes en métal solides ornés de pierres précieuses. L'Occident a adopté les idées matérielles des Hébreux, et les images du Paradis ne sont que des copies des scènes terrestres, avec la douleur en moins, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la plus grossière de toutes les représentations, celle du (1) « Sommerland » moderne, avec ses « maris-esprits, » ses « femmes-esprits » et ses « enfants-esprits, » qui vont à l'école et à l'université et qui deviennent des esprits adultes.

(2) Dans les « Notes sur le Dévachan, » l'auteur qui écrit évidemment avec connaissance de cause, fait cette remarque : « Afin de réaliser le bonheur du Dévachan ou la douleur d'Avitchi, il faut pouvoir se les assimiler comme nous le faisons, » phrase qui n'aurait aucun sens, à moins de venir de la bouche d'un Chéla haut placé ou d'un Adepte, et il continue en parlant du Dévachani :

« Ses perceptions, qu'il peut créer et détruire dans un seul et même moment, ne dépendent pas de l'idée *a priori* de l'espace et du temps. L'existence physique augmente d'intensité de l'enfance à l'âge mûr, et cette intensité diminue de la vieillesse à la mort ; il en est de même de la vie rêveuse du Dévachan. La nature ne se joue pas plus du Dévachani qu'elle ne se joue de l'homme physique vivant ; elle lui procure infiniment plus de *vrai* bonheur *là*, qu'elle ne lui en donne *ici*, où il est toujours en lutte avec le mal et le hasard. Appeler l'existence dans le Dévachan un « rêve », à moins que ce ne soit simplement dans un sens conventionnel, voudrait dire renoncer pour toujours à comprendre la Doctrine Esotérique, seule gardienne de la vérité. »

« Rêve », mais rêve seulement pour exprimer que ce rêve n'appar-

(1) « Pays de l'été » nom que les Spirites donnent au Paradis.
(2) The Path — May — 1890.



tient pas à notre plan de matière grossière, ni au monde physique.

Jetons à présent un coup d'œil général sur la vie de ce Pèlerin Eternel, sur cet homme intérieur, cette Ame humaine, pendant un cycle d'incarnation.

Avant d'entreprendre un nouveau pèlerinage, (et son passé est rempli de pèlerinages pareils), le Pèlerin éternel est un Dieu, un Être spirituel, mais un être qui est déjà sorti de la condition passive du pur Esprit, et qui, grâce aux expériences faites autrefois, dans la matière, a developpé en lui-même un intellect et une intelligence consciente. Mais cette évolution, due à l'expérience, est encore loin d'être complète, puisqu'il n'est même pas maître de la matière, dont son ignorance le fait devenir une proie facile, au premier contact. Il n'est pas encore digne de devenir un « constructeur de l'Univers », puisqu'il est sujet aux visions décevantes causées par cette matière, pareil à un enfant qui regardant à travers un morceau de verre bleu s'imagine que tout le monde extérieur est de cette couleur. Le but d'un cycle d'incarnation est de le délivrer de ces illusions, afin que, lorsque la matière l'environne et qu'elle devient son champs de travail, il puisse conserver quand même toute sa lucidité et ne pas être aveuglé par les illusions.

Maintenant le cycle des incarnations est formé de deux états alternatifs : l'un de courte durée, auquel sur la terre on donne le nom de vie, et pendant lequel le Dieu-Pèlerin est plongé dans une épaisse matière ; l'autre, comparativement plus long, qui dans le Dévachan s'appelle vie, et pendant lequel il est entouré d'une matière éthérée, illusoire, mais *infiniment moins illusoire que celle de la terre.* On peut appeler, avec quelque justice, ce second état son état normal, puisque sa durée est énorme, si on la compare aux courtes interruptions causées par les vies terrestres. Il est aussi comparativement normal, puisque, dans cet état, le Pèlerin est plus près de sa véritable vie Divine, et qu'il est moins absorbé par la matière, moins enclin à être trompé par les rapides changements auxquels elle est sujette. Lentement et graduellement, à l'aide d'expériences réitérées, la matière perd son pouvoir sur lui, et passe du rôle de tyran à celui de serviteur.

Dans la liberté relative du Dévachan, il s'assimile ses expériences terrestres, bien qu'il soit encore toujours sous leur pouvoir ; — et, en effet, au commencement de la vie Dévachanique, il en est dominé à un tel point que cette existence n'est qu'une continuation sublimée de la vie terrestre ; mais, petit à petit, il s'en émancipe et reconnaît que ces expériences n'étaient qu'externes et transitoires, jusqu'à ce que, devenant un véritable Maître de l'Intelligence, un Dieu libre et triomphant, il puisse se mouvoir dans l'Univers d'une façon consciente et continue.

Tel est le triomphe de la Nature Divine manifestée dans la chair ; c'est l'assujetissement de la matière sous toutes ses formes, devenue un instrument docile à l'Esprit.



C'est ainsi que dit le Maître :

« (1) L'Ego spirituel de l'homme se meut dans l'éternité, pareil à un balancier, entre les heures de la vie et celles de la mort. Mais si ces heures, ces périodes de vie terrestre et de vie posthume, sont limitées, si ces intervalles de l'éternité, passés entre le sommeil et la veille, entre la réalité et l'illusion, ont, elles aussi, leur commencement aussi bien que leur fin, le Pélerin lui-même est éternel. C'est pour quoi *les heures de sa vie posthume*, où il se trouve sans voile face à face avec la vérité, lorsque les mirages de ses existences terrestres sont loin de lui, ces heures-là, selon nous, forment *la seule réalité*. De tels intervalles, bien qu'ils soient d'une durée limitée, rendent un double service au Sûtrâtmâ, parce que celui-ci se perfectionnant sans cesse suit lentement et sans vaciller la route qui le conduit à sa dernière transformation et atteignant finalement le but devient un Être Divin. Non-seulement ces intervalles l'aident à atteindre ce but, mais sans eux, Sûtrâtmâ-Buddhi ne pourrait jamais y parvenir. Sûtrâtmâ est l'acteur, et ses nombreuses et diverses réincarnations sont les différents rôles qu'il a personnifiés. Je ne pense pas que vous donneriez à ces rôles, et moins encore aux costumes portés par l'acteur dans ces rôles, le nom de personnalité. L'âme pareille à un acteur est obligée de jouer bien des rôles, pendant le cycle des naissances, jusqu'au seuil de Paranirvâna ; parmi ceux-ci, quelques-uns lui sont désagréables, mais de même que l'abeille récolte le miel de chaque fleur, abandonnant le reste comme nourriture aux vers, de même, notre individualité spirituelle, le Sûtrâtmâ, ne récolte de chaque personnalité terrestre dans laquelle il a vécu sous la loi de Karma, que l'extrait de la conscience individuelle et de ses qualités morales, et unissant celles-ci ensemble devient un être parfait, un Dhyan Chohan. »

Il faut bien remarquer, à ce sujet, que chaque intervalle Dévachanique est conditionné par l'intervalle terrestre qui l'a précédé, et que l'homme, dans le Dévachan, ne peut s'assimuler que le genre d'expériences spéciales qu'il a faites sur terre.

« (2) Une personnalité fade et sans opinions décidées, aura un état Dévachanique également fade et indifférent. »

Tous, quels qu'ils soient : mari, père, savant, patriote, artiste, Chrétien ou Bouddhiste, — tous dans la vie Dévachanique se façonneront les effets produits par les expériences de la vie terrestre :

Personne ne peut ni manger ni s'assimiler plus de nourriture qu'il n'en a récolté, ni moissonner plus qu'il n'a semé. Il ne faut qu'un moment pour jeter la semence dans le sillon, mais il faut bien des mois, avant qu'elle ne produise un épi de blé mur. L'épi est de la même nature que le grain qui l'a produit, et le blé moissonné dans les champs d'Amroo sera également de la même nature que sa semence, qui est la courte vie terrestre.

(1) « Notes sur le Dévachan » — The Path. May 1890.

(2) Notes sur le Dévachan

« Il y a un changement continuel dans les occupations et dans la vie du Dévachan, plus même que dans la vie terrestre d'un homme ou d'une femme absorbés par une seule et unique vocation, et avec cette différence que pour le Devachanî cette occupation spirituelle est toujours agréable et remplit sa vie de joie. Les aspirations les plus élevées de la vie terrestre forment la vie même du Dévachan, non pas la prolongation indéfinie de ce « seul moment suprême, » mais les milles développements, les incidents divers, les événements basés sur ce « seul moment, » dont ils sont la conséquence immédiate. Les rêves de l'existence objective deviennent les réalités de l'existence subjective..... La récompense préparée par la Nature pour tous ceux qui ont été généreux, d'une manière large et systématique, et qui n'ont pas concentré leurs affections sur un individu en particulier, ni sur une chose spéciale, est, que dans le cas ou ils sont purs, ils passeront rapidement dans cette sphère plus élevée de Tribhuvana, où l'occupation favorite est la méditation sur des idées abstraites et sur des principes universels. »

Rien d'impur ne peut passer le seuil du Dévachan, car la matière grossière avec tous ses attributs a été abandonnée dans Kâma Loka. Mais si le semeur n'a semé qu'une petite quantité de grain, la moisson Dévachanique sera maigre, et le développement de l'âme sera retardé par le peu de nourriture qu'elle recevra. De là, l'immense importance de la vie terrestre qui représente *le champ à ensemencer*, *l'endroit où l'expérience sera récoltée*. Cette vie conditionne, règle et limite la croissance de l'âme ; c'est elle qui fournit le minerai grossier que l'âme prend et façonne pendant les intervalles Dévachaniques, le fondant, le forgeant, le délayant et s'en servant pour fabriquer les armes qu'elle rapportera avec elle dans la prochaine vie terrestre. L'âme riche en expériences se forgera une arme splendide pour sa prochaine réincarnation ; celle sans expériences ne se fabriquera qu'une lame indifférente ; mais, dans les deux cas, les seuls matériaux efficaces sont ceux qui proviennent de la terre.

L'âme sépare et trie ses expériences dans le Dévachan ; elle y mène une existence comparativement libre et apprend peu à peu à apprécier ses expériences terrestres à leur juste valeur ; de plus, elle façonne des réalités absolues et objectives de toutes les idées qui n'avaient fait que germer sur la terre. Ainsi, de nobles aspirations sont des germes dont l'âme réalisera une moisson splendide dans le Dévachan, et dans sa prochaine réincarnation elle en rapportera l'image mentale avec elle, afin de la matérialiser sur la terre, si l'occasion s'en présente et que l'entourage y soit propice. Car la sphère de l'intelligence est la véritable sphère de l'action, et la terre est le seul endroit où la pensée puisse prendre une forme matérielle. L'âme ressemble à un architecte qui, plongé dans une profonde méditation, dessine ses plans en silence, les ap-



portant ensuite au monde extérieur, où son édifice doit être construit. L'âme dessine le plan de sa vie future, d'après les expériences faites dans sa vie passée, et retourne sur la terre, pour donner une forme objective et matérielle aux édifices qu'elle a projetés.

C'est là le sens de l'Allégorie de Brahmâ dans son activité créatrice.

« (1) Jadis, pendant que Brahmâ,au commencement des Kalpas, méditait sur la création, il en parut une dont le commencement était plongé dans l'ignorance, et qui était enveloppée dans les ténèbres..

... Brahmâ vit les défauts de cette création et en projeta une autre, et, pendant qu'il méditait ainsi, la création animale apparut...... S'apercevant que cette création etait également imparfaite, Brahmâ médita de nouveau, et une troisième création fit son apparence, et elle abondait en qualités excellentes. »

La manifestation objective suit la méditation mentale ; d'abord l'idée et puis la forme.

Ceci prouvera que l'opinion générale, parmi beaucoup de théosophes, que le temps passé dans le Dévachan est du temps perdu, n'est qu'une des nombreuses illusions causées par la matière grossière qui les aveugle, et que leur impatience à ce sujet provient de l'erreur dans laquelle ils sont de croire que la seule véritable activité soit de s'agiter et de se remuer beaucoup dans cette sphère materielle, tandis que toutes les actions efficaces prennent leur source dans une profonde méditation, et que c'est toujours du silence que sort la parole qui crée.

L'action sur notre plan serait moins faible et moins inefficace, si elle était le résultat de cette méditation, et il y aurait moins d'actions vaines commises, et par conséquent moins de perte de temps, si l'âme, pendant la vie terrestre, abandonnait plus souvent le corps pour retourner dans le Dévachan. Car le Dévachan est un état conscient, l'état de l'âme qui échappe pendant quelque temps aux pièges de la matière, et tous ceux qui ont appris à retirer leur âme du monde des sens, comme la tortue se retire sous sa carapace, peuvent entrer dans cet état, au gre de leurs désirs. Et lorsqu'ils en sortent de nouveau, leur action est prompte, décisive, à propos, et le temps « perdu » en méditation est plus que regagné par la force et la rectitude de l'action engendrée par la pensée.

Le Dévachan est, comme nous l'avons dit ,la sphère où règne l'intelligence, et le pays des Dieux ou des âmes. Dans les « Notes sur le Dévachan » que nous avons déjà citées, nous lisons :

« Il y a deux champs propres aux manifestations causales : l'objectif et le subjectif. Les énergies plus grossières trouvent leur champ d'action dans chaque nouvelle personnalité qui naît sur la terre et qui appartient au cycle des individualités qui suivent leur

(1) Vishnu Purâna, Liv. I. ch. V.

évolution. Les activités morales et spirituelles trouvent la sphère d'action des effets dans le « Dévachan ».

Et comme les activités morales et spirituelles sont les plus importantes, puisque c'est d'elles que dépend la croissance du véritable Ego, et par conséquent l'accomplissement du « but de la création, qui est la libération de l'âme », nous pouvons par là entrevoir la vaste importance de l'état Dévachanique.

LES DÉVACHANI.

Lorsque la Triade a jeté loin d'elle sa dernière enveloppe mortelle, elle passe le seuil du Dévachan et devient un « Dévachanî ».

Nous avons vu que l'âme, avant de passer hors de la sphère terrestre, entre dans un état rêveur et paisible, appelé la « seconde mort » ou « l'état inconscient pré-Dévachanique ». On donne également à cette période le nom de « période de gestation », parce qu'elle précède la naissance de l'Ego dans la vie Dévachanique. Ce passage, regardé du point de vue terrestre,est la mort, tandis que, regardé du point de vue du Dévachan, c'est la naissance. Nous citons de nouveau les « Notes sur le Dévachan » :

« Dans le Dévachan, de même que dans la vie terrestre, l'Ego passe par les premières fluctuations de la vie psychique, atteint à la maturité et puis, perdant graduellement ses forces, passe dans un état semi-conscient et léthargique, état auquel succède non pas la mort, mais la naissance dans une autre personnalité et la reprise de la vie active ; celle-ci, produisant sans cesse de nouvelles causes, amène forcément une autre vie Dévachanique, à laquelle succède une autre naissance physique, dans une nouvelle personnalité. C'est Karma qui, dans chacune de ces existences, détermine ce que sera la vie terrestre et celle dans le Dévachan, et ce retour incessant de naissances consécutives durera jusqu'à ce que l'Être arrive à la fin de la septième Ronde, ou bien qu'il atteigne, dans l-intervalle,à la sagesse d'un Arhah et ensuite à celle d'un Buddha, et de cette manière soit dispensé d'une Ronde ou deux ».

Quand l'entité Dévachanique est née dans cette nouvelle sphère, elle ne peut plus être rappelée sur la terre, bien que les âmes qui sont encore prisonnières dans le corps physique aient la faculté de s'élever jusqu'à elle. Un maître a parlé d'une façon décisive à ce sujet, il dit : « Il y a une grande variété d'états spirituels, depuis Sukhâvatî jusqu'au « terrain du doute »; mais.... aussitôt que l'Ego est sorti de Kâma Loka et a traversé « le pont d'or » qui conduit aux « Sept Montagnes d'or », il ne peut plus entrer en rapports avec les médiums ordinaires. Jamais aucun mortel n'est retourné de Rûpa Loka, et encore moins de Arûpa Loka, pour s'entretenir familièrement avec les humains ».

Nous lisons également dans « Les notes sur le Dévachan » :

« Il est certain que le nouvel Ego, après sa naissance dans le



Dévachan, se rappelle sa « vie terrestre » pour une certaine période de temps proportionnée à la durée de cette vie ; mais il ne pourra jamais revisiter la terre,excepté en se réincarnant ».

On parle généralement du Dévachanî comme de la Triade Immortelle, Atma-Buddhi-Manas, mais il est fort essentiel de ne pas oublier que :

« (1) Atman n'est la propriété individuelle d'aucun mortel. C'est l'Essence divine, qui n'a ni corps ni forme, qui est impondérable, invisible et indivisible, qui *est*, mais qui n'*existe* pas, comme les Bouddhistes disent du Nirvâna. L'ombre d'Atman ne fait que planer sur l'être mortel ; ce ne sont que ses rayons lumineux et omniprésents, qui,par l'entremise de Buddhi, son véhicule et son émanation directe, pénètrent et se répandent dans tout le corps de l'homme ».

Buddhi et Manas réunis, avec l'ombre d'Atman qui plane sur eux, forment le Dévachanî; maintenant, comme nous l'avons vu en étudiant les « (2) Sept Principes de l'homme », Manas est double, pendant la vie terrestre, et le Manas inférieur est absorbé par le Manas supérieur, pendant l'intermède passé dans Kâma Loka. Grâce à ce retour du rayon à sa source, les deux Manas deviennent de nouveau *un*, et portent les pures et nobles expériences de la vie terrestre àvec eux dans le Dévachan, gardant ainsi la personnalité passée comme la marque caractéristique du Dévachanî, et c'est pour ainsi dire, dans cette prolongation de « l'Ego personnel » que consiste l'illusion du Devachanî. Si l'entité Mânasiqne était entièrement affranchie de toute illusion, tous les Egos lui paraîtraient être des âmes sœurs, et, jetant un regard dans le passé, elle reconnaîtrait toutes les diverses parentés qui l'ont unie à ces âmes dans les autres vies ; de même qu'un acteur qui, tout en se rappelant les différents rôles qu'il a joués avec d'autres acteurs, sépare toujours l'homme de son rôle, et ne pensera pas à son camarade de scène dans le rôle, soit de père, de fils, de juge, de meurtrier ou de maître qu'il remplissait vis à vis de lui. Le savoir humain, en se développant, empêcherait les acteurs frères de s'identifier avec leurs rôles, et les Egos spirituels devenus parfaits reconnaitraient le lien fraternel qui les unit, et ne pourraient plus devenir la proie des illusions causées par les parentés terrestres.

Mais les Dévachanî, au moins dans Rûpa Loka, sont encore absorbés par les sentiments personnels de leur vie terrestre passée. Ils sont aveuglés par les relations qui ont existé pour eux dans la dernière incarnation ; leur paradis se peuple de tous ceux « *qu'ils ont aimés d'un amour éternel, ce sentiment sacré qui seul survit.* »

(1) La Clef de la Théosophie, p. 404.

(2) *Les sept principes de l'homme*, par ANNIE BESANT.— Cet ouvrage important va paraître prochainement, par les soins de la *Société théosophique française*, traduit pour la première fois en français.



De sorte que l'Ego personnel purifié est le caractère saillant du Dévachanî.

Je cite de nouveau les « notes sur le Dévachan ».

« Qui va en Dévachan ? L'Ego personnel naturellement ; mais béatifié, purifié, sanctifié. Chaque Ego étant une combinaison du sixième et septième principes (1), renaît dans le Dévachan, après la période de la gestation insconsciente, pur et innocent comme un enfant nouveau-né. Le fait même qu'il est né de nouveau montre que dans sa personnalité terrestre le bien l'emportait sur le mal. Et tandis que le Karma (du mal) s'éloigne de lui, pour un certain temps et ne le rejoindra de nouveau que dans sa future réincarnation sur la terre, le Karma de ses bonnes actions, de ses bonnes paroles et pensées, le suit dans le Dévachan. Pour nous, « mal » est un terme relatif, comme on nous l'a souvent dit, et la loi de Rétribution est la seule loi qui ne se trompe jamais. De sorte que tous ceux qui n'ont pas mené une vie bestiale et ne se sont pas entièrement adonnés au vice, vont en Dévachan. Ils paieront plus tard pour leurs péchés commis volontairement et involontairement. En attendant ce moment, ils sont récompensés, et jouissent des effets causés par leurs bonnes actions. »

Il y a des personnes, à la vérité, qui sentent une certaine répulsion pour l'idée que les liens formés sur la terre ne dureront pas pendant toute l'éternité.

Mais examinons la question avec calme. Lorsqu'une mère serre son enfant nouveau-né dans ses bras, il semblerait que cette union doive être parfaite, et, si cet enfant mourait, le désir de la mère serait de le posséder de nouveau, tel qu'il était comme bébé. Mais, à mesure que l'enfant grandit et devient un homme, le lien qui l'unit à sa mère change d'aspect ; l'obéissance passive de l'enfant, répondant à l'amour protecteur maternel, cède la place à un autre sentiment, à celui qui existe entre amis et camarades, seulement plus riche en souvenirs que ces affections ne sauraient l'être. Plus tard, lorsque la mère est vieille et que le fils est encore dans toute la force et la vigueur de l'âge, leurs positions respectives sont changées de nouveau ; c'est le fils, à son tour, qui protège et guide sa mère. Eh bien, cette relation entre mère et fils aurait-elle été plus parfaite, si elle avait été brisée lorsque l'enfant était encore tout jeune et qu'un seul sentiment l'unissait à sa mère, ou bien l'union n'est-elle pas, au contraire, devenue plus douce, à mesure qu'elle s'est enrichie de tant de sentiments divers ?

Il en est de même pour les Egos. Les liens de parenté qui les relient les uns aux autres diffèrent dans chaque vie, et finalement, lorsqu'ils sont tous devenus compagnons de la Loge et que, unis étroitement ensemble, ils regardent en arrière, ils se voient dans

(1) Sixième et septième dans l'ancienne nomenclature, cinquième et xième dans celle qui suit, c'est-à-dire Manas et Buddhi.



leurs vies passées, unis les uns aux autres par tous les divers liens humains, jusqu'à ce que les sentiments variés par lesquels ils ont passé leur aient enseigné tous les aspects de l'amour et du devoir. — De toutes ces expériences successives et de toute cette accumulation de toutes les formes de l'amour, ne résultera-t-il pas un accroissement de richesse, pour l'âme, au lieu d'un appauvrissement ?

J'ai dit « finalement, » mais ce mot ne peut s'appliquer qu'à ce cycle, car aucune intelligence humaine ne sait ce qu'il y aura au-delà, ni quelle condition de vie plus large et moins encline à la séparativité existera alors.

Quant à moi, il me semble que cette variété dans les expériences rend les liens plus forts, au lieu de les affaiblir, et que de ne se connaître soi-même et quelques autres, pendant, des éternités, que sous un seul aspect humain, alors que ces aspects sont si variés, n'est qu'une bien pauvre satisfaction. Mille et quelques années passées avec une seule personne me suffirait amplement, et je préférerais ensuite la connaître sous quelque nouvel aspect.

Mais tous ceux qui ne partagent pas cette manière de voir n'ont pas besoin de s'attrister à ce sujet, car ils jouiront de la présence de ceux qu'ils aimaient dans la forme appartenant à la réincarnation dont ils sont conscients, et ils en jouiront *tant qu'ils desirent la présence de cette personne*. Seulement ils ne doivent pas vouloir imposer leur forme de bonheur à tout le monde, ni exiger que le seul bonheur qui, dans leur présent état de développement, leur paraît désirable, soit stéréotypé pendant toute l'éternité, pendant les millions d'années qui sont devant nous. Dans le Dévachan, la nature accorde à chacun la réalisation de tous ses désirs, si ces désirs sont purs, et Manas exerce là cette faculté divine innée qui est la sienne en propre : *il ne veut* jamais en vain.

Ceci ne vous suffit-il pas ?

Annie Besant.

(*La fin au prochain numéro*).

LE CORPS ASTRAL

Par Corps Astral, *Suksma Sharira*, les Védantins entendent presque tout l'homme intérieur ; ils comprennent en lui ce que le *Bouddhisme ésotérique* de Sinnett désigne sous les noms de Prana, Linga Sharira, Kâma Rûpa, Manas.



Le *Suksma* (subtil) ou *Linga* (caractéristique) *Sharira* (corps) comprend toute l'âme humaine, moins ce qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'*Atma-Buddhi* (monade), *l'Ahankara* (le Moi) et la Conscience (*Chitta*) que le moi a de lui-même. Beaucoup d'étudiants attribuent une trop grande importance aux classifications et prennent des mots pour des choses. Les classifications sont toujours arbitraires et l'homme est un tout comme l'univers ; ce que nous séparons par analyse est mélangé, confondu, dans la réalité. L'analyse n'est qu'un moyen d'arriver à la Connaissance ; elle n'en forme que la moitié ; si on s'en tient à elle, on ne sait jamais : il faut la compléter par l'autre moitié, la synthèse.

Quand on considère que matière et esprit sont, au fond, identiques ; que, du point de vue où nous sommes placés dans l'existence, nous pouvons considérer la matière comme de l'esprit solidifié, cristallisé, et l'esprit comme de la matière volatilisée, on saisit aussitôt que les distinctions entre les divers plans d'existence ne sont pas aussi tranchées que nous autres, Européens, grands classificateurs, sommes disposés à l'admettre ; notre aptitude à la classification, qui manque d'une façon remarquable aux Indiens, nous empêche de saisir l'Unité du Tout ; c'est un avantage que nous payons cher.

Pour les Védantins, le *Linga Sharira* est tout l'homme intérieur moins la portion réincarnante, le Moi, l'*Ahankara*, qui pourrait être comparé à une coagulation de la lumière rayonnée par *Atma*, l'essence universelle en son premier état de manifestation, nommé en Occident, Logos, Verbe, Fils, Saint-Esprit.

Le Linga ou Suksma Sharira est composé de dix-sept éléments astraux qui sont : 1° *Prana*, les cinq soufles vitaux, nommés séparément. *Pana* comme souffle respiratoire, *Apana* comme souffle excréteur, *Samana* comme souffle nutritif, *Udana* souffle dissolvant, *Vyana* souffle cohésif, maintenant la synthèse du corps ;

2° les cinq sens de perception, ouïe, toucher, vue, goût, odorat ;

3° les cinq sens d'action, qui sont le pouvoir vocal, correspondant à l'ouïe ; le pouvoir mouvant, concentré dans les mains et correspondant au toucher qui est répandu dans toute la peau, où le pouvoir mouvant se trouve répandu aussi ; le pouvoir formel, concentré dans les pieds et correspondant aux yeux (1).

Le pouvoir excréteur, concentré dans le rectum et correspondant au goût ; le pouvoir géniteur, concentré dans les organes sexuels et correspondant à l'odorat.

(1) Au premier abord, il paraît bizarre que le pouvoir de donner des formes soit concentré dans les pieds ; on comprend vite la justesse de cette indication, en remarquant que l'homme ne possède sa vraie forme que lorsqu'il se tient debout sur ses pieds, tandis que, dans toute autre attitude, assis, accroupi, couché, il est une chose presque informe, dont les lignes prennent de l'identité avec celles des objets environnants, animaux et végétaux ; la station sur les pieds nous donne seule la forme humaine complète ; il en est de même pour les animaux et même pour les végétaux.



4° le *Manas*, intelligence perceptive et comparative, et *Buddhi*, l'intelligence raisonneuse et conceptive.

Tous les êtres vivants, même les minéraux, sont pourvus d'un Linga Sharira ou Corps Astral plus ou moins développé ; ils ont aussi l'Atma, qui n'est pas un principe individuel, mais une substance universelle ; ce qui caractérise l'homme, c'est l'*Ahankara*, son Moi, avec la conscience, *Chitta*, qu'il en a.

L'espèce humaine, sous les diverses faces de la matière, est caractérisée par le Moi, qui produit le sentiment de séparativité, qui fait de l'homme un centre d'énergie capable de s'opposer à tous les courants d'énergie cosmique qui entrent en contact avec lui, quels que soient les êtres par qui ces courants se manifestent. Si l'on veut aller jusqu'au fond des choses, on comprend même que tous les êtres distincts, cailloux, plantes, animaux, ont aussi un Moi, et qu'en définitive l'homme n'est caractérisé que par le plus grand développement de son *Ahankara*.

L'Atma et la Vie, c'est la même chose ; on peut même dire plus, l'Atma n'est que le véhicule de la Vie, qui est Parabrahm et dont Atma est une manifestation, comme toutes les autres choses de l'univers ; *Prana* n'est qu'un des genres de manifestations de la Vie.

Le Corps Astral est le modeleur, plus, le *fabricateur* du corps physique. S'il a dix-sept parties composantes, il ne faut pas de longs efforts de réflexion pour penser qu'il établit, qu'il fabrique dix-sept espèces de matière pour la construction du corps. De là, nous déduisons qu'il *y* a dans le corps une matière à cinq modes, un pour chacun des souffles composants de Prana. La matière corporelle spéciale à Prana, fabriquée par lui, est le sang ; c'est dans le sang que les cinq souffles se manifestent, d'où nous pouvons conclure que le sang est formé des cinq éléments particulier afférents chacun à l'un des souffles.

Les cinq souffles sont divisés en deux portions, une droite et une gauche, *Pingala* et *Ida*, ce qui revient à dire que l'homme est formé de deux êtres accolés par l'épine dorsale : dans l'être gauche, c'est Ida qui domine, dans l'être droit, c'est Pingala, leur réunion leur ayant donné quelque chose de commun. *Ida* est le souffle lunaire, conservateur du corps, *Pingala* le souffle solaire, producteur des mutations dans les éléments corporels.

Dans des expériences aussi hardies qu'intéressantes, M. le colonel de Rochas a fait sortir de ses sujets les parties pranique et dinanendrissique de leur Corps Astral ; il a ainsi confirmé les données de la science indienne ; il a constaté que le corps pranique est divisé en deux parties qui peuvent s'extérioriser séparément, l'une la partie gauche, de couleur rouge, I*da*, l'autre, la partie droite, de couleur bleue, *Pingala*. Ces couleurs indiquent clairement que dans le antôme gauche domine l'Astral lié au sang artériel, tandis que dans le fantôme droit c'est l'Astral lié au sang veineux qui est le plus important.



On peut induire de cette indication que les physiologistes n'ont pas encore découvert toutes les propriétés du sang veineux, auquel ils n'attribuent guère que la fonction de ramener le sang aux poumons, pour s'y faire oxygéner et se débarrasser de l'acide carbonique dont il est imprégné.

Pour les Indiens, Pingala, physiquement le sang veineux, est la partie active de Prana, tandis qu'Ida, physiquement le sang artériel, est sa partie passive. Le fait qu'il y a dans le corps trois fois autant de sang veineux que de sang artériel devrait avoir fait soupçonner aux physiologistes l'importance du premier et aussi cet autre fait, qu'à la mort tout le sang passe dans les veines, phénomène qui doit avoir une raison déterminante autre que le simple effet mécanique de la contraction des artères. A première vue déjà, ce dernier phénomène indique nettement que la vie est le résultat du jeu combiné d'Ida et de Pingala, physiquement du sang veineux et du sang artériel, et qu'elle cesse aussitôt que l'un des deux éléments ne joue plus son rôle. A seconde vue, on remarque ce fait que la vie, disons chimique, pour n'offusquer personne, est plus active dans le cadavre que dans le corps vivant, puisque toutes ses parties deviennent le siège d'une activité vitale qui les détruit, ce qui vient à l'appui de l'opinion des Indiens que la partie active du sang se trouve dans les veines, tandis que le sang artériel est un modérateur de la vitalité, un frein qui l'empêche de prendre un mouvement trop rapide. C'est tout juste l'opposé de l'opinion européenne.

Les sens de perception astraux ont aussi une matière à eux spéciale dans le corps, c'est la matière nerveuse sensitive, qui doit être pourvue aussi de cinq modes d'existence, pour correspondre à chacun des sens.

Les organes d'action ont pour instrument physique la matière nerveuse de mouvement, qui doit aussi avoir cinq manières d'être. Ces matières ne sont d'ailleurs pas bornées à ce que nous nommons les nerfs ; il n'est pas besoin de posséder une formidable faculté d'intuition pour saisir que les muscles sont un prolongement de la matière nerveuse de mouvement, comme la peau, tant interne qu'externe, est un mode de la matière nerveuse de sensation.

Il y a encore *Manas* et *Buddhi*, qui doivent avoir leur matière correspondante particulière ; Manas, c'est l'intelligence qui perçoit et compare ; il est donc lié à la partie sensitive des nerfs ; Buddhi, c'est le raisonnement, le jugement qui décide, qui fixe les conceptions, et, comme nous n'agissons consciemment que d'après nos conceptions, Buddhi se trouve en rapport particulier avec la matière nerveuse de mouvement.

Il y a donc encore deux modes de la matière nerveuse correspondant, l'un à Manas, l'autre à Buddhi ; ces deux modes ne sont-ils pas les deux couleurs de la substance nerveuse ?

C'est à l'expérimentation de résoudre cette question.

Là s'arrête le Corps Astral, d'après les Védantins.

Nous n'y voyons pas d'indication se rapportant au squelette. H. P. B. et d'autres écrivains occultistes ont dit plusieurs fois que le squelette de l'homme avait une signification très occulte, qui n'est pas révélable aux profanes. Sur ce point nous ne pouvons donc, faute de renseignements, que faire des inductions hasardées et qui peuvent tomber fort loin de la vérité, comme aussi elles peuvent tomber juste.

Si les Initiés sont engagés par serment à ne pas révéler ce qu'on leur apprend, nous autres profanes avons le droit de pousser nos investigations aussi loin que possible ; nous en avons même le devoir, parce qu'en agissant ainsi, nous forçons les Initiés à révéler leur savoir, quand nous sommes devenus aptes à les comprendre ; par nos efforts de compéhension, nous désoccultons l'ésotérisme.

La loi de la solidarité humaine oblige les gardiens du Savoir Occulte à en faire la révélation, quand l'humanité, devenue apte à le comprendre, est exposée, faute de cette révélation, à s'engager dans des voies qui la conduiraient à sa perte, alors qu'elle est capable, une fois éclairée, de suivre le courant de son évolution normale.

Il faut conquérir le Savoir Occulte ; par notre activité intellectuelle, nous sommes capables de forcer les gardiens de ce Savoir à nous le divulguer.

L'analogie est une méthode puissante qui permet à tout homme de devenir un occultiste par ses propres forces. Il faut apprendre à s'en servir et oser courir le risque de se tromper, en la mettant en pratique.

La charpente osseuse joue un rôle très considérable dans notre corps ; c'est à elle qu'il doit sa forme ; c'est elle qui sert de support à tous les tissus ; tous nos mouvements volontaires sont produits par l'action des muscles sur les leviers osseux ; n'y aurait-il pas dans l'âme quelque chose qui fût d'une importance correspondante à celle du squelette, qui fût le noyau de l'âme ou sa charpente, comme il est celle du corps ?

Il y a *l'Ahankara*, le Moi. Le Moi est indispensable à la volonté consciente, comme les leviers osseux sont indispensables aux mouvements.

De là, nous pourrions inférer, sinon encore conclure, que le squelette est le siège du Moi. Un danger de mort qui est pour le Moi une menace d'être privé de ses instruments de rapport avec le plan physique, nous fait *frissonner jusque dans la moelle des os*, suivant l'expression populaire, et il y a beaucoup d'enseignements profonds dans le langage du peuple.

Autre coïncidence : le squelette donne sa forme au corps ; or, la forme est la propriété du *Têjas tatwa*, lequel est ce que nous nommons la lumière. L'individualité pleinement consciente de ses pouvoirs, *illuminée*, est appelée par les occultistes indiens *Têjas*, l'être radieux, l'être de feu. Sous les voiles brodés et chamarrés de leurs



expressions mystiques, ils veulent simplement désigner l'*Ahankara* pleinement développé.

On voit qu'il y a là une correspondance assez directe, *Tèjas*, le radieux, l'être formel par excellence, est évidemment surtout formé du *Tèjas tatwa*, la forme, la lumière, et c'est Tèjas qui donne la forme sur tous les plans d'existence, c'est lui qui la donne à notre corps, et l'agent formel de notre corps est le squelette qui se trouverait ainsi le représentant physique de ce qu'on nomme l'esprit, de l'essence humaine, de notre être véritable.

Il faut oser penser.

Aux Initiés, on donne le savoir méthodiquement, à nous autres profanes, on n'en jette que des bribes éparses, comme du grain qu'on jetterait aux poules dans la poussière et dans les broussailles ; c'est à nous de ramasser ces bribes et de les rassembler pour comprendre ce qu'on ne veut pas nous dire, mais qu'il ne nous est pas interdit de découvrir.

Résumons : le Corps Astral, *fabricateur* du corps physique, est formé de dix-sept éléments, les cinq souffles vitaux fabricateurs du sang qui, conséquemment, doit avoir cinq manières d'être ; — (à remarquer que le chyle et la lymphe peuvent être regardés comme des états rudimentaires du sang) — ; les cinq sens de perception, fabricateurs des nerfs de sensibilité, qui doivent avoir cinq modes d'existence, de même que les nerfs moteurs fabriqués par les cinq organes actifs du Corps Astral.

De plus, le Corps Astral comprend le Manas, intelligence perceptive et comparative, en rapport particulier avec les nerfs de sensibilité, mais qui doit fabriquer aussi une matière spéciale pour lui, de même que le Buddhi, intelligence raisonneuse et conceptive qui est en rapport particulier avec les nerfs moteurs.

Ce que nous nommons matière nerveuse a déjà deux modes d'existence généraux : la substance grise et la substance blanche ; elle a de plus les formes cellulaire et cylindrique et aussi l'état ganglionnaire, enfin, la peau d'un côté, les muscles de l'autre, sont des dépendances de la matière nerveuse qui doivent contenir un de ses modes.

Les enseignements indiens concordent avec la physiologie européenne. Ils nous disent qu'il n'y a pas d'activité sans les souffles vitaux, et, quand le sang cesse d'affluer dans un membre, il devient inerte, la volonté ne peut plus le mettre en action, ce qui vient à l'appui de l'opinion que les cinq souffles ont le sang pour véhicule.

En poussant plus loin les recherches avec les données qui précèdent, il est probable que les physiologistes arriveront à d'intéressantes découvertes.

M. de Rochas, dans ses expériences d'extériorisation du Corps Astral, a constaté que la matière du fantôme était condensée, captée par « l'eau, les corps gras ou gélatineux, comme la cire ou le blanc d'œuf, ou encore les corps pelucheux ou à texture lâche, comme le velours et les tricots de laine. »



Avec cette donnée de science expérimentale, il n'est pas bien difficile de penser que la partie pranique du Corps Astral est fixée au sang par son eau et ses substances albuminoïdes, et aussi que les *villosités intestinales* ne sont pas inutiles à la fixation dans le corps de *Samana*, le souffle de nutrition, de sorte que, lorsque ces villosités ne sont plus dans l'état normal, la nutrition ne s'opère plus, ce qui arrive dans le choléra, la fièvre typhoïde, la fièvre cérébrale.

Les médecins peuvent-ils raisonnablement admettre que leurs remèdes chimiques, doués tout au plus de *vitalité minérale*, sont capables de rebâtir les villosités détruites ou de leur fournir la vitalité manquante, lorsqu'elles ne sont qu'affaiblies? La médecine sera impuissante aussi longtemps qu'elle restera ignorante du Corps Astral, qui est le constructeur du corps physique. On a beau accumuler des masses de matériaux sur un terrain, il n'en sortira jamais une maison, aussi longtemps que des maçons ne se mettront pas à disposer ces matériaux, de façon à en faire des murs.

Les magnétiseurs, même ignorants, — presque tous le sont, sinon tout à fait de l'existence du Corps Astral, au moins de sa composition, — guérissent plus que les médecins, par leurs *passes* qui ne sont pas tant comme ils l'imaginent des projections de fluide que des communications de mouvement astral normal à un organisme dans lequel les vibrations sont descendues au-dessous ou montées au-dessus du taux régulier, par quoi elles sont devenues impropres à l'entretien de la partie physique de l'organisme soumise à leur action.

Le magnétisme et l'homœopathie sont l'envers et l'endroit d'un même système médical ; le magnétiseur communique directement les vibrations de son Corps Astral à celui du malade ; l'homœopathe cherche à rétablir le taux normal des vibrations astrales, au moyen des vibrations matérielles ; le magnétiseur, pour donner de l'eau à une certaine partie d'un ruisseau, augmente le débit de la source, l'homœopathe, pour obtenir le même résultat, barre le lit du ruisseau au-dessous de l'endroit où il veut augmenter le niveau de l'eau, — du moins, c'est ce qu'il chercherait à faire, s'il agissait en connaissance de cause ; le difficile pour lui est de trouver le point où le barrage doit être établi. Par contre, le magnétiseur, ignorant du Corps Astral, peut faire déborder le ruisseau à des endroits où il n'y a pas besoin d'eau, c'est-à-dire réveiller des maladies qui ne demandaient qu'à dormir. Des deux côtés, les dangers paraissent à peu près égaux, et l'art de guérir est encore dans l'enfance.

Quant à l'allopathie, ce n'est pas encore de la médecine ; elle l'est encore moins aujourd'hui, avec ses remèdes chimiques, qu'autrefois avec les plantes ; les allopathes sont médecins, comme un paysan qui creuse des rigoles d'irrigation est ingénieur hydraulicien.



Il y a encore les guérisseurs mentaux (*mental cure*, système d'Evans) et les *christian scientists* (savants chrétiens), qui réussissent à faire disparaître des maladies d'une façon étonnante, mais sans savoir comment ils le font, par la complète ignorance où ils se trouvent du Corps Astral, de ses propriétés et de ses fonctions, que Paracelse fut peut-être le seul à connaître totalement, parmi les gens de la race européenne.

La connaissance du Corps Astral est une condition indispensable pour l'établissement d'un art médical sérieux ; les médecins de nos facultés désignent tout ce qu'ils en savent par le mot *nature* ; c'est un peu vague.

GUYMIOT.

LA RÉINCARNATION

Les preuves philosophiques

(Suite)

---

*
* *

Le grand corps philosophique qni relia l'ancien monde au nouveau fut la fameuse Ecole d'Alexandrie, fondée vers le deuxième siècle de notre ère par Ammonius Saccas et fermée, en 529, par l'intolérance chrétienne de Justinien. Ecole théosophique par excellence, elle avait recueilli de Platon l'ésotérisme oriental et égyptien, et le dogme des Renaissances y fut enseigné dans toute son intégrité, quoique l'ignorance des masses ait pu en travestir la signification.

Dans la « *Descente de l'Ame* », Plotin dit : « L'Ame qui n'obéit « plus à la Loi universelle tombe dans le corps, où elle est gênée « par les sens et comme enfermée dans un caveau.... Les Ames ont « une nature amphibie, elles vivent alternativement dans une « condition supérieure et inférieure (*Vie dévachanique* après la « mort, et *vie terrestre* après la Réincarnation (1).) Quoique di- « vine par son origine l'âme s'immerge dans le sombre réceptacle « corporel ; elle y acquiert le pouvoir, la conscience d'elle-même

(1) Les mots entre parenthèses sont placés par l'auteur, dans le texte de la citation, pour montrer l'identité des doctrines ésotériques à toutes les époques.



« et la connaissance du bien et du mal, ce qui lui aurait été impos-
« sible, si elle n'avait pris une forme corporelle. Cette opération,
« s'effectue au cours des cycles, et la nature inférieure se change
« en la nature supérieure. (Transmutation de l'homme animal —
« *Kama-Manas*, en homme divin — *Buddhi Manas.*) — L'âme ne
« s'incarne pas tout entière, mais en partie seulement : la partie
« supérieure (*Manas superieur*) contemple le combat de sa par-
« tie (*Manas inférieur*) incarnée dans le monde sensible. Chaque
« âme possède quelque chose qui l'incline vers le corps (*Kama*
« *Rupa*) et quelque chose qui l'élève vers l'intellect *Buddhi.*)
« L'Ame est universelle ; la partie d'elle-même qui est incarnée
« dans un corps est souvent trompée par les sens et par l'appât du
« plaisir, mais sa partie supérieure est immuable dans sa vie
« divine. »

Il est dit ailleurs que ceux qui ont cultivé leurs facultés humaines renaissent comme hommes, que ceux qui n'ont developpé que leurs sens transmigrent dans des animaux, que les luxurieux passent dans des corps de bêtes possédant ces vices, que les tyrans deviennent des aigles, etc.... (*Ennead.* 3. *Liv.* 4. *ch.* 2).

Il faut lire ces lignes symboliques avec la clef qui déjà nous a ouvert Manou, l'Egypte et Pythagore.

Porphyre dit : «.... Les âmes qui ne sont pas destinées au sup-
« plice de l'enfer (*Avitchi*) et celles qui ont achevé cette expia-
« tion renaissent,et la justice divine leur donne un corps nouveau,
« en rapport avec leurs mérites et leurs démérites. » (*Peri. ap.* I. 2. 47.)

« Jamblique ajoute : « Chacun devient ce qu'il est déjà réellement. » (*Mystères. sect. IV et V.*)

Proclus se donnait comme la réincarnation de Nichomachus le Pythagoricien.

Pour Hiéroclès « les voies du Seigneur ne pouvaient être justifiées que par la métempsycose. »

Damascius, Hermias, proclamèrent, comme leurs maîtres, leur foi aux Renaissances ; Enée de Gaza les enseigna dans « *Théophraste* ; » Prudentius, le poète sacré, les chanta dans ses belles strophes.

Les Neo-platoniciens avaient formé un centre vigoureux qui rayonna puissamment sur toutes les sectes philosophiques et religieuses de l'époque ; le christianisme naissant lui emprunta bien des doctrines, sans les comprendre complètement, c'est pourquoi l'on trouve dans le catholicisme actuel une grande partie des Mystères des temples païens.

La plupart des premiers Pères de l'Église acceptèrent la Préexistence et la Réincarnation, comme une explication rationnelle du péché originel et comme une justification de la justice céleste, en face de l'inegalité des conditions et de la souffrance ; on l'enseigna librement chez les chrétiens jusqu'au IVe siècle.



Lactance, que saint Jérôme appelait le Cicéron chrétien, soutenait que l'âme ne pouvait être immortelle et survivre à son corps que si elle lui était préexistente. (*Instit. div. III*, 18.)

Saint Augustin (*De Gen. VII.* 24.) a cru longtemps que de l'Ame de Dieu émanaient toutes les autres; il ne rejeta cette opinion que plus tard, dans ses *Rétractations*. I. 10.

« N'ai-je point vécu dans un autre corps, avant d'entrer dans le « sein de ma mère? » dit-il encore.

Nemesius, évêque d'Emesa (Syrie), soutenait énergiquement que tous ceux des Grecs qui avaient foi à l'Immortalité croyaient en même temps à la Réincarnation.

Les Pères latins, Synésius, évêque de Ptolémaïs, et Hilarius, évêque de Poitiers, défendirent sérieusement la Preexistence et les Renaissances, quoique sous une forme différente de l'enseignement origéniste; l'un d'eux, Synésius, invité, par les habitants de Ptolémaïs, a devenir leur évêque, déclina tout d'abord cet honneur, disant « qu'il refusait parce qu'ils pourraient ne pas approuver certaines opinions qui, après mûre réflexion, s'étaient enracinées dans son esprit, et que parmi elles se trouvait, en première ligne, la préexistence de l'Ame. »

Ruffinus disait à Anastase, dans une lettre, que « cette croyance était commune chez les Pères primitifs. »

Arnobius a franchement avoué sa foi à cette doctrine et ajoute que Clément d'Alexandrie « a écrit de merveilleuses histoires sur la Métempsycose. »

Saint Grégoire de Nazianze l'avait adoptée.

Saint Justin le Martyr dit que l'âme habite plusieurs fois dans une forme humaine, mais que, dès qu'elle est emprisonnée dans un corps nouveau, elle perd le souvenir de ses existences antérieures; lorsqu'elle s'est trop éloignée de Dieu, elle transmigre dans des corps de bêtes sauvages.

A-t-il connu l'ésotérisme de la transmigration? C'est douteux.

Saint Jérome affirme que « la doctrine des transmigrations », était secrètement enseignée au petit nombre, depuis les temps les plus anciens, comme une vérité traditionnelle, et il recommande de ne point la divulguer. » (*Hyeronim. Epistol. ad Demetriad.*). Ad. Franck cite le passage de cette lettre dans sa *Kabale*, p. 184; Huet le donne également dans *Origeniana*... Dans sa *Lettre à Avitus*, le même saint Jérôme s'accorde avec Origène sur l'interprétation du passage de saint Paul (*Ephesiens* I. 4) : «........ qui nous a choisis avant la fondation du monde. » Saint Jérôme dit qu'on doit entendre par là « qu'une habitation divine et un vrai repos se trouvent dans les cieux; que c'est là que les créatures douées de raison demeurent et jouissent de la béatitude, avant de descendre dans un monde inférieur, avant de quitter ce monde invisible pour notre monde visible, avant leur chute sur cette terre, où elles ont besoin de corps grossiers...... »



Clément d'Alexandrie dit que la Réincarnation est une vérité transmise par la tradition et autorisée par saint Paul lui-même, dans son *Epitre aux Romains*, *V*. 12, 14, 19.

Mais c'est le fameux Origène qui propagea cette doctrine le plus largement, avec le plus de succès, et qui nous a laissé sur elle les écrits les plus importants. Comme Clément, son initiateur, il tira ses enseignements du Néo-platonisme, et c'est grâce à lui qu'une grande partie des premiers Pères et des premiers évêques chrétiens conservèrent la foi aux Renaissances.

Il admettait qu' « avant que l'homme existât, des âges (*œons*) incommensurables s'étaient écoulés ; que toutes les âmes émanent de l'Ame universelle, et que, par suite, l'âme humaine est de la même essence que Dieu ; qu'elle est libre de pécher ou de bien faire, et que la variété de ses fautes amène la diversité de ses existences terrestres ; que le corps n'est qu'un instrument de purification et d'expiation des péchés commis pendant les existences antérieures ; que les âmes se purifient en dominant leurs passions et par le moyen des transmigrations, »...... « que si, pour des raisons inconnues, l'âme n'est pas digne d'entrer dans un corps raisonnable, tout en ne méritant pas une forme déraisonnable », elle s'incarne dans un corps de monstre, de sorte qu'elle ne peut alors développer complètement la raison chez l'être qu'elle anime...... »

« Quant à savoir pourquoi l'âme humaine obéit tantôt au mal, tantôt au bien, il faut en chercher la cause dans une naissance antérieure à la naissance corporelle actuelle.... »

Et au sujet de la Chute des Anges : « La plus grande partie des Êtres spirituels péchèrent ; les plus mauvais devinrent les démons ; les autres furent les hommes qui, par des incarnations répétées dans des corps humains, redeviennent des Anges et reconquièrent ainsi leur pureté et leur bonheur. Pour cela, ils sont obligés de progresser de sphère à sphère et de prendre des enveloppes variables, selon les mondes qu'ils habitent. » (*Cont. Cels.* I. IV et VIII.)

Faisant allusion à certains passages de la Bible, il dit : « Si notre destinée actuelle n'était pas déterminée par les œuvres de nos existences passées, comment Dieu pourrait-il être juste en permettant que l'aîné servît le plus jeune et fût haï, avant d'avoir accompli des actes méritant la servitude et la haine...... » « Seule, ajoute-t-il, la Réincarnation peut expliquer la lutte de Jacob et d'Esaü, avant leur naissance, l'élection de Jérémie pendant qu'il était encore dans le sein de sa mère (*Peri arch. I. VII et Adv. Cels. III.*), l'étrange fait que Ruth, — qui avait, dit-on, l'âme de Thamar, — ne put porter d'enfant jusqu'à ce que Diéu lui eût donné l'étincelle d'une âme femelle, et tant d'autres choses qui jetteraient le discrédit sur la justice divine, si elle n'était justifiée par des actes bons ou mauvais, accomplis dans une existence antérieure. Cela seul peut expliquer l'inégalité des conditions..... »

Parlant du verset 4 du chapitre 1 des Ephésiens : « — ..... qu

nous a choisis avant la formation du monde — » il dit que les âmes ont eu un commencement, que, d'une condition supérieure, elles sont descendues dans une condition inférieure ; et que telle est la signification du mot Κάτα Βολη qu'on a faussement traduit par « *constitutio mundi.....* »

«... Il est des âmes qui descendent parce qu'elles l'ont mérité, d'autres viennent pour aider au progrès du monde......, car toute la création nourrit l'espoir d'être un jour délivrée de l'esclavage et de la corruption, et ce jour viendra lorsque les fils de Dieu seront réunis en un seul être (1). »

Au sujet de *Saint Jean* I. 6 : « Il y eut un homme appelé Jean qui fut envoyé par Dieu, » il ajoute : « Et si l'opinion catholique s'applique aussi à l'âme, si elle admet que celle-ci n'a pas été créée avec le corps, mais qu'elle existait avant lui, et que, pour certaines raisons, elle s'est revêtue de sang et de chair, dès lors, cette expression « envoyé par Dieu » ne paraît plus extraordinaire. »

La doctrine réincarnationiste origénienne fut longtemps enseignée et largement adoptée ; ce n'est qu'en 553 que le Synode réuni par Justinien, à Constantinople, la considéra comme une hérésie ! « Que celui qui enseigne la Préexistence de l'âme et l'opinion étrange qui en découle, c'est-à-dire, son retour sur la terre, que celui-là soit Anathème ! »

Cette croyance n'en persista pas moins très longtemps encore ; la plupart des hérétiques s'y rattachaient : Simonides, Basilidiens, Valentiniens, Marcionistes, Gnostiques, Manichéens, Prescilliens d'Espagne, Bogomiles, Pélasgiens, Pauliciens, etc........ Sept Priscilliens furent condamnés à mort, en Espagne, en 585, en partie pour cette hérésie ; l'italien Cathari, réincarnationiste aussi, eut à supporter la croisade albigeoise de Simon de Montfort, et Saint Dominique inventa l'Inquisition, pour achever d'exterminer tous ceux des dissidents qui avaient échappé jusqu'alors à la persécution.

C'est ainsi que le souvenir des Renaissances s'effaça de plus en plus dans l'Église. Ses seuls avocats ecclésiastiques, au moyen-âge, furent Scott Erigène (877), le savant moine irlandais, et saint Bonaventure (1255), appelé le « Docteur séraphique. » De nos jours il n'en reste qu'un fragment défiguré et incompris : le dogme de la ***Résurrection de la Chair.***

*
* *

L'Inde sacerdotale envoya de bonne heure des pionniers dans l'Occident, pour répandre la Vérité au milieu de ses peuplades énergiques ; ceux qui vinrent s'établir dans la Gaule et dans les Iles Britanniques furent appelés les Druides. « Je suis un Serpent, je suis un

(1) Allusion à la réunion future du *Rayon* manasique avec le *Manas supérieur* et, plus tard encore, à l'absorption de *Buddhi-Manas* — le Fils de Dieu — dans l'Ame universelle.



Druide, disaient-ils. Cette phrase prouve leur origine orientale, car le serpent est le symbole indou de l'Initiation.

Nous connaissons peu de chose de leur enseignement. Il était entièrement oral, mais César nous assure qu'il ne fallait pas moins de trente ans pour devenir un druide. La conquête romaine les fit disparaitre peu à peu, et c'est alors que leurs disciples, les Bardes, confièrent à l'écriture des fragments plus ou moins tronqués de la doctrine de leurs Maîtres.

Leurs « Triades » ont une parenté indéniable avec les doctrines orientales : l'évolution part de l'Absolu, culmine dans l'Homme et se perd de nouveau dans la divinité ineffable. L'Ame, avant d'atteindre à la libération, doit passer par trois Cycles : *Ceuguant* (État monadique), *Abred* (Univers manifesté), et *Gwynvyd* (Nirvana). Dans le Ceuguant, elle n'a encore ni connaissance, ni individualité ; elle développe ces qualités pendant son passage à travers les règnes inférieurs ; dans Abred, c'est l'état d'*Anwn*, par lequel elle ne passe qu'une fois, — ce qui veut dire que l'acquisition de la Connaissance soi-consciente dure éternellement. L'Énergie cosmique la pousse ensuite sur les « globes » supérieurs des « chaînes planétaires » et elle arrive à la délivrance finale en Gwynxyd.

La spère qui unit Ceuguant à Abred représente le Cycle élémental, — il mène au Cycle humain ; celle qui lie Abred à Gwynvyd transforme lentement l'homme en dieu, — c'est le Cycle divin.

Au cours de ce pèlerinage gigantesque, la Monade subit un nombre considérable de renaissances, à travers des myriades d'enveloppes.

C'est dans la foi à la Réincarnation que les Gaulois puisaient leur indomptable courage et leur mépris extraordinaire de la mort ; c'est César qui nous l'apprend : « *In primis hoc volunt persuadere non interire animos sed ab aliis post mortem ad alios transire putant.* « (*Bell. Gall.* I. VI).

De nos jours encore, on retrouve cette croyance fortement ancrée dans ces parties de la Bretagne où la civilisation actuelle n'a pas exercé son action matérialisante. Il existe toujours des Druides, — dégénérés probablement, — dans la Grande-Bretagne et en France ; on les appelle, dans la Saône-et-Loire, les « Adeptes de la Religion blanche » (*Mystery of the ages*), et, chez eux comme chez leurs ancêtres, la foi au retour des âmes est restée inébranlable.

* * *

On a dit que les Mahométans croyaient à la Réincarnation, avant que Mahomet ne le défendit ; nous pensons que le Koran ne fut composé qu'après la mort du Prophète, que ce dernier n'écrivit rien et n'enseigna qu'oralement. Il est évident, d'autre part, que l'Islamisme est un rejeton avorté du Magisme et du Bouddhisme ;



comme eux, il enseigne l'Unité de Dieu, sa présence dans toutes les Créatures (panthéisme transcendant), la prédestination (qui n'est qu'une expression grossière de Karma), la Résurrection de l'Ame et celle du corps.

La résurrection de l'Ame n'est autre que sa Réincarnation ; elle ne peut ressusciter que si elle a vécu déjà dans un ou plusieurs corps.

Comme tous les grands instructeurs religieux, Mahomet avait un groupe spécial de disciples. Il est probable qu'il leur enseigna secrètement les grands dogmes de l'Inde, car il connaissait bien des points de l'ésotérisme ; les versets du Koran se rapportant aux « *Compagnons de la caverne* » indiquent clairement qu'il n'ignorait pas l'existence des Maîtres (1) « (*Surai, Kahat, Separa* XV), et certains peuples asiatiques ont pu croire qu'il était un Avatar, la dixième incarnation de l'*Om* sacré, l'Amed ou Désiré des nations ; c'est pour cela que les Afgans vont encore en pèlerinage à la Mecque.

Si l'Islamisme n'avait eu dans son cœur un germe vigoureux d'ésotérisme, le Suffisme n'aurait pu en sortir. Les Suffis sont des disciples de la Sagesse (*Sophia*) ; des aspirants à l'union Buddhi-Manasique, des mystiques souvent doués de grands pouvoirs et dont les chefs ont été sans cesse des thaumaturges et des Initiés.

Le *Nouveau Koran*, exposition moderne d'une partie de la doctrine secrète de l'Islam, montre la justesse de ces remarques ; voici ce qu'on y trouve au sujet de la Palingénésie :

Question XXII. Lorsque l'âme a perdu sa coquille, elle s'en forme une nouvelle (V. 5.) ; les âmes des hommes et des animaux reviennent à la terre par le ruisseau de l'enfance (V. 14) ; l'homme qui meurt va à Dieu et renaît plus tard dans un corps nouveau : le corps reste à la tombe, l'esprit revient à la matrice (V. 15) ; cette doctrine est aussi vieille que le monde, et Dieu l'enseigna dans les commencements (V. 17) : l'âme humaine ne va pas dans des corps de bêtes (V. 18), au contraire, les âmes des animaux inférieurs passent dans des corps d'animaux plus élevés, puis dans des corps de sauvages et enfin dans des corps d'hommes civilisés (V. 19) ; l'homme n'est immortel que dans son corps spirituel, lequel ne pourrit jamais (V. 26) ; il pleure en sortant de son corps, il pleure aussi quant il y entre de nouveau (V. 41).

Question XXIII. Le corps n'est qu'un masque que l'âme prend et quitte pour en revêtir d'autres plus tard (V. 17) ; ceux qui s'aiment se retrouvent dans une incarnation future (V. 26 et 27) etc... etc... (*Old truths in newlight*).

La secte mahométane actuelle des *Bohrahs* croit à la métempsycose, tout comme les Hindous, et, comme eux, s'abstient de chair pour la même raison (Colebrooke, *Asiatic Researches*).

(1) Initiés, ceux que les théosophes appellent les *Mahatmas* (grandes âmes).



*
* *

Nous venons de trouver la Réincarnation au cœur de toutes les les grandes religions antiques ; si elle restée seulement en germe dans les religions récentes : — Christianisme et Mahométisme, — c'est que, d'un côté, Mahomet n'avait pas la taille d'un Hiérophante et que de l'autre ces véritables fondateurs du Christianisme ecclésiastique, — Eusèbe et Irénée, — n'ont pas compris la profondeur du Paganisme qu'ils ont pillé et mutilé tout à la fois.

Il ne nous reste qu'à jeter un coup d'œil retrospectif sur la pensée philosophique aux siècles divers et à constater qu'il n'est pas une intelligence d'élite, pas un penseur profond qui n'ait été touché par la doctrine des Renaissances. Nous nous aiderons largement ici de l'ouvrage de Walker (*Réincarnation*), si complet à ce point de vue, et nous en tirerons plusieurs citations importantes.

*
* *

Thalès, Aristote et Archimède étaient réincarnationistes.

Le grand thaumaturge de Tyane, Appollonius, enseignait les Renaissances et prouvait par des faits qu'il se souvenait de ses existences passées.

Plutarque y croyait (*Essai sur le retard apporté à la Justice divine*).

Thomas More l'a chantée dans ses vers :

> Stranger, though new the frame
> Thy soul inhabits now I've tracked its flame
> For many an age, in every chance and change,
> Of that existence, through whose varied range
> As through a torch-race where from hand to hand
> The flying youths transmit their shining hand.
> From flane to flame, the inextinguished soul,
> Rapidly passes till it reach the goal !

Paracelse la connaissait, comme tout Initié.

Jacob Boehme, « nourrisson des Nirmanakayas, » savait qu'elle était la Loi de la Nature.

Dans « *La cause, le Principe et l'Un* » Giordano Bruno dit qu'à la mort l'âme ne périt pas, qu'elle échange sa première habitation contre une nouvelle ; que tout est changé, mais que rien n'est détruit. C'est en grande partie pour avoir maintenu cette hérésie (?) qu'il fut brûlé sur les bûchers de l'Inquisition.

Le dominicain Campanella avait foi aux retours successifs de l'âme sur la terre.

Van Helmont le Jeune fut à son tour attaqué par l'Inquisition pour avoir enseigné cette doctrine, dans son *Hypothèse de la Préexistence et de la Révolution des âmes*, où il donne, en 200 problèmes, tous les arguments qui rendent la Réincarnation nécessaire,

Les platonistes de Cambridge restèrent fidèles à la Palingénésie :

Cudworth. (*Le Vrai système intellectuel de l'Union*).

Hume. (*Essai sur l'Immortalité*).

Henri More. (*l'Immortalité de l'Ame*).

Shakespeare le dit : « L'homme entre sur cette terre et en sort comme un acteur, et y joue plusieurs rôles successifs. »

Joseph Glanvile, dans *Lux Orientalis*, trouve sept Piliers pour supporter l'hypothèse de la Préexistence.

Le Dr Dorner, Edward Beecher (*Le Conflit des Ages*) et le théologien allemand si apprécié, Julius Muller, (*La Doctrine chrétienne du Péché*) la soutiennent solidement.

Shilling la reconnaît (*Dissertation sur la Métempsychose*) ; Leibnitz (*Monadologie*) a laissé transparaître sa foi, et s'il avait osé parler clairement il aurait bien mieux étayé son « Optimisme » par la doctrine des Renaissances que par tous ses faibles arguments.

Le chevalier Ravasay a écrit dans ses *Principes philosophiques de la Religion naturelle et révélée* : « Les oracles sacrés représentent sans cesse le Paradis comme notre lieu de naissance et la vie actuelle comme un exil. Comment pourrions-nous avoir été bannis d'une place où nous n'aurions jamais été ? Cet argument suffirait à lui seul à prouver la Préexistence, si nos maîtres ne nous avaient habitués à regarder ces expressions comme des métaphores et à croire, contrairement à l'Ecriture et à la raison, que nous sommes exilés d'un lieu de bonheur, par la faute seule de nos premiers parents...

« Notre Sauveur semble approuver la doctrine de la Préexistence dans sa réponse à ses disciples, quand ils l'interrogent au sujet de l'aveugle de naissance : « Maître, qui donc a péché, de cet enfant ou de ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » (Jean IX. 2).

« Il est évident que cette question aurait été ridicule ou impertinente, si les disciples n'avaient pas cru que cet aveugle avait péché avant sa naissance corporelle et que, par conséquent, il avait préexisté dans un autre état. La réponse de notre Sauveur est remarquable : « Ni cet homme, ni ses parents n'ont péché ; mais c'est pour que les œuvres de Dieu fussent manifestées en lui. »

« Jésus-Christ ne pouvait pas croire que ni cet homme ni ses parents n'avaient jamais péché, car cela ne peut être dit d'aucun mortel ; cela signifiait qu'il n'était aveugle ni pour les péchés qu'il avait pu commettre dans une autre existence, ni pour ceux de ses parents, mais pour permettre, un jour, la puissance de Dieu.

« Notre-Seigneur, au lieu de blâmer ses disciples et de redresser leur erreur, semble confirmer dans sa réponse la doctrine de la Préexistence. S'il avait regardé cette opinion comme une erreur capitale, sa sagesse n'aurait pu passer si légèrement sur elle, ni l'autoriser par le silence. Ce silence, au contraire, prouve qu'il regar-



dait cette doctrine de l'Eglise juive comme la véritable explication du péché originel... »

« La faute d'Adam fut réellement commise par les individus de la race actuelle, dans une existence antérieure...... »

« Dieu ne peut haïr ou aimer que les dispositions morales, et puisqu'il dit qu'il aimait Jacob et détestait Esaü, avant leur naissance et par conséquent avant qu'ils n'eussent commis ni mal ni bien dans cette vie, il s'ensuit clairement qu'ils avaient dû préexister dans un autre état . . . . » . . . .

« Si l'on dit que ces textes sont obscurs, que la Préexistence n'en est tirée que par induction et que cette opinion n'est pas enseignée par des mots précis dans les Ecritures, je répondrai que la doctrine de l'Immortalité de l'âme n'est nulle part révélée expressément dans les oracles sacrés de l'Ancien et du Nouveau-Testament . . . . Nous pouvons en dire autant de la Préexistence ; la doctrine n'est expressément révélée nulle part, mais on la présuppose évidemment, car sans elle le péché originel deviendrait non-seulement inexplicable, mais absurde, répugnant et impossible. »

Il n'y a rien dans les Peres, ni dans les conciles, qui contredise cette doctrine. Oui, bien que le cinquième Concile général et tous les Pères, après le VIe siècle, aient condamné la fausse idée de la préexistence transmise par les Origénistes et les Pricillianistes, la vraie doctrine de la préexistence n'a pas été condamnée par l'Église . . . . . . »

« C'est contre la dégradation impie de la transmigration dans des corps d'animaux que les Pères se sont élevés . . . . »

(*A suivre*). Dr PASCAL.

RÉMINISCENCES

DE H. P. BLAVATSKY ET DE LA « DOCTRINE SECRÈTE »

(*Suite*)

H. P. B. était à la salle à manger, prête à les recevoir ; tous furent frappés de stupeur et d'étonnement, lorsqu'ils arrivèrent avec leurs mines longues et sévères, comme quand on s'attend à se trouver en face d'un agonisant. Le docteur était hors de lui. « Mais c'est inouï, disait-il, Madame aurait dû mourir. » Il ne pouvait se rendre compte du fait. H. P. B. assise sur sa chaise fumait sa ci-



garette ; elle lui en offrit tranquillement une, et se mit à le plaisanter. Le notaire intrigué se tourna vers le médecin belge pour une explication. Celui-ci commençait à s'excuser, répétant à plusieurs reprises : « Mais elle aurait dû mourir », lorsque le Consul d'Amérique, en homme du monde, s'avança vers H. P. B. et, lui serrant la main, lui dit qu'il était charmé qu'elle eût ainsi trompé la mort, pour cette fois, et une conversation animée et amusante s'ensuivit. Puis le notaire nous appela tous et commença la tâche importante de la rédaction du testament. On demanda à H. P. B des détails sur son mari, mais elle s'écria qu'elle ne savait rien du vieux Blavatsky, qu'il était probablement mort depuis longtemps, et qu'on n'avait qu'à faire un voyage en Russie, si l'on voulait avoir de ses nouvelles ; qu'elle n'avait demandé qu'une chose, c'est qu' on vînt pour dresser son testament ; qu'on la supposait mourante et que la voilà ressuscitée, mais que, puisqu'on était venu, il n'était pas juste qu'on s'en retournât sans rien faire ; qu'on devait donc rédiger le testament et qu'elle me désignait comme son héritier.

Le notaire demanda alors : Madame a-t-elle des parents ? Ne serait-il pas juste qu'elle leur laissât ses biens ? Et il me regarda du coin de l'œil, comme s'il s'était imaginé que j'avais déloyalement influencé H. P. B. pour qu'elle me laissât sa fortune au détriment de ses proches. H. P. B. s'emporta, lui demandant si c'était là son affaire, et lui déclara qu'elle laisserait son argent à qui bon lui semblerait. Madame Gébhard, craignant une scène, intervint et dit gracieusement au notaire : « Peut-être que lorsque vous connaîtrez le montant de la succession de Madame Blavatsky, vous ne trouverez aucune objection à faire selon ses désirs ; si elle était morte, elle n'aurait pas eu assez d'argent pour payer ses funérailles.»

Le notaire ne put réprimer un mouvement de surprise, mais il se remit à sa tâche sans commentaire. En quelques minutes le testament fut achevé et signé par les assistants ; on servit du café, et une conversation générale s'engagea. Trois heures après, le consul d'Amérique se leva : « Eh bien, dit-il, je crois que c'est assez de fatigue pour une agonisante » ; et les assistants quittèrent la chambre, après les compliments d'usage, tandis que nous restions seules pour rire du fond du cœur de la plus originale et de la plus amusante scène dont nous eussions jamais été témoins. Nous pensâmes alors que H. P. B. devait se mettre au lit, mais elle s'y refusa énergiquement et resta assise jusque fort tard, s'amusant à ses « patiences. »

J'ajouterai quelques mots, pour dire que depuis ce moment je ne revis jamais plus ce testament. Après la mort de H. P. B., Avenue Road, à Londres, le 8 mai 1891, j'allai à Ostende, pour voir le notaire et lui demander ce qu'il en avait fait. Il me dit qu'il l'avait donné à H. P. B. après mon départ. Je suppose qu'elle avait dû le détruire, car on ne l'a jamais trouvé dans ses papiers.

L'animation qui accompagna le rétablissement de H. P. B. se calma



graduellement. M. Ellis retourna à Londres, emportant tous nos remerciements et notre plus entière gratitude pour la bonté qu'il avait eue de répondre si promptement à mon télégramme et pour les soins et le dévouement qu'il avait prodigués à H. P. B., pendant son séjour avec nous.

Nos prochains visiteurs furent ensuite le Dr Keightley et M. Bertram Keightley. Ils arrivèrent portant les invitations les plus pressantes et les plus chaudes du groupe Londonien, qui demandait à H. P. B. d'aller en Angleterre pour y demeurer. Elle y consentit en fin de compte et il fut décidé qu'elle passerait l'été avec les Keightley, à Norwood, dans une petite maison appelée Maycot.

Ils retournèrent bientôt à Londres pour se préparer à la recevoir, et je tournai mes pensées vers ma demeure en Suède. Je me sentais complètement brisée par les inquiétudes à travers lesquelles je venais de passer et je soupirais après un repos complet, physique et mental. Madame Gébhard, me voyant si épuisée et si fatiguée, me pressait de partir de suite, me disant qu'elle resterait avec H. P. B. jusqu'à ce que les Keightley fussent venus la chercher, et j'avais reçu le matin même une lettre de M. Thornton nous annonçant qu'il allait venir à Ostende, pour faire une visite à H. P. B. Je fus heureuse de sentir que Madame Gébhard ne serait pas seule, aurait un ami pour l'aider, en cas de besoin; aussi, quelques jours plus tard, après les adieux les plus tendres et les plus affectueux, je me trouvais dans le train, faisant route pour la Suède.

Je n'ai rien d'important à relater ici, si ce n'est quelques lettres de Madame Gébhard me disant que tout allait pour le mieux et qu'on était occupé à emballer, en vue du départ de H. P. B. pour Londres. Pendant l'été, H. P. B. m'écrivit plusieurs fois et je vais donner ici des extraits de deux de ses lettres datées de Maycot, Norwoord :

« Je puis seulement dire que je ne me sens pas aussi heureuse ou même aussi *à mon aise* qu'à Ostende. Je suis dans le camp ennemi, et cela dit tout...

» Cette maison est un trou, où nous sommes aussi serrés et aussi mal que harengs en barrique. Lorsqu'il y a trois personnes dans mes deux pièces, — grandes à elles deux comme la moitié de ma chambre à coucher d'Ostende, — nous nous pilons continuellement les pieds; quand il y en a quatre, nous sommes assis sur la tête de nos voisins. Aussi n'y a-t-il pas moyen de reposer en ce lieu, parce que le moindre bruit s'y entend de partout. Tout cela n'est qu'ennui personnel, mais il en est de plus sérieux. Il y a tant à faire ici qu'il me faut, ou abandonner *Secret Doctrine*, ou laisser inachevée l'Œuvre Théosophique. C'est surtout pour cela que votre présence est nécessaire. Si nous manquons les bonnes occasions, nous n'en aurons jamais de meilleures. Vous savez, je suppose, qu'une Loge Blavatsky a été organisée par Sinnet et quelques autres.



» Elle est composée de quatorze personnes, au moins. Vous savez aussi qu'une Compagnie de publicité Théosophique a été formée par les mêmes personnes, pour publier et notre Revue mensuelle et *Secret Doctrine*. Deux cents livres sterling ont été réunies pour le *Lucifer*, et cinq cents pour l'ouvrage.

» Cette Compagnie est à publicité limitée ; elle est dûment constituée. C'est donc cela de fait. J'ai, en outre, *meeting* tous les jeudis soirs. Dix à douze personnes y sont admises, se casant comme elles peuvent dans mes deux chambres. Pour moi, je passe la nuit sur mon sopha de Wurzbourg, car il n'y a point place pour un lit. Mais si vous venez, vous aurez une chambre au premier. »

H. P. B. m'écrivit ensuite que son dernier projet était de prendre une maison à Londres, à frais communs entre les deux Keightley elle et moi, et qu'elle espérait que j'approuverais le plan, parce que ce serait un grand avantage que d'avoir un quartier général Théosophique, à Londres même : « Cela faciliterait considérablement notre tâche et cela porterait davantage à venir nous voir. » Lui ayant écrit pour lui marquer que je m'associais au plan proposé et lui donner rendez-vous, je reçus d'elle les lignes suivantes adressées de Maycot :

« Inutile de dire combien je suis soulagée et heureuse de votre arrivée prochaine. Si vous ne voulez pas coucher ici, venez-y du moins passer quelques heures. La maison de Landowne Road est encore en installation. J'y envoie mes livres et le reste. J'ai choisi deux pièces pour vous, qui vous plairont, je pense ; mais *venez* et ne partez pas, je vous en prie.

» Toujours votre : H. P. B. »

C'est la dernière lettre que j'aie à publier ici, et avec elle finit presque mon récit, car à Londres ce furent les deux Keightley qui travaillèrent à *Secret Doctrine* avec H. P. B. Déployant une activité admirable, ils passèrent tout le manuscrit à l'imprimeuse mécanique. Je leur laisse le soin de décrire comment H. P. B. écrivit l'ouvrage, n'ayant plus, quant à moi, que quelques lignes à ajouter.

J'arrivais à Londres, au mois de septembre 1887, et j'allai droit à Norwood. J'y trouvai H. P. B. avec les Keightley, dans un petit cottage. Après m'avoir chaleureusement accueillie, elle s'empressa de me dire comment nous allions travailler pour la Société Théosophique, d'une manière plus pratique qu'on n'avait fait jusqu'ici. Nous eûmes de nombreuses conversations sur les moyens à employer pour faire mieux connaître la Théosophie à Londres, et nous formâmes toutes sortes de projets.

Après trois jours employés à comploter, faire des plans et arrangements divers, nous montâmes en voiture, un beau matin, et nous



nous dirigeâmes sur Londres, Landowne Road, 17. C'est là que les deux Keightley firent tant pour rendre la vie aussi bonne que possible à H. P. B. Je ne pouvais et ne puis vraiment encore me lasser d'admirer le tendre dévouement et la constante préoccupation, parfois descendue jusqu'aux plus vulgaires détails, avec lesquels ces deux jeunes gens se sont toujours employés pour le bien-être de H. P. B. Sous tous les rapports, ils ont seuls et constamment assuré les conditions qui ont permis de travailler à *Secret Doctrine*.

L'appartement de H. P. B. se trouvait au rez-de-chaussée, disposé de la manière suivante : une petite chambre à coucher menait à un grand cabinet de travail, dont l'ameublement était disposé de manière à ce qu'elle pût atteindre, sans se déranger, ses livres et ses papiers tout autour d'elle ; ce cabinet donnait lui-même sur la salle à manger, de sorte qu'elle avait assez d'espace pour prendre de l'exercice, lorsqu'elle avait besoin de marcher.

C'est là que le colonel Olcott la trouva, quelques mois plus tard, et c'est à cette situation que s'applique cette description parue dans le supplément du Théosophist d'Octobre 1888 :

« Le Président de la S. T. a trouvé Madame Blavatsky en mauvaise santé, mais travaillant quand même avec une opiniâtre énergie. Il tient d'un médecin des plus réputés que le seul fait qu'elle soit encore en vie est à lui seul un miracle, d'après toutes les règles de l'art. Son organisme est tellement désorganisé par une complication de maladies du plus grave caractère que c'est merveilleux qu'elle puisse soutenir la lutte. Il y a longtemps que tout autre eut déjà succombé. Le microscope décèle d'énormes cristaux d'acide urique dans son sang, et, d'après les médecins, il est plus que probable qu'un seul mois des chaleurs de l'Inde la tuerait infailliblement. Et cependant, non seulement elle vit, mais elle est attelée à son bureau, du matin à la nuit, a faire de la « Copie », et à revoir les épreuves du *Lucifer* et de *Secret Doctrine*. Cette dernière, son œuvre la plus magistrale de beaucoup, ne va pas tarder à paraître. D'après tout ce qu'il a entendu de plus compétent, le Président ne doute pas que *Secret Doctrine* ne surpasse même *Isis Unveiled*, comme mérite et comme intérêt.

» Mme Blavatsky vit au n° 17 de Lansdowne Road, Holland Park, avec trois Théosophistes amis, parmi lesquels sa dévouée compagne, sa garde malade et consolatrice d'antan, la comtesse Wachtmeister, de Suède.

» La maison est agréablement située dans un quartier tranquille, sa face arrière donnant sur un petit parc particulier, dont l'accès est donné à tous les voisins. L'appartement de Mme Blavatsky est au rez-de-chaussée, son état de santé l'empêchant de monter un étage. Son bureau fait face à une grande fenêtre donnant sur le vert feuillage de Holland Park. A droite et à gauche sont des tables et des casiers pleins des livres de références, et tout autour, ses sou-



venirs de l'Inde : bronzes de Benarès, nattes de Palghat, coussins d'Adoni, plâtres de Moradabad, plaques de Kashmis et images de Ceylan, tous objets si connus des premirs visiteurs d'Adyar.

» En ce qui a trait à son retour dans l'Inde, la question est surtout d'ordre médical. Il est très douteux qu'elle puisse supporter le voyage, et il est d'ailleurs certain qu'il faudrait la hisser à l'embarquement comme au débarquement. En tout cas, son ouvrage étant sous presse, elle ne pourrait quitter Londres de quelque temps, et seulement après avoir trouvé quelqu'un pour diriger le *Lucifer* en son absence.

» A Londres, elle est entourée de Théosophistes dévoués, qui, après avoir fait les frais d'impression de *Secret Doctrine*, ont encore formé une société de publication Théosophique, pour éditer, à bas prix des tirages spéciaux d'articles choisis dans nos principales Revues.

» L'intérêt pour la Théosophie augmente et devient de plus en plus éclairé en Europe et surtout en Amériques. Les idées théosophiques se reflètent dans la littérature courante et suscitent jusqu'aux discussions des Orientalistes les plus éminents. Les lectures du professeur Max Muller, de Moniès William, que nous avons analysées par ailleurs, et l'admirable articles du célèbre Emile Burnouf, sur le *Bouddhisme dans l'Occident*, démontrent surabondamment ce que nous avançons.

» En fait, il y a maintenant trois centres théosophiques agissant sur l'esprit du siècle, savoir : Madras, Londres et New York. Et quoique les amis les plus ardents de Mme Blavatsky puissent infiniment regretter son éloignement de l'Inde, il n'est pas douteux, cependant, que l'ensemble du mouvement ne profite davantage de sa présence en Europe, et que nos frères dévoués d'Amérique ne gagnent également à sa proximité relative. »

L'année suivante, le *Theosophist* de juillet publia un autre Compte rendu dont voici les principaux passages ;

« Mme. Blavatsky continue à travailler sans relâche, comme toujours, et dans de si défavorables conditions physiques que non seulement son labeur, mais sa vie même, sont de continuels faits merveilleux. Je puis dire comme médecin, — c'est le célèbre Docteur Anna Kingsford, auteur de *Perfect Wan* qui parle ici, — et pas de ma seule autorité, mais comme un fait bien connu de quelques-unes des Sommités médicales de Londres, que jamais l'on n'a vu un malade vivre seulement une semaine dans de telles conditions d'affection chronique des reins, qui sont siennes depuis plusieurs mois. Elle a souvent des attaques d'apoplexie cérébrale, dont elle se débarrasse sans traitement médical connu, continuant son chemin, sans paraître redouter un seul instant que son existence actuelle puisse prendre terme, avant que son œuvre soit pleinement accomplie. Et dans l'accomplissement de cette œuvre, elle est infatigable. Ses heures de travail sont, tous les jours, de 6 heures et demie du

matin à 7 heures du soir, avec un seul instant de repos, à midi, pour prendre un léger repas.

» Elle consacre une grande partie de ces heures à préparer les *Instructions* pour la section Esotérique, pour lui donner autant de connaissance qu'il lui est permis d'en divulguer et que ses disciples sont à même d'en recevoir. Elle rédige aussi presqu'entièrement le *Lucifer*. Elle dirige même, dans une certaine mesure, la Revue Théoso phique de France, dont le gros œuvre est naturellement commis à des Français.

» Quant à *Secret Doctrine*, les deux premiers volumes ont paru et le troisième est prêt à imprimer. Ce dernier consiste surtout en séries d'esquisses sur les plus grands occultistes de tous les temps. C'est une œuvre merveilleusement fascinante. Le quatrième volume doit contenir des données sur l'Occultisme pratique : il est arrêté dans son essence, mais pas encore écrit. Il montrera ce qu'est réellement l'Occultisme et combien l'idée qu'on s'en fait communément a été altérée, dégradée même, par de fallacieux participants à ses mystères qui, dans un but de lucre ou de bassesse, ont prétendu posséder la connaissance secrète. Une telle exposition nécessitera un assemblage précis de dates, comme dans un travail historique, de sorte que sa composition ne commencera que lorsque tout sera prêt.

» Le soir, de 7 à 11 heures et quelquefois jusqu'à 2 heures du matin, Mme Blavatsky reçoit un grand nombre de visiteurs. Beaucoup sont naturellement des amis, mais d'autres sont de sérieux investigateurs qui lui sont inconnus, et pas mal sont simplement poussés par la curiosité de voir une femme qui est l'une des plus remarquables personnalités de l'époque. Tous sont bien accueillis, et elle suit chacun sur le terrain qu'il préfère.

C'est ainsi que M. G. J. Romanes, membre de la Société Royale, prend à partie la théorie de l'évolution développée dans *Secret Doctrine ;* M. W. J. Stead, éditeur de Pall Mall Gazette, grand admirateur de *Secret Doctrine*, demande toutefois de grands éclaircissements à son sujet ; Lord Crawford, Comte de Crawford et de Salcarres, F. R. S. aussi, et très versé dans l'occultisme comme disciple de Lord Lytton, en Egypte, vient s'entretenir sur les sujets qui l'intéressent ; Mme Besant, que son entrée dans la Société de Réforme Nationale a rendue célèbre, déclare qu'à son avis la Théosophie est un pouvoir qui doit affecter la vie sociale de l'humanité ; M. Sidney Whitman, très connu par sa mordante critique du *Cant* Anglais, aime à échanger des idées sur les principes de la Théosophie. Et ainsi de suite. » A. K.

Pour revenir à notre sujet, nous étions à peine installés dans la maison, que l'on commençait à demander H. P. B., et cela si fréquemment qu'elle dut fixer un jour pour recevoir.

Ce fut le samedi ; et de 2 heures de l'après midi à minuit, ce ne fut qu'une succession ininterrompue de visiteurs, auxquels H. P. B.

ne se lassait pas de répondre. Pendant ce temps-là, *Secret Doctrine* s'achevait et partait enfin pour l'impression; alors commença le travail ingrat de revoir les épreuves, et de les corriger. J'en étais personnellement très contente, et lorsqu'une épreuve me passait par les mains, je rendais grâces au ciel de voir que tant de peine, d'effort et de souffrance, n'avaient pas été supportés en vain, que H. P. B. avait pu accomplir sa mission et donner au monde ce Livre magistral qui, de son propre avis, devait attendre le siècle prochain pour être pleinement apprécié, et ne servir, en attendant, qu'à l'instruction d'un petit nombre.

A ce moment-là H. P. B. fut heureuse. Ce fut le seul rayon qui ait lui dans son Ciel sombre ; car déjà s'amoncelaient les nuages, et quelques-unes de ses plus pénibles épreuves étaient proches.

A l'achèvement de *Secret Doctrine* se termine le récit que je me suis proposé de faire ici. Qu'on me laisse seulement payer encore un faible tribut de reconnaissance et d'amour à l'amie, au « teacher, » qui fut pour moi plus que qui que ce soit au monde, qui m'enseigna la Vérité et me montra la *voie* pour vaincre le « Soi, » et vivre pour les autres.

« Ton âme doit devenir comme le fruit mûr du manguier : aussi molle et aussi douce que sa pulpe, pour les misères des autres ; aussi dure que le noyau pour tes propres peines. » « La compassion parle et dit : Peut-il y avoir du bonheur, lorsqu'il en est qui souffrent ? Disciple, te laisseras-tu sauver, quand le monde entier gémit et se plaint ?... »

Tels sont les préceptes que nous donnait H. P. B. ; tels sont les principes que sa vie d'abnégation constante pour le bien des autres a imprimés, comme des traits de flamme, dans le cœur de ceux qui ont cru en elle !

CONSTANCE WATCHMEISTER.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

VARIÉTÉS OCCULTES

LES DAHOMÉENS BLANCS

Il y a des vivisectionnistes qui ne le cèdent pas en cruauté et en barbarie aux noirs habitants du Dahomey. Ce sont des savants honorés et d'une grande réputation. Pour prouver aux spiritualistes



qu'ils sont capables de trouver l'âme dans le corps, de la peser, de la mesurer, d'en compter les parties, ils soumettent les animaux à des expériences de vivisection. Le professeur Bracket a voulu mesurer les sentiments des chiens, et voici comment il s'y est pris.

Ayant un chien qui lui témoignait beaucoup d'affection, il lui arracha un œil, l'affection du chien résista à cette épreuve ; alors notre professeur lui coupa les nerfs auditifs, de façon que le chien ne pût plus entendre sa voix ; son affection pour son maître durait toujours ; il fallait pourtant trouver la limite de cette affection, savoir en quel organe elle avait son siège ; pour ce faire, notre professeur se mit à imaginer des tortures qu'un démon n'aurait peut-être pas inventées, à moins d'être un bon physiologiste, et il infligea ces tourments abominables à la pauvre bête, jusqu'à ce que la mort vînt la délivrer des mains ds son bourreau, mains que la pauvre bête innocente léchait encore, en rendant le dernier soupir. Notre professeqr n'avait donc pu déloger l'affection du chien du siège corporel qu'il lui supposait.

Insuccès scientifique, quant à l'affection du chien pour son maître.

Ce qui fait la beauté de la conscience du savant, c'est l'énergie obstinée avec laquelle il recherche la vérité. N'ayant pas réussi à trouver le siège d'un sentiment du chien, peut-être notre savant professeur pourrait-il trouver celui d'un autre.

Il se demanda alors quel pourrait bien être le siège de l'amour maternel ?

Il prit une chienne grosse, lui ouvrit le ventre et en tira les petits, qu'il lui posa sous le nez, pour voir si elle les reconnaîtrait comme sa progéniture.

A une autre qui allaitait sa nichée, il coupa les mamelles et la remit saignante et mourante au milieu de ses petits affamés, pour voir ce qu'elle ferait, maintenant qu'elle se trouvait incapable de les nourrir.

La pauvre bête leur tendit ses blessures béantes et lécha maternellement ses petits, jusqu'à ce qu'elle eût perdu tout son sang.

N'est-ce pas que c'est beau l'esprit de recherche scientifique ? Le malheureux atteint d'une pareille infirmité de conscience est peut-être plus à plaindre qu'à blâmer.

Mais une société dont les lois permettent la tranquille perpétration de faits semblables, est-elle en droit de se croire bien avancée sur le chemin de la moralité !

Comme on comprend que Madame Claude Bernard, profondément religieuse, ait, après la mort de son mari, fondé un hospice pour soigner les chiens estropiés et abandonnés, dans l'espoir que ses bienfaits diminueraient peut-être la responsabilité du vivisecteur.

Les bienfaits produisent leurs conséquences naturelles et les méfaits les leurs ; celles des uns n'empêchent pas celles des autres,

contrairement à la démoralisante opinion chrétienne qu'une victime expiatoire peut racheter les péchés des hommes.

On récolte ce qu'on a semé.

B. FORTIN.

L'ACTION DES ÉLÉMENTAUX.

En 1890, il y eut une explosion de grisou dans la mine de Morfa, au pays de Galles, qui coûta la vie à 87 mineurs.

Le journal spirite *Light* fit une enquête sur cet évenement. Voici ce qu'il rapporte :

« Ayant demandé à Peter Williams, un vieux mineur, pourquoi, la veille de l'explosion, on avait procédé à un examen de la galerie dans laquelle la catastrophe s'est produite, il répondit :

» — On s'était déjà plaint, plusieurs fois, que les Esprits se faisaient entendre dans la galerie de la veine de Quatre Pieds.

» Et il nous apprit que les mineurs croient qu'en examinant soigneusement une galerie on en fait fuir les Esprits.

» Un autre témoin, nommé Harding, déclara que, depuis quelque temps, on disait qu'on « entendait » dans la galerie, ce qui était signe que quelque événement se préparait à Morfa, un incendie ou une explosion. Lui-même pensait qu'il arriverait quelque chose dans la veine de Quatre Pieds. Les bruits entendus dans cette galerie donnaient aux mineurs la conviction qu'il s'y passerait quelque chose. Harding se trouvait avec un autre mineur dans cette galerie, quinze jours avant l'explosion ; ils venaient de vider un wagonnet et s'étaient remis à genoux, pour travailler, sans échanger une parole, quand, tout à coup, ils se regardèrent étonnés, ayant en même temps entendu des bruits étranges. « Qu'est-ce que c'est ? » dit l'un d'eux, et aussitôt une porte s'ouvrit *toute seule* et frappa violemment contre le boisage. En rencontrant Tom Barrass, le porion, Harding lui dit : Il s'est passé aujourd'hui quelque chose d'étrange ici, et lui raconta le fait. Barrass lui répondit : Ces choses-là feraient croire que tout ce qu'on dit là-dessus pourrait bien être vrai. Il pensait aussi que cela présageait une explosion, d'autant plus qu'il se souvenait que de pareils signes s'étaient produits avant l'explosion qui avait eu lieu, en 1873, dans la même mine. »

Les explosions de grisou sont le fait des Elémentaux nommés *Gnômes*, qui habitent dans la terre ou plus exactement dans les vides contenues dans l'écorce terrestre et pour qui notre matière solide est ce qu'est pour nous la matière liquide.

Les veines de charbon et de métaux sont des ruisseaux et des rivières pour les Gnômes ; s'ils habitent sur les bords de ces rivières ou ruisseaux, ils se servent de leurs eaux pour leur usage ; le travail des mineurs tarit les cours d'eaux des Gnômes, qui, naturellement, s'ingénient, suivant leur intelligence, à trouver les moyens d'empêcher cette sécheresse désastreuse.



Quand les mines sont habitées par des populations de Gnômes intelligents, instruits, l'exploitation de ces mines est fort dangereuse. Ils se défendent avec plus de succès contre ce qu'ils appellent les *forces de la nature*, désignant par là les mineurs, dont ils n'ont pas connaissance, que ne peuvent s'en défendre des populations rurales dépourvues d'ingénieurs et de machines.

La fréquence des explosions dans le bassin de St-Etienne et leur gravité prouvent que ses mines sont habitées par des populations de Gnômes intelligents. Ce n'est pas toujours l'imprudence des mineurs qui détermine les explosions.

Les secrets de l'Occultisme sont beaucoup plus faciles à comprendre que ne l'imaginent ceux qui débutent en son étude, et la métaphysique éloigne plus de la vérité qu'elle n'en rapproche.

Les Gnômes sont des êtres d'*espèce humaine*, tout comme nous, habitant un autre aspect de la matière. Ils vivent sur cet aspect, comme nous sur le nôtre ; ils y travaillent pour vivre, et les résultats de leurs travaux sont ce que nous considérons comme les produits de la nature, comme si quelque chose pouvait être produit, sans un dessein de le produire, et, pour qu'il y ait dessein, il faut qu'il y ait intelligence et volonté.

Pour les Elémentaux, l'humanité fait partie de la nature ; ils attribuent aussi ce qu'ils perçoivent des produits de notre travail à *l'action des forces naturelles*, ne soupçonnant pas que ces forces sont des intelligences et des volontés pareilles aux leurs, habillées de matière, sous un aspect qui leur est inconnu.

Ce qu'on appelle les superstitions populaires sont des croyances basées sur des faits.

Tout le monde n'est pas apte à voir les Élémentaux, comme, chez les Elémentaux, tout le monde n'est pas apte à voir les hommes.

Les diverses races élémentales, l'espèce humaine en est une, ne peuvent communiquer que par leurs voyants et leurs magiciens ; quand cette communication sera plus étendue, la terre changera rapidement d'aspect, parce que les humains des divers côtés de la matière pourront combiner leurs efforts, en vue de résultats utiles à tous.

Mais il y a des volontés surhumaines et surélémentales, synthétisées verbalement, sous le nom de Vishnou, la puissance conservatrice, qui s'opposent à la transformation de la terre et, par conséquent, à la réunion des conditions qui la rendraient possible, la première desquelles est l'entrée en rapports conscients des diverses races élémentales.

C'est contre ces forces, contre Vishnou, que le magicien doit se défendre ; pour cela il n'a qu'un moyen : se placer sous la protection de Siva, la synthèse des forces transformatrices de l'univers.

A. DE GUÉBLANGE.



PHÉNOMÈNES DE H. P. BLAVATSKY

(*Suite*).

Partis de New-York, le 17 décembre 1878, H. P. B., Wimbridge et le colonel Olcott arrivent à Londres, le 2 janvier 1879, où ils furent reçus par M. et Mme Billing, dans leur maison de Norwood Park. Leurs connaissances de Londres, Stainton Moses, Massey, le Dr Wyld, M. et Mme Aytoun, Henry Hood, Palmer Thomas, les Ellis, A. R. Wallace, plusieurs Hindous étudiants en droit et en médecine, Mme Knowles et beaucoup d'autres, se mirent en relation avec eux.

» L'événement le plus frappant de notre séjour à Londres fut la rencontre d'un Maître par trois membres de la Société, moi compris, dans Cannon Street. Ce matin-là, le brouillard était si épais qu'on avait peine à y voir d'un côté à l'autre de la rue. Les deux personnes qui étaient avec moi furent les premières à voir le Maître ; leur exclamation me fit retourner, et je le vis qui me regardait en tournant la tête sur son épaule. Je ne le reconnus pas personnellement, mais me rendis immédiatement compte de sa qualité, car, lorsqu'on en a vu un, on ne peut plus s'y méprendre. De même qu'il y a une lumière solaire, il y a un rayonnement de bonté sur le visage des braves gens du monde ordinaire, et un autre rayonnement sur la face d'un Adepte ; à travers la lampe d'argile du corps, comme dit Maimonides, on voit briller la flamme de l'Esprit. Quand nous fûmes de retour chez le docteur Billing, à notre entrée, Mme Billing et H. P. B. nous annoncèrent que le Frère était venu et leur avait appris qu'il nous avait rencontrés dans la Cité, en indiquant nos noms. Mme Billing nous raconta que la porte d'entrée se trouvait fermée à clef et au verrou comme d'habitude, de sorte que personne ne pouvait entrer sans sonner ; cependant, comme elle quittait le petit salon pour aller dans la chambre de H. P. B., elle se cogna presque contre un étranger de haute stature, qui se trouvait entre la porte du salon et la chambre de H. P. B. Elle le décrivit comme un Hindou de haute taille et fort bel homme, avec des yeux d'une pénétrance, telle qu'il lui sembla qu'elle était traversée de leur rayon. Elle fut tellement stupéfaite qu'elle ne put d'abord prononcer un mot ; l'étranger lui dit : Je désire voir Mme Blavatsky, et se dirigea vers la porte de sa chambre. Mme Billing l'ouvrit et le pria d'entrer, ce qu'il fit, en allant droit à H. P. B. devant qui il s'inclina à l'orientale ; il commença aussitôt à lui parler dans une langue tout à fait étrangère à Mme Billing, bien que sa longue pra-

tique de médium pour le public l'eût mise en contact avec des gens de nombreuses nationalités. Madame Billing se disposait à se retirer, quand H. P. B. lui dit qu'elle pouvait rester et qu'ils parlaient une langue inconnue, parce qu'il s'agissait de questions d'occultisme.

Le soir, à dîner, H. P. B. tira de dessous le bord de la table une théière japonaise d'une légèreté excessive. Elle fit aussi trouver par Massey, dans la poche de son pardessus, un porte-cartes indien incrusté de nacre.

» Ski » l'esprit guide de Mme Hollis Billing, bien connu des Spirites du monde entier, nous apprit, le lendemain soir, qu'il était l'agent des Maîtres et nous dit le nom de plusieurs d'entre eux. Il me jeta dans l'obscurité un grand mouchoir de soie sur lequel étaient brodés les noms de quelques-uns ; ce mouchoir avait plus d'un mètre carré.

Le jour suivant, après dîner, H. P. B. nous expliqua l'état double de sa personnalité. Elle admettait, comme fait positif, qu'à un moment elle était une personne, et, le moment d'après, une autre. Elle nous prouva cette assertion d'une façon étonnante. Comme on continuait à causer, elle était assise près de la fenêtre, silencieuse, les deux mains posées sur ses genoux. Elle nous appela et nous dit de regarder ses mains. L'une était aussi blanche, aussi sculpturale que d'habitude ; mais l'autre était une main d'homme, à peau bronzée comme celle des Hindous ; et, en regardant son visage, nous vîmes que sa chevelure châtain clair était devenue noire comme du jais. Peut-être n'était-ce là qu'une illusion hypnotique. Le lendemain matin, ses cheveux étaient plus foncés que d'habitude et ses sourcils complètement noirs ; elle en fit la remarque elle-même, en se regardant dans la glace du salon et en disant qu'elle avait oublié de faire disparaître toutes les traces du changement de la veille, elle tourna le dos, passa deux ou trois fois la main sur son visage et ses cheveux, puis, se retournant en face de moi, elle m'apparut avec sa physionomie habituelle.

H. S. OLCOTT.

(*à suivre.*)

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Amesha-Spentas (Zend). Amshaspends. Les six anges ou forces divines, personnifiées comme dieux, se tenant auprès d'Ahura Mazda, le septième et leur synthèse. Ils sont l'un des prototypes

des « Sept Esprits » ou Anges catholiques, dont Michel est le chef et qui forment la « Cohorte céleste ; » et aussi les « Sept Anges de la Présence. » Ce sont les Constructeurs, les *Cosmocratores* des Gnostiques, identiques aux Sept Prajapatis, aux Sephiroths, etc...

Amitâbha. Perversion chinoise du sanscrit *Amrita Buddha* ou l' « Immortel illuminé, » l'un des noms de Gautama Bouddha. Ce nom a des dérivés, Amita, Abida, Amitaya, etc... ; on en a fait le synonyme de « Age sans limites, » « Lumière sans limites. » Cette conception, idéale à l'origine, d'une lumière divine impersonnelle, a été antropomorphisée avec le temps.

Ammon — (Egyptien). L'un des grands dieux d'Egypte. Ammon ou Amoun est beaucoup plus ancien qu'Amoun-Ra, et est identique à Baal. Hammon est le Seigneur du Ciel. Amoun-Ra était Ra, le Soleil spirituel, le « Soleil de Justice », etc., car — le « Seigneur Dieu est un Soleil ». C'est le Dieu du Mystère, et les hiéroglyphes de son nom sont souvent intervertis. Il est Pan, ésotériquement la Toute-Nature, et par conséquent l'univers, et le « Seigneur de l'Eternité ». Comme le déclare une antique inscription, Ra « naquit de Neith, mais ne fut pas engendré par elle ». On l'appelle Ra, le « né de lui-même » ; il créa le bien d'un regard de ses yeux de feu, de même que l'œil de Typhon créa le mal. Comme Ammon (et aussi Amoun et Amen) Ra, il est le « Seigneur des mondes qui trônent sur le disque du Soleil et il apparaît dans l'abîme du ciel ». Un hymne très ancient épèle son nom « *Amen-ra* », et salue le « Seigneur des trônes de la terre.... Seigneur de Vérité, père des dieux, constructeur de l'homme, créateur des bêtes, Seigneur de l'Etre, Lumière de la Terre, naviguant tranquillement dans le ciel..... Tous les cœurs s'attendrissent à ton aspect, Seigneur de vie, de santé et de force. Nous adorons *ton Esprit qui seul nous a faits* », etc... (Voir Bonwick. — (*Egyptian Belief*). Ammon Ra est appelé « le mari de sa mère » et son fils. (Voir « Chnoumis » et « Chnouphis » et aussi *Secret Doctrine*. I. pp. 91 et 393). C'est à ce dieu, à « tête de bélier, » que les Juifs sacrifiaient des *agneaux*, et l'*agneau* de la théologie chrétienne n'est qu'une réminiscence déguisée du bélier.

(*A suivre.*) H. P. Blavatsky.

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

FRANCE.

Paris. — Le dimanche, 4 novembre, la Comtesse Wachtmeister, en route pour l'Inde où elle va résider, sans esprit de retour, a séjourné à Paris et a bien voulu accepter la présidence d'honneur d'une réunion in-



time de membres parisiens de la *Société Théosophique*, qui a eu lieu, à 2 heures de l'après-midi, dans l'atelier de peinture de M. Gabriel de Cool, 97, rue de Rennes.

La réunion a été très intéressante et instructive. La comtesse en a fait tous les frais ; elle a répondu aux questions des assistants, avec cette simplicité et ce charme affable qui lui sont propres, bien qu'elle éprouvât une légère difficulté à s'exprimer correctement en français. Notre frère, M. Xifré, président de la branche espagnole, retournant en Espagne, après une cure de plusieurs mois aux eaux de Carlsbad, y assistait.

Après avoir regretté l'absence du Président de la branche française, empêché, ce jour-là, par sa mauvaise santé, les théosophistes parisiens ont d'abord questionné la comtesse sur le difficile problème de l'*Ego humain*, dans ses rapports avec le *Mânasaputra*; elle n'a pu les éclairer, ce problème étant du domaine de l'Esotérisme. Puis, avec plus d'à-propos, ils ont prié l'auteur de « Réminiscences of H. P. Blavatsky and the Secret Doctrine, » la compagne dévouée d'H. P. B., de leur parler des travaux de celle-ci et des MAITRES, dont elle fut l'instrument. La comtesse de Wachtmeister leur a appris, entre autres choses, que, selon le plan des MAITRES, la *Société Théosophique* aurait dû être édifiée solidement, dès le dernier quart du siècle précédent. Leurs envoyés, notamment : Martinez Pasqualis, de Saint-Martin, Cagliostro, Mesmer et le comte de Saint-Germain, en avaient établi secrètement les bases, à Paris ; mais le mouvement qu'ils devaient vitaliser fut étouffé par la Révolution de 1789. Cet échec a été la cause, pour tous les Aryens européens et américains, d'un immense préjudice spirituel ; le canal qui devait conduire le flux spirituel du 4e quart du XVIIIe siècle au 4e quart du siècle actuel, — les 2 dernières périodes cycliques de possibilité d'extension exotérique, — était brisé, l'effort fût perdu, et H. P. B., récemment, eut tout à réédifier.

Avec chaleur, la comtesse Wachtmeister a transmis aux assistants les ardentes prières, les supplications désespérées, que H. P. B. adressait à son entourage, à ses intimes, pour qu'ils fassent la *Société Exotérique* aussi large, aussi puissante, aussi grande et noble que possible, afin qu'elle subsiste, bourgeon d'espoir bien vivant sous ses enveloppes hivernales, jusqu'à la prochaine période cyclique d'activité, le dernier quart du XXe siècle ; — car si, cette fois encore, le mouvement échouait, le Karma de notre race deviendrait terrible et le travail de réédification, à la fin du XXe siècle, presqu'impossible. Il parait que H. P. B. était, au siècle dernier, comme elle l'a été dans celui-ci, l'*agent désigné des* MAITRES ; elle était à Paris, à l'époque de Louis XVI, quand fut formé le premier noyau de la *Société Théosophique.*

La comtesse Wachtmeister, soit qu'elle l'ignore, soit qu'elle n'ait pas dû ou voulu le dire, n'a pas fait connaître le nom de la forme corporelle que H. P. B. animait alors. Les Maitres se servent toujours des mêmes instruments ; ils en acquièrent de nouveaux, sans délaisser les anciens. Les Théosophes dévoués auront un court Dêvakhan et formeront



la Couronne d'H. P. B., lorsque celle-ci reprendra, vers 1975, sa grande mission ; la plupart d'entre eux ont été avec elle sous Louis XVI ; quant aux autres, ce sont des nouveaux que leurs efforts actuels rendront dignes de retravailler pour la souffrante humanité, dans le plus bref délai possible. Le point où, au siècle précédent, le mouvement Théosophique a échoué, est devenu une forteresse inexpugnable, — pour un certain temps du moins, — d'influences occultes antagonistes ; c'est ce qui explique les difficultés contre lesquelles la Théosophie a toujours eu à lutter, à Paris.

Puisqu'il est prédit que le Cycle actuel d'activité spirituelle finit avec le siècle, cela veut-il dire, — a demandé un assistant, — que tout progrès réel deviendra impossible, au xx° siècle, pour les disciples dévoués ? — Non, — a répondu la comtesse Wachtmeister ; — cela veut dire que toute la Vie spirituelle sera concentrée dans un canal unique : *la Société Théosophique* ; en elle, mais en elle seule, le disciple pourra apprendre et progresser. Il y a, en ce moment, beaucoup de Sociétés occultes locales ; un Adepte est à la tête de chacune d'elles ; elles ont été créées pour mettre le monde en bouillonnement spirituel, mais elles ne dureront pas (H. P. B. les appelait des « Sociétés-Champignons ») et, lorsque, dans quelques années, il sera interdit aux Adeptes de travailler dans les contrées Occidentales, la Vie spirituelle qu'apportait la présence de l'*Adepte-Chef* se retirant, elles mourront, et toute leur force sera concentrée dans la *Société Théosophique*.

Au sujet du pèlerinage de l'*Ego humain*, la Comtesse a fait connaître un détail fort peu connu.

On sait que, dans ses écrits, H. P. B. ne parle que du passage de l'*Ego* dans 3 états, 3 mondes successifs : 1o La terre, 2° La région des désirs, *Kâma Lôka*, 3° La sphère spirituelle de Dêvâkhan. Ainsi, après avoir passé dans le Dêvâkhan par les périodes d'enfance, d'adolescence, de virilité et de vieillesse, qui existent là, comme sur notre terre, l'*Ego* ferait une chute brusque dans le monde matériel, dans le monde de l'incarnation.

La Comtesse avait plusieurs fois fait la remarque à H. P. B. que cela lui paraissait contraire aux lois d'harmonie et d'analogie, et qu'il était étonnant que l'*Ego* ne passât point par un état correspondant au *Kâma-Lôka*, avant de se réincarner. H. P. B. refusa toujours de répondre aux questions qu'elle lui fit à ce sujet, lui disant simplement : « Plus tard, vous saurez ».

En effet, elle a appris.

Dans son récent voyage aux Indes, étudiant les *Upanishad*, elle y lut que l'état intermédiaire existe. Dans cet état, dénommé « Monde animal », l'*Ego*, s'enveloppant des éléments dispersés de sa dernière personnalité, vit en sympathie magnétique avec les animaux. Il ne s'incarne pas en eux ; ce n'est donc point la métempsychose. Mais il est près d'eux, en rapport obligatoire, déterminé par le Karma auquel il s'est lié dans ses existences terrestres par ses sympathies et antipathies, sa brutalité ou sa douceur envers telles ou telles espèces d'animaux. Chaque



Ego est en rapport magnétique, d'une façon plus marquée, avec une certaine espèce : pour l'un, c'est avec la race ovine que le lien karmique est le plus fort ; pour l'autre, avec le chien : pour un 3e, avec l'aigle. La Comtesse pense que ce « *Monde animal* » est la matrice d'où chaque physionomie humaine tire sa ressemblance prépondérante avec un type d'animal. Elle pense aussi que les *Egos* y forment collectivement cette « MONADE ANIMALE » qui fait evoluer le règne animal, et que la *Doctrine Secrète* déclare non encore fragmentée et individualisée.

∴

L'Étoile, dans son numéro de novembre, au sujet du futur congrès de 1900, dont l'initiative appartient à nos confrères de *La Paix Universelle*, reproduit les termes de notre adhésion, en y ajoutant, par la plume de M. Albert Jhouney, les réflexions suivantes :

« Les réserves de notre confrère concernant les *politiciens* ne sont pas, « je pense, une hésitation à donner au Congrès le caractère humain et « social, qui n'est étranger à aucune doctrine généreuse... Il serait « profondément regrettable que ceux des réformateurs sociaux qui son- « gent à l'amélioration de la condition sociale avec une réelle souffrance « de cœur fussent repoussés du Congrès, parce qu'ils ont gardé des préoc- « cupations politiques... Il est des questions très voisines de la politique, « telles que l'hygiène ouvrière, la coopération, l'association, que le Con- « grès ne traiterait par l'absence et le silence qu'en se mutilant cruel- « lement... Je crois que l'honorable Directeur du *Lotus Bleu*, M. Arthur « Arnould, n'aura pas, à ce sujet, une pensée trop éloignée de la « nôtre. »

Non, certes, et nous remercions *l'Étoile* et notre honorable confrère, M. Albert Jhouney, de nous mettre ainsi à même d'expliquer plus clairement notre pensée.

La Doctrine Théosophique est la *Religion* et la *Science* de la fraternité universelle.

Par le fait, par son programme, par son esprit, elle constitue essentiellement une *Alliance universelle*, où chacun peut se tendre et se serrer la main, ce qui est toujours facile, quand on n'aime que la Vérité, et quand on la cherche loyalement et scientifiquement.

La Théosophie comporte, selon nous, la solution de tous les problèmes sur les divers plans : physique, moral, intellectuel, psychique et spirituel. Les Théosophes donc partagent, au plus haut degré, cette « réelle souffrance de cœur » dont parle si bien M. Albert Jhouney, et sur ce terrain de l'amour de l'humanité, quand il est sincère, il nous paraîtra toujours possible de nous entendre.

Ceux qui marchent au même but, quoique par des voies différentes, mais parallèles, devraient toujours se traiter en frères, jamais en ennemis.

Nous n'avons donc jamais pensé à exclure du futur congrès de l'*Humanité* et de l'*Alliance universelle*, ou quel que soit le nom qu'il doive

porter, les penseurs qui poursuivent l'amélioration du sort matériel des travailleurs, de tous ceux qui souffrent par le fait d'une organisation sociale défectueuse.

C'est une *Section* à joindre au Congrès, qui devra, sans doute, en comprendre d'autres encore, sans lesquelles il ne serait pas complet, et nous ne songions à en exclure, comme le dit fort bien M. Albert Jhouney, que « les déclamations politiques et les bavardages haineux des partis. » — Seulement qu'il soit bien entendu que chaque Section restera sur son terrain propre.

Où nous sommes aussi complètement d'accord avec notre honorable confrère, c'est quand il ajoute :

« Il faut tendre à la mutuelle *tolérance* des Doctrines et des œuvres, « à leur union par la reconnaissance mutuelle de principes aussi géné- « raux que la charité, plutôt qu'à leur *fusion*... Il entre toujours quel- « que chose d'un peu *forcé* dans les fusions et les éclectismes, et les « meilleures volomtés n'empêchent pas la logique des principes d'ame- « ner des chocs inévitables. »

La fusion, — ajouterons-nous, — n'amène le plus souvent que la confusion.

Si on était d'accord, elle *serait* et ne serait pas à faire.

Dans le cas contraire, elle ne peut s'opérer que par des abdications réciproques de principes, ou des concessions, qui rappellent trop les *coalitions* des politiciens, où chacun n'arrive à s'entendre avec son voisin, contre un adversaire commun, qu'en mettant son drapeau dans sa poche. — La vérité et la sincérité y perdent toujours quelque chose.

C'est en cherchant tous la Vérité, rien que la Vérité, sans compromis, parti pris, ni arrière-pensée d'intérêt personnel, que nous arriverons tous un jour à nous retrouver au but, — car la Vérité est Une.

Arthur Arnould.

Petites Nouvelles.

EUROPE.

Angleterre. — Le retour des vacances augmente l'activité théosophique en Angleterre ; une nouvelle loge se forme à Norwich ; le secrétaire général de la section Européenne est sur le point de visiter les groupes de Bournemouth, Exeter, Bristol et Clifton. La comtesse Wachtmeister, à son retour d'Amérique, a donné une conférence à Dublin, le 5 octobre, et est enfin revenue à Londres, où elle a reçu un chaud accueil. La bibliothèque du quartier central s'est agrandie.

Hollande. — La Loge hollandaise a reçu la visite du secrétaire général qui a donné quelques conférences.

AMÉRIQUE.

États-Unis. Toujours grande activité aux États-Unis, les conféren-



ciers parcourent tout le pays, répandant les doctrines dans le grand public, animant le zèle des membres des branches.

Claude Falls Wright a même fait une excursion à Toronto, dans le Canada.

La comtesse Wachtmeister a continué sa tournée ; elle a visité Hot Springs dans l'Arkansas, Cincinnati, Dayton, Columbus, Toledo, Sandusky, où une nouvelle branche a été formée; l'île de Put-in-Bay, où la voie lui avait été préparée par le recteur de l'île, qui avait eu l'idée de prononcer un sermon contre la Théosophie, ce qui avait éveillé pour elle l'intérêt et la curiosité de ses auditeurs ; Jamestown dans l'état de New-York, Philadelphie, New-York, Boston, puis, revint à New-York, d'où elle est partie pour l'Europe, le 26 septembre, à bord du paquebot *Ville de Paris*, après avoir semé la parole théosophique dans le vaste champ des États de l'Union.

Les branches de Scattle, Los Angeles, Colorado Springs, Santa Barbara, travaillent avec beaucoup d'activité. Le docteur Griffiths chargé des conférences sur la côte du Pacifique continue à travailler avec grand succès, enseignant aux branches les meilleures méthodes à suivre pour l'étude et pour l'exposition au public des doctrines théosophiques.

La branche *Soixante dix fois sept*, de Sacramento, Californie, a reçu sa charte, le 7 septembre ; c'est la 92e branche sur le rôle de la section Américaine.

Iles Hawaï. Madame Mercie M. Thirds, auparavant secrétaire du quartier général de Chicago, est allée à Honolulu, avec Mme T. R. Foster, pour y propager le mouvement théosophique qui a pour centre la loge *Aloha*.

INDE.

Sri Aroudha Souamy, Yogui d'Hubli, ayant une grande influence, s'intéresse à la S. T. qu'il qualifie de mouvement produit par une impulsion divine ; c'est un disciple de Raja-Yoga.

La santé du colonel Olcott s'est beaucoup fortifiée pendant son séjour en Angleterre, ce qui donne la perspective de le voir continuer son rôle actif à la tête de la Société, pendant de longues années encore.

La Branche de Habart, en Tasmanie, a tenu sa réunion annuelle, le 9 juillet, au milieu d'un nombreux auditoire. On attend la visite d'A. Besant.

La Loge de Sydney travaille activement.

Le Centre sud africain de Johannesburg est toujours en progrès.

Le Directeur-Gérant : Arthur Arnould.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DESTENAY, Bussière Frères.



AN 4996 DE KALI-YUG (27 Décembre 1894) CINQUIÈME ANNÉE (NUMÉRO 10)

LE LOTUS BLEU

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE ET LA THÉOSOPHIE

Il y a manifestement, en ce moment, un certain trouble dans la *Société Théosophique*, en pays de langue Anglaise surtout, dont il convient que les lecteurs Français du *Lotus Bleu* soient informés.

A tort ou à raison, l'une des principales personnalités du mouvement Théosophiste actuel, William Q.Judge, est accusée d'avoir fait passer pour projetées directement par un *Maître*, certaines communications ayant peut-être mentalement cette provenance, mais portées sur papier par le seul fait de W. Q. Judge.

On sait que la croyance dans l'existence des MAITRES, c'est-à-dire d'ÊTRES plus évolués que le commun des mortels, n'est pas un dogme de la *Société Théosophique*, qui ne demande à ses adhérents que de croire à la *fraternité humaine* et de recevoir, d'autre part, en toute liberté, les données dont H. P. Blavatsky a été le porte-parole.

Cette neutralité de la *Société Théosophique* et le caractère occulte des communications dites *précipitées* auraient empêché W. Q. Judge de s'expliquer complètement sur les faits qui lui étaient reprochés. De plus, des imprudences, filles de l'imperfection humaine, auraient encore aggravé l'incident, et, sans parler des attaques extérieures, qui, si fâcheuses qu'elles soient, ont fait plus de bruit que de besogne, on peut dire que les théosophistes de langue anglaise, sont, pour le moment, divisés en deux camps, pour ou contre William Q. Judge.

Nous ne sommes pas en mesure de prévoir comment ce trouble prendra fin, mais nous avons le devoir de dire que, si regrettable qu'il soit, c'est un trouble d'ordre personnel, qui n'affecte que les personnes et non les idées, et nous relevons des idées, non des personnes, si éminentes qu'elles puissent paraître.

La *Société Théosophique* n'est que l'instrument qui a été employé pour édifier le mouvement théosophique *actuel* ; quel que soit celui de ses membres qui se rendrait coupable d'une faute, si grave fût-

elle, celui-là ne compromettrait que lui-même, sans rien prouver contre les Doctrines. — Dans toute association d'hommes pour un but commun, il peut y avoir nécessairement des individus faillibles et qui faillissent.

Le Christianisme, qui est évidemment l'un des grands mouvements d'opinion qui aient été, a eu pour premiers pionniers des pêcheurs et des artisans, dont quelques-uns n'auraient même pas été des plus fidèles à leurs paroles.

Le mouvement théosophique est indéniablement l'un de ces influx qui s'épandent périodiquement sur l'humanité, pour aider à son évolution.

Nous ne savons pas jusqu'où s'étendra le grand apport, dont la *Société théosophique*, fondée en 1875 par H. P. Blavatsky et le colonel Olcott, a été le canal, mais nous estimons que, tel qu'il est, en ce moment, après les lumineux écrits de H. P. B., pleinement corroborés par les livres sacrés de l'Inde, il est déjà suffisant pour permettre à l'humanité de progresser dans la voix de la CONNAISSANCE et même dans celle de la SPIRITUALITÉ.

La *Constitution élémentaire de l'homme*, la *Loi de Karma* et celle des *Renaissances*, le grand secret, surtout, de l'*Essence vraie de l'Etre*, dont la divulgation éclaire les plus hauts problèmes qui soient, — voilà, en effet, ce qu'a donné le mouvement théosophique au XIXe siècle ; — voilà ce que ne peuvent pas plus infirmer les défaillances des uns, — s'il s'en trouve, — que les attaques des autres ; — voilà, enfin, ce qui marque une grande étape, dans la marche cyclique de l'humanité.

C'est, d'ailleurs, un fait remarquable que les Français, en général, et même les théosophistes français, sont moins entrés que leurs frères d'autres pays dans l'organisation même de la *Société théosophique*. Nous nous sommes plus inquiétés des doctrines et des idées, plus attachés à elles, que nous n'avons pris une part passionnée à l'organisation extérieure et au groupement par Loges, et nous ne comptons pas dans nos rangs de fonctionnaires principaux de la S.T.— Nous sommes pour la plupart des théosophistes sincères, mais indépendants, *unattached*, et, par suite, moins explicitement touchés par le trouble présent.

Chaque peuple, chaque race marque de son tempérament propre le mouvement général.

Une autre cause a été signalée pour expliquer cette attitude des Français. Il a été dit que la France avait été *choisie* pour le terrain de dispensation, au siècle dernier, dispensation dont les principaux pionniers avaient été le Comte de St-Germain, Martinez et Pascalis, et dont la faillite, due aux troubles de la Révolution, avait infécondé notre sol pour un temps à venir.

Quoiqu'il en soit, nous n'avons qu'à constater les faits, sans nous émouvoir, comme nous l'avons dit en commençant, de ce qui se passe en ce moment.



Nous suivons avec tristesse les épreuves que traversent nos frères, nous ne ménageons notre sympathie à personne, nous nous réservons toutefois le droit d'accorder respect et confiance, là où nous croyons reconnaître le plus de modestie, d'impersonnalité et de dévouement, et, enfin, nous continuerons de vivre l'idéal théosophique, en considérant tous les hommes, non seulement comme des frères, mais aussi comme les diverses parties d'un même Tout qui doit nous réunir dans une homogénéité réalisée avec le temps.

D. A. C.

A PROPOS DE L'UNION SPIRITUALISTE

AU CONGRÈS DE 1900.

Depuis longtemps, une âme noble et impersonnelle, pleine d'un amour immense pour la malheureuse et ignorante humanité, poursuit avec une sublime tenacité la tâche ingrate de l'Union parmi la poignée de travailleurs qui cultivent de leur mieux le champ fécond de la Spiritualité.

Il est inutile de faire le tableau douloureux des dissensions qui ont sans cesse séparé ces pionniers de la première heure et qui en ont fait des frères ennemis ; mieux vaut en chercher la Cause et en trouver le Remède.

La Cause, c'est la « Personnalité », qui veut tout pour elle, qui ne reconnaît que ses enseignements, qui ne voit d'intelligence, de bonté, de sincérité, qu'en elle, qui veut dévorer ou anéantir tout ce qui s'édifie à côté d'elle, tout ce qui n'est pas elle. C'est le Monstre animal humain, le *Deus inversus* de la Kabale, le Démon trompeur, le joyau fascinateur qui brille sur le front de Mara, — le Tentateur.

Tant que la « Personnalité » sera dominatrice, il sera inutile de parler d'Union, car nulle parole ne sera sincère ; peut-être même, entendra-t-on les sifflements de l'astuce et de la trahison.

« La Personnalité parle volontiers d'Amour, pour recueillir le bénéfice attaché à ce mot ; mais, dès qu'il faut en arriver à la *réalisation*, elle se refuse, car elle sent que ce serait sa mort [1]. »

[1] Ces mots sont du promoteur ignoré du Congrès spiritualiste à l'Exposition de 1900, de la belle âme dont nous avons parlé et qui s'est toujours effacée dans sa personnalité.



Les personnalités ne peuvent vivre, en effet, qu'en s'isolant les unes des autres ; plus la ligne de démarcation est profonde, plus vivantes elles se sentent ; pour elles, le comble de la vie, c'est d'être séparées de l'Humanité par un Abîme.

*
* *

L'Union n'est pourtant possible que lorsque l'individualité, s'est reconnue comme l'Être vrai, l'Ego véritable, la V
aimante et infaillible de la Conscience profonde ; la Personnalité apparaît alors comme un instrument, comme un animal vigoureux, comme un moyen indispensable pour prendre connaissance du plan physique et y vivre, comme un coursier qu'il faut monter et dompter. Si l'animal commande, le cavalier ne peut songer à s'en servir, la Bête vagabonde au gré de ses désirs ; — si l'Ange arrive à dominer le Démon, celui-ci lui prête sa force pour travailler à établir sur terre le Royaume des Cieux.

*
* *

Dès lors, la brume s'éclaircit, et les hommes ne s'entrechoquent plus dans la nuit.

On voit que tous les systèmes ont en leur cœur une étincelle de Vérité, qui est leur vie.

On voit que l'œil mental n'a point chez tous la même construction et qu'il ne peut distinguer toutes les couleurs qui jaillissent du Soleil de Vérité.

On voit que les sectes sont utiles, indispensables, parce qu'elles rayonnent chacune une nuance particulière de la Lumière-Une, et qu'elles attirent ainsi des yeux qui ne pourraient distinguer d'autres nuances.

On voit que, sauf de malheureuses exceptions, chacun croit, en toute sincérité, tenir la Vérité, toute la Vérité, rien que la Vérité, et que c'est l'ignorance seule qui rend sectaire.

Telle est la Cause.

*
* *

Le Remède consiste en un examen de Conscience scrupuleux et profond. Il faut apprendre que ce qui constitue l'Humanité actuelle, c'est le Monstre hideux de la Personnalité, ce traître qui nous trompe tous et qui cherche à se tromper lui-même : — C'est lui qui empêche la Tolérance, la Sincérité, l'Amour.

Aidons-nous dans nos efforts ; cherchons chez nos adversaires le rayon de Vérité qui les guide. S'il nous arrive de repousser ce qui nous paraît une erreur ou un danger, luttons impersonnellement ; combattons les idées et non les individus, pour la Vérité, et non pour une vaine gloriole ; et si jamais nous voyons que nous nous sommes trompés, reconnaissons-le tout haut.



Seules, les « Personnalités » se formalisent, s'irritent, se redressent mme des serpents : — détruisons-les.

Pourquoi le camp Spirite serait-il froissé de ce que la Théosophie proclame que les « désincarnés » ne forment qu'une petite minorité parmi les Intelligences qui prennent part aux « séances » ?

Ne vaudrait-il pas mieux étudier les arguments, les peser, et, quand ils n'amènent pas la conviction, se borner à répondre :

« Nous gardons nos croyances, parce que nous n'avons pas la certitude qu'il faut les abandonner ou les modifier. »

D'un autre côté, si l'on se permettait de faire observer cordialement à certains Occultistes qu'ils font une propagande dangereuse, en poussant aux « Evocations » et à d'autres pratiques « Magiques », devraient-ils se mettre en colère ?

A leur place, nous rentrerions en nous-même et, face à face avec notre conscience, nous compterions les malheurs, subits ou différés, produits par cet aveugle et dangereux entraînement. Si notre « Personnalité » refusait de lâcher sa proie, nous nous contenterions de faire un *mea culpa* secret, sans jeter des injures à l'âme sincère et dévouée qui aurait poussé le cri d'alarme.

En défendant nos doctrines, n'ayons en vue que la Lumière qu'elles portent ; — épurons toujours davantage les scories qui leur servent de langes.

Ne rendons point la Vérité responsable des erreurs humaines !

Quand un homme tombe, c'est qu'il a été vaincu par le Dragon personnel ; aidons-le à se relever ; et, si nous ne pouvons nous rapprocher, pour lui tendre la main, envoyons-lui de loin une ondée d'Amour.

Ne luttons que pour la Vérité, pour ce que nous croyons la Vérité, du moins.

De la Tolérance pour les Sincères, de la Pitié pour les Méchants, de l'Amour fraternel pour Tous.

Telle est la base du Congrès de 1900.

Dr Pascal.

LE PROGRÈS SPIRITUEL

Est-ce que la route va toujours en montant ?
Oui, jusqu'à la fin.
Le voyage dure-t-il toute la journée ?
Du matin jusqu'à la nuit, mon ami.

Ces vers de Christine Rosetti résument la vie de celui qui entre résolument sur le Sentier.

Quelles que soient les différences apparentes, les vêtements variés sous lesquels la doctrine ésotérique se présente à chaque âge, il y a toujours quelque chose qui reste le même : — la route conduisant au developpement spirituel. Inflexible, une loi gouverne le néophyte : — l'obligation de soumettre sa nature inférieure à sa nature supérieure.

Depuis les Védas et les Upanishads jusqu'à *Lumière sur le sentier*, quelques recherches que nous fassions dans les Bibles de toutes les races et de tous les cultes, nous ne trouvons jamais que le même chemin dur, pénible, fatigant, qui conduise l'homme à la vision spirituelle.

Comment pourrait-il en être autrement, puisque toutes les religions et toutes les philosophies ne sont que des variantes des premiers enseignements de la Sagesse Unique, donnés aux hommes, au commencement du cycle, par l'Esprit planétaire ?

On nous a toujours dit que le véritable Adepte *devient*, mais qu'on ne le fait pas. Il pousse comme une plante, mais n'est point bâti comme une maison ; la force qui l'organise est en lui : il se forme par évolution, et la douleur est une conséquence forcée de ce gen e de formation.

La principale cause de la souffrance est notre recherche du permanent dans le transitoire, et non seulement nous le cherchons, mais nous agissons comme si nous l'avions trouvé dans un monde, dont la caractéristique est le perpétuel changement ; et toujours, quand nous croyons avoir mis la main sur le permanent, il fond sous notre étreinte, — d'où la souffrance.

De plus, la croissance a pour conséquence forcée la rupture ; l'être intérieur doit continuellement rompre les enveloppes dont il est recouvert, et cette rupture est toujours accompagnée de douleur mentale.

Et dans le cours de la vie, toute peine qui nous arrive est précisément celle qui nous paraît la plus dure et la plus insupportable. En y regardant de plus près, nous pourrions voir qu'à ce moment-là nous essayons de rompre une enveloppe, à son point le plus faible, et que notre croissance, pour être normale, doit être générale, comme la croissance de l'enfant, qui se fait en tout son corps à la fois et non successivement dans ses divers membres.

La tendance de l'homme est de faire pousser séparément ses diverses portions, en ne s'occupant que d'une à la fois ; c'est encore là une cause de souffrance, parce que la portion non encore développée rencontre, quand vient son tour, une résistance trop forte à son expansion.

Souvent le mal résulte d'une trop grande anxiété : les hommes veulent toujours trop faire ; ils ne se contentent pas de laisser marcher les choses tranquillement, de faire tout juste ce qui est demandé par les circonstances ; ils exagèrent leur activité, et, par là, produisent un Karma nouveau qu'il faudra subir dans une existence à venir.



L'une des formes les plus subtiles du mal est le désir de récompense. Il y a beaucoup de gens qui gâtent inconsciemment le résultat de leurs efforts, parce qu'ils travaillent dans l'espoir d'être récompensés ; ce désir, en déterminant une partie de leur conduite, laisse la porte ouverte à l'anxiété, au doute, à la crainte, au découragement, à l'échec.

L'aspirant à la Sagesse Spirituelle a pour but d'entrer sur un plan supérieur d'existence ; il faut qu'il devienne un homme nouveau, sous tous les rapports plus parfait qu'il ne l'est à présent, et, s'il réussit, ses aptitudes et ses facultés acquièrent une plus grande portée ; il en est là comme dans le monde visible, où nous trouvons que chaque étape de l'évolution est marquée par une augmentation des capacités. C'est ainsi que l'Adepte devient doué des pouvoirs merveilleux qu'on a si souvent décrits, mais il ne faut pas oublier que ces pouvoirs accompagnent naturellement l'existence sur un plus haut plan de l'évolution, tout comme les facultés ordinaires sont l'accompagnement naturel de l'existence sur le plan ordinaire.

Beaucoup de personnes imaginent qu'un Adepte acquiert ses pouvoirs l'un après l'autre, en se soumettant à une méthode particulière d'éducation, qui consiste à observer minutieusement des règles arbitraires, et que, lorsqu'il possède un certain nombre de ces pouvoirs, il est sacré Adepte. En conséquence de cette illusion, ces personnes pensent que le premier pas vers l'Adeptat consiste dans l'acquisition des *pouvoirs ;* la clairvoyance et l'aptitude à se promener en corps astral sont ceux pour lesquels on éprouve le plus d'attrait.

A ceux qui désirent acquérir de tels pouvoirs, pour leur avantage personnel, nous n'avons rien à dire ; ils tombent sous la loi gouvernant ceux qui agissent pour atteindre des buts égoïstes.

Mais il en est d'autres, qui, prenant l'effet pour la cause, imaginent que l'acquisition de pouvoirs anormaux est la seule route par laquelle on puisse avancer spirituellement ; ceux-là regardent la Société Théosophique comme le meilleur moyen de parvenir à ce qu'ils désirent ; ils la considèrent comme une sorte d'académie d'Occultisme, comme une institution ayant pour but d'enseigner à ses élèves la pratique des miracles.

Malgré les protestations et les avertissements répétés, il y a des esprits en qui cette opinion a solidement pris racine et qui expriment bruyamment leur désappointement, quand enfin ils constatent qu'il en est réellement comme on le leur a toujours affirmé, c'est-à-dire que la Société n'a pas été fondée pour indiquer les chemins menant rapidement à l'acquisition des pouvoirs magiques, mais que sa mission est uniquement de rallumer la torche de la Vérité, depuis si longtemps éteinte pour les yeux de la généralité des hommes, et de conserver cette torche allumée, en établissant autour d'elle une garde fraternelle de toute l'humanité, seul sol dans lequel puisse croître la bonne semence.

La Société Théosophique désire activer le développement de tout individu qui se place dans le rayon de son influence, mais ses méthodes sont celles des anciens Rishis, ses préceptes ceux de l'antique Esotérisme ; elle ne donne pas de recettes pour composer de violents remèdes, dont l'emploi lui serait dangereux.

A cet égard, nous avertissons nos membres, aussi bien que tous ceux qui cherchent la Connaissance Spirituelle, de se défier des gens qui leur offrent des méthodes pour acquérir rapidement les pouvoirs psychiques ; l'acquisition de ces pouvoirs par des moyens artificiels est relativement facile, mais ils disparaissent avec l'épuisement de la force nerveuse, tandis que la *Voyance* accompagnant le vrai développement psychique n'est jamais perdue, une fois atteinte.

Depuis la fondation de la Société Théosophique, de nombreuses associations, profitant de l'intérêt qu'elle a excité à l'égard des recherches psychiques, se sont formées et s'attirent des membres, en leur promettant la rapide acquisition des *Pouvoirs psychiques*. Dans l'Inde, nous avons des masses de faux ascètes de tous genres, et nous craignons bien qu'il y ait danger de voir apparaître leurs pareils en Europe et en Amérique. Nous espérons seulement qu'aucun de nos membres ne se laissera éblouir par ces brillantes promesses et entraîner par ces rêveurs, qui se trompent eux-mêmes ou qui trompent sciemment les autres.

Certainement, beaucoup de théosophes ont été désappointés grandement, quand ils ont vu que la Société Théosophique ne les menait pas par la main sur le chemin de traverse qui conduit à Yoga Vidya ; mais il en est d'autres qui demandent à faire un travail utile.

Ce serait une chose excellente, si les membres de chaque branche tenaient sérieusement conseil, afin de voir dans quelle voie ils peuvent travailler utilement pour les objets déclarés de la Société. Trop souvent les membres se contentent d'une étude superficielle des livres qu'elle publie, sans faire aucun travail utile. Pour que la Société fasse du bien dans le monde, il faut que ses membres coopèrent activement, et tous peuvent trouver du travail à leur portée.

Bien penser est une bonne chose, mais la pensée seule ne supplée pas à l'action. Il n'y a pas un seul membre de la Société qui ne soit apte à faire quelque chose en faveur de la Vérité et de la Fraternité universelle ; il suffit qu'il en ait la volonté, pour y arriver.

Nous insistons encore sur ce fait que la Société n'est pas une école pour former des Adeptes ; qu'elle n'envoie pas de professeurs d'Occultisme dans le monde ; les branches doivent étudier elles-mêmes ; en lisant et en commentant les livres publiés, les membres développeront leurs capacités de raisonnement et s'exerceront à penser par eux-mêmes. Ces pouvoirs psychiques apparaîtront spontanément en tous ceux qui seront suffisamment développés par leurs propres efforts.

X.

M. S. T.



La Mort et l'Au-delà!

SIXIÈME PARTIE.

Le Retour sur la terre.

Mais laissons de côté les discussions sur ce qui formera notre bonheur dans un avenir qui est séparé de notre présent *état* actuel par des millions d'années, de sorte que nous ne sommes pas plus capables aujourd'hui d'en comprendre les conditions, que ne l'est un enfant jouant avec ses poupées, de formuler les joies profondes et les intérêts de son âge mûr. Il suffit de bien comprendre que, selon les enseignements de la Philosophie Esotérique, le Devachanî est entouré de tous ceux qu'il a aimés sur la terre d'une pure affection, et que cette union, ayant lieu sur le plan de l'Ego, et non sur le plan physique, elle est soustraite à toutes les souffrances qui seraient inévitables, si le Dévachanî était présent d'une façon consciente sur le plan physique avec toutes ses joies et ses douleurs illusoires et transitoires. Il est donc entouré dans sa conscience supérieure par tous ceux qu'il aime, mais il n'a pas la douleur de savoir que ceux-ci souffrent encore dans leur conscience inférieure et qu'ils sont prisonniers dans la chair.

Selon la foi Chrétienne Orthodoxe, la mort est une séparation, et les esprits des morts attendent la réunion suprême, jusqu'à ce que ceux qu'ils aiment aient passé, eux aussi, par la porte de la mort, ou, selon d'autres, jusqu'au jour du jugement. Or, contrairement à cette doctrine, la Philosophie Esotérique enseigne que la mort ne peut pas atteindre la conscience supérieure de l'homme, et qu'elle ne sépare que ceux dont l'amour s'était concentré seulement dans leurs véhicules inférieurs. L'homme, qui sur la terre est aveuglé par la matière, se sent séparé de tous ceux qui ont passé dans l'Au-Delà, mais le Dévachani ainsi que H. P. Blavatsky l'a écrit, a la ferme conviction « que la mort n'existe pas, » parce qu'il a laissé derrière lui tous les véhicules sur lesquels la mort a prise. Le voile de la matière, qui cause le sentiment de séparativité, a été déchiré, et, de sa vue plus claire, il aperçoit ses bien-aimés autour de lui.

(1) « Une mère meurt, laissant derrière elle ses petits enfants sans secours, — des orphelins qu'elle adore, — peut-être aussi un mari adoré. Nous disons que son « Esprit » ou Ego, — cette indivi-

(1) Clef de la Théosophie, p. 146.

dualité qui est à présent imprégnée, pendant toute la période Dévachanique, des plus nobles sentiments appartenant à sa dernière *personnalité*, c'est-à-dire : amour pour ses enfants, pitié pour ceux qui souffrent, etc. —, nous disons donc que cet Esprit est complètement séparé de la « Vallée des Larmes », et que son bonheur futur consiste dans une ignorance heureuse de tous les malheurs qu'elle a laissés derrière elle ;..... que la conscience spirituelle de cette mère, après la mort, lui représentera qu'elle vit entourée de ses enfants et de tous ceux qu'elle a aimés ; aucun vide, aucun anneau manquant à la chaîne, ne viendra ternir la félicité absolue de son état désincarné ».

Et plus loin :

(1) « Quant au commun des mortels, leur bonheur dans le Dévachan est parfait, et consiste dans un oubli complet de tout ce qui a causé leur douleur et leurs souffrances dans la dernière incarnation ; ils ignorent même l'existence de la douleur. Le Dévachanî passe son cycle intermédiaire entre deux incarnations entouré de tout ce qu'il avait désiré en vain sur la terre, et au milieu de tous ceux qu'il a aimés. Il voit se réaliser toutes les plus hautes aspirations de son âme. Et c'est dans cet état qu'il vit, pendant de longs siècles, dans une béatitude complète, qui est la récompense de ses souffrances terrestres. Enfin il nage dans une mer de felicité sans fin, et son bonheur augmente toujours en degré ».

Quand nous nous mettons à un point de vue plus large, tel que l'exige la Philosophie Esotérique, nous entrevoyons des possibilités d'affection durable et d'union entre les Egos individuels, qui ont infiniment plus de charme que tout ce que nous offrent les croyances assez limitées du Christianisme exotérique.

« Les mères aiment leurs enfants d'un amour immortel » dit H. P. Blavatsky, et la raison de l'immortalité de ce sentiment s'explique facilement, si nous comprenons que ce sont les mêmes Egos qui jouent des rôles si différents dans le drame de la vie, et que les expériences faites dans chaque rôle sont écrites dans la mémoire de l'âme ; que pour les âmes il n'y a pas de séparation, bien que, pendant l'incarnation, elles ne puissent réaliser ce fait dans toute sa beauté.

(2) « Nous sommes avec ceux que nous avons perdus dans leur forme matérielle, seulement infiniment plus près d'eux que nous ne l'étions dans cette vie. Et ceci n'est pas seulement une illusion de la part du Dévachanî, comme quelques-uns pourraient se l'imaginer, mais bien une Réalité. Car l'amour pur et divin n'est pas seulement une fleur éclose dans le cœur humain, mais a ses racines dans l'Eternité. L'amour spirituel sanctifié est immortel, et tôt ou tard Karma amène tous ceux qui se sont aimés ainsi, à se réincarner de nouveau dans la même famille ».

(1) La Clé de la Théosophie, p. 147.
(2) La Clé de la Théosophie, p.150.

L'amour « a ses racines dans l'éternité », et ceux vers lesquels, dans cette vie, nous nous sentons fortement attirés, sont les Egos que nous avons aimés dans nos existences passées et qui ont vécu avec nous dans le Dévachan. Lorsque nous retournons sur la terre, ces anciens liens d'affection nous attirent de nouveau les uns vers les autres, et gagnent ainsi en force et en beauté. Et ceci continue jusqu'à ce que, toutes les illusions étant surmontées, les Egos devenus forts et parfaits se retrouvent ensemble et partagent les expériences faites dans leur passé presqu'illimité.

Enfin, vient le moment où les causes qui ont porté l'Ego dans le Dévachan sont épuisées, les expériences recueillies ont été entièrement assimilées, et l'âme commence à sentir de nouveau le désir de la vie des sens, désir qui ne peut être réalisé que sur le plan physique. Plus le degré de spiritualité aura été élevé, plus la vie terrestre précédente aura été pure et noble, et plus le séjour dans le Dévachan, ce monde des effets spirituels, purs et élevés, se prolongera. (Je ne parle pas ici des conditions spéciales qui entourent celui qui, forçant son évolution particulière, est entré dans la voie qui conduit à devenir un Adepte, au bout d'un nombre de vies fort limité.)

La durée de temps ordinaire passée dans le Dévachan « est de dix à quinze siècles ».

H. P. Blavahsky nous dit que le cycle de quinze siècles est celui qui est indiqué de la manière la plus claire dans l'histoire. L'Ego est alors prêt à retourner, et il rapporte avec lui son expérience grandie et enrichie de tout ce qu'il a pu glaner, dans le Dévachan, dans les champs de la pensée abstraite. Car dans le Dévachan : (1) « Nous pouvons, en un sens, augmenter nos connaissances, c'est-à-dire nous pouvons y développer n'importe quelle faculté qui nous a été chère, et que nous avons cultivée pendant notre vie terrestre, à la condition qu'elle se rapporte à des choses abstraites et idéales, telles que la musique, la peinture, la poésie, etc ».

Mais lorsque l'Ego passe le seuil du Dévachan, à sa sortie, mourant dans le Dévachan pour renaître sur la terre, il rencontre, dans « l'atmosphère du plan terrestre », les semences de mal qu'il a semées dans sa vie précédente sur la terre. Pendant le repos Dévachanique, il a été affranchi de tout chagrin, de toute douleur, et le mal qu'il a fait dans le passé est resté comme crystallisé, — mais il n'a pas été détruit. Pareil à la semence qui, jetée en automne dans la terre, y repose pendant l'hiver, et qui, dès que les pluies tièdes et la chaleur du soleil du printemps pénètrent jusqu'à elle, commence à se gonfler, à se développer et à croître, de même la semence du mal semé par nous, et qui est resté dans un état passif, pendant que l'âme se reposait dans le Dévachan, commence à jeter racines dans la nouvelle personnalité qui se forme, et dans la-

(1) La Clé de la Théosophie, p.150.



quelle l'homme qui retourne sur la terre se réincarnera. L'Ego est obligé de reprendre le fardeau de son passé, et ces germes qui lui viennent de la moisson de sa vie précédente sont les *Skandhas*, pour emprunter à nos frères Bouddhistes un terme fort commode.

Ces Skandhas consistent en qualités matérielles, en sensations, en idées abstraites, en tendances de l'intelligence, en pouvoirs mentaux ; et tandis que la partie la plus pure de tous ces sentiments s'était attachée à l'Ego et l'avait accompagné dans le Dévachan, toute la partie plus grossière, tout ce qui était bas et mauvais, est resté dans un état passif, comme nous l'avons dit plus haut. L'Ego, en rentrant dans la vie terrestre, reprend ces Skandhas qui s'attachent au nouvel homme « selon la chair, » dans lequel doit habiter l'homme véritable. Et c'est ainsi que continue la chaîne des naissances et des morts, c'est ainsi que tourne la Roue de la Vie, et que nous complétons le Cycle de la Nécessité, jusqu'à ce que l'œuvre soit finie, et que cet édifice. qui s'appelle l'Homme parfait, soit complété.

Nirvâna.

Le Nirvâna est, pour le cycle complet de la Réincarnation, ce que le Dévachan est pour chaque vie terrestre, mais une discussion quelconque sur ce glorieux état serait ici hors de propos, et il n'est mentionné que pour compléter « l'Au-Delà » de la mort, car la parole humaine, ne pouvant se mouvoir que dans les limites de la conscience inférieure, ne saurait expliquer ce qu'est le Nirvâna. En essayant de le décrire, elle ne ferait que le défigurer. Nous ne pouvons que tracer brièvement ce qu'il n'est pas. Le Nirvâna n'est pas « L'ANNIHILATION », et n'est pas non plus la destruction de l'état conscient. M. A. P. Sinnett a montré, d'une façon claire et brève, toute l'absurdité de la plupart des idées qui circulent en Occident sur le Nirvâna. Dans le passage que nous citons, l'auteur vient de parler de l'état conscient absolu, et il continue :

(1) « Nous pouvons, il est vrai, nous servir de toutes ces phrases comme de jetons intellectuels, mais elles ne peuvent avoir aucune signification possible, pour une intelligence ordinaire, dominée par un cerveau physique et un intellect né de ce cerveau. Tout ce que nous pouvons dire, avec des paroles, touchant le Nirvâna, est que le Nirvâna est un état de Repos Conscient, uni à un Savoir Absolu. Il serait ridicule, après tout ce qui a été dit à ce sujet, de recommencer les diverses discussions, faites par les étudiants du Bouddhisme exotérique, pour savoir si le Nirvâna veut dire oui ou non l'annihilation. Aucune comparaison au monde ne peut donner une idée des sentiments avec lesquels les Gradués de la Science Ésotérique regardent une telle question. Est-ce que la plus sévère punition donnée par la loi est égale aux honneurs les plus élevés accordés

(1) Le Bouddhisme Esotérique, p. 163.

aux Pairs de la Couronne ? Est-ce que une cuiller de bois est l'emblème d'une haute supériorité scientifique ?

« De telles questions ne font que symboliser faiblement les extravagances de la question, si le Nirvâna est regardé par le Bouddhisme, comme étant synonyme d'annihilation ».

Et de même nous apprenons par la « Doctrine Secrète » que le *Nirvânî* prend part, de nouveau, à l'activité cosmique, dans un nouveau cycle de manifestation et que :

(1) « Le fil radieux qui est impérissable et ne disparaît que dans le Nirvâna, apparaît de nouveau dans toute son intégrité, le jour ou la Grande Loi force toutes choses à retourner encore une fois en action ».

Communications entre la terre et les autres sphères.

Nous sommes à présent dans une position qui nous permet de discerner parmi les différentes espèces de communications possibles entre ceux que nous divisons si légèrement en « morts » et « vivants », comme si le corps était l'homme, ou si l'homme véritable pouvait mourir. — « Communications entre ceux qui sont incorporés, et ceux qui sont désincorporés, » serait une manière de s'exprimer plus satisfaisante.

Tout d'abord mettons de côté le mot Esprit, tel que nous l'entendons.

Les communications entre Esprit et Esprit passent notre compréhension. Ce premier Principe n'est pas encore manifesté dans la chair, il est la source cachée de tout, l'énergie éternelle, un des pôles de l'*étant* qui se manifeste. On se sert du mot Esprit, sans lui donner une stricte définition pour dénommer des Intelligences supérieures qui existent et se meuvent au-delà de toutes les conditions de la matière, qui nous soient concevables ; mais ce que le pur Esprit est véritablement surpasse, pour le moment, notre compréhension. Comme en parlant des communications possibles, nous avons à faire avec des êtres humains moyens, nous ferons mieux de bannir autant que possible le mot Esprit, afin de ne pas devenir ambigus. Mais, dans nos citations, ce mot revient souvent et veut dire alors un Ego.

Si nous prenons les états par lesquels l'homme vivant passe après la « mort », ou disons mieux, après s'être désincorporé, nous pouvons facilement classifier les communications qui pourront être reçues ou les apparitions qui pourront être vues :

I. — Lorsque l'âme s'est dépouillée seulement de son corps physique, et se trouve encore revêtue de son double éthéré, le Linga Sharîra. Ceci ne peut être que pour un intervalle fort court, et ce n'est que pendant ce temps que l'âme désincorporée peut se montrer revêtue de ce corps éthéré.

(1) Doctrine Secrète. Vol. II. p. 80.

(1) « Pendant une brève période de temps après la mort, pendant que les principes incorporés restent dans la sphère d'attraction de la terre, il est possible aux esprits d'apparaître aux vivants, mais seulement dans des conditions particulières et très favorables ».

Et ils ne feront aucune communication, pendant ce bref intervalle, ni pendant qu'ils sont sous cette forme. De tels « Revenants » sont silencieux, rêveurs, pareils à des somnambules, et, en effet, il ne sont rien autre que des somnambules astrals.

D'autres apparitions ne sont que le résumé de la pensée d'un mourant, prenant une forme dans le monde astral, et sont portées, par la volonté du moribond, vers une personne en particulier, avec laquelle celui ci désire vivement entrer en communication. Ces Revenants sont également indifférents, mais ont le pouvoir d'exprimer une idée, comme par exemple celle de la douleur, de l'anxiété, d'un accident ou d'un meurtre, etc. Une telle pensée est parfois appellée *Mâyavi Rupâ* ou forme illusoire.

« Elle peut être projetée d'une façon objective, comme dans le cas des apparitions après la mort ; mais, à moins qu'elle ne soit projetée avec pleine conscience, (que ce soit une conscience latente ou potentielle) ou bien causée par l'intensité du désir, passant par le cerveau du mourant, de voir quelqu'un ou d'apparaître, cette apparition ne sera que purement automatique. Elle ne sera ni la consequence de quelque attraction sympathique, ni d'un acte de volonté, pas plus que la réflection d'une personne qui passe sans le savoir devant un miroir n'est causée par le désir de cette dernière ».

Quand l'âme a quitté le Double Astral, s'en débarrassant comme elle l'a fait du corps physique, le Double, abandonné ainsi de lui comme un simple cadavre, peut être galvanisé dans un semblant de vie, une « vie artificielle, » mais la méthode par laquelle ce phénomène peut être produit n'est connu heureusement que de fort peu de personnes.

II. — Pendant que l'âme est dans Kâma Loka. La durée de cette période varie beaucoup. L'âme est revêtue d'un corps éthéré, la dernière de ses enveloppes mortelles, et pendant ce temps peut se servir du corps astral et du corps physique d'un médium, se procurant ainsi un instrument avec lequel elle peut agir sur le monde qu'elle a quitté et entrer en communication avec ceux qui vivent dans la chair. De cette manière, elle peut donner des informations sur des faits connus seulement par elle et par quelqu'autre personne dans la vie terrestre qui vient de s'écouler ; et aussi longtemps qu'elle reste dans l'atmosphère de la terre, de telles communications sont possibles. Le mal causé par de telles communications et le péril auquel on s'expose ont été décrits ici. Soit que le

(1) Théosophist. Sept. 1882. p. 310.

Manas inférieur encore uni à la Triade Divine se trouve sur la route du Dévachan, soit qu'il ait perdu sa partie Divine et se trouve sur le chemin de la destruction.

III. — Pendant que l'âme est dans le Dévachan, si une âme incorporée est capable de s'élever jusqu'à cette sphère, ou d'entrer en rapport avec elle. Très peu de détails ont été donnés à ce sujet, et autant que l'on peut en juger, il n'y a aucun changement dans l'état conscient du Dévachanî qui corresponde à l'impression faite sur l'âme incarnée. Le Dévachanî, comme nous l'avons déjà vu, est toujours entouré de ceux qu'il aime, et en pleine communication avec eux, et ce parfait accord ne peut pas être augmenté par une impression faite par l'Ego incorporé sur son propre cerveau. Afin de donner une aperçu qui puisse jeter de la lumière sur ce point resté fort obscur, nous citons :

(1) « L'amour au-delà de la tombe, bien que vous lui donniez le nom d'illusion, a une force magique et divine qui réagit sur les vivants. L'Ego de la mère remplie d'amour pour ses enfants imaginaires, qu'elle voit autour d'elle, vit d'une vie de bonheur, aussi réelle que la vie terrestre. Cet amour-là sera toujours senti par les enfants vivant encore dans la chair ; il se manifestera en rêves et par différents petits événements, en aides et en protections providentielles, car l'amour est un bouclier puissant et n'est pas limité par le temps et l'espace. Et il en est de même de toutes les autres relations et affections humaines, à l'exception de celles purement égoïstes ou matérielles. »

J'ai pensé quelquefois, — mais ceci n'est qu'une spéculation à moi, — que, de même que la pensée devient une entité active capable d'agir pour le bien ou le mal, de sorte que les Ames incorporées peuvent envoyer protection et secours à ceux qu'elles aiment, peut-être est-il également possible que les Dévachani, en pensant à ceux qui leur sont chers, puissent leur envoyer des pensées qui les aident et les protègent, et qui leur servent d'Anges gardiens sur la terre. Une telle idée semble être exprimée dans le passage que nous venons de citer ; mais ceci n'a rien à faire avec « l'Esprit » de la mère retournant sur la terre, pour être spectateur des malheurs de son enfant, sans pouvoir y porter remède.

L'âme incorporée peut échapper parfois de sa prison de chair et entrer en relation avec les Dévachani. — H. P. Blavatsky écrit (2):

« Lorsque, bien des années après la mort d'une personne, il est dit que son esprit est « retourné sur la terre », afin de donner des conseils à ceux qu'il aimait, il s'agit toujours, en ce cas, d'une vision subjective, qui a eu lieu, soit en rêve, soit dans une trance, et c'est l'âme du Voyant vivant qui est attirée vers l'Esprit *désincarné*, et non pas ce dernier qui retourne dans nos sphères. »

(1) La Clé de la Théosophie, p. 150.
(2) Théosophist. Sep. 1881.



Si le médium ou le sensitif est doué d'une nature pure et élevée, il pourra élever l'Ego libéré jusqu'au Dévachani, et ceci fort naturellement donne l'impression au sensitif que l'Ego de la personne morte est venue vers lui. Le Dévachani est absorbé par ces heureuses illusions et :

(1) « *Les âmes ou Egos astrals de sensitifs qui sont purs et remplis d'amour sont en proie à la même illusion : ils croient que ce sont leurs bien-aimés qui sont retournés vers eux sur la terre, tandis que c'est leur propre esprit qui s'est élevé vers ceux qui sont dans le Dévachan.* »

Cette attraction peut être exercée par l'âme qui a quitté la terre, lorsqu'elle est dans Kâma Loka ou dans le Dévachan.

« Un Esprit, ou disons plutôt l'Ego spirituel, ne peut pas descendre vers le médium, mais peut attirer l'esprit de ce dernier à lui ; cependant, il ne peut faire ceci que dans deux intervalles : — avant et après la « période de gestation ». Le premier intervalle est cette période entre la mort physique et l'entrée de l'Ego spirituel dans cet état que la Doctrine Esotérique d'Arhat appelle « Bar-do ». Nous avons traduit cette parole par « période de gestation » et elle peut durer plusieurs jours ou plusieurs années, selon l'affirmation donnée par les Adeptes.

(2) Le second Intervalle dure aussi longtemps que les mérites de l'ancien Ego (personnel) permettent à l'Ego spirituel de jouir dans sa nouvelle vie régénérée de la récompense due à ses œuvres, et suit la période de gestation. Le nouvel Ego spirituel renaît de l'ancien, comme le Phénix de la fable de ses cendres. La localité dans laquelle il se trouve alors est appelée par les Occultistes Bouddhistes « Dévachan ».

De même aussi, les Principes incorporés de Sensitifs purs peuvent être mis en rapport avec des âmes désincorporées, mais l'on ne peut pas se fier entièrement aux informations obtenues ainsi ; premièrement, à cause de la difficulté qui existe de transmettre les impressions reçues au cerveau physique, et ensuite à cause de la difficulté égale de pouvoir faire des observations exactes, lorsque le Voyant n'est pas instruit.

« L'Ego d'un médium pur peut être attiré et s'unir pour un instant, par une relation magnétique, (?) avec le véritable esprit désincarné, — tandis que l'âme d'un médium impur peut seulement entrer en rapport avec les Ames astrales; ou avec les coquilles des morts. Cette première possibilité explique ces cas, fort rares, où l'écriture des autographes venus directement a été reconnue et ces messages venant d'une classe plus élevée, parmi les intelligences désincorporées ».

Mais la confusion qui règne dans les messages obtenus ainsi est considérable, non-seulement pour les raisons données plus haut,

Notes sur le Dévachan, p. 80

(2) Théosophist, p. 226. Juin 1882.



mais aussi parce que « même le meilleur et le plus pur des Sensitifs ne peut être mis en rapport qu'avec une certaine entité spirituelle, et ne peut savoir, voir et sentir, que ce que cette entité sait, voit et sent ».

De là vient la possibilité de se tromper facilement, si l'on commence à généraliser, puisque chaque Devachani vit dans son propre paradis, d'où il ne peut plus apercevoir la terre.

(1) « Il n'y a pas non plus de communication consciente avec ces âmes qui peuvent ainsi s'élever, dans l'intention d'apprendre ce que font les Esprits, ce qu'ils pensent, sentent et voient.

« Que veut dire alors être en rapport? — Être en rapport, indique simplement qu'une vibration moléculaire identique existe entre la partie astrale du Sensitif incarné et la partie astrale de la personnalité désincarnée. L'esprit du Sensitif est « odylisé », pour ainsi dire, par l'Aura de l'esprit, que celui-ci soit encore dans les sphères terrestres, ou bien rêvant dans le Dévachan. L'identité de la vibration moléculaire est établie, et pendant un bref instant le Sensitif devient la personnalité du désincarné, écrit de son écriture, se sert de son langage et pense ses pensées. Pendant ce temps, les Sensitifs peuvent s'imaginer que ceux avec lesquels ils sont en rapport, sont descendus sur la terre pour communiquer avec eux, tandis qu'en réalité ce n'est que leur propre esprit qui, ayant été mis à l'unisson avec ces autres esprits, devient, pour le moment, un avec eux ».

Dans un cas pareil, examiné par H. P. Blavatsky, celle-ci dit que les communications pouvaient être venues d'un Elémentaire, mais qu'il était :

(2) « Bien plus probable que l'esprit du médium avait été véritablement en rapport avec quelque Entité spirituelle, dans le Dévachan, dont les pensées, le savoir et les sentiments, formaient la substance de la communication, tandis que la personnalité du médium et ses idées propres y avaient plus ou moins donné la forme ».

Bien que l'on ne puisse pas se fier à ces communications, ni aux faits, ni aux opinions qu'ils transmettent :

« Nous désirons pourtant faire remarquer que la possibilité existe qu'il y ait bien véritablement une entité spirituelle distincte qui influence l'intelligence de notre correspondant. En d'autres termes, il se peut, pour tout ce que nous en savons, se trouver quelque esprit avec lequel sa nature spirituelle s'harmonise parfaitement, pendant un certain temps, et le résultat est que cet esprit semble être en communication avec lui... Il est possible, (mais cela n'est guère probable), qu'habituellement il entre en rapport avec un véritable esprit, et pendant ce temps s'assimile à lui et pense (dans une grande mesure) sinon entièrement comme lui, écrive de son écriture, etc. Mais, même si cela était, M. X... ne doit pas

(1) Théosophist. 1882. pag. 309.
(2) Théosophist. 1882. pag. 310.

s'imaginer que c'est d'une manière consciente que cet esprit communique avec lui, ou qu'il sache quelque chose ayant rapport à lui, ou à n'importe quelle autre personne ou chose sur cette terre. Il est facile de comprendre néanmoins, qu'une fois le rapport établi, M. X... s'assimile pour un moment avec cette autre personnalité, et pense, parle, écrive, comme elle l'aurait fait sur terre...

« Les molécules de sa nature astrale peuvent de temps en temps vibrer en parfaite unisson avec celles de l'esprit de telle personne qui est à présent dans le Devachan, et le résultat sera qu'il paraîtra en communication avec cet esprit et conseillé, etc. par lui, e les clairvoyants pourront voir, dans la lumière astrale, une image de la forme terrestre de cet esprit. »

IV. — Il existe d'autres communications que celles des esprits désincarnés passant par les états normals après la mort :

(*a*) Avec *des coquilles*. Celles-ci, qui ne sont en réalité que l'enveloppe abandonnée par l'âme devenue libre, gardent encore pendant quelque temps l'impression de leur dernier hôte, et reproduisent automatiquement ses pensées et ses expressions habituelles, comme un corps physique répète automatiquement certains gestes familiers. Une action réfléchie est tout aussi possible au corps des désirs qu'au corps physique, mais de telles actions sont notées par leur tendance à se répéter, et leur impossibilité d'exécuter un mouvement spontané. Elles répondent à un stimulant qui a une certaine apparence d'action intentionnée, mais qui n'a en réalité aucune initiative. Quand des personnes se réunissent pour « développer, » ou quant à une séance spiritiste elles espèrent et attendent avec anxiété les messages des amis qu'elles ont perdus, le stimulant nécessaire se trouve produit, et les signes, attendus avec tant d'impatience, apparaissent.

(*b*) Avec *des Élémentaires*. Ceux-ci possédant les capacités inférieures de l'intelligence, c'est-à-dire, toutes les facultés intellectuelles qui se sont développées dans le cerveau physique, pendant la vie, peuvent faire des communications d'un caractère fort élevé. Cependant, de tels cas sont rares, et on peut en juger facilement, en examinant, les messages reçus et publiés comme « messages de ceux qui nous ont quittés. »

(*c*) Avec *des Élémentals*. Ces centres de forces semi-conscientes jouent un grand rôle dans les séances spiritistes, et ce sont ces forces que l'on emploie généralement pour produire des phénomènes physiques. Ce sont elles qui jettent ou portent les objets, font du bruit, agitent les sonnettes, etc., etc. Quelquefois elles jouent des tours aux coquilles, les animant et les présentant comme les esprits de quelques grands personnages qui ont vécu sur la terre, mais qui ont tristement dégénéré dans le « Monde des Esprits, » à en juger par leurs effusions. Quelquefois, dans les séances de matérialisation, ces forces projettent des images prises dans la lumière Astrale, sur les formes fluidiques qui y sont produites, leur donnant ainsi des ressemblances avec différentes personnes. Il y a aussi des Élémen-

tals d'un type fort élevé, qui, de temps à autre, entrent en communication avec des médiums très doués, — des Etres Brillants, — venant d'autres sphères.

(*d*) Avec *des Nirmânâkayas.* Lorsqu'il s'agit de pareilles communications, ou bien des deux autres classes qui seront mentionnées plus loin, il est nécessaire que le médium soit d'une nature fort pure et élevée. Le Nirmânâkaya est un homme devenu parfait, qui s'est dépouillé de son corps physique, mais a gardé ses principes inférieurs, et reste dans la sphère terrestre, afin de hâter l'évolution de l'humanité.

(1) « Les *Nirmânâkayos* ont, par pitié pour l'humanité et pour ceux qu'ils ont laissé sur la terre, renoncé à l'état Nirvanique. Un tel Adepte, ou saint, donnez-lui le nom que vous voulez, trouvant qu'il est égoïste de se reposer dans la béatitude, pendant que l'humanité soupire sous le poids de la douleur causée par l'ignorance, renonce au Nirvâna et prend la résolution de rester invisible, *en esprit*, sur cette terre. Les Nimarnakayas n'ont pas de corps physique, puisqu'ils l'ont abandonné, mais ils restent dans la *vie astrale* de notre sphère, et retiennent tous leurs principes. Et ces Nirmânâkayas peuvent communiquer et communiquent avec quelques-uns des élus, mais certainement pas avec des médiums ordinaires. »

(*e*) Avec *des Adeptes* qui vivent sur la terre. Ceux-ci communiquent souvent avec leurs disciples, sans se servir des moyens ordinaires, et lorsque quelque lien remontant à une incarnation précédente existe entre un Adepte et un médium, ce lien fera du médium un disciple. Un message ainsi reçu pourrait facilement être pris pour le message d'un « esprit. » Plusieurs personnes ont reçu de tels messages, parfois par écrit *pricipité*, parfois en paroles.

(*f*) Avec *l'Ego supérieur* du médium.

Il arrive souvent que, lorsque une femme ou un homme cherche à atteindre la vérité d'une façon sérieuse et pure, leur nature supérieure s'incline en quelque manière vers eux, et illumine leur conscience inférieure de ses rayons ; celle-ci se trouve, pour un certain temps, réunie à l'auteur de son Etre, et transmet autant du savoir qu'elle a gagné ainsi et qu'elle en peut retenir.

On aura vu par cette esquisse rapide combien sont variées les sources d'où nous viennent ces communications, soi-disant toutes originaires « de l'Au-Delà de la Mort. » — Comme le dit H. P. Blavatsky :

(2) « La variété des causes de ces phénomènes est immense, et il faudrait être un Adepte pour pouvoir approfondir et examiner tout ce qui nous parvient sous ce nom, afin de pouvoir expliquer quelle est la cause véritable qui a produit chaque cas. »

(1) La clé de la Théosophie, p. 151.
(2) Théosophist. Sept. 1882. p. 310.

Afin de compléter ce qui a été dit à ce sujet, on peut ajouter que ce que l'âme moyenne peut faire, lorsqu'elle a passé par la porte de la Mort, elle peut également le faire de ce côté-ci de la tombe, et les communications par écrit peuvent être obtenues tout aussi facilement des âmes incorporées, mises en trance, ou par tous les autres moyens dont on se sert pour faire des communications, que des âmes désincorporées. Si chacun développait en lui-même les pouvoirs de sa propre âme, au lieu de passer sa vie sans but, ou bien encore en se plongeant dans des expériences dangereuses, on pourrait accumuler un véritable savoir, et l'évolution de l'âme en serait accélérée.

Une chose est certaine : l'homme aujourd'hui est une âme vivante sur laquelle la Mort n'a pas de prise, et la clef de la prison du corps est mise entre ses propres mains, afin qu'il puisse apprendre à s'en servir, s'il le désire. C'est parce que son vrai Soi, pendant qu'il est aveuglé par le corps, n'est plus en unisson avec les autres Soi que la Mort est devenue un gouffre béant, au lieu de la simple barrière entre les âmes incarnées et les âmes désincarnées.

Annie Besant.

FIN

RÉMINISCENCES

de H. P. B. Blavatsky et de la « Doctrine Secrète »

(*Suite*)

APPENDICE I.

Comment la DOCTRINE SECRÈTE a été écrite.
Récit de M. Bertram Keightley.

Ce fut à Ostende, dans une visite que je fis à H. P. B., au commencement de 1892, que je vis pour la première fois le manuscrit de la *Secrète Doctrine*. J'étais venu convaincre H. P. B. de l'opportunité de venir s'établir à Londres, pour y fonder un centre d'activité théosophique. Cinq à six de mes amis et moi, nous nous trouvions très peinés de la langueur mortelle à laquelle le mouvement semblait en proie chez nous et nous étions convaincus, en même temps.

que H. P. B. seule pouvait y remédier, en en rectifiant la direction et en augmentant son intensité. De ces six personnes, avec H. P. B. les vrais fondateurs de la loge Blavatsky, il ne reste plus que deux membres de la Société.

Pendant les quelques jours que je passai à Ostende, avec H. P. B., elle me pria de voir quelques parties du manuscrit de son nouvel ouvrage, ce que je fis bien volontiers. Je n'eus pas besoin d'en lire beaucoup pour être pénétré de l'idée que *Secret Doctrine* serait de beaucoup l'œuvre la plus importante du siècle, en matière d'Occultisme, bien que le peu d'ordre qui régnât dans l'assemblage des parties me fit estimer désirable qu'une révision intervînt. Je fus confirmé dans ce sentiment, lors d'un nouvel examen, quinze jours plus tard, mais comme ce fut alors que H. P. B. consentit à venir s'établir près de Londres, tout fut ajourné.

C'est après cette visite que H. P. B. tomba gravement malade et que sa vie courût les plus grands dangers. Mais, comme de coutume, elle trompa les prévisions de ses médecins et se rétablit avec une telle rapidité que nous ne tardâmes pas à nous occuper de son déplacement. Un cottage, nommé Maycot, avait été loué à son intention, à Norwood supérieur. Le déménagement s'effectua sans encombres, bien que l'emballage de ses papiers et en particulier de ses livres fût la besogne la plus terrible du monde. En effet, elle resta à écrire jusqu'au dernier moment, et tant que tel livre ou tel document n'était pas sous clef, elle le demandait, dès qu'elle en avait besoin, et il fallait le lui donner. Nous en vînmes cependant à bout. Nous arrivâmes à Maycot, et nous n'y étions pas depuis deux heures que déjà H. P. B. s'était entourée de ses documents et remise à l'ouvrage. Sa puissance de travail était vraiment étonnante. Du matin de bonne heure au soir dans la nuit, elle était assise à son bureau, et, même malade à rester au lit, elle ne quittait pas la tâche qu'elle avait assumée.

Un jour ou deux après notre arrivée à Maycot, H. P. B. nous livra le manuscrit, à mon frère Archibald et à moi, nous priant de le lire à fond, pour en corriger les fautes d'anglais, avec toute liberté à cet égard, dont nous nous gardâmes bien d'user, tant nous entendions respecter le texte même d'un ouvrage pour nous d'une telle valeur.

Mais nous lûmes l'un et l'autre, avec la plus grande attention, tout le manuscrit, une pile de papiers haute de trois pieds, ne rectifiant l'anglais ou la ponctuation que là où c'était absolument indispensable. Quand ce fut fini et que nous nous fûmes bien entendus, nous allâmes trouver l'auteur et, en ce qui me concerne, non sans trembler quelque peu, nous lui dîmes qu'à notre avis bien pesé et considéré l'ouvrage devait être refondu sur un plan différent, parce que, tel qu'il était, il ne différait pas d'*Isis Unveiled*, par l'absence de méthode et le défaut de suite dans les sujets.

Après quelques instants d'entretien, H. P. B. nous dit d'aller à



Tophet et de faire ce que nous voudrions. Aussi bien, elle en avait assez de la chose bénie ; elle nous l'abandonnait, se lavait les mains à son sujet et nous laissait libres d'en tirer le meilleur parti possible.

Nous nous consultâmes de nouveau, puis nous lui proposâmes un plan suggéré par le caractère de l'œuvre, à savoir : de faire quatre volumes, divisés chacun en trois parties, la première traitant des stances avec commentaires, la seconde du symbolisme, la troisième de la science. De plus, au lieu de mettre, comme elle en avait l'intention, l'histoire de quelques grands occultistes dans le premier volume, nous l'engageâmes à suivre l'ordre naturel de l'exposition, à commencer par l'évolution du Cosmos, à continuer par celle de l'homme, à traiter ensuite, — dans un troisième volume, — de l'histoire de l'Occultisme, et enfin à réserver rpour un quatrième volume, — s'il lui était jamais donné de pouvoir l'écrire, — ce qui avait trait à la pratique de ladite Science Occulte.

Ce plan fut approuvé par H. P. B.

Nous nous mîmes alors à relire à fond le manuscrit et à classer, sous les titres qui convenaient, les matières ayant trait à la Cosmogonie et à l'anthropologie, pour en former les deux premiers volumes. Ce travail terminé, et ratifié par H. P. B., le manuscrit ainsi disposé fut passé à l'imprimeuse mécanique par des gens du métier, encore revu, corrigé, comparé à l'original, et les citations en grec, hébreu et latin, furent faites par nos mains. Nous vîmes alors que tout le commentaire sur les Stances ne faisait pas plus de vingt pages d'impression. Nous priâmes donc H. P. B. de le développer davantage. Elle nous envoya littéralement promener, et nous ne pûmes rien obtenir pour le moment.

Entre temps, en octobre 1887, si je ne me trompe, nous nous transportâmes au n° 17 de Lansdowne Road, Notting Hill, où nous fûmes rejoints par la comtesse Watchmeister, de retour de Suède, où elle avait fait un tour. C'est là que nous fondâmes le premier quartier général de la Société Théosophique, à Londres.

Déjà, pendant notre séjour à Maycot, *Lucifer* avait été fondé, d'abord publié par G. Redway. H. P. B. partageait son temps entre la rédaction de sa Revue et celle de *Secret Doctrine*. J'étais chargé d'en surveiller l'impression, et j'étais tellement occupé que je ne pensais plus à la question du commentaire des Stances. Elle finit cependant par être résolue de la manière suivante. Chaque Sloka imprimée fut découpée et collée au haut d'une feuille de papier blanc, sur laquelle nous épinglâmes une bande contenant toutes les questions qui nous parurent nécessaires. Richard Harte nous aida singulièrement dans ce dernier travail. H. P. B. fut d'abord frappée du nombre de ces questions, mais elle nous fit développer nos idées, y répondit, prit la plume pour jeter le tout sur le papier, et ainsi s'acheva le travail.

Mais, quand nous pensâmes à l'envoyer à l'imprimeur, nous

reconnûmes que toutes les additions et surcharges rendaient la chose impossible. Nous repassâmes, alors, mon frère et moi, les deux volumes entiers à l'imprimeuse mécanique.

Il avait été entendu, en commençant, que G. Redway serait notre éditeur, mais ses conditions devenant exhorbitantes, nous procédâmes directement nous-mêmes, avec l'aide pécuniaire d'un ami. C'est ainsi que fut fondé l'établissement de Duke street, dans le but de tirer le plus grand parti possible des écrits de H. P. B.

Il ne me reste plus grand chose à dire sur l'histoire de *Secret Doctrine*, bien qu'il y eût des mois de gros travail pour nous. H. P. B. corrigeait, retouchait, ajoutait, tant et si bien que la note des seules corrections dépassa 7,500 fr.

J'ai moins à dire encore sur les phénomènes qui ont pu accompagner la composition de *Secret Doctrine,* sauf le fait répété de citations longues et complexes issues d'ouvrages qui n'existaient absolument pas à la maison et dont de longues recherches à la bibliothèque du Museum nous démontraient la parfaite authenticité. C'est dans ces vérifications que je constatai plusieurs fois que certains nombres du texte original se trouvaient inversés, dans celui de H. P. B., montrant ainsi le renversement des images qui s'opère dans la lumière astrale. Je n'ai rien remarqué autre.

En terminant, je ne dois pas omettre de parler de l'utile concours qui fut prêté par M. E. Fawcet. Dès avant mon arrivée à Ostende, il était déjà en correspondance avec H. P. B.. Lorsque nous fûmes installés à Lansdowne Road, il nous fournissait toutes les citations qu'il pouvait trouver dans les principales œuvres scientifiques de l'époque qui confirmaient les doctrines occultes émises dans *Secret Doctrine*. Sa collaboration ne doit pas être oubliée.

La postérité portera un jour son jugement sur la véritable valeur de l'ouvrage écrit par H. P. B. Pour moi, je suis profondément convaincu que lorsque *Secret Doctrine* aura été étudiée à fond, non pas tenue pour une série de dogmes que l'on croit aveuglément, mais qu'on doit essayer de comprendre et d'assimiler, on lui reconnaîtra une portée immense, qu'on la trouvera, plus que quoique ce soit, pleine de suggestions, de lueurs et de fils conducteurs pour l'étude de la Nature et celle de l'Homme.

Bertram Keightley.

(*A suivre*)



LA RÉINCARNATION

Les preuves philosophiques

(Suite)

Soame Jenyn (Discours sur la Préexistence) : « L'opinion des plus grands sages, depuis l'antiquité la plus reculée, a été que l'humanité a existé dans un état antérieur à l'état actuel. Les Gymnosophistes d'Égypte, les Brahmes de l'Inde, les Mages de la Perse et les plus grands philosophes de la Grèce et de Rome le croyaient, *comme aussi les premiers Pères de l'Église et ses premiers écrivains.*

« Pourquoi a-t-elle été si peu remarquée, si peu vue (plutôt que rejetée) par les théologiens et les métaphysiciens des âges passés ? C'est ce que je ne puis m'expliquer, car elle est incontestablement confirmée par la raison, par les analogies de la nature et par les doctrines de la Révélation... La Raison nous assure que l'union d'un homme et d'une femme ne peut créer une âme immortelle, qu'elle ne peut que lui préparer une demeure. Cette même raison nous dit que, pour que l'âme immortelle continue à vivre après la mort du corps, elle doit avoir éternellement existé, avant lui, *car ce qui n'a pas de fin ne peut avoir de commencement....*

« Elle nous apprend encore que ce n'est point un Créateur bienfaisant et tout puissant qui aurait pu former et peupler notre monde, si notre état présent d'existence était le premier ou le seul ; car cet état, sans lien avec le passé ni avec le futur, ne semblerait pas avoir de but compréhensible, ne donnerait la raison ni du bien, ni du mal, ni du bonheur, ni du malheur, ni de la vertu, ni du vice, ni de la récompense, ni du châtiment, et ne serait qu'un mélange confus de toutes ces choses, sans cause ni fin visibles. . . . .

« La Préexistence n'est pas écrite nettement dans le Nouveau-Testament, mais l'humanité y est sans cesse représentée comme un amas de coupables, de criminels condamnés, d'enfants de la colère, objets de l'indignation divine, placés sur la terre pour un temps par la bonté de Dieu, pour leur donner l'occasion d'expier leurs fautes par la souffrance et de regagner par la piété et la vertu leur état de bonheur et d'innocence perdus. . . . .

« Et si tout cela n'indique pas une existence antérieure dans laquelle on est devenu coupable et dépravé, on ne peut y trouver aucune signification, si ce n'est que cela détruit tous les principes du sens commun, car cette culpabilité ne peut avoir été acquise sans action, et pour agir il a fallu qu'on existât. . . . . »



Hume, le philosophe positif par excellence, l'avoue : « Si nous raisonnons, le simple bon sens nous dit que ce qui est incorruptible doit être ingénérable. Donc, si l'âme est immortelle, c'est qu'elle existait avant notre naissance ; si son existence antérieure ne nous concernait pas, son existence future ne nous concernerait pas davantage. . . . .

» La métempsycose est donc, dans son genre, le seul système auquel la philosophie puisse prêter l'oreille. » *(L'Immortalité de l'Ame.)*

Young chante ainsi les Renaissances :

« Regarde partout dans la nature ; tout est révolution et changement ; rien n'est la mort. Le jour succède à la nuit et la nuit suit le jour qui expire ; les étoiles se lèvent et se couchent, se couchent et se lèvent. La terre suit cet exemple. Pour refleurir, tout se fane ; comme dans une roue tout descend pour remonter. C'est l'emblème de l'homme qui passe, mais ne meurt pas. »

« Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une ; tout est résurrection dans la nature, » dit *Voltaire*. »

Delormel, *Descartes*, *Lavater*, ont tous été frappés par l'immense portée philosophique de la doctrine palingénésique.

Fontenelle en parle assez explicitement, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*.

Inutile de dire qu'elle faisait partie du bagage ésotérique des initiés Martinez *Pasqualis*, Claude *Saint Martin* et de leurs disciples.

Edward *Beecher* la défend dans le *Conflit des Siècles* et dans la *Concorde des Siècles*.

Gœthe, adressant une poésie à son ami Frau von Stein, s'exprime ainsi : « Dis-moi ce que nous réserve le Destin ? Pourquoi nous a-t-il liés si étroitement l'un à l'autre ? Ah ! tu as dû être dans des temps lointains ou ma sœur ou ma femme... Et de tout cela il n'en reste qu'une réminiscence de l'antique vérité toujours présente au dedans. . . . . »

Benjamin *Franklin* exposa son Credo dans une humouristique épitaphe, composée lorsqu'il n'avait que 23 ans :

Elle parut pour la première fois, à Boston, dans le *New Englend Couvent*, et Jared Sparks la cite dans son livre : *Works of Benjamin Franklin* (Vol I. p. 596. Boston 1840) (Tiré de *Old truths in new light*. p. 398).

Thomas *Browne* a pressenti la Réincarnation dans *Religio Medici*, sect. VI : « Les hérésies ne périssent pas avec leurs auteurs ; semblables au fleuve Aréthuse, quand leurs courants cessent à un endroit ils renaissent à un autre... ; les révolutions du temps les font refleurir plus tard. L'âme d'un homme semble passer dans un autre homme, par une espèce de métempsycose, et les idées, après certaines révolutions, s'incarnent dans des hommes nouveaux qui les ressuscitent.... Il y a beaucoup de Diogènes et de Timons, quoi-

que bien peu d'individus aient porté ces noms ; les hommes renaissent incessamment. »

Lessing, dans l'*Education de la Race humaine*, combat vigoureusement un pasteur luthérien anti-réincarnationiste : « Tout homme doit suivre tôt ou tard le sentier qui le conduit à la perfection. Cela peut-il s'accomplir dans une seule et même existence ? Peut-on dans une vie être à la fois Juif sensuel et Chrétien spirituel ?...

» Sûrement non ; pourquoi donc tout individu n'apparaîtrait-il pas plus d'une fois en ce monde ?

» Cette hypothèse est-elle ridicule parce qu'elle est la plus antique de celles qu'a conçues l'humanité, et parce que la raison humaine la comprit du premier coup, dans ces temps primitifs où elle n'avait pas encore été affaiblie par les sophismes des diverses écoles ?

» Pourquoi n'aurais-je point déjà passé par toutes les phases du progrès humain, phases déterminées par des punitions et des récompenses temporaires ?

» Et pourquoi, stimulé par l'espoir d'une récompense éternelle, n'aurais-je point passé, à un autre moment, par des phases supérieures ?

» Pourquoi ne retournerais-je point encore et encore, aussi souvent que je serai envoyé, pour acquérir une connaissance plus grande et pour accomplir de nouvelles œuvres ? Ai-je opéré déjà de telles choses qu'il soit inutile pour moi de revenir ?

» Certainement non.

» Est-ce alors parce que j'ai oublié que j'ai vécu déjà ? Heureux suis-je de cet oubli ! Le souvenir de ma vie passée m'empêcherait de faire un bon usage de la vie présente ; et si je suis aujourd'hui obligé d'oublier le passé, cela prouve-t-il qu'il est oublié pour toujours ? »

On pourrait citer très abondamment les auteurs qui ont défendu la Préexistence et la Réincarnation, mais il faut se limiter et se borner à une revue rapide de la plupart d'entre eux.

Schlosser exprima ces pensées dans une belle étude sur la *Migration de l'Ame.*

Lichtemberg dit dans sa *Caractéristique du Soi* :

« Je ne peux me débarraser de l'idée que je suis mort avant de naître et que c'est par cette mort que j'ai été conduit à cette renaissance . . . .

» Je sens tellement de choses que, si je les écrivais, le monde me croirait fou. Aussi je préfère me taire. »

Charles *Bonnet* a écrit un ouvrage sur ce sujet : *Idées sur l'état futur des êtres vivants ou Palingénésie philosophique.*

E. *Kant* croit que notre âme sort imparfaite du soleil, passe par tous les stages planétaires, et progresse ainsi peu à peu, s'éloignant sans cesse jusqu'à ce qu'elle atteigne le Paradis, dans l'étoile la plus éloignée et la plus froide de notre système. (*Histoire générale de la Nature.*)

Fichte dit, dans *La Destinée de l'homme* : « Dans la nature chaque mort est une naissance.... il n'y a pas de principe de mort en elle, car elle est la vie et tout en elle est vie. , ...

» La Nature me fait mourir parce qu'elle doit me faire revivre. .

» Ces deux systèmes, le purement spirituel et le sensuel, — ce dernier consistant en une série incommensurable d'existences séparées, — sont dans mon esprit depuis le moment où ma raison a été développée... »

Herder s'étend davantage dans ses *Dialogues sur la Métempsycose* : « Ne connaissez-vous pas des hommes rares et grands qui ne peuvent être devenus tels en une seule existence humaine? qui doivent avoir existé bien des fois déjà, avant d'avoir atteint à cette pureté de sentiment, à cette impulsion instinctive pour tout ce qui est beau, vrai et bon. . . . .

» N'avez-vous jamais eu des réminiscences d'un état antérieur? Phytagore, Iarchas, Apollonius et d'autres, se souvenaient nettement de ce qu'ils étaient autrefois et du nombre de fois qu'ils avaient vécu, avant leur existence actuelle. Si nous sommes aveugles ou si nous ne pouvons voir qu'à deux pas de notre nez, avons-nous le droit de nier que d'autres peuvent voir cent et mille fois plus loin que nous-mêmes, jusqu'au fond du temps... ?

» Celui qui n'a pu mûrir dans une forme donnée de l'humanité recommence l'expérience jusqu'à ce que, tôt ou tard, il devienne parfait. . . . .

« Je ne suis pas honteux de mes demi-frères les animaux ; je suis, au contraire, en ce qui les concerne, un grand défenseur de la métempsycose. Je crois certain qu'ils monteront à un grade plus élevé de l'être, et je ne puis comprendre comment on peut faire objection à cette hypothèse qui a pour elle l'analogie de la creation tout entière. »

Walter *Scott* avait des réminiscences si vives de ses vies passées qu'elles lui imposèrent la foi à la préexistence. On peut en trouver des exemples dans la *Vie de Scott* par Lockart. (Vol. VII. p. 114, 1re édition).

D'après *Schlegel*, « la Nature n'est autre chose que l'échelle de Résurrection, laquelle, degré par degré, nous conduit en haut, — ou plutôt qui monte de l'abîme de la mort éternelle au sommet de la vie. » (*Œuvres esthétiques et miscellanées*).

Shelley croyait résolument à la Réincarnation : « Malgré toute l'adresse de ceux qui veulent cacher la Vérité, il n'en est pas moins certain que toute connaissance n'est qu'une réminiscence. Cette doctrine est bien plus vieille que le siècle de Platon. . . . . . »

(*Vie de Shelley*. Dowden. Vol. I, p. 80).

La *Renaissance* est exprimée, quoique un peu timidement : par H. *Davy*, dans *Consolations in Travels*, par *Fourier* dans *La fausse industrie morcelée et l'antidote*... etc. par H. *Balzac* dans *Peau de chagrin*, par *Wagner* dans *Parsifal*, par *Obry*, qui s'exprime ainsi,



dans *Le Nirvana indien*, page 13 : « Cette vieille croyance a fait le tour du monde ; elle a été si répandue, depuis la plus haute antiquité, qu'un docte anglican l'avait jugée sans père, ni mère, ni généalogie. »

Shopenhauer a été complètement méconnu, parce qu'il adopta la *Reincarnation*, trouvée par lui dans les *Upanishads* ; ses contemporains et ses successeurs organisèrent sur cette partie de sa doctrine une véritable conspiration du silence. Voici ce qu'il enseigne dans son *Essai sur les Religions* : « Quelques-unes des plus frappantes absurdités des dogmes chrétiens peuvent s'expliquer par l'union de deux enseignements aussi différents que ceux de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Nous en avons un exemple dans la doctrine de la Prédestination et de la Grâce ; saint Augustin prétend que la grâce est donnée à un individu, refusée à un autre, dès leur naissance, bien qu'elle soit un privilège qui confère à son possesseur les plus grandes bénédictions spirituelles.

» L'absurdité et la malignité de cette doctrine résident simplement dans cette supposition de l'Ancien Testament que l'homme est le produit d'une volonte inconnue qui l'a crée de rien. Si, au contraire, tout en admettant que l'homme vient au monde avec des qualités morales innées, nous considérons ce fait à la lumière de la Métempsycose brahmanique et bouddhiste, la chose prend une apparence toute différente. Car, d'après la Métempsycose, ces qualités innées que nous trouvons chez un homme et qui manquent chez un autre, ne sont pas le présent gracieux de quelque divinité inconnue, mais le fruit des actions personnelles de chaque homme, dans une autre vie.

» La partie absurde et révoltante du dogme chrétien, dont nous venons de parler, est donc due seulement au théisme Juif, à la doctrine de la création *ex-nihilo*, et par conséquent à la négation incompréhensible et funeste de la doctrine si naturelle et si éclairante de la metempsycose, à laquelle, — les Juifs exceptés, — l'humanité tout entière a cru dans tous les temps...... Si un Asiatique me demandait la définition de l'Europe, je serais obligé de lui répondre : « C'est cette partie du monde qui est hantée par cette illusion incroyable et inouie que l'homme a été créé de rien et que sa naissance actuelle est son premier début dans la vie... »

Il dit encore dans *Le Monde comme Volonté et comme Représentation* : « Ce que le sommeil est à tout être humain, la mort l'est pour la Volonté (*Manas* [1]) qui est la *Cause* en elle-même....

» A la mort, l'homme abandonne sa mémoire et sa personnalité, et, buvant au Léthé, retourne, reposé par le sommeil de la mort, pour reprendre sa place dans la vie, muni d'un nouvel intellect et d'une nouvelle personnalité. »

Il ajoute dans *Parerga et Paralipomena* :

(1) Les mots entre parenthèses sont de nous.

« Si nous comprenions bien la nature réelle de notre être le plus interne (Manas supérieur (1), nous verrions combien il est absurde de désirer que l'Individualité (Kama-Manas) (1) existe éternellement. Ce souhait veut dire que l'on confond l'Etre vrai avec l'une de ses innombrables manifestations. Aucune individualité n'est faite pour vivre éternellement. Elle disparaît à la mort, mais nous n'y perdons rien, car elle n'est que la manifestation d'un Être tout différent (Manas) (1), — un Être qui ignore le temps et qui ne connaît par conséquent, ni la vie ni la mort. La perte de l'intellect est le Léthé sans lequel la Volonté se rappellerait les diverses manifestations qu'elle a causées. Lorsque nous mourons nous rejetons notre individualité (Kama-Manas) (1) comme un vêtement usé et nous nous réjouissons parce que nous allons en recevoir un neuf et meilleur. »

Edgar *Poë*, parlant des souvenirs vagues de nos vies écoulées, dit : « Ces réminiscences sont trop distinctes et trop nettes, pendant notre jeunesse, pour nous tromper un seul moment. Mais le doute de l'âge mûr chasse ces sentiments comme des illusions. » (*Eureka*).

Georges *Sand* et *Cavour* avaient compris tout le grandiose et toute la logique de la *Réincarnation.*

P. *Leroux* s'étend longuement sur elle, dans son livre : *De l'Humanité.*

Jean *Reynaud* en a fait le sujet d'un livre magnifique de Philosophie religieuse : *Terre et Ciel.*

C. *Flammarion* l'expose dans la plupart de ses ouvrages : *Uranie, Les Mondes imaginaires et les mondes réels, La pluralité des mondes habités.*, etc.

Pezzani a publié toute une étude remarquable sur *La Pluralité des existences de l'Ame.*

Le professeur William *Knight* écrit, dans la *Fortnightly Review* : « Il est étonnant que les discussions de la philosophie contemporaine sur l'origine et la destinée de l'âme n'aient pas produit une reviviscence plus marquée des doctrines de le Préexistence et de la Métempsycose, car elles offrent une belle solution des mystères de la Création, de la Traduction et de l'Extinction. . . . . . .

» Débarrassées de toute exagération, elles ont un immense intérêt spéculatif et une valeur morale considérable. C'est beaucoup, en effet, que de pouvoir rejeter en arrière et pour un si grand nombre d'existences le problème du mal, et d'avoir de plus une explication sérieuse de *Némésis*. . . . .

Le professeur W. A. *Butler*, dans ses *Conférences sur l'Histoire de la philosophie antique*, continue : « Il n'est pas plus impossible que le présent soit le résultat d'un passé entièrement oublié aujourd'hui, qu'il n'est impossible que ce présent soit suivi d'un genre d'existence future, dans lequel l'oubli puisse être aussi complet. »

(1) Les mots entre parenthèses sont de nous.

Le Révérend William *Alger*, ministre Unitarien, ajoute : « La perte du souvenir de nos existences passées ne prouve pas qu'elles n'aient pas eu lieu.... L'un des faits qui frappent le plus dans la doctrine des incarnations répétées de l'âme, c'est sa constante réapparition dans toutes les parties du monde et sa persistance permanente chez certaines grandes nations. . . . .

» On ne doit pas s'arrêter aux aspects repoussants et risibles de la métempsycose, mais rendre justice à ses prétentions et à son charme. » (*Histoire critique de la doctrine d'une vie future.*)

Le professeur Francis *Bowen*, de l'Université de Harward, disait, dans la *Pinceton Review* de Mai 1881, au sujet de la « Métempsycose chrétienne : » « On croit fermement que la vie terrestre est un entraînement et une préparation à la vie céleste et éternelle. Si on la limite à la durée d'un seul corps mortel, elle est si courte qu'elle ne paraît nullement suffisante pour un aussi grand but... Pourquoi la probation ne pourrait-elle se continuer à travers une longue série de Renaissances successives, dans lesquelles la même personnalité animerait une suite indéfinie de corps de chair et emporterait, chaque fois, avec elle les résultats de son dernier entraînement, c'est-à-dire, le caractère, le tempérament et les prédispositions créés pendant l'existence immédiatement antérieure ?

» Déjà, au cours d'une même existence terrestre, le même être humain habite dans plusieurs corps successifs (1)... Si chaque naissance était le résultat d'une création absolue, l'entrée dans la vie d'une créature entièrement nouvelle, nous pourrions demander s'il est raisonnable de voir des âmes aussi différentes, dès le début de la vie. . . . .

« L'un naît comme un démon pervers, l'autre promet dès ses premières années de devenir un Cowley ou un Pascal... Tel naît dans le centre de l'Afrique, tel autre au cœur de la civilisation européenne et chrétienne. Où est donc l'éternelle justice ? Comment d'aussi terribles inégalités seraient-elles compatibles avec la sagesse et la bonté infinies de Dieu ! . . . .

» Si l'on donne place à la métempsycose dans le gouvernement divin de ce monde, cette difficulté disparaît entièrement. Dès lors, chacun naît dans l'état qu'il s'est préparé dans son existence antérieure... Ce n'est qu'à notre corps défendant que nous nous soumettons à l'iniquité qui fait hériter les enfants des péchés de leurs parents, jusqu'a la troisième et à la quatrième génération. Si l'on nous enseigne, au contraire, que chacun hérite de lui-même, c'est-à-dire de ce qu'il a mérité dans une existence passée, personne n'a plus à se plaindre. . . . .

» Peu importe que l'homme passé dont nous recevons l'héritage portât ou ne portât point le même nom que notre moi actuel ; cela ne rend pas la sentence injuste. . . . .

(1) Allusion au renouvellement complet des molécules matérielles du corps, tous les sept ans.

» L'âme humaine, après la dissolution du corps, passe dans une autre enveloppe.

» A ce point de vue, nous pouvons accepter sans hésitation la doctrine de la Résurrection du corps. »

Le professeur F. H. *Hedge* soutient, dans *Les Voies de l'Esprit,* que tout ce qui a eu un commencement doit avoir une fin ; l'éternité que la foi prête à l'âme exige l'éternité de son origine... Une objection naturelle se présente souvent contre cette hypothèse, c'est l'oubli des existences passées..... La nouvelle organisation doit forcément effacer l'ancienne, car la mémoire dépend de la continuité de l'association ; lorsque le fil de cette continuité est rompu, la connaissance du passé disparaît..... Et si la préexistence est vraie, il est heureux que nous ne nous souvenions pas de nos vies d'autrefois . . . .

» De toutes les théories sur l'origine de l'âme, celle-ci me paraît la plus plausible et jeter le plus de lumière sur la question de la vie à venir. »

Il emprunte à Kant l'idée qu'il y a deux hommes dans l'homme : le caractère intelligible et le caractère acquis. La Théosophie les décrit clairement sous le nom de *Manas supérieur* et de *Manas inférieur* : l'Individualité et la Personnalité, le Soi et le Moi. Le Soi est immortel, il emmagasine les acquisitions des Personnalités successives ou caractères acquis ; ces personnalités meurent à leur tour, quoique longtemps après le corps, ce qui explique pourquoi la personnalité nouvelle ne conserve aucun souvenir de l'ancienne. A chaque Réincarnation, le Soi ou caractère intelligible émane un rayon de lui-même, qui est le nouvel homme.

Walker, dans *Réincarnation*, cite quarante-deux poètes, parmi la foule de ceux qui ont chanté les Renaissances.

Les spirites d'Europe, — les spirites français en particulier, — placent la Réincarnation au premier rang de leurs enseignements.

A *Madagascar*, quand un homme est sur le point de mourir, on fait un trou à sa paillote, pour saisir son âme au passage et la pousser dans le corps d'une femme en travail. Un grand nombre de peuplades *sauvages* y croient encore : Sontals, Somalis, Zoulous, Dyaks de Bornéo et de Sumatra, Powhattans du Mexique. En Afrique, les esclaves bossus ou estropiés devancent volontairement l'heure du sacrifice, parce qu'ils espèrent renaître dans des corps d'hommes libres et bien conformés.

Sept cent cinquante millions d'*Asiatiques* sont réincarnationistes : Chinois, Indous, Tartares, Thibétains, Siamois, Mongoliens, Birmaniens, Cambodgiens, Coréens, Japonais.

Tous les vrais philosophes se sont arrêtés devant le mystère palingénésique et se sont efforcés de lui arracher son secret. Les Religions antiques l'ont couvert d'un voile épais, pour ne pas en laisser transparaître les détails, car l'humanité n'était pas prête et l'on ne donnait l'enseignement complet qu'aux disciples éprouvés. La fin



de ce cycle (1) a sonné l'heure d'une dispensation nouvelle, et, en 1875, les Gardiens de la Doctrine Secrète ont envoyé le Messager chargé de la transmettre au Monde : — H. P. BLAVATSKY.

La *Société théosophique* est née de ces efforts. En quelques années, elle a bouleversé le courant scientifique, philosophique et religieux ; elle a donné la clef secrète qui ouvre les mythes, les symboles et les mystères ; elle a ravivé dans l'égoïste Occident les notions oubliées de la Fraternité universelle ; elle a opposé au Jéhovah hébreu personnel, capricieux et méchant, la Loi juste et impersonnelle de Karma ; elle a expliqué le but de la souffrance et justifié la Providence, accusée par l'inégalité des conditions, en révélant l'équilibrante et universelle Palingénésie.

C'est dans ses enseignements profonds que nous trouverons les détails de la Réincarnation ; ils feront l'objet de la deuxième partie de notre étude.

(*La fin au prochain N°.*) Dr Pascal.

Mâyâ

—

Ce mot signifie Illusion. Comparé à l'Absolu, qui est l'essence de tout être, *Mâyâ* est l'illusion nécessaire pour l'existence relative. *Mâyâ* est le vêtement avec lequel l'Absolu doit se vêtir pour rendre l'existence conditionnée possible. *Mâyâ* ne peut être comprise que sur le seuil de l'Absolu, quand toute existence conditionnée est finie. *Mâyâ* s'épaissit par l'évolution et elle s'éclaircit par l'involution. Pour l'Absolu, *Mâyâ* n'est pas, mais toute existence conditionnée en a besoin. En dehors de l'Absolu tout est *Mâyâ*, car tout ce qui n'est pas absolu est conditionné.

Nous ne pouvons pas porter nos investigations jusqu'à *Mâyâ*, mais par l'involution nous pouvons rendre ce voile plus transparent. L'épaisseur du voile est nécessaire pour passer par l'expérience du monde physique : il devient plus mince sur les plans plus élevés de l'existence ; mais, là encore, il est nécessaire pour l'existence même de ces plans, et il n'est levé entièrement qu'au seuil de Nirvâna, qui n'est plus un plan d'existence, mais qui est l'état absolu de l'existence d'une créature.

(1) Le *Kali Yuga*, ou Age de fer, a commencé il y a 4998 ans ; il doit durer 432000 ans et son premier sous-cycle finit en 1897.

L'homme contient l'*Absolu*, et l'homme possède tous les autres principes, qui sont l'Absolu habillé de diverses façons par *Mâyâ*. Grâce à *Mâyâ*, il est ce qu'il est, et pendant bien des millions d'années, il a dû marcher, guidé de plus en plus par *Mâyâ*, pour arriver au plan physique, à son existence sur terre. De même que ce procédé a été lent et graduel, ainsi le retour de l'homme de *Mâyâ* vers l'Absolu est lent et graduel, et il n'y a rien d'étonnant que l'homme physique se figure le monde physique comme réel, car il y a été amené graduellement par la nature des choses, et le chemin parcouru a été si long ! Ne nous figurons donc pas que, d'un coup et par un faible effort, un homme puisse détruire *Mâyâ*. Il doit parcourir. en sens inverse, tout le chemin par lequel il est arrivé au physique. Le temps qu'il lui faudra pour cela dépend de son appréciation de la suite des événements. Le temps que l'humanité tout entière prendra pour ce retour est égal à celui qu'elle a pris pour arriver aux physique, mais on nous dit qu'on peut, si on le veut, aller plus vite. Dans ce but, la première chose à faire est de savoir que le plan physique est illusoire. C'est plus facile à dire qu'à faire. Le plan physique nous paraît réel, parce que nous sommes nous-mêmes physiquement dans ce plan, et que physiquement, aussi, nous sommes une illusion, un MAYA.

Comment donc devons-nous nous y prendre pour lever ce rapport de réalité relative entre *Nous-Illusion* et notre *Entourage-Illusion* ? Evidemment nous ne pouvons pas changer notre entourage, mais nous pouvons nous changer nous-mêmes, de façon que notre entonrage ne nous paraisse plus comme réel. C'est donc par un travail en nous et sur nous que nous devons agir. Pour cela, nous devons nous demander ce qu'il y a à faire.

Pour apprendre, un enfant a besoin d'un professeur qui sait ce que l'enfant veut connaître. De même, si nous voulons savoir comment sortir du voile mâyâvique, nous devons nous demander s'il n'y a pas quelque part des instructeurs et des livres écrits pour nous aider. Cet aide a existé de tous temps, pour tout homme qui a sérieusement cherché.

Mais il y a des périodes dans notre histoire où cette main qu'on nous tend est plus près de nous. En ce moment, c'est la Théosophie qui prétend contenir ce qu'il faut pour permettre à tout homme d'entrer dans la voie qui sort de l'Illusion et qui mène vers la Vérité. La Théosophie est représentée dans le monde extérieur par la Société Théosophique. Le premier pas à faire pour devenir un Théosophe est d'admettre l'idée que tous les hommes sont frères et de mettre cette idée en pratique. Puis on insiste sur l'utilité de l'étude de l'ancienne littérature aryenne. Enfin on proclame comme troisième objet le développement des pouvoirs latents renfermés dans l'homme. Voyons maintenant quel rapport ont ces trois objets avec l'éclaircissement de *Mâyâ*. Il est difficile de séparer ces trois objets pour cette investigation et il faudra de

temps en temps les comprendre tous ensemble. — Donc l'entourage nous paraîtrait-il moins réel, si tous les hommes agissaient en frères?

On agit en frère envers ses semblables, si, par amour pour eux, on sacrifie des choses auxquelles on a droit, que ce droit soit absolu ou conditionnel. On sacrifie donc une jouissance sur l'autel de l'amour du prochain. Une jouissance est l'obtention d'une chose désirée, donc le sacrifice d'une jouissance est la non satisfaction d'un désir. Par une généralisation de ce système, le désir s'atrophie, comme toute chose non entretenue. Les sens, qui sont l'intermédiaire entre le désir et la chose désirée, doivent s'atrophier en même temps, perdre leur force et leur subtilité, de manière que les impressions transmises par eux du monde extérieur vers l'homme intérieur, changent de nature, deviennent moins vives et paraissent moins réelles. L'expérience le prouve absolument. Essayons de sacrifier n'importe quoi pour le bien d'un autre, et bientôt nous nous apercevrons que la chose ainsi sacrifiée avait bien peu de valeur réelle pour nous. Les hommes qui arrivent à se faire une règle de conduite de n'avoir réellement en vue que le bonheur des autres, obtiennent par cela une indifférence très grande pour les jouissances des sens, et le monde physique perd pour eux une grande partie de sa réalité. Cette illusion, même physique, ne peut être entièrement détruite par l'esprit de fraternité, car le lien qui enchaîne l'homme réel à son corps physique ne peut être brisé par le seul dévouement à l'humanité.

Cependant, on nous dit que c'est le premier pas, et que rien n'y fait si l'on ne commence pas par là. Les couches du voile Mâyâvique ultérieures ne sont attaquables qu'après l'enlèvement de la couche qui doit son existence à l'égoïsme, et qui doit d'abord être enlevée par l'altruisme, par l'amour du prochain. C'est pour cela qu'en tête des objets que la Théosophie poursuit est inscrit : « Fraternité universelle ». Il est bien entendu que cet idéal ne peut être réalisé subitement et que nous sommes encore bien loin de cette réalisation ; mais celui qui veut attaquer la première couche de *Mâyâ* doit avoir cette fraternité en vue, faire des efforts pour apporter sa part à sa réalisation, travailler pour les autres et non pour soi-même. Ce n'est qu'à cette condition que le second objet a une valeur réelle véritable, et sans elle l'étude des écrits des anciens Aryens ne saurait être entreprise que par l'intellect, excluant le sens réel caché, que l'intellect seul ne saurait jamais atteindre. Les vérités spirituelles renfermées dans ces écrits ne peuvent êtres saisies que par la Spiritualité dans l'homme, et ce dernier doit développer ses facultés spirituelles, s'il veut comprendre.

Donc, pour tirer tout le bénéfice du second objet, il est nécessaire d'entreprendre en même temps le troisième, c'est-à-dire le développement des *pouvoirs latents* dans l'homme. Voyons maintenant ce que quelques uns des Anciens Aryens nous disent.



Dans la Bhagavadgita, chant VII, verset 14, Krishna dit à Arjuna.

« Cette Mâyâ divine, propre aux gunas, difficile à franchir, est de moi. Ceux qui me suivent, ceux-là traversent cette Mâyâ ».

Et dans le 25° verset du même chant :

« Je ne suis pas visible pour chacun, (étant) enveloppé dans la Mâyâ du Yoga, ce monde troublé ne connaît pas moi non-né, éternel.

Dans la Bhagavadgita, le mot *Mâyâ* se rencontre très rarement. Les versets qui précèdent nous donnent, cependant, quelques renseignements. Krishna dit que Mâyâ est divine, propre aux gunas et difficile à franchir, et qu'elle est de lui, que lui est enveloppé dans la Mâyâ du Yoga. Krishna représente ici le Brahmâ manifesté, le deuxième Logos, l'Içvara, et la Mâyâ qui l'enveloppe est donc nécessairement de nature divine et par conséquent difficile à franchir. Krishna dit également que Mâyâ est propre aux gunas, et dans ceci nous trouvons une clef pour étudier Mâyâ, car dans la Bhagavadgita il est dit beaucoup des gunas. Quant à la nature de Krishna, la Bhagavadgita en parle longuement, citons seulement deux çlokas, 11 et 13, du neuvième chant :

« Les troublés (mudha) méconnaissant moi revêtu d'un corp, d'homme, ne connaissent pas ma nature (bhâva) supérieure, ni en moi le grand seigneur des êtres (bhûtamaha-içvara). Mais les Mahâtmas, suivant la nature divine (daivî-prakiti) m'adorent, ne pensant pas à autre chose (ananya-manasas), me connaissant comme premier principe (bhûta-adi), éternel. »

Nous voyons ici en opposition les Mudhâs, les troublés, et les Mahâtmas, ceux qui suivent la divine prakrti du second Logos, et ainsi s'établissent l'Illusion divine (Mâyâ) et l'Illusion opposée (moha) ; la première, conforme avec la nature, élève ; la seconde trouble. Le principe dans l'homme qui correspond à cette dualité est Manas. Toute la nature *amanasique* (contenant manas à l'état potentiel seulement) est la manifestation d'Içvara et par conséquent divine et en conformité avec le divin. Mais aussitôt que Manas devient actif, et que l'être veut et doit créer, à son tour, sa responsabilité est engagée, et la dualité de Manas se manifeste immédiatement, produisant Karma qui, dans l'état amanasique, n'existaient pas. L'aspect de Manas en accord avec l'idéation divine crée, comme Brahmâ ; l'aspect inférieur de Manas crée en opposition avec l'idéation divine. A quoi sert de connaître l'évolution du Cosmos, si ce n'est pour servir d'exemple divin aux créatures arrivées à posséder Manas à l'état actif ? C'est pour cette raison que toutes les religions contiennent l'historique de la création, une fable sous laquelle se cache une vérité qui doit être connue pour guider celui qui agit par son Manas. Citons encore quelques versets de la Bhagavadgita :

III. 5. — Car qui que ce soit ne reste jamais un instant sans faire d'actions (akarmakri), car chacun malgré lui est fait faire l'action (Karma) par les gunas nés de Prakrti.

III. 27. — Les œuvres (karmâni) sont faites entièrement par le gunas de prakrti : celui qui a l'esprit troublé par l'égoïsme (ahankara) pense ceci : je suis l'auteur des actes (aham Kartâ).

III. 28. — Mais celui qui connait la vérité (tattva) des distinctions (vibhâga) de guna et de l'œuvre (Karma), comme quoi les gunas se roulent (vot) dans les gunas, ainsi pensant il n'est pas attaché.

III. 29. — Ceux qui sont troublés par les gunas de prakrti sont liés par les œuvres (Karma) des gunas.

VII. 12. — En vérité, ces manières d'être (bhavâ) de nature de Sattva, ceux de nature de rajas et tâmas, celles-là sachent qu'elles sont de moi, mais je ne suis pas en elles, elles sont en moi.

VII. 13. — Tout cet univers troublé par ces trois manières d'être propres aux gunas, ne reconnaît pas moi supérieur à elles, et éternel.

XIV. 5. — Sattva, Rajas, Tâmas, les gunas ainsi nommés de l'essence (sambhâva) de Prakrti, tient l'âme immortelle au corps.

XIV. 6. — Ainsi Sattva brillant, sain, incorruptible, lie l'âme par l'aspiration au bonheur et par l'aspiration au savoir.

XIV. 7. — Sache Rajas ayant la qualité de la passion, est né de l'appétit et du désir ; ceci lie l'âme par l'attachement à l'œuvre.

XIV. 8. — Mais sache que Tâmas, né d'ignorance, est le trouble de toutes les âmes ; ceci lie par l'indolence, la paresse et le sommeil.

XIV. 9. — Sâttva conquiert par le bonheur, Râjas par l'œuvre, mais Tâmas, enveloppant le savoir, conquiert par l'indolence.

XIV. 10. — Ayant surmonté Rajas et Sâttva, Tâmas existe ; ayant surmonté Tâmas et Sattva, Rajas existe.

XIV. 11. — Quand, par toutes les portes dans ce corps brillant, le savoir pénètre, alors qu'on sache ainsi Sattva en pleine croissance.

XIV. 12. — La cupidité, l'activité, l'entreprise des œuvres, le manque de tranquillité, le désir, ceux-là naissent de Rajas en pleine croissance.

XIV. 13. — L'absence de lumière et la non-activité, l'indolence et le trouble, ceux-là naissent de Tâmas en pleine croissance.

XIV. 14. — Mais quand celui qui porte un corps meurt dans Sattva en pleine activité, alors il va aux mondes sans taches.

XIV. 15. — Mourant en Rajas, on naît parmi ceux qui sont désireux des œuvres ; de même dissous en Tâmas, on naît dans des matrices troublées.

XIV. 16. — Le fruit d'une œuvre bien faite est dit sattvique et sans tache, mais le fruit de Rajas est la souffrance, le fruit de Tâmas est l'ignorance.

XIV. 17. — De Sattva est produit le savoir, et de Rajas l'avarice, de Tâmas sont produits l'indolence, le trouble et l'ignorance.

XIV. 18. — Ceux qui se tiennent en Sattva vont en haut, ceux qui se tiennent en Rajas restent au milieu, ceux qui se tiennent en Tâmas, restant dans la nature du guna le plus bas, vont en bas.

XIV. 19. — Quand un observateur ne voit pas d'autre agent que dans les gunas et sait ce qui est supérieur aux gunas, celui-là atteint ma nature.

XIV. 20. — L'âme dépassant ces trois gunas qui proviennent des corps, libérée de la naissance, la mort, la vieillesse, la douleur, mange l'ambroisie.

XIV. 22. — Celui qui ne hait pas la lumière, l'activité et le trouble, quand ils existent, et ne les désire pas, quand ils sont absents.

XIV. 23. — Étant assis indifférent, n'est pas mis en mouvement par les gunas, qui se met de côté, ne bouge pas, disant : les gunas agissent.

XIV. 24. — Le même dans la douleur et la joie, restant en lui-même, égal pour une motte de terre, une pierre et l'or, égal pour l'agréable et le désagréable, ferme, égal pour la médisance et la louange (qu'on lui fait subir).

XIV. 25. — Le même dans l'honneur et le déshonneur, le même dans la société des amis et des ennemis, qui exerce le renoncement dans toutes ses entreprises, celui est dit dépassant les gunas.

XIV. 26. — Celui qui m'adore avec une constante dévotion, celui-là en dépassant les gunas, participe à la nature de Brahma.

XIV. 27. — Car je suis la demeure de Brahma, de l'ambroisie immortelle et de la piété éternelle et de la joie éternelle.

On pourrait faire commentaires sur commentaires sur ces versets, mais nous ne pouvons qu'effleurer rapidement quelques points saillants. Pour comprendre ce qui précède, il est nécessaire de bien saisir la position de l'homme dans le Cosmos. L'homme, dans son ignorance, se croit l'auteur de ses actes, tandis que la nature seule agit ; l'homme doit nécessairement faire l'œuvre, même malgré lui ; tout dépend de ce que l'homme introduit dans l'acte par sa pensée, du caractère qu'il y imprègne de son propre point de vue. Donc, la seule importance, pour l'homme, est la pensée, le Manas, et en cela seul l'homme possède le libre arbitre. Un Maître nous dit qu'une pensée de l'homme, une fois émise, est une existence devenue, par son émission, indépendante de la volonté de l'homme ; alors elle est jointe à un Élémental formant un être. L'ensemble de toutes les pensées d'un homme, pendant une vie sur terre, est ainsi une agglomération elémentale, un Élémental humain, qui pendant l'intervalle entre deux vies sur terre reste inactif, mais qui déter-

mine le genre de sa prochaine incarnation, qui détermine son Karma. Donc, nos actes de maintenant sont les produits de nos pensées passées, et nos pensées actuelles déterminent les actes de notre prochaine incarnation. Ainsi l'homme se crée sa propre destinée par ses pensées, qui seules sont libres.

Nous basant sur ceci nous pourrions peut-être expliquer le verset III 28. Il faut distinguer ici entre les gunas de la nature brahmanique et ceux de l'homme, que celui-ci crée par son Manas et qui se montrent actifs dans la vie suivant celle où son Manas a créé et qui sont nommés Karma dans le verset.

Ici Karma a bien le sens que la Théosophie implique. Puis l'expression : « les gunas se roulent dans les gunas, » me semble impliquer l'intéraction des gunas du macrocosme et ceux du microcosme, et non, comme les philologues croient, une intéraction entre Sattva, Râjas et Tâmas.

De même que l'homme qui a acquis le savoir sait que l'Élémental humain, qui représente son Karma et contient les gunas qui doivent devenir actifs dans sa prochaine incarnation, est en lui, mais qu'il n'est pas dans l'Élémental, de même Krishna parle dans le verset VII, 12. Dans le verset XIV 5, ce qui est traduit par âme est le mot sanscrit *dehin*, c'est-à-dire ce qui habite le *deha* ou corps, et évidemment c'est le Karma de l'homme qui le force d'habiter le corps. Le reste des versets cités me semble assez clair pour se passer d'explications. Il me semble inutile de continuer à donner des citations d'autres ouvrages de l'ancienne littérature aryenne ; celui qui voit l'importance d'une telle étude et qui trouve le temps de s'y consacrer se trouvera largement récompensé par l'application à cette étude. Ceci est vrai, surtout, pour les membres de la Société Théosophique qui peuvent trouver, dans les écrits de H. P. Blavatsky, bien des informations pour les aider à démêler le sens véritable des anciens écrits aryens.

Quant au troisième objet de la Société Théosophique, il me semble que c'est cela ce que les anciens appelaient le Yoga. C'est la compréhension par les facultés spirituelles de l'homme de la vérité, de la distinction du réel et du non réel. Yoga provient de la racine *yuj*, lier, comme le mot religion provient du verbe religere. Tous deux signifient la jonction du quaternaire inférieur à la triade supérieure. Le Yoga est donc justement le développement des facultés qui peuvent dépasser *Mâyâ* sur les divers plans de conscience. On appelle Hatha-Yoga un ensemble de pratiques physiques par lesquelles l'homme peut dépasser les couches inférieures de *Mâyâ*, — s'il ne tombe pas victime de ces pratiques, ce qui est presque toujours le cas. Par contre Raja-Yoya, délaissant ces pratiques, ne vise que le développement spirituel par lequel seul l'homme peut réellement dépasser toutes les couches de *Mâyâ* et arriver enfin à l'unification de son être avec son Soi Supérieur.

M. A. OPPERMANN.



VARIÉTÉS OCCULTES

SPIRITISME ET THÉOSOPHISME

Le récent esclandre d'un médium américain, dit « à matérialisations », pris en flagrant délit de fraude, à Paris, ne plaide assurement pas plus à l'encontre de la réalité possible de la phénoménalité spirite que le vin frelaté rencontré chez certains marchands n'empêche nos pressoirs de fouler du vrai raisin. Ce sont, du reste, des spirites Parisiens qui ont découvert le truc de Madame Williams, soi-disant médium, réputé par dix-sept années d'exercice aux Etats-Unis ! Ce qui ne laisse pas de faire honneur à la sagacité et à l'énergie de nos compatriotes.

Quoiqu'il en soit, le fait ne mériterait pas d'autre mention dans un organe Théosophique, si nous n'en prenions occasion pour dire un mot de la situation réciproque du Théosophisme et du Spiritisme.

Il y a eu, à ce sujet, des malentendus ou des impatiences ; mais la vérité ne perd jamais ses droits.

Eh bien, le Théosophisme, sagement entendu, tient le Spiritisme pour l'un des Chapitres mêmes de la Théosophie, avec la seule restriction que, dans sa forme actuelle, ce Chapitre ne serait pas encore complet, ni même dénué de certaines erreurs ; imperfections auxquelles le temps ne manquera pas de remédier, si les spirites pratiquent bien la règle de conduite qu'a laissée leur chef d'Ecole, de suivre les progrès de la Connaissance...

La Théosophie comprend toutes les parties de la Science Occulte, y compris celle qui traite de la question des communications possibles entre les vivants et les morts. Nous ne confondons, du reste, pas la donnée Théosophique actuelle, issue des Maîtres et corroborrée par les Livres Sacrés de l'Inde, avec le Théosophisme qui n'est que sa culture, et en préconisant la première nous n'entendons pas dire que nous soyons autre chose, pour la plupart, que d'humbles étudiants, à peine sur le seuil du Savoir Occulte. Nous pensons seulement que notre champ d'étude est plus étendu et que les fils conducteurs qui nous sont donnés sont plus nombreux et plus solides que ceux de nos frères d'Ecoles différentes.

Pour revenir au fait du début de cet article, le Théosophisme connaît bien la réalité objective des phénomènes dits de « matérialisation, » qui sont des sorties en astral du médium, avec certaines immixtions éventuelles. Et il tient leur réalisation pour dan-



gereuse, non seulement au point de vue physique, par la déperdition vitale qui s'en suit pour le médium, mais au point de vue moral, aussi, par les ingérences diverses, précisément, qui peuvent se donner carrière dans la maison vidée.

En général, le Théosophisme n'est point partisan de l'expérimentation dont, à notre époque actuelle, nous ne possédons pas, ni les uns ni les autres, tous les éléments de sûreté, et qui, d'ailleurs, en admettant que quelques personnes plus versées puissent s'y livrer, dans un but d'étude et avec les plus grandes précautions, n'est jamais féconde en résultats, parce qu'elle ne table, en somme, que sur le plan inférieur de la substance, qui ne mène pas à grand chose.

La Théosophie, aussi bien, est très vaste, et cependant son enseignement principal peut se résumer en sept mots : *L'âme humaine est la clef du monde*, parce qu'elle en est le diminutif correspondant.

Tenons donc l'extériorité pour secondaire, sans manquer pour cela aux devoirs sociaux qui nous incombent. Mais, au-dessus de tout, cultivons notre âme : le reste vient par surcroît !

D. A. C.

*
* *

SHINÉTOISME

La religion officielle du Japon est le *Sinéthoïsme*, dont l'origine remonte à l'antiquité la plus reculée. Les Nippons la nomment *Kami nomitchi*, c'est-à-dire : la voie des héros ou génies, ce que les étrangers traduisent généralement par : la religion des ancêtres. *Shine-to* est un terme chinois qui a la même signification, mais qui ne date que du sixième siècle de l'ère chrétienne, époque à laquelle le Bouddhisme fut introduit de Chine au Japon, par la Corée, et commença à y faire des prosélytes. C'est pour distinguer la vieille religion que suivaient les habitants, de la nouvelle appelée *Bout-po* (contraction euphonique de *Bouts-to*, voie du Bouddha) que le terme *Shine-to* fut adopté, mais il ne faut pas oublier que le culte qu'il désigne remonte, dans le passé, aux légendes fabuleuses de la période mythologique du pays.

Les Nippons reconnaissent, comme le premier de tous les souverains humains qui aient régné sur eux, le *Tenno* ou empereur *Djimmou*, qui monta au pouvoir, en l'an 660 avant Jésus-Christ. Ils prétendent qu'il descendait de la déesse solaire Amatéras, sortie elle-même de l'œil gauche d'Izanagui, dieu créateur du Japon. C'est



cette descendance divine qui a toujours fait regarder les empereurs du pays comme des demi-dieux, et, depuis l'époque précitée jusqu'à nos jours, la liste des Tennos ou Mikados ne s'est pas interrompue. Aucun souverain ne peut se vanter d'une origine aussi ancienne que celle de l'empereur du Japon.

Les premiers êtres auxquels s'adresse la vénération des fidèles shinétoïstes, sont donc ces héros légendaires et demi-dieux mythologiques si nombreux, fils et descendants d'Izanagui, qui ont régné sur le Japon, de génération en génération, et y ont accompli des exploits merveilleux, comme la destruction des bêtes féroces et redoutables. Ce sont ensuite les grands princes et les grands hommes qui l'ont illustré, par des hauts faits d'armes, des lois sages ou des inventions utiles ; les saints, les personnages remarquables par leur conduite ou par leur science, qui lui ont procuré de la gloire et de la renommée, etc.

Dans les temps modernes, on a vu également des décrets impériaux élever au rang des *Kamis* des hommes qui s'étaient voués à une œuvre de vengeance qu'ils considéraient comme sainte, tels que les quarante-sept *ronines* qui, pour venger la mort de leur chef massacré par les ordres d'un prince, avaient rôdé, pendant dix ans, autour du meurtrier, sous des déguisements divers, en attendant le moment propice de le frapper, en exécution du serment qu'ils en en avaient fait. Plus récemment, des généraux et même des soldats, qui, pendant la révolution de 1868, avaient lutté contre le parti du Mikado et qui, vaincus, s'étaient donnés la mort courageusement, ont été divinisés par le Mikado et jugés dignes de peupler le ciel du culte Shinétoïste.

Cette vénération des héros et des bienfaiteurs du pays, antiques ou modernes, légendaires ou historiques, a évidemment sa source dans la pitié filiale qui forme un des caractères les plus saillants et les plus remarquables des peuples de l'Extrême-Orient. C'est par reconnaissance que le peuple, à l'époque de sa barbarie première, a considéré comme êtres surhumains tous ceux qui avaient forcé son admiration, et qu'il en a fait les génies tutélaires de la patrie. C'est à eux qu'il a recours, dans sa détresse et sa misère, comme à ses protecteurs naturels, c'est eux qu'il implore comme l'enfant apeuré qui se réfugie dans les bras de sa mère, en demandant protection.

Le Shinétoïsme se présente, ainsi, moins comme une religion que comme l'exaltation du culte patriotique des ancêtres poussé à la hauteur d'une croyance religieuse. Tel il devait être et tel il était, à l'origine, alors que ses sectateurs n'avaient en vue que l'adoration des Kamis, mais l'intrusion de la métaphysique du Bouddhisme et des principes du Taoïsme de la Chine eut pour conséquence d'altérer le culte primitif par des éléments étrangers. En se mélangeant au *Boud-po*, le *Shineto* pur produisit une religion mixte appelée *Riyobou-Shineto*, formée à la fois de l'adoration des ancêtres

et de celle des génies personnifiant les forces de la nature. Des superstitions souvent grossières(1) vinrent s'y greffer qui compliquèrent et obscurcirent le culte et ses rites. Le mystère de la génération, honoré primitivement et représenté par un symbolisme phallique, tomba dans des représentations obscènes et révoltantes, rappelant les saturnales et les bacchanales de l'antiquité. Les fêtes en l'honneur de la génération et de la fécondité de la nature dégénérèrent en priapées qui prédominaient encore au Japon, quand il fut ouvert aux étrangers. A leur demande, elles finirent par être supprimées peu après la r volution de 1868. On voit encore, en divers lieux, des édicules qui sont de vrais temples de Priape, comme celui qui se cache dans un bouquet d'arbres qui couronne une colline de la baie de Yokoska, où se trouve l'arsenal maritime principal du Japon.

Le Shinétoïsme n'a aucun dogme et pour ainsi dire pas de prescriptions ni de commandements. Il laisse à ses fervents le soin de purifier leur âme, de développer leur conscience et leur moralité, de s'entrainer à la pratique du bien et des bonnes œuvres, en prenant pour modèles les Kamis qui ont laissé de si beaux exemples à imiter. Cette religion n'exige pas non plus de culte public, jamais ses prêtres ne font de sermons, et ce sont ceux qui ont le moins d'exigences pécuniaires, pour les cérémonies qu'on leur commande. En pratique, elle borne son rôle aux choses terrestres, et ce n'est que confusément qu'on pourrait y reconnaître une vague croyance à un état futur de bonheur ou de malheur, pour lequel la vie présente est une période d'épreuve. On ne peut mettre en doute que la propreté corporelle qui distingue les Japonais des autres peuples n'ait une origine symbolique dans leur religion et ne représente, à leurs yeux, la purification de leur âme.

Ce que nous venons de dire permettra de comprendre comment deux croyances, aussi tolérantes que le Shinétoïsme et le Boudhisme, aient pu vivre en excellents termes, côte à côte, dans le même pays, depuis des siècles, et continuer à être pratiquées simultanément, au point de se mêler si intimement qu'il est devenu presque impossible d'en distinguer les éléments respectifs.

Au dix-huitième siècle, des prêtres Shinétoïstes essayèrent de ramener leur culte à sa simplicité primitive, en le débarrassant des superstitions qui l'encombraient, mais cette tentative avorta, et le *Ryobou-Shineto* ou religion combinée, continua, comme par le passé, à être la religion favorite des Nippons. Ce n'est qu'en 1868 qu'un changement important eut lieu dans l'histoire religieuse du pays. Cette année-là, le Shògoune, Taïcoum ou généralissime, ayant été renversé par la coalition des grands princes feudataires, les Daïmiyos, et le Mikado ayant pris en mains les rênes du gouverne-

(1) Comme il se produit pour toutes les religions *exotériques*.

ment, comme unique souverain, le Bouddhisme, qui avait toujours été la religion favorisée par les Shôgounes et leurs partisans, fut banni de la cour, tandis que le Shinétoïsme fut adopté par l'État, comme religion officielle. On exigea en même temps que les temples se déclarassent pour l'une ou l'autre religion et fissent disparaître sans tarder tout emblème ou ornement bouddhiste. Une mesure aussi violente causa beaucoup d'excitation, étant donné que, depuis plusieurs siècles, les prêtres bouddhistes et shinetoïstes s'entendaient à merveille, pour officier, à tour de rôle, dans les mêmes temples et sur les mêmes autels. Car les prêtres bouddhistes avaient déclaré, au début, que les Kamis n'étaient que les avatars des divinités bouddhistes et que, par conséquent, ceux qui se convertissaient à leur doctrine pouvaient continuer à croire aux anciens dieux et à leur offrir leurs prières. Un des plus beaux et plus riches temples de Shiba, à Tokio, élevé et décoré par la piété et la générosité des Shôgounes, fut incendié nuitamment par les prêtres bouddhistes qui ne voulaient pas le voir passer entre les mains des shinétoïstes. Depuis lors, le gouvernement accorda une subvention d'un million et demi de francs, par an, pour l'entretien des temples et chapelles shinétoïstes, qui sont au nombre de 98.000 et sont dédiés à 3.700 Kamis différents. Mais, malgré cet appui du gouvernement, le Shinétoïsme a perdu la majeure partie de l'importance qui lui avait été donnée, après la révolution, car le peuple est resté attaché aux belles cérémonies bouddhistes et à son culte mitigé. La seule différence pour lui c'est qu'à présent il est obligé de visiter deux temples au lieu d'un seul. Ainsi, par exemple, quand un enfant naît, ses parents vont le présenter successivement à un temple shinétoïste (Yashiro) et à un temple bouddhiste (Téra), pour le recommander aux Kamis et le placer sous leur bienveillante protection. De même, les obsèques d'un Nippon ne sont plus faites exclusivement par les prêtres bouddhistes, comme cela avait lieu avant 1868 ; aujourd'hui, les morts sont enterrés, suivant leur volonté ou celle de leur famille, soit par le clergé shinétoïste, soit par le clergé bouddhiste. Ce qui prouve encore mieux combien le Shinétoïsme pur a perdu de terrain, c'est la déclaration que fit le gouvernement, en 1892, pour dire qu'il ne fallait pas chercher, dans ses rites, un sens religieux quelconque, mais se borner à les regarder comme de vieilles cérémonies traditionnelles et commémoratives. Cette déclaration est d'une importance majeure pour les missionnaires chrétiens.

Le Shinétoïsme compte plusieurs sectes, dont la plus influente est celle de *Dzihko*, fondée en 1541. Elle reconnaît une divinité absolue, éternelle, d'une bienveillance infinie envers toutes les créatures ; elle fait intervenir vaguement une Trinité, dans l'œuvre de la création ; elle recommande aussi la soumission la plus entière aux ordres de l'Empereur, représentant de la Divinité.

Malgré la séparation des deux religions, beaucoup de temples shinétoïstes conservent la trace de l'influence bouddhiste. Le

cachet prédominant de ces édifices est une très grande simplicité qu'il n'est pas rare de trouver associée à une véritable beauté artistique. Quelquefois le sanctuaire n'est formé que par un édicule plutôt grossier, caché sous un bouquet d'arbres, mais, même dans le cas de temples vastes et réunis en groupe imposant, l'architecture est excessivement sobre et les matériaux employés des plus ordinaires. L'entrée du temple a lieu par des portiques appelés *Torii*, généralement faits de bois et quelquefois de pierre et même de bronze, qui consistent en deux poteaux verticaux réunis en haut par deux traverses horizontales superposées. A l'entrée, des statues de chiens ou de lions supposés les gardiens du temple. L'autel principal (*Honsha*) est placé au fond de l'enclos sacré et partagé par une cloison à coulisse en une antichambre et un sanctuaire intérieur. C'est dans celui-ci que se dresse l'autel, sur lequel il n'y a que des offrandes de riz, de fruits, de vin, etc. Au-dessus de l'autel et bien en vue, se dresse un grand miroir rond, en bronze argenté et dans une caisse au-dessous se trouvent un sabre et une pierre. Ces trois choses : miroir, sabre et pierre, sont choses royales, au Japon, à cause de leurs rapports avec les légendes antiques. L'une d'elles qui a trait au miroir sacré, mérite d'être rapportée : « Quand le moment fut venu où Izanagui et sa femme devaient quitter le pays, pour remonter au ciel, le premier réunit ses enfants, leur ordonna de sécher leurs larmes et d'écouter ses dernières volontés. Il leur remit alors un disque d'argent poli et leur ordonna de s'agenouiller devant lui, chaque matin et chaque soir, pour y regarder l'impression que leurs mauvaises passions auraient produite sur leurs visages et pour prendre la résolution de se corriger et de se perfectionner, afin de mériter le bonheur de ce monde supérieur, où leurs parents allaient les précéder. » La légende continue à relater, avec quelle fidélité les enfants d'Izanagui et, plus tard, leurs descendants, ont obéi à ces injonctions, élevant un autel, pour porter le miroir sacré, y plaçant des vases de fleurs, et comment, en récompense, ils devinrent à leur tour des Kamis.

Un autre des emblèmes les plus communs est le *Goheï* ou verge en bois, au bout de laquelle s'attachent des bandes de papier blanc destinées à attirer les divinités et tenues en grande vénération.

Quand on fait le tour de l'enceinte intérieure d'un temple shinétoïste, on y trouve les habitations des prêtres, des autels et des oratoires d'une moindre importance, des bassins d'eau lustrale, une écurie avec un cheval sacré, un puits, etc. Les grands temples ont aussi intérieurement, donnant sur la cour, une vérandah appelée *Kagoura-do*, où des femmes et des jeunes filles exécutent, comme prêtresses, des danses sacrées, les jours de fêtes et de grandes cérémonies. Ces femmes ne font aucun vœu et sont libres de se marier, il en est de même des prêtres shinétoïstes, qui ne sont pas astreints à observer le célibat, comme les prêtres bouddhistes. Au tour des temples, on rencontre aussi de nombreuses et grandes lanternes

(toro) en pierre ou en bronze, offertes par des donateurs riches ou puissants, et qu'on allume dans les grandes circonstances.

Bien que le Shinétoïsme n'ait rien qui rappelle le culte public de nos églises, ses prêtres font, chaque matin et chaque soir, une cérémonie devant l'autel, vêtus de blanc et chantant sur un ton monotone des prières et des louanges, en un vieux langage incompréhensible pour le peuple ; ils s'accompagnent en frappant sur un tambour, pendant tout le temps que durent leurs invocations, c'est-à-dire environ un quart d'heure. Les dévotions du peuple sont encore plus courtes et plus simples. Le fidèle, en se présentant à la porte de la chapelle, frappe une cloche ou un gong avec un câble de paille de riz suspendu à côté, afin d'attirer l'attention de la divinité qu'il vient invoquer ; il jette sur la natte du sanctuaire une ou deux pièces de monnaie de la plus petite valeur possible (un demi centime environ), se prosterne une ou deux fois, frappe dans ses mains, pour congédier le dieu, et se retire, sans avoir proféré une seule parole.

Les pèlerinages tiennent une grande place dans la religion shinétoïste, et, quoique le nombre des pèlerins ait beaucoup diminué depuis quelques années, il y en a qui viennent de très loin pour visiter des temples renommés, tels que ceux de Nikko, élevés à la mémoire des célèbres Shôgoones Iyéyas et Iyémits, ou ceux de la déesse solaire d'Isé, — la Mecque du Japon. Dans ces pèlerinages, on s'occupe avant tout d'acheter des *Oharaï* ou amulettes sacrées qui ne se vendent que sur les lieux mêmes. Celles-ci, rapportées à la maison, seront placées dans le *Kami-dana* ou miniature de temple, en bois, qui existe dans chaque maison et dans lequel sont placés les noms des divinités patronales et des parents décédés, inscrits sur des tablettes de laque. Après avoir acheté ses *Oharaï*, le pèlerin se livre, avec joie, aux divertissements variés qu'il trouve dans le voisinage des temples.

Le peu d'influence que conserve encore le culte shinetoïste peut être attribué à la superstition du peuple et des illettrés, d'une part, et, d'autre part, à la répugnance qu'ont les classes élevées à rompre avec un passé aussi vénérable. Celles-ci, tout en continuant, par habitude, de se conformer au petit nombre de ses prescriptions, ne les prennent pas au sérieux, et, d'un autre côté, l'importance que l'État semble y attacher, est absolument politique. De même qu'on avait détruit, à Jédo, la magnifique résidence du Shôgoone, quand le Mikado est venu s'établir dans cette ville et en faire sa capitale, de même on a voulu détruire la religion shôgonnale qui penchait si fort vers le Bouddhisme. C'est pour ces raisons que le Shinétoïsme offre peu d'obstacle à l'introduction d'une autre religion, pourvu que celle-ci ne cherche pas à toucher au culte que tout Japonais doit à son empereur, au Mikado.

On a vu avec quelle facilité le Bouddhisme s'était établi au Japon. La religion chrétienne, introduite par les Portugais il y a 300 ans, y



jouit d'abord d'une extrême tolérance et ce ne fut qu'à cause de l'attitude agressive que les missionnaires avaient prise, vis-à-vis des rites nationaux et de l'autorité, que des complications surgirent qui occasionnerent l'expulsion des étrangers et la persécution de ceux qui s'étaient convertis. Cela ne saurait surprendre que les princes japonais aient chassé ceux qui manifestaient leur jalousie contre un culte aussi antique que le leur et aussi intimement lié à la vie politique et sociale de la nation. De nos jours, aucune religion étrangère n'est persécutée au Japon et les chrétiens, entre autres, y jouissent de nouveau de la plus grande tolérance et de la plus grande liberté.

E. P. N.

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

FRANCE.

Le mouvement, — que les uns appellent *idéaliste*, les autres *occultiste*, et qui n'est, en somme, que le contre-coup et si l'on peut dire le choc en retour de l'action produite et de l'éveil des âmes amené par la diffusion des Doctrines et des vérités de la Théosophie, que la suite du grand ébranlement causé dans le monde intellectuel par le fondateur de la S. T., — ce mouvement s'accentue chaque jour davantage.

Nous ne parlons pas ici seulement des preuves que nous apportent le succès croissant du *Lotus Bleu* et les *adhésions* de plus en plus nombreuses à la *Société Théosophique*, venues de toutes les parties de la France, mais d'un mouvement général qui démontre combien a changé l'orientation des esprits, depuis quelques années, surtout dans la jeunesse.

Hier encore quelques Revues spéciales, s'adressant à un public restreint, sans action sur le grand public, s'occupaient seules de ces questions. — Aujourd'hui, il n'en plus ainsi.

On parle de la Théosophie et de la Science Occulte un peu partout, jusque dans les journaux voués à d'autres études purement littéraires.

Voici un nouveau journal, par exemple, qui nous arrive de Montpellier, *la France d'Oc*, et qui consacre l'un de ses principaux articles à la *Doctrine Esotérique* ; La *Revue de l'Est*, sous la direction d'un homme de talent, d'un écrivain apprécié, M. Victor de Champvans, ouvre ses colonnes à une très intéressante série de M. Jacques Brieu, sur le *Mouvement idéaliste*, où cet écrivain analyse les Doctrines occultistes et théosophiques ; le *Journal des artistes*, plein d'intérêt, dans le champ spécial de l'art, (voir notamment les études de M. Henry Nocq,) nous consacrait quelques lignes sympathiques, dans l'un de ses derniers Nos.

Enfin, un souffle d'union et de fraternelle sympathie semble enfler les

voiles de la plupart de ceux de nos confrères qui voguent sur des fleuves parallèles au nôtre, et cherchent, sous des drapeaux divers, l'éternelle et unique Vérité. Ce soufle est parti de *La Paix Universelle*, qui a eu l'idée et l'initiative du congrès de 1900, dont nous parlions dans notre dernier N°, en répondant à la question de l'*Etoile*, posée par la plume de notre honorable confrère, M. Alber Jhouney, — ce qui prouve bien que, sans croire absolument aux mêmes choses et sans réciter le même *credo*, il est toujours facile de se donner fraternellement la main, et de s'estimer mutuellement, pourvu que l'on soit sincère et désintéressé. C'est d'ailleurs ce qu'exprime si bien notre honorable confrère, M. Lessard, Directeur de la *Religion Universelle*, lorsqu'il dit, parlant du *Lotus Bleu* : « Des rapports tout sympathiques se sont établis entre le groupement intellectuel qui publie cette Revue et notre groupement religieux. Notre universalisme nous oblige souvent à des rapports peu agréables, mais ici il n'en est est point ainsi ; nous *communions de cœur et d'esprit avec des hommes qui nous paraissent n'avoir aucune arrière-pensée mercantile et dont le dévouement aux hommes est sérieux et profond.* Recommauder leur œuvre, c'est, croyons-nous, recommander la nôtre. »

Sur ce terrain et dans cet esprit, nous communions aussi avec nos frères de la *Religion Universelle.*

Enfin la *Curiosité*, sous l'habile et érudite Direction de M. Ernest Bosc, annonce, dans son n° du 21 novembre, qu'afin de donner plus d'action et plus d'ampleur au « mouvement spiritualiste » elle abaisse à 3 *fr.* son abonnement pour les *abonnés* de divers journaux et Revues, parmi lesquels *Le Lotus Bleu*, ce dont nous remercions M. Ernest Bosc, et ce dont nous félicitons nos abonnés.

En réalité, tous ceux qui combattent sous le drapeau du Spiritualisme, quelque soit le nom qu'ils portent, devraient comprendre que nous avons assez à faire de lutter contre nos véritables adversaires qui sont : *Le Matérialisme scientifique*, et la lettre morte de l'*Exotérisme* des *Religions à dogmes fermés*.

*
* *

Petites nouvelles

ANGLETERRE

Le secrétaire général de la Section européenne vient de visiter les Loges et les Centres théosophiques du sud de l'Angleterre, il ira en novembre dans les loges et les centre du nord-est.

La Fédération du Nord de l'Angleterre a donné, le 10 novembre, sa conférence trimestrielle, au Hall Victoria, York.

La comtesse Wachtmeister a parlé à Liverpool, à Santhport et à Brighton ; à Santhport, où elle a été interwiévée, la presse s'est occupée plusieurs jours de questions théosophiques.

Un comité, formé par M. Coryn, donnera des conférences dans les clubs ouvriers.



Voici les sujets traités dans les Loges d'Angleterre, pendant le mois de novembre :

La Théosophie et le Rose-crucianisme, par E. W. Cross. — Le Monde Mental, par le docteur Nunn. — La Toile du Destin, par G. R. S. Mead. — Le Monde inférieur grec et romain, par Arthur Burrell. — L'aspect Moral de Karma, par E. Tilley. — Lumière d'Orient par H. P. Léonard. — La Grande Baleine, par P. E. Jordan. — Les aphorismes de Patanjali sur la Yoga, par G.W. Russel. — Le Magnétisme, par F. J. Dick. — Deux idées capitales dans la philosophie ésotérique, par J. Nolan. — La Théosophie et les Eglises, par Hodgson Smith. — La Lumière du Monde, par Eliz. W. Bell. — La Pratique et le Précepte. par E. J. Dunn. — Ce qui manque au monde, par J. Midgley. — L'Ame, par G. R. S. Mead. — Qu'est ce que la Théosophie, par H. Saville. — Ce que la Théosophie m'a enseigné, par Mme Clarte. — Le Karma national, par J. W. S. Callie. — La Philosophie védantine, par O. Firth. — Le livre de vie, par Mme Cooper Oakley. — Le Bouddhisme, par C. W. Leadbeater. — Le Diable dans la Religion et la Littérature, par G. E. Biddle. — Pourquoi mourons nous ? par le Dr A. Keightley.

AUSTRALIE

A. Besant triomphe encore une fois en Australie ; les journaux de toutes opinions ont donné de nombreux comptes rendus de ses conférences, tous sympathiques au grand apôtre. Les auditoires sont considérables, les salles bondées une heure avant le début, et des centaines de personnes s'en retournent, trouvant salle comble.

Les quatre conférences annoncées n'ayant pas suffi, à Melbourne, quatre autres ont été données, et comme le public en réclame de nouvelles, on va s'arranger pour une troisième série, dès le retour de l'orateur.

Le *Sydney Daily Télégraph*, du 19 septembre, dit que la salle de l'Opéra, où a été donnée la première conférence, était bondée longtemps à l'avance, et l'assistance absolument choisie ; Sir Henry Parkes et sa femme occupaient l'une des premières loges.

Chose bizarre — providentielle diraient certains — la conférence d'Annie Besant était présidee par M. Windeyer, le même magistrat qui, à la Cour suprême de la N^{lle} Galle du Sud, prouva son innocence dans l'affaire de la brochure du Dr Knowlton. C'est aussi à Melbourne que sa fille, Mabel, — qu'un indigne arrêt lui avait enlevée autrefois, — l'attendait avec impatience, réservant l'accueil le plus affectueux et le plus tendre à celle qui a été à la fois sa mère physique et spirituelle.

Elle est partie, le 1er octobre, pour une tournée de trois semaines en N^{lle} Zélande. Après sa troisième série de conférences à Melbourne et une visite dans les villes qui se trouvent sur le chemin de Melbourne à Adélaïde, elle s'embarquera, le 5 Décembre, pour Colombo, et assistera à la Convention qui aura lieu, à Adyar, fin décembre.

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.



AN 4996 DE KALI-YUG

(27 Janvier 1895)

CINQUIÈME ANNÉE (Numéro 11)

LE LOTUS BLEU

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs l'excellente traduction ci-dessous de quelques extraits choisis de la Doctrine Secrète, monument le plus extraordinaire de la *Science Occulte* qu'il ait été donné à l'humanité de posséder, jusqu'à nos jours ; de cet ouvrage prodigieux, dont l'auteur, H. P. Blavatsky, disait « qu'il ne serait pas compris avant cent ans. »

DOCTRINE SECRÈTE

EXTRAITS

L'Univers a été évolué de son plan idéal contenu depuis l'éternité dans l'inconscience de CE que les Védantins appellent *Parabrahm*.

Cela est en concordance avec les plus hautes conceptions de la philosophie occidentale, avec les idées innées, éternelles, existantes par elles-mêmes de Platon, que réadmet Hartmann. L'Inconnaissable d'Herbert Spencer n'a qu'une faible ressemblance avec cette réalité transcendante, en laquelle croient les Occulistes, car cet Inconnaissable, n'est souvent pas autre chose que la force qui se trouve derrière les phénomènes ; ce n'est que le plan le plus voisin de l'inconnu.

Peu nombreux sont les philosophes de l'antiquité et du moyen âge qui ont tenté l'approche de ce sujet; Paracelse l'a rencontré comme conclusion.

Tous les kabalistes chrétiens ont, cependant, compris l'idée fondamentale de la philosophie orientale : la puissance active, le perpétuel mouvement de la grande respiration, qui, seule, éveille le Cosmos, à l'aube de chaque nouvelle période, au moyen de deux forces contraires, la force centripète et la force centrifuge, qui sont mâle

et femelle, positive et négative, physique et spirituelle, et dont l'union constitue la force primordiale unique; l'activité de ces deux forces détermine l'objectivité du Cosmos sur le plan de l'Illusion.

En d'autres termes, ce double mouvement transfère le Cosmos du plan de l'idéal éternel sur celui de la manifestation finie, ou du plan nomménal au plan phénoménal. Toute chose existante fut et sera éternellement, même les formes sans nombre finies, qui ne sont périssables que sous leur forme objective et pas sous leur forme idéale. Comme idées, elles existaient dans l'éternité, et, quand elles auront disparu, elles existeront comme reflets. Ni la forme d'aucun homme, ni celle d'aucun animal, ni d'aucune plante, ni d'aucun minéral, *n'a jamais été créée*. C'est uniquement sur notre plan actuel qu'elle a commencé à devenir, c'est-à-dire, à s'objectiver sous sa forme matérielle, ou à s'épancher du dedans au dehors, à passer de l'essence la plus subtile à la plus grossière manifestation.

En conséquence, nos formes humaines ont existé de toute éternité, comme prototypes astraux ou éthérés, et sur ces modèles, les êtres spirituels ou dieux, qui ont pour tâche d'amener ces formes à l'existence objective, à la vie planétaire, ont fait sortir de leur propre essence les formes protoplasmiques des futurs Egos. Quand l'Upadhi humain ou moule premier fut prêt, les forces naturelles terrestres commencèrent à travailler sur les moules surphysiques qui contenaient en eux, outre leurs propres éléments, ceux de tous les végétaux *passés* et de tous les animaux *futurs* de ce globe. Par conséquent, la coque extérieure de l'homme a passé à travers tous les corps végétaux et animaux, avant de prendre la forme humaine.

Suivant Paracelse, c'est l'*Yliaster* ou la *Prima Materia* qui a fait évoluer hors d'elle-même le Cosmos.

« Quand l'évolution eut lieu, l'Yliaster se divisa..... il se fondit et développa de lui-même l'ideos ou chaos, appelé *Mysterium magnum*, *iliados limbus major*, ou matière primordiale. Cette essence primordiale est de nature monistique et se manifeste non seulement comme activité vitale, force spirituelle invisible, incompréhensible et indescriptible, mais aussi comme matière vitale, servant à former les êtres vivants. Dans cet ideos de matière primordiale ou protoilos, qui est la matrice de toutes choses créées, est contenue la substance, dont sont formées toutes choses. C'est du chaos que le Macrocosme, et plus tard, par évolution et division en *mysteria speciala*, chaque être séparé vint à l'existence. Toutes choses et toutes substances élémentaires étaient contenues en lui, *in potentia*, mais non *in actu*. »

Ce magnus limbus ou Yliaster de Paracelse n'est donc pas autre chose que le Père-mère, avant qu'il apparût dans l'espace. C'est la matière universelle du Cosmos personnifié doublement comme Ma-



crocosme, l'univers, et Microcosme, notre globe, par Aditi-prakriti, la nature spirituelle et la nature physique. Paracelse nous explique que « le magnus limbus, » est la source d'où sont sorties toutes les créatures, de la même façon qu'un arbre vient d'une petite semence, avec cette différence pourtant que le grand limbus a pour origine le Verbe, tandis que le petit limbus, la semence terrestre ou sperme, a pour origine la terre. Le grand limbus est la semence d'où sont sorties toutes les créatures, et le petit limbus est chaque être terminal qui reproduit sa forme et qui a lui-même été produit par le germe. Le petit limbus possède lui-même toutes les qualités du grand, dans le même sens qu'un fils a une organisation semblable à celle de son père.

« Lorsque l'Yliaster fut dissous, *Ares*, la force de division, de différenciation et d'individualisation (Fohat) commença d'agir : toute production eut lieu par séparation. Les éléments du feu, de l'air, de l'eau et de la terre, sortirent de l'ideos ; leur naissance n'eut pourtant rien de matériel, ne fut pas le résultat d'une simple séparation, mais eut lieu par des combinaisons spirituelles et dynamiques, tout comme le feu jaillit d'un caillou ou comme un arbre sort d une graine, bien qu'originairement il n'y ait pas de feu dans le caillou, ni d'arbre dans la graine. L'Esprit est vivant, la Vie c'est l'Esprit, la Vie et l'Esprit produisent toutes choses, mais ils sont la même chose et non deux choses distinctes..... Chacun des éléments a aussi son propre Yliaster, parce que toute activité de la matière, sous n'importe laquelle de ses formes, sort de la même source. De même que d'une graine sortent d'abord les racines, puis la tige, les branches et les feuilles, et enfin les fleurs et les fruits, tous les êtres sont sortis des mêmes éléments et sont formés de substances qui peuvent donner naissance à d'autres formes héritant des traits caractéristiques des êtres qui les ont engendrées ».

« Les éléments, mères de toutes les créatures, sont d'une nature invisible et spirituelle et ont des âmes. Ils sont tous engendrés par le Mysterium Magnum ».

Les Occulistes orientaux disent « les éléments sont dirigés par des esprits, » les architectes constructeurs travaillant dans les mondes invisibles, derrière le voile de la Nature occulte, ou de la nature *in abscondito*.

Le Vishnu Purana dit :

« De Pradhâna (substance primordiale), sur laquelle veille Kohetrajna, provient l'évolution des qualités. Le grand principe, Mahat (intellect universel), est l'origine des éléments subtils qui ont formé les organes des sens. » 1, 2.

Cela montre que les vérités naturelles fondamentales étaient universelles dans l'antiquité, et que les idées primitives sur l'esprit, la matière et l'univers ou sur Dieu, la substance et l'homme, étaient identiques.

La *Doctrine Secrète* enseigne que l'univers entier est gouverné

par des forces et des puissances intelligentes et semi-intelligentes. La théologie chrétienne admet cette notion, mais elle divise arbitrairement ces forces en anges et démons. La science en nie l'existence et se moque de cette conception ; les Spirites croient aux esprits des morts et n'admettent aucune autre espèce d'êtres invisibles. Les Occulistes et les Kabalistes sont les seuls dépositaires des traditions antiques, qui ont abouti, d'un côté, à la foi dogmatique, et de l'autre à la négation non moins dogmatique. La foi et la négation n'embrassent chacune qu'un petit arc des horizons des manifestations spirituelles et physiques ; chacune d'elles est dans le vrai, à son point de vue ; mais toutes deux ont tort de croire que leur opinion embrasse toute la vérité. A cet égard, la théologie, la science et le spiritisme, ne se montrent guère plus sages que l'autruche, qui, après avoir caché sa tête dans le sable, imagine qu'il n'existe plus rien de ce qu'elle ne peut voir dans cette position.

EXTRAITS D'UN COMMENTAIRE PARTICULIER

XVII. L'existence initiale dans le premier crépuscule du Maha Manvantara, après le Maha Pralaya qui succède à chaque âge de Brahma, est une qualité spirituelle consciente. Dans les mondes manifestés (systèmes solaires), elle apparaît dans son objectivité subjective, comme la vapeur d'une divine haleine au regard du voyant en extase. En sortant de Laya, elle s'étend à travers l'infini, comme un fluide spirituel incolore. Elle est sur le septième plan et dans un septième état, dans notre monde planétaire.

XVIII. C'est une substance pour notre vue spirituelle ; ce n'en est pas une pour l'homme en état de veille ; c'est pourquoi, dans son ignorance, il l'a nommée Dieu, Esprit.

XIX. Cela existe partout et forme le premier upadhi (base) sur lequel notre monde (système solaire) est bâti. En dehors de ce monde, on ne peut rencontrer cette chose, dans sa pureté primitive, qu'entre les systèmes solaires ou les étoiles de l'univers ; les mondes qui sont en état de laya reposent dans son sein. Comme la substance dont cette chose est formée se trouve d'une nature différente de ce qui est connu comme tel sur terre, les hommes, voyant au travers, pensent, dans leur ignorance, que c'est de l'espace vide. Dans l'Infini, on ne trouvait pas la largeur d'un doigt d'espace vide.

XX. La matière ou substance a sept états dans notre monde et hors de lui. De plus, chacun de ses états ou principes est divisé en sept degrés de densité. Surya (le Soleil), visible, nous montre le degré inférieur du septième état de la *Présence universelle*, ce qui est le pur de la pureté, le premier souffle manifesté du *Sat* à jamais non manifesté.

Tous les soleils centraux, physiques ou objectifs, sont formés du degré inférieur du premier principe du Souffle ; et tous ces soleils



sont de simples réflexions de leurs essences, qui sont cachées aux regards de tous les êtres, sauf à ceux des Dhyan Chohans, dont la substance corporelle appartient au cinquième degré du septième principe de la substance mère, et se trouve, par conséquent, de quatre degrés supérieure à la substance solaire perceptible.

Comme il y a sept dhatus (substances principales dans le corps humain), il y a aussi sept forces dans l'homme et dans toute la Nature.

XXI. La substance réelle du soleil caché, est un noyau de substance mère. C'est le cœur et la matrice de toutes les forces existant dans notre monde solaire ; c'est le noyau d'où sortent, pour se répandre le long de leur route cyclique, toutes les puissances qui mettent les atomes en mouvement pour l'accomplissement de leurs fonctions, et le foyer dans lequel elles se rencontrent de nouveau dans leur septième essence, chaque onzième année, Moque-toi de celui qui t'a dit qu'il a vu le soleil, tout comme s'il te disait que le soleil marche réellement sur sa route de chaque jour.

XXIII. C'est à cause de sa nature septenaire que les anciens disent du soleil qu'il est traîné par sept chevaux égaux au mètre des Védas, ou encore que, bien qu'il soit identifié aux sept *gaina* (classes des êtres), dans son orbe, il en est cependant distinct, ce qu'il est, en effet, ou encore qu'il a sept rayons, comme il les a, en effet.

XXV. Les sept êtres du Soleil sont les sept saints, nés d'eux-mêmes, du pouvoir inhérent à la matrice de la Substance Mère. Ce sont eux qui envoient les sept principales forces appelées rayons, qui, au commencement du Pralaya, se concentreront en sept soleils nouveaux pour le prochain Manvantara. L'énergie de laquelle ils émanent à l'existence consciente dans chaque soleil est ce qu'on appelle Vishnu, et c'est le souffle de l'Absolu.

Nous l'appelons l'Unique Vie manifestée, reflet elle-même de l'Absolu.

XXVI. L'Absolu ne doit jamais être mentionné en paroles, de peur qu'il enlève quelques-unes de nos énergies spirituelles qui aspirent à son état, gravitant toujours vers lui spirituellement, comme l'univers physique gravite vers son centre manifesté, cosmiquement.

XXVII. L'Existence initiale, qu'on peut appeler l'Unique Vie, est, comme on l'a dit, une vapeur ou un protoplasma destiné à la création des choses.

Elle se manifeste en sept états qui, avec leurs sept degrés, forment les *quarante-neuf feux* mentionnés dans les livres sacrés.

XXIX. Le premier de ces états est..... Mère (prima materia). Se séparant en sept états primaires, elle descend cycliquement ; quand elle s'est consolidée en son dernier principe, comme matière grossière, elle se retourne sur elle-même et forme, avec la septième émanation du dernier état, le premier et le plus inférieur des éléments (le serpent mordant sa queue).



Dans une hiérarchie ou ordre d'existence, la septième émanation de son dernier principe est :

1° Dans le minéral, l'étincelle qui s'y trouve latente et arrive à une existence passagère par le positif éveillant le négatif (et ainsi de suite).

2° Dans la plante, c'est la force vitale et intelligente qui forme la semence et la développe en brin d'herbe, racine et tige. C'est le germe qui devient l'upadhi des sept principes de la chose en laquelle il réside, le faisant apparaître, à mesure que la plante se développe.

3° Dans chaque animal, c'est la même chose ; son principe de vie, son pouvoir vital, ses instincts et ses qualités, ses caractéristiques et ses idiosyncrasies spéciales.

4° Dans l'homme, elle met tout ce qu'elle éparpille dans les autres êtres de la nature ; mais, de plus, développe en lui la réflexion de ses quarante-neuf feux. Chacun des sept principes est un héritier co-partageant des sept principes de la Grande Mère. Le souffle du septième principe de celle-ci est son esprit (Atma); le second principe est Buddhi (l'âme). Le troisième principe donne à l'homme : 1° sa matière cérébrale du plan physique ; 2° l'intellect qui est la force opérant par cette matière (laquelle force est l'âme humaine. H. P. B.) suivant les capacités organiques dont elle est douée.

5° Dans le monde, c'est la force directrice des éléments cosmiques et terrestres ; elle réside dans le feu tiré de son état latent pour entrer en activité, car tous les degrés du ..... principe se trouvent dans le feu terrestre. Cette force ondule dans la brise, souffle dans l'ouragan, met en mouvement l'air, qui a un principe commun avec elle. Par une action cyclique, elle régularise le mouvement de l'eau, attire et repousse les ondes, suivant des lois fixes, conscientes dans son septième principe, qui est son âme.

(Ceux qui ont écrit cela connaissaient parfaitement la cause des marées. On parle ici de l'Esprit de tout le corps solaire, et c'est toujours de lui qu'il s'agit, lorsqu'on parle au point de vue mystique. (H. P. B.)

6° Ses quatre principes supérieurs contiennent le germe qui produit les Dieux Cosmiques ; ses trois principes inférieurs donnent la vie aux éléments, c'est-à-dire, engendrent les élémentaux.

7° Dans notre monde solaire, l'Unique Vie est le Ciel et la Terre, la racine et la fleur, l'action et la pensée ; elle se trouve dans le soleil et aussi dans le ver luisant ; pas un atome ne lui échappe ; c'est pourquoi les anciens sages l'avaient appelée « Dieu manifesté dans la Nature... »

Il est intéressant de comparer ce qu'a dit de ces forces Subba Row dans *Five years of Theosophy* et dans *The twelve signs of the zodiac*. Nous citons :

« Kanya (6e signe du zodiaque ou la Vierge) signifie une vierge

et représente Sakti ou Mahamaya (la Grande Illusion). Ce signe... est la 6e rasi ou division et indique qu'il y a 6 forces primitives dans la Nature (synthétisées dans la septième). Ces Saktis sont les suivantes :

1. *Parasakti*, littéralement la Force suprême ; elle comprend les forces nommées chaleur et lumière.

2. *Gnanasakti*, la force intellectuelle de la vraie sagesse ou connaissance ; elle a deux aspects. Voici quelques-unes de ses manifestations, quand elle se trouve soumise à des conditions matérielles : 1° le pouvoir qu'a l'intellect d'interpréter les sensations ; 2° son pouvoir de rappeler les idées anciennes (mémoire) et de faire des projets pour l'avenir ; 3° le pouvoir que les psychologues modernes nomment les lois de l'association des idées, qui lui permet d'établir des rapports durables entre différents groupes de sensations et de possibilités de sensations, et de donner ainsi naissance à la notion des objets extérieurs ; 4° le pouvoir de réunir nos idées par le lien mystérieux de la mémoire et donner par là naissance à la notion du Moi ou de l'individualité. Deux de ses manifestations, quand elle sont affranchies des conditions matérielles sont : 1° la clairvoyance ; 2° la psychométrie.

3. *Itchasakti*, le pouvoir de la volonté ; sa manifestation la plus ordinaire est la génération de certains courants nerveux qui mettent en mouvement les muscles devant accomplir l'action en vue.

4. *Kriyasakti*, le mystérieux pouvoir qui rend la pensée capable de produire des résultats extérieurs et perceptibles par l'énergie qui lui est inhérente. Les anciens admettaient que toute idée se manifeste extérieurement, si on concentre fortement son attention sur elle. De même, une volition intense sera suivie du résultat désiré. Les Yoguis produisent généralement leurs phénomènes merveilleux au moyen d'Itchasakti et de Kriyasakti.

5. *Kundalinisakti*, la force qui se meut en ligne courbe ; c'est le principe universel de vie se manifestant partout dans la nature. Cette force comprend l'attraction et la répulsion ; l'électricité et le magnétisme en sont des manifestations : c'est elle qui produit « la perpétuelle correspondance entre les relations internes et les relations externes, » l'essence de la vie, d'après Herbert Spencer, et cette « correspondance continue des relations externes aux relations internes, » qui est la base de la transmigration des âmes, *punar janman* (renaissance), dans les doctrines des anciens philosophes hindous. Un yogui doit complètement subjuguer cette force, avant de pouvoir atteindre Moksha.

6. *Mantrikasakti*, la puissance des lettres, de la parole, de la musique. Le Mantra shastra traite de cette force dans ses manifestations... L'influence de la mélodie est une de ses manifestations ordinaires. La puissance du nom ineffable est la couronne de cette Sakti.

La science moderne n'a encore étudié qu'une partie de la pre-

mière, de la seconde et de la cinquieme des forces qui viennent d'être nommées; elle ne connait rien des autres.

Les six forces dans leur unité sont représentées par la *Daivipra-kriti* (la septième).

Nous citons tout cela pour montrer quelles sont réellement les idées des Hindous là-dessus. Tout est ésotérique, bien qu'il n'y ait pas là le dixième de ce qui pourrait être dit.

Les six noms des six forces mentionnées sont ceux des six hiérarchies de Dhyan Chohans synthétisées dans la principale, la septième, qui personnifie le cinquième principe de la Nature cosmique ou la Mère dans son sens mystique. La seule énumération des pouvoirs des yoguis demanderait dix volumes. A la tête de chacune de ces forces se trouve une entité vivante et consciente, dont la force est une émanation.

Comparons au commentaire cité les paroles du trois fois grand Hermès : « La création de la vie par le soleil est continue, comme sa lumière ; rien ne l'arrête ; autour de lui, comme une armée de satellites, se trouvent des chœurs de génies en quantités innombrables, qui demeurent dans le voisinage des Immortels et veillent sur les affaires humaines. Ils exécutent la volonté des dieux (Karma), au moyen des orages, des tempêtes, des éruptions de volcans et des tremblements de terre, et aussi par les famines et les guerres pour punir l'impiété.

» C'est le soleil qui conserve et nourrit toutes les créatures, et, de même que le monde idéal environne le monde sensible et le remplit de la variété des formes, le soleil, enveloppant tout de sa lumière, détermine partout la naissance et le développement des créatures...

» Sous ses ordres se trouve le chœur des génies ou plutôt les chœurs, car ils sont nombreux et divers, aussi nombreux que les étoiles. Chaque étoile a son génie, bon et mauvais de sa nature ou plutôt par son action, car l'action est l'essence des génies.... Tous ces génies président aux affaires de ce monde ; ils troublent et renversent la constitution des états et des individus ; ils impriment leur ressemblance sur nos âmes ; ils sont présents dans nos nerfs, dans nos moelles, dans nos veines, dans nos artères et dans notre substance cérébrale... au moment même où chacun de nous reçoit la vie et l'être, les génies (élémentals) qui président à la naissance et qui sont au-dessous des puissances astrales (esprits astraux surhumains) prennent charge de lui. (Cela veut dire que l'homme étant composé de tous les grands éléments : feu, air, eau, terre et éther, les élémentals qui appartiennent respectivement à ces éléments sont attirés vers lui, en raison de leur co-essence). L'élément qui domine dans chaque constitution sera l'élément dominant durant toute la vie. Par exemple, si l'élément terrestre est dominant dans un homme, les gnômes amèneront vers lui l'argent, les métaux, les richesses et ainsi de suite. « L'homme animal est le fils des élé-

ments animaux, dont son âme (vie) est formée, et les animaux sont des miroirs pour l'homme » dit Paracelse (*de Fundamento Sapientiæ*). Paracelse était prudent et prenait soin de ne pas être en désaccord avec la Bible, c'est pourquoi il ne disait pas tout. (H. P. B.)

« Ils changent perpétuellement, mais pas identiquement, et font leurs révolutions en cercle. (Progrès cyclique).

» Par le corps, ils pénètrent deux portions de l'âme, pour qu'elle puisse recevoir de chacun d'eux l'empreinte de son énergie. Mais la partie raisonnable de l'âme n'est pas sujette aux génies ; elle est destinée à recevoir le dieu qui l'illumine d'un rayon de soleil. »

(Le dieu dans l'homme et souvent l'incarnation d'un Dieu, un Dyan Chohan hautement spirituel qui s'y loge à côté du septième principe. H. P. B.).

« Le nombre n'est pas grand de ceux qui sont ainsi illuminés, et les génies s'en tiennent à distance ; car ni les génies ni les dieux n'ont aucun pouvoir, en présence d'un seul rayon de Dieu.

(De quel Dieu s'agit-il ici ? Pas de Dieu le Père, assurément, pure fiction anthropomorphique, car ce Dieu est l'Elohim collectif et n'existe pas en dehors de son groupe. D'ailleurs, un tel Dieu est fini et imparfait. Le petit nombre des illuminés désigne les Hauts Initiés et les Adeptes ; et ce sont précisément ces hommes qui croient à des dieux et ne reconnaissent aucun Dieu, mais seulement une Divinité universelle et inconditionnée. H. P. B.).

« Mais tous les autres hommes sont, corps et âme, dirigés par les génies à qui ils s'attachent et dont ils partagent les opérations.. Les génies ont donc la direction des choses de ce monde, et nos corps leur servent d'instruments. »

Ce qui précède, sauf quelques idées de sectaires, représente la croyance universelle de toutes les nations, jusqu'au siècle dernier. Cette croyance, dans ses grands traits, est orthodoxe, à la fois chez les païens et chez les chrétiens ; il n'y a d'exception que pour une poignée de matérialistes et d'hommes de science.

Car que l'on appelle les génies et les dieux d'Hermès : Puissances de ténèbres et Anges, comme dans les églises grecque et latine, Esprits des morts comme le font les spirites, Bhoots et Devas comme les Hindous, Shaïtan et Djim comme chez les Musulmans, c'est toujours la même chose, c'est toujours *l'Illusion*. Qu'on ne se méprenne pourtant pas sur ce point, comme l'ont fait dernièrement, pour la grande doctrine philosophique des Védantins, certaines petites écoles occidentales.

Tout ce qui *est* émane de l'*Absolu*, qui, par cette qualification seule, doit être considéré comme la seule Réalité, d'où suit que tout ce qui est extérieur à cet Absolu, l'élément générateur et causateur, doit être une illusion. Mais il n'en est ainsi que du point de vue purement métaphysique. Un homme qui se considère comme mentalement sain et qui est regardé comme tel par ses voisins appelle les vi-



sions d'un insensé des illusions, et pourtant les hallucinations du fou le rendent heureux ou misérable. Mais quel est l'aliéné pour qui les hideux fantômes qu'il perçoit, ses illusions, ne sont pas, lors de leur manifestation, aussi réelles que les choses vues par son médecin ou par son gardien ? Tout est relatif dans cet univers, tout est illusion ; mais tout ce qui apparaît sur chaque plan est *réel* pour l'être qui est conscient sur ce plan, bien que, d'un point de vue purement métaphysique, cela puisse être considéré comme n'ayant aucune réalité objective. Ce n'est pas contre les métaphysiciens, mais bien contre les physiciens et les matérialistes qu'ont à lutter les enseignement ésotériques ; pour ces gens-là, la force vitale, la lumière, le son, l'électricité et le magnétisme, n'ont aucune existence objective et sont seulement des modes de mouvement, des sensations et affections de la matière.

Les Occultistes en général, ni les Théosophistes, ne rejettent pas, comme quelques-uns le croient par erreur, les vues et les théories des savants modernes, uniquement par ce qu'elles sont opposées à la Théosophie. Une des règles de notre Société est de rendre à César ce qui est à César ; en conséquence, les Théosophistes sont les premiers à reconnaître la valeur intrinsèque de la science. Mais, lorsque ses grands prêtres réduisent la conscience à être une sécrétion de la substance grise du cerveau et tout dans la nature à n'être qu'un mode de mouvement, nous protestons contre cette doctrine, comme étant antiphilosophique, contradictoire et totalement absurde au point de vue scientifique, autant et même plus que du point de vue occulte du Savoir Esotérique.

Car réellement la *lumière astrale* des Kabalistes a d'étranges et de magiques secrets pour ceux qui peuvent la voir, et les mystères qu'elle cache dans ses ondes incessamment agitées existent malgré les matérialistes et les moqueurs.

(La lumière astrale des Kabalistes est, pour quelques-uns, très mal nommée éther, ce qui la fait confondre avec l'éther hypothétique de la physique ; certains Théosophistes commettent la grande erreur de croire que ces deux éthers sont l'Akasa.)

« Une propriété caractéristique de l'Akasa montrera combien peu il répond à la notion d'éther, » écrit l'auteur des *Réfutations rationnelles,* venant ainsi en aide inconsciemment aux Occulistes : « en dimension il est infini ; il n'est pas composé de parties ; il n'a ni couleur, ni goût, ni odeur, ni tangibilité ; il correspond exactement au temps, à l'espace, Isvari (le « Seigneur » comme âme et puissance créatrice — *anima mundi*). Sa spécialité consiste à être *la cause matérielle du son* ; en dehors de cette propriété, on pourrait l'identifier avec le vide. » (page 120.)

C'est le *Vide*, en effet, surtout pour les rationalistes et les croyants en un Dieu personnel. En tous cas, l'Akasa produit sûrement le vide dans la cervelle d'un matérialiste. Néanmoins, bien que l'Akasa ne soit pas l'éther de la science, ni même l'éther des Occulistes, qui dé-



finissent celui-ci comme l'un des principes d'Akasa, il est certainement la cause du son, mais une cause métaphysique et spirituelle, non pas une cause matérielle. On peut definir les relations de l'éther et de l'Akasa, en appliquant à tous deux ce qu'on dit de Dieu dans les Védas ; « il était ainsi son propre fils », l'un étant le rejeton de l'autre et cependant lui-même. Cela peut être une énigme difficile à déchiffrer pour un profane, mais très facile à comprendre pour un Hindou qui n'est même pas mystique.

Ces secrets, avec bien d'autres mystères, resteront inconnus pour les matérialistes de notre époque, de la même façon que l'Amérique était un mythe pour les Européens, durant le moyen-âge, tandis que les Scandinaves avaient déjà établi des colonies dans ce très vieux Nouveau-Monde, plusieurs siècles avant sa découverte. Mais, de même que naquit un Colomb pour redecouvrir l'Amérique et forcer les habitants du Vieux-Monde à croire aux antipodes, naîtront des savants qui découvriront les merveilles que les Occulistes déclarent exister dans les régions de l'ether, avec leurs habitants de toute sorte et leurs entités conscientes. Alors, *nolens volens*, il faudra bien que la science accepte cette antique superstition, comme elle a déjà fait pour plusieurs autres. Et si nous en jugeons par l'expérience du passé, quand elle aura été ainsi forcée de l'accepter, ses savants professeurs la débaptiseront probablement, comme ils ont fait pour le magnétisme de Mesmer qu'ils appellent maintenant hypnotisme.

Mais quelque désagréable qu'elle soit pour les majorités aveugles, la vérité a toujours eu des champions prêts à mourir pour elle, et les Occulistes ne protesteront pas contre son adoption par la science, sous n'importe quel nom.

Mais jusqu'à ce que les savants soient forcés de l'accepter, plus d'une vérité occulte sera bannie par eux, comme les phénomènes du spiritisme et plusieurs autres manifestations psychiques, quitte à se l'approprier plus tard, en s'en déclarant les inventeurs ou les découvreurs. L'azote joue un rôle très important dans la chimie, mais celui qui l'a découvert, Paracelse, est encore de nos jours traité de charlatan.

Comme sont profondément vraies ces paroles de H. T. Buckle, dans son admirable *Histoire de la Civilisation* : « Par suite de cir-
« constances encore inconnues (nécessités karmiques, H. P. B.) de
« temps à autre apparaissent de grands penseurs qui, vouant toute
« leur vie à un seul objet, deviennent capables de devancer le pro-
« grès humain et d'établir une religion ou une philosophie qui aura
« d'importantes conséquences. Mais, en examinant l'histoire, nous
« verrons clairement que, bien que l'origine d'une opinion soit due
« à un homme isolé, les résultats qui seront produits par cette nou-
« velle opinion dépendront de la condition du peuple au milieu du-
« quel elle est propagée. Si une religion ou une philosophie sont
« trop en avance sur une nation, elles ne peuvent lui rendre au-



« cun service actuel, mais sont forcées d'attendre le moment où les « esprits des hommes seront capables de la recevoir...

(C'est la loi cyclique, mais cette loi est souvent troublée dans son actio. par la stupidité humaine. H. P. B.)

« Chaque science, chaque croyance a eu ses martyrs. Suivant le « cours ordinaire des choses, quelques générations disparaissent, et « alors vient un temps où ces mêmes vérités sont regardées comme « banales, et plus tard vient un temps où on les déclare néces- « saires et où le plus ignorant s'étonne qu'on ait jamais pu les re- « nier. »

Les intellects de la présente génération ne sont pas mûrs pour la réception des vérités occultes ; il n'en sera pas de même pour les penseurs éminents de la sixième race, qui accepteront la philosophie ésotérique dans toute son étendue.

En attendant, les générations de notre cinquième race continueront à être égarées par les préjugés ; et les sciences occultes ne rencontreront de tous côtés que le dédain, et chacun cherchera à les ridiculiser ou à les écraser, au nom du matérialisme et de ce qu'on appelle la science.

Les Théosophistes et les Occulistes sont tenus en échec par l'opinion publique qui suit la bannière des sciences inductives. Il faudra donc examiner celles-ci et voir jusqu'à quel point leurs découvertes sont opposées, non seulement à nos affirmations, mais aux faits naturels.

L'heure a sonné où nous saurons si les murs de la Jéricho scientifique sont solides, à tel point qu'aucun éclat de la trompette occulte ne puisse jamais être capable de les faire crouler.

Ce qu'on appelle des forces, la lumière et l'électricité en tête, et la constitution de l'orbe solaire, ainsi que la gravitation et la théorie moléculaire, doivent être soigneusement examinées. La nature de l'éther et des autres éléments sera discutée, afin de mettre face à face les enseignements théosophiques.

Il y a une quinzaine d'années, l'auteur de ces lignes fut le premier à proclamer, après les Kabalistes, les sages commandements du catechisme ésotérique :

« Ferme ta bouche, de peur que tu parles de ceci (le mystère), et ferme ton cœur, de peur que tu penses tout haut ; et si ton cœur t'échappe, remets-le à sa place, car tel est l'objet de notre alliance. »

(*Sepher jezirah*. Livre de la création).

Et encore : » C'est là un secret qui inflige la mort ; ferme ta bouche, de peur que tu le révèles au vulgaire ; comprime ta cervelle, de peur que quelque chose en échappe et tombe dehors. » (*Agrouchada Parikshai*).

Quelques années plus tard, il fallut lever un coin du voile d'Isis, et maintenant on y fait une déchirure.

Ce fait infligera aussi certainement la mort morale aux révélateurs qu'il procurera la Vie et la Régénération à ceux qui sont capables de faire leur profit du peu qui leur est maintenant révélé.

H. P. Blavasky.

MISSION DE LA THÉOSOPHIE

Au-dessus du Moi, il y a ce en quoi il puise son existence, le Soi. Celui-ci est la base de toutes les existences humaines. En lui, tous les hommes sont plus qu'égaux, ils sont identiques ; tous les hommes ne sont qu'un dans l'Humanité.

Servir les hommes, c'est donc servir l'Humanité ; servir son Moi aux dépens des autres, comme font les égoïstes, c'est agir contre l'Humanité.

La plus haute dignité à laquelle l'homme puisse s'élever dans la condition terrestre, c'est le privilège de servir l'Humanité ; et cette dignité est d'autant plus grande, s'il la sert aux dépens de son Moi, de sa personnalité.

L'homme monte dans la sphère de l'existence, à mesure que le désir de servir l'Humanité s'allume dans son cœur ; plus ce désir flambe et consume les faux intérêts de l'égoïsme, plus l'homme s'épand dans le grand être, le Soi, l'Humanité, et participe de sa vie.

Ne plaignez pas ceux qui se sacrifient ; leur sacrifice est la plus haute récompense qu'il soit donné à l'homme d'obtenir, pendant son passage sur la terre.

Même les plus vils éprouvent du respect pour celui qui sacrifie ses intérêts égoïstes au bien général.

Les hommes individuels, fragmentation de l'Humanité, sont des agents de la vie du monde, agents indispensables à l'évolution qu'il doit parcourir ; suivant la façon dont ils se conduisent, ils accélèrent ou ralentissent l'évolution du monde. En travaillant pour leur Moi, pour leur personnalité égoïste, en concentrant. dans leur petite unité fragmentaire, les énergies qu'ils pourraient rayonner dans le monde, afin d'augmenter l'intensité de sa vie, ils retardent son évolution. Le développement n'est produit que par l'union des tendances, par leur épanchement dans une même direction ; l'opposition des tendances, leur lutte les unes contre les autres gas-



pille les énergies qui les constituent, les disperse sans but et retarde l'avènement des résultats qu'elles sont capables de produire.

Lutter les uns contre les autres, c'est s'affaiblir et ne rien produire ; unir ses efforts, c'est se fortifier et augmenter son pouvoir de produire des résultats.

Le bien d'une individualité séparée, la satisfaction de ses intérêts égoïstes, ne peut avoir lieu qu'au détriment des intérêts des autres. Un pareil bien a pour condition nécessaire le mal des autres. C'est un simple déplacement des énergies existantes, ce n'est pas la création d'énergies nouvelles. Cela donne l'illusion du mouvement, mais n'est pas le mouvement réel ; ces déplacements d'énergies font ressembler la vie du monde a l'agitation des vagues de la mer que l'ignorant croit voir courir d'un bord à l'autre de l'horizon, alors qu'en réalité elles ne font que s'élever et s'abaisser au même endroit, perdant à chaque instant la hauteur qu'elles avaient gagnée l'instant d'auparavant. L'eau de la mer ne change de place que par les courants invisibles qui la transportent de l'équateur aux pôles et des pôles à l'équateur, mais non par les vagues qui paraissent à sa surface et qui donnent aux yeux l'illusion d'une course rapide des eaux.

Les hommes égoïstes sont les vagues de la mer dansant au même endroit, essayant d'accaparer la hauteur et n'y réussissant, un moment, que pour descendre après d'autant plus bas qu'elles ont monté plus haut. La folle agitation des vagues ne change pas les qualités des eaux de la mer ; ces qualités ne sont variées que par les puissants courants invisibles qui promènent ses eaux sous les climats divers.

Les courants océaniens sont occultes, comme les courants humains, et c'est dans l'occulte qu'est la vraie puissance. Vagues folles dansant éperdument à la surface des mers sans bouger de place, n'ayant pour s'agiter que l'impulsion des vents qui passent, ou bien eaux tranquilles coulant obstinément vers le but qu'elles doivent atteindre, sans souci des vents capricieux qui vont vers tous les points de l'horizon, voilà les deux destinées entre lesquelles les hommes doivent choisir.

Les courants marins qu'on ne voit pas et dont, jusqu'à nos jours, on ignorait l'existence, sont les véhicules de la vie sur la terre : ils apportent aux régions polaires la chaleur versée par le soleil tropical ; ils emmènent aux régions équatoriales la froide haleine du nord, pour calmer la fièvre qui leur est versée par le soleil. Et ainsi la vie, équilibre oscillant entre deux contraires, est perpétuée.

Dans la mer, il n'y a de vraiment utiles que les eaux qui forment les grands courants ; les myriades de vagues qui se haussent et s'abaissent, réfléchissant la couleur des cieux, tantôt l'azur des jours clairs, tantôt le gris sombre des jours d'orage, ne rendent aucun service à la vie terrestre ; leur seule valeur est d'être des réserves, qui, leur tour venu, alimenteront les courants vivificateurs.



La vague égoïste peut croire que pour elle le meilleur destin serait de danser toujours, vêtue de satin bleu, empanachée d'écume blanche, sous le ciel clair des régions alizées ; mais qui donc irait porter aux pôles glacés la chaleur du soleil des tropiques, si aucune d'entre elles ne se sacrifiait, ne consentait à quitter les zones ensoleillées, à se dévêtir de son azur si beau, pour prendre la robe grise et terne des régions boréales ?

Renoncement à son Moi pour le service de l'Humanité, telle est la haute formule de la vie, formule inconnue en Occident, où les religions n'ont prêché aux hommes que l'illusoire salut de leur personnalité égoïste, de l'infime goutte de vie qu'ils sont, séparés des autres.

Le dévouement au service de l'Humanité, le sacrifice du Moi au Soi, fut l'enseignement des Rishis, les êtres supérieurs par qui la *Brahma Vidya*, la Science Divine, se répandit dans le monde. La Théosophie d'aujourd'hui est une lentille destinée à concentrer les rayons du Savoir Divin, épars sur la terre, où ils sont devenus lumière obscure, pour les faire redevenir lumineux comme aux temps antiques couchés derrière les noirs horizons de la préhistoire. Et quand, par la Théosophie, ils auront retrouvé leur radiance perdue, ils illumineront de nouveau le cœur des hommes et leur permettront de voir le Sentier qui mène aux pures régions de la Seule Délivrance. Plus la lentille sera claire, plus son cristal sera fin, plus resplendiront par elle les rayons de la Sagesse Divine, et plus vite seront dissipées les couches de brume qui éteignent le rayon des yeux des hommes, lequel, comme une main tâtonneuse, cherche en vain du Savoir dans la nuit qui le boit, qui le disperse à son premier élan.

La Théosophie est destinée à concentrer les rayons de la Vraie Religion, de la vraie Philosophie, de la vraie Science, qui, à l'origine des temps humains, fut proclamée par la bouche des Fils de la Lumière, ces Ancêtres dont l'Amour nous attend parmi les splendeurs du Monde de la Connaissance.

Nous ne pouvons monter vers ce monde qu'en vivant de plus en plus de la vie de l'Esprit, qu'en laissant tomber de notre conscience, comme on laisse tomber de sa main un bouquet de fleurs fanées, les désirs et les jouissances de la vie terrestre, les désirs et les jouissances du monde de l'imagination faisant face à la terre.

La destinée du Soi humain, l'Humanité, est de monter au Monde de la Connaissance, et c'est pour qu'il puisse accomplir cette destinée que les religions furent données aux hommes. Chacune est un sentier qui mène plus ou moins rapidement à la Montagne d'Or éclairée par le soleil de la Vérité.

Toute grande religion a été proclamée par un Initié, par un de ceux qui, plus avancés que leurs frères, redescendent sur les flancs de la Grande Montagne pour faire signe à ceux d'en bas qui sont exposés à s'égarer dans les fondrières de l'erreur, à se noyer dans



les marécages du doute, à se fracasser dans les abîmes du mal. Une grande croyance est la filtration de la lumière du Vrai par la pensée d'un de ces hommes divins que nous appelons des Adeptes, des Maitres, et dont l'ensemble forme la *Loge Unique*, gardienne du trésor de connaissances grâce auquel l'Humanité pourra parvenir à la Délivrance.

C'est de l'ermitage qui est la demeure des Maîtres, la Loge Unique, que sortent toutes les grandes religions ; c'est là qu'elles ont leur source ; c'est de là qu'elles partent pour descendre, sinueuses et de plus en plus obscurcies, à travers les plaines ténébreuses où grouille la vie d'en bas, la vie sans soleil et sans azur, des êtres qui s'agitent, se tortillent, se mordent, se déchirent dans la fange, dans l'atmosphère noire et glacée faite par les nues épaisses de l'Ignorance.

Quand les ténèbres s'épaississent encore davantage, quand l'onde vivifiante des religions est souillée d'amers limons qui lui font porter la mort dans les âmes, au lieu d'y répandre la vie, un *Envoyé* descend dans la nuit pour l'éclairer un peu du rayonnement de sa pensée, afin que les hommes puissent percevoir l'horreur de la situation dans laquelle ils se trouvent, et cet *Envoyé* allume dans le cœur de chacun l'étincelle endormie qui se met à rayonner tremblotante et qui, unissant ses rayons à ceux qu'émet l'étincelle des autres, forme ce réseau phosphorescent de lumière pâle qu'on nomme une religion.

Les Rishis fondateurs de la religion aryenne, Zoroastre, Gautama, le Bouddha, furent de ces Envoyés.

Depuis le Bouddha, les hommes n'ont plus entendu la voix que de deux disciples inférieurs, Jésus et Mahomet. Ces disciples ont répété d'une façon plus voilée les enseignements des Maitres qui les avaient précédés ; leur faible voix n'a éveillé que de faibles échos dans les âmes des hommes, sur lesquels la voûte ténébreuse de l'Ignorance s'est épaissie de plus en plus.

De l'Évangile jeté au monde occidental, à travers la pourriture de l'empire romain, est sorti le christianisme ; l'ambiance méphitique a empêché le développement des bons germes contenus dans l'Évangile ; le christianisme en a poussé, nourri des fumiers de l'ambiance et a produit la fleur funeste de l'immortalité suprême, la croyance au salut personnel, qui est la divinisation de l'égoïsme.

On connait l'arbre à ses fruits ; le christianisme n'a jamais pu s'élever au dessus de la conception des personnalités étroites et n'a pas pu comprendre autre chose que la lutte de ces personnalités. de là ses deux mythes : — Dieu et Satan.

Et, aboutissant logiquement à ses conséquences, il a fait de Satan, — la force de lutte, de discorde, de querelles, le semeur du mal, de la misère, — le plus puissant des deux mythes, puisque c'est lui qui fait la plus ample moisson dans les êtres humains que l'autre avait créés pour chanter ses louanges et contempler sa gloire. En sorte

que Satan est devenu le vrai dieu des différentes églises du christianisme. C'est lui, le Prince de la Discorde, qui, par le christianisme, règne sur la terre et y sème les calamités qui désolent les humains.

Et, désespérés en contemplant ces conséquences, les hommes capables de penser ont dit : Non ; il n'y a ni Dieu, ni Satan ; il n'y a que de la matière. La vie est un accident, une moisissure de la matière qui ne sait pas qu'elle la produit ; et, après avoir apparu, la vie disparaît, et il est indifférent qu'elle soit ou qu'elle ne soit pas. Il n'y a de vrai que la Grande Ténèbre dans laquelle règne un silence sans fin. Plongeons nos têtes plus avant dans la nuit ; vivons sans savoir comment ni pourquoi.

C'est l'aboutissement logique du christianisme, le vrai père de la désespérance de notre siècle et de l'anarchie. Doctrine de mort, il n'a pu répandre que du mal dans le monde. Arbre à la sève empoisonnée, ses fruits sont mûrs, et les hommes, animalisés par ses dogmes, vont en faire la néfaste récolte.

Au milieu des ténèbres morales, épaisses comme de la poix, qui pèsent lourdement sur nos consciences, la Théosophie est envoyée par les Maîtres, rayon de Vrai, ayant pour mission d'attirer à lui la lumière éparse dans l'ambiance, à l'état de rayons noirs, afin d'en faire un foyer capable de repousser la nuit glacée qui, de ses anneaux visqueux, enserre le cœur de l'humanité occidentale qu'elle voudrait étouffer.

Lutte dernière de la lumière contre les ténèbres dans les champs de l'Occident ; si le foyer s'éteint sous la poussée triomphante des vagues de la nuit, les eaux lourdes de la mort s'étendront, linceul noir, sur les contrées où la vie bruyante et comme effarée dans son activité fiévreuse clame vers ses cieux bas des blasphèmes et des malédictions qui retombent sur les hommes en pluie de désastres.

GUYMIOT.

LA RÉINCARNATION

(Fin)

Preuves directes.

Nous avons donné précédemment les preuves principales de la Réincarnation, celles qui reposent sur l'analogie, la logique, la nécessité, la morale, la justice et le *consensus* philosophique de tout

ce que l'antiquité et les temps modernes ont produit de plus pur et de plus haut dans l'humanité ; mais le scepticisme récalcitrant objecte constamment à la doctrine des Renaissances la perte du souvenir des existences passées.

Nous allons prouver que ce souvenir est possible, qu'il est soumis à des conditions rigoureuses, qu'il existe chez un certain nombre d'individus et qu'il peut être développé chez tous.

Ecartons d'abord en quelques mots l'argument invoqué au Concile de Constantinople, et de nos jours encore, pour rejeter la doctrine des Renaissances :

« Il serait injuste d'être puni pour des fautes qu'on a oubliées. »

Mais l'oubli efface-t-il la faute ?.........

Et d'ailleurs n'y aurait-il pas d'excessifs inconvénients, — pour la majorité des humains, — à conserver la mémoire de leurs vies écoulées ? Ne serait-ce pas une chose affreuse que d'avoir constamment sous les yeux un passé souvent plein de crimes et de défaillances de toutes sortes ? Peu d'hommes ont acquis la sérénité voulue pour envisager sans effroi la perspective d'une rétribution prochaine de leurs erreurs d'autrefois. Avec le souvenir du temps jadis, le châtiment serait hors de proportion avec la faute, la vie présente une préoccupation continuelle, une incessante anxiété, une éternelle terreur ; toute initiative serait détruite, le passé étoufferait l'avenir. Les hommes, si injustes déjà en prenant la vie d'un condamné, n'ont pas voulu lui donner le tourment de l'anticipation, et ce n'est qu'au dernier moment qu'on lui apprend le rejet de son pourvoi : la grande Loi pourrait-elle être moins juste que la loi humaine ?

*
* *

Pour montrer le peu de valeur de l'objection tirée de la perte du souvenir, il est nécessaire d'étudier sérieusement la nature de la mémoire, de ses organes de fixation et de transmission, et de connaître les changements apportés par la mort à la structure de l'organisme physique et astral de l'homme.

On pourra jeter alors un peu de lumière sur l'obscurité profonde qui enveloppe ce sujet et en tirer de logiques déductions.

Tout d'abord il est difficile, impossible même, de concevoir comment un organisme aussi matériel que le cerveau pourrait conserver la mémoire. La substance physique n'a donné à l'analyse qu'un nombre limité de forces ; torturée par les savants, elle n'a montré que les effets de l'attraction et de la répulsion : — physiques, chimiques, électriques, magnétiques. Au point de vue matériel, la cellule nerveuse d'un poisson ne diffère presque en rien de celle d'un homme ; pourquoi n'enregistre-t-elle point les faits au même degré que celle d'un humain ? Serait-ce parce que les cellules chargées de la mémoire chez le poisson sont en nombre inférieur à leurs analogues du cerveau humain ? S'il en était ainsi, le poisson devrait

posséder la mémoire, comme aussi l'intelligence, et la raison, dans une proportion déterminée par le nombre des cellules qui correspondent à ces qualités. Il n'en est rien pourtant. On prétend que cela tient à une évolution moins achevée, à un affinement moins grand de la substance cellulaire. Erreur encore.

Pourquoi s'obstiner ainsi, contre toute logique, à faire de l'esprit le vassal de la matière ? Pourquoi ne pas étudier la nature pour en recevoir les leçons ? Si l'évolution matérielle jugeait absolument le développement des facultés, nous ne devrions pas voir d'exception à la loi. Voyez, au contraire, le cerveau de l'abeille, celui de la fourmi, celui de l'araignée ! Examinez l'extrême simplicité de leur construction, le nombre si insignifiant et la forme si simple de leurs cellules ; puis mettez en rapport cette rudimentarité avec le merveilleux instinct de ces êtres et avec leurs talents prodigieux de construction ! Quel animal supérieur pourrait-on comparer à ces animalcules, si volumineux, si lourd, son cerveau fût-il ? Quel est celui qui se bâtirait une maison, ou emmagasinerait des provisions pour la saison d'hiver ? Un seul, — le Castor, — une exception encore qui témoigne à son tour de l'importance si relative de la forme par rapport au Centre de conscience ou Ame.

Les rapports de poids entre le Cerveau et le Corps de divers animaux ont été ainsi évalué par Debierre. (*La Moelle de l'Encéphale*).

Lapin 1 pour 140
Chat 1 pour 156
Renard 1 pour 205
Chien 1 pour 351
Cheval 1 pour 800.

Si la matière était la condition *sine qua non* de l'intelligence, il faudrait admettre que le lapin est plus intelligent que le chat, le renard, le chien et le cheval. — En est-il ainsi ?

Dans le même ouvrage, on trouve les chiffres suivants pour exprimer le volume moyen du cerveau chez les différentes races :

Parias de l'Inde. . . .	1332	centimètres	cubes
Australiens	1338	»	»
Polynésiens	1500	»	»
Anciens Egyptiens . . .	1500	»	»
Mérovingiens	1537	»	»
Parisiens modernes. . .	1559	»	»

Ce qui prouverait que le peuple Constructeur des Pyramides et de Karnac, qui posa, à 150 mètres de hauteur,des blocs de granit, dont un seul demanderait quinze chevaux pour son transport sur une belle route, qui juxtaposa ces énormes pierres, sans mortier ni ciment et avec des joints presque invisibles, qui avait le secret du verre malléable et d'une peinture qui ne s'est pas fanée, après des siècles, qui a su enregistrer deux années sidérales sur ses Zodia-

ques, etc..., — que ce peuple serait inférieur aux grossiers Mérovingiens et l'égal à peine des Polynésiens !

La science nous dit encore qu'à l'âge de cinq ans le cerveau humain atteindrait une moyenne de 1250 grammes, ce qui ne serait encore nullement en rapport avec le degré intellectuel et moral de l'enfant de cet âge et celui de l'homme mûr.

Si le cerveau de Cuvier pesait 1830 grammes et celui de Cromwel 2230, celui du grand anatomiste Tiedemann, mis sur la balance, ne pesa que 1254 grammes, et celui de Gambetta n'en équilibra que 1246.

La mémoire ne peut donc être l'enregistrement d'un fait dans une cellule cérébrale. Le nombre des cellules contenues dans la portion du cerveau affectée aux phénomènes de la mémoire ne serait certes point assez grand pour enregistrer les milliards de faits, d'impressions, de sensations, de sentiments et d'idées de toute espèce, qui en font vibrer la substance pendant la vie d'un homme.

De plus, ces molécules se renouvellent constamment, entretenant ainsi un incessant mouvement de construction et de destruction ; le renouvellement paraît être complet, après une période de sept années. A ce moment, le cerveau physique de l'homme peut être considéré comme absolument nouveau, comme totalement différent de ce qu'il était, sept ans auparavant.Ce qui indique que, si, réellement, la mémoire n'avait pour agents collecteurs que les cellules cérébrales, tout fait qui n'aurait pas été rappelé au souvenir, depuis sept années, devrait être perdu à jamais, et que toute interruption un peu longue dans le phénomène vibratoire correspondant à la mémoire d'un fait quelconque devrait changer plus ou moins l'aspect de ce fait, par suite des modifications subies par la substance cellulaire de son substratum d'impression, de sa plaque sensitive. Toute cellule qui aurait changé la moitié de ses éléments physiques devrait avoir effacé à moitié le souvenir du fait particulier qu'elle était chargée de conserver.

*
* *

Ces déductions sont en contradiction avec les faits. La mémoire conserve et rappelle des événements oubliés depuis 7, 10, 15, 20 ans, et plus ; par la concentration, les faits les plus anciens peuvent être rappelés au souvenir dans leurs moindres nuances : simple question d'exercice, qui déplace le point d'application du *Moi* et le porte sur des couches *intra*-physiques, ou, pour être mieux compris, supra physiques. Les Anciens croyaient, et certains psychologues actuels affirment encore, qu'après l'agonie, au moment de la mort, le défunt voit se dérouler devant lui sa vie passée tout entière, dans ses détails les plus insignifiants, comme si l'*Ego* songeait, au départ, à faire le bilan de sa vie, une espèce de *Jugement particulier* destiné à mesurer le chemin parcouru dans la dernière étape. L'es-

prit sceptique occidental a toujours relégué cette Tradition ésotérique dans la masse des superstitions à rejeter ; il est pourtant des exemples qui la soutiennent, et l'expériencede ceux qui ont été jusqu'aux extrêmes limites de la vie, — celle des noyés en particulier, — en confirme l'exactitude. La science elle-même a constaté l'acuité extraordinaire de la mémoire pendant l'asphyxie, mais elle a tenté de l'expliquer par la surexcitation des cellules nerveuses, sous l'influence de l'acide carbonique en excès dans le sang. — Mauvaise explication !

Il suffirait, alors, de faire inhaler une certaine quantité d'acide carbonique pour obtenir les mêmes résultats, — ce qui n'est pas. Peut-on croire, d'ailleurs, que dans les quelques minutes qui s'écoulent entre l'immersion et la mort, il puisse se produire une accumulation bien considérable de ce gaz dans l'organisme ?

Le corps physique et ses sens sont paralysés,pendant le coma asphyxique ; le *Moi* ne reçoit plus les messages violents et tumultueux de l'ambiance matérielle ; il s'unit à son « Père qui est en secret, » le *Manas* supérieur, et, dès lors, il peut voir les faits qui se déroulent sur le plan astral ; lire les empreintes que ses actes y ont laissées, et se rappeler ainsi sa vie passée.

Car il est, dans chaque être, une chambre de condensation pour toutes les vapeurs qui ont traversé son atmosphère, une matière éminemment plastique qui reçoit toutes les formes, toutes les empreintes possibles. C'est elle qui a permis à certains crisiaques de parler le grec, quand ils avaient vu, même rapidement et ne fût-ce qu'une fois, des ouvrages écrits en cette langue ; c'est elle qui donne aux somnambules cette prodigieuse mémoire qu'ils perdent complètement à leur réveil. Lorsque la maladie ou toute autre cause ferme cette chambre, le passé disparaît, et l'on peut voir des individus obligés d'apprendre de nouveau à lire et à écrire ; il en est qui oublient cette nouvelle phase de leur vie, pour se ressouvenir de la première, et passent ainsi parfois par plusieurs de ces alternats curieux : le baron du Prel en cite un exemple remarquable dans sa *Philosophie der Mystik*.

Parmi les cas assez nombreux, connus sous le nom de « Double-Conscience, » il en est qui ne sont que le résultat de la mise en contact du *Moi* avec une couche antique et vécue jadis de cette chambre de condensation ; ce qui prouve que cette dernière est bien distincte du cerveau, lequel n'est qu'un instrument de passage vers le plan matériel ; c'est d'elle que parle Coleridge (*Biographia literaria*, chap. VI), quand il dit que rien ne se perd, que la pensée est plus impérissable que le ciel et la terre, que tout se conserve dans le *Corps céleste* qui est le véritable « Livre du Jugement. »

Sa substance donne un corps fluidique à nos pensées et en fait des *Êtres* que les voyants distinguent comme des animaux étranges s'agitant autour de nous ; lorsque ces êtres meurent, leur empreinte demeure dans la Lumière astrale, où les psychomètres peuvent la



voir et évoquer ainsi les événements d'autrefois. Tant que les pensées vivent en nous, la Volonté les appelle facilement et elles viennent impressionner rapidement les cellules physiques de la mémoire ; quand elles sont mortes et que leur empreinte seule persiste, il faut une volonté exercée et énergique pour les faire repasser devant l'œil mental ; souvent même il est nécessaire d'avoir développé les sens psychiques et d'avoir complètement épuré l'atmosphère astrale personnelle, afin de permettre l'union du Moi à son *Ego* divin : cela fait l'objet d'un entraînement long et plein de difficultés, que les Initiés et même les *chélas* (1) d'un certain grade ont réalisé. Ils ont alors la preuve complète des Renaissances, parce qu'ils se souviennent, parce qu'ils peuvent suivre pas à pas l'*Ego* sur la scène terrestre et le voir jouer les rôles divers qui constituent les Personnalités de ses existences successives.

*
* *

C'est l'ignorance qui a posé l'objection de la perte du souvenir, l'ignorance du travail de la mort et de celui de la vie, l'ignorance des phénomènes qui suivent le dernier soupir et de ceux qui précèdent le premier cri du nouveau-né.

La mémoire ordinaire est si infidèle déjà qu'il est impossible à un homme de se rappeler la totalité des pensées qui ont traversé son cerveau, pendant la dernière heure ; les détails des événements de la semaine lui ont échappé ; les faits de l'année ont fui en masse, et, quand il est arrivé au terme de sa course, il ne lui reste que des fragments de l'histoire de sa vie.

Il a conservé, pourtant, durant tout ce temps, la notion de l'identité de son Moi ; il possède le même corps, les mêmes sens, le même cerveau, il est dans le même milieu ; tout est là pour provoquer l'association des idées, pour éveiller le Souvenir. Au contraire, quand la Renaissance s'est accomplie, des siècles se sont succédés ; l'Être a subi des modifications radicales ; tout ce qu'il y avait de périssable en lui a disparu pour ne se conserver qu'à l'état germinal. L'enveloppe corporelle visible a vu ses molécules se disperser dans les quatre éléments ; la partie astrale, — le corps fluidique, — s'est dissociée avec les molécules physiques dont elle était le moule et le support ; le corps des passions et des désirs, — Ame animale, — a vécu pendant un certain nombre d'années, dans ce que les chrétiens ont appelé le Purgatoire, les Grecs le Hadès, les Indous le Kama-Loca, puis, abandonné, il n'est resté de lui que des germes ; l'intelligence ordinaire ou cérébrale, — réflexion de l'Intelligence divine, — s'est dispersée à son tour, a perdu son énergie et n'a persisté qu'à l'état résiduaire.

(1) Disciples.

Presque tout ce qui constituait l'homme de jadis a disparu pour ne persister qu'en un Germe complexe, chargé de développer plus tard une Personnalité nouvelle, héritière de la précédente. Celle-ci, par conséquent, ne pourra se souvenir de faits auxquels elle n'a point pris part; les pensées, autrefois associées avec eux, ont disparu depuis des siècles et n'ont laissé comme trace de leur passage que des empreintes déposées dans l'astral supérieur; elles ne sont plus dans l'aura cérébrale de l'homme nouveau, prêtes à répondre à l'appel de la volonté : pour cet homme le passé n'existera pas.

*
* *

Tout serait-il donc perdu à la mort, et l'Être serait-il englouti en elle, comme dans un gouffre qui ne rendrait jamais d'épave ? L'Immortalité serait-elle un mensonge, et l'homme, désagrégé jusqu'à la dernière de ses molécules, n'aurait-il pour destinée que de servir de pâture aux Éléments de tous les mondes, — visibles et invisibles ? — Non.

Il est une chose qui survit au naufrage de la personnalité, un Être-Racine, que nous connaissons vaguement sous le nom de « Voix de la Conscience »; « Christ » des Gnostiques, incarné dans l'homme-animal pour le racheter; « Arbre de la Science du Bien et du Mal » qui montre à l'homme sa voie; Guide infaillible, lorsque nous ne troublons pas ses inspirations par un appel à la Raison faillible ou par une capitulation devant l'orage passionnel.

La Sage Antiquité avait une merveilleuse allégorie pour exprimer cette Entité à double face, Dieu en haut, Démon en bas, c'est la fable de Castor et Pollux.

Tous les deux, fils de Léda, la Vierge immaculée, Castor vivait le jour et mourait chaque soir, pour céder sa place à Pollux, qui vivait la nuit. L'homme mortel, — Castor, — joue son rôle le jour (vie terrestre); il meurt le soir, et Pollux, l'Homme divin, vit la nuit, c'est-à-dire après la mort; et ces deux frères, aspects opposés l'un de l'autre, alternent ainsi leur action et symbolisent l'Ame immortelle — *Manas supérieur* — et l'Ame mortelle — *Manas inférieur*; — le Rayon périodiquement réincarné et le Soleil immuable; l'Homme vrai et l'Homme transitoire; la Personnalité et l'Individualité.

C'est ce Veilleur silencieux qui emmagasine autour de lui le panorama du passé; c'est lui qui relie comme un fil les perles innombrables (Personnalités) qui s'échelonnent le long du « Cycle de Nécessité. » Pour lui rien n'est perdu, même temporairement, il vit dans un éternel présent.

Il peut présenter des réminiscences du passé à la personnalité périssable, lorsque l'atmosphère psychique de cette dernière est pure et que les sens internes sont développés; ces souvenirs sont souvent vagues et indécis, et l'homme, qui veut obtenir la lecture

consciente et volontaire de ses vies, écoulées, doit suivre l'entraînement initiatique qui développe parallèlement et harmonieusement sa triple nature : psycho-physique, mentale et spirituelle.

L'Évolution opère cette transformation avec les siècles ; la masse humaine se divinisera lentement, tandis que les animalités s'humaniseront, que les végétaux s'animaliseront et que les minéraux subiront le perfectionnement nécessaire à leur transformation végétale.

Les règnes inferieurs n'ont pas la liberté de hâter leur progrès, car ils n'ont pas développé l'élément volontaire ; l'homme le peut, et, s'il est suffisamment résolu, il trouve des voies de traverse le long de la grande route et opère en quelques siècles l'œuvre de longues périodes.

Les Pionniers de la Race, — et nous en connaissons, — ont obtenu la preuve directe des incarnations et des désincarnations successives du même Ego ; leur affirmation n'a que le poids de leur moralité et de leur sincérité. Pour nous, cette preuve suffit, tant ces témoins sont élevés moralement, intellectuellement et spirituellement ; mais ici chacun doit juger par lui-même, et nous ne songeons point à imposer notre foi.

Lorsque nous aurons rappelé, pourtant, que, pour se souvenir de ses incarnations passées, il faut avoir subjugué entièrement la nature animale, avoir développé largement le côté spirituel de l'être et réalisé la *vraie* sainteté, le témoignage de ces Ames d'élite deviendra, pour beaucoup d'hommes, une preuve aussi sûre, aussi plausible, que les cris de la morale, que tous les faits de la science et que tous les dilemnes de la philosophie.

* * *

Indépendamment de ces cas assez rares de persistance du souvenir des incarnations passées, il en est d'autres, assez fréquents, mais qu'on néglige d'étudier, parce qu'ils sont fragmentaires ou rapportés le plus souvent par des enfants.

En Orient, où la Palingénésie, indissolublement unie à la loi du Karma, ne fait de doute pour personne, de pareils faits sont reçus sans étonnement ni enthousiasme, tandis qu'en Occident, où la doctrine des Renaissances a été presque entièrement oubliée, un récit plus ou moins précis ne suffit point à ouvrir les yeux ; on croit à un écart de l'imagination, à une fantaisie de l'association des idées, et, au lieu de développer ce souvenir précieux par l'effort et la concentration de la pensée, on se hâte de l'étouffer sous le poids d'un scepticisme ricaneur.

Ces cas sont dus, soit à un développement considérable de la partie psychique de l'homme, soit à une constitution physique anormale, permettant l'action de l'Être supérieur sur le Cerveau. Cela ne saurait avoir lieu chez les hommes ordinaires ; car, chez



eux, le « pont d'or » est obstrué et le tumulte des passions empêche le murmure de la « Voix du Silence. »

D'autres fois, l'être passé s'est désincarné, avant d'avoir pu se servir volontairement et intelligemment de son corps, et, par conséquent, avant d'avoir pu générer un nouveau Karma ; dans ces occasions, les enveloppes mortelles de l'Individualité (*Manas*) ne se désagrègent pas ; elles n'ont point dépensé la force qui les fait vivre et qui, normalement, n'est libérée qu'au cours de la vie ; l'homme astral reste intact, gardant en lui l'âme animale (*Kama*) et l'âme rationnelle (*Manas inférieur*) ; le « double » n'a pas épuisé son pouvoir condensateur vital ; il est attiré de nouveau, — par la même loi d'affinité magnétique qui dirige les incarnations ordinaires, — vers un centre naissant d'évolution physique, et sert de canevas à un nouveau corps.

Pour qu'il y ait ainsi réincarnation immédiate, il faut que le défunt n'ait pas vécu longtemps, et, pour que le souvenir de son incarnation dernière persiste, il est nécessaire que la Soi-conscience ait pu fonctionner en lui. Inutile de songer à voir un enfant, mort à l'âge de deux ou trois ans, se rappeler, une fois revenu sur la terre, les événements de sa courte existence passée ; son cerveau n'a reçu que des impressions vagues qui n'ont pu être vigoureusement enrégistrées sur le centre astral de condensation, sa conscience n'a été que rudimentaire et n'a pu les conserver pour les renvoyer de dedans en dehors, sur le nouveau cerveau.

Mais, si l'enfant de jadis est mort pendant l'adolescence, alors que la Soi-conscience, la mémoire et la raison, ont pu se faire jour, et que de fortes empreintes ont été fixées sur la plaque sensitive astrale, il ne sera pas étonnant de voir ces images se réfléchir au dehors et donner au nouvel homme des réminiscences indiscutables de son passé.

Si, comme le cas s'est présenté, la réincarnation s'est effectuée peu de temps après la mort, dans la même famille et dans le même lieu, on pourra obtenir une preuve rigoureuse, contrôlable, patente pour chacun, de la réalité de la Renaissance.

En voici un cas, publié dans le *Milwaukee Sentinel* du 25 septembre 1892 :

SA SECONDE EXISTENCE SUR LA TERRE

« J'ai lu, il y a peu de temps, dans le *Globe-Democrat* de Saint-Louis, le récit d'un individu qui affirme se rappeler l'une de ses existences écoulées jadis sur cette terre ; j'ai à dire à mon tour que, parmi les personnes que j'ai rencontrées, plusieurs m'ont assuré avoir conservé de faibles réminiscences d'une vie antérieure ; mais le cas le plus remarquable que j'aie jamais connu est sans contredit celui de ma propre fille ».

« Il y a douze ans, j'habitais à Ill, comté d'Effingham. J'y perdis



une enfant, Maria, au moment où elle entrait dans la puberté. L'année suivante, j'allai me fixer à Dakota, que je n'ai plus quitté depuis. J'eus, il y a neuf ans, une nouvelle fille que nous avons appelée Nellie et qui a persisté obstinément à se nommer Maria, disant que c'était son vrai nom et que nous l'appelions ainsi autrefois. Je retournai dernièrement dans le comté d'Effingham, pour y régler quelques affaires, et j'emmenai Nellie avec moi. Elle reconnut notre ancienne demeure et bien des personnes qu'elle n'avait jamais vues, mais que ma première fille, Maria, connaissait très bien. A un mille de notre ancienne habitation se trouve la maison d'école que Maria fréquentait ; Nellie, qui ne l'avait point vue, en fit une exacte description et m'exprima le désir de la revoir. Je l'y conduisis, et, une fois là, elle se dirigea directement vers le bureau que sa sœur occupait, me disant : « Voilà le mien. »

« On dirait un mort revenu du tombeau ; mais sa mère ne veut pas l'admettre ; elle dit que Dieu lui a donné deux enfants et qu'il ne lui en reste qu'une. Quant à moi, je n'essaie pas d'expliquer le fait ».

Isaac-G. Foster.

Un missionnaire catholique, l'abbé Huc, nous donne un récit intéressant des moyens mis en œuvre, dans le Thibet, pour identifier un Bouddha réincarné ; le lecteur en tirera lui-même ses conclusions :

« Les Tartares croient d'une foi ferme et absolue à toutes ces diverses transmigrations ; ils ne se permettraient jamais d'élever le moindre doute sur l'authenticité de leurs *Chaberons*. . . . .

. . . .

» L'élection et l'intronisation des Bouddhas vivants se font d'une manière si singulière qu'elle mérite d'être rapportée. Quand un grand Lama s'en est allé, c'est-à-dire quand il est mort, la chose ne devient pas pour la Lamaserie un sujet de deuil. On ne s'abandonne ni aux larmes ni aux regrets, car tout le monde sait que le Chaberon va bientôt reparaître. Cette mort apparente n'est que le commencement d'une existence nouvelle, et comme un anneau de plus ajouté à cette chaîne indéfinie et non interrompue de vies successives ; c'est tout bonnement une palingénésie. Pendant que le Saint reste engourdi dans sa chrysalide, ses disciples sont dans la plus grande anxiété ; car leur grande affaire, c'est de découvrir l'endroit où leur maître ira se transformer et reprendre sa vie. Si l'arc-en-ciel vient à paraître dans les airs, ils le regardent comme un signe que leur envoie leur ancien grand Lama, afin de les aider dans leurs recherches : tout le monde se met alors en prières, et pendant que la Lamaserie veuve de son Bouddha redouble ses jeûnes et ses oraisons, une troupe d'élite se met en route pour aller consulter le *Tchurtchun*, ou devin fameux dans la connaissance des choses cachées au commun des hommes. On lui raconte que tel jour de telle lune, l'arc-en-ciel du *Chaberon* s'est manifesté dans les



airs. Il a fait son apparition sur tel point ; il était plus ou moins lumineux, et a été visible pendant tant de temps. Puis il a disparu, en s'effaçant avec telle circonstance. Quand le *Tchurtchun* a obtenu tous les renseignements nécessaires, il récite quelques prières, ouvre ses livres de divination, et prononce enfin son oracle, pendant que les Tartares qui sont venus le consulter écoutent ses paroles à genoux, et dans le plus profond recueillement.

— » Votre grand Lama, leur dit-il, est revenu à la vie dans le Thibet, à tant de distance de notre lamaserie. Vous le trouverez dans telle famille. — Quand ces Mongols ont ouï cet oracle, ils s'en retournent pleins de joie, annoncer à la lamaserie l'heureuse nouvelle.

» Il arrive souvent que les disciples n'ont pas besoin de se tourmenter, pour découvrir le berceau de leur grand Lama. C'est lui-même qui veut bien se donner la peine de les initier au secret de sa transformation. Aussitôt qu'il a opéré sa métamorphose dans le Thibet, il se révèle lui-même en naissant, et à un âge où les enfants ordinaires ne savent encore articuler aucune parole : — C'est moi, dit-il, avec l'accent de l'autorité, c'est moi qui suis le grand Lama, le Bouddha vivant de tel temple ; qu'on me conduise dans mon ancienne lamaserie, j'en suis le supérieur immortel... Le prodigieux bambin ayant parlé de la sorte, on se hâte de faire savoir aux Lamas du *Soumé* désigné, que leur *Chaberon* est né à tel endroit, et on les somme de sa part d'avoir à venir l'inviter.

. . . .

» Le jeune Chaberon n'est pourtant pas salué et proclamé grand Lama, sans un examen préalable. On tient une séance solennelle, où le Bouddha-vivant est examiné devant tout le monde, avec une attention scrupuleuse ; on lui demande le nom de la lamaserie dont il prétend être le grand Lama ; à quelle distance elle est, quel est le nombre des Lamas qui y résident. On l'interroge sur les usages et les habitudes du grand Lama défunt, et sur les principales circonstances qui ont accompagné sa mort. Après toutes ces questions, on place devant lui les divers livres de prières, des meubles de toute espèce, des théières, des tasses, etc. Au milieu de tous ces objets, il doit démêler ceux qui lui ont appartenu dans sa vie antérieure.

» Ordinairement cet enfant, âgé tout au plus de cinq ou six ans, sort victorieux de toutes ces épreuves. Il répond avec exactitude à toutes les questions qui lui ont été posées, et fait sans aucun embarras l'inventaire de son mobilier. — Voici, dit-il, des livres de prières dont j'avais coutume de me servir... Voici l'écuelle vernissée dont j'avais l'usage pour prendre le thé .— Et ainsi du reste.

» Sans aucun doute, les Mongols sont plus d'une fois les dupes de la supercherie de ceux qui ont intérêt à faire un grand Lama de ce marmot. Nous croyons, néanmoins, que souvent tout cela se fait de part et d'autre avec simplicité et bonne foi. D'après les renseigne-

ments que nous n'avons pas manqué de prendre auprès de personnes dignes de la plus grande confiance, il paraît certain que tout ce qu'on dit des Chaberons ne doit pas être rangé parmi les illusions et les prestiges. Une philosophie purement humaine rejettera sans doute des faits semblables sur le compte des fourberies lamaïques. Pour nous, missionnaires catholiques, nous croyons que le grand menteur, qui trompa autrefois nos premiers parents dans le paradis terrestre, poursuit toujours dans le monde son système de mensonge: celui qui avait la puissance de soutenir dans les airs Simon le Magicien, peut bien encore aujourd'hui parler aux hommes par la bouche d'un enfant, afin d'entretenir la foi de ses adorateurs. — Les titres de Bouddha-vivant ayant été constatés, on le conduit en triomphe jusqu'au *Soumé* dont il doit redevenir le grand Lama. . . . . »

(*Souvenir d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*).

Le complément à ce récit se trouve dans une lettre, aussi authentique qu'extraordinaire, de M. Samuel Turner, envoyé en ambassade au Thibet, en 1784, auprès du Tichou-Lama réincarné dans le corps d'un jeune enfant. On y verra que l'intelligence des êtres hautement spiritualisés s'affirme dans le plus bas âge, d'une façon extraordinaire.

Ce rapport est extrait des *Recherches asiatiques* (traduction de Labaume, tome I, Paris, 1804) ; il porte le titre :

Relation d'une entrevue avec le Tichou-Lama : *lettre de M. Samuel Turner au gouverneur général de l'Inde, le* 2 *mars* 1784 :

« Le 3 décembre 1783, j'arrivais à Terpaling, qui est situé au sommet d'une haute montagne ; il était environ midi, lorsque j'entrai dans ce monastère, construit depuis peu pour la résidence et l'éducation de Tichou-Lama. Il habite un palais au centre du monastère, qui occupe à peu près un mille de circonférence et qui est entouré de murs.

» Dans la matinée du 4, j'eus la permission de faire une visite au Tichou-Lama ; je le trouvai placé en grand appareil sur son Mesned (tapis ou coussin où les Hindous s'asseyent ordinairement), ayant à sa gauche son père et sa mère et à sa droite l'officier chargé de son service personnel.

» Le Tichou-Lama est maintenant âgé d'environ dix-huit mois ; il ne proférait pas un seul mot, mais il faisait des gestes très significatifs et se conduisait avec une bienséance et une dignité étonnantes. Son teint est de cette nuance que nous appellerions brune en Angleterre, mais il est assez coloré, ses traits sont agréables, ses yeux noirs et petits, sa physionomie est animée et remplie d'expression ; en un mot, c'est l'un des plus beaux enfants que j'aie jamais vus.



» Une multitude de personnes qui avaient ordre de m'escorter, fut admise en sa présence et obtint la faveur de se prosterner devant lui ; le jeune Lama se tourna de leur côté et les accueillit toutes avec un air de bienveillance et d'affection ; son père m'adressa la parole dans la langue du Thibet, son discours me fut expliqué par l'interprète. Il signifiait que le Tichou-Lama était dans l'habitude de reposer jusqu'à l'heure où nous avions été introduits, mais que, ce jour-là, il s'était éveillé de grand matin et qu'on n'avait pu le retenir au lit plus longtemps ; car, ajouta-t-il, messieurs les Anglais étaient arrivés, et le Lama ne pouvait plus dormir. Pendant que nous fûmes dans la chambre, j'observai que le jeune Lama détournait à peine ses regards de nous. Lorsque nos tasses étaient vides, il paraissait inquiet, renversait sa tête en arrière, fronçait le sourcil, et, ne pouvant parler, faisait du bruit jusqu'à ce qu'on nous eût servi le thé. Il prit du sucre brûlé dans une tasse d'or, et, allongeant le bras, il fit signe à ses domestiques de me le donner.

Quoique vis-à-vis d'un enfant, j'étais forcé de dire quelque chose ; car on me laissa entendre qu'il ne fallait pas conclure de son incapacité à répondre qu'il ne comprît pas ce qu'on lui disait. Au reste, cette incapacité me dispensait d'un long discours, je me contentai de lui dire en peu de mots, que le gouverneur général avait été saisi de douleur, en apprenant la nouvelle de son décès, qu'il n'avait cessé de déplorer son absence de la terre, jusqu'à ce que sa réapparition eût dissipé le nuage qui enveloppait le bonheur de la nation thibétaine. Tandis que je parlais, le petit Lama avait le visage tourné de mon côté, il me regardait fixement, avec l'air de l'attention, et secouait la tête lentement et à plusieurs reprises, comme s'il eût entendu et approuvé chaque mot, sans pouvoir me répondre. Il n'avait des yeux que pour nous, il était silencieux et posé et ne regardait jamais ses parents, comme il aurait pu le faire, s'il avait eu besoin d'être dirigé par leurs conseils. Quelque soin qu'on ait pris de former ses manières, j'avoue que sa conduite en cette circonstance semblait parfaitement naturelle et spontanée et que des gestes ou des signes d'autorité n'influaient aucunement sur elle. La scène où je figurais était trop naturelle et trop extraordinaire, quoique ridicule ou même absurde, comme elle le semblera peut-être à quelques personnes, pour ne pas exiger de moi l'attention la plus minutieuse.

» Dans la matinée du 6, je me rendis encore auprès du Tichou-Lama, pour lui offrir des curiosités que je lui avais apportées du Bengale. Une montre le frappa beaucoup. Il la fit tenir devant ses yeux, examina longtemps le mouvement de l'aiguille des minutes ; mais son admiration avait quelque chose de grave et ne se ressentait pas de son âge.

» Ainsi qu'il était convenu, j'allai dans l'après-midi faire ma dernière visite au Tichou-Lama, je reçus de lui des dépêches pour le

Gouverneur général, et de ses parents deux pièces de satin qu'ils lui envoyaient avec beaucoup de compliments. »

Signé : SAMUEL TURNER.

Pour copie conforme :

E. HAY, secrétaire du gouverneur général et du conseil.

Les exemples qui témoigneraient de la réalité de la Réincarnation sont extrêmement rares, parce que les conditions requises pour la manifestation du souvenir sont absentes dans la masse de l'humanité, tandis que les Grandes Ames, — celles qui ont escaladé le grand Pic, — se taisent, sachant bien que toute affirmation est inutile, tant que la « Voix mystique » n'a point parlé, tant que le « Veilleur » ne s'est pas manifesté, tant que la séparation ne s'es pas faite entre le « subtil et l'épais, » entre la terre et le Ciel, entre la personnalité transitoire et l'Individualité immortelle.

D'ailleurs, la doctrine des Renaissances n'est point la bienvenue partout, dans notre Occident matériel, où la Volonté reste à naître et où son représentant, — le Désir, — abattu sans lutte par le premier souffle contraire, préfère l'anéantissement à une nouvelle course dans le champ douloureux de la terre.

Quant aux fidèles des églises chrétiennes, habitués à s'appuyer sur le Christ, à demander sans cesse à un Dieu antropomorphe une Rédemption qui ne s'obtient que par les œuvres, ils aiment mieux l'espérance fallacieuse d'un Ciel éternel, facilement acquis par un sacrement *in extremis*, que la perspective sévère d'un lointain Nirvana, récompense des labeurs et des souffrances du « grand Pèlerinage. »

Mais aux âmes sincères, désireuses de savoir, ne redoutant ni l'effort, ni la douleur, insensibles à la flatterie comme à la désapprobation des hommes encore ignorants, marchant droit devant elles, sans se préoccuper du chemin suivi par d'autres, aimant la Vérité pour elle-même, quelle qu'elle soit,— à celles-là, la Réincarnation ne tarde pas à apparaître comme une Loi fixe et immuable, et elles disent :

IL NE PEUT EN ÊTRE AUTREMENT.

Dr PASCAL

(*Fin*)



POÉSIE

—

RENCONTRE

Tu n'es pas l'inconnue à mon cœur étrangère
Qu'on est surpris de voir pour la première fois.
En des mondes perdus, l'âme fut passagère,
Nous avons vu verdir ensemble, ailleurs, les bois.

Je sais déjà l'amour qui vibre dans ta voix,
Je sais l'aveu troublant que cache ta paupière,
Et l'espoir de mon sein fut cueilli par tes doigts,
Sous des cieux dont la nuit a noyé la lumière.

Je te reconnais bien, malgré ton nouveau corps ;
C'était en de vieux temps dont tous les jours sont morts :
Leur ciel était-il bleu? leur ciel était-il sombre?
Je ne m'en souviens plus ; sur lui roula tant d'ombre.

Mais je sais que mon cœur ne battait que pour toi ;
Je sais que ta tendresse y descendait limpide,
Ainsi que la rosée au calice candide
Des grands lis attendant le clair soleil, leur roi.

Les jours que nous vivons, comme des fleurs fanées,
Tomberont dans l'oubli. Ne veux-tu pas qu'ailleurs,
Lorsque sur nos tombeaux croîtront les graminées,
Des terrestres amours nous sachions les saveurs?

L'UNIQUE

Savez-vous ce que sont au ciel pur les étoiles?
Des trous faits dans l'azur épais tissu de voiles
Cachant à nos regards l'Unique et Pur Foyer,
D'où les courants de vie en ondes fécondeuses
A travers les faits vains s'en vont se déployer,
Comme les eaux d'un lac qui débordent, grondeuses.

L'Unique et Pur Foyer : il est et resplendit
Bien loin des cieux qu'on voit, loin des aurores blondes
Et des soirs de carmin qui luisent sur les mondes,
Pas de bouche à pouvoir énoncer ce qu'il dit ;
Nul œil ne peut saisir de sa splendeur la forme ;
Il n'est ni beau ni laid : sa nature est sans norme.



Il est ; tout seul ; tout pur; sans veiller, sans dormir.
Il n'a pas un bonheur ; il n'a pas de souffrance ;
Point de cœur éprouvant le doute ou l'espérance ;
Nul désir à dompter ; nulle âme à raffermir ;
Il est ; il ne vit pas : son haleine absolue
A formé l'univers qui toujours évolue.

MARCEL MIOGHI.

LES SIGNES DU ZODIAQUE

Le Zodiaque est une zone de la voûte céleste qui s'étend à environ 8 degrés de chaque côté de la trajectoire apparente du soleil. On l'appelle Zodiaque (cercle animal), parce qu'on a dessiné sur les cartes célestes les constellations d'étoiles qui s'y trouvent, sous de fantastiques figures d'animaux. A l'intérieur de cette ceinture se meuvent le soleil, la lune et les grandes planètes. L'écliptique passe par le centre du Zodiaque, et l'équateur fait le même angle avec les deux. On a divisé le zodiaque, comme l'écliptique, en 360 degrés et en douze parties comprenant 30 degrés chacune. Chacune de ces douze parties forme un signe du Zodiaque et porte le nom des constellations qui y sont situées. Les signes commencent à l'équinoxe de printemps, le jour où il y a 12 heures de nuit et 12 heures de jour, au moment où le soleil traverse l'équateur dans l'hémisphère nord. Comme les points d'équinoxe reculent graduellement, le soleil n'entre aujourd'hui dans la *constellation* du Bélier qu'un mois après le jour où l'on dit qu'il entre dans le même *signe* Zodiacal. Il s'ensuit que les signes de l'écliptique avancent d'un rang sur ceux du Zodiaque.

Le Zodiaque, ou cercle animal, est donc la ceinture céleste dans laquelle le soleil nous paraît se mouvoir durant le cours d'une année et qui est aussi parcourue par la terre et les planètes. L'opinion que les signes du Zodiaque portent des noms d'animaux, parce que les étoiles qui les désignent ont de la ressemblance avec des formes animales, est une des plus sottes théories imaginées par la superstition scientifique de notre siècle.

Pour le faiseur d'almanachs, le Zodiaque n'est pas autre chose que la rangée d'étoiles dans laquelle le soleil s'avance de mois en mois, tandis que, pour le regard pénétrant du disciple des Sciences

Occultes, les douze signes du Zodiaque ont une toute autre et très mystique signification; il lit en eux l'histoire de l'évolution de l'Univers et de l'homme.

Qu'entend-on par Sciences Occultes?

Celui qui n'a jamais habité que dans les vallées pourra peut-être, à l'aide de descriptions et d'images, se faire une idée du spectacle dont on jouit du sommet d'une montagne; mais cette idée ne lui fournit jamais qu'une construction de son imagination. Il ne peut savoir réellement ce qu'on voit du sommet de la montagne que lors qu'il y est allé, et pour le savoir il n'a plus alors besoin de descriptions ni d'explications; ce qu'on y voit reste occulte ou caché, en dépit de toutes les descriptions, pour celui qui n'y est jamais allé; on peut imaginer toutes sortes de théories sur n'importe quel sujet, mais on ne connaît réellement que ce qu'on apprend par son expérience personnelle.

Pour celui qui ne vit que dans le monde qui lui est révélé par les sens, tout ce qui est supérieur et spirituel reste un secret; la perception transcendante est pour lui un mystère, aussi longtemps qu'il n'a pu y parvenir, tandis que l'idéal devient une réalite pour celui qui le perçoit et même la seule réalité. La Science Occulte est la connaissance des faits qu'on ne peut percevoir qu'en élevant son âme dans les régions supérieures de l'existence.

Dans leur plus haute signification, les douze signes du Zodiaque représentent les douze périodes de l'évolution et de l'involution de l'Univers. Six de ses signes désignent la descente dans la matière, et les six autres la remontée de la substance purifiée vers l'Esprit.

Le Bélier ♈, le Taureau ♉, les Gémeaux ♊, le Cancer ♋, le Lion ♌, la Vierge ♍, sont les signes indiquant l'ascension.

La Balance ♎, le Scorpion ♏, le Sagittaire ♐, le Capricorne ♑, le Verseau ♒, les Poissons ♓, sont les signes de la descente dans la matière.

Il est dit dans *Isis Dévoilée* :

« Dans cette division des signes se trouve l'explication du changement subi par le monde, en passant de sa forme spirituelle ou subjective à sa forme de dualité ou d'état terrestre (1). Les six premiers sont ascendants et forment la ligne du Macrocosme, du grand monde spirituel; les six derniers sont descendants et forment la ligne du Microcosme, du petit monde subordonné, qui est une image du grand, son reflet. La roue d'Ezéchiel comprenait les signes ascendants, Bélier, Taureaux, Gémeaux, Cancer, Lion, et se terminait avec la Vierge-Scorpion. Ensuite venait le point tournant, la Balance, à partir duquel on doublait le signe Vierge-Scorpion, qui

(1). Le monde et l'homme, tels que nous les connaissons aujourd'hui, ne sont ni complètement subjectifs, ni complètement objectifs, mais les deux à la fois.



commençait la ligne descendante se terminant aux Poissons! En d'autres termes, le signe Vierge-Scorpion devint la Vierge! et son doublement, le Scorpion, fut placé après la Balance, le septième signe. La Vierge-Scorpion devint donc le Scorpion ou Caïn (frère d'Abel), qui conduisit l'humanité à sa perdition; mais en s'élevant à la connaissance de la Vérité, il démontra l'amoindrissement du monde évoluant du Subjectif à l'Objectif.

« On pense que la Balance est une invention postérieure des Grecs; mais ce qui n'est pas généralement connu, c'est que les Initiés désignaient par ce signe un simple changement de nom. Ils voulaient indiquer par là que, lors qu'au cours de l'Evolution, les mondes ont atteint le degré inférieur de la matérialité et sont parvenus au point tournant, les deux forces opposées se trouvent en équilibre. Au point le plus bas de la descente, l'étincelle divine donne l'impulsion qui fait remonter vers l'Esprit. »

Goethe a dit :

Si tu veux comprendre le Tout
Il faut voir le tout dans l'atome.

De même Ruckert dit du sage indien :

Il a la faculté de voir les choses séparées
Mais de comprendre chaque chose séparée comme étant le Tout.

On ne peut comprendre la signification des douze signes du Zodiaque qu'en les considérant dans leur ensemble. *L'atome est l'Unité, l'atome est l'Espace.* L'homme, considéré comme un tout, est l'Univers; subjectivement il est partout, objectivement il est à un endroit déterminé. En l'homme universel sont contenus le monde entier, le soleil, la lune, les étoiles, le ciel et la terre; ce qui se passe dans chaque individualité se passe aussi dans le grand TOUT. L'ordre éternel de l'Univers se déroule dans les choses particulières, comme le disent les Védas, la Bible et les livres de toutes les grandes religions; ce fait est exprimé en allégories et en symboles, parce que le Tout est trop grand pour être saisi par l'intelligence humaine et pouvoir être exprimé dans les mots qu'elle emploie (1)

De même que l'homme individuel va de la nuit à la lumière, qu'il acquiert la Connaissance (trop tard, d'ordinaire, pour s'en servir dans la même vie), au moyen de l'expérience et des désillusions, l'Univers est aussi soumis à la « chute, » sans laquelle la Connaissance ne pourrait pas y apparaître. Si l'on restait toujours dans la lumière, on ne pourrait pas connaître sa différence avec les ténèbres et on serait incapable de l'estimer à sa valeur. L'Univers subjectif, de même que l'homme subjectif (spirituel), se projette objec-

(1) Les douze signes du Zodiaque sont décrits dans l'Ancien Testament comme les douze tribus d'Israël, ce qui prouve que les livres de Moïse furent écrits après que les Grecs eurent introduit le signe de la Balance.
Isis Dévoilée II, page 459.



tivement en manifestation. Par là, l'homme est mis en situation d'apprendre à se connaître objectivement, car, là où le Connaisseur et le Connu ne font qu'un, il n'y a pas de Connaissance. Mais l'homme, en s'identifiant à sa manifestation, est exposé au danger de se perdre dans son objectivité, ce qui arriverait sans l'énergie de l'étincelle divine (le Scorpion ou la Connaissance), qui le fait parvenir au-dessus de l'Illusion, pour prendre connaissance de la Vérité. Cette étincelle divine repose dans la Balance, c'est-à-dire à l'endroit où se trouvent le repos complet, l'équilibre, l'harmonie, la droiture, la pondération, la domination sur soi, la distinction de l'éternel et du temporel.

La Création n'a pas eu lieu en six de nos jours, mais comprend les six périodes immenses de la descente de l'Esprit dans la Matière et les six périodes semblables de la montée de la Matière à l'Illumination, au vrai Savoir. Pendant la période de descente, l'homme devient de plus en plus matériel et objectif, et, pendant la période d'ascension, il se spiritualise de plus en plus, jusqu'au point d'avoir pleine conscience de son existence subjective et objective ; ce n'est pas l'homme seulement, mais l'Univers qui parcourt la spirale de l'Evolution. Au commencement d'une nouvelle période du monde, les âmes astrales des animaux reviennent à l'existence objective, pour entrer dans l'existence humaine.

Il n'est pas facile de fixer l'âge du Zodiaque ; Volney indique 16,984 ans. D'après Solon, les Egyptiens affirmaient que leurs astronomes avaient observé les mouvements des corps célestes, pendant deux périodes de précession des équinoxes (de 25,000 ans chacune) ; sur le toit du temple de Dendera, la constellation de la Vierge est dessinée trois fois. Cela indiquerait une observation faite pendant trois périodes, soit 75,000 ans.

Abarbanel dit que le signe de la venue du Sauveur est la conjonction de Saturne et de Jupiter dans la constellation des Poissons. L'astrologie chrétienne indique la naissance de Jésus de Nazareth à l'époque de cette conjonction, et, en consultant les documents indiens, nous trouvons que le dieu Vichnou prit la forme d'un poisson (Avatar du Poisson), pour sauver les Vedas engloutis par le déluge. Chez les premiers chrétiens, Jésus était représenté par un poisson, et l'allégorie des Évangiles où il nourrit une grande foule avec les restes des poissons nous indique à quel degré le Savoir Ésotérique s'était répandu dans le monde, pour servir de nourriture spirituelle aux races humaines.

La signification des signes du Zodiaque que nous allons maintenant donner doit être considérée bien plus comme un encouragement à la réflexion sur ce sujet que comme une explication définitive.

I. *Le Bélier*, signifie la Divinité (Parabrahm). En lui sont contenues la puissance et l'essence du Tout. (A lui est la Force, le Pouvoir et la Domination). C'est la cause éternelle et unique de



toute existence, le fondement de tout, de ce que nous nommons Esprit et Matière. Les deux cornes du Bélier signifient qu'en lui (l'Absolu), le bien et le mal ont également leur origine.

II. *Le Taureau*, symbole de la Force, du mot créateur, Aum, ou le Logos, le Verbe. C'est le signe du Satya-Yuga ou de l'Age d'Or, qui régnait, lorsque l'homme etait encore fait de substance céleste, se trouvait dans le Paradis. C'est la force spirituelle supérieure sur le plus haut plan d'existence « qui engendre les dieux (le Fils de Dieu), pendant l'Eternité. Cette puissance génératrice qui est, au commencement, d'une nature purement spirituelle, arrive à être, au point le plus bas de l'existence matérielle, la facultéde génération sexuelle. « Tout est créé par ce Verbe et sans lui aucune chose ne peut arriver à l'existence. En lui était la Vie, et la Vie était la lumière de l'Homme ; la lumière éclaire dans les ténèbres, mais les ténèbres (Kama-Manas) ne la reconnaissent pas. » Jean I, 1.

Dans les douze tribus, le Taureau est représenté par Issachar, le Fort (1).

III. *Les Gémeaux*. Le mot créateur : *soit !* résonne, et l'Homme Universel existe. Dans la non existence (Atma), se trouve la Conscience de l'existence (Maya), le *deux* sort de l'*un*, et au fond ils sont la même Unité. Le Subjectif projette une portion de son être dans l'Objectivité. Les jumeaux (Siméon et Lévi, désignent l'homme spirituel et l'homme matériel, l'engendreur et le formateur, le principe masculin et le principe féminin, Adam et Eve, la Conception et la Volonté, l'Esprit et la Matière.

IV. *Le Cancer* indique le recul. Du Général est sortie l'idée de l'Existence et de la Limitation, dans l'Eternel est née la conception du Temporel. Le Soi se trouve attiré de plus en plus vers la personnalité et la matérialité ; il perd la conscience de son origine spirituelle et s'identifie avec l'outil de l'esprit, la forme, son vouloir, son sentir et son penser. Parmi les douze tribus, le Cancer est Benjamin le Glouton.

V. *Le Lion* est le symbole de la Force (Juda, le Fort). Soubba Rao dit qu'il représente Jivatma, la vie de l'âme, la puissance créatrice ou plutôt la hiérarchie des forces créatrices. Dans un certain sens, on pourrait l'entendre comme la force de la volonté ou le Saint Esprit. En thibétain, on nomme cette force : Fo-Hat. Le lion est un des quatre animaux de la vision d'Ezéchiel qui désignent les points cardinaux. D'après Coryn, le Lion désigne la force de Manas qui se manifeste dans les trois signes suivants : la Vierge, la Balance et le Scorpion.

VI. *La Vierge* désigne l'âme ou plus exactement la Lumière

(1) On sait que la constellation du Taureau comprend les Pleiades, dont Alcyon est l'etoile la plus brillante. Certains calculs scientifiques indiquent que notre soleil tourne autour d'un centre qui est l'Alcyon. Maedler donne pour la duree d'une revolution du Soleil autour d'Alcyon 189 millions d'années.



astrale. Dans un autre sens, c'est le symbole de Prométhée, la puissance de Buddhi-Manas qui est lié au Kama-Manas (l'Esprit enchaîné à la Matière). Dans un autre sens encore, elle représente la Vierge céleste, l'âme spirituelle, la pure substance dans laquelle est engendrée la connaissance du Soi, qui délivre, par la pénétration de l'esprit de sagesse. L'âme est nommée une vierge pure, parce qu'elle est libre de toutes les influences extérieures. Ni par la tradition, ni par l'observation du milieu, ni par le raisonnement, on ne peut atteindre à la vraie Connaissance, qui n'apparaît que dans l'âme où s'éveille la raison, où s'allume la lumière, où l'idéal devient réalité (1). Dans les Védas, cette lumière est nommée *Daiviprakriti* (la substance des Devas), *Mahachaitanya* (la grande conscience du Cosmos) ; c'est une énergie consciente, qui est la source de la vie sur toutes les planètes.

VII. *La Balance* est le point tournant entre les signes du nord et ceux du sud. C'est un signe mystérieux dont la signification est difficile à donner. La *Doctrine Secrète* dit : « Quand la Femme est formée de la Côte du deuxième Adam, la Vierge pure se sépare de lui et tombe dans la génération ou la ligne descendante. Par là, la Vierge (Buddhi-Manas) devient le Scorpion, (Kama-Manas), le signe du péché et de la matérialité. La ligne ascendante symbolise les races purement spirituelles ; les Prajapatis et les Sephiroth sont conduits par la divinité créatrice, qui est Adam Kadmon ou Jod-Eva, Jehova. La ligne descendante est celle des races terrestres dirigées par Enoch ou la Balance, le septième signe, de qui il est dit, par suite de sa nature moitié divine moitié terrestre, qu'il fut emporté vivant au ciel. »

La Balance désigne aussi le point où le Manas atteint la connaissance de la Sagesse, par la distinction du vrai et du faux.

« Enoch (Hermès ou la Balance) est celui qui change de forme tout en restant le même. C'est celui qui n'a pas de nom et qui a beaucoup de noms, et dont le nom et l'essence sont par suite inconnus. C'est la grande Victime. Il est assis au seuil de la Lumière, dans laquelle il regarde, de la sphère de Ténèbres dont il ne veut pas sortir. »

Voici ce qu'en dit la *Bhagavad Gita*, XIV, 23-26 :

« Celui qui regarde les choses comme ne le concernant pas, qui ne se laisse point déranger de sa tranquillité par les trois forces de la Nature, qui se tient comme un spectateur calme et indifférent, qui n'est pas ému ni indécis et se dit : « ces forces obéissent à leurs lois » ; celui à qui le plaisir et la douleur sont d'égale importance, et qui n'a d'affection pour aucune chose, qui se tient ferme sans se soucier ni de la louange ni du blâme, c'est celui-là qu'on nomme le vainqueur de sa nature ; il est délivré des trois qualités (gunas) et possède sa part de l'être de Brahma. »

(1) Gautama Bouddha.

On voit que l'homme n'est parvenu à la conscience individuelle que sur la ligne de descente. Dans le Bélier, il était seulement une Idée contenue dans la Divinité ; dans le Taureau, il entra dans l'existence, comme être universel ; dans les Gémeaux, il acquit la volonté et la conception ; dans le Cancer, il s'approcha de la matérialité, afin de manger le fruit de l'arbre de la Connaissance du bien et du mal ; dans le Lion, il acquit son corps materiel et une force personnelle ; le but était atteint ; dans la Balance, la conscience de son individualité spirituelle pouvait s'éveiller.

Comme un être céleste, mais sans conscience, il sortit de l'état spirituel, devint terrestre, et maintenant il remonte vers Dieu, comme être conscient de son individualité, pour rentrer à l'état de dieu dans la Divinité et devenir possesseur conscient de ce qu'il était autrefois sans le savoir.

Comment se fait cette remontée à la Divinité ? Par quoi est-elle conditionnée ? C'est ce que nous apprend la deuxième section du Zodiaque.

VIII. *Le Scorpion* est le symbole de la matérialité, Kama, la passion, le désir, qui, dirigé en bas, s'appelle cupidité, et, dirigé en haut, l'amour.

IX. *Le Sagittaire*, dont l'œil est dirigé sur un seul but, la réalisation de l'idéal transcendant, est le symbole de la volonté divine éveillée dans l'homme. Celui qui comprend le sens de ce signe ne peut que souhaiter que l'humanité entre bientôt dans son domaine, afin qu'il fasse meilleur vivre sur la terre.

X. *Le Capricorne*, symbolise entre autres choses, la persévérance qui ne se laisse arrêter par aucun obstacle pour parvenir à son but. Dans un autre sens, il est le signe de l'élévation ; c'est l'animal qui demeure sur les sommets des plus hautes montagnes et qui ne s'occupe plus de ce qui se passe dans les vallées inférieures ; en d'autres termes, c'est l'âme en Devakhan.

XI. *Le Verseau* signifie, d'après Soubba Rao, les quatorze lokas ou sphères spirituelles, demeures des hommes devenus dieux. « Il y a beaucoup de logements dans la maison de mon Père. »

XII. *Les poissons* « Les cieux, même les Cieux des Cieux, ne peuvent contenir Dieu. » (I Rois, VIII, 27.) Le plus haut état d'existence soumis encore à la limitation ne peut suffire à l'âme aspirant à la perfection et que l'infini seul peut remplir. La félicité suprême n'est atteinte que lorsque l'illusion de la personnalité a été sacrifiée sur le Golgotha, que lorsque l'être apparent se fond dans l'Etre universel, comme une étincelle se fond dans la flamme, lorsque l'âme entre en Nirvana ; alors l'homme se trouve dans son élément natal, comme un poisson dans l'eau.

Répétons ici que ce qui précède a bien moins pour but la construction d'une théorie que de montrer, dans les symboles du Zodiaque, autre chose qu'un memorandum des mouvements des astres

considérés comme des masses de matière. L'univers a aussi son côté spirituel. Que les planètes soient ou non peuplées d'êtres pareils à l'homme est, au fond, une question futile ; tous les êtres, quelle que soit leur forme, sont des manifestations de l'universelle Vie qui coule partout. Les planètes même, au sens mystique, ne sont pas les corps apparents que nous voyons au moyen des télescopes, mais les sept principes ou états de l'univers, dont les sept planètes ne sont que les symboles, que la science exotérique explique ainsi :

1. *Atma*, l'Esprit universel, symbolisé par le Soleil, le principe dominateur, quand il se trouve dans le Bélier.

2. *Buddhi*, la Lune, l'âme, la force qui règne dans le Taureau.

3. *Manas*, Mercure, l'intelligence qui demeure dans les Gemeaux, parce qu'elle a deux genres, c'est-à-dire qu'elle se trouve attirée dans deux directions contraires.

4. *Kama*, Mars, le désir de l'existence matérielle et des jouissances terrestres, symbolisées par le Cancer.

5. *Prana*, Jupiter, la vie, la puissance, symbolisées par le Lion.

6. *Linga*, Vénus, l'attraction, la lumière astrale, le corps astral, dans la Vierge.

7. *Le corps*, Saturne, la réalisation et le repos, l'arrêt du mouvement, la vie aussi, et, dans un autre sens, la mort, la Balance.

Pendant l'ascension, les sept planètes agissent sur l'homme, le Microcosme, à travers le Zodiaque. Pour aller du Scorpion au Sagittaire, il faut que l'intelligence et l'amour (Mercure et Vénus) gouvernent la volonté (Mars) en s'infusant en elle ; ce qui est vrai pour l'homme individuel est vrai aussi pour l'humanité, chaque individu a son Zodiaque particulier, sa propre zone d'évolution, dans laquelle se meuvent sa vie, ses sentiments, ses pensées, sa volonté et ses actions ; chacun de nous descend dans la matière pour en remonter vers l'idéal, et toute l'humanité en fait autant, pendant un cycle dont les périodes sont immenses.

D'après les enseignements de l'Inde, les périodes de ce cycle sont au nombre de quatre :

1. *Le Krita-yuga*, ou l'Age d'or, durant 1.728,000 années, pendant lequel la Sagesse gouverne le monde.

2. *Le Trêta-yuga*, l'Age d'argent, de 1,296,000 années.

3. *Le Douapara-yuga*, 864,000 ans.

4. *Le Kali-yuga*, l'Age noir, qui dure 432.000 ans et dans lequel nous nous trouvons actuellement.

Le passage d'une période à une autre n'a pas lieu brusquement ; chacune d'elles a son aurore et son crépuscule (Sandhyâ).

Les Yugas sont entre eux dans le rapport 8 : 6 : 4 : 2, c'est-à-dire que le Krita-yuga contient 80 précessions d'équinoxe de 25,920 ans, le Tretâ-yuga 60, le Douapara-yuga 40, et le Kali-yuga 20 (1).

(1) S. G. P. Coryng. *The Zodiac*. Londres 1893.

Ainsi le monde obéit à des lois pour se développer ; il y a un ordre qui dirige son évolution, et, quand il se trouvera dans un signe supérieur du Zodiaque, un nouvel esprit lui sera infusé, de nouvelles forces joueront en lui. Il ne faudrait pas conclure de là que l'homme, pour accomplir sa destinée, n'a qu'à se croiser les bras et attendre que la vague de l'évolution l'emporte avec le monde à un état d'existence supérieur. Ce qui distingue l'homme des autres créatures, c'est sa volonté libre, en vertu de laquelle il peut régner sur ses propres planètes et se mouvoir dans son propre Zodiaque. L'Éternité est partout et le Septième jour, celui du repos, est toujours présent pour ceux qui sont prêts à le célébrer. Pour que l'homme puisse se mettre en état de faire usage de ses énergies divines, il n'a nul besoin de la connaissance des sciences contemporaines, ni de celle des théories élucubrées par nos académiciens ; ce qui lui est indispensable, c'est le sentiment religieux et la Divine Connaissance (Théosophie) à laquelle il conduit.

Nous sommes à présent dans le Kali-yuga, c'est-à-dire dans la période de la sensualité, où l'on ne pense qu'aux jouissances du corps et à la compréhension du monde physique. Plus d'un regrette peut-être de vivre dans un aussi mauvais temps, où tant d'obstacles barrent le chemin du progrès spirituel ; mais ces obstacles permettent à celui qui possède la force de les vaincre de monter dans la Spiritualité plus haut qu'il n'avait pu le faire durant les périodes où il n'y a pas de combat à livrer pour suivre la voie du développement.

Le combat dont il s'agit ici n'est pas la lutte pour l'existence sur la terre, mais la lutte pour l'Existence Divine, le combat par lequel on doit vaincre la matière ; et, pour le livrer, les connaissances scientifiques de notre époque ne sont d'aucun secours, il faut l'*Illumination*, la faculté de distinguer les vaines apparences de la Réalité. C'est ce que dit Ruckert dans la *Sagesse des Brahmes* :

« Philosophie est un mot qui n'a ni sens ni puissance ;
Le plus haut refuge de la Sagesse est la science du Divin.
La philosophie doit, pour acquérir du sens,
Contempler la sagesse de Dieu dans l'image que lui en offre le monde. »

FRANZ HARTMANN

Traduit des *Lotus Bluten.*

VARIÉTÉS OCCULTES

L'AIDE DES MAITRES SERA-T-ELLE RETIRÉE A LA FIN DU SIÈCLE, POUR NE REPRENDRE QU'EN 1975?

La théorie qu'un courant de force spirituelle coule à flot sur le monde, à la fin de chaque siècle, par la volonté des Maîtres ou Mahatmas, les dispensateurs de cette force, est bien connue des membres de la Société Théosophique. Ce courant commence aux dernières vingt-cinq années du siècle, finit à la fin du siècle, pour ne recommencer qu'au dernier quartier du siècle suivant.

Cependant, cette vérité a été mal comprise et exagérée. En effet, beaucoup concluent de ce qui précède que les Maîtres s'abstiendront de tout travail dans le monde, après ces quelques années, et nous abandonneront à notre destin. Une personne est même allée jusqu'à dire que la *sixième race* commencerait en 1898, et qu'elle aurait assez de science pour se guider elle-même. Cependant, la majeure partie semble croire qu'aucune aide ne sera accordée au-delà de la fin du siècle. Je pense que cette interprétation est incorrecte ; je vais donc essayer d'expliquer cette théorie, comme elle me fut expliquée par Celle qui la promulga, H. P. B.

Les Maîtres sont gouvernés par la loi d'action et de réaction et sont assez sages pour s'abstenir de faire ce qui pourrait détruire leurs travaux antérieurs si péniblement accomplis. La loi de réaction s'applique aussi bien au mental de l'homme qu'aux choses et forces physiques. Une trop grande dispensation de forces spirituelles sur le plan mental, aurait pour conséquence une réaction de superstitions, et des maux de toute sorte annuleraient tout ce qui aurait été fait. La Superstition règne encore en maîtresse sur le monde, et ce dernier n'est pas limité pour les Maîtres aux peuples de l'Ouest. Dans l'Ouest (l'Europe), selon les cycles historiques, un grand et déterminé effort est fait parmi les peuples (par exemple la fondation de la *Société Théosophique*), afin d'aider le développement psychique et spirituel de l'homme. Une des raisons pour lesquelles les Maîtres doivent ralentir, dans un temps donné, le déploiement de telles forces, est que, s'ils allaient trop loin, beaucoup plus de personnes, dont le sens moral est mal ou peu développé, s'enflammeraient à nos théories, et les appliqueraient à des buts égoïstes, donc au détriment de tous. C'est pour cette raison, parmi beaucoup d'autres, qu'H. P. B. commença à diminuer la production de ses phénomènes, quelque temps avant sa mort, quoiqu'à ma propre connaissance elle fût toujours capable de les produire, et en produisit même quelques-uns de la plus merveilleuse espèce,

jusqu'à ses derniers moments. Mais, pour le public, il n'en fut pas ainsi. Quelques personnes prétendent que la raison pour ce ralentissement de prodiges fut qu'elle reconnut qu'elle avait commis une faute, en les déployant devant la multitude. Je suis persuadé, au contraire, qu'ils furent une part d'un programme bien compris et ordonné.

Il résulte donc de ce qui est dit plus haut que les Maîtres n'enverront plus une abondance de forces spirituelles, à la fin de ces vingt-cinq dernières années, mais cela ne signifie pas qu'ils nous abandonneront. Ils laisseront germer les idees dans l'esprit des peuples, mais ne retireront jamais leur aide à ceux qui la meritent. A cette époque, quelques-uns seront allés sur le Sentier plus loin que d'autres. Ceux qui auront progressé et qui se seront dévoués à l'avancement de la race recevront l'aide et la direction qui leur seront nécessaires, mais beaucoup, qu'il fassent ou non partie de la Societé, continueront d'être si égoïstes et si personnels, qu'ils devront se contenter de ce qu'ils recevront des autres et du développement général de la race.

H. P. B. fut toujours explicite sur ce point, et ceci s'accorde avec l'histoire. Dans tous les siècles, il y eût des personnes qui eurent l'aide des Maîtres ; supposer que cela doit finir à la fin de ce siècle est une absurdité.

W. Q. Judge.

*
* *

J'entendis fréquemment dire à H. P. B., au sujet de cette question, que les travaux accomplis à la fin de chaque siècle par les Maîtres ou Occultistes, appartenant généralement à la *Fraternité*, ÉTAIENT DES TRAVAUX PUBLICS, ou, du moins, aussi publics qu'ils pouvaient l'être, selon l'âge et le développement mental des peuples avec lesquels ils avaient affaire, mais qu'en tout temps, ils aidèrent des individus et travaillèrent avec eux. On peut encore dire que, pendant le dernier quart de siècle, les conditions, dans le monde mental et psychique, sont telles, qu'elles permettent aux Maîtres de travailler avec un grand nombre d'associations de personnes, tandis qu'après cette époque les travaux sont plus ou moins limités à un petit nombre d'individus. La raison en est que c'est alors le printemps du cycle, époque de brusques changements, de tendances bonnes ou mauvaises. Mais on a toujours essayé de créer un ordre ou Association destinée à continuer les travaux théosophiques, d'après la base originelle, d'un siècle à l'autre. Donc, bien loin de retirer Leur aide, Ils désirent la continuer, non seulement jusqu'à la fin de ce cycle, mais pendant tous les cycles futurs. Ce sont les conditions cycliques seules qui mettent un obstacle au libre courant de sagesse spirituelle, après la fin de ce cycle.

Mais H. P. B. a dit aussi que le total des forces mises en mouvement à la fin de ce siècle était suffisant pour attirer l'attention du

monde sur ces sujets. bien avant dans le siècle futur, et elle donnait comme exemple un train, — lancé à toute vitesse, — lequel continuerait à franchir une grande distance, s'il était abandonné à lui-même, en vertu de la vitesse acquise. Du reste, les travaux ne finiront pas brusquement à la fin du siècle, bien au contraire ; d'après H. P. B., le but est de développer un certain nombre de personnes capables de préserver l'esprit théosophique et de rester en rapport avec les Maîtres, depuis la fin d'un essai public jusqu'au commencement d'un autre essai du même genre. Elle déclarait que c'était la signification qu'on devait donner aux paroles d'un des Adeptes, quand il dit : « *Tant qu'il y aura trois personnes fidèles à la Fraternité, la Société Théosophique vivra.* » Si telle est Leur promesse, chaque membre doit s'efforcer d'être un de ces *trois*, afin que la *Société* puisse continuer à recevoir continuellement l'aide active des Maîtres.

Si nous nous rappelons que ce n'est pas du tout parce que les Maîtres retirent Leur aide qu'il n'y a pas autant de travaux accomplis, dans un temps que dans un autre, mais parce qu'il est plus difficile d'opérer des changements dans l'atmosphère psychique, pendant certaines saisons que dans d'autres, alors tout devient clair.

Donc, afin que la Société Théosophique continue d'être ce qu'elle est maintenant, dans le siècle futur, nous devons suivre la trace de lumière projetée,et nous efforcer de suivre les enseignements qui nous ont été donnés.

WRIGHT

(Traduit du « Sentier » par L. Kolly.)

LA PESTE ET LA GUERRE EN CHINE

Dans le *Théosophist* de *Mars* se trouvent les prédictions suivantes de l'astrologue *Sepharial,* à propos de l'éclipse solaire du 6 Avril dernier :

« L'éclipse aura son centre près du méridien des grandes villes de Pékin, Hankour et Canton.

» L'empereur de la Chine sera en péril, parce que le Soleil, significateur des monarques, se trouve éclipsé près du méridien de la capitale du Céleste empire. Ramesay dit : « Quand une éclipse a lieu dans le 2e décan du Bélier, cela signifie danger de mort pour le roi ou perte d'autorité. De même corruption des fruits et des récoltes. »

» En conséquence, la Chine aura de mauvaises récoltes de printemps ; de violents orages s'y produiront.

» Il faut remarquer que la Balance, signe dans lequel se trouve Saturne, la plante malfaisante, en opposition à l'éclipse, est désignée par les astrologues comme régissant la Chine ; cela indique qu'il y aura probablement une Révolution et *toute une série de calamités na-*



tionales. Les effets de cette éclipse ne dureront guère au-delà de cinq mois et demi. Les événements les plus importants la suivront de près ; ils se précipiteront après le 24 mai.

» Le gouvernement de l'Inde sentira particulièrement les effets de l'éclipse, vers le 20 juillet. Ces effets seront beaucoup moins marqués dans l'Inde qu'en Chine, où l'on peut s'attendre à de grands troubles ou calamités presque immédiatement après l'éclipse. Cela est d'autant plus certain que Saturne se trouve dans la Balance, signe régissant la Chine. Les pays régis par le Bélier souffriront aussi des effets de cette éclipse, ce sont, l'Allemagne, la Turquie, l'Angleterre, l'Italie. ».

ÉCHOS DU MONDE THÉOSOPHIQUE

Souami Vivekananda

L'ascète (Souami) paramahansa Vivekananda, qui représentait l'indianisme au Parlement des Religions, à Chicago, est depuis resté en Amérique, où il a fait de nombreuses conférences, partout écoutées avec grande attention ; des pasteurs protestants lui ont souvent cédé leur chaire dans leurs églises pour permettre à leurs fidèles d'entendre ses enseignements. Ce ne sont pas nos prêtres catholiques de France qui en feraient autant. Les chrétiens les plus rigidement orthodoxes ont dit de lui : « En vérité, c'est un prince parmi les hommes. »

Les États-Unis sont bien le pays le plus matériel du monde, et pourtant la parole spiritualiste de Vivekananda y est écoutée avec admiration. Les races d'Europe ont toujours reçu de leurs ancêtres de l'Inde l'influx spirituel dont elles sentent plus que jamais le besoin dans le désert de matérialité où *Karma* les a placées, le maigre filet spirituel qui a coulé de l'Evangile dans le christianisme s'étant trouvé insuffisant pour garder verdoyantes les âmes qui sont devenues pareilles à des cantons de l'Arabie Pétrée emplis de pierres au travers desquelles poussent à peine quelques touffes d'herbes ligneuses.

Souami Vivekananda est un de nos frères de la race aînée, qui est venu en nos pays d'Occident faire couler au jour un des ruisseaux de spiritualité depuis si longtemps enfoncés sous terre. De tous côtés, ces ruisseaux reparaissent ou s'approchent de la surface du sol, reverdissant les champs de la mentalité européenne ; tous viennent de l'Inde et



les tentatives de faire croire que le Savoir Occulte a ses sources en Occident apparaissent déjà aux yeux des gens sans préjugés comme des effervescences d'amour-propre enfantin, qui ne peuvent retenir l'attention que de ceux qui n'ont aucune connaissance en ces matières

---

Petites nouvelles.

—

ÉTATS-UNIS

Au mois de novembre, Burcham Harding s'est occupé de former des centres dans le Connecticut. Il a fait des conférences à Bristol, Waterbury, Middletown et Southington, qui ont eu pour résultat la formation de centres à chacun de ces endroits. Il a visité aussi les branches de Hartford, Dorchester, Lynn, Lowell et Cambridge.

W. Q. Judge a fait, le 7 novembre, une conférence à Washington sur la *Théosophie et la vie humaine*. Le 8, il en fit une autre, à Baltimore ; le 12, une autre. à Buffalo, le 14 et le 15, à Syracuse, puis revint à New-York.

Claude Falls Wright a commencé sa tournée d'hiver. Il a donné des conférences, à Boston, Harlem, *Sur les Fraternités occultes du passé ;* à Pittsburg ; sur la *Mission de la S. T.*, *la Réincarnation*, *l'Occultisme ;* à Alleghany, sur *H. P. B.* ; à Sandusky, dans l'Ohio, sur la *Théosophie* et la *Réincarnation*. Il continue sa tournée par l'Ohio, le Michigan, le Missouri et le Colorado.

Pour donner une idée de l'activité des branches des Etats-Unis, nous allons citer quelques-uns des sujets traités dans leurs réunions, pendant le seul mois d'octobre :

La Théosophie dans les petites choses, par H. Freeman.

La Théosophie et le spiritisme, par W. Q. Judge.

La Théosophie et l'art, par W. Main.

Matérialisme, par Alexandre Fullerton.

L'Histoire d'un Monde, par Jos. Fussell.

Les Croyances anciennes et la pensée moderne, par J. D. Buck.

Réincarnation, par Burcham Harding.

Qu'est-ce que l'âme ? par Harry Budd.

Le Mystere de l'Initiation, la Croissance spirituelle, par Mlle Leoline Léonard.

Le But de la vie, par G. Willis.

L'Evolution, par W. Puffer.

La Société Théosophique et l'Opportunité, par W. Q. Judge.

Les fantômes, les apparitions et les esprits, par le même.

Karma et la Réincarnation, par le même.

H. P. B. et ses enseignements, par le même.

Kama Loka, Devakhan et Nirvana, par A. Thees.

La Transférence de pensée, l'hypnotisme et le magnétisme, par Frank Blodgett.

Le Darwinisme et la Théosophie, par George Sheffield, etc, etc.

AUSTRALIE

La presse australienne et néo-zélandaise donne de longs et favorables compte-rendus des conferences d'A. Besant ; cette dernière a parlé dix fois, à Sydney, parmi les sujets traités se trouvaient : *Les Dangers qui menacent la Société*, l'*Evolution de l'homme*, la *Théosophie et le Spiritisme*, *Réincarnation*, *Les Mahatmas*, *Pourquoi je suis devenue théosophe*, *La vraie et la fausse civilisation*, *La Politique*, tous ont été largement appréciés.

NOUVELLE ZÉLANDE

Quatre conférences d'A. Besant, à Auckland devant des auditoires compactes ; la presse est très élogieuse, ce qui est étonnant, car elle était hostile à la Théosophie, pendant le voyage de Mme I. Cooper-Oakley. Quatre conférences, à Dunedin, et quatre, à Wellington.

A. Besant a reçu la visite de l'évêque d'Auckland et de sa fille ; on espère que cet incident calmera les sentiments par trop aigres du clergé vis-à vis de la Théosophie, depuis que le Révérend Neill est devenu membre de la S. T.

ILES HAWAI

A Honolulu, l'intérêt pour la Théosophie continue à augmenter. On y tient deux séances publiques par semaine, dans lesquelles on a déjà traité les sujets suivants :

Les Sept principes, *Après la mort*, *Karma et Réincarnation*, *La Bible hindoue*, *la Lumière Astrale*, *la Théosophie et la morale*, *la Nature de l'âme*, *l'Occultisme*, *le Soi supérieur*, *la Septuple nature de l'homme*, *la Fraternité universelle*, *les Rondes et les Races*, *Examen des objections contre la Réincarnation*, *les enseignements fondamentaux de la Théosophie*, *Madame Blavatsky et les Adeptes*, *la Transformation de la vie*, *Karma*.

Mme Thirds est venue de Chicago pour donner une série de conférences très suivies et très écoutées. Trois librairies théosophiques sont à la disposition des membres, à Honolulu, et le mouvement est en progrès sérieux.

AFRIQUE

Le centre de Johannes Burg s'implante profondément dans le sud africain ; on doit des remerciements à MM. Purchas, Kitchin et Ritch, pour leur activité et leur dévouement. Le groupe possède une petite bibliothèque roulante qui permet une propagation plus facile des idées théosophiques.

MM. Kitchen et Ritch ont donné dernièrement une conférence : — *Le Spiritisme vu à la lumière théosophique*, — qui a provoqué une controverse dans les colonnes d'un journal local.

SUÈDE

En Suède, la vente des vieux timbres-poste procure des fonds aux Théosophistes, pour les aider à faire de la propagande. Les personnes qui voudraient bien concourir au travail théosophique, sous cette forme, sont priées d'adresser les vieux timbres à Herr Tonnes Algren, Linnegatan, n° 25, à Stockholm.

L'activité est considérable dans ce pays et le développement de nos doctrines prend une extension étonnante.

AVIS DIVERS

En dehors des réunions officielles, nous rappelons aux *M. S. T.* présents à Paris, que, tous les mardis soir, de 8 heures à 10 heures, ont lieu des réunions intimes et d'études, chez mad. *Kolly*, 15, *rue du Commerce*, qui, le même jour, de 1 heure à 6 heures, se tient à la disposition de toutes les personnes désireuses d'avoir des renseignements immédiats sur la S. T.

PRIME GRATUITE

Tout abonné nouveau ou tout abonné qui renouvellera son abonnement, recevra, à titre de PRIME GRATUITE, *une brochure de près de 100 pages, du plus haut intérêt, ayant pour titre* :

HYPNOTISME. — TRANSMISSION DE LA PENSÉE. — MÉDIUMNITÉ

De plus, *tous les abonnés anciens* ou *nouveaux* du *Lotus Bleu* auront droit à recevoir les 25 numéros du journal *La Curiosité*, dirigé par M. Ernest Bosc, pour la somme de **3 fr.**, au lieu de **5 fr.**, en adressant directement un mandat-poste de **3 fr.**, à l'ordre du Directeur de *La Curiosité*, à Nice.

Le *Lotus Bleu*, voyant augmenter sans cesse le nombre de ses abonnés, à partir du N° de février, le dernier de sa cinquième année d'existence, *supprimera tous ses services gratuits*, sauf ceux à titre d'échange avec les journaux et Revues.

Les personnes à qui le service gratuit était fait s'intéressent aux Doctrines théosophiques et occultes, ou ne s'y intéressent pas. — Dans le premier cas, elles seront heureuses de contribuer par leur abonne-



ment à la diffusion des idées qu'elles partagent, ou tout au moins étudient. Dans le second cas, ce sont des Nos perdus et qui seront mieux employés autrement.

LA DIRECTION.

Nous lisons dans l'*Etoile :*

« Nous venons de recevoir une circulaire des amis de M. Lessard, nous apprenant que ce courageux apôtre est, avec sa femme et six enfants, exposé à une ruine complete menaçant leur existence. Nous prions nos amis d'envoyer leur souscription à M. Fargues, rue de Gigant, 51, à Nantes (Loire-Inférieure). »

Le *Lotus Bleu* appuie et recommande vivement, auprès de ses lecteurs, cette œuvre de justice et de réparation.

LIVRES REÇUS

Ouvrages de M. Ernest Bos :

Addha-Nari, ou l'Occultisme dans l'Inde antique.

L'*Egyptologie sacrée*, 1 vol.

Dictionnaire général de l'Archéologie et des antiquités chez les peuples divers. Ouvrage orné de 450 gravures.

La Psychologie devant la science et les savants, synthèse du mouvement occuliste moderne ; 1 vol.

La Vivisection, excellent ouvrage, dont nous recommandons la lecture.

—

La porte héroïque du ciel, par M. Jules Bois.

—

Socialisme pratique par le retour à la terre, par M. Lessard.

—

Au Large ! par Joseph Serre. (Esquisse d'une méthode de conciliation universelle).

—

Les 36 situations dramatiques, par Georges Polti. 1 vol.

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, Bussière Frères.



AN 4996 DE KALI-YUG — (27 Février 1895) — CINQUIÈME ANNÉE (NUMÉRO 12)

LE LOTUS BLEU

THÉOSOPHIE ET SOCIALISME

I

On peut être socialiste et théosophe ; tout socialiste qui pense assez loin dans une certaine direction ne manque pas de devenir théosophe, sans le savoir ; beaucoup de socialistes anglais et américains sont des theosophes. D'un autre côté, un théosophe pratique ne peut manquer d'être un socialiste, ce qui ne veut pas dire qu'il s'enrôle parmi les partisans d'une école du socialisme ; les écoles sont des sectes dirigées par des opinions particulières, et plus on devient sectaire, plus on perd le caractère théosophique.

Quel est le but du théosophe ?

Développer la nature humaine jusqu'aux extrêmes limites que permet d'atteindre le conditionnement actuel de notre existence ; développer la nature humaine autant qu'il est possible de le faire, non en soi-même seulement, mais dans tous les hommes, parce que, pour le théosophe, tous les hommes sont frères ; la fraternité humaine n'est même pas encore le noyau de la théosophie ; elle est encore une couche d'illusion ; le fond de la vérité théosophique est, non pas que tous les hommes sont frères, mais que tous les hommes sont le *même homme*, sans aucune distinction entre eux, que chacun d'eux est l'espèce humaine toute entière. Ce n'est ni la fraternité, ni l'altruisme, qui sont la vérité théosophique : c'est l'Identité de tous les hommes. Il y a même encore une vérité plus profonde proclamée par Bouddha : l'Identité de tous les êtres vivants, et au-delà du Bouddhisme, il y a encore une vérité : *l'Identité Universelle.*

C'est l'Identité universelle qui est l'âme de la Théosophie.

Mais il y a du chemin à faire pour parvenir à la compréhension

et à la mise en pratique de l'Identité universelle : une des étapes de ce chemin, est la compréhension de l'Identité de l'espèce humaine ; avant elle, il faut atteindre celle où l'on comprend la fraternité des hommes ; nous en sommes loin encore.

La déclaration de fraternité humaine faite par la Théosophie n'est pas une parole creuse, n'ayant d'autre usage que de faire bel effet dans les discours et de fournir du travail aux peintres en bâtiment ; c'est l'expression d'une croyance, mieux d'une Conviction profondément enracinée dans l'intelligence et dans le cœur du théosophe.

Etant frères, les hommes ont des droits égaux ; le premier, le plus important de ces droits, qui est en même temps un devoir envers l'espèce, car droit et devoir ne sont pas des opposés, comme le croit une logique rudimentaire, mais deux faces d'un même fait, le premier des droits et des devoirs humains, qui contient tous les autres, qui est leur racine, c'est de développer la nature humaine jusqu'aux limites du possible actuel.

La société civilisée, telle que nous la connaissons, offre-t-elle aux hommes les moyens de développer totalement leur nature, de mettre au jour les possibilités qui sont contenues en elle ?

Ne voyons-nous pas la grande masse, dans les nations civilisées, obligée, pour gagner le pain de chaque jour, de donner tout son temps et toutes ses forces à un travail qui empêche même le corps de pouvoir se développer librement ? Et les sentiments ? Et l'intelligence ? Et l'au delà de l'intelligence ?

Puisque tout le temps du peuple est pris par son travail matériel, puisque son intelligence est absorbée par ce travail, puisque ses forces sont consommées par ce travail et que le peu qui lui en reste, au bout de chaque journée de travail, est sollicité de s'abandonner aux appétits matériels affamés par les privations qui leur sont imposées, comment pourrait-il se développer intellectuellement ?

Et le développement intellectuel est indispensable, le Bouddhisme et les philosophies hindoues le proclament, pour parvenir au but de la destinée humaine.

L'ordre social interdit donc à la plus grande partie de la population de développer sa nature intellectuelle ; bien plus, il emmaillotte cette nature de façon à estropier ses facultés naturelles et à la rendre infirme.

Il suit de là que ceux qui veulent le développement complet de l'homme doivent vouloir des changements dans l'ordre social, et comme on appelle socialistes tous ceux qui veulent des changements de ce genre, pas un théosophe pratique ne peut éviter d'être un socialiste. Puisque un pape et un empereur ont la prétention de l'être, les théosophes peuvent bien prendre le même titre.

Eux savent que l'individu ne peut progresser que dans sa race ; que si elle est arrêtée à une certaine étape sur la route du progrès, il n'est possible à l'individu de la devancer que jusqu'à une certaine

distance, parce qu'il est forcé de rester en communication avec elle. Il ne peut penser qu'avec ce que pense sa race, comme il ne peut vivre qu'avec les produits du travail de tout le monde.

Si puissante que soit l'intelligence d'un individu, elle ne le conduit jamais loin hors des idées de la race, de la nation, de la province, de la tribu, dont il fait partie. Il y a des sauvages qui ont une intelligence naturelle très grande, très forte, superieure à celle d'hommes civilisés occupant de hautes situations dans nos sociétés ; pourtant, vous ne verrez jamais un sauvage de génie inventer une machine à vapeur, ni un thermométre, ni un baromètre, ni un canon, ni un fusil, tant qu'il n'aura, pour nourrir son intelligence, que les idées en cours dans sa tribu.

Regardez autour de vous, et vous verrez que le savant et l'ignorant ont une foule d'idées en commun ; si le savant n'avait pas eu le même fonds d'idées que l'ignorant, pour s'appuyer, il n'aurait jamais découvert les idées qui font de lui un savant.

Nous sommes tous redevables les uns aux autres de ce que nous sommes, de ce que nous produisons. Comme nous ne pouvons pas vivre physiquement sans le travail matériel des autres, nous ne pouvons pas vivre intellectuellement sans l'activité intelligente de tout le monde.

On croit que les savants ne doivent rien à personne pour leurs idées, par la même erreur qui fait croire que les riches ne doivent rien à personne pour leur fortune. Sans le travail des autres, il n'y aurait pas de riches ; si les ignorants ne pensaient pas, il n'y aurait pas de savants. Plus l'humanité pensera, plus ses savants iront loin dans la compréhension du monde. Plus l'homme comprend le monde, plus il peut améliorer ses conditions d'existence.

II

La Théosophie nie l'enfer imaginé par certaines religions ; pour le genre humain, l'enfer c'est la vie terrestre ; il est suffisant, car cette vie est riche en douleurs et en tourments.

Elle affirme l'existence du paradis par lequel passent tous les êtres humains sans distinction ; tous ont droit au paradis, même les plus grands criminels, parce qu'eux aussi ont subi des souffrances qu'ils ne méritaient point par leurs actions individuelles et que souvent même ils ont été conduits au crime par l'excès de leurs peines.

Elle nous enseigne qu'il ne faut pas mépriser le criminel, mais plutôt le plaindre d'avoir eu les épaules chargées d'un faix si lourd.

Contrairement à certaines religions, la Théosophie nous enseigne que le paradis n'est pas éternel, qu'après avoir joui un certain temps de ses délices, il faut revenir à l'enfer terrestre, dans lequel

on rencontre les conditions d'existence qu'on s'est préparées par ses actes dans la vie précédente. On y revient avec un autre corps, avec des instincts et des facultés modifiées par sa vie antérieure. On y recommence à penser et à souffrir, comme autrefois, et après un certain temps d'expérience on remonte au paradis.

Celui qui fut un misérable, obligé d'obéir à tous dans l'existence précédente, peut revenir sur terre comme un homme riche et puissant, auquel les autres à leur tour obéiront. Celui qui fut riche et puissant peut redescendre ici-bas pour connaître à son tour les angoisses de la misère, les humiliations de la soumission. Cela dépend de leur conduite dans la vie antérieure, car cette conduite n'est ni punie, ni récompensée au ciel.

Dans la vie terrestre, les misères et les jouissances sont mélangées. Serait-il juste que les jouissances fussent toutes pour les uns, et les misères toutes pour les autres ; serait-il juste que, pour compenser les courtes jouissances de la vie, le riche fût condamné aux éternelles souffrances de l'enfer, et qu'en rétribution des courtes peines d'ici-bas, le pauvre eût en partage l'éternelle béatitude du paradis ?

La jouissance et la souffrance sont une obligation commune à tous les hommes ; tous doivent profiter de l'une et tous doivent subir l'autre. Par là seulement, il peut y avoir justice dans la condition humaine.

Souffrances et jouissances étant inégalement réparties dans le sort des hommes, une seule vie ne peut suffire à faire régner la justice dans la condition humaine ; c'est pourquoi il en faut plusieurs ; c'est pourquoi, après avoir quitté la terre pour aller se reposer un temps dans les délices du paradis, comme l'Arabe du désert se repose sous les frais ombrages de l'oasis, on revient sur la terre, pour y subir une condition humaine nouvelle, dans laquelle peines et plaisirs seront mélangés à doses différentes.

Et toujours il en sera ainsi, toujours, jusqu'à ce que l'homme soit arrivé à s'affranchir de l'obligation de reparaître sur la terre, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à se décoller de la roue de Karma, qui, dans son mouvement sans arrêt, tantôt le plonge dans les bas fonds de l'existence terrestre, tantôt l'enlève dans les diverses couches de la matière subtile qu'on nomme Kama Loka et Dévakhan.

C'est pourquoi les hommes sont égaux, malgré les inégalités apparentes de leur condition. Consolez-vous un peu, vous qui supportez sur vos épaules meurtries presque tout le poids des souffrances humaines, vous qui peinez de l'aube au soir et qui commencez même votre tâche fatigante avant que le soleil soit venu éclairer le monde et qui la continuez encore alors que depuis des heures il a disparu sous l'horizon ; consolez-vous un peu, ne désespérez pas ; croyez qu'il y a de la Justice dans le monde, une justice qu'on ne peut faire dévier de son chemin, ni par prières ni par menaces, et que nul ne peut acheter, parce qu'elle ne se vend pas.

Consolez-vous, *mais ne vous résignez pas.*

La Justice qui gouverne le monde est inexorable, nul ne peut y échapper. On ne peut pas l'éviter, *mais on peut changer la façon dont elle s'applique.*

Aussi longtemps qu'on est fixé à la roue de Karma, on ne peut faire autrement que de tourner avec elle ; mais en suivant son mouvement on peut changer sa vitesse, l'accélérer ou la retarder, la changer de telle façon qu'on soit plus fermement fixé à elle ou au contraire qu'il devienne possible de la quitter, en prenant la tangente.

S'il n'en était pas ainsi, le monde serait un perpétuel recommencement, tout progrès serait impossible, nous serions soumis à une aveugle fatalité qui n'aurait pas besoin de la moindre étincelle d'intelligence pour accomplir son œuvre lugubre et insensée. Or, nous savons par expérience qu'il y a du progrès dans le monde ; nous savons qu'il y a de l'intelligence et que sans elle il n'y aurait pas de Progrès. Conséquemment, nous en devons conclure que le monde étant dirigé par de l'intelligence, il ne peut pas fonctionner d'une façon absurde.

Tout progrès est un changement ; c'est au moyen de notre intelligence que nous changeons nos conditions d'existence ; plus nous emploierons d'intelligence à produire ces changements, plus le progrès marchera vite.

Ainsi les souffrances sont inévitables dans la condition terrestre ; actuellement elles y sont réparties d'après les vues de l'intelligence extérieure à l'humanité et d'après les vues de l'intelligence contenue dans l'humanité. C'est le concours de ces deux intelligences qui fait notre condition terrestre ce qu'elle est.

Mais si l'intelligence contenue dans l'humanité devient plus active qu'elle ne l'a été jusqu'ici dans son rôle de déterminante de la condition humaine, il est bien évident que cette condition ne pourra pas rester la même, qu'il faudra qu'elle change.

Ainsi, par exemple, la somme des souffrances à subir par l'humanité est actuellement répartie d'une certaine façon, d'après les causes qui l'ont engendrée ; il est possible à l'intelligence humaine de répartir autrement les souffrances, de tenir en échec, pendant un certain nombre de générations, les causes extérieures à l'humanité qui concourent à produire cette misère, de façon que leur action ralentie s'étende sur une plus longue période.

Au lieu de laisser accabler les uns de souffrances et gorger les autres de jouissances, on peut les mélanger, de telle façon que chacun ait sa part des unes et des autres.

L'humanité ne s'est jamais occupée jusqu'à nos jours de diviser équitablement entre les hommes les jouissances et les souffrances de la vie, et cela pour la simple raison qu'elle était incapable de le faire : elle en était incapable, parce que jusqu'ici elle fut foncièrement égoïste : aussi longtemps qu'elle gardera le même égoïsme, elle restera frappée de la même incapacité.



Qu'est-ce que l'égoïsme qui a toujours régné souverainement dans l'humanité ? C'est le désir de chacun de nous d'attirer à lui le plus qu'il peut de jouissances et de repousser loin de lui le plus qu'il peut de souffrances.

Comme il n'y a qu'une certaine quantité des unes et des autres à partager entre tous les hommes, il est bien évident que si un individu accapare plus de jouissances qu'il ne lui en revient, les autres n'en auront pas leur compte, et que si un individu repousse de lui une partie des souffrances qu'il devait supporter, cette partie retombera sur les autres.

La morale des gouvernements trouve cette raison excellente à invoquer contre la contrebande ; elle est encore plus excellente, parce que sa portée est plus considérable, si on l'applique à l'organisation sociale.

En effet, nous voyons qu'à force d'accumuler les moyens de jouissances d'un côté, les conditions de souffrance de l'autre, l'humanité, sous le gouvernement de l'égoïsme, en est parvenue à l'état social d'aujourd'hui, où des masses de misérables peinent durant toute leur vie pour le bénéfice d'un petit nombre de jouisseurs.

Qui a produit un pareil résultat ?

Est-ce un être supérieur à l'humanité, dont il fabrique le sort suivant ses caprices ?

Les religions européennes nous disent que oui.

Est-ce un homme qui a inventé ce système social, dont l'application a été continuée par des groupes d'hommes habiles et rusés ?

Les socialistes et les anarchistes nous disent que oui.

A ces deux questions, nous autres nous répondons : — non. L'état social d'aujourd'hui ne résulte ni de la volonté d'un Dieu, ni de la volonté des classes aristocratiques qui ont vécu successivement sur la terre.

Ni Dieu ni aristocrates n'ont fait l'état social que nous connaissons.

Ce qui l'a fait, c'est l'Humanité elle-même ; il est le résultat de sa volonté, et sa volonte est capable de le changer.

Et c'est pourquoi les doctrines religieuses et les doctrines de certains socialistes et anarchistes ont également tort.

Si, comme le soutiennent les catholiques, l'etat social était le produit de la volonté d'un Dieu tout-puissant, il n'y aurait pas autre chose à faire qu'à s'y soumettre. Toute tentative de le modifier serait vaine.

Si, comme le prétendent les socialistes et les anarchistes, l'état social était le produit de la volonté des aristocrates, il n'y aurait qu'à les supprimer, qu'à leur enlever avec la tête la capacité de vouloir quelque chose en ce bas monde.

L'expérience de 1793 nous prouve que cette opinion n'est qu'une illusion. Raccourcir les aristocrates, sans toucher à l'égoïsme, est une

œuvre totalement inutile. L'aristocratie est le produit naturel de l'égoïsme humain, et aussi longtemps que cet égoïsme subsistera fleuriront les aristocraties, quelque nom qu'on leur donne pour les déguiser.

Faire passer l'aristocratie, c'est-à-dire le pouvoir despotique, des mains des nobles ou des banquiers dans celles des sans-culottes ou des miséreux, n'améliorerait pas le régime social.

L'égoïsme agissant par ceux d'en bas ne vaudrait pas mieux que l'égoïsme agissant par ceux d'en haut.

La seule amélioration véritable sera d'ôter à l'égoïsme les moyens d'agir par n'importe qui.

Ni dans notre monde, ni dans l'univers, ni dans le domaine du visible, ni dans le domaine de l'invisible, ni dans les hommes, ni dans les dieux, vous ne trouverez une force capable de changer l'état social, qui soit autre que la volonté de l'humanité.

Cette volonté est répandue dans tous les hommes, éparpillée dans tous les individus, *dans tous*, quelle que soit leur race, leur religion, leur sexe, la couleur de leur peau ; quelque soit le gouvernement auquel ils obéissent, le Dieu qu'ils adorent, ou quelque que soit leur incrédulité, tous les hommes ont en eux une parcelle de la volonté de l'humanité, et c'est l'usage qu'ils en font qui détermine les conditions de leur existence.

L'Humanité ne peut pas avoir d'autre Sauveur qu'elle-même ; ni homme, ni Dieu, ni Fils de Dieu, n'est capable de venir changer son sort. Ce changement ne peut être opéré que par sa propre volonté. Elle n'a jamais trouvé, elle ne trouvera jamais un Sauveur en dehors d'elle ; il faut qu'elle veuille son sort meilleur pour que son sort soit amélioré. Il faut qu'elle soit bonne pour que son sort soit bon.

Aussi longtemps que l'Humanité n'aura pas pris conscience du pouvoir qu'elle possède sur sa destinée terrestre, aussi longtemps qu'elle attendra passivement le secours d'un Sauveur, homme ou dieu, son sort se traînera au milieu de forces qui accomplissent leur action, sans s'inquiéter des effets qu'elles produisent sur les hommes, sans nul souci des douleurs qu'elles causent, sans nulle sensation de fournir des jouissances aux hommes.

Les vents souffleront, parce qu'ils ont à souffler, sans s'inquiéter des navires qu'ils envoient au fond de la mer ; la pluie tombera, sans examiner si c'est sur des terrains cultivés ou sur des déserts stériles ; la grêle fauchera indifféremment les moissons les plus riches et les herbes les plus inutiles à l'homme. Celui-ci ne peut s'affranchir de la nature hostile et de lui-même, qui fait partie de la nature, que par la Connaissance et la Volonté.

Savoir et Vouloir sont les seuls sauveurs de l'Humanité, et ils ne se trouvent qu'en elle-même ; elle n'a pas d'autres dieux pour la dominer que ceux qu'elle se fabrique.

Les socialistes et les anarchistes croient que notre état social vient des religions et des gouvernements qui se sont succédé à travers les



siècles ; mais ces religions et ces gouvernements d'où viennent-ils?

De l'Humanité elle-même.

Quand des hommes un peu plus intelligents ou un peu plus imaginatifs que les autres eurent pensé que le monde était l'ouvrage d'un Dieu tout-puissant et capricieux, pourquoi a-t-on cru à ce qu'ils disaient ?

Parce qu'on ne savait rien là dessus et parce qu'on trouvait plus commode, moins fatiguant, d'accepter un savoir tout fait, vrai ou faux, que de chercher à l'acquérir par l'étude et la réflexion. On a cru à ce qu'ils racontaient, parce qu'on n'a pas voulu se donner la peine de vérifier leurs dires. Un mensonge ne produirait jamais d'effet, si le menteur ne trouvait pas de gens crédules, pour gober ce qu'il raconte.

Ces gens crédules sont les complices du menteur et ont autant de responsabilité que lui dans les résultats du mensonge ; s'ils en sont punis, c'est justice. Au lieu de s'en prendre uniquement au menteur des conséquences désagreables ou funestes qu'ils subissent, ils devraient commencer par s'en prendre à eux-mêmes.

C'est la même crédulité qui a été la complice des malins qui ont établi les gouvernements à leur profit. La foule crédule est donc responsable aussi des gouvernements qu'elle a subis.

— Mais, elle ne savait pas, cette foule crédule, dira-t-on pour son excuse.

— Eh! c'est justement là son tort, son péché, le péché d'ignorance, et l'ignorance est la malédiction suprême qui pèse sur l'Humanité.

Puisque d'autres, des exploiteurs, savaient, pourquoi n'a t-elle pas appris comme eux ? Parce qu'elle n'a pas voulu apprendre. Il n'y pas tant de différence qu'on croit entre les facultés naturelles des hommes ; mais la différence peut devenir énorme entre ceux qui ont exercé leurs facultés et ceux qui les ont laissé dormir.

Sans l'Ignorance, l'homme ne serait pas un être exploitable.

L'ignorance est le sol dans lequel tous les despotismes peuvent semer la graine de leurs intérêts, avec l'assurance de faire une riche récolte.

GUYMIOT.

NÉCESSITÉ DE L'ILLUSION EN DÉVACHAN

—

Les inconvénients de l'Illusion ont tant fait couler d'encre dans la littérature théosophique, il a été lancé tant d'avertissements

pour se garder de son influence, que la plupart des théosophistes sont devenus sensibles au mot lui-même. Il y en a qui souffrent en songeant à l'apparente irréalité du Dévachan. Il paraît cruel de penser que les siècles de vie dévachanique ne seraient que la continuation de toutes les erreurs et de toutes les déceptions d'une vie mensongère, qui aurait duré trente, cinquante et même soixante-dix ans, et que cette existence dévachanique serait suivie d'une nouvelle période de trompeuse expérience terrestre, de sorte que la série des illusions irait indéfiniment en s'alternant. Et cependant cette anomalie peut non seulement s'expliquer, mais encore se justifier.

Avant de tenter un tel essai, nous commencerons par détruire la signification arbitraire que nous donnons aux termes *réel* et *non réel*. Nous sommes si bien habitués à attribuer la Réalité aux objets physiques que nous pouvons voir, toucher et examiner, et à considérer comme imaginaires tout ce qui fait partie du monde supraphysique, que nous ne tenons pour vrai que ce qui est matière. Et cependant cette matière se transforme d'heure en heure, elle est dans un perpétuel état de fluctuation, elle ne peut avoir ni fixité ni durée ; tandis que ce qui dure véritablement, ce que le temps ne peut anéantir, c'est l'esprit, l'âme, en un mot, l'être spirituel. « Des choses que nous voyons, sont temporelles, *seules* les choses que nous ne voyons point sont éternelles. »

Mais, dans cette discussion, il faut employer les termes avec leur signification ordinaire, et, ce faisant, nous diviserons le sujet en deux propositions : la première, que l'illusion est inévitable en Dévachan, nécessaire à son fonctionnement, inséparable de sa nature ; et la seconde, que, sans l'illusion, l'âme ne saurait y progresser.

Trois sortes de considérations vont prouver la Première de ces propositions. Nous dirons, d'abord, que l'âme n'est pas encore adaptée à la sphère des Réalités. Elle est, il est vrai, délivrée de son quaternaire inférieur, tandis que Atma-Buddi-Manas a franchi le seuil dévachanique ; mais elle est encore toute fraîche de sa vie terrestre ; ses idées et ses notions, bien qu'elles soient débarrassées de ce qu'elles avaient de grossier et qu'elles représentent alors la quintessence de leur plus haute expérience, sont encore imprégnées de leur dernier habitat. *Manas* est saturé de pensées et d'habitudes toutes récentes. On peut juger par cela même combien il est impossible de transporter un être, qui n'est pas encore évolué, dans une région pour laquelle il n'est pas préparé et dont il est encore incapable de saisir la nature.

Vous connaissez l'expression populaire du « poisson hors de l'eau. » Cet animal habite un milieu dense, dans lequel il vit, en extrayant par ses ouies un élément plus subtil, qui est l'air, dont l'eau est saturée. Mettez-le complètement dans cet élément plus raffiné, et la vie y devient pour lui impossible, en raison même de cette sub-



tilité. Il en est de même de l'âme, qui, accoutumée depuis longtemps à tirer la nourriture de ses pensées de la matière qui l'environne dans sa vie terrestre, ne pourrait se maintenir elle-même comme elle le fait en ce monde de pure réalité ; — elle ne tarderait pas à succomber, à cause même de la perfection de ce nouveau milieu.

En second lieu, nous prétendons que l'illusion doit persister aussi longtemps qu'il existe une trace de matière dans l'organisme. Imaginez le monde spirituel et le monde matériel aux deux extrémités d'une ligne prolongée. Si un être spirituel quitte sa demeure et descend sur cette ligne, il finit par atteindre un point où il commence à percevoir la matière, sous sa forme la plus raréfiée ; et déjà la tendance à l'illusion se fait faiblement sentir. S'il continue à se rapprocher du monde matériel, la matière devient de plus en plus dense, de sorte qu'à l'extrémité de la ligne, la réalité est moins perceptible que jamais et l'erreur y domine. Renversez les rôles, et imaginez que l'être quitte le monde matériel et se dirige vers le monde spirituel. Au fur et à mesure que l'atmosphère se raréfie, la tendance à l'illusion disparaît peu à peu, la vision devient claire, et la vérité apparaît de plus en plus. Et cependant tant qu'il reste des traces de l'association avec la matière, l'illusion n'est pas entièrement refoulée. Le *Manas supérieur* a encore l'arôme, le souvenir et l'intérêt de sa précédente incarnation, et avec tout cela il ne peut faire autrement que de garder cette illusion, qui est la caractéristique de la matière.

En troisième lieu, nous devons nous occuper du rôle du Dévachan. Il est double, et l'un d'eux est le bonheur. Mais le bonheur est individuel et consiste, pour chaque homme, dans la réalisation de son idéal à lui. Il doit y avoir autant d'espèces de Dévachans qu'il y de Devachanis, chacun y trouvant la realisation de ses plus hautes aspirations et de ses plus belles espérances. Et cependant le milieu est le même pour tout le monde. Il existe des états subjectifs de l'âme, qui n'ont point leur correspondant dans une réalité objective, si fugitive et si incertaine qu'elle puisse être. Un homme est un philosophe, un étudiant, un savant. Il place sa joie dans la recherche de la vérité, et les moyens auxquels il est accontumé et en rapport avec ses conceptions sont les livres, les traités scientifiques et les appareils de physique. Son rêve est un monde à venir, où les recherches seront faciles, où les nouvelles découvertes seront propagées, où il y aura des appareils si délicats et si beaux que les nôtres paraîtront grossiers. Et cependant peut-on supposer qu'il existe dans le monde astral des librairies et des imprimeries comme il y en a ici ? Est-il admissible que l'âme, qui a été arrachée à la matière, et qui maintenant est désincarnée, va continuer de manipuler, de lire et d'expérimenter ? C'est impossible. Mais pour l'esprit ces procédés se continuent et peuvent, avec tout le réalisme de l'expérience actuelle, continuer leur fonction éducatrice, tant

que cela est nécessaire. Prenez l'artiste, dont l'âme est animée par des visions superbes de forme et de couleur, qui sont pour lui une source de réflexions. Il aspire à un séjour où des merveilles transcendantes exaltent l'esprit, où une lumière, inconnue sur la terre, remplit les mers et leurs rivages de charmes incommensurables. Et cependant, dans le Dévachan, il n'y a ni levers de soleil dans les montagnes, ni galerie de peinture, ni toile, ni marbre, pour objectiver les inspirations de l'artiste. Ce dernier sera-t-il désappointé, ou bien trouvera-t-il la satisfaction pleine et entière de toutes ses aspirations, dans l'épanouissement de sa nature intime, au moyen d'une expérience subjective, mais réelle ? Prenons le musicien. L'harmonie, la mélodie et la recherche de l'expression la plus parfaite, sont sa véritable vie. Il sait cependant combien ces moyens sont impuissants à rendre les sentiments de l'âme, ce qui ne l'empêche pas de chercher en vain à réaliser par eux des plaisirs célestes, qui sont irréalisables ici-bas. Il y a, dans le Dévachan, les plus belles symphonies, les plus admirables opéras, les voix les plus suaves, les instruments les plus parfaits, et tout être dont le goût est élevé y trouve sa récompense la plus complète. Il n'y a cependant, en Dévachan, ni salle d'opéra, ni orchestre, ni chanteurs habiles. Ces joies célestes sont ressenties par l'âme, au moyen d'un procédé prévu par la bienfaisante nature ; c'est une *illusion*, si vous le voulez, parce qu'il n'y a pas de fait, dans le sens réel du mot, mais c'est une *réalité absolue* pour celui qui en est l'objet.

Le plus profond des sentiments de l'humanité est l'affection. L'être, dont le cœur a été brisé, dont les affections ont été trompées et qui s'est trouvé séparé de ceux qu'il aimait, jette ses regards vers un séjour où la tristesse est inconnue, où les séparations ne sont plus à craindre. La mère laisse son enfant, l'épouse son mari, l'ami son ami, rassurés par l'espoir que cette séparation ne sera pas éternelle, et qu'il viendra un moment où ils se réjouiront d'une réunion sans fin. Cette manière de comprendre le ciel est de beaucoup la meilleure, et cela est si vrai que vous pouvez remplir le monde futur de tout ce que vous pourrez imaginer de joie pour l'esprit et le cœur, l'enrichir avec prodigalité de tous les trésors divins, tout cela serait inutile, si le désir en était absent, tout cela ne serait que désolation, si le cœur était froid et sans sujet d'aimer. Si le bien-aimé était loin, le ciel ne serait pas le ciel pour son hôte. Et cependant voyez combien il est impossible qu'une telle présence ait lieu, dans le sens strict du mot. S'il était nécessaire, pour le bonheur du Dévachani, que l'être aimé fut réellement présent, il faudrait alors que l'enfant accompagnât sa mère, le mari son épouse, l'ami son ami. Serait-il juste que ceux-ci fussent enlevés, avant leur terme, et qu'ils fussent, malgré eux, privés de leur droit de vivre, justement pour qu'un autre fût heureux ? Mieux que cela. Chaque être aimé a ceux qu'il aime, des êtres qui lui sont chers et dont il est aimé ; de sorte que, pour qu'ils pussent être heu-

reux, il faudrait que ceux qu'ils aiment les suivissent ; et le cercle allant ainsi s'élargissant sans s'arrêter, qu'arriverait-il? La mort d'un seul individu dépeuplerait le monde.

Nous voyons donc ainsi que l'illusion est une nécessité du Dévachan, qu'il ne peut en etre autrement, et que le bonheur de l'âme est en elle-même et non le reflet des objets qui l'environnent.

*
* *

Arrivons maintenant à la seconde proposition : l'illusion est nécessaire au Progrès de l'âme en Dévachan. Là encore il y a trois considérations. La première est relative au progrès lui-même, qui marche de pair avec le bonheur. Ce serait une grave erreur de supposer que les longs siècles de repos Dévachanique ressemblent à un rêve inactif, que l'âme n'y fait aucun progrès, qu'elle n'y apprend aucune vérité nouvelle et que, seule au repos, au milieu de l'univers en évolution, elle sort du Dévachan comme elle y est entrée. H. P. B. affirme précisément le contraire. Il serait même assez raisonnable de s'attendre à ce que, dans un monde à l'abri de la matière grossière et de ses influences, un monde plus affiné que celui-ci, plus ami de la réalité, plus en rapport avec l'éternelle Vérité, il doive y avoir des moyens de s'instruire et des facilités pour progresser dont nous ne pouvons avoir l'idée. Les entraves de la chair et du sang n'existent plus. Les préjugés, les antipaties, la séparativité, se sont évanouies avec la personalité. Des méthodes nouvelles et plus larges, des qualités, des occupations, se découvrent dans la nature qui se livre. Il y a cependant une condition à cet état plus raffiné : c'est qu'il n'y aura aucune obstruction causée par la douleur. Combien il arrive souvent, ici-bas, qu'une indigestion nous empêche de penser, que la fièvre paralyse un élan, ou que le mal de tête annule une prière ! Tous les maux physiques sont absents du Dévachan, parce que le corps n'est plus ; les peines intérieures sont cependant aussi fatales au progrès que les souffrances physiques ; de sorte que, dans le Devachan, doivent être bannis toute tristesse, tout souvenir, tout pressentiment et tout regret qui pourrait arrêter la marche de l'Ego. Mais, comme nous l'avons vu, cela n'est pas un fait, mais une illusion, dont nous ne pouvons pas nous passer.

Une autre considération, c'est que l'homme doit parcourir dans sa carrière le cercle entier de l'expérience, sans qu'un segment puisse être omis. Et si, dans son pélerinage terrestre, il a souffert une misère inqualifiable, il doit maintenant éprouver son antithèse, un bonheur indescriptible. Et cependant, comme nous venons de le voir, cela est littéralement impossible dans les conditions où se trouve l'être en Dévachan : il faut qu'il supplée à la réalité par une croyance illusoire.



La troisième considération, c'est que la nature ne fait rien par sauts. Comme l'âme humaine évolue lentement, pour arriver à cet état qui la place au-dessus de l'erreur et de la déception, et la prépare pour le monde de la réalité absolue, elle ne quitte que graduellement ses illusions. La grande loi qui régit le reste de l'univers n'est pas absente du Dévachan. L'Ego y entre comme un pèlerin de retour d'un pèlerinage, et non comme un vainqueur qui atteint son but. Et cependant nous pouvons bien admettre que si le temps et le changement d'existence peuvent modifier le caractère, l'âme peut acquérir dans le Dévachan une vue et une appréciation plus exactes de sa vie ultérieure et une appréciation plus parfaite aussi de la réalité des choses. L'illusion peur être mitigée dans son développement, l'observation du fait pouvant se substituer à l'imagination pour la guider. De sorte que, quand l'intermède Dévachanique est terminé, l'Ego peut retourner à sa nouvelle incarnation, avec une vue plus claire de la vérité, un sentiment moins nuageux des vérités spirituelles et une connaissance plus sérieuse de sa fin réelle.

Nous voyons ainsi que non-seulement il ne peut y avoir de Dévachan sans illusion, mais que le véritable progrès en Dévachan est basé sur cette *Illusion* et qu'elle doit continuer tant qu'elle a sa raison d'être. Quand un homme est devenu un Maître, quand ses perceptions ne se font plus au travers d'une glace obscure, mais directement, alors l'illusion n'a plus de prise sur lui : le Dévachan est devenu une impossibilité, il en a fini avec lui pour toujours.

Je pense que ces vérités devraient modifier nos opinions sur le Dévachan. Nous ne devrions plus le regarder comme un état illusoire continuant les maux contre lesquels nous avons vainement lutté ici-bas, mais comme un état nécessaire, une expérience inévitable, où nous trouverions une compensation à toutes les amertumes éprouvées sur terre, un bonheur soulageant le pèlerin exténué, une émancipation graduelle des défauts de l'Illusion elle-même. Il ne sert à rien de le mettre en suspicion, de protester contre sa sagesse, de se résigner avec tristesse à cet état qu'on ne peut éviter Nous devrions plutôt l'accepter avec reconnaissance. Ici bas, dans les nombreux moments où nous sommes tristes, quand les espérances les plus chères à notres cœur se sont envolées, que la véritable vie de l'esprit semble s'éteindre d'une façon désespérante, c'est quelque chose que de se rappeler que ces désirs sacrés sont seulement retardés et ne resteront pas toujours stériles, enfin que pas un désir sérieux, pas une pensée, pas un projet, ne resteront éternellement irréalisés. Tous revivront dans ce monde de lumière ; et l'âme, autrefois désolée et abandonnée, s'y réjouira dans d'abondantes délices. La sagesse infinie et l'amour infini ont disposé une scène ou les meilleurs espoirs du cœur et de l'esprit se réaliseront, en produisant des fruits glorieux.

On dit du poëte Burns qu'il ne pouvait jamais relire sans atten-



drissement ce passage de la Bible « Et Dieu séchera toutes les larmes de leurs yeux. » Eh! bien, dans un sens, c'est le cas du Dévachan. Le sentier de l'humanité est tel que, lorsque l'être en a franchi les hauteurs, son cœur est brisé, sa vie désolée, ses espérances éteintes, et, pour la plupart, il se déroule au milieu d'une nuit sans étoiles. Et cependant il y a des percées, de longues percées, où pas une ombre ne vient jeter de froid, mais où la vie, la lumière et la joie sont complètes. Des portes sont ouvertes à toute pensée, à tout désir, à toute aspiration nobles, et le pélerin les rencontre pendant qu'il marche dans un rayon de soleil ; mais elles sont rigoureusement fermées à toute peine, à toute douleur et à tout désappointement. Là s'arrête la tristesse, les véritables motifs de chagrin sont détruits ; et pas une larme n'y sera jamais essuyée, car il n'y en aura jamais de versée.

A. Fullerton.

(Traduit du *Path* par Paul Gillard.)

COMMENT A ÉTÉ ECRITE LA DOCTRINE SECRÈTE

RÉCIT DU Dr ARCHIBALD KEIGHTLEY

C'est par un avis inséré dans le *Théosophist* que j'eus, pour la première fois, notion de la *Secrète Doctrine*. En 1884, j'avais entendu dire que madame Blavatsky était en train d'écrire un livre, mais je ne savais pas sur quoi. Ce n'est qu'ensuite que j'appris le titre de l'ouvrage et que plusieurs personnes avaient été consultées à ce sujet, et notamment l'erudit Subba Row, sur les points qui touchaient à la philosophie Hindoue, sans qu'on ait entièrement déféré à ces suggestions. Puis vinrent de mauvaises nouvelles sur la santé de H. P. B. Elle était forcée de quitter l'Inde, sous peine de mourir. Elle s'installa à Wuzrbourg, d'abord, à Ostende, ensuite.

C'est dans cette dernière ville que je la vis, et je ne sais rien de ce qui a précédé ce séjour. Je la trouvais vivant avec la comtesse Watchmeister et acharnée au travail, puisqu'elle écrivait de 6 heures du matin à 6 heures du soir, avec le seul intervalle des repas. Elle travaillait et couchait dans la même pièce, mais man-



geait dans une autre. Elle était si sensible au froid qu'on avait toute la peine du monde pour aérer son appartement.

Elle me confia bientôt une partie du manuscrit, avec mission de le retoucher, au point de vue de la correction de l'Anglais, ce dont je n'abusai pas. Ce manuscrit se composait d'un amas de feuilles éparses, recopiées et assemblées par la comtesse Watchmeister. Cela lui faisait un double jeu, pour que l'un restât en Europe, pendant que l'autre était envoyé pour examen dans l'Inde ; mais cela n'eut pas grand effet.

Ce qui me frappa le plus dans ce que je pus lire, c'est l'énorme quantité de citations qui s'y trouvaient. Je savais qu'il n'y avait pas de Bibliothèque publique qui contint les auteurs cités, et que H. P. B. elle-même ne possédait pas plus d'une trentaine de volumes, des dictionnaires pour la plupart. Je n'avais d'ailleurs pas encore vu les *Stances de Dzyan*, bien que le manuscrit parlât de plusieurs points du Catéchisme Occulte.

Je revins plus tard à Ostende, pour prendre les dispositions relatives au déplacement de H. P. B., en Angleterre. Le plus difficile fut l'emballage des livres et des papiers. L'un quelconque n'était pas plutôt mis dans la malle qu'elle demandait à le consulter, et comme elle écrivit jusqu'à la dernière minute, tant elle était acharnée au travail, il ne fut pas aisé de faire ses paquets.

A son arrivée à Norwood, ce fut le contraire ; — on ne les défaisait pas assez vite. Un jour y suffit, pourtant ; le lendemain matin, dès 6 heures, elle était à son bureau. Et il en fut ainsi pendant tout l'hiver de 1887, toute la journée à la tâche, sans désemparer. Les visiteurs étaient rares, et on les renvoyait au soir, qui était consacré à la conversation.

Nous passâmes tout cet été de 1887 à revoir ainsi l'ouvrage, mon frère Bertrand et moi. Les corrections consistaient à donner le tour anglais aux phrases, dont la plupart étaient des traductions littérales de Français. Mais, en peu de temps, le génie du lieu avait élu domicile en H. P. B., qui se prit à écrire comme un Anglais.

L'auteur nous aidait assurément dans le contrôle des citations. Il nous dit, un jour, qu'il lui arrivait parfois, en transcrivant des nombres qu'elle voyait dans la lumière astrale, d'oublier de les inverser, de mettre par exemple 123, au lieu de 321 qu'elle avait vu, et cette observation nous donna la clef de plus d'une énigme que nous avions rencontrée. Le manuscrit, en effet, disait de consulter tel auteur, à la page 321, et il se trouvait que le livre ne contenait même pas 200 pages ; mais, à la 123e, nous trouvions la citation cherchée..

Le manuscrit fut passé à l'imprimeuse mécanique, et ce fut une bonne fortune pour H. P. B., parce que les interlignes étaient grandes et qu'elle put ainsi interposer beaucoup de texte. Rien par ailleurs ne la distrayait de sa tâche. Perclue de rhumatismes, en proie à une grave maladie, qui avait déjà failli l'emporter, elle ne cessait pas un instant de travailler.



L'ouvrage n'était pas encore terminé, lorsque s'y ajouta la fondation du *Lucifer*, sa revue spéciale. H. P. B. était également pressée d'écrire pour des journaux russes, mais elle ne pouvait le faire.

En septembre, eut lieu le transfert à Londres, Lansdowne Road. Ce ne fut pas très dur, parce que tout put être fait en un jour.

Pendant ce temps-là, H. P. B fut aidée aussi par D. E. Fawcett, dans les parties surtout qui traitent de l'évolution. Ce dernier rédigea même plusieurs notes qui prirent place dans l'ouvrage.

Et l'œuvre continuait, s'avançait, les retouches même, sous la direction entière de H. P. B., autant du moins que le lui permit l'état de sa santé.

Ce ne fut que très peu de temps avant la fin que je dus quitter Londres, et suspendre le concours que je donnais à H. P. B., en surveillant l'impression des premières épreuves. Elle en profita, je crois, pour faire de nouvelles additions qui ne laissèrent pas d'être coûteuses.

Mais bientôt elle écrivit la préface et l'œuvre parut enfin. Ce fut dans le plus grand calme que la première édition vit le jour, la période de fièvre était passée, le grain semé, la fermentation accomplie ; on n'avait plus qu'à attendre la moisson.

ARCHIBALD KEIGHTLEY

SENTIMENTS THÉOSOPHIQUES

Je prétends que le monde sensible qui m'entoure n'est pas le monde réel, que ce monde est illusoire, et cependant je ne peux me figurer que tout cela n'existe pas réellement. Les autres hommes ne sont-ils pas des réalités ? Ce que j'apprends d'eux ne vient-il pas d'eux, mais de moi ? Un homme me donne une idée, il me présente une invention, une œuvre d'art ; est-ce moi même qui ai eu cette idée, qui ai fait l'invention, qui ai produit l'œuvre d'art ? Non, assurément ce n'est pas moi ; donc si ce n'est pas moi, c'est un autre. Il faut donc que cet autre existe. On a beau me dire que la communication entre cet autre et moi m'arrive par mes sens, qui sont illusoires, que c'est moi-même qui arrange tout cela en moi, cela ne me donne pas la conviction que je suis seul au monde et que tout cet univers est le résultat de mon imagination et de mon idéation. Cela doit être cependant ainsi, mais je ne le comprends pas. Mon



raisonnement me le prouve, mais je n'en sens pas en moi la réalité. Cette effrayante idée que je suis seul, tout seul, au monde, qu'en dehors de moi rien n'est, n'est pas dans ma conviction. Cette idée a quelque chose d'épouvantable. Rien que moi au monde, plus d'amis, plus de voisins, plus rien, rien que moi, seul dans cet univers !

Eh bien non ! le Moi que j'appelle le Moi maintenant, n'est pas seul, parce qu'il n'est pas encore arrivé au Moi *réel*. Quand je cherche le Moi réel, je cherche quelque chose, qui doit être ailleurs, car je le cherche. Je n'ai pas à craindre cet épouvantable effondrement de tout l'Univers en un seul point, le Moi, car le voile de Mâyâ me cache encore mon Moi réel. Mais comme cela doit être terrible quand, pas à pas, j'approche de ce moment de savoir final. Nature bienveillante, tu n'as pas permis que cela se fît d'un coup, sans une lente et graduelle préparation. Mais le chemin est là, et je sais que finalement j'aboutirai à voir crouler autour de moi tout ce qui existe : amis, hommes, globes, mondes. Tout sera dévoré par le Moi, comme Arjuna vit Vishnu dévorer et brûler tout l'Univers. Tout doit se résoudre dans le centre du rayon qui dort dans mon cœur, mais, par bonheur, pour le moment, je parle de lui comme d'un autre que moi. Mais, petit à petit, en domptant un désir, en abandonnant un plaisir, c'est déja le commencement de cet immense incendie qui dévorera tout ; je le sais, mais je n'y suis pas encore. O Mâyâ bienfaisante, tu me caches Isis sous ton voile, mon faux Moi me permet de vivre et d'exister d'incarnation en incarnation, car je ne suis pas prêt. Cependant, il faut que je marche vers l'écroulement de tout dans l'Un. Les initiations se suivent, sans doute, chaque pas en avant est une initiation dans un savoir nouveau et un agrandissement dans la foi. Oh ! ce mot : *foi*, comme tu as été mal compris ! Sentiment inexprimable, confiance, repos, paix, tout cela est en toi. La foi de ce qui est vrai, au-delà de l'homme terrestre, c'est la voie, c'est la certitude, c'est la confiance, en soi, en son Soi réel. Savants de peu de foi, combien vous devez oublier, pour commencer à croire ; vous pensez que croire est adorer un Dieu, et vous ne voulez pas adorer une idole. Autour de vous, tout tombe également, tout s'écroule, mais, au lieu d'être absorbé par vous, vous vous dissolvez en même temps. Votre Soi ne dévore pas l'Univers, mais avec chaque écroulement d'une partie de celui-ci une partie de votre Soi s'écroule. Votre Soi ne se concentre pas, il s'excentre, et, quand votre monde sera écroulé, vous ne serez plus. Celui qui marche sur le chemin de la Vérité absorbe l'Univers, guidé par sa foi inebranlable ; vous, ô malheureux, vous n'avez aucun appui.

Le détachement du monde sensible n'est pas un manque d'amour ; l'affection des autres pour vous et de vous pour les autres devient plus grand, car vous êtes plus près d'eux. Tout s'approche de vous, de plus en plus ; vous vivez plus près de tout, car lentement ce Tout

devient vous-même, quand votre Soi personnel s'approche de votre Soi réel. Les mots ! comme ils ont peu de signification ! Rien de véritablement vrai ne peut se dire, toute vérité doit se sentir. Même sentir est un mot faux, *savoir* est plus juste. Que l'homme essaye et continue fermement, alors, pas à pas, tout devient plus lumineux et le rayon de vérité peut être enfin senti, lui qui éclairait et chauffait tout le temps, et nous malheureux nous ne voyions rien, nous ne sentions rien. Quand toi, rayon éternel, tu auras grandi et consommé le monde de Moi, alors Moi je serai Toi, et le monde sera Moi.

M.-A. Oppermann.

LES ÉLÉMENTAUX

D'après H. P. Blavatsky

LES QUATRE MONDES

Dans le Macroscome, aussi bien que dans le Microscome, il y a quatre degrés ou plans d'existence, ayant chacun ses habitants particuliers : ce sont :

1. Le monde de Dieu, Nirvâna.

2. Le monde spirituel ou monde des dieux, Souarga loka ou Dévakhan.

3. Le monde astral, la région moyenne, l'*Anima mundi*, l'Antariksha ou Bhouvar loka.

4. Le monde physique, Bhour loka.

En d'autres termes, ces quatre mondes sont quatre états de conscience contenus dans le Cosmos, savoir :

1. *Ananda*, le monde de la béatitude, de la joie éternelle, ayant pour soleil l'Absolu, la conscience indéfinissable qui est la Divinité : Parabrahm.

2. *Vijnana*. Le monde de la Sagesse (Buddhi), l'âme pure, ayant pour soleil Dieu : Brahmâ.

3. *Manas*. Le monde de la pensée, de l'intelligence et de la distinction dont le point central est l'Humanité.

4. *Prana*. Le monde sensible, de la vie de la Nature, dont le centre est le soleil visible, source de toute vie terrestre.

Chaque monde contient des êtres qui lui sont particuliers. Nous ne pouvons avoir aucune idée de l'organisation des êtres habitant le monde de la Divinité, que les Indiens divisent en quatre sphères d'existence :

1. Mahar loka, le monde de Prajapati, le Logos.
2. Jnana loka, le monde de la Connaissance.
3. Tapar loka, le monde de l'Amour divin.
4. Satya loka, le monde de la Sagesse, conscience de soi (1).

Dans le monde des Devas, les êtres ont un corps lumineux, épuré, nommé Karana Sharira.

Dans le monde astral, les êtres sont semi-matériels, formés de matière subtile, Suksma sharira ; les corps épaissis de notre monde sensible sont appelés Sthulas shariras.

Nous ne pouvons rien savoir des mondes ou états de conscience célestes, aussi longtemps que nous ne les avons pas perçus ; pour ce qui les concerne, nous devons provisoirement nous en rapporter à ce qu'en disent ceux qui les ont vus. Par exemple, voici ce qu'en dit Jane Lead, une voyante mystique du 17e siècle, dans son livre : *Les merveilles de la création de Dieu, manifestées dans les huit mondes*, ouvrage publié en 1696, à Amsterdam :

» Il m'a été révélé qu'il y a plusieurs régions ou mondes dans lesquels se trouvent des âmes de différents grades ; ces mondes sont au nombre de huit. Le premier est le monde mortel et visible ; le deuxième est le monde astral, ou aérien ; le troisième, celui de l'eau élémentaire ; le quatrième, celui du feu sombre (Kama Loka). Ces quatre mondes sont ceux dans lesquels demeurent les pêcheurs. Dans les quatre mondes supérieurs, rien de méchant ni de souillé ne peut pénétrer. Le premier de ces quatre est le paradis, un état céleste dans lequel on acquiert encore de plus hautes perfections pour devenir capable d'entrer dans le Royaume de Sion ; le troisième est la Nouvelle Jérusalem, entourée de la mer de cristal, et au dessus se trouve l'Eternité Silencieuse, d'où tous les autres mondes sont sortis. »

L'enseignement de l'Inde distingue aussi, au moins, deux régions dans le monde astral : celle du monde aérien Vayu loka; et le monde du feu (Kama loka), c'est-à-dire le monde des désirs et des passions. Au premier, correspond le vrai Corps Astral (Linga sharira) ; le deuxième est habité par des êtres a forme animale, Kama rupa. L'Eternité silencieuse est la lumière de la Sagesse divine, infiniment supérieure a la lumière astrale, et d'où toutes choses tirent leur essence.

Comme le monde qui nous entoure, sur chaque plan d'existence, est un résultat de la volonté et de la Conception, ainsi que le dit

(1) Il est bien entendu que ces mondes ne doivent pas être considérés comme des localités séparées les unes des autres, mais que ce sont des manières d'être, comme la chaleur et la lumière, co-existantes au même lieu, avec des qualités différentes.



Schopenhaüer, il est façile de comprendre que la beauté du monde dans lequel nous nous trouvons, avant aussi bien qu'après la mort, dépend de la pureté de notre volonté et de la qualité de notre conception. En définitive, la vie actuelle, aussi bien que celle d'après la mort, n'est pas autre chose qu'un rêve, et le réveil ne commence qu'à l'instant où l'esprit monte au-dessus des conceptions, pour entrer dans le domaine où l'on a conscience de la Réalité divine.

Même dans notre monde physique, l'homme ne comprend que ce qui entre dans sa conscience pour se mettre en relations avec son esprit ; dans l'état subjectif, où n'existent plus d'influences extérieures, où il n'y a plus de sens pour recevoir de telles impressions, l'être ne vit plus qu'au milieu de ses conceptions ; les images dont il a conscience, qu'elles soient belles ou laides, agréables ou pénibles, dépendent de la tendance spirituelle qui fut manifestée durant la vie ; chacun connaît les pensées dont il a mis en lui les germes, qui se développent alors, selon les lois de la nature. C'est pourquoi les rêves de l'un sont différents des rêves de l'autre. Les « communications de l'au-delà » se contredisent à chaque instant, et les descriptions qui nous sont données, par les « esprits », sur les régions supérieures, sont loin de s'accorder entre elles. Swedenborg et d'autres ont beaucoup écrit sur ce sujet ; mais, si de nombreuses vérités sont contenues dans ce qu'ils ont dit, les produits de la fantaisie s'y trouvent encore en plus grande abondance. Il faut aussi prendre en considération que si, durant la vie terrestre, une influence spirituelle peut se produire entre deux hommes, se trouvant même en deux parties separées du monde, un pareil rapport est aussi admissible dans un monde supérieur et même entre deux mondes.

Dans la Doctrine Secrète, vol. I. page 39. H. P. Blavatsky s'exprime tres clairement à cet égard :

« Maya (l'Illusion) est un élément composant de toutes les choses finies, car toute chose *existante* a seulement une réalité relative et non absolue, puisque l'apparence revêtue par le noumène caché dépend du pouvoir de connaître possédé par celui qui perçoit cette apparence. Pour l'œil inculte du sauvage, un tableau n'est qu'un mélange de barres et de taches colorees, tandis que l'œil du civilisé y distingue un portrait ou un paysage. Il n'y a rien de permanent que l'Essence Absolue et cachée, qui contient en elle les noumènes de toutes les apparences. Les choses qui se trouvent sur le différents plans d'existence, même les plus élevés des Dhyan chohans, sont jusqu'à un certain point du genre des images que la lanterne magique projette sur un écran ; toutes choses ont une réalité relative par le fait que celui qui les perçoit est lui-même une simple image, par conséquent de même nature que les choses qu'il perçoit. Nous devons chercher la vraie Réalité des choses dans ce qu'elles sont avant et après le moment pendant lequel elle traversent le monde materiel, comme un éclair ; mais nous ne pouvons pas prendre une connaissance directe de ces réalités, aussi long-

temps que nous sommes vêtus de sens qui n'amènent que l'existence matérielle dans le champ de notre conscience. Quel que soit le plan d'existence dans lequel notre conscience se trouve en activité, nous et les choses que nous y percevons forment les seules réalités dont nous ayons connaissance. A mesure que nous nous développons, nous prenons conscience du fait qu'aux étapes antérieures nous considérons des ombres comme des réalités ; le progrès du Moi est une série de réveils, à chacun desquels nous pensons avoir atteint enfin la *Realité* : mais ce n'est que lorsque nous aurons atteint la Conscience Absolue, dans laquelle la nôtre se fondra, que nous serons délivrés des illusions produites par Maya. »

La spéculation sur des choses dont nous ne pouvons rien connaître, puisqu'elles sont au delà des limites de notre expérience, n'a pas grande utilité. C'est ce que dit Apollonius de Tyane :

> C'est à Dieu et pas à toi, homme, qu'appartient l'âme immortelle.
> Du corps en pourriture, elle s'enfuit, créature ailée, débarrassée
> De ses entraves, pour se mélanger à l'air léger,
> Laissant derrière elle la lourde et fatale servitude.
> Dans la vie présente, inutile est pour toi ce que la mort te révélera,
> Et il ne convient pas que tu te tourmentes à cet égard.

Si nous étions actuellement en possession de notre conscience transcendante, qui plane au-dessus de la vie et de la mort, dans l'état qu'on nomme *Samadhi*, ces choses nous seraient clairement connues ; nous pourrions alors, comme les Adeptes et les Saints, entrer en relations avec les Dieux. Mais aussi longtemps que nous sommes des esprits inférieurs, nous ne pouvons communiqner qu'avec nos pareils et devons, pour ce qui concerne les choses supérieures, nous contenter de ce que nous en disent les Illuminés qui les connaissent par expérience.

L'homme peut connaître les esprits inférieurs ou facultés animiques, par observation ; il n'y a qu'à examiner ses propres états de conscience. Sa nature est une hôtellerie, dans laquelle ces esprits entrent et de laquelle ils sortent, tous les jours et même à chaque instant de la journée ; il est l'hôtelier pouvant converser et trafiquer avec eux. Il peut voir alors que chaque désir, chaque passion, a pour cause un de ces esprits qui s'est logé en lui ; en d'autres termes, ses sentiments et ses désirs sont le résultat d'une force volontaire devenue active en lui, sous l'influence des impressions extérieures ou de propres conceptions. Toute pensée rendue active par la volonté est un Esprit, car c'est une chose consciente. Une idée qui n'a pas encore d'apparence définie est sans forme (*arupa*) ; quand la conception lui donne une apparence déterminée, concrète, elle devient une chose individuelle, formelle (*rupa*), qu'on nomme esprit pour la distinguer des choses matérielles perceptibles pour nos sens.



Sa vie durant, l'homme fabrique des Esprits de ce genre, et il n'y a besoin d'aucune formule magique pour les évoquer. Voici ce-qu'en a dit un Adepte :

» Chaque pensée de l'homme, aussitôt évoluée, passe dans un autre monde, où elle devient une entité active, un être individuel, en se fondant avec un Élémental, c'est-à-dire avec une des forces semi-intelligentes des royaumes invisibles de la Nature. Elle vit là comme être conscient, engendré par l'intelligence, pour un temps dont la longueur dépend de l'énergie qui lui a donné naissance ; une bonne pensée dure comme pouvoir bienfaisant ; une mauvaise pensée est un méchant démon. Ainsi, chaque homme laisse derrière lui une trainée d'êtres qui sont les créatures de ses désirs, de ses fantaisies, de ses impulsions, de ses passions ; ces êtres agissent, suivant la force dont l'homme les a doués, sur tout individu sensitif, sur toute personne nerveuse, qui entre en contact nerveux, sans le savoir. »

Ainsi donc chaque homme, qu'il en ait conscience ou non, fabrique ces Esprits au moyen desquels il peuple la conscience de ses pareils, qui, à leur tour, envoient une population analogue dans la sienne. Un Esprit engendré par la pensée d'un homme habitant une partie du monde éloignée peut venir se loger, s'implanter, dans la conscience d'un sensitif d'ici, y donner naissance à une série de pensées qui peuvent devenir condition déterminante d'actes qui n'auraient jamais eu lieu sans cela. C'est ainsi qu'on fait des découvertes scientifiques, industrielles, philosophiques, et c'est ainsi que certains crimes sont commis ; une idée parvenue à l'existence est une chose vivante, qui existe indépendamment de l'homme en qui elle a pris naissance et que la mort naturelle ou violente de cet homme ne suffit pas à tuer. Une fois produites, les idées agissent les unes sur les autres, se mélangent, se vivifient ou se tuent, se multiplient et donnent naissance à d'autres séries d'idées, qui produisent des résultats dans le monde visible, suivant les lois de la Nature.

Ce que l'homme fait en petit, l'Esprit du Monde le fait en grand, avec cette différence que les pensées Dieu, projetées par l'esprit, peuvent produire, sans le concours de l'homme, des choses matérielles et créer ainsi un monde extérieur pour nous, mais qui, en réalité, existe en nous.

Ruckert a exprimé cette vérité dans les vers suivants de la *Sagesse des Brahmes* :

L'Univers est l'inexprimable pensée de Dieu,
La pensée sans limites est la fonction divine.
Il n'y a rien dans le monde qui ne contienne de la substance de pensée,
Et il n'y a pas une pensée qui ne serve à la construction du monde.
C'est pourquoi mon esprit, aimant la pensée, aime le monde,
Qui lui fournit de toutes parts tant d'occasions de penser.

Comme le nombre des intelligences invisibles est légion, ce n'est pas une petite entreprise que celle d'en établir la classification; la simple tentative de le faire offre le danger de limiter notre conception de l'infini, de nous porter à chercher des bornes à ce qui n'en a pas.

Les noms des dieux indous: Devas, Adityas, Rudras, Vasous, Sadhyas, Visouas, Marouts, Ghandarvas, Yakchas, Souras, Asouras, Siddhas, Rakchasas etc., rempliraient à eux seuls des volumes; c'est pourquoi nous ne parlerons ici que de quelques-unes des classes les plus importantes, dont la connaissance peut avoir de l'utilité.

FRANZ HARTMANN.

(*A suivre*).

Traduit du *Lotusbluten*.

PENSÉES D'ORIENT

Kaduvali Siddha est l'un des dix-huit Siddhas, et voici les avis qu'il a donnés à l'homme :

Ne pèche pas, homme ; demain, la mort va venir te prendre et s'enfuir avec toi, comme une bête furieuse ; ainsi, homme, ne pèche pas.

A quoi bon maudire ?

Nous est-il possible d'empêcher notre destinée d'avoir son cours ?

A quoi bon entretenir la colère dans notre cœur ?

Faut-il porter toute notre attention sur les objets de nos désirs ?

Pas de mauvais mots, pas de ruse, pas de mensonge, pas de traîtrise, car tout cela emporte les amitiés.

C'est pourquoi nous devons être des hommes de bonne volonté, nous devons avoir confiance en tous les hommes et les aimer tous.

Ce corps d'à présent est pareil à une bulle d'air qui monte dans l'eau. Sa durée ne sera pas longue ; tout à l'heure, il va s'évanouir ; ce n'est qu'un produit de Mâyâ.

A quoi bon éprouver de l'amour pour ce monde, sachant que dans quelques années, dans quelques jours peut-être, il aura pour jamais disparu de notre conscience.

Cherchons donc seulement les moyens de n'éprouver aucun attachement pour les objets de cette terre.

Un serpent se trouvait dans un jardin. Il demanda à un potier, pendant des mois et des mois, de lui fabriquer un pot de terre ; le potier le lui ayant donné, il se lava dedans, puis, se mit à danser, à danser, jusqu'à ce qu'il eût mis le pot en morceaux.

Ne calomnie personne.

De la propriété que tu amasses avec tant d'avidité, que te restera-t-il ? — pas même la poussière que le vent jette dessus.

Les trois désirs : celui des femmes, celui de la richesse, celui des plaisirs du monde, sont pernicieux. Si tu crois au monde de Siva, pourquoi prendre le chemin de Yama ? Si tu sais les plaines fertiles et ensoleillées du midi, pourquoi t'en aller vers les stériles et ténébreuses régions du nord ?

Suis donc les sentiers de la vertu qui conduisent au pays merveilleux. Cherche toujours à passer par delà le cercle de l'horizon qui t'emprisonne, pour parvenir dans la compagnie des vertueux et des bons.

Chéris la lumière tranquille qui brille dans ton cœur et réjouis-toi.

Ne méprise pas les bons ; n'évite pas la vertu. Ne te mêle pas aux méchants. Ne dis jamais de calomnies, ne prononce pas de mensonges.

Cherche avec constance le sentier suivi par les bons et prends-le ; sans mentir, ne communique la vérité aux profanes que sous forme voilée, parle des félicités de la vertu, comme tu parlerais des plaisirs du monde.

Tue la colère en toi, par la force de la volonté ; la colère est un paria, c'est pourquoi ne consens pas à pécher par elle.

Ne demande pas d'aumônes, dans le but de satisfaire ton estomac.

Ne pense pas aux femmes ; les plaisirs qu'elles donnent conduisent à la dégénérescence et à la mort.

Qu'aucun désir ne soit ton maître et puisse te gouverner.

Monte vers la route qui conduit à la sagesse.

Dis des paroles douces à ceux qui dépendent de toi, afin qu'ils apprennent qu'ils peuvent aussi participer au bonheur.

Rien ne te tiendra compagnie, quand tu t'en iras de ce monde. Songe que ton corps est une cage tressée avec des vers grouillants, qui, au jour de la mort, s'en iront, chacun de son côté.

Cinq hommes (les cinq sens de perception) ont entouré le bois et il y a cinq autres hommes devant (les cinq sens d'action).

Prends connaissance de la route qui est devant toi et cherche.

Si tu arrives à comprendre la Cause Unique, tu parviendras à la maison de *Moukti* (la Délivrance).

C'est une forteresse avec quatre portes au dedans. Si tu chasses la haine, tu pourras gouverner tout le royaume.

Détruis les forêts qui l'entourent, et alors tu pourras voir la maison du dedans.

Tout est mensonge. Rien qui ne soit destiné à mourir.

En vérité, toute la vie du monde n'est que de la jonglerie, quand on la regarde du dedans. Alors, quel bénéfice pourrons-nous obtenir par le fait de penser à ces choses sans valeur ?

Sans aucun doute, il y a de l'or (spirituel). Si on s'attache à lui, on en obtiendra la félicité. C'est une félicité dont on ne peut atteindre le fond et qui pénètre partout.

Répands les fleurs de l'amour au long de ton sentier.

Evite les dix Indriyas (sens perceptifs et actifs), la connaissance qu'ils fournissent et Karma. Regarde au dedads de toi et trouves-y l'Unité : adore l'espace vide et réjouis-toi, en te voyant dans les flots de la félicité.

KADUVALI.

L'ÉVOLUTION DE L'HOMME

Le mot *évolution* a de nos jours une grande puissance sur les intelligences des hommes.

Pourtant l'Occident n'a eu encore la perception de l'évolution que par des lueurs vagues, qui ne lui ont fait entrevoir que la moitié de la chose ; la théorie qu'il a construite là-dessus n'est qu'une demi vérité, qui nous conduit en face d'un inexplicable mystère : l'apparition de la Vie surgissant, nul ne sait d'où, se développant sans motif, évoluant sans avoir de but à atteindre.

Dans notre conception occidentale de l'évolution, la vie résulte de l'action de la force sur la matière, toutes deux aveugles, toutes deux sans intelligence, toutes deux par conséquent incapables de concevoir un but et d'établir un plan pouvant les mener à un but ; c'est sans que la force ni la matière l'aient voulu, l'aient pensé, l'aient désiré, que la Vie est sortie de la mort, que l'existence consciente a jailli de l'existence inerte, que l'homme a émergé de l'animal.

Cette évolution, éveillant la vie à ses degrés les plus infimes, la fait monter jusqu'au degré humain, sans le savoir, sans le vouloir, et ensuite, sans raison ni volonté, la fait redescendre aux degrés infimes de l'existence et disparaître enfin dans le non-être, sans plus de motif qu'elle n'en avait eu pour l'en faire sortir.

La science occidentale, dans ses dernières conclusions, est en ef-

fet arrivée à cette conception que le dernier anneau de la chaîne de l'évolution va se souder au premier ; l'énergie agissant sur la matière ou l'énergie inhérente à la matière, après avoir fait apparaître les mondes vivants, les fait pas à pas redescendre vers le sommeil définitif, où toute énergie s'endort ; des planètes aujourd'hui vivantes, elle fait de mornes déserts où plus rien ne s'agite, brûlées par le feu ou glacées par le froid, et enfin elle les désintègre en nuages de fines poussières qui serviront peut-être, dans le lointain des temps, à reconstruire quelque autre chaîne de vie, qui, sans but, déroulera ses anneaux, puis, comme la précédente, s'évanouira dans la non existence.

Une telle conception de l'évolution est la plus épouvantable théorie de la Vie que l'esprit humain soit capable de concevoir, une théorie incompréhensible pour l'intelligence, absurde pour le cœur.

L'Evolution, qui est enseignée par les anciens livres et qui nous a été communiquée par les Maîtres de la Sagesse, est d'un caractère tout différent. Là, on donne l'esprit pour source à l'univers, qui, avec sa vie totalement développée, s'épanche au sein de la Conscience Divine.

Là, on nous parle d'une involution qui est la source, la fontaine d'où jaillit la vie.

L'esprit s'enveloppe dans la matière pour l'animer et pour la modeler, de façon qu'elle soit son expression complète, son symbole parfait.

L'esprit, s'enveloppant de plus en plus dans la matière, finit par en atteindre le fond : l'état minéral, dans lequel son energie arrive au degré extrême de compression, de condensation.

De là, il repart pour s'épancher davantage, à chaque degré d'ascension, et atteindre l'état dans lequel il fait apparaître l'humanité, telle que nous la connaissons.

Dans la phase actuelle de l'existence de la terre, l'homme est la première, la plus haute des choses vivantes, le modèle de toutes les formes, le resumé de toutes les possibilités contenues dans la planète.

D'étape en étape, l'esprit évoluant a construit le corps humain, pour rendre possible l'existence humaine, au plan matériel.

L'énergie vitale fut concentrée dans ce corps, comme la lumière dans une lentille de verre, et y assembla, en des rapports réguliers, harmonieux, les molécules physiques et astrales, pour en constituer les deux corps, dont la réunion fait l'homme. En cet être, nous voyons apparaître la passion, l'émotion, la nature instinctive qui est commune à l'homme et aux animaux et hors de laquelle, l'évolution continuant, sont sorties les formes animales qui peuplent la terre.

A cette étape de l'évolution humaine, où le côté animal de l'homme est totalement construit, où la tente de chair est prête

pour Celui qui doit l'habiter, où la maison est en état de recevoir son hôte, à cette étape, l'homme n'est pas autre chose qu'un bel animal préparé pour recevoir l'homme réel, le *penseur*, qui est notre essence véritable et qui ne vient pas du monde inférieur, qui n'est pas fourni par la matière, qui n'est pas construit par le plan astral, qui n'est pas engendré par la vie inférieure, qui n'a pas pris son origine dans la nature passionnée, émotionnelle, instinctive : l'âme de l'homme vient d'en haut, non d'en bas ; elle n'est pas le développement d'un germe de la nature brute ; elle est le foyer dans lequel sont concentrés les rayons de l'Esprit, dont elle est le reflet.

L'âme entra dans l'homme animal pour l'habiter ; elle prit charge de lui pour le diviniser. Le *penseur* est le dieu dans l'homme, le dieu descendu pour soumettre la nature inférieure et rendre tous les plans d'existence pénétrables à l'influence divine.

Ce dieu dans l'homme est l'enseigneur, le guide, l'instructeur, le sauveur et aussi, dans son aspect inférieur, celui qui rassemble l'expérience avec laquelle il construit le caractère qu'il emportera comme outil pour accomplir le travail qui l'attend dans les périodes à devenir de l'univers, périodes encore endormies dans la couche ténébreuse de l'éternité.

Ce *penseur*, ce dieu descendu dans la matière, a un double aspect : l'une de ses faces est tournée vers sa source divine, l'autre est tournée vers la matière qu'il est venu soumettre.

Ces deux aspects forment le *Manas* supérieur et le *Manas* inférieur, l'âme rationnelle et l'âme animale.

La vie de l'homme est un champ de bataille entre ces deux âmes ou ces deux aspects de l'âme, le dieu luttant avec la brute, afin de la diviniser.

Voila de quelle façon l'homme évolue, voilà comment le divin est produit sur la terre où nous vivons.

Doutez-vous que Dieu soit présent en chaque homme ?

Doutez-vous que l'essence de l'humanité soit la Divinité elle-même ?

Les hommes parlent de leurs semblables comme étant tombés dans le mal. Les hommes parlent de leur propre race comme étant corrompue, et la dégradent encore davantage par la dégradation qu'ils lui attribuent, car nous tendons à réaliser les opinions flottant autour de nous. — Si nous nous croyons méchants et brutaux, nous tendons à prendre ce caractère.

Mais si l'homme est divin, si son cœur est fait de lumière et non de ténèbres, vous pouvez faire appel au divin, même dans l'être le plus avili, et le divin vous répondra, quelque épaisses que soient les cloisons de chair qui l'entourent.

Voulez-vous une preuve que le dieu dans l'homme est présent, même dans les plus vils, dans les plus dégradés, que l'âme est vivante dans tout fils de l'homme dont l'existence ressemble plus à celle d'une brute qu'à toute autre chose ?



Venez avec moi à l'un de nos villages anglais qui sont situés loin des voies fréquentées, à un village qui, autrefois la beauté même, a été défiguré par l'avidité de ceux qui en sont les propriétaires et la négligence de ceux qui l'habitent.

Il y a dans notre pays des villages miniers, où, je suis honteuse de le dire, la vie qu'on y mène est de l'espèce la plus basse, la plus ignorante, la plus dégradée.

Toutes nos populations minières ne sont pas de cette sorte ; il y en a qui sont composées d'hommes énergiques, vivant avec dignité ; mais ce n'est pas de celles-là que je parle pour le moment.

Je parle de certains villages que je connais ! où, si vous passez dans la grande rue, vous verrez rassemblés à la porte des cabarets des hommes dont le langage salit les oreilles qui l'entendent, qui disent des mots orduriers, qui passent leur temps à jouer, à boire, à parier, ne trouvant de plaisir que dans l'exercice de leurs sens physiques.

En les voyant, vous direz : « Il n'y a pas là une seule lueur, le plus pâle reflet de la divinité. »

Croyez-vous que cela soit tout à fait certain ?

Attendez, et pendant que vous êtes occupé à les considérer, pendant que vous songez tristement à quel degré d'abaissement les hommes peuvent descendre, pendant que vous pensez que ceux que vous avez là sous les yeux sont bien les plus viles des créatures vivantes, voilà tout à coup qu'un bruit retentit ; tout le monde se dresse et tend l'oreille anxieusement.

C'est un grondement souterrain qui semble remuer le sol ; il devient de plus en plus bruyant, plus sonore, plus intense, puis éclate comme un coup de tonnerre, suivi d'un long mugissement et d'une colonne de fumée qui jaillit du sol.

Une exclamation vole de bouche en bouche : — Un coup de grisou !

Il y a là, sous terre, des hommes ; — sont-ils vivants, sont-ils morts ? En un clin d'œil, tout le village est en ébullition : hommes, femmes, enfants, s'élancent vers le puits d'où sort la fumée.

Les femmes pleurent et poussent des cris déchirants, ne sachant pas si elles sont encore épouses ou déjà veuves ; les enfants gémissent, ignorant s'ils ont encore un père, et les hommes robustes se sont assemblés à la bouche du puits d'où sort une fumée noire, et voilà qu'ils se mettent à lutter entre eux, semblables de loin à des gens en fureur.

Pourquoi luttent-ils ?

Approchez-vous pour entendre les paroles qui jaillissent de leurs lèvres :

— En arrière ! tu as une femme.

— Va-t'en ! tu as une vieille mère.

— Ce n'est pas ta place ! tu as des enfants. C'est à moi de descendre je ne ferai faute à personne.

Et ces hommes qui tout-à-l'heure ne songeaient qu'à jouer, à jurer, à s'enivrer, en présence du danger qui menace leurs frères, ont oublié leur brutalité, le dieu qui est en eux s'est éveillé et ils luttent à qui le premier entrera dans la cage qui va les descendre dans la fournaise rugissante, pour n'en jamais sortir peu-têtre, pour y périr d'une mort épouvantable ; ils luttent pour être les premiers à exposer leur vie, afin d'arracher à la mort les camarades qui vivent peut-être encore, et ils descendent dans la gueule béante de la mine qui souffle une haleine infernale, pour ramener à sa femme et à ses enfants celui qui gagne le pain de la famille.

Oserez-vous dire encore que dans ces hommes il n'y a rien de divin?

Soutiendrez-vous que là où se déploie la noble ambition du sacrifice, la source du sacrifice est absente ?

Je vous le dis, il n'y a pas un homme quelque dégradé, quelque ignorant, quelque vil qu'il paraisse, dans le cœur de qui l'esprit divin n'ait son sanctuaire ; pas un qui, à la fin ne devienne pur comme un petit enfant ; pas un que l'amour ne doive relever un jour de la fange du péché ; pas un qui n'ait en lui l'énergie de la vie divine qui contient en elle la promesse du triomphe, quelque éloigné que puisse être le jour de ce triomphe.

ANNIE BESANT

LE PÈLERINAGE DE L'AME

Un de nos abandonnés, M. S. T., avait posé la question suivante:

« Je vois dans un article du Dr Pascal, inspiré de la « *Doctrine secrète* » que nous avons été des anges, et que, dans les races précédentes, ces anges se sont volontairement réincarnés dans des formes humaines. — Comment concilier ces deux croyances si éloignées ? »

E***.

Nous ne croyons pouvoir mieux répondre à la question posée par notre frère, M. E***, qu'en donnant une esquisse du *Pèlerinage de l'Ame*, en touchant successivement à ses phases principales.

Ce qui suit est extrait d'un livre en préparation.

—

L'Évolution se fait pas à pas et méthodiquement, développant lentement les formes, la matière et les « principes ». L'Univers peut



être considéré comme double : non-manifesté et manifesté. Le premier est invisible, il n'a ni forme, ni couleur, ni son, ni mouvement ; le deuxième, résultat d'un *Fiat-Lux*, — la création par le Verbe, — les possède. La Trinité est partout, en haut comme en bas. Sur les plans divins, invisibles, elle est le noumène primordial, la triple Unité, le Jéhovah blanc, le Dieu en trois personnes. Dan le Manifesté, elle se reflète dans son ombre ou Jéhovah noir. C'est ce qu'exprime l'entrecroisement des deux figures du grand Symbole kabalistique qui a pour légende :

Demo Deus est inversus.

*
* *

Ces deux trinités, générées dans le cercle de l'Absolu, forment le Septenaire.

Le triangle lumineux, — l'Univers non manifesté, — est constitué par la Substance-Force non différenciée, douée de la Conscience universelle, absolue, mais *non-individualisée*.

La Substance est Mulaprakriti ; la Force ou la Vie, c'est Atma ; la Conscience, c'est Mahat. Tout atome, toute molécule, tout composé, possède cette Trinité et la reflète en des aspects infiniment variés.

En haut, la Trinité est Une, il n'y a pas de séparation ; en bas, dans le Monde manifesté, les Atomes émanés par la Vierge-Mère et Immaculée, — Mulaprakriti, — engendrent les Molécules, globules vivants, agrégés par la force créatrice, et qui, par la diversité de leurs groupements, forment tous les Corps de l'Univers objectif.

*
* *

Pour que l'Unité devienne la Multiplicité, il faut le contraste, — les Contraires. Il ne peut y avoir de Mouvement sans Repos, de Son sans Silence, de Lumière sans Ténèbres, de Force sans Résistance, de Froid sans Chaud, de Bien sans Mal. C'est pour cela que tout, dans la Nature, est soumis à une double polarisation, à un double mouvement, dont l'ésotérisme gnostique avait fait les « Syzygies ».

L'immersion de l'un des rayons spirituels, — représentés dans l'homme par *Atma Buddhi-Manas*, — dans un agrégat moléculaire est le moyen et la condition *sine qua non* de son Individualisation et de l'acquisition de la Connaissance soi-consciente ; les corps, — de la molécule au Kosmos physique, — sont les capsules de verre emprisonnant les gouttes d'eau de l'Océan de l'Esprit, et ces gouttes sont des *Monades*. Tant que le principe Manasique n'est pas en contact avec une enveloppe qui le limite et le sépare des autres Rayons, ses frères, il n'est qu'un des atomes spirituels de Mahat, *absolument* conscient, mais non *soi*-conscient ; il est la Conscience

elle-même, mais il n'en sait rien ; dès qu'il est immergé dans une forme, l'Erreur de la Séparativité commence. Heureuse erreur ! Erreür nécessaire, puisqu'elle lui permet de se connaître !

*
* *

Atma-Buddhi est ce qui règle et dirige le flux de la Substance vitale, *Manas* est l'agent de la création des Formes. Tant que l'individualisation soi-consciente ne s'est point produite, cette création se fait automatiquement pour notre ignorance.

L'acquisition de la Soi-Conscience va de pair avec celle de la Connaissance. Pour se distinguer de l'ambiance, il faut la percevoir; pour la percevoir, il faut des organes de rapport, des sens : — Manas les crée, « le besoin (senti par l'*Etre intérieur*) crée la Fonction. » Plus les sens sont nombreux et perfectionnés, plus la Connaissance et la Soi-Conscience augmentent dans l'Etre, et c'est ainsi qu'après une série colossale d'Existences, de Races, de Rondes, de Manvantaras, le Rayon manasique est devenu conscient de l'Univers, de lui-même et de sa Destinée ; il est prêt à remonter en Nirvâna, pour y demeurer, avec la palme chèrement conquise de l'Immortalité.

*
* *

Mais il n'accomplit point cette effrayante Évolution comme individu solitaire ; tous les êtres se coudoient dans l'Univers, leurs souffles se mêlent, les battements de leurs cœurs sont synchromes, leurs vibrations mentales s'entrecroisent dans le royaume de l'intelligence : la Solidarité est la plus inéluctable, la plus rigide, la plus stricte de toutes les Lois. Tous les Êtres s'aident, volontairement ou non ; rien n'est inutile dans le Monde, le tigre sanguinaire est aussi indispensable que le doux agneau qu'il dévore, le serpent aussi utile que l'oiseau qu'il fascine, le règne minéral aussi nécessaire que les autres règnes. Éternellement le Tout se donne au tout : c'est le grand Sacrifice, arraché aux créatures inférieures, librement offert par les êtres libérés des chaines de l'Illusion.

Quand les Egos de l'humanité actuelle, après une incommensurable Évolution, se trouverent enveloppés de formes nouvelles, au début de notre quatrième Ronde, au moment de la separation des sexes, leur etat Conscientiel se trouvait sur cette limite critique qui sépare l'animalité supérieure de l'Humanité ; leurs formes étaient humaines, — les Barishad Pitris les leur avaient léguées, — mais leur Mental n'était point suffisamment individualisé pour constituer un Ego réellement humain.

C'est alors que des Egos divinisés, au cours d'une évolution antérieure, — les Dhyanis, — reçurent l'ordre de « créer, » c'est-à-dire de descendre dans ces formes animales-humaines et de développer leur Mental encore rudimentaire ; ce sont ces Aînés, sacrifiés pour



le salut de leurs frères moins avancés, que l'Eglise a défigurés sous le nom d'« Anges déchus. » Quand ils eurent allumé la flamme manasique, l'*Humanité* fut définitivement créée, l'homme eut en lui l'« Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal », le principe Rationnel et Intelligent, *Manas*.

*
* *

Ici se pose le difficile problème des rapports qni existent entre l'Ego humain, Manas, et le Dhyani, ou Manasaputra, qui l'humanisa complètement. Le sujet est du ressort de l'Esotérisme, et les Initiés semblent avoir volontairement jeté pêle-mêle, à cet égard, des enseignements qui rendent l'étudiant perplexe. A défaut d'indications tout à fait nettes, nous devons prendre en main, comme toujours, la clef des correspondances et le fil conducteur de la logique. Nous pensons que les Manasas sauveurs, — les Dhyanis, — favorisèrent l'éclosion humaine, vers le milieu de la quatrième Ronde, de même que des Entités supérieures aident probablement encore les Egos à prendre un nouveau corps, au moment de leurs réincarnations, et à s'éveiller en Dévachan, après la désagrégation de la mort.

Il est dans la vie des humanités, comme dans celle des individus, des périodes critiques, où le secours des Aînés devient plus particulièrement nécessaire ; lorsque l'Évolution eut atteint la troisième Race, de notre quatrième Ronde, et que le processus eut séparé les formes hermaphrodites, semi-astrales, en corps de sexes différents, — quand Dieu eut tiré la femme du côté d'Adam, dit la Bible, — le principe Manasique encore en sommeil se trouva sur un plan tout différent du sien et beaucoup plus matériel que lui. C'est alors qu'un Dhyani descendit pour l'aider à prendre pied dans sa nouvelle demeure et à vivre dans sa nouvelle ambiance ; il alluma vigoureusement la flamme mentale étouffée par les surprises des changements corporels et hâta son réveil conscient sur la terre, il y a de cela 18 millions d'années, selon la *Doctrine Secrète* ; — jusque-là Adam (*Manas*) dormait, dit l'allégorie biblique.

C'est la loi de la Solidarité qui, à ce moment, précipite notre évolution conscientielle, c'est elle qui, aujourd'hui encore, hâte le développement manasique des monades en action dans le règne animal ; les Dhyanis nous aidèrent consciemment, librement, pour obéir à la loi d'amour ; nous humanisons, à notre insu, en cherchant notre intérêt le plus souvent, la pauvre animalite que nous épuisons, quand nous ne la devorons pas.

La « Doctrine Secrète » laisse entrevoir que certains Egos, HUMANISÉS déjà dans un Manvantara précédent, se sont réincarnés sur notre planète, que des Dhyanis *libérés* descendent quelquefois dans des formes humaines, tandis que des « monades » retardataires forment la mentalité dans les Races inferieuees. « Les Fils de la



sagesse, les Fils de la Nuit, prêts à renaître, descendirent......, quelques-uns entrèrent dans le *Chhaya* (1), d'autres projetèrent seulement une étincelle. Les premiers devinrent les Arhats ; les formes animales-humaines « qui ne reçurent qu'une étincelle constituent le commun des hommes, ceux qui doivent acquérir l'intellectualité, pendant le Manvantara actuel, et qui, dans le prochain, seront prêts à recevoir pleinement les Fils de la Sagesse. »

Quant aux Monades, retardataires « qui, à la fin de la troisième Ronde », sortaient à peine des dernières formes animales et de celles de transition, — elles sont en action dans les races sauvages ou peu évoluées.

*
* *

Une autre question se pose encore : Quel est le rôle du Dhyani sauveur, lorsque l'éveil de l'Ego, qu'il a réchauffé dans son sein, est complété ? Nous pensons qu'il continue à guider l'évolution de son frère cadet sur le plan buddhi-manasique et qu'il constitue ce que la tradition catholique nous a légué sous le nom d' « Ange gardien » ; il est aussi, probablement, l'Entité mystérieuse que le Néophyte rencontre, la première, en entrant sur les plans mystiques.

Dr Pascal.

VARIÉTÉS OCCULTES

A LA RECHERCHE DES MAHATMAS

En ces derniers temps des voyageurs européens de différentes nationalités sont passés au Thibet, où ils ont demandé qu'on leur fît voir des Mahatmas. Les bonnes gens du pays leur ont répondu qu'on n'avait aucune connaissance de ces êtres-là ; des Lamas (prêtres bouddhistes) leur ont même ri au nez et se sont moqués de la stupidité des Européens, quand on leur eut expliqué de qui il s'agissait. De là, les voyageurs ont conclu que les Mahatmas sont des mythes enfantés par les cervelles théosophiques. Voyons ! si les Ma-

(1) La forme animale-humaine léguée par les Barishad Pitris.



hatmas existent, paysans thibétains et curés bouddhistes ne se seraient-ils pas empressés d'amener devant nos voyageurs des échantillons de cette curieuse espèce d'hommes, pour les soumettre à leur haute appréciation ? Or, on ne l'a pas fait ; donc les Mahatmas n'existent pas. Quand un homme d'Europe, capable d'écrire un récit de voyage, se donne la peine de passer par le Thibet, il est évident [illegible] dans le pays doit défiler sous ses yeux. C'est là un principe axiomatique. En conséquence, lorsqu'un homme de cette importance ne voit pas de [illegible]s, c'est qu'il n'y en a pas. Comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, nos voyageurs *logiquent* ainsi, sans même s'en douter. L'estime de sa personnalité est le champ dans lequel on peut faire les plus riches moissons de bêtise.

Le père Huc, missionnaire qui a passé par là, il y a une soixantaine d'années, et qui a vu plus de choses à lui seul que tous les voyageurs contemporains, a parlé du Bandchan Remboutchi, Grand Lama de Djachi Loumbo, et voici ce qu'il en a dit : « Les Thibétains et les Tartares l'appellent le Grand Saint et ne prononcent jamais son nom qu'en joignant les mains et en levant les yeux au ciel. *Ils assurent que son savoir est universel et qu'il parle toutes les langues, sans les avoir jamais apprises.* »

C'est exactement ce qu'un Hindou dirait d'un Mahatma.

Le père Huc a écrit, bien avant la naissance de la Société Théosophique ; dans la description qu'il nous donne de la transmission de la dignité de Grand Lama, il nous est aujourd'hui facile de comprendre, grâce aux enseignements théosophiques, que celui-ci est considéré comme un *Nirmanakaya* ou Bouddha de compassion, s'incarnant sans interruption, pour aider au progrès de l'humanité.

Le brave père Huc, convaincu de la réalité des faits par la masse des témoignages dont ils sont appuyés, explique naïvement que ces choses arrivent par l'artifice du Diable, la grande ressource de l'ignorance catholique, pour donner des apparences d'explication sur des phénomènes qu'elle est incapable de comprendre.

Mais les explorateurs contemporains sont moins modestes que le père Huc et nient hardiment l'existence des Mahatmas, par la raison qu'ils n'en ont point rencontré sur leur chemin. Autant que je puis m'en faire une idée, ces hardis explorateurs sont simplement ce que nous appelons des animaux à face humaine, pouvant être doués d'une grande intelligence physique, mais entièrement dépourvus de spiritualité, plongés à des kilomètres de profondeur dans l'illusion que la seule vérité se trouve dans les objets matériels, et par conséquent incapables de comprendre quoi que ce soit aux choses du domaine mystique.

L'un de ces explorateurs, M. F. Knight, a écrit un volume de voyage, des plus intéressants, ayant pour titre : *A la Jonction de Trois Empires*, dans lequel il raconte une visite qu'il fit au *Gonpa* (Lamase-

rie) de Tikzay, qui avait pour chef un *Skoukchok* (incarnation de Bouddha) de grand renom.

Voici son récit : « Nous grimpâmes le long du sentier rapide qui mène à la porte du monastère. Nous fûmes introduits en la présence du *Skoukchok*, qui était assis dans une galerie occupant le sommet du monument. Tous les Lamas de Ladak le considèrent comme un homme de grand savoir. Il a subi, à Lhassa, les examens les p[illegible] les mystères du Bouddhisme. C'est un homme d'âge moyen, au visage gracieux et intelligent. Il parlait peu : son regard voilé semblait perdu dans une rêverie lointaine; pendant la plus grande partie du temps que nous passâmes en sa présence ses yeux ne cessèrent pas d'errer vaguement sur l'immense paysage étendu devant lui, l'oasis et la vallée de l'Indus, le tout entouré par des chaînes de montagnes neigeuses. Il attira notre attention sur ce spectacle, de l'air d'un homme qui en appréciait la sauvage beauté. Ses incarnations ont été nombreuses en ce monastère. Il est convaincu qu'il était déjà *Skoukchok*, à Tikzay, à une époque où les habitants de l'Angleterre étaient encore des sauvages errant nus dans leurs forêts, la peau couverte de peintures bariolées, en guise de vêtements, et qu'il a passé des siècles et des siècles à contempler le même immense paysage, du sommet de son monastère. Par moments, il murmurait des prières, en laissant errer son regard mélancolique sur les pays étendus devant lui. Il donna l'ordre de nous apporter du sucre et des abricots secs, puis nous prîmes congé de l'*incarnation*, que nous laissâmes disant toujours ses prières et promenant ses yeux tristes sur les campagnes lointaines. »

A cette description, il n'est pas d'Indien versé dans la philosophie de son pays qui ne reconnaisse immédiatement, dans le *Chaberon* de Tikzay, un Maître de Raja Yoga, un de ceux que, dans l'Inde, on appelle des Mahatmas. L'expression du visage, le regard perdu au loin, la placidité de la contenance, le choix de la chambre la plus retirée du monastère, la réputation de sainteté, d'érudition profonde, de connaissance totale des mystères du Bouddhisme, tout est caractéristique des Adeptes de la Magie Blanches, des Maîtres qui suivent le Sentier à Droite.

Et pendant que notre explorateur, aux muscles d'athlète et à l'intelligence entièrement tournée vers l'aspect physique du monde, était assis devant lui, s'étonnant et peut-être se moquant intérieurement de ses méditations, qu'il considérait comme un gaspillage de temps, et de sa contemplation frivole du paysage, le saint homme lisait les pensées de son visiteur, examinait les images de sa vie passée, constatait en lui l'absence de tout développement spirituel et la présence de vaines ambitions, par suite de quoi il jugeait inutile de lui communiquer aucune parole d'enseignement supérieur et de lui donner aucune explication sur le but de ses réincarnations, puis terminait l'entrevue, en lui faisant servir du sucre et des fruits, comme à un enfant.

Nous n'affirmerons pas que le *Chaberon* de Tikzay soit un Mahatma ; mais la description qu'en fait M. Knigth nous permettrait de le croire. Et nous croyons aussi fort possible que, du haut de sa galerie, le solitaire fût occupé à constater l'état moral du monde et à envoyer les courants réconfortants de sa puissante volonté à tous ceux qui, dans les divers pays, s'efforcent d'apprendre aux hommes de la génération présente à se connaître eux-mêmes, à prendre conscience de leur vraie nature.

L'éloignement des luttes du monde et du contact de l'égoïsme des hommes plongés dans l'animalité est la première des quatre conditions requises pour la pratique de Yoga. Peut-être que s'il s'était montré moins rêveur et plus intéressant dans sa conversation, pour M. Knight, sa solitude aurait, dans peu de temps, été troublée par des foules curieuses d'Anglais en villégiature sportive, et qu'il se fût trouvé obligé de chercher pour résidence un *ashram* mieux défendu par les âpretés du sol contre l'invasion des indiscrets ignorants.

Notre Anglais affirme, pourtant, qu'on peut parcourir tout le Thibet, sans y trouver trace d'un Mahatma, à moins que l'on prenne pour tels, dit-il, les *Skoukchoks*, les Bouddhas réincarnés.

Le pauvre homme ne se doute pas qu'il pourrait coudoyer tous les jours un Mahatma, des années durant, sans soupçonner sa qualité, qui ne peut être découverte, sous le déguisement qu'il prend pour se mêler aux hommes ordinaires, que par ceux dont la vision spirituelle est suffisamment développée ; et ce ne sont pas les exercices musculaires, les hauts faits sportifs, qui en déterminent le développement.

Plus d'un aspirant à la Science Spirituelle, désespérant de rencontrer un Gourou, dans son pays, a, pour en trouver un, entrepris à pied le terrible voyage aux Himalayas, supportant, grâce à l'espérance qui le soutenait, les plus dures souffrances physiques. Quelques-uns ont réussi, d'autres ont succombé de misère. S'ils avaient essayé de comprendre suffisamment leurs Shastras, ils se seraient épargné d'inutiles souffrances. En purifiant leur intelligence et leur cœur, ils seraient devenus capables de voir le Maître, sans bouger de place, car le temps et l'espace ne sont pas des obstacles pour l'Adepte ; son corps peut être dans sa retraite du Thibet ou d'un sommet des Andes ou du Pôle Nord, sans que cela l'empêche de communiquer avec son disciple, dans n'importe quel pays, tout comme s'il était à deux pas de lui.

H. S. Olcott.

LA PREMIÈRE LAME DU TAROT.

Cette première lame, que les Européens, qui n'en ont pas compris le sens, appellent le *Bateleur*, dénote l'origine indienne de toute la



série. L'homme qu'elle représente est l'Intelligence créatrice portant sur la tête, comme bords de son chapeau, le 8 horizontal, symbole de la vie universelle et pas seulement de la Lumière Astrale, ainsi que l'ont dit Eliphas Lévi et ses élèves. La coiffe du chapeau est la montagne au moyen de laquelle les Souras et les Asouras ont baratté la Mer de Lait, en tortillant autour d'elle le Grand Serpent, dont ils tiraient tour à tour un repli ou une extrémité.

De la main gauche, l'Intelligence créatrice tient une baguette ayant une boule à chaque extrémité et symbolisant la polarisation des forces en contraires ; la main droite est prête à manier les instruments d'escamotage étalés sur la table placée devant l'homme, et qui représente le monde sensible, reposant sur trois pieds visibles : les états solide, liquide et gazeux de la matière.

Les objets d'escamotage ont été tirés d'une gibecière ouverte, figurant l'espace d'où tout sort : ils consistent en deux couteaux à lame triangulaire, symbole du feu ; des boules, symbole de l'air plus ou moins vaporeux, les boules étant de dimensions différentes ; une tasse, symbole de l'eau, et un objet mal représenté, qui pourrait être un cube, symbole de la terre, les quatre éléments des alchimistes, plus l'espace, leur synthèse et leur source, que l'intellectualité européenne n'a pas encore conçu pour un élément du monde, par une raison psychologique que la science de l'Inde est seule capable de nous expliquer. Cette raison est que la substance intellectuelle est précisément l'espace. L'identique ne pouvant que sentir et non percevoir l'identique, il faut monter au dessus de l'intelligence, pour percevoir que l'espace est un élément substantiel et que c'est par lui que l'intelligence est constituée.

A. de Guéblange.

LES JEUNEURS JAINS

Un *Sadhou* de la secte jaïne Sthanakvasi, nommé Kevalchandji, est venu de Marhouar, pour passer la mousson à Bhaounaggour.

D'après la religion des Jaïns, les *Sadhous* (ascètes) ne peuvent, pas rester plus d'un nombre déterminé de jours au même endroit, sauf pendant la mousson.

Le Maharajah Kevalchandji a commencé sa vie d'ascète, à l'âge de 35 ans.

Il a entrepris à Bhaounaggour de jeûner pendant 141 jours, sans discontinuité ; le premier octobre dernier (1894) était le 104e jour de son jeûne.

Sa première intention était de jeûner seulement pendant 71 jours ; mais, à la fin de cette période, se trouvant en état de continuer, il résolut de l'augmenter de 70 jours.

Le docteur Tanner, puis les Italiens Succi et Merlatti, ont prouvé



à l'Europe et à l'Amérique la possibilité de vivre, en supportant une abstinence prolongée. La parfaite connaissance du corps humain et des lois naturelles qu'ont les ascètes de l'Inde les rend aptes à dépasser de beaucoup les hauts faits accomplis par des gens de race européenne, totalement ignorants en matière de physiologie, surtout de physiologie astrale. Ces faits, en contradiction avec les données de nos sciences, prouvent simplement que celles-ci sont loin d'être complètes et qu'il est prudent de considérer leurs affirmations comme de simples suppositions.

UN SORCIER DE L'INDE

A Verahoual, dans le Kathiahouar, une scène de sorcellerie peu ordinaire a été donnée.

Un *Dhed* (sorcier) s'est fendu la langue avec un canif, jusqu'à faire jaillir le sang, avec lequel il fit des marques au front de ses disciples.

Ensuite, il trempa ses doigts dans de l'huile bouillante, sans en paraître le moins du monde incommodé.

Enfin, avisant parmi les spectateurs, un garçon d'environ neuf ans, il le fit placer au centre du cercle formé par les curieux, le questionna sur ses parents et sur beaucoup d'autres choses, à quoi l'enfant répondit d'une façon dépourvue de sens. Le *Dhed*, feignant de se fâcher de ses réponses inconvenantes, lui ordonna de se coucher tout de son long sur le dos, puis tirant son sabre, il l'en transperça, au milieu des cris d'horreur de l'assemblée. L'enfant poussa un cri perçant et s'évanouit.

Un drap de lit fut jeté sur son corps ; le *Dhed* battit au-dessus de lui son tambour magique et fit des passes mystérieuses, puis enleva le drap, et le jeune garçon se redressa sans trace de blessure et aussi vigoureux qu'auparavant.

D. Fortin.

UN OCCULTISTE IMPRUDENT

C'est un jeune Brahmine de 30 ans, de petite taille, avec de grands yeux luisants ; son frère aîné, habile homme d'affaires, est quand même un brave cœur tendre et généreux. Ils vivent ensemble, et, comme dans beaucoup de familles de l'Inde, l'aîné gagne la vie de tout le monde, et la mère dirige le ménage.

Notre jeune brahmine est un pratiquant de l'Occultisme, à sa façon, mais avec un grand sérieux et une grande dévotion, accomplissant ainsi le *travail silencieux*, dont l'Europe n'a jamais soupçonné l'importance, pas même l'existence. Des penseurs d'Europe, Carlyle est peut-être le seul qui en ait dit quelques mots qui n'ont pas été compris, en parlant des « hommes qui sont le sel de la terre. »

La femme de notre jeune brahmine tomba tout d'un coup malade ; de jour en jour, sa santé déclinait à tel point qu'on la crut enfin à l'article de la mort.

Notre occultiste préférait ses pratiques mystiques, ses méditations à sa femme, et il se résolut en lui-même à devenir ascète, si la mort la lui enlevait.

Le médecin de la famille, qui était un homme de grande intelligence et de riche expérience, dit qu'il abandonnait tout espoir de sauver la jeune femme qui était l'orgueil de toute la famille. Sur cette déclaration, le frère aîné se mit à réprimander vertement son cadet, en lui reprochant de causer, par sa négligence et ses pratiques d'occultisme, la mort de sa femme ; leur mère, étant du même avis, se joignit à lui.

Cette nuit-là, notre jeune occultiste s'enferma dans la chambre où il accomplissait son *Poudja* (pratiques occultes), plus tôt que de coutume et adressa une prière fervente à son « Dieu du dedans, » pour qu'il voulût bien sauver sa femme, si c'était possible, afin qu'il ne fût pas accusé d'avoir causé sa mort. Il passa de longues heures dans une totale inconscience du monde extérieur ; la nuit était fort avancée, quand il reprit ses sens ; il était alors comme ivre et forcé de se tenir aux murs de la chambre, pour ne pas tomber en allant à son lit, dans la pièce voisine. Quand le jour parut, la jeune mourante se mit à gémir, en cherchant dans son lit quelque chose qu'elle ne pouvait trouver. Sur la question qu'on lui fit, elle répondit qu'un Brahmine d'un village, dont elle cita le nom, était venu lui remettre dans les mains un remède qui devait la guérir et qu'elle ne pouvait plus retrouver. On chercha partout autour d'elle, mais vainement.

Cette même nuit, le Brahmine nommé par la malade reçut de son Gourou l'ordre de se lever et d'aller ramasser d'une certaine herbe, à un endroit qu'il désigna, pour en envoyer à la femme de l'occultiste, afin de la guérir, avec des instructions détaillées sur la manière de les employer.

Le remède fut envoyé, et la malade ne tarda pas à recouvrer complètement la santé.

P. K. Mukherji.

EXTRAIT DU VAHAN

Dans le *Vahan* de novembre, on trouve la question suivante :

Quel est le sens de ces paroles du Christ « Je vous donne ma paix » et de la même expression dans *Lumière sur le sentier* ?

C. répond : — Il n'y a que ceux qui ont *vécu la vie* qui connaissent le vrai sens de ces paroles, ceux qui peuvent lire ce qui est écrit avec le sens intérieur, aussi bien qu'avec le sens externe. Dans



les deux cas, les paroles sont adressées à des *disciples*, car, pour les autres, elles n'ont pas de sens.

Un grand Maître de la Doctrine Esotérique est comme un réservoir de force spirituelle ; il envoie de tous côtés son rayonnement magnétique, qui illumine l'obscurité dans laquelle nous vivons. La majorité des humains ne perçoit pas ces rayons ; mais, partout où se trouve un homme sensible au magnétisme de ce Maître, cet homme sent son cœur vibrer du rythme qui lui est communiqué par le rayon spirituel.

Le Maître devient, pour cet homme, un aimant qui l'attire de plus en plus vers la Lumière de la Vérité.

Alors la paix du Maître tombe sur lui, le Maitre devient pour lui la Voie, la Vérité, la Vie ; son Soi intérieur s'éveille, et il écoute, l'haleine suspendue, les paroles du Maître. *Je vous donne ma paix*, c'est le secret de devenir indifférent au succès, comme à l'échec, en s'efforçant seulement d'approcher de plus en plus de la lumière ; c'est le secret de vaincre les vents de la colère et les vagues du désir qui s'élèvent pendant que nous dormons. *Et il se leva, et il réprimanda les vents et les ondes, et il y eut un grand calme.*

La voix d'un tel Maître et celle du Soi supérieur sont la même. Car, au champ où ils demeurent, il n'y a pas de discorde ; ce que dit l'un est toujours approuvé par l'autre.

GLOSSAIRE THÉOSOPHIQUE

(*Suite*).

Ammonius Saccas. Grand et bon philosophe qui vivait à Alexandrie, entre le deuxième et le troisième siècle de notre ère, et qui fonda l'école néo-platonique des Philaléthéens, ou « Amants de la Vérité ». Il naquit de parents pauvres et chrétiens, mais il était doué d'une si grande et si divine bonté qu'on l'appela *Théodidaktos*, celui qui est « enseigné par Dieu. » Il révéra ce qu'il y avait de bon dans le Christianisme, mais il brisa de bonne heure avec lui et avec les églises, car il ne put y trouver aucune supériorité sur les religions antiques.

Amrita (sanscrit). Le breuvage ambrosiaque ou nourriture des



dieux ; l'aliment qui donne l'immortalité. L'élixir de vie que le barattage tire de l'océant de lait, dans l'allégorie pouranique. C'est un vieux terme védique donné au jus sacré de Soma des Mystères des temples.

Amun (Copte). Le dieu égyptien de la sagesse ; il n'avait comme prêtres, pour le servir, que des Initiés ou Hiérophantes,

Anâ (Chaldéen). Le « ciel invisible » ou Lumière astrale ; la mère céleste de la mer terrestre, *Mar* ; c'est de là qu'est venue très-probablement l'origine d'*Anna*, mère de *Marie*.

Anacalypsis, (grec), ou un « Essai de soulèvement du voile de l'Isis saïtique », par Godfrey Higgins. C'est un ouvrage de beaucoup de valeur, qu'on ne peut obtenir aujourd'hui qu'à des prix extravagants. Il traite de l'origine de tous les mythes, de toutes les religions, de tous les mystères, et déploie un fond immense d'érudition classique. [W. W. W.].

Anâgâmin (sanscrit). *Anagam*. Celui qui ne doit plus renaître dans le monde des désirs. C'est le stage qui précède celui de l'Arhat prêt à entrer dans Nirvâna. Le *troisième* des quatre degrès de Sainteté qui mènent à l'Initiation finale.

Anâhata Chakran (Sanscrit). Le siège ou « roue » de la vie ; le cœur, selon certains commentateurs.

Anâhata Shabda (sanscrit). Les voix et sons mystiques entendus par le Yogi, aux premiers stages de la méditation. Le troisième des quatre états du son, appelé encore Madhyamâ ; — le quatrième de ces états est celui que l'oreille physique perçoit. Les stages précédents du son ne sont entendus que par ceux qui ont développé leurs sens internes, hautement spirituels. Les quatre stages sont respectivement appelés, Parâ, Pashyanti : Madhyamâ et Vaikhari.

Anaitia (chaldéen). Un dérivé d'Anâ ; déesse identique avec *l'Annapurna* indoue, l'un des noms de Kali, — qui n'est, pour le mieux, que l'aspect féminin de Siva.

Analogétistes. Les disciples d'Ammonius Saccas, ainsi appelés parce qu'ils interprétaient toutes les légendes sacrées, les mythes et les mystères, par l'analogie et la correspondance ; c'est le même principe qui est employé aujourd'hui encore dans le système kabaliste et plus encore dans les Ecoles orientales de Philosophie ésotérique. (Voir « Les douze signes du Zodiaque » par Subba Row dans *Five years of Théosophy*.)

Amanda (sanscrit), Bonheur, joie, félicité, contentement. Nom du disciple favori de Gautama, le Seigneur Bouddha.

Anandamaya-Kosha (sanscrit). « L'enveloppe illusoire du Bonheur », c'est-à-dire, la forme mayavique ou illusoire, la forme de ce qui est *sans forme* : Le « Bonheur » ou l'âme supérieure. Le nom Védantin pour l'un des cinq Koshas ou « principes » dans l'homme ; identique avec notre Atmâ-Buddhi ou Ame spirituelle.

Ananga (sanscrit). Le « Sans Corps ». Une épithète appliquée à Kama, le dieu de l'amour.



Ananta-Sesha (sanscrit). Le Serpent de l'Eternité, — la couche de Vishnu, pendant le Pralaya (*littéralement,* la demeure éternelle).

Anastasis (grec). L'existence perpétuelle de l'âme.

Anatu (Chaldéen). L'aspect féminin d'Anu. Elle représente la Terre et la Profondeur, tandis que son compagnon symbolise le Ciel et la Hauteur. Elle est la mère du dieu Hea, et produit le ciel et la terre. Astronomiquement, elle est Ishtar, Vénus, l'Ashtoreh des Juifs.

Anaxagore (grec). Un fameux philosophe Ionien, qui vécut 500 ans avant J-Ch,, étudia la philosophie sous Anaximène de Milet, et s'établit à Athènes, à l'époque de Périclès. Parmi ses disciples et élèves se trouvaient des hommes et des philosophes distingués; tels que Socrates, Euripides, Archelaüs, etc. C'était un astronome distingué, et il fut un des premiers à enseigner publiquement ce que Pythagore enseignait secrètement, c'est-à-dire le mouvement des planètes, les éclipses du soleil et de la lune, etc. Il fit connaître la théorie du Chaos, se basant sur le principe que « rien ne vient de rien », et celle des atomes, comme représentant l'essence cachée et la substance de tous les corps, et comme étant « de la même nature que les corps qu'ils forment ». Ces atomes, dit-il, furent mis en mouvement, au début, par *Nous* (Intelligence universelle, Mahat des Indous), lequel *Nous* est une entité spirituelle, immatérielle, éternelle ; le monde fut formé par leur combinaison ; les corps grossiers et matériels descendirent en bas, et les atomes éthérés (ou éther de feu) s'élevant en haut s'étendirent dans les régions supérieures. Devançant de plus de 2000 ans la science moderne, il affirma que les étoiles étaient composées des mêmes matériaux que la terre ; le soleil une masse incandescente; la lune un corps sombre, inhabitable, recevant sa lumière du soleil ; les comètes des masses ou étoiles voyageuses ; et en plus de la même science, il avoua qu'il était parfaitement convaincu que *l'existence réelle des choses* perçues par nos sens ne pouvait être démontrée. Il mourut en exil, à Lampsacus, à l'âge de 72 ans.

Anciens (les) — Nom donné par les Occultistes aux sept Rayons créateurs nés du Chaos ou « Abîme ». *Rayon androgyne* (Esotérique). Le premier rayon différencié ; le second Logos ; l'Adam Kadmon de la *Kabale* ; le « mâle et femelle, ils les créèrent » du premier chapitre de la *Genèse*.

Angaraka (sanscrit). Etoile de feu ; la planète Mars ; en thibétain *Mig-mar.*

Angra Mainyu (Zend). Le nom zoroastrien d'Ahrimane, le mauvais esprit de destruction et d'opposition, qui (dans le *Vendidâd,* Fargad I.), d'après Ahura Mazda, « par sa sorcellerie, va à l'encontre » de toute belle terre créée par Dieu ; car « Angra Mainyu est la mort complète. »

Anima Mundi (Latin). L'Ame du Monde », la même que l'*Alaya* des Bouddhistes du nord ; la divine essence qui traverse, anime et

éclaire tout, du plus petit atome de matière jusqu'à l'homme et au dieu. Elle est, en un sens, la « mère aux sept peaux » des stances de *Secret Doctrine*, l'essence des sept plans de sensation, de conscience et de différentiation, morales et physiques. Son aspect le plus élevé est *Nirvâna*, le plus bas est la Lumière astrale. Elle était femelle, pour les Gnostiques, les premiers chrétiens et les Nazaréens; bisexuelle, pour d'autres sectes, qui ne la considéraient que dans ses quatre plans inférieurs. Dans le monde objectif de la forme, sa nature est ignée et éthérée (éther) ; sur les trois plans supérieurs, elle est spirituelle et divine. Lorsqu'on dit que toute âme humaine naît en se détachant de l'*Anima Mundi*, cela veut dire, ésotériquement, que nos Egos supérieurs sont de la même essence qu'*Elle*, et qu'elle est un rayonnement de l'éternellement inconnu : l'universel *Absolu*.

Annamaya Kosha (sanscrit). Expression védantine. Identique à *Sthula Sarira*, ou corps physique. C'est le premier des *cinq* « étuis » adoptés par les Védantins, chez qui un étui équivaut à ce qu'on a appelé, en théosophie, un « principe ».

Annedotus (Grec). Nom générique des cinq Dragons ou Hommes-Poissons. L'historien Bérose raconte qu'en plusieurs occasions un demi-démon, appelé Oannes ou Annedotus, sortit de la mer Erythréenne, et que, quoique animal en partie, il apprit aux Chaldéens les arts utiles et tout ce qui pouvait les humaniser (Voir Lenormant. *Magie chaldéenne*, p. 203, et aussi « Oannes ».) [W. W. W.]

Anoia (Grec). « Manque d'intelligence », « folie ». Anoia est le nom donné par Platon et par d'autres au Manas inférieur, lorsqu'il est trop étroitement uni au Kama, lequel est sans raison (*agnoia*). Il est évident que le mot grec *agnoia* est un dérivé et un allié du mot sanscrit *aprâna* (phonétiquement, *agnyana*) ou ignorance, irrationnalité, absence de connaissance (voir « Agnoia » et « Agnostique ».)

Anouki (Egyptien). Une forme d'Isis ; la déesse de la vie, d'où est tiré le nom Hébreu d'*Ank*, la vie. (Voir « Anuki ».)

Antahkarana (sanscrit)., ou Antaskarana. Le terme a plusieurs significations qui diffèrent avec chaque secte et avec chaque école de philosophie. C'est ainsi que Sankaracharya traduit le mot par « intelligence », que d'autres en font « l'instrument inférieur, l'Ame, formée par le principe pensant de l'égoité », tandis que, pour les Occultistes, c'est le *Sentier* ou pont entre le Manas supérieur et inférieur, entre l'*Ego* divin et l'Ame *personnelle* de l'homme. Il sert de moyen de communication entre les deux, et conduit de l'Ego inférieur à l'Ego supérieur toutes ces impressions et pensées personnelles de l'homme qui sont de nature à être assimilées et mises en réserve par l'Entité éternelle et qui deviennent ainsi immortelles avec elle ; car elles sont les seuls éléments de la *Personnalité* fugitive qui survivent à la mort et au temps. Il est donc évident que ce qui est noble, spirituel et divin dans l'homme, pourra seul, dans l'Eternité, témoigner d'avoir vécu ici-bas.



Anthesteria (grec). La fête des fleurs (*Floralia*) : pendant ce festival on procédait, dans les Mystères d'Eleusis, au rite du Baptême ou purification, dans les lacs des temples, les Limnæ ; c'est alors que les Mystes passaient par la « porte étroite » de Dyonidus, pour en sortir comme Initiés complets.

Anthropologie. La science de l'homme ; elle embrasse, parmi d'autres choses : — *la Physiologie*, ou cette branche de la science naturelle qui révèle les mystères des organes et de leurs fonctions chez les hommes, les animaux et les plantes ; et encore et spécialement : — la *Psychologie*, la grande science (trop négligée de nos jours) de l'âme, considérée comme entité distincte de l'esprit, et dans ses rapports avec l'esprit et le corps. Dans la science moderne, la psychologie ne s'occupe guère que des états du système nerveux et ignore presque complètement l'essence psychique et sa nature. Les médecins appellent psychologie la science de la démence et donnent le même nom à la chaire des maladies mentales dans les facultés (*Isis Unveiled*).

(*à suivre*) H. P. BLAVATSKY.

ECHOS DU MONDE THEOSOPHIQUE

FRANCE

La *Revue de l'Est*, cet excellent et interéssant Recueil, sous l'habile direction d'un véritable écrivain, M. Victor de Champvans, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, continue ses très remarquables Etudes sur le *Mouvement idéaliste*, par la plume de M. Jacques Brieu.

Dans le N° du 15 février, il signale le projet du *Congrès de l'Humanité*, dans les termes suivants :

« Les articles, — dit-il, — de M. Arthur Arnould, dans le *Lotus Bleu*, « ceux de MM. Amo et Bouvéry, dans la Paix Universelle, et ceux enfin « de l'infatigable M. Albert Jhouney, dans l'*Etoile*, m'incitent à reparler « du CONGRÈS UNIVERSALISTE, ou plutôt, — ainsi qu'il a été rebaptisé depuis, — du CONGRÈS DE L'HUMANITÉ. Aussi n'est-ce pas sans cause. « Le savant philologue, M. Max Muller, vient de donner un regain d'actualité à cette question, en publiant, dans la Revue américaine, *Arena* « (décembre), un article remarquable sur la *Conciliation des Religions*, « et ce, à propos du Congrès des Religions de Chicago. Il faut avouer « que M. Max Muller a attendu longtemps pour parler de ce Congrès

« qu'il considère, — avec juste raison, d'ailleurs, — comme « la partie « la plus importante » de l'Exposition. — « Je n'hésite pas, dit-il, à le « déclarer : ce Congrès des Religions a pris rang parmi les événements « les plus mémorables de l'histoire du monde. »

« En France, — à part deux ou trois grands quotidiens et quelques « Revues spéciales, — on ne parla pas de cet événement, mais voici que « les écrivains Spiritualistes, dont je viens de citer les noms, s'occupent « actuellement de l'organisation d'un Congrès semblable, qui se réuni- « rait à Paris, pendant l'Exposition de 1900. Seulement, ils veulent l'éta- « blir sur une base beaucoup plus grande, et « réunir dans une *tolé- « rance*, une *paix* et une *émotion communes*, sinon dans une *commune « Doctrine*, les innombrables tendances religieuses philosophiques, scien- « tifiques, morales, esthétiques, sociales, qui se partagent le genre hu- « main. »

∴

Comme nous le répétons, et ne cesserons de le répéter, un grand mouvement se produit dans les esprits, et la pénétration des idées, dont la Société théosophique a été l'initiatrice et le grand organe de diffusion, se fait de plus en plus, se répand de proche en proche, ainsi que la lumière naissante, à l'aube matinale, au bas de l'horizon, envahit peu à peu le ciel entier et inonde la terre de ses rayons qui portent la vie.

Sans parler de ceux qui, à côté de nous, combattent sous le Drapeau du Spiritualisme, au nom des grands principes de Fraternité réelle et de Solidarité scientifique, chaque jour nous apporte de nouvelles preuves de ce progrès des idées, de cette élévation du niveau intellectuel et psychique.

Nous venons, notamment, de recevoir un petit livre, ayant pour titre : TÊTE ET CŒUR, d'un écrivain de tête et de cœur, en effet, M. Jean Paul Clarens, dont nous ne saurions trop recommander la lecture.

C'est une âme peinte et racontée par un écrivain de race, qui est aussi un penseur, un philosophe, et même un théosophe.

Il y a là des pages exquises, des tableaux d'un rare mérite, un grand souffle d'idéalisme réfléchi, de poésie et de sincérité.

Le morceau suivant donnera une idée de l'œuvre entière :

« Nous sommes l'embryon, nous sommes la Chenille, mais aussi la Chrysalide.

« Le Mal, c'est la Nuit, la vie inférieure, l'animalité, le labeur obscur « de l'Evolution.

« C'est l'erreur où nous tombons, quant aux moyens de satisfaire le « désir.

« Le Bien, c'est la Lumière, la vie supérieure, la pureté idéale, l'océan « d'azur où le papillon, libre enfin des gangues matérielles, monte ra- « dieux et diapré.

« Ainsi que le germe de ce qui doit être un homme passe par toutes « les phases de l'animalité, de même, l'esprit que nous sommes, ne

« devient véritablement l'esprit, c'est-à-dire conscient et capable d'Idéal,
« qu'après avoir vécu tous les instincts, et subi toutes les dominances
« animales.

« C'est à travers cette douleur qu'il se retrouve, se reconstitue et déve-
« loppe le rayon qui doit effacer les misères d'Antan.

« Voilà le but du Progrès Humain.

« Etre pur de tout alliage, de toute souillure, ne plus connaître que le
« devoir ; émerger pour toujours du fonds trouble et obscur des choses
« inférieures, devenir l'Ange quand on était la bête !.....

« Le Nirvâna est à ce prix, et nous devons être les créateurs de no-
« tre personne morale, de cet Homme Nouveau qui sortira, un jour, du
« Vieil Homme, comme la terre est sortie du chaos. »

On ne saurait mieux dire de plus grandes vérités.

Tout le livre a cette valeur et cette haute portée, et nous remercions notre confrère de tout le plaisir que nous a causé la lecture de TÊTE ET COEUR.

*
* *

Un jeune écrivain, également, M. Maurice Largeris, nous adresse un drame Hindou, en vers, *Samahiva*, où, nous dit l'auteur lui-même, il s'est efforcé de peindre, aussi fidèlement que possible, l'état religieux et social de l'Inde, deux siècles après la venue du Bouddha Çakya Mouni. Ce sont là, on l'avouera, des préoccupations et des études bien caractéristiques. Nos jeunes poètes, en s'y livrant, trouveraient un renouvellement et un agrandissement d'inspiration, quelque peu supérieur à ce détraquement de toute langue et de toute prosodie à l'aide duquel ils cherchent et croient trouver du nouveau, sans s'apercevoir qu'ils sombrent dans un galimatias, où l'incompréhensibilité de la forme tue l'idée, — s'il y en a.

*
* *

Nous devons signaler encore, dans la *Curiosité* du 10 février, un article du plus vif intérêt, où M. Ernest Bosc raconte, comment, d'après certaines expériences du Dr Luys, il paraitrait démontré qu'on peut *emmagasiner* les *activités cérébrales*, en vertu de la même loi qui fait persister le fluide magnétique, dans un barreau de fer aimanté.

Nous regrettons que la place nous manque pour citer l'article tout entier. Nous en extrayons seulement le passage suivant, où le Dr Luys raconte comment il constata ce phénomène, d'ailleurs conforme à la logique, pour quiconque s'occupe de science occulte et a suivi les très curieuses et suggestives découvertes de M. de Rochas.

« Il y a plus d'un an, le Dr Luys avait placé une couronne aimantée (en fer) sur la tête d'une femme atteinte de mélancolie, avec des idées de persécution, agitation et tendance au suicide.

« L'application de cette couronne amena bientôt la guérison de la personne, puis, au bout de 15 jours, le Dr Luys eut l'idée purement empirique de placer la même couronne sur la tête d'un autre sujet hypnotisable, hystérique et atteint de fréquentes crises de léthargie, pour voir si elle produirait une réaction sur le dit sujet. »

Or, qu'arriva-t-il ? C'est qu'aussitôt le malade se mit à proférer les mêmes plaintes que celles de la malade précédemment guérie, et que le nouveau sujet, un homme, prenant le sexe féminin, (la personne qui avait déjà essayé la couronne était une femme) déclarait qu'*il* allait devenir *folle*.

Cette expérience a pu être reproduite sur un grand nombre de sujets, et toujours avec les mêmes résultats.

Après avoir tant ri de la *Science Occulte* et des vérités de la *Théosophie*, chaque jour apporte ainsi de nouveaux faits qui doivent prouver à la vieille science officielle, qu'il est temps de ne plus rire, et, *volens, nolens*, de se mettre à étudier sérieusement une foule de choses très sérieuses qu'elle ignore encore.

Constatons seulement que la science moderne ne peut plus faire un pas en avant, sans rencontrer sur son chemin l'inconnu d'hier, qui sera la vérité courante de demain, et que par là se confirme cette prédiction de notre maître vérnéré H. P. B., assurant qu'avant longtemps nos scientistes en arriveraient, bien malgré eux, à découvrir un tas de choses, qui sont l'A. B. C. de la *Science Occulte*, depuis la plus haute antiquité.

ARTHUR ARNOULD.

Petites nouvelles.

La tournée de conférences d'Annie Besant, en Australie et Nouvelle Zélande, a été très fructueuse pour la Théosophie. Toute la presse a été remplie d'éloges ; il n'y a eu qu'une ou deux exceptions, dans des feuilles ultra-orthodoxes. L'une d'elles « affirme, sans hésitation, que les deux systèmes (la Théosophie et l'Athéisme) émanent du vieux serpent, le diable, Satan, et que tous les deux conduisent tout droit à l'enfer, dont le Thibet — demeure des Mahatmas — est une espèce d'antichambre... que, depuis 6000 ans, les mêmes doctrines sont prêchées, et que Satan fut le premier grand orateur de cette espèce, — le premier grand prêtre de la Théosophie. »

Le *Daily Télégraph* dit que jamais la ville de Napier n'avait entendu pareille éloquence, et que cette visite restera dans le souvenir, comme une fête intellectuelle de premier ordre.

A Sydney, le *Kosmos* a tiré 20.000 exemplaires d'un article donné par A. Besant : La Théosophie et ses Enseignements.

INDE

Le docteur Hubbe Schleiden, président de la branche de la S. T. de Berlin, fondateur et directeur de la revue Théosophique : *le Sphinx*, est dans l'Inde, depuis le mois de novembre. Débarqué à Bombey, il a visité les temples d'Elephanta, les Tours du Silence des Parsis et les grottes qui se trouvent dans le voisinage de Bombey. Il a l'intention de rester dans l'Inde, jusqu'en mars, pour y faire des études se rapportant à la Théosophie.



— La branche de Bombey a publié onze mille exemplaires de différents articles sur la Théosophie qu'elle a fait distribuer gratis.

— La branche de Bellary a institué plusieurs cours pour l'étude des ouvrages théosophiques.

— Bertram Keightley, secrétaire de la section Indienne de la S. T., a fait une tournée de conférences dans le Sud de l'Inde.

— Le professeur Dvivedi a publié une traduction anglaise de la *Mandukya Upanishad*, avec les Commentaires de Gaudapada et de Sankaracharya.

Cette Upanishad est un des rares traités de la philosophie Vedanta qui n'ont pas subi d'altérations. H. P. B. professoit pour elle une admiration sans limites, déclarant qu'elle donnait la clef du sens intime des Védas et proclamait les principes de la Théosophie. Le professeur Dvivedi a fait précéder cette traduction d'une étude sur les différentes écoles de philosophie indienne, qui sera d'un grand secours pour les Européens, même pour les savants orientalistes.

Nous rappelons à ceux des Membres de la S. T., qui ne l'ont pas encore fait, qu'ils sont priés d'envoyer leur photographie au Président, pour l'Album destiné aux Archives.

Le Directeur-Gérant : ARTHUR ARNOULD.

Saint-Amand (Cher). — Impr. DESTENAY, BUSSIÈRE Frères.





